

colorchecker CLASSIC



+ xrite

mm

Henri Marion.

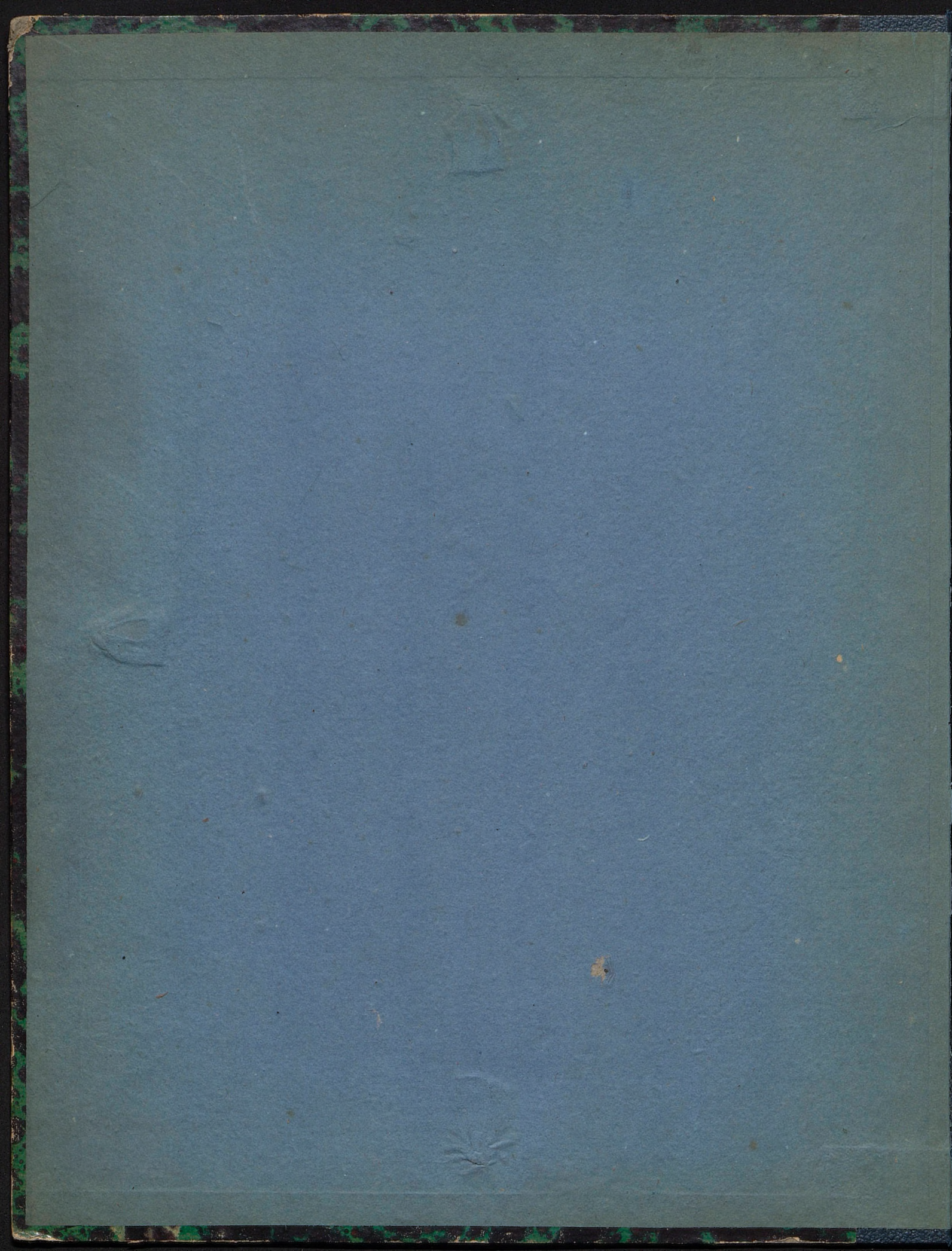
Cours de Philosophie professé au lycée de
Bordeaux en 1873-74 ; recueilli par M.
Bellamy.

Don de M^{me} L. Dauriac.

S F fr. 22
4°

Réserve

Ms 89



B. R. Desplaces
Du Soir.
Ecrivez, pliez, et repassez
vos Sommaires, si vous voulez
atténuer.

Cours de Philosophie

1873 - 1874

Spinitio est ratio que quid sit id de
quo agitur ostendit quam brevissime
- Cicero. (Or. xxxii) =

Introduction générale au cours de Philosophie

De la Définition en général - Définition de la science et de la Philosophie.
Sommaire

Qu'est-ce que c'est que définir -
Difficultés qu'il y a à faire des
Définitions incontestées - Les
Définitions des termes scienti-
fiques et surtout des sciences
sont progressives et sujettes à
changement - Définitions des noms
Définitions de choses - Cette dis-
tinction est-elle fondée? - On ne
définit que les idées générales - Ce
que doit énoncer une Définition d'
après Port Royal et les anciens lo-
giciens - Genre prochain - Dif-
férence essentielle ou proche -
Accidents - Correction apportée à
cette théorie par Condillac et
Stuart Mill, pourquoi? -

Une introduction est nécessaire pour faire
connaissance avec l'étude que nous abor-
dons. Que cherchons nous en philosophie?
et par quelle méthode la cherchons nous?
Pour cela, quelle est la Définition de la
philosophie? c'est la première question
et presque la plus difficile. Il n'est déjà
pas commode de dire au juste ce qu'est une
science connue à fond, à plus forte rai-
son est-il malaisé de faire comprendre ce
qu'est la philosophie, quand c'est la plus
difficile, la plus immense et la moins
avancée des sciences, et quand on parle à
des esprits qui s'y approchent pour la
première fois.

Demandons nous d'abord ce que doit être
une Définition. Définir, du latin, Définire
tracer des limites, c'est déterminer exac-
tement le sens d'un mot, la nature d'
une chose. Définir une science, c'est dire
où elle commence, où elle finit.

Il n'y a peut-être pas en Français vingt
Définitions incontestées. En effet, pour défi-
nir une chose, au consentement de tous, il
faudrait être d'accord avec tous. Ce qui n'
est pas. C'est bien pire pour les Définitions
scientifiques. Les sciences sont en progrès
continuels. Quand on se considère plus une
chose de la même façon, on n'en peut plus
donner la même Définition. La Physique d'
Aristote, malgré ses vus de Génie, est une
tentative presque enfantine auprès des ma-
nières actuels. Les Définitions ne peuvent

Définir, c'est Analyser. Exemple - Tout
 ce qui peut être analysé peut être
 défini. - Règle de la définition. Elle
 doit être 1^{re} Universelle 2^{de} Propre.
 3^{de} Identique - 4^{de} Claire et confor-
 me à l'usage. - Remarque: il ne
 faut pas vouloir tout définir.
 La connaissance ne se définit
 pas - Elle est susceptible de mille
 degrés. - Echelle des êtres sentants.
 La curiosité - la connaissance
 humaine nos scientifique - la
 science - Double sens de ce mot.
 Triple caractère des verités scien-
 tifiques: 1^{re} Généralité, 2^{de} Certitude
 3^{de} Lien - Triple qualité de l'esprit
 scientifiques - Tout de la géni-
 ralisation - Vivacité à apercevoir
 les rapports lointains, soit de co-
 existence, soit de succession entre
 les choses. - L'Esprit philoso-
 phique - la Philosophie - la

pas nous suffire.

La philosophie est encore bien plus difficile
 à définir, car elle a beaucoup changé et
 est très peu avancée. La surtout, les points
 de vue sont multiples à l'infini. Les uns
 se passionnent pour certaines questions que
 d'autres déclarent stériles. Ils sont pourtant
 philosophes. Aussi attendrons nous pour dé-
 finir la philosophie que nous la connais-
 sions un peu.

Afin de faire cette définition aussi bonne
 que possible, parlons un peu longuement des
 définitions en général - En ouvrant la lo-
 gique de Port Royal nous trouvons que l'on
 distingue depuis Aristote, les définitions de
 noms et les définitions de choses.

Les définitions de noms sont celles qui ont pour
 objet de déterminer le sens d'un mot. Tandis
 que les définitions de choses déterminent
 la nature d'une chose.

Les premières sont arbitraires. A condition
 d'avertir, un écrivain peut appeler chapeau
 ce que l'on nomme arbre. Tandis que les
 définitions de choses ne sont point arbitrai-
 res. Cette distinction a à point de vue
 d'être. Elle est superficielle et d'apparence.
 En effet, quelqu'un se croirait-il autorisé
 même en avertissant, à appeler chapeau
 un arbre? C'est donc un pur jeu d'es-
 prit que cette distinction.

Il y a un usage et définir un nom, c'est
 dire ce qu'un langage commun signifie
 ce mot.

Il arrive dans certains cas que l'on définit des
 mots qui ne sont que cela, qui ne corres-
 pondent à rien, comme par exemple le
 mot centaure. Mais il n'y a pas de défini-
 tion de chose, qui ne soient que cela.
 Aussi dirions nous, qu'il n'y a que des défini-
 tions de mots, seulement le plus souvent
 ces mots représentant des choses.

Maintenant, si définir c'est toujours affirmer
 que tel mot a tel sens dans l'usage, s'ensuit

verité totale est le but, nous encore il que tous les nouns se définissent? Non. Les nouns propres ne se définissent pas. On ne peut faire comprendre à quelqu'un qui est l'individu désigné par un nom propre qu'il est décrivant ^{convenant} des caractères propres, ou mieux qu'il le montrant. On ne définit que les nouns communs ou idées générales. Les nouns communs sont ceux qui désignent beaucoup d'individus. C'est une désignation commune. L'esprit de l'homme met de l'ordre dans ces êtres se multipliant et les comparant. Il voit que beaucoup, bien que différents, se ressemblent plus qu'ils ne diffèrent. Ainsi ce qu'on appelle chêne, bouleau, pommier, etc., diffèrent entre eux, mais cependant se ressemblent suivant les caractères généraux et forment le groupe arbre, c'est là l'idée générale.

Que doit énoncer une définition? D'après Port Royal une définition doit toujours énoncer le genre prochain et la différence propre genus proximum et differentia propria. C'est à dire, une définition doit d'abord dire le genre de la chose dont on parle, puis on y ajoute les caractères propres qui distinguent essentiellement la chose.

Donc le genre prochain est le groupe dans lequel entre de suite la chose à définir. La différence propre est le caractère propre qui la distingue parmi les autres espèces du même groupe.

La différence est essentielle quand elle est attachée par nature à l'espèce définie. La différence propre est une conséquence un peu plus large. La différence accidentelle ne convient à l'espèce définie que par accident.

Voilà la théorie de la définition, elle ne satisfait pas complètement Condillac et Stuart Mill, parce que d'après cette théorie, il y a un mot qu'on ne saurait définir, le dernier des genres, le summun genus.



la notion immense d'être, qui contient tout et
n'est contenue par rien, comment la définir?
Cependant on peut la faire comprendre.

Aussi, M^r Stuart Mill, à l'exemple de Condillac,
affirme que toute définition est une analyse.

Définir, c'est analyser, c.à.d. détailler.

Ainsi il y a des mots que l'on définit, bien
que ce soient de simples adjectifs. Par exemple
éloquent; il n'y a pas de genre commun,
mais on peut dire qu'il analyse. Être éloquent
c'est être capable de faire naître la persua-
sion dans l'esprit d'autrui.

Ainsi tout ce qui peut être analysé peut
être défini. D'où tout peut être défini, tout
ce qui peut être analysé. Par exemple: la
douleur. on peut encore dire ce que c'est par
comparaison, mais il est excessivement dif-
ficile de la définir à quelqu'un qui ne l'a
jamais éprouvée.

Les sensations irréductibles, voilà ce qui est
impossible à définir: par exemple: définir
le blanc.....

Donc trois choses indéfinissables. 1^o les noms
propres, et ceux qui les portent. 2^o dans
Port Royal le summum genus. 3^o même
dans la théorie de Stuart Mill, les sensations
irréductibles.

La définition doit être: 1^o universelle, con-
venir à toute l'espèce définie, omni de-
finito. - 2^o propre, ne convenir qu'à l'
espèce, soli definito. - 3^o Identique ou
renversable, on doit pouvoir la retourner
sans qu'elle cesse d'être vraie. - 4^o Claire et
conforme à l'usage; en effet, tant qu'on a dé-
fini, on doit être compris de tous.

C'est la plus grande difficulté qu'il y ait quand
on écrit en philosophie.

« Il ne faut pas vouloir tout définir » dit
Port Royal, en effet, il y a certaines choses
plus claires avant qu'après avoir été définies.
Soit l'idée.

La connaissance ne se définit pas. Tous
savent ce que c'est que connaître. Le domaine

de la connaissance s'aggrandit tous les jours. On ne sait où elle commence, où elle finit. Les animaux supérieurs ont une connaissance fine et délicate. On la retrouve chez les animaux inférieurs. On peut même aller chez les zoophytes et on la rencontre encore, puis qu'ils se nourrissent, se reproduisent. On la retrouve donc partout tout le règne animal.

Quelques plantes mêmes peuvent être regardées comme informées du contact qu'elles subissent. Tel est le mimosa ou sensible. Elle est soumise aux anesthésiques. C'est ce qu'a prouvé l'expérience suivante.

M^r Claude Bernard met sous une cloche un oiseau (grande vitalité); sous une seconde une souris (animal encore supérieur, mammifère); sous une troisième une grenouille (animal inférieur à sang froid); enfin sous une quatrième une sensible. Si l'on fait subir une seconde électrique, une bulure, une excitation quelconque; la sensation a lieu pour tous. Si on prend de l'éther, ou du chloroforme, en 5 minutes l'oiseau est endormi. Il faut 10 minutes pour la grenouille et 20 pour la sensible. Dans cet état, ils sont insensibles, ils ont perdu le pouvoir de répondre aux excitations du dehors. Si on les laisse quelques temps, les étirs se réveillent chacun à leur tour.

Donc la connaissance est indéfinissable: Plus élevée chez le savant, elle diminue peu à peu jusqu'à la plante.

Leibnitz a dit que la pensée est partant, qu'elle dort dans le monde minéral, qu'elle se réveille peu à peu dans les plantes et les animaux pour prendre dans l'homme seul, sa véritable grandeur.

Il nous faut cependant arriver à trouver une définition de la philosophie, c'est notre but. C'est aussi une connaissance. Mais entre la connaissance la plus haute possible et les connaissances infimes, il y a certains degrés tous le savent; on peut les définir.



le savant a dit que la connaissance des mol-
lusques est semblable à ce qu'on éprouve en
faisant passer la main entre le soleil et l'
œil fermé. faisons de côté ces faits si obs-
cure et arrivons sans transition aux
animaux supérieurs.

la connaissance du cheval, du chien, etc. on
peut la définir ainsi : elle consiste à perce-
voir clairement les objets présents; à se rap-
peler quelque temps ce qui a été perçu, et
à le reconnaître l'objet déjà vu.

la perception est très vive (vue de l'aigle, odorat du chien) mais c'est seulement celle des
objets présents. l'action suit la perception.
on ne peut aussi leur refuser une certaine
mémoire. le sentiment peut se recueillir
tout à coup. sans recourir à l'Odysée, on le
sait tous les jours.

l'homme ordinaire, le plus grossier est très
supérieur à l'animal. Il ne perçoit pas les
objets aussi bien que l'animal, mais il les
perçoit d'autant mieux qu'il est bas placé
sur l'échelle de l'humanité. Il a le
pouvoir de se rappeler de beaucoup plus
loin que l'animal. Par cela même, il est
donc d'une grande facilité pour conjecturer
les événements qui vont se produire. Alors
son action quoique plus imparfaite que cel-
le des animaux, est suppléée par une grande
provision de ressources. Il utilise ce qu'il
a remarqué pour s'épargner de la peine;
aussi est il supérieur à l'animal dans la
pratique et la connaissance.

montrons un degré de plus. le péru de fainte
instruit en tout autre; à son expérience
propre, il ajoute par la lecture, l'empirisme
de toute l'humanité. Il peut dès lors pré-
voir plus loin et plus sûrement. non seule-
ment il sait se tirer d'un mauvais pas,
mais il n'y tombe pas.

si on arrive au savant, on touche à un degré
de connaissance assez frappant pour pouvoir
avoir une définition. Qu'est ce donc que la science?

7
C'est une connaissance (genre prochain). Mettons
dans un amphithéâtre, le professeur d'anato-
mie et l'aide. Le dernier est intelligent et au
dessus de la moyenne. Mais il y a un abîme
entre ce que il voit et ce que voit le savant,
qui d'après une lésion dans le poulmon, un
atome de substance découvert dans le sys-
tème digestif, peut dire avec certitude l'
état de tel ou tel organe encore caché. Il
voit au delà de ce qui frappe sa vue. Il
est ^{d'autant plus} sûr que ses sens ne le trompent pas, qu'
il peut rendre compte de ce qu'il voit. Il
peut dire la grande partie des coutumes
de l'homme, objet de ses recherches. Il dira
ce qui l'a fait mourir, le temps qu'il
eut pu vivre, etc.

Quelle est donc le caractère de la connaissance
scientifique? Il est simple. La connaissance
vulgaire est toujours plus ou moins particu-
lière. On songe à ce que l'on voit. La science du
savant est générale. Elle embrasse tous les ob-
jets d'un même groupe. On fait particulier
elle s'élève à la loi générale. C'est le premier
caractère. Le second c'est une grande
certitude. On est plus sûr, en effet, de ce
dont l'on peut rendre compte que de ce que
l'on a vu passivement. Enfin, troisième
point, la connaissance non scientifique est
flottante, isolée, tandis que la connaissance
scientifique est systematisée, elle fait par-
tie d'un ensemble.

Non vada à la définition de la science.
C'est la connaissance généralisée, systema-
matisée et par elle même certaine.

Quand on parle de la science, on entend
l'ensemble des vérités, patrimoine de l'hu-
manité, accumulées d'âge en âge.

telle ou telle science, est l'ensemble particu-
lier des vérités sur un ordre de recherches
donné. Ainsi la Physique est l'ensemble
des vérités sur les relations des corps entre
eux.

Il existe un phénomène curieux, c'est que l'on



peut être savant sans savoir inornément, par une seule vue scientifique. Ainsi Curier, tout jeune fut un grand savant du genre où il a conçu la possibilité de rétablir les espèces antédiluviennes, par la découverte de leurs ossements.

Pour arriver à être savant, il faut avoir l'esprit scientifique, c'est à dire, avoir un esprit capable de concevoir les vérités scientifiques.

L'esprit philosophique se différencie par un simple degré. L'esprit scientifique arrive aux plus hautes vérités connues & s'arrête satisfait, tandis que l'esprit philosophique va au delà et cherche après les questions résolues.

Ainsi là où apparaît la connaissance digne de ce nom, se trouve quelque chose qui ne se rencontre pas chez le bétail, c'est un besoin de connaissance, c'est le curiosité. L'homme seul est curiosus; ^{l'homme} & est un tourment pour lui. L'inconnu le tourmente c'est le besoin qui a fait naître cette accumulation de connaissances condensées dans des formules certaines, que l'on nomme science. Le savant est un homme plus curieux que les autres. Le philosophe est encore plus curieux que le savant, il soulève des problèmes plus larges encore.

La place restée élevée probablement à la plus haute conception scientifique sur le monde quand il a imaginé une nébuleuse unique répandue dans un espace incommensurable, animée d'un mouvement très rapide, et qui peu à peu par condensations successives, est passée de l'état gazeux à l'état liquide puis à l'état solide complet comme dans la lune, et à l'état solide mixte comme dans la terre.

Cela un philosophe l'accepte mais il demande qu'y avait il avant la nébuleuse? et comment finiront ces mondes?

La philosophie est donc la plus haute expression de la curiosité humaine. C'est l'ensemble des recherches qui ont pour objet les questions

dernières, et comme l'a dit Aristote, les
 premiers principes.
 C'est dire que la philosophie n'est pas une
 science faite, c'est une tendance, un program-
 me, qui réalisé serait la science même.
 Pour être un philosophe il faut chercher avec
 un esprit vraiment philosophique, c.à.d.
 être insatiable de connaissances.
 L'esprit de généralisation ne donne pas l'
 esprit de rigueur et matière de preuve. Mais
 l'amour de l'ordre, de l'enchaînement, de l'
 unité, voilà l'esprit philosophique par
 excellence. L'esprit systématique est le fruit,
 il est vrai, mais aussi le honneur du
 philosophe. —

Donc le savoir qui est au-dessous du nôtre, ne
 mérite pas ce nom & le savoir du vulgaire
 est tout passif — le savoir scientifique est
 partiellement unifié —
 Le savoir philosophique quand il sera at-
 teint sera le savoir total entièrement
 unifié, la possession du dernier secret
 des choses & en un seul mot, il sera la
 vérité totale.

s'il était jamais atteint
 serait

—

W



R. Bellamy
Bich

Philosophie. 2^{me} leçon

Introduction (suite) - État actuel de la philosophie - sa place dans le tableau général des sciences - les grandes divisions - la métaphysique et le positivisme.

Où nous a conduit la leçon précédente.

Comment la philosophie au sens large du mot a pu être appelée la science des sciences, et la science des premiers principes.

La Définition à laquelle nous a conduit la dernière leçon est assez large, pour être vraie de toute espèce de philosophie. Elle a toujours été cela; à savoir, la plus haute expression de la curiosité humaine et la plus hardie tentative pour arriver à la vérité totale.

C'est dans ce sens que l'on a pu appeler la philosophie, la science des sciences et la science des premiers principes. (Aristote) En effet elle est bien la science des sciences puisqu'étant donnée la conclusion de toutes les sciences, elle n'y est pas satisfaite et cherche au delà. L'expression intolérable, si l'on entendait par là qu'elle est la plus belle, la plus avancée de toutes les sciences elle est vraie, si l'on regarde au but à atteindre.

Quand Aristote la nomme science des premiers principes, il énonce par là que quand les sciences ont atteint certains principes très élevés, il y a encore place à d'autres questions.

La philosophie n'est pas seulement ce qu'énonce la Définition à laquelle nous nous sommes arrêtés. A l'origine, elle a été cela, dans l'avenir elle sera cela, mais de nos jours, il y a encore quelque chose de plus.

Ce qu'a été la philosophie à l'origine.

à l'origine, en Orient, en Grèce surtout la philosophie est justement cette vaste et vague curiosité qui fait la noblesse de l'homme. On nomme philosophes ceux qui les



premiers, profitent de leurs loisirs pour se détacher un moment de ce qui les entoure pour s'interroger sur tout le mécanisme des choses. La curiosité n'est pas encore doublée, elle se pose toutes les questions à la fois.

En Sorie, Thalès et ses école, se demandent quel est l'élément de l'univers; chacun y répond d'une façon touchante et naïve. Thagpi de l'influence de l'humidité dans la nature, Thalès affirme que c'est le principe fondamental. Un autre a reconnu que c'est le soleil qui vivifie la terre, il en déduit que l'essence de l'univers est le feu. Pour un autre, c'est l'air, car sans atmosphère, point de vie. Ce sont des tentatives manquées, mais c'est déjà beaucoup. Les réponses sont mauvaises, mais les questions sont posées, c'est un grand point obtenu.

Cela demandait un assez haut degré de civilisation. Car dans la barbarie, on ne peut pas philosopher, on n'a pas de loisirs, le temps est absorbé par les besoins de la vie pratique.

Dei que la pensée libre qui semble un desolément à paraître dans le monde, elle a été la source de mille progrès. En effet le philosophe, par cela même qu'il a soulevé des questions, a semé des germes de pensée autour de lui; il suffit de cela pour qu'avec le temps, se forme la vraie richesse de l'humanité.

C'est ce qu'a ressenti la civilisation grecque. C'est déjà être un peu savant que de chercher aussi les trois, appelé les chercheurs, des savants: σοφοί. Le mot ἐπισκοπία peut se traduire par curiosité.

Comment ce mot pratique a-t-il pu sortir du mot intellectuel? C'est que celui qui avait du temps pour réfléchir, arrivait, eût naturellement plus vite à savoir quelque chose. Les récurs étaient fort utiles,

Progrès que suppose la première apparition de la philosophie - σοφία - ἐπισκοπία

Progrès que la philosophie amène.

ils rendaient de véritables services. C'étaient des hommes de bon conseil, moins ignorants et moins superstitieux que les autres. Leur influence devint vite grande et la sagesse pratique fut bientôt donnée à ceux qui avaient la science et l'art.

La poésie a du paraître dans le monde très avant la philosophie. Quand elle arriva, la philosophie ne chassa pas la poésie. Les premiers philosophes sont des poètes, ils écrivent en vers. Ce sont des poètes didactiques qui essayent d'avoir des raisons et de les faire comprendre aux autres. Peu à peu la forme trop brillante de la poésie sera abandonnée. Avec Aristote seulement la philosophie trouvera son véritable langage, une prose lucide et dépourvue d'ornements.

À l'origine donc la philosophie est l'embrasement de toutes les sciences. Un tel état de chose ne pourrait durer et avait de graves inconvénients. Il stérilisait les esprits les plus puissants. C'est comme si un enfant voulait mener à bonne fin une entreprise gigantesque. Il fallait que la division du travail s'appliqua aux sciences.

La division du travail consiste à décomposer un travail quelconque en un certain nombre d'opérations très simples et de charger toujours la même personne de faire le même travail. Dans le 1^{er} Chapitre du livre de Adam Smith (1723-1790) se trouve un exemple remarquable de la division du travail appliquée.

Dans le métier de l'épinglier, un homme arrivait avec peine à faire une épingle par jour, tandis que dans une petite manufacture très pauvre où il n'y avait que 10 ouvriers ils arrivaient à faire en un jour au delà de 49.000 épingles. C'est-à-dire que chaque ouvrier faisant $\frac{1}{10}$ du travail, fabriquait dans sa journée, 4900 épingles.

Ce travail demandait environ dix-huit opérations.

Inconvénient d'un tel état de choses.

Avantage de la division du travail -
Exemple emprunté à l'économie
politique.



distinctes, formant presque chacune un
métier particulier.

Dans toutes les manufactures les effets de la
division du travail sont les mêmes. Elle donne
lieu à un accroissement proportionnel dans
les facultés productives du travail. = (ad. Smith)
Il en est exactement de même dans toutes
les sciences. C'est à l'aide du principe de la
division du travail que les sciences sont
faites des progrès.

Séparation des sciences depuis l'antiquité
jusqu'à nos jours.

C'est par les mathématiques qu'a commencé
la division. Pythagore, grand mathématicien,
a fondé l'arithmétique. Quelles recherches
découvertes aurait-il pu faire et s'occupant
exclusivement de cela ? Au lieu de cela, s'ima-
ginant que les nombres étaient cabalistiques
il cherchait leurs propriétés. C'est avec lui
que commence la séparation.

La géométrie quitte avec Euclide, philosophe
de l'école de Platon. Les sciences les plus ab-
straites sont les premières à se créer. Les
sciences de la vie, comme la science politique
et sociale, la médecine, n'apparaissent qu'
après. Elles se forment très lentement.
Galilée se vantait d'avoir passé 15 fois plus de
temps à faire de la philosophie qu'à de l'
astronomie. Descartes fait plus de cas de ses
découvertes mathématiques que de ses dis-
cours de la méthode. Newton intitulé : initiation
philosophique, le livre où il revient au monde
des lois de l'attraction. D'Alembert se nom-
me philosophe bien que sa vraie gloire soit
ses talents d'écrivain et ses connaissances
scientifiques.

Ce qui fait que la séparation si lente à com-
mencer, s'est opérée si vite dans la suite,
c'est qu'on en a vu les avantages. Si la géomé-
trie, ou science des espaces, se demande de
l'abord si c'est que l'espace, s'il est in-
fini ou non, elle n'avancera jamais et
s'arrêtera aussitôt, tandis que laissant de côté
les questions philosophiques, elle pourra faire
de grands progrès.

Tableau général des sciences d'après A. M. Ampère.

Sciences cosmologiques et sciences noologiques.

I Sciences cosmologiques abstraites, concrètes.

II Sciences noologiques. 1^{re} Sciences morales et politiques. 2^e Philosophie proprement dite. (anthropologie morale et théodécie.)

Définition actuelle de la philosophie

Aujourd'hui le tableau des connaissances humaines offre un singulier aspect. Le voici tel qu'il a été fait par Ampère. Il divise les sciences en deux groupes: les sciences cosmologiques (κοσμος monde) ou sciences du monde physique et les sciences noologiques (νοος esprit) ou sciences du monde intellectuel. Il subdivise le premier groupe en deux divisions, car on peut considérer le cosmos sous 2 aspects: 1^{re} par la forme extérieure de la sciences cosmologiques abstraites, et 2^e par le fond même, de la sciences cosmologiques concrètes.

Dans la première division du premier groupe on mettra l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie etc. Dans la seconde division revont la physique, la chimie, la géologie. Enfin entre les deux, dans une partie mixte se trouvera l'astronomie qui participe des 2 espèces.

La première division du second groupe, seront les sciences morales et politiques comme la jurisprudence, l'économie politique, l'histoire, la linguistique. En ce côté, ces sciences viennent de la philosophie, mais ce ne sont pas les sciences de l'esprit pur. Il reste encore le groupe de la philosophie proprement dite, qui contient l'anthropologie morale qui se divise en psychologie, ou description de pouvoirs intellectuels et moraux, en logique ou science des lois qui conduisent l'esprit humain à la vérité et en morale ou science des lois qui s'imposent par la raison au devoir et à la liberté. Il contient aussi la théodécie qui n'est pas subdivisée.

La philosophie est donc actuellement la science de l'esprit en général, humaine et divin, dans leur rapport entre eux, ou avec l'univers.

C'est un singulier état: la philosophie ressemble à ces êtres qui se reproduisent par scissiparité, il aurait déjà perdu beaucoup de parties, mais il lui en resterait encore. Il est certain



travail qui s'opère au sein de la philosophie
contemporaine.

Psychologie expérimentale, logique, morale.

Que restera-t-il ? la métaphysique

Le triple domaine : exemple.

que ce travail continue à l'état latent. En
Anleterre la philosophie est en train de perdre
la psychologie. la logique étant peu distincte
de cette partie se séparera aussi. la morale
commence aussi à donner des signes d'in-
fluence. Dans les cours spéciaux, elle est ensei-
gnée seule.

Il ne restera plus alors que la théodicée, ou d'
une façon plus large la métaphysique. Ce n'
est pas tout à fait la même chose ; toute la
théodicée est de la métaphysique, mais il y
a des questions qui ne sont pas de la théo-
dicée et qui sont de la métaphysique. Quelle
est la nature essentielle de l'âme ? a-t-elle
une existence à part ? l'esprit humain est-il
capable de concevoir la vérité ?

Le domaine de la métaphysique est triple.
à propos de tout, on peut se demander quel
est l'origine, la cause première, qu'y a-t-il
sous l'apparence, quelle est l'essence dernière
comment finit cet objet, quelle est la fin
dernière ? Tout ce courant de choses qui s'
écoule (τὰ ἀπορροιαῖς), qui vient de je ne sais où,
qui est, je ne sais quoi, où va-t-il ? Voilà
des questions métaphysiques.

On peut se représenter l'ensemble des connais-
sances comme un fleuve immense, les cher-
cheurs, les savants s'agitant à la surface dans
la partie éclairée par le soleil de la vie.
Trois inconnues se présentent qui tentent
depuis longtemps la curiosité : d'où vient
ce fleuve ? Où le voit-il sortir des ténèbres. Où
va ce fleuve ? Où le voit-il se perdre dans les
brumes. Quelle est la profondeur ? Person-
ne ne l'a sondée.

Voilà le triple but des métaphysiciens. Vou-
loir supprimer les questions dernières, se-
rait d'effacer l'esprit humain. = Qu'on le
veuille ou non, il faut faire de la philoso-
phie = a dit Aristote. Gouffroy a ajouté = chaque
on fait à son heure. = Un père passant par
d'un cimetière, se demande où sont allés ses
ancêtres ; question métaphysique.

La légitimité.

Le positivisme français

la métaphysique est donc hautement légitime. aussi certaines doctrines philosophiques se sont elles fait beaucoup de tort et raillant la métaphysique.

Parmi elles s'est fait remarquer le positivisme français fondé par Auguste Comte et exagéré par quelques disciples. Selon eux, faire de la métaphysique, c'est perdre son temps. et leur faire au positivisme une large concession, sur 100 hommes 99 n'ont pas l'esprit assez trempé pour pouvoir faire de la métaphysique. Cela n'empêche pas de l'étudier d'une façon historique; c'est déjà beaucoup d'y être initié. Newton, Descartes, Leibnitz ont fait de la métaphysique sans préjudice pour les sciences. vouloir interdire les questions métaphysiques à l'esprit humain, serait une tentative ridicule.

Le positivisme anglais.

Les positivistes anglais et avec eux Stuart Mill. Mr Spencer, se sont pris d'une façon plus adroite. Ils ne font pas souvent de métaphysique pour leur compte, mais ils ne l'interdisent pas et y reviennent de temps en temps.

Rapports entre la métaphysique et les sciences.

En fond les sciences, et débutant, laissent de côté mille questions des plus vastes, elle se contentent d'observer la surface des choses, par conséquent, elles sont nécessairement incomplètes. Ainsi en physique on étudie les phénomènes de l'attraction, on a formulé des lois, déduit des conséquences mais on n'a pas étudié l'attraction elle-même. on ne sait pas ce qu'elle est, on ne la connaît pas. C'est là une question métaphysique.

La métaphysique agite au contraire toutes les questions que les différentes sciences prennent pour principes, elle discute la base même de toutes les sciences; dans ce sens, il est évident que la métaphysique est au dessus de toutes les sciences. Elle ne doit pas ignorer les progrès des sciences, elle

pas bry. Lr



doit être au courant de toutes les découvertes, car c'est en connaissant l'état actuel des choses que l'on arrivera plus facilement au résultat.

La science rend peut-être plus de services en se préoccupant pas des questions métaphysiques; aussi ne doit-elle pas en demander au barant, tout en lui laissant toute latitude pour s'y étudier.

Bateau des connaissances humaines

Sciences cosmologiques		Sciences biologiques	
Sciences cosmologiques abstraites	Sciences cosmologiques concrètes	Sciences morales et politiques	Sciences philosophiques
Arithmétique	Physique	Jurisprudence	Psychologie
Géométrie	Chimie	Économie politique	Logique
Algèbre	Géologie	Histoire	Morale
Trigonométrie		Linguistique	Médecine
Astronomie			

W

A. Bellamy

Préface

Philosophie. 3^{me} leçon

Introduction, (suite et fin). De la méthode qui convient en philosophie.

Qu'appelle-t-on méthode d'une science ?

On appelle méthode en général (juxta odos) l'ensemble des procédés suivis par l'esprit humain dans la recherche de la vérité; et méthode d'une science l'ensemble des procédés particulièrement employés dans une science pour parvenir aux vérités spéciales qui font le sujet de cette science.

Utilité et nécessité d'une méthode.

Rien n'est si important que de déterminer scrupuleusement au début, la méthode que l'on doit suivre. C'est un point d'une utilité qui va jusqu'à la nécessité.

Preuves a priori

C'est évident a priori. En effet l'homme qui cherche peut être comparé à un voyageur perdu dans une forêt, il ne doit pas errer et tourner sans but, mais marcher toujours le plus droit qu'il peut, ainsi il arrivera au moins à la fin quelque part, où il sera vraisemblablement mieux que dans la forêt. (Descartes)

Preuves historiques.

Historiquement, cela est aussi clair. Partout où l'on cherche au hasard, on ne trouve rien. Avant Socrate, la philosophie n'a pas de méthode, et n'en avait pas. Socrate lui donne une méthode et alors elle marche si vite qu'elle trouve bientôt un Platon et un Aristote, génies à peine dépassés.

Les ténèbres du moyen âge ensevelissent tout. Mais après, la philosophie se relève et complètement avec Descartes qui la dote de son discours sur la méthode.

Dans les sciences, les mathématiques trouvent les premières leurs méthodes. La Physique cherche à tâtons, Bacon arrive et avec son horizon organique il la transforme entièrement. Il lui apprend à chercher et aussitôt elle se met à prospérer. La chimie fait aussi de vastes efforts pour arriver, quand Lavoisier la rend la science de nos jours.



Trois prétendues méthodes à éliminer.

I^{re} Le scepticisme

Critique.

Un doute provisoire ou cartésien.

II. Témoignage des grands hommes et assentiment universel.

En cherchant la méthode que la philosophie devra employer, nous trouvons trois prétendues méthodes à éliminer. Ce sont 1^{re} le scepticisme - 2^{re} le témoignage des grands hommes et le consentement universel. 3^{re} l'atavisme et le mysticisme.

Le scepticisme est la tournure d'esprit qui consiste à tout donner uz problème à résoudre, à le comprendre et à refuser cependant de prendre parti pour ou contre; déclarant que l'esprit humain n'est pas capable d'arriver à la vérité.

Montaigne est un sceptique = que sais-je? = De très bonne heure les hommes d'esprits se sont dits: continuons à être au courant mais ne prenons fait et cause ni pour l'un, ni pour l'autre, les problèmes philosophiques sont si difficiles et le pour et le contre sont si souvent vraisemblables.

Parce que l'on peut l'expliquer, ce n'est pas une raison pour le prendre comme méthode. Au fond le scepticisme déclare que la vérité est impossible à connaître. En posant cela as principe, on ne peut être philosophe puis que par définition la philosophie recherche la vérité totale. C'est donc tout l'opposé de la philosophie.

Cependant nous devons faire la part du scepticisme; car il est une chose plus mortelle, c'est de croire aveuglément à la première théorie venue. Le scepticisme est bon dans la mesure où il vient nous mettre en garde contre des opinions adoptées sans recherches, c'est alors le doute provisoire ou cartésien.

Il est une autre méthode proposée par quelques philosophes et parmi eux par l'athénien. C'est la croyance absolue au témoignage des grands hommes, et au consentement universel ou sens commun. Lathénien déclare que la raison humaine individuellement est frappée de stérilité, mais qu'en suivant la trace des autres ensemble,

Critique.

elle est pleine de force.
Cela est impossible à admettre. En effet comment
comment Sarrmaï le sait-il ? Probablement
par sa raison. par conséquent il se réfute
lui-même, puisqu'il porte un jugement et
sa raison est fautive et stérile. — Ces grands
hommes d'ailleurs, ont les mêmes qualités
que nous à ce degré plus élevé, mais qui
dit que ces grands hommes soient les
seuls grands hommes possible. qui dit que
nos voisins ne puissent devenir aussi un
grand penseur ? Donc il faut rendre hom-
mage à la raison.

Quant au consentement universel il ne
faut pas en abuser, attendu qu'il n'existe
nulle part. D'ailleurs comment de raisons
corrompues individuellement pourraient
elles valoir tant prises ensemble, comment
seront-elles la sagesse même ? Donc cette
théorie ne soutient pas l'examen, l'avez
besoin du contrôle de la raison individuelle
pour pouvoir accepter le consentement
universel.

Respect du sens commun.

Cependant otous ce que cette méthode a d'
ingénié, il reste ceci qui est vrai. c'est que
tout philosophe doit un profond respect
au sens commun, sans contrôle.

III. l'extase et le mysticisme.

Quant à l'extase et au mysticisme, voici
ce qu'on entend par là. Il y a des natures
ardentes chez lesquelles le cœur l'emporte
sur la raison. Elles n'ont pas besoin de
preuves quand elles sont emues. Elles se
laissent captiver et se donner par tout ce
qui est beau et touchant. Elles se complaisent
dans l'extase, effort pour jouir de certaines
vérités aperçues par la divination du cœur.
Cela ne peut pas être philosophique, c'est ce
qu'il a si long temps empêché la philosophie d'
arriver. Le mysticisme a fait à la fois du
bien et du mal. Il a rendu la philosophie
agréable, se rapprochant avec Platon, mais il
lui a fait beaucoup de mal avec Plotin et
Porphyre, philosophes d'Alexandrie. Ils l'ont

Critique



role du sentiment en philosophie.

la méthode vraiment scientifique se ramène à 2 grands types.

I. Description de la méthode déductive.

Avantage et inconvénient de cette méthode.

si bien mise dans les nuages qu'il est impossible de les y suivre. Platon, après une vie entière de mysticisme, avait-il avait vu Dieu qui une seule fois, cela n'encourage pas au mysticisme.

Nous éliminons donc le mysticisme, mais comme aux deux autres prétendues méthodes nous lui ferons sa part.

Le sentiment joue un grand rôle en philosophie; les états du cœur, les généreuses aspirations de l'âme vers des régions plus hautes sont des forces en philosophie. Nous devons reconnaître que Platon n'aurait rien gagné à être plus froid. Il peut aller jusqu'à l'enthousiasme à condition d'admettre toujours le contrôle de la raison.

Par conséquent, nous avons éliminé trois méthodes qui toutes avaient du bon, il nous faut cependant en chercher une autre.

Que voulons nous faire? une étude vraiment scientifique des problèmes philosophiques. Pour cela il nous faut une méthode, nous la prendrons dans les sciences mêmes.

On peut remarquer que les sciences qui progressent sont de deux caractères bien déterminés. De là donc deux grands types de méthodes.

Les sciences déductives ont une méthode à part. Une science déductive est une science qui part de certains principes très larges et qui en tire une multitude de conséquences particulières qui s'y trouvaient contenues implicitement. La géométrie est le type des sciences déductives. De quelques propositions indiscutées elle déduit une foule de considérations particulières. Parmi les mathématiques sont elle la science la plus avancée et la plus facile.

Cette méthode de déduction est d'une rigueur admirable. L'esprit est toujours en pleine lumière s'il est attentif. C'est le type de toute régularité.

L'inconvénient, cette métaphore de Bacon le fera mieux comprendre. L'araïque fait des toiles d'une régularité admirable, mais malheureusement elles ne sont pas solides. De même pour les mathématiques. C'est admirable, mais il n'y a rien de substantiel, c'est tout abstrait.

Au contraire ce que l'on cherche en philosophie c'est la réalité. Les réalités les plus concrètes. Donc la méthode déductive ne peut nous aller. L'expérience du reste l'a prouvé. Un logicien de grand mérite, Spinoza a voulu établir en philosophie des axiomes, des théorèmes, des lemmes, des scolies. Il y a beaucoup d'enchaînement, mais c'est du temps perdu inutilement. Ainsi il commence par définir la substance, question toute métaphysique. Il intervertit l'ordre, car dans les sciences de la réalité, les réponses à une question doivent être à la fin, et ce qui le démontre, avant. La tentative de Spinoza a donc échoué.

Il y a d'autres sciences qui se rapprochent davantage de la philosophie, ce sont celles qui s'occupent des choses réelles, existantes. Elles ont pour méthode, tout l'univers des mathématiques. Elles procèdent par l'induction. C'est à dire, que de nombreuses conséquences particulières, elles travaillent à s'élever aux principes généraux. Enamurons la manière de procéder que l'on a en physique, c'est la science qui a le plus de chances de nous donner notre méthode.

En physique on se met en présence de ce que l'on veut étudier on observe sans parti pris, on interroge la nature, on répète souvent cet exercice d'observation, puis on compare les résultats ainsi obtenus. Si un phénomène ne s'est produit qu'une fois sur cent expériences par exemple, on l'élimine, on le répète car cela n'a eu lieu que par accident.

II. Description de la méthode inductive ou expérimentale.

Exemple emprunté à la physique.



Ensuite de tout ce qui est commun dans les expériences faites, on forme une loi simple et précise.

Ainsi on est allé des particularités à la loi générale, c'est donc la méthode d'induction qui a été employée. Pour suivre la métaphore de Bacon nous dirons qu'au lieu de faire comme l'araignée des toiles admirables, mais vides, le physicien et avec lui ceux qui employaient la méthode d'induction, fait comme la fourmi qui entasse énormément paille à peu dans ses greniers.

En fait toutes les sciences combinent plus ou moins ces deux méthodes. Ainsi en physique: des particularités on arrive par induction aux lois générales, puis par déduction, on tire beaucoup de faits nouveaux de ces lois.

De même en philosophie, nous devons combiner ces deux méthodes, mais en nous référant toujours à l'expérience même et métaphysique. C'est le seul moyen de ne point s'égarer, c'est la seule façon qui nous permette d'espérer d'arriver à un résultat quelconque.



Scientifique

1844

En fait toutes les sciences combinent ces deux méthodes: il en sera de même pour la philosophie.

P. Bellamy
écrit trop
(nous suivrons!)

Philosophie 4^{me} leçon

Logique (I)

Toute notre dignité consiste dans la pensée
c'est de la qu'il nous faut relâcher; nos des-
lignes et de la durée; brassant pour
à bien penser. Pascal.

Généralités et Plan de la Logique

Quelles places occuperont dans le cours, 1^{re} De toutes les parties qui composent l'objet actuel
histoire de la philosophie 2^{de} la théodicée de la philosophie (Psychologie, Logique
3^{de} la morale.

1^{re} Histoire de la Philosophie

par la quelle doit on commencer?
Procédons par élimination. D'abord d'histoire
de la philosophie pourra se placer où l'on
voudra, en effet elle est en dehors du cours.
Si nous commençons par elle, nous nous
trouverions en face de systèmes nombreux
dont nous n'avons pas encore la clef. Cela
nous conduirait au scepticisme. La faire
à la fin du cours, ce serait peut-être meilleur
mais il y a à craindre de n'en avoir point
le temps. D'ailleurs il est difficile de faire
de la philosophie en ignorant les opinions
des philosophes. Aussi vaut-il mieux faire
l'histoire de la philosophie parallèlement
au cours.

2^{de} la théodicée

La théodicée vient de droit à la fin du cours.
sans doute si nous pourrions savoir quelque
chose de scientifique sur Dieu, cela jetterait
une vive lumière sur l'étude de l'homme.
Mais c'est impossible. L'on a pas trop d'une
année d'étude pour arriver à saisir la
théodicée. Kant a dit que la ratio exendi
la raison d'être de l'homme et du monde
est Dieu, mais que la ratio cognoscendi,
la raison de connaître Dieu est l'homme
et le monde. Nous réserverons donc la théo-
dicée pour la fin du cours.

3^{de} la morale

La morale sera reportée nos après la théodicée
car elle s'impose à l'homme quelque soit
son credo théologique, mais elle viendra
des suites avant. on aurait quelques velléités
de la mettre en première ligne et ce qu'elle



nous apprennent nos devoirs, ce qui est la chose la plus importante. Mais en fait, l'oz peut bien se conduire sans avoir fait de morale, la conscience suffit; et outre, et droit, cela n'est pas possible. La morale est la science des devoirs, c'est-à-dire la science des règles que notre liberté doit recevoir comme dictées par la raison. Au paravant il faut prouver que nous sommes libres, immense problème de psychologie; de même il faut connaître la raison dont l'autorité s'examine dans la partie métaphysique de la psychologie. Il n'est donc pas possible de commencer par la morale.

Il faut commencer par la psychologie ou par la logique.

Il ne reste plus maintenant que deux parties, la psychologie et la logique; il faut choisir entre elles. Voyons ce que l'oz peut dire pour chacune.

Ce qu'oz peut dire en faveur de la psychologie.

En faveur de la psychologie oz peut dire ceci: la logique étudie les lois qui conduisent l'intelligence humaine à la recherche de la vérité. Il est donc naturel de commencer par savoir ce qu'est l'intelligence avant de lui dicter des lois.

Pourquoi néanmoins nous donnerons la première place à la logique.

Cela paraît assez juste, néanmoins nous donnerons la première place à la logique sur la psychologie. Pour prouver ce que cela doit être. Demandons nous au juste ce qu'est la logique.

Définitions de la logique

oz a donné de nombreuses définitions de la logique. Aristote qui l'a fondée, la nomme science de la démonstration. Cicéron la définit: l'art de raisonner. Port Royal dit qu'elle est l'art de conduire sa pensée dans la recherche et dans la démonstration du vrai, pour s'éclairer soi-même et pour instruire les autres. Bossuet l'appelle l'art de conduire son entendement vers la découverte de la vérité; Condillac: l'art de penser; Stuart Mill, le plus grand logicien des temps modernes la définit la science de la preuve. Ainsi après un long détour, oz en revient à Aristote.

Elle renferme toutes au même: science
ou art de la preuve.

Distinction entre la croyance et la
preuve.

On fonde toutes ces définitions réciproquement
au même. Les uns l'appellent une science
les autres un art, nous allons y revenir.
A part cela, ils sont d'accord.

Il y a 2 manières de connaître: l'une con-
siste à apercevoir clairement certaines rap-
ports et à y croire sans autres raisons que
celle-ci: c'est évident. C'est la croyance,
fait d'intuition directe. C'est un datum
irréductible qui ne se discute pas. La logi-
que n'a rien à y faire: cela se débat &
psychologie et & métaphysique.

L'autre manière de connaître est celle-ci:
étant donné les data irréductibles sur
lesquels on s'accorde, on peut & tirer des
conséquences très variées, qui se prouvent
qui se déduisent plus ou moins bien.
Toutes les fois que l'esprit procède ainsi
de ce qu'il connaît sans discussion à ce
qu'il découvre & élaborant les données de
l'intuition, on va du connu, à l'inconnu,
on raisonne.

La logique est la science des procédés qui con-
duisent l'esprit des données indiscutées à
ce que l'on prétend tirer. C'est la science
de la légitimité de la démonstration. Ainsi
c'est Aristote qui du premier coup se
trouve la définition. Mais toutes les autres
s'y ramènent à celle-là, car le procédé
est le même.

La pensée humaine est toujours occupée à
travailler sur des notions connues et à y
tirer des raisonnements. La définition de
Stuart Mill est donc celle que nous adop-
terons comme définitive.

Il nous reste à discuter le mot art et
le mot science. La logique est & réalité
une science et un art à la fois.

En effet on appelle science la connaissance
rigoureuse, systématisée et généralisée de
certaines vérités sans autre but que de
savoir.

On fait de l'art lorsque nous content d'étudier

La logique est une science et un art.



4

Tout art présuppose une ou plusieurs sciences.

ce que sont les sciences, y rent-elles certaines règles pratiques nous conduisant à des applications dans la vie.

Toute science donne lieu à des arts; de même tout art présuppose une science. ainsi il est certain que l'art de construire des télégraphes présuppose la connaissance approfondie de l'électricité. C'est la science et en même temps l'art du physicien.

L'art du constructeur de navire exige la connaissance de nombreuses sciences comme la mécanique, la physique relative à l'électricité, à la vapeur, au magnétisme. Le constructeur doit aussi connaître la météorologie etc. Enfin il doit être fort instruit.

On peut croire que les arts ont précédé les sciences; mais non, car l'art dans son enfance était déjà le produit d'une science très-provisoire et tâtonnante. L'art suscite la curiosité et la nécessité devient aussitôt un stimulant puissant pour la curiosité.

En quoi la logique est une science.

ainsi la logique est un art et une science à la fois. Elle est une science en tant qu'elle analyse les opérations que fait l'esprit quand il raisonne, quand il recherche le vrai.

En quoi elle est un art.

mais quand elle a fait cela elle devient un art et ce qu'elle nous enseigne à bien raisonner. ainsi tout ce que fait la logique, se traduit en règles et préceptes dans la pratique.

La logique est-elle utile?

La logique est-elle utile? Comme science la réponse est facile, elle satisfait un besoin naturel de l'homme, connaître et savoir le vrai. Elle est donc d'une utilité supérieure.

à quels titres malgré les apparences contraires?

Comment est-ce nous apprend-elle véritablement à raisonner? Il y a des apparences contraires. Un paysan inculte peut raisonner d'une façon admirable sur une question qu'il connaît,

Raisons historiques contre et pour.

Sur une cause qui l'intéresse. Cela ne prouve rien. On peut raisonner très instantanément sans que cela empêche la logique d'être utile.

En outre, il y a eu des siècles où la logique a été très étudiée. Le syllogisme était un véritable tyran, une véritable mode. Cependant à cette époque l'esprit humain était fort peu éclairé; et cela malgré la logique, dira-t-on.

On peut répondre ceci: la logique étant la science de la preuve, pour prouver et pour chercher, il faut aller de certaines données à leurs conséquences; or si les données sont nulles, quelles conséquences peut-on tirer? C'est l'histoire du moyen âge.

La scolastique tient une place fort importante dans l'écrit de ces temps si peu connus, parce qu'elle a peu la logique; sans cela, ce serait la nuit noire que ces siècles d'ignorance. Le moyen-âge a donc beaucoup cultivé le syllogisme, s'il n'en a rien tiré, c'est qu'il n'aurait rien eu à mettre dedans.

Ainsi tout en accordant que la logique ne saurait à elle seule trouver la vérité, cependant elle vaut beaucoup mieux que rien. À l'égalité d'intelligence, un homme qui sait la logique est bien supérieur à celui qui va à tâtons.

Savoir la logique ne empêche pas d'avoir le sens commun; mais cette science ne donne pas à qui n'en a pas; elle empêche au moins souvent de se tromper et d'être trompé.

La logique est donc d'une très grande utilité dans la vie. On peut dire qu'elle est les mathématiques de la philosophie. En effet, comme elles, la logique se étudie par les formes, que les procédés, que les



raison de fait. - la logique doit être mise
en premier rang parce qu'elle est un
terrain neutre.

Place de la logique.

On scepticisme et de la légitimité de
nos connaissances.

On témoignage : critique de auto- II
rités historiques

On langage, miroir de la pensée.

1^{re} des noms, 2^e des Propositions

On raisonnement.

manières de faire.

Il résulte de là que toutes les méthodes appli-
quées, toutes les psychologies ont grand
besoin de respecter la logique si elles ven-
tent avoir des raisons sur lesquelles elles
peuvent s'appuyer. Toutes les sciences
y relevant par la même raison.
est donc un terrain commun, un terrain
neutre. C'est pour cette raison que
nous mettrons la logique avant la
psychologie.

Ceci une fois admis, nous avons à nous
demander ce que traite la logique, quel
les sont les questions qu'elle apaise. Ce
sont les suivantes.

I Comment l'homme est-il et doit-il cher-
cher la vérité? Certains philosophes disent
que l'esprit humain est incapable d'y accéder.
Il nous faudra donc voir ce que l'homme peut
en répondre, et pour cela examiner si nous
pouvons prouver que nous savons quelque
chose sûrement. La première question est
donc celle du scepticisme et de la légitimi-
té de nos connaissances.

II Les données sur lesquelles il nous faut
raisonner, reposent quelquefois sur la
croyance aux témoignages. Nous aurons
donc à examiner la question du témoi-
gnage et du consentement universel.
C'est le second point.

III Ensuite pour bien saisir la pensée,
nous étudierons le langage qui est son
enveloppe; car c'est avec raison qu'on
a appelé le langage le miroir de la
pensée.

Nous établirons deux degrés dans cette
étude, nous nous occuperons d'abord des
noms et ensuite des propositions ou
énoncés.

IV Nous passerons ensuite au fond même
de la logique, avec le raisonnement
nous verrons que ce point peut se diviser
en deux parties distinctes.

1^{er} Raisonement déductif. syllogisme et démonstration.

2^o Raisonement inductif.

Questions de l'erreur.

1^{er} Le raisonnement déductif qui va de généralités aux particularités. nous étudierons alors le syllogisme qui en est la forme la plus caractéristique. Nous y verrons la démonstration.

Ensuite nous passerons au raisonnement inductif qui va au contraire des particularités aux généralités. Il tire son nom de la méthode d'induction qui est le procédé de recherches employé dans toutes les sciences naturelles.

V Après cela nous arriverons à une cinquième partie. nous nous demanderons ce qu'est l'erreur et quels en sont les causes et les remèdes.

Voilà quel est le plan que nous suivrons en logique



Philosophie. 1^{re} leçon.

Logique (II) - Du scepticisme et de la légitimité de nos connaissances

Comment se pose cette question et pour. La question que nous abordons ici, est la première, non seulement de la logique, mais même de toute la philosophie et de toutes les sciences. L'esprit de l'homme est-il, oui ou non, capable de concevoir la vérité, de savoir sûrement quelque chose? Y a-t-il, oui ou non, des connaissances légitimes à la portée humaine? Si on répond: non, et qu'il n'y ait rien à opposer à cette négative, la philosophie et les sciences vraies ne seraient que des vaines illusions.

C'est donc la première question à traiter, car si l'esprit humain est frappé d'impuissance, à quoi sert de chercher la vérité en philosophie?

À cette question, il y a trois réponses possibles. 1^{re} On peut répondre: oui, l'esprit humain connaît sûrement quelque chose au moins. Ces paroles sont celles des Dogmatistes; qui croient, Dogma croyant, que la vérité n'est pas absolument au dehors de la portée humaine, et que la connaissance, sauf précautions, est légitime.

2^{de} Les Sceptiques font une autre réponse: non, l'esprit n'est jamais sûr de rien, la vraie sagesse est de s'abstenir. Leur devise est le = Quid scis? = du Montaigne, on peut remarquer que le Dogmatisme et le Scepticisme sont deux absolus. Le certitude est une adhésion formelle à une vérité, que l'on croit inébranlable; et le doute est un refus formel aussi de se prononcer et de croire.

3^{de} Entre ces deux systèmes opposés se place le milieu de l'opinion, le Probabilisme répond: l'esprit ne peut être tout à fait sûr de rien, mais il peut être sûr de quelque chose, et il peut être sûr de beaucoup de choses.

Le Probabilisme répond: l'esprit ne peut être tout à fait sûr de rien, mais il peut être sûr de quelque chose, et il peut être sûr de beaucoup de choses.

trois réponses possibles.

1^{re} Dogmatisme (certitude absolue)

2^{de} Scepticisme (doute absolu)

3^{de} Probabilisme (Opinion et nu degré)



toute probabilité peut être représentée
 par une fraction dont le numérateur
 marque le nombre de cas favo-
 rables et le dénominateur le nombre
 de cas possibles. = la place

sur, mais pourtant il y a des choses plus vrai-
 semblables, plus probables qu'une d'autres. Le
 sage peut donc pencher d'un côté ou de l'autre.

Le doute, l'opinion et la certitude, sont par-
 faitement représentés par l'exemple classique
 de l'urne. Dans une urne vide on met 100
 boules noires. on est absolument certain de
 tirer une boule noire. Si l'on y ajoute
 100 boules blanches et que l'on mélange, on est
 absolument dans le doute de savoir si on
 tirera une boule noire ou une boule blanche.
 L'opinion a dans ce cas 100 degrés. Si on
 remplace ensuite une boule blanche par une
 noire, la chance augmente un peu, et ainsi
 de suite à mesure que l'on changera les
 boules. On passe donc des extrêmes confins
 du doute, aux extrêmes confins de la
 certitude. Il y a des degrés infinis qui sont
 le probabilisme.

Le dogmatisme est la doctrine de tous les
 grands philosophes proprement dits. Le
 scepticisme est le système de Pyrrhos, d'où
 on voit le nom de Pyrrhonisme. Il a été suivi
 par Montaigne, Bayle. Pascal (laissez-les, laissez-
 les insensés.) est un sceptique qui sur les
 ruines de la raison veut établir la foi. C'est
 du dogmatisme intempéré. Les Probabilistes
 sont Cicéron et la nouvelle Académie ou
 école de Platon à Rome.

Invoquons successivement ces trois doc-
 trines. La besogne contre le probabilisme
 sera facile. Elle nous est présentée toute
 faite par un sceptique: Montaigne. Il se
 moque des Académiciens. Voici quelques
 passages: « ces Académiciens recroquent quelque
 inclination de jugement; et trouvoient trop
 crud de dire qu'il n'estoit pas plus vraisemblable
 que la neige fust blanche, que noire et que
 nous ne fussions pas plus assurés du mouve-
 ment d'une pierre qui part de notre main,
 que de celui de la huitiesme sphère. — Car cette
 inclination académique, et cette propension

I Critique du Probabilisme académique par Montaigne

a'une proposition plusbost q' a'une autre,
qu'est-ce autre chose que la reconnaissance
de quelqun plus apparente vérité, qz celle cy
q' est celle-là? Si notre entendement est capable
de la ~~bonne~~ des ~~liens~~ ~~liens~~, du fort et du
vrai de la vérité, il la verrait entière, unie
d'ez que d'écarter, naissante et imparfaite...
Mais comment se laissent ils plier a la voye
semblance s'ils ne connaissent le vrai? Com-
ment connaissent ils la semblance de ce doq'oy
ils ne connaissent par l'essence =
Le probabilisme est donc repete tout d'abord
par les sceptiques, comme s'il était qu'un
dogmatisme d'incide.

II Enanay du scepticisme. - la forte possib.

Le scepticisme qui se débasse si facilement
du probabilisme est dans une très forte posi-
tion. C'est une emparagance, si l'on veut, mais
par cela même, il est fort difficile de le
réfuter. Il est entendu que nous ne parlons
pas du scepticisme absolu.

Nous examinerons successivement et a leur
place les divers scepticismes partiels, nous
ne nous occupons que du scepticisme absolu.
Cette doctrine prétend que nos facultés in-
tellectuelles sont absolument incapables de
distinguer le vrai du faux. Il n'est pas facile
de prouver le contraire.

On ne peut raisonner avec les sceptiques: leur
donner des raisons, cela implique que nous
pourrions juger sur nous et qu'ils sont ca-
pables de le ~~prover~~ ^{nos raisons}. C'est justement ce qu'
ils nient; aussi nous refusent ils le droit de
leur parler et à eux celui de nous écouter.
Ainsi faut il retourner la question.

La vraie manière de présenter le problème
est celui-ci: le fait est que tous les hommes
croient à leurs facultés, les sceptiques eux-
mêmes: alors le fait est plus en faveur des
sceptiques, c'est maintenant à eux de don-
ner leurs raisons.

La question est alors résolue. S'ils sont consi-
guents, les sceptiques ne peuvent même pas
essayer de se défendre. Car ils font hommage

Il est dénué tout il ne se détruit
pas moins lui-même. - Platon

Vraie manière de présenter le problème: L'opinion
n'étant pas en faveur des sceptiques, c'est à
eux de donner leurs preuves.



A priori et a posteriori.

à la crainte, puisqu'il croient à sa vérité ; et ils avouent que l'oz peut être sur de quelque chose puisqu'ils veulent donner des raisons.

Dyrhox, le premier sceptique, commençant ce point faible de sa doctrine. l'oz première précepte est a priori ou le silence ; c'est en effet le seul moyen de ne pas se réfuter. de là il déduisait un autre précepte : pour-quoi se soucier de ce qui arrive : est-on tuez sur ? a posteriori.

l'oz dit que Dyrhox voyant un jour un chien se jeter sur lui, leva l'oz bâton : les disciples, étonnés de cette infraction à son précepte de l'a posteriori, lui firent part de leur surprise, le philosophe voulut se défendre, l'oz lui objecta a priori. alors confus, Dyrhox leur dit que c'était fort difficile de déposséder le vicil homme.

Les sceptiques apportent cependant des preuves 1^{re} a posteriori : contradictions de l'esprit humain.

Le scepticisme essaye de se défendre bien sur il se réfute et le faisant, il donne des preuves a priori et a posteriori.

Ces preuves de fait ou a posteriori sont les mêmes démontrees par Montaigne. Il montre que les hommes se contredisent toujours. Pascal a exprimé cette idée dans ses langage concis = vérité et deca des Dyrhoxiens, erreur au delà. =

Sommes - Réveries -

Dans le sommeil, nous sommes les fautes d'une illusion que nous prenons pour la réalité. Sommes nous très sur qu'il n'y ait pas de même pour la veille. que nous saque appelle = un songe plus éveillé. = Dans la veille même, nous nous laissons aller à des rêveries : = songes de vieillards et rêves aux songes. =

Antique, erreurs.

Les anciens croiaient autrefois le soleil à peu près gros comme l'Attique. Aujourd'hui l'oz dit qu'il est quarante cent mille fois plus gros que la terre. Qui sait si ce que nous croyons est vrai ? les anciennes erreurs ne se perpétuent-elles pas encore de nos jours sous une autre forme ?

Reponse: large concession, mais deux et deux font quatre.

Si l'oz veut dire par là que l'homme se trompe souvent, et qu'il a besoin de faire une très grande attention à ce qu'il dit, c'est accordé; mais si l'oz conclut qu'il est absolument certain de rien, cela est faux. Nous sommes sur des axiomes de géométrie et des vérités premières. Nous sommes sur que 2 et 2 font 4, que le tout est plus grand que la partie.

Quand oz ne sait que cela, la doctrine du scepticisme est fautive.

oz insiste: qui se trompe souvent, peut se tromper toujours.

Qui oz insiste et qui l'oz oise: qui se trompe souvent peut se tromper toujours. (Nous ne savons le tout de rien, a dit Pascal.) nous pourrions répondre que quand même j'ignore les derniers livres de géométrie, rien ne m'empêche de savoir les premiers. Il n'est pas nécessaire de tout savoir pour savoir quelque chose.

Reponse. au contraire qui se tromperait toujours ne se tromperait jamais

Rien n'est plus facile que de prétendre que qui se trompe souvent peut se tromper toujours.

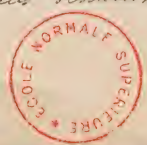
En effet se tromper: c'est s'écarter d'une croyance universellement reconnue; si il n'y avait donc aucune telle croyance, oz ne se tromperait jamais. Le mot implique donc un état contraire, c'est le vrai. C'est donc une réputation du scepticisme. Si oz se trompait toujours, oz ne se tromperait jamais, car il n'y aurait pas de points de repère. Donc pour se tromper, il faut qu'oz moyenne l'oz ne se trompe pas.

2^e raison a priori: la raison ne peut pas se démontrer à elle-même sa rectitude.

Toujours est il, dit Montaigne que la raison ne peut se démontrer à elle-même sa rectitude. Il faudrait oz effet donner des raisons qu'il ne peut accepter étant sceptique. nous voila = au raut = car pour démontrer une proposition, il faut des raisons; pour démontrer ces raisons il faut des raisons de raisons, etc. C'est un cercle vicieux, qu'a voulu franchir Roger Collard oz devant: il n'est pas vrai qu'il y ait rien de certain sans démonstration. Cette affirmation est fautive dans la bouche

Reponse de Roger Collard: il n'est pas vrai qu'il y ait rien de certain sans démonstration.

Affirmation contradictoire



d'un sceptique. En effet cela nous ramène au touché = car c'est dire 1^o toute vérité serait certaine et on la démontrerait. 2^o Aucune démonstration n'est certaine. Alors pourquoi demande-t-on une démonstration puisqu'elle n'est pas certaine.

La vraie réponse est qu'il y a des choses dont on est certain directement: ainsi les axiomes de géométrie. Une démonstration consiste à tirer de choses connues directement, des choses qui deviennent ainsi certaines.

Conclusion de Port-Royal - Dogmatisme tempéré.

Le scepticisme absolu est un jeu d'esprit qui a occupé des gens de talent. Les subtilités aiguës la raison. Le Dogmatisme est le vrai, mais nous par un dogmatisme inteméraire, disposé à croire tout ce que l'on voudra: = écarquillant les yeux pour recevoir plus de poudre dedans. =

Il y a des choses que nous ne saurons jamais atteindre entièrement (la métaphysique dernière.) Le philosophe se résignera à ne rien affirmer là dessus. Il y a des choses qui sont plus ou moins probables: le philosophe sera pour elles probabiliste. Mais il y a aussi des vérités que l'on peut savoir complètement: alors le philosophe sera-t-il dogmatiste. Il s'agit en effet de reculer autant que faire se peut, les limites de nos connaissances certaines.

Où sera le criterium de la certitude?

À quels signes reconnaître-t-on jusqu'à quand la certitude est légitime? Quel en sera le criterium? Il nous arrive souvent en effet de croire certaine, une chose fautive. C'est ce qui arrive quand on parle. On peut donc se tromper tout en se croyant très sûr d'une chose. De là cinq problèmes résolus par Descartes.

Premier dans le consentement unanime, ni dans l'autorité.

Les uns disent que nous sommes sûrs quand nous sommes d'accord avec le consentement universel. D'abord qui peut dire: quand est d'accord avec l'opinion de tous les hommes? et outre, c'est reculer la question qui devient

hi dans la révérité divine

hi dans l'absence de contradiction.

hi dans la coexistence des idées; ni dans la sensation seulement.

mais dans l'évidence.

celle-ci: le consentement universel est-il légitime?

On parle de l'autorité des grands hommes, mais comment sommes-nous sûrs que ce sont des grands hommes? La même difficulté se présente.

Descartes dans son livre de la méthode, fort embarrassé d'expliquer le monde extérieur a recours à une démonstration de plus en plus ennobliante. Il dit: il faut y croire. Parce qu'autrement Dieu nous aurait trompé. Rien n'est plus facile qu'une pareille démonstration. En effet: nous admettons que Dieu est incapable de nous tromper, mais si on le croit, c'est que l'on a des raisons pour le croire. Or quelle est la légitimité de ces raisons? C'est justement ce que nous cherchons.

Toutes les fois qu'une affirmation n'est pas contradictoire, on peut s'y arrêter, à bon droit: C'est une erreur. Il y a une foule d'affirmations qui ne sont pas ~~probables~~ contradictoires, et dont on est très-moins que sûr. Qu'est-ce qui s'oppose à ce qu'il y ait des Rabitants dans les étoiles? Cependant on n'est pas certain qu'il y en ait. Ce n'est donc pas suffisant.

La coexistence des idées est du même genre. Comment savons-nous que deux idées se coexistent ou non. C'est la question même.

On a dit que la vraie façon est d'avoir recours à la sensation. C'est en effet le critérium pour les choses sensibles. Mais ce n'est pas suffisant. Quand Galton voyait vert les fruits aussi bien que le feuillage du cerisier, il couvrait de ses erreurs et jugeait même ses sensations.

Quel sera donc le critérium de la certitude ce sera l'evidence. C'est Descartes qui a tracé cette règle: = la première était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle. =

serait-il donc vrai et
faux?



1^{re} Evidance immédiate ou directe, elle est
sensible - Psychologique - Rationnelle

2^{de} Evidance médiante ou indirecte, objet
propre de la logique

C'était bien révolutionnaire aussi. Mayeux
interdit-il au P. Lallemand de prononcer l'
oraison funèbre de Descartes, lors de la trans-
lation de ses restes à l'Eglise Sainte Gene-
viève du Mont (1866) - C'est aussi ce qui fit
que la Convention le déclara Grand citoyen
Français et que ses restes devaient être les
premiers portés au Panthéon.

L'Evidance est de 2 sortes. Il y a l'Evidance
immédiate ou directe. Elle est soit sensi-
ble ou tombant sous les sens; soit Psycho-
logique ou tombant sous la conscience;
soit rationnelle ou éternellement
vraie.

L'Evidance médiante ou indirecte est celle
qui frappe l'esprit sans effort de sa part;
c'est celle à laquelle on arrive en déduisant
des vérités les unes des autres. C'est le point
d'arrivée de la preuve; c'est l'objet propre
de la logique.

6.7.8 Bellamy
Bon ensemble
(9)

Philosophie Générale

Logique (III) - Du témoignage. Fondement de la croyance historique.

Qu'un scepticisme particulier serait de nature à supprimer la moitié de nos croyances instinctives.

Nous avons réfuté le scepticisme général et absolu, non pas qu'on puisse le réfuter s'il veut se tenir dans le silence; car il refuse toute sorte de raisons; mais c'est à lui d'en donner, s'il veut qu'on le juge, et comme son principe lui ferme la bouche, il est considéré comme non avenue. Le scepticisme n'est généralement pas pris dans ce sens absolu. Il revêt mille formes particulières, sous lequel on le rencontre souvent.

Nous allons en examiner une d'une telle conséquence que si on ne pouvait s'en dégager, la théorie de la connaissance, en général, et de la preuve en particulier, serait tout à fait impossible.

Nous voulons parler du scepticisme historique. Avec lui nous perdrons la moitié ou moins de nos connaissances historiques qui nous viennent du témoignage. Il importe donc de nous poser cette question: est-ce à tort ou à raison que nous attachons foi à ce qui nous vient par le témoignage d'autrui?

Témoin et témoignage.

Posons d'abord les termes. Un témoin (testis) est un homme qui raconte un fait qu'il a vu personnellement, et que nous n'avons pas expérimenté. Le témoignage est le récit du témoin.

À qu'on doit au témoignage.

Elles recalcule la quantité de croyances qui reposent exclusivement sur l'attestation de nos semblables. L'influence du témoignage est également grande dans la vie pratique que dans la vie spéculative ou scientifique.

1° Dans la vie pratique

D'abord, c'est lui qui forme le lien de l'humanité à travers le temps, le lien des sociétés à travers l'espace. Dans lui, notre



connaissance ne remonterait pas au delà des
vieillards que nous aurions connus, étants
jeunes. Si l'humanité a un passé, si elle
a une histoire, si elle a eu une femme à
nous connue, c'est grâce au témoignage que
nous le savons. C'est à lui que l'oy doit la
notion générale de l'humanité formant
une famille solidaire. Sans lui, com-
ment connaîtrions-nous les Esquimaux,
l'Amérique, que nous n'avons jamais
vus? Ce n'est là qu'une très petite partie
des services que nous rend le témoignage
dans la vie pratique.

L'éducation est toute due au témoignage
toute l'instruction n'est que tout à l'autre
que la préparation à la vie sur la foi d'
autrui. Quand on demande conseil à
quelqu'un, on rend hommage au témoi-
gnage. Il arrive quelquefois de ces con-
sultations des conséquences effrayantes,
peu de parler des tribunaux.

Tout ce qu'un juge peut apprendre sur la
culpabilité de l'accusé repose tout le
témoignage soit matériel, soit de ceux
qui ont saisi quelques indices. C'est là-
dessus qu'est inscrite ou tranchée la
vie d'un homme.

Le serment qu'on exige des témoins rend
ce témoignage plus solennel et lui donne
plus de valeur.

Et dans la vie spéculative

Dans la vie spéculative le rôle du té-
moignage n'est pas moins grand. L'histoire
science si importante, qui à la lumière
du passé cherche à nous conduire dans
le présent, est fondée toute entière
sur le témoignage. Toutes les sciences sans
exception lui doivent quelque chose,
et surtout presque tout.

Le Progrès.

Sans lui l'humanité n'aurait pas fait
de progrès, on aurait toujours tourné dans
un cercle. C'est le témoignage qui nous a
permis dès l'enfance de savoir ce que les
anciens savaient n'ont su que dans leur

meilleure. Ainsi pouvons nous disposer du reste de notre vie pour des recherches personnelles, et alors quoi d'étonnant si l'humanité progresse.

La querelle de la supériorité des anciens sur les modernes est sans raison. En littérature les modernes sont admirables et les anciens étaient ce qu'ils pourraient être. En science la supériorité est incontestable. Calpwell a tranché la question par un mot heureux. « nous sommes montés sur les épaules de nos prédécesseurs, quoi d'étonnant si nous y voyons plus loin qu'eux. »

De même que nous faisons acte de foi au témoignage toutes les fois que nous parlons de pays que nous n'avons pas vus, de même toutes les fois que nous faisons connaissance avec les pensées d'autrui, nous bénéficions du témoignage.

Si tel est le fait du témoignage, quelle est sa valeur en droit?

Le dogmatisme intempéré accorde une valeur intempérée au témoignage; l'aménais croit que c'est la seule façon possible d'appréhender. nous avons réfuté cet être qui a donné lieu à une tendance contraire.

Certains gens refusent toute valeur au témoignage. C'est un probabilisme ou demi-scepticisme historique.

Le grand savant Laplace, esprit plein d'indépendance pendant une partie de sa vie, se moque du témoignage historique. Le grand mathématicien, il est persuadé qu'il n'y a de certain que les vérités nécessaires c'est-à-dire mathématiques.

Nous lui répondrons qu'en effet, on ne saurait être trop sévère en matière de témoignage; mais que sa pensée est fautive, car elle supprime toutes les sciences de fond. En effet, il n'est pas du tout nécessaire que tout corps plongé dans un liquide, déplace de ce liquide un poids égal à celui du corps. C'est un fait. S'il n'est pas nécessaire

valeur du témoignage.

Dogmatisme excessif.

Probabilisme ou demi-scepticisme historique de Laplace et John Burg

Laplace identifie la nécessité avec la certitude.

réponse.



Pour Craig, le témoignage perd de sa certitude
à raison directe de sa ancienneté.

Concession et réponse.

Dans quelle mesure on doit tenir compte
de la vraisemblance des faits rapportés.

que la croyance au témoignage peut être légitime
même avec une évidence convenable.

il est cependant certain. L'absence a donc tout
de confondre la nécessité avec la certitude
il y a une certitude nécessaire, celle des
axiomes, mais il y a une certitude de fait
qui tient au fait même et qui n'est pas
pas moins sûre.

Avant l'apôtre, John Craig avait professé un
autre genre de scepticisme historique. Il disait
que le témoignage perdait de sa certitude à
mesure qu'il était plus ancien. Ainsi il pré-
tendait que les faits antérieurs à Jésus Christ
seraient oubliés au XIX^e siècle. Le fait même
l'a démenti.

S'il avait dit que le témoignage varie de valeur
à mesure qu'il est rapporté après avoir vu, ou bien
deux, vingt ans après, il aurait eu parfaite-
ment raison. Car la mémoire s'affaiblit.
mais il y a d'autres espèces de témoignages, il
y a les monuments, les armes, les médailles,
les livres.

Il faut tenir compte, dit-on, de la vraisem-
blance des faits rapportés. — Il faut y bien
prendre garde. Sans doute, si l'on rapporte
un fait complètement contraire à la raison
on a droit d'être méfiant, mais excepté
cette négation totale du bon sens, il faut se
garder de l'irrationalité. On a eu bien
raison de dire: = le vrai peut quelque fois se
être fait vraisemblable: =

Qu'un fait qui soit qu'un fait qui nous semble
irraisonnable, ne sera pas expliqué plus
tard? Autrefois l'absence de la terre au-
tour du soleil était tout à fait irraisonnable
et pourtant maintenant tout le
monde le sait.

Ainsi plus un témoignage s'éloigne de la vrai-
semblance, plus nous devons être en garde, mais
on ne doit pas pour cela le rejeter. C'est à cela
qu'on reconnaît l'esprit philosophique
nous pouvons remarquer que nous n'avons pas
pu de scepticisme absolu et fait de témoignage
et il n'est pas possible d'abolir l'irrationalité
de cas dans lesquels nous nous inclinons

devant le témoignage.

Cependant il y en a eu des essais. Des hommes en ont fait encore très nombreux ayant vécu sous Napoléon I, quand des gens d'esprit eurent l'idée de faire une brochure pour prouver que Napoléon n'avait jamais existé, que c'était une allégorie, qu'il représentait le soleil, et que les 12 mars étaient les 12 mois de l'année, etc.

Sans nous arrêter à de pareils jeux d'esprit demandons nous pourtant ce que l'on peut dire pour légitimer la croyance au témoignage; que peut-on dire pour sa défense?

Si l'on s'interroge, on reconnaît en soi deux instincts naturels de crédulité et de réac-
tité. La première est la tendance naturelle de l'enfant à ajouter foi au témoignage d'autrui. Ce n'est pas un fait d'habitude, c'est la nature qui parle.

C'est un signe de noblesse de l'humanité de dire: mieux vaut être dupe que trop défiant. Aussi quand notre attente est trompée, nous éprouvons un sentiment très pénible. Le refus de comprendre d'un enfant trompé a été souvent constaté.

L'instinct de réac-
tité n'est pas moins profond en nous, nous avons une tendance à dire vrai.

on dira: quoi de plus menteur qu'un enfant? cette objection prouve le contraire de ce qu'elle veut prouver. Si nous mentons, et très souvent, c'est pour des raisons qui viennent contrebalancer notre instinct, c'est pour éviter un mal plus grand. = on ment comme on prend médecine = a dit fort bien Thomas Reid.

Le mensonge prouve que la vérité est le fait ordinaire. Les deux instincts, accordés, le témoignage est fondé.

Nous avons donc raison de croire à la vérité humaine. Quand nous nous apercevons avoir été souvent trompés, nous prendrons des

Instinct de crédulité: Preuve.

Instinct de réac-
tité: Preuve

Explication du mensonge.



Cela fait, c'est le doute qui doit donner
ses preuves.

Règle du Témoignage

I Témoignage direct et tradition II

précautions. Ainsi toutes les fois qu'un témoin
nous paraît ne pas vouloir nous tromper
ni se tromper, nous devons croire à son
témoignage.

Mais si nous soupçonnons qu'il a des rai-
sons pour vouloir nous tromper, ou pour
se tromper lui-même nous pouvons alors
nous méfier. Mais c'est au doute à donner
ses raisons. La foi au témoignage n'a pas
besoin d'autres raisons que le penchant
même de l'homme à dire vrai.

Voici la règle générale du témoignage :
croire au témoignage d'autrui à moins d'
avoir des raisons suffisantes de le révoquer
ou douter.

Il y a deux espèces de témoignage :

1^{re} on appelle témoignage direct celui qui
nous arrive par un seul intermédiaire :
le témoin.

2^{de} au contraire, on nomme tradition ou té-
moignage indirect, le récit qui a mis
longtemps à nous arriver. Ainsi c'est par
tradition que nous avons une idée de
César, tandis que c'est par le témoignage
direct que nous connaissons les choses du
Négaré si nous en avons entendu parler par
un témoin oculaire.

II Témoignage direct. 1^{er} cas : un seul
témoin.

Compétence - Honnêteté.

Testis unus - Testis nullus.

Dans le premier groupe de témoignages
nous devons considérer 2 cas dont le second
se subdivise.

1^{er} D'abord il y a qu'un seul témoin. On doit
se demander d'abord s'il est compétent et
s'il est honnête. Si on peut répondre affir-
mativement à ces deux questions le témoi-
gnage est légitime ; mais il ne faut pas ce-
pendant trop s'y fier. La loi romaine
dit : Testis unus, Testis nullus. La garan-
tie est, en effet, bien petite pour qu'on puisse
condamner un homme sur le dire d'un
seul homme qui peut se tromper.

2^{de} Cas. Plusieurs témoins. (a) les témoins
sont unanimes

Dans ce cas, il y a deux parties (a) les té-
moins sont unanimes dans leurs dépositions.
Il y a de très grandes probabilités pour qu'ils

disent vrai. En effet il n'y a qu'une manière de dire vrai, tandis qu'il y a mille façons de mentir.

Si les témoins sont intéressés ~~aux~~ peut cependant laisser une place au doute, mais s'ils parlent contre leur intérêt, on doit y ajouter d'autant plus foi.

Si les témoins sont en désaccord entre eux on doit les séparer par groupes, mais compter moins leur nombre que leur valeur. On est alors : le témoignage se base plutôt qu'il se compte, pondantur non numerantur (Quintilien).

(β) Les témoins sont en désaccord entre eux

II Témoignage indirect ou tradition.

II Passons au second groupe. On appelle témoignage indirect ou tradition, le témoignage qui a parcouru de grands espaces à travers le temps et les générations. Dit qu'il y a 2 intermédiaires entre moi et le fait, la tradition apparaît.

Il y a 3 sortes : (α) tradition orale, (β) tradition monumentale (γ) tradition écrite.

On appelle tradition orale le récit qui n'a jamais été écrit, et qui arrive parfois de très loins sans autre support que la mémoire humaine, se transmettant de bouche à bouche sans secours matériel pour raviver les souvenirs. C'est ainsi que se sont propagés les poèmes homériques jusqu'à Dixicrate. Les légendes populaires dont notre siècle est si avide, les chants rappelant de grands faits oubliés sans eux, sont des exemples de tradition orale.

Quand c'est à des faits militaires que se rapportent ces légendes, ces chants, cela constitue la tradition orale historique. C'est naturellement suspect, car sujet d'incertain, comme la mémoire humaine surtout inculte. Cependant ce n'est pas une raison pour rejeter entièrement la tradition orale. Il faut la contrôler avec soin. En effet si déformés que soient les récits populaires, il y a toujours un fond réel. En outre ces légendes, continuellement modifiées, sont le miroir intime de ces hommes qui

Pourquoi suspecte, mais pas pourtant insignifiante.

(α) Tradition orale



les transmettent. Quand le récit est en vers, arrêté, on peut avoir plus de confiance, car la rime et le rythme se gravent plus profondément dans la mémoire. C'est surtout l'intelligence des légendes qui est cause de la supériorité des historiens modernes sur l'antiquité.

1/ Tradition monumentale.

La tradition monumentale est fort utile, mais fort difficile à contrôler. On appelle monuments, tout objet qui nous avertit (monet) d'un état de chose passé. Dans un sens plus étroit, ce mot désigne les restes des anciennes civilisations, qui ne parlent que par eux-mêmes. / Combien médailles, armes, ornements, grands travaux d'utilité publique comme les voies romaines, les aqueducs et les arcs, et principalement des villes qui la cendre du volcan nous a conservées "Pompeii" et "Herculaneum".

Précautions à prendre

Voilà ce qui rapproche l'histoire, mais il faut prendre des précautions excessives; de nos jours, on fabrique des antiquités avec une facilité déplorable.

Les difficultés de l'archéologie égalent son utilité.

Les recherches archéologiques sont donc d'une difficulté très grande, mais leur utilité est immense et indiscutable.

On de précautions n'a-t-il pas fallu prendre pour obtenir le moulage des hommes conservés dans la cendre à Pompeii, pour arriver à dérouler et à déchiffrer les manuscrits brûlés par les débris enflammés du volcan; cependant on a fini par y arriver.

2/ Tradition écrite.

La tradition écrite est un témoignage direct quand l'auteur du livre a été lui-même témoin de ce qu'il rapporte, y eut-il 2000 ans qu'il ait écrit.

Crépuscule à deux conditions

La tradition écrite est incertaine mais à deux conditions qui sont l'authenticité et l'intégrité des écrits.

Authenticité d'un écrit.

un écrit est dit authentique quand il est bien de l'auteur auquel on l'attribue, du lieu

même et de la date auxquels on le rapporte.
Dans les ouvrages d'Aristote, il y en a plusieurs
qui ne sont pas authentiques. Ainsi dans
un manuscrit trouvé à Herulanensis, on
a trouvé qu'un certain Phéophraste avait
fait un livre d'économie dont on cite le
titre et des extraits. Or on a retrouvé ces
extraits dans l'économie d'Aristote
d'où l'on a reconnu le défaut d'au-
thenticité.

Intégrité d'un écrit

Un écrit est intégral toutes les fois qu'il
ne contient ni lacune ni interpolation.
Ceci est très fréquent. Les Moines du Moyen-
Age ajoutaient souvent des réflexions aux
pensees d'un auteur. Elles n'ont été difficile
comme de débarrasser un écrit de ces inter-
polations.

Il est même parfois presque impossible de
lire les écrits de certains copistes. Comme
le parchemin était rare pendant longtemps
on effaçait des écrits et l'on écrivait par
dessus. A l'époque de la Renaissance on s'en
est aperçu et il a fallu alors chercher des pro-
cédés pour enlever la dernière écriture et
pour faire repaître la première. On y
est arrivé à peu près, à force de temps et de soins.
On a nommé palmipèstes ces parchemins
grattés sur lesquels on a écrit de nouveau
par dessus.

Preuves intrinsèques et extrinsèques.

Pour découvrir l'authenticité d'un écrit, il
y a des preuves intrinsèques, c'est-à-dire tirées
du fond même, de l'écrivain; il y a des
preuves extrinsèques, ou tirées du dehors.
Ainsi on cherche si d'autres écrivains ont
parlé de cet ouvrage.

Exemple.

On a trouvé à Herulanensis des écrits épi-
curiens attribués à Philodème. Les preuves
intrinsèques sont complètement nulles
nous ne connaissons pas encore une
seule ligne de ce Philodème. Mais il y a
des preuves extrinsèques. Cicéron dans
ses ouvrages cite plusieurs fois le nom
de Philodème et parle de ses œuvres. De




plus à la fin d'un livre ou à trouver à l'ex-
 droit de la signature les lettres Φ et χ
 le livre est intitulé $\Pi\epsilon\rho\iota\gamma\omega\sigma\iota\varsigma$ or il
 y a 2 auteurs qui ont composé un livre
 sur ce sujet ce sont Philodème et
 Phédre. Justement les initiales et la
 dernière lettre peuvent s'appliquer à
 $\Phi\iota\lambda\omicron\delta\epsilon\mu\iota\omicron\upsilon$ comme à $\Phi\alpha\iota\delta\rho\omicron\upsilon$. Il a
 fallu calculer l'espace libre entre le
 Φ et l' χ et l'oz a fini par admettre
 que l'écrit était de Philodème.

Conclusions.

Avec des précautions infinies sans doute,
 des fatigues incroyables, on peut arriver
 parfois à tirer des données certaines des
 témoignages les plus antiques. Ainsi:

Champollion a fini par reconstruire un
 langage tout à fait oublié.

En principe le témoignage est un fondement
 solide et qui mérite toute notre confiance
 là où l'hésitation est la plus possible, la
 science et la patience peuvent arriver
 souvent à lever le doute.





R. Bellamy

Philosophie 1^{re} leçon.

Logique (II^e). Des signes et du langage. Les langues et l'écriture.

Définition du signe. Exemple.

On appelle signe, un fait perceptible et présent qui en manifeste un autre absent et imperceptible. Ainsi les larmes sont le signe d'une violente émotion intérieure.

Définition du langage.

On appelle langage est un système de signes propres à énoncer plus ou moins parfaitement la pensée et les émotions de ceux qui s'en servent. C'est le miroir de l'entendement. (Vid. 1^{er}) Le mot langage a un sens large et un sens étroit. Dans le sens large, il contient toutes les manières de manifester au dehors ce qu'on éprouve : gestes, accents, jeu de physionomie. C'est ce que M^r Max Müller appelle le langage d'émotion.

Sens large (langage d'émotion)

Sens étroit. (langage de raison)

Dans son sens étroit, le mot langage exprime uniquement les pensées conscientes et réfléchies. C'est ce que M^r Max Müller appelle le langage de raison. En ce sens, le langage appartient à l'homme seul. La parole, la numération sont des langages de ce genre.

Ce dernier est tant que vêtement et instrument nécessaire de la pensée doit être étudié en philosophie.

Ce dernier langage est une partie essentielle de la logique; il doit être étudié au début. C'est que le langage est le vêtement naturel, le instrument nécessaire de la pensée. Sans lui la pensée est vague et confuse. La pensée proprement dite celle qui va du connu à l'inconnu, qui démontre, qui prouve, n'existe pas sans le langage.

Penser, c'est parler tout bas; certains sauvages l'ont compris et dans leur langue naïve, penser veut dire : parler dans son ventre. Les physiologistes anglais ont établi que la pensée est un langage intérieur. Parfois quand la pensée devient très vive sans que l'on le veuille elle s'échappe au



rehaus et l'on pense tout haut. C'est ainsi que le vice à haute voix n'est que l'explosion dans le monde extérieur de nos émotions intérieures.

En logique, nous voulons nous demander quel est le mécanisme de la pensée humaine, chercher les procédés par lesquels elle tâche d'arriver au vrai, aussi devons nous étudier l'instrument, car si le langage est mauvais, la pensée ne peut être que défectueuse. Un raisonnement un peu compliqué ne peut pas être énoncé à part nous sans prendre une forme. Ainsi l'étude de cette forme, le langage, nous fera faire connaissance avec nos procédés intellectuels.

Mais du même coup, pour n'avoir pas à y revenir en psychologie nous dirons tout ce que nous devons en connaître, outre le langage purement logique, comme la théorie des noms et des propositions nous étudierons le langage dans son origine, dans sa nature et dans ses principales manifestations.

Comment se produisent les signes à l'origine? raisonnons de côté les signes matériels de fait purement matériels, comme la fumée, signe du feu. Les vrais signes sont ceux qui sont produits par un être vivant manifestant ce qu'il éprouve. Les signes naturels et signes artificiels.

Les signes sont naturels quand le même état de conscience est toujours par nature suivi des mêmes manifestations intérieures ou organiques. Ainsi les larmes sont le signe naturel de l'émotion, le rire, le roux, naturel de gaieté. (Voir les conférences de M^r Esquirol sur le feu de la phlogistique.)

Comment ces signes se produisent-ils? la question est toute physiologique, il y a un phénomène organique expliqué par

Pourquoi nous consacrerons ici l'étude du langage qui est plutôt un chapitre de psychologie.

Comment se produisent les signes à l'origine?

Signes naturels / actions réflexes

la science, la conscience, la volonté n'agissent rien. Les plus grands artistes sur la scène ont desegner d'imiter artificiellement la pitié, les larmes, le rire même ce qui est cependant le plus facile à contrefaire. Seul M^r Marx a pu arriver à pleurer sur la scène; c'est alors tout différent; c'est un bonheur d'organisation, mais qui nous use vite. C'est un don qui donne la gloire, mais on le paye de la vie.

Ce sont ces phénomènes que le physiologiste appelle actions réflexes. Quand on se frappe l'oreille, quand un fait du monde extérieur produit une impression sur nos organes, l'âme, le moi s'empare de ces perceptions, les étale, et donne des ordres aux organes de relations pour qu'ils exécutent ce qu'il a décidé et lui-même.

Il y a des cas où la première impression ne va pas jusqu'au cerveau, où elle se traduit directement en mouvements que l'organe ne peut empêcher. Le passage se fait du nerf qui reçoit l'impression à celui qui occasionne le mouvement, sans aller au siège de la conscience / tout les compétences de M^r Paul Bert sur les actions réflexes.

Les signes artificiels au contraire se produisent à la suite de conventions; c'est, par exemple, le mouvement des bras des anciens télégraphes. Certaines personnes, en très petit nombre par conséquent, savent former les signes artificiels en signes naturels; mais cela est fort rare. C'est un sujet dont nous venons de parler.

Les uns et les autres signes sont compris, dit Gouffray, par une faculté à part. Cela est inutile à imaginer. C'est simplement par association d'idées. Plusieurs même très souvent constaté.

Signes artificiels (conventions)

Comment les signes sont compris.
(association d'idées)



Toutes les fois que notre esprit a saisi deux choses étroitement unies, il a une tendance, & il reçoit la première à attendre la seconde. ainsi quand nous avons toujours constaté sur nous même que la gaieté s'exprime par le rire, chaque fois que nous voyons le rire notre esprit associe l'idée de gaieté à ce signe. C'est une association d'idées.

Objections de Buffon.

Si Buffon fait une objection : voyez l'enfant tout-petit, il est déjà susceptible de avoir peur d'une grande barbe et d'un gros voix.

Réponse.

Que répondre ? D'abord l'association des idées est très simple, les animaux supérieurs aussi bien que l'enfant en sont capables. L'enfant associe de bonne heure les impressions avec le visage doux et souriant de sa mère ; quand tout à coup il voit une grande barbe il entend une grosse voix, voilà de l'inconnu pour lui ; il ne s'attend plus à un bien et devient inquiet de la disparition du bien attendu.

L'enfant a peur parce qu'il reçoit une impression triste, qui l'effraye parce qu'elle ne lui est pas naturelle.

En langage des animaux.

ainsi c'est par association d'idées que se comprennent les signes. L'homme seul est susceptible de plus que cela ; les animaux n'ont que ce langage d'instincts émotionnels, ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ils l'interprètent d'après le genre de leurs habitudes, ainsi ce langage est tout rudimentaire. Ils n'interprètent absolument que des actions réelles, qu'ils traduisent d'après leur instinct de l'association de idées.

L'homme seul parle.

Seul l'homme s'élève de pensées pures au-dessus de toute espèce d'émotions. C'est ce que l'on appelle langage de raison.

Faisons un tableau qui se compose de signes sur les modes de signes dont l'homme est

Tableau des signes quant aux sons qu'ils concer-
nent, quant à leur rapport avec la
chose signifiée.

est susceptible avec l'animal.

D'abord on peut considérer les signes sous
deux points de vue, soit dans le rapport
des sons qu'ils affectent, soit dans celui
du signe à la chose signifiée.

Nous avons déjà vu qu'il y a 2 sortes de
signes : les naturels et les artificiels. Chez
l'homme et les animaux il y a deux classes
surtout susceptibles de produire et d'
interpréter les signes. Il y a des signes
qui frappent la vue, d'un leur nom d'
oculaires ; d'autres frappent l'oreille, ce
sont les auriculaires.

Dans les deux grands groupes, on trouve en
deux sens.

- 1^{re} signes naturels oculaires : ce sont : les traits
du visage, la démarche, la physionomie,
le geste. Ils sont assez clairs mais ne
sont visibles que pendant le tour, c'est à
dire pendant la moitié de la vie.
- 2^{de} signes naturels auriculaires : ce sont les
sifflats de rire, les cris articulés, les
interjections.
- 3^{de} Groupe mixte des signes naturels et arti-
fiels auriculaires : ce sont l'accent de
la voix, le ton.
- 4^{de} signes artificiels oculaires : ce sont le
langage des mots muets et toutes les
écritures.
- 5^{de} signes artificiels auriculaires : ce sont les
langages de convention.

Les animaux parlent et comprennent des
signes naturels oculaires et auriculaires.

L'homme seul a pu inventer les signes
artificiels ; il a dû avoir recours pour cela
à l'intelligence.

La parole est un langage mixte : pourquoi ?

Qu'est-ce donc qu'un langage articulé ? Est-
il naturel ou artificiel ? Il est mixte,
car si l'air il est naturel et grande partie
mais il y entre des conventions. En effet
il faut apprendre à parler une langue c'
est un élément de convention, tandis que le
fait d'articuler les sons est naturel.



les animaux ne peuvent rendre que des sons gutturaux, cela est probablement dû à ce qu'ils manquent des dents, à ce qu'ils n'ont pas de lèvres et à ce que leur langue est sans soielette.

Est-il possible d'admettre que le langage soit tout de convention? Non, car pour pouvoir s'entendre à l'origine, il fallait un moyen quelconque.

Comment se fait-il que les hommes aient trouvé la racine des mots: ainsi la racine *dy* qui en sanscrit se signifie le ciel, est passée en grec dans *Διος* génitif de *Zeus* (Jupiter et ciel), et même en latin dans *Divus* et *Deus*, ayant le même sens. Comment ces racines ont-elles été finies à tout jamais dans ce sens? on l'ignore. Mais quand elles se sont modifiées légèrement et passant d'une langue dans une autre, on reconnaît l'influence d'un grand phénomène humain, l'imitation.

Donc la parole est en partie naturelle car elle se propage par imitation, selon le climat, les usages, toutes choses profondément naturelles.

Comment le mot *pour* est devenu *pos* en latin et *haut* chez nous? C'est par des modifications dont Grimm croit avoir trouvé les lois du moins dans le grand groupe indo-européen. Il donne un tableau très court du changement qu'éprouvent les voyelles en passant d'une langue dans une autre.

Parce que nous reconnaissons ignorés comment se sont formés les racines, pourquoi les hommes ont prononcé la syllabe *dy* en voyant le ciel, plutôt qu'une autre. M^r de Bonald prétend exploiter cette ignorance en faveur de sa théorie.

Il croit le langage artificiel mais non de convention humaine. Pour lui, c'est Dieu qui a révélé le langage à l'homme. Aussi

Opinion de M^r de Bonald.

Dieu est délimité dans le débat.

Encore on est conduit au de Bonald.

Réponse.

inroque, il le langage comme preuve de l'existence de Dieu.

Cette opinion est aussi respectable que toute autre au point de vue religieux et nous n'aurions pas à l'examiner, si il n'était fait pas en toutes circonstances de déjà bien d'une faute de discussions philosophiques. — que Dieu ait ou non dicté le langage; cela est complètement indifférent à la grandeur divine. Qu'il l'ait dicté, ou qu'il nous ait donné une faculté pour le trouver nous mêmes, le langage ~~rest~~ n'en reste pas moins l'œuvre de toutes façons.

M^r de Bonald est conduit par cette théorie à un singulier excès, il va jusqu'à dire que le signe, la parole, est antérieur à la chose signifiée, la pensée.

C'est insoutenable; est il concevable que la pensée soit postérieure aux signes? L'homme, dit il, ne saurait penser sans parler, il a donc dû avoir le langage avant de penser. — C'est l'exagération d'une pensée vraie. Il est certain que le langage est très utile à la pensée. Mais en entrant dans le détail, on pourrait demander au philosophe de quel manière Dieu a pu nous faire entendre ce qu'il disait en parlant, puis que nous ne connaissions aucune espèce de signes, et que l'on ne peut penser sans signes.

Les signes sont visiblement l'effet et non la cause de la pensée; le langage a pour objet de la transmettre et non de la faire naître.

A la rigueur, le langage ne transmet pas la pensée, il est impossible de faire entendre à quelqu'un une chose dont il n'aurait aucune idée.

Le fait est que le signe croque dans l'esprit par association des idées. Des pensées qui n'y trouvaient à l'état latent. Alors comment pouvoir admettre que le langage a



crée la pensée ?

Quelles seraient les conséquences de la théorie de M. de Bonald ? C'est qu'un enfant ne pense pas du tout, tant qu'il ne parle pas. C'est inadmissible. Le sourire à son berceau, les mouvements qu'il fait, ne sont-ils pas ses pensées avant qu'il puisse les manifester par la parole ? Et les sourds muets, n'ont-ils aussi complètement disparus de la pensée, tant que l'acte de l'écrit ne leur ait pas donné un langage ? M. de Bonald les identifierait-il avec les animaux ?

Ainsi donc, la pensée n'est pas esclavée de la parole ; elle la précède, et la crée.

Erreur analogue de Condillac

La même erreur a été partagée par Condillac. Il a écrit, tant il attache une grande importance au langage, que les sciences ne sont que des langues bien faites = c'est une grave erreur.

Réponse.

S'il avait dit que les sciences gagnent beaucoup à avoir une bonne nomenclature, il aurait eu raison ; mais de là à dire que les sciences ne sont que des arrangements de mots, il y a une abîme. Une science est bien faite quand elle se compose d'affirmations facilement vérifiables, c'est à dire, de phénomènes bien observés, de lois bien déduites, de conséquences bien tirées de ces lois. Mais si les définitions étaient arbitraires, aurait-on vraiment une science ? Non, on aurait une grammaire, une logique.

Influence incontestable de la langue sur la pensée. En quoi.

M. de Bonald et Condillac prévalent l'effet pour la cause, mais il y a du juste au fond de leur affirmation. Les signes une fois trouvés, ont une influence incontestable sur la pensée. Ils précèdent la pensée de l'individu qui les emploie. Le langage nous force à analyser nos pensées. Buffon dans ses discours sur le style, dit qu'étant donné une seule idée, il faut la disséquer

et diviser chaque partie en phrases, qui contiennent plusieurs propositions, qui renferment elles-mêmes des mots distincts. Les mots même s'ils sont composés (comme en allemand) signifient plusieurs fragments d'idées.

Le langage force donc la pensée à pénétrer dans les détails. Sans lui, nous ne pourrions ni généraliser, ni induire, ni par conséquent faire de la science. Tous les sauvages comptent généralement jusqu'à 4 ou 5, mais ils ne vont pas beaucoup plus loin à cause de l'imperfection de leur langage. Il est donc indispensable à toutes les sciences.

Qualités du langage.

Le langage doit être précis; il ne faut qu'autant de mots distincts qu'il y a d'idées distinctes. Il doit être clair cela résulte de la précision. Enfin il doit avoir de l'analogie dans la formation des mots. Quand une idée est composée il est bon que le mot soit composé; quel que langage se conçoit plus facilement que d'autres.

Trois grandes familles de langues.

Il y a trois grandes familles de langues très distinctes.

I Langues Tartares.

Le groupe des langues Tartares est très considérable. Il comprend le chinois, le tibétain, le sibérien, et les dialectes des Kalmouks, des Tatars, des Esquimaux et de toutes les îles de l'Océanie.

Le basque même s'y rattache.

II Langues Sémitiques

La famille des langues Sémitiques, comprend les langues de l'Asie Mineure. Elle se subdivise en trois groupes. 1^{er} Le Arabe qui a pour types le Syriaque et le Chaldéen - 2^{es} Le Cananéen, qui a pour types le Hébreu et le Phénicien - 3^e L'Arabe.

III Langues Ariennes

La famille des langues Ariennes est fort considérable, elle se subdivise en 6 groupes principaux, ce sont : 1^{er} L'Indien qui a pour type le Sanscrit et le Bengalais -



2^e l'français qui a pour type le Persan - 3^e le
Roum qui a pour type l'arménien -
4^e le Slave qui a pour types le Russe et le
Polonais - 5^e le Gréco-Latin qui comprennent le
Grec, le Latin, le Français etc. 6^e le Gothique
ou Saxon qui a pour type l'allemand.
Tous les langages de la même famille ont des
rapports entre eux, tandis que les familles
se ressemblent peu. Dans toutes il y a une
certaine logique qui montre qu'elles sont
le produit de la pensée.

Écriture. 1^{re} Idéographique.

L'écriture est un vrai langage oculaire dans
l'écriture idéographique. C'est les hié-
roglyphes. ainsi une espèce indique la guerre
bournée dans un sens ou dans l'autre, elle
signifie victoire ou défaite.

2^e Écriture phonétique

notre écriture au contraire est un signe
de signe. C'est à dire qu'un mot étant
un signe la manière de l'écrire est
aussi un signe. On l'appelle écriture
phonétique, parce qu'elle ne représente
pas les objets comme la précédente [des
semblable] mais des sons [yorg roir]
L'écriture phonétique se subdivise en
deux groupes.

(a) Écriture phonétique syllabique.

L'écriture phonétique syllabique est
celle dans laquelle un seul caractère
représente une syllabe entière. Le
Japonais est le type des écritures
syllabiques.

(b) Écriture phonétique alphabétique.

Au contraire l'écriture phonétique al-
phabétique est celle dans laquelle cha-
que lettre est représentée par un signe
particulier. Les langues Européennes sont
toutes alphabétiques.

Conclusion Proposée par l'écriture.

L'importance de l'écriture est immense;
tous les jours ses bienfaits lui font da-
vantage une place dans les plus grandes
découvertes de l'homme. En effet
c'est l'écriture qui a permis la conserva-
tion des chefs d'œuvre de l'esprit hu-
main. Sans elle que saurions-nous de l'
antiquité? Rien ou à peu près.

L'imprimerie.

Elle a fait faire de très grands progrès à la
pensée, mais combien seraient ils restés
infructueux sans la découverte de l'im-
primerie, qui a permis de répandre
dans le monde toutes les lumières de l'
intelligence. Personne ne peut dire que c'est
la plus belle invention de l'esprit
humain, car sans elle on ne serait ja-
mais parvenu aux résultats auxquels
nous sommes arrivés dans beaucoup de
sciences.

—



R. Bellamy

Philosophie 8^{me} leçon

Logique (I). - Analyse du langage 1^{re} Des noms et des choses nommables - Des catégories.

Utilité qu'il y a à faire connaissance avec l'organisation intime du langage.

D'après la leçon précédente, le langage est d'instinctivement indispensable de la pensée humaine, surtout de la pensée un peu compliquée. Si que l'on veut enchaîner des raisonnements un peu longs, on est obligé d'employer le langage ou les signes.

Aussi faire connaissance avec l'essence du langage, c'est apprendre à connaître le véritable instrument de la pensée, c'est se donner de grands avantages en logique.

La logique a pour objet la science, c'est-à-dire les moyens d'arriver de ce que l'on connaît à ce que l'on ignore, avec la certitude que l'on a pas fait fausse route. Toute elle a pour étude le raisonnement qui se compose de propositions ou de phrases de vérités qui peuvent être elles-mêmes étudiées à part.

Raisonnement.

La proposition et le jugement.

On appelle proposition l'énoncé dans le langage d'un jugement. On juger, c'est affirmer ou nier; par conséquent une proposition est un discours par lequel on affirme ou l'on nie quelque chose ainsi: Pierre est bon; Paul n'est pas sage.

Le nom et l'idée.

La proposition contient à son tour d'autres éléments, elle se compose de noms comme le raisonnement se compose de propositions. Les noms sont des enveloppes des idées.

Le jugement est une assertion, il affirme ou il nie qu'une chose est ou n'est pas. Par conséquent il est susceptible d'être vrai ou faux. Une idée au contraire n'est qu'une conception de l'esprit, ni vraie ni fautive et elle-même. Elle a pour enveloppe le nom qui n'est ni vrai ni faux. Ainsi quand on dit: Paul. on n'affirme,



Definition des noms par Hobbes
(1588-1679)

Comment rectifié?

I Des différentes espèces de noms.

1^{re} Des noms qui ne sont pas.

ou ne valent rien ; c'est une idée renfermée dans un seul mot.

De cet examen du langage, il résulte que si nous voulons l'analyser nous commencerons par les noms, qui est un élément irréductible.

Hobbes définit les noms comme suit : un nom est un mot pris pour marque d'une pensée, après de l'exprimer dans l'esprit de celui qui l'emploie, et dans celui des autres.

Nous rectifierons dans ceci la définition de Hobbes ; il dit que c'est une marque des idées, cela ne suffit pas. En effet quand je dis : le soleil éclaire ; je ne veux pas dire que le mot soleil éclaire. Nous dirons donc que le mot est la marque des choses dont nous avons l'idée.

Nous ferons dans cette leçon deux grandes divisions I^{re} Des différentes espèces de noms II^{re} Des choses nommables et des catégories. Nous allons d'abord nous occuper des différentes espèces de noms. Nous commencerons par faire 3 groupes dans les noms.

1^{re} Eliminons d'abord les noms qui n'en sont pas. Il y a des différences entre un mot et un nom. Un mot est un son, par conséquent il peut très bien ne pas avoir de sens suffisant par lui-même, tandis qu'un nom signifie toujours une chose.

Cependant il y a des mots qui sont de purs mots (ce ne sont pas précisément des noms) ils ne signifient rien par eux-mêmes. Ce sont les prépositions, les adverbes. Les scolastiques les appellent des syncategorèmes. ~~figures~~ C'est à dire qu'ils n'ont de sens que quand on les prononce avec d'autres.

Ainsi dans la phrase : le ciel vraiment pur égale souvent la ville de Nice. Les mots vraiment, souvent, de, qui n'ont aucun sens par eux-mêmes sont très explicites pris ensemble dans la phrase. On appelle catégorématiques les

2^e Les noms complexes et incomplexes.

1^e Cette élimination nous amène aux noms complexes : ce sont des ensembles de mots pouvant être très longs, qui, quant à leur sens, valent dans la phrase comme un seul mot.

Ainsi : Lurgot, le plus grand des ministres de l'ancienne monarchie, le plus brillant des économistes de l'époque paquiot en 1787. Toute la phrase jusqu'au verbe est considérée en logique comme un seul mot, sujet de la phrase. L'attribut peut être aussi complexe.

On appelle noms incomplexes ou simples ceux qui se présentent sous la forme d'un seul mot : Lurgot naquit en 1787.

3^e Noms propres ou individuels et noms généraux.

3^e Il y a des noms que l'on appelle propres c'est-à-dire rapprochés à un seul individu d'où leur nom d'individuels. Ainsi : Bacon, Descartes. ~~Le philosophe~~ ^{le philosophe} ce philosophe cela devient un nom propre ; je ne parle que de ce philosophe personnifié et quelque sorte. Dans ce cas, le geste ou l'adjectif démonstratif détermine l'objet.

On appelle noms communs ou généraux ceux qui peuvent s'appliquer à un nombre indéfini d'individus, qu'il désigne collectivement : homme.

que ces derniers diffèrent des noms collectifs.

Il ne faut pas confondre les noms généraux avec les noms collectifs. Les derniers ne s'appliquent pas nécessairement à chaque individu, mais seulement à la totalité des individus d'un groupe, que l'on considère comme unité. Ainsi : le 50^{me} de ligne, la classe de Philosophie.

4^e Les noms concrets ou abstraits.

4^e Les noms concrets sont les noms d'une ou plusieurs choses : l'homme, Jean. On appelle noms abstraits ; le mot abstrait attribut et nom d'une relation. Ainsi : humanité, blancheur.

Locke et Condillac ont fait une grave erreur, ils ont confondu les noms généraux



Baron de Lachè et de Condillac
1632-1704 1715-1780

3^e nous connotatifs ou qui signifient^{3e}
quelque chose.

Nous dénotatifs ou qui ne signifient
rien.

Extension Compréhension.

Règle générale.

Première remarque

et les nous abstraits c'est cependant tout
différent.

Il y a des nous qui connotent des attributs
et qui signifient quelque chose. ainsi le
mot homme est un groupe d'attributs
les 'connotatifs' ensemble sous l'étiquette
d'homme; de 'est la liberté', le langage,
la raison etc.

Tandis qu'il y a des nous nommés déno-
tatifs qui ne font que dénoter tel ou tel
sujet. ce sont de pures marques vides par
elles mêmes. ce sont les nous propres.
ainsi les mots Paul, Pierre dénotent des
individus s'appelant ainsi, mais ne signi-
fient rien par eux mêmes.

Les nous propres ne connotent point d'at-
tributs, tandis que les nous généraux en
même temps qu'ils connotent des attributs
dénotent des êtres.

On appelle extension d'un mot général le
nombre des êtres qu'il dénote et auxquels
ils s'étend.

On appelle compréhension d'un mot général
l'ensemble des attributs essentiels qu'il
connote. la compréhension du mot hom-
me est l'ensemble des son¹ attributs
sans lesquels on ne serait pas homme.

La compréhension et l'extension sont en
raison inverse l'une de l'autre. C'est à dire
quand un mot a moins d'extension qu'un
autre il a plus de compréhension.

Animal a plus d'extension que l'homme
aussi a-t-il moins de compréhension. En
effet il faut moins d'attributs pour être
animal que l'homme.

Il est très difficile de fixer au juste la
compréhension ou connotation d'un mot.
ainsi le mot homme a pour compréhen-
sion, la bipédalité, la liberté, la raison,
le langage. Cesse-t-on d'être homme quand
on n'a plus qu'une jambe. quand on est
un nègre quand on est fou ou muet?
la connotation est donc très difficile à

Deuxième remarque.

6^e Noms positifs et noms négatifs.

Remarque.

Noms privatifs.

7^e Noms relatifs et leurs contraires.

8^e Noms univoques et équivoques

établis; elle ne peut être exacte qu'avec une science définie.

Il y a des noms propres qui ont une connotation et une compréhension. Ainsi Dieu, le soleil; ces mots impliquent une foule d'attributs. En fait, l'humanité a eu une foule de dieux, et la science sait maintenant qu'il y a une multitude de soleils.

6^e Les noms positifs sont ceux qui impliquent l'existence de certaines qualités, tandis que les noms négatifs sont ceux qui marquent l'absence de qualités.

Le mot homme est positif, tandis que le mot immoral est négatif.

Il y a certains mots positifs dans la forme et négatifs dans le sens. Ainsi occif. — De même il y a certains mots négatifs dans la forme et positifs dans le sens; désagréable.

On appelle noms privatifs des mots positifs et négatifs à la fois. Ainsi le mot arrogant est négatif puisqu'il marque la perte d'un attribut; il est positif parce qu'avant de le perdre on l'avait.

7^e On appelle noms relatifs des noms désignant un fait dans lequel un autre nom est impliqué. Ainsi: père désigne le fait de la génération, qui ^{implique} ~~implique~~ lui-même l'idée de fils.

Le contraire des noms relatifs n'indiquent qu'un seul fait comme arbre.

8^e Les noms univoques sont ceux qui n'ont qu'un sens: comme homme. Les noms équivoques sont ceux qui tout en sonant de même expriment plusieurs choses comme mer, mère etc. Ces derniers mots sont simplement une faiblesse de la langue. Au sens logique ce sont des mots différents, s'écrivant par hasard de même.



II Les choses nommables.

Le qu'on appelle catégories.

Les 10 catégories d'Aristote.

Il y aurait grand intérêt à compter toutes les choses nommables, ce serait un précieux inventaire des connaissances humaines. C'est ce qu'ont tenté quelques philosophes, Aristote le premier. Il cherche à énumérer tout ce qui peut être dit et cru. Il a fait une liste de catégories. Le mot vient de *metagigniv* et veut dire affirmation, répartition et classe.

Aristote a formé 10 catégories, la liste est très mauvaise : la voici.

1^{re} οὐσία : la substance - 2^{de} ποσότης : la quantité - 3^{de} ποιότης : la qualité - 4^{de} πρὸς τι, la relation - 5^{de} πρὸς τι, l'action - 6^{de} παρὰ τι, le fait d'être patient - 7^{de} πού, le lieu - 8^{de} πότε, quand - 9^{de} ποῦθεν, la situation - 10^{de} ὡς ἢ ὡς, la manière d'être.

La scolastique avait inventé deux vers ridicules pour retenir les catégories :
arbor très serros arbor refrigerat istos.
tūris erās stābo sed tunicatus ero.

Les 7 catégories de Descartes.

Descartes compte sept catégories ; il est encore plus bête que Aristote : voici les vers qui aidaient à conserver dans sa mémoire ces nouvelles catégories :

mens, mensura, quies, motus, positura, figura,
tunc cum materia cunctarum rerum.

Critique.

Aristote dans sa liste compte comme distinctes des catégories qui se confondent. Le lieu où l'on est, ne diffère pas de la situation.

Tentative de Stuart Mill

I Les États de Conscience : à éliminer -
(A) perceptions - (B) pensées - (C) volitions -

Stuart Mill comprend les choses nommables en quatre catégories :

I^{re} les États de Conscience : c'est ce dont on parle le plus souvent. Le groupe comprend : les émotions, recourses profondes de l'âme qui souffre ou qui jouit : les perceptions ou sensations, impressions que la nature fait sur nos sens : les pensées et schémas de la nature, l'ouïe métaphysique : et enfin la

volition ou la puissance de vouloir nos actes.

II. les substances. a. le corps. (b) l'esprit.

II. les substances : Cette catégorie renferme les corps ; c'est de là métaphysique ou de la psychologie toujours et il que l'on en parle : nous entendons par là ce que nous ne savons quoi qui cause nos sensations : l'esprit, autre réalité, aussi peu connue. c'est ce que nous ne savons quoi qui sert de réceptif à toutes nos impressions.

III. les attributs. a. les qualités - (b) les quantités - (c) les relations.

III. les attributs. Ce sont les idées pouvant être affirmées ou niées de quelques entités. - Ils sont : de qualité : la qualité d'un corps est ceci, à savoir qu'il est capable de faire sur nous telle ou telle impression. de quantité : c'est une nouvelle qualité : de relation : ce sont les faits dans lesquels deux êtres sont engagés à la fois.

IV. Relations qui génèrent : (a) succession et coexistence - (b) ressemblance et dissimilitude.

IV. Il y a un quatrième groupe qui renferme des relations d'un genre à part ou peut les nommer irréductibles. Ce sont la succession et la coexistence, la ressemblance et la dissimilitude. Ce sont des faits irréductibles, on ne peut les analyser.

C'est la tentative de Stuart Mill. Les logiciens modernes ont accepté ces catégories comme ce qui a été fait de mieux dans ce genre jusqu'à nos jours.

M^r G. Fabre reconnaît cinq catégories.
1^{re} Espace 2^{de} Temp. 3^{de} Qualité - 4^{de} Quantité - 5^{de} Causalité. Les quatre premières sont des rapports abstraits, la dernière est une réalité concrète.



H. Bellamy

Ret. (8)
main la 10^e leçon²

Philosophie. 9^{me} leçon

Logique (II) Des Propositions - de leur nature, de leur signification. Élaboration.

De l'assertion ou proposition en logique.

La connaissance humaine prend toujours la forme d'un jugement, fait psychologique, qui a pour enveloppe la proposition ou assertion.

On appelle proposition en logique un assemblage de mots qui affirme ou nie quelque chose.

analyse de la proposition

Dans l'analyse nous prendrons une proposition complète, c'est le cas qui se présente de beaucoup le plus souvent. La proposition compte alors trois termes : un sujet, un attribut et un troisième qui les unit appelé verbe ou copule.

Importance et nature de la copule

Tout est important et nécessaire dans la proposition ; mais c'est la copule qui en fait vraiment une assertion. Le mot homme, le mot raisonnable ne sont ni vrais ni faux ; pour qu'il y ait assertion, il faut une liaison, une copule qui enonce vraiment quelque chose.

- ambiguïté du verbe être.

La copule la plus employée est le verbe être. C'est un mot ambigu qui signifie plusieurs choses. En effet dans : Pierre est bon la copule marque le lien qui existe entre Pierre et la bonté ; mais dans : Dieu est, la copule enonce seulement l'idée d'existence.

La distinction dira-t-on est puérile. Non. Dans cet exemple : un dragon est un serpent qui souffle du feu, la copule n'affirme pas que cet animal existe, elle signifie que le mot dragon veut dire une conception de notre esprit, celle de serpent, plus cette autre : le fait de jeter des flammes. La copule est donc ambiguë.

De là une distinction profonde entre deux

Jugements d'existence et d'attributions.



Tentative pour les identifier par Locke
et Stuart Mill.
1806 - 1878

Réponse.

espèces de propositions. Il y en a d'existence
comme : je suis et d'autres d'attribut
comme : il est bon.

Oz a essayé de les identifier. Locke
et Stuart Mill ont dit : Dieu est,
cela revient à dire : Dieu est existant.
Cette analyse n'est pas possible : En
effet quand je dis : je suis, est-ce que
je décompose le verbe être dans ma
pensée ? cela supposerait l'idée à part
de moi et à part celle d'existence,
et qu'ensuite les comparant, je m'aper-
çoivre qu'elles se couvrent. Le phé-
nomène n'est pas si compliqué. Du mo-
ment que je me connais, je déclare
que j'existe. L'idée d'existence, c'est
en moi que je la puisse pour la pre-
mière fois, oz ne peut pas la définir
clairement. Le jugement : je suis, est
donc un jugement à part, qui doit
avoir un nom à part.

Il y a trois grandes distinctions à
faire dans les propositions.

1^{re} Propositions affirmatives et négatives

1^{re} la qualité : elle dépend de l'affirma-
tioz ou de la négatioz contenue dans
la copule. Proposition affirmative : l'
homme est mortel. Proposition néga-
tive : l'homme n'est pas parfait.

Tentative d'Hobbes pour les identifier
1533 - 1679

Hobbes a essayé de les identifier. Dire
que l'homme n'est pas parfait, c'est
pour lui la même chose que l'hom-
me est non parfait. Donc la négative
n'est qu'une affirmative dont l'attri-
but est négatif.

Réponse.

Oz peut dire cela sans doute ; mais avec
Stuart Mill, nous trouvons que c'est au
moins inutile et que cela fausse même
les idées. En effet : affirmer et nier, ce
n'est pas la même chose, pourrai-
je donc vouloir nous le faire croire. C'est
la copule qui nie et non l'attribut, c'est
donc le verbe qui change.

La modalité des propositions tient à la

Modalité des propositions

jaug dont l'affirmation ou la négation est présentée par le verbe. Dans certains cas, la proposition est assertorique = Il fait beau. = D'autres fois il y a anticipation sur l'avenir, c'est alors le futur = Il fera beau. = D'autres fois, il y a certaines conditions, c'est alors la conditionnel : = Il ferait beau, si... = Il y a des propositions d'une importance particulière ce sont les catégoriques. Elles contiennent une assertion qui n'est subordonnée à aucune condition, le type est la voix du devoir que Kant appelle : un impératif catégorique.

1724 - 1806

2^e Propositions simples ou complexes.

2^e Les propositions simples n'ont qu'un seul sujet et qu'un seul attribut. Les propositions complexes contiennent plusieurs sujets et plusieurs attributs.

Propositions conjonctives

Les propositions conjonctives ont l'air d'être complexes, mais elle ne le sont pas. On nomme ainsi celles qui ont plusieurs sujets et plusieurs attributs liés par la conjonction. César est mort et Brutus est vivant. Cela fait deux propositions simples, la conjonction prouve simplement que l'esprit rapproche ces deux idées.

Propositions disjonctives.

C'est autre chose pour les propositions disjonctives ce sont celles qui contiennent ou, ni. Ou Pierre est coupable, ou Jacques est innocent. C'est dire : Jacques est innocent en une conséquence de ce que Pierre n'est pas coupable. C'est une proposition unique, mais complexe. Le sujet et l'attribut sont des propositions entières.

Propositions conditionnelles.

On appelle propositions conditionnelles ou hypothétiques, celles qui renferment la préposition si : Si Mahomet est infailible, le Coran est la vérité même.



3^e Quantité des propositions.

On n'affirme pas que Mahomet soit infallible, mais on dit que : le Coran est la vérité même est une conséquence du fait : si Mahomet est infallible.

La quantité des propositions dépend de l'universalité et de la particularité du sujet. Une proposition universelle est celle dans laquelle le sujet est universel : = Tous les hommes sont mortels. = Une proposition particulière est celle dans laquelle le sujet n'est qu'une partie d'un genre. = Quelques hommes sont savants. =

Dans les propositions universelles on dit le sujet distribué, c'est à dire que ce qui est affirmé dans la proposition est réparti dans tous les membres du sujet. Dans : tous les hommes sont mortels, le genre humain est distribué de telle façon que chaque homme soit mortel.

Les propositions singulières sont celles qui ne s'appliquent qu'à un seul être, ^{elles} comptent comme universelles on loge que : = Socrate fut sage, est universelle : Quelques actes de Socrate furent sages, est une proposition particulière.

A. E. I. O.

On double point de vue de la qualité et de la quantité, il y a quatre espèces de propositions possibles. On les désigne par les lettres A. E. I. O. afin de les retenir.

A. désigne les propositions affirmatives universelles comme = tous les hommes sont mortels.

E. désigne les propositions négatives universelles : comme = nul homme n'est parfait.

I. désigne les propositions affirmatives particulières : = Quelques hommes sont bons. =

O. désigne les propositions négatives particulières : = la plupart des hommes ne sont pas

Règle générale sur la quantité des attributs.

Avants. =

Ces 2 espèces de propositions se résument dans ces deux vers de la scolastique :

Afferm. A, négat. E ^{versus} ~~et~~ généralité ambo.

Afferm. I, négat. O ~~et~~ particularité ambo.

Quand une proposition est affirmative l'attribut est particulier ; quand elle est négative l'attribut est universel.

En effet quand j. dis : l'homme est raisonnable ; il est évident que ce mot est restreint à l'espèce humaine, il est donc particulier. - Quand j. dis : l'homme n'est pas parfait, ce dernier mot reste dans toute sa généralité puisqu'il n'est pas du tout restreint à l'homme.

II. De la signification des propositions.

1^{re} Elimination des assertions purement verbales.

Quand on énonce une proposition on est dans un certain état d'esprit nommé croyance. C'est une question dont nous nous occuperons en psychologie. Mais demandons nous maintenant ce qu'énonce une proposition.

1^{re} Eliminons d'abord les assertions purement verbales, qui se sont ni vraies ni fausses, qui sont de convention et ne sont objet ni de preuve ni de réfutation. Les propositions de ce genre sont relatives à la signification des mots. Exemple : H. appelle de telle manière telle chose. C'est tout arbitraire, donc l'erreur n'est pas possible sur ce point.

2^{de} Assertions réelles.

Ce qui nous intéresse ce sont les assertions réelles, c'est à dire susceptibles d'être prouvées ou réfutées. Il y a plusieurs solutions.

(a) Opinion des Conceptualistes : que la proposition énonce une relation entre 2 idées.

Les conceptualistes avec Locke affirment que toute proposition énonce une relation entre deux idées. On compare ensemble par exemple l'idée d'homme et celle de mortel et l'on affirme si les idées se couvrent, sinon on nie.



Critique.

Première conséquence de cette erreur.

Deuxième conséquence

(B) opinions des nominalistes.

Critique.

La doctrine est vraie mais insuffisante

(A) autre forme de la même doctrine : que

Cela serait simple, mais c'est faux. En effet quand je dis : l'or est jaune, est-ce que j'ai à part l'idée de jaune ? que serait-ce ? Quand je dis que l'or est jaune, je parle d'une réalité, l'or et non d'une idée.

Or l'oz est venu à croire que la découverte de la vérité dépendait du maniement de nos idées à part nous.

Certains philosophes ont déclaré que la terre devait être ronde, parce que la forme ronde était la plus parfaite. C'est ainsi que l'oz spécule a priori que l'oz devine.

Riez n'a tant déscredité la logique que le conceptualisme. En effet les vrais savants ne pourraient admettre cette logomachie. L'oz oz cherchant que l'oz trouve ; il ne s'agit pas de savoir si cette idée courrait à cette autre, mais de réalités.

Hobbes et les nominalistes disent que toute proposition exprime la croyance que le prädicat (attribut) est un nom de la chose dont le sujet est aussi un nom.

ainsi dire : l'homme est vivant, c'est dire que la chose qui se nomme homme peut aussi être appelée vivant.

Cela est vrai, mais Hobbes est resté oz chemin. C'est la forme de la propositions, mais cela ne nous oz apprend pas la matière.

Hobbes et oz école considère uniquement dans le nom général oz extensions, et ne songe pas. Du tout à ce qu'il connote. La doctrine est toute à fait vraie quand il s'agit de noms propres. Placcus est Horace. mais quand je dis l'homme est raisonnable oz peut fort bien me demander, qu'est-ce que j'oz sais ?

une autre solution est, celle-ci, qui ne

toute proposition est une classification.

Solutionz de la questioz: Ce qui enonce
toute propositioz.

Υστερον Προτερον

conséquence de l'erreur nominaliste.

Conclusion. Les propositions peuvent affirmer cinq choses.

La simple existence

la coesistenza

diffère que par la forme: toute proposition est une classification.

En effet quand je dis : Nous les hommes
sont mortels, je classe tous les hom-
mes dans l'attribut de mortalité, mais
voici la vraie solution.

Une proposition affirme toujours ceci
à savoir : tous les êtres qui possèdent
certains attributs en possèdent aussi
d'autres.

Dans l'exemple précédent, je dis que tous les êtres qui possèdent les attributs de l'homme : forme humaine, raison, langage, possèdent de plus le triste attribut de la mortalité. C'est pour cela que tous les hommes sont dans la classe mortelle.

les classes n'ont point été faites avant l'existence des attributs, mais on a groupé les êtres d'après leurs attributs reconnus. Les logiciens de l'opinion toute proportion est une classification, ont donc commis le sophisme $\alpha\beta\gamma\delta\epsilon\zeta\eta\theta$, ils ont mis au premier rang, ce qui ne doit venir que le second.

Les classes se modifient tous les jours quant au nombre, le groupe n'est pas fixe, mais les attributs.

l'erreur des nominalistes n'est pas
sans gravité, elle aurait pour con-
séquence de rendre le vrai et le faux
arbitraires, dit Leibnitz. En effet les
hommes faisant les classifications
à leur gré, cela doit nécessairement
arriver.

Cette proposition affirme que tous les
êtres qui possèdent certains attributs en
possèdent d'autres. Ces affirmations
peuvent être de 3 sortes.

12 Il y a des propositions qui expriment
la simple existence = Je suis. =

2^o Il y a des propositions qui énoncent

La Succession

La Causation

La ressemblance.

Remarque.

III Elaboration des propositions

1^{re} Conversion des propositions

Règle

la coexistence des attributs, c'est à dire l'ordre dans l'espace. = la maison est à deux kilomètres du village. = Cela signifie que la coexistence de la maison et du village.

3^o Certaines propositions affirment la succession ou ordre dans le temps = l'homme meurt avant 100 ans. = c'est à dire que partout où l'on voit les attributs de l'homme on pourra y joindre avant 100 ans, l'attribut de mortalité.

4^o d'autres propositions énoncent la causation ou causalité = la grêle défruit le raisin. =

5^o Certaines propositions expriment la ressemblance.

Tout ce que nous venons de dire sur les propositions est aussi vrai des termes abstraits que des termes concrets.

III. Les propositions sont susceptibles d'être retournées de plusieurs manières sans changer de sens. Il importe de voir cela en logique, car si l'on s'imaginait que deux choses sont différentes, parce que la forme de la proposition est différente, on commettrait une grave erreur.

Nous allons donc voir les manipulations que l'on peut faire subir à une proposition sans en altérer le sens, et leurs règles.

1^{re} Convertir une ^{proposition} ~~proposition~~ c'est la tourner à l'envers (conversion). c'est faire une autre proposition ayant pour sujet, l'attribut de la donnée et pour attribut, le sujet, à condition que la proposition ainsi formée soit toujours aussi vraie que celle qui l'a engendrée.

Pour cela il y a une règle générale: Conserver aux termes leur même quantité.

ou du moins ne jamais donner dans la seconde une quantité plus grande que celle qu'ont les termes dans la première proposition.

Proposition ez A.

Nous devons nous rappeler ici les règles relatives à la quantité des attributs
Soit une proposition ez A (générale affirmative) : = Tous les hommes sont mortels. = nous devons faire de l'attribut le sujet, il doit être particulier, or aura alors : = Quelques mortels sont hommes. = (I)

Proposition ez E.

Soit une proposition ez E. (générale négative) : = nul homme n'est immortel. = l'attribut est et devra être général : or aura alors : = nul immortel n'est homme. =

Proposition ez I.

Soit une proposition ez I. (particulière affirmative) = Quelques hommes sont savaux. = l'attribut doit être particulier : or aura alors : = Quelques savaux sont hommes. =

Proposition ez O.

Soit une proposition ez O. (particulière négative) : = Quelques hommes ne sont pas savaux. = l'attribut est général. Aussi ne peut on pas convertir les propositions ez O, excepté par un artifice de langage, dit Hamilton (1846-1900).

2^e Opposition des propositions.

2^e Les propositions sont dites opposées, quand la seconde est faite avec les mêmes termes que la première, mais ez faisant varier la quantité et la qualité, soit de toutes deux à la fois, soit tour à tour.

2 cas. 1^{er} Contradictaires

Il y a 2 cas. 1^{er} Les propositions contradictaires s'obtiennent ez faisant varier à la fois la quantité et la qualité d'une proposition. = Tous les hommes sont mortels = (A) devient = quelques hommes ne sont pas mortels. = (O) et = nul homme n'est parfait. = (E) devient = quelques hommes sont parfaits. = (I)



Règle.

1^{re} Contraires.

Règle

2^{de} Subcontraires.

Règle

3^{de} Subalternes.

Règle.

Deux contradictoires ne peuvent être ni toutes deux vraies, ni toutes deux fausses. Si l'une est vraie, l'autre est fausse et réfutable.

2^{de} Les propositions contraires s'obtiennent en faisant varier la quantité seulement, mais en partant d'une universelle. ainsi = tous les hommes sont mortels. = (A) devient : = nul homme n'est mortel. = (E)

Deux contraires peuvent être fausses toutes les deux, mais elles ne peuvent jamais être vraies toutes deux.

3^{de} Les propositions subcontraires s'obtiennent en faisant varier la quantité seulement, mais en partant d'une particulière. ainsi soit la proposition en I = quelques hommes sont pieux = ou aura la proposition en O = quelques hommes ne sont pas pieux. =

Deux subcontraires peuvent être vraies toutes deux, mais elles ne peuvent être fausses toutes deux.

4^{de} Les propositions subalternes s'obtiennent en faisant varier la quantité seulement. = tous les hommes sont mortels. = (A) ou a : = quelques hommes sont mortels. = (I). = nul homme n'est éternel = (E) donne : = quelques hommes ne sont pas éternels. = (O)

La vérité de l'universelle entraîne la vérité de la particulière, et la fausseté de la particulière entraîne la fausseté de l'universelle.

6.

BB

R. Bellamy

Philosophie. 10^{me} leçon.

Ce que les instruments d'optique ou de mécanique
ajoutent à la puissance de l'œil ou de la
main, le raisonnement l'ajoute à la
force de l'esprit.
La Boniquiere

Logique (III). Du raisonnement déductif et du Syllogisme.

Qu'est-ce que raisonner ou inférer ?

L'expérience directe d'un homme est
très bornée, les vérités qu'il connaît
inductivement sont très peu nom-
breuses, car plus des trois quarts de nos
connaissances sont indirectes, et nous
y arrivons en raisonnant.

Raisonner ou inférer, c'est aller du
connu à l'inconnu, c'est arriver
à ce que l'on ignorait parce que l'on
sait déjà. Un philosophe a dit que
le raisonnement est un signe de la
perfection de l'homme. Il faut s'en
entendre la dessus. Si l'homme n'
avait pas du tout besoin de raisonner
pour savoir, il serait sans aucun
doute plus parfait. Mais on remar-
que étant donnée son ignorance na-
turelle, le raisonnement par lequel il
trouve ce qu'il ne savait pas, est
en effet un des précieux, une perfec-
tion relative.

Deux grandes espèces de raisonnements.

Inductif

Il y a deux grands espèces de raison-
nements, parce que l'on peut aller du
connu à l'inconnu de deux manières.
1^{re} Si l'on part de vérités peu générales
pour s'élever à des vérités plus géné-
rales, contenant et expliquant les
premières, on induit. C'est ce que l'on
fait en physique et dans toutes les
sciences expérimentales.

Déductif.

2^{de} Si au contraire, étant données des
vérités très générales (qu'il importe de
quelle manière on y soit arrivé), on
tire de ces vérités, d'autres vérités plus
particulières, qui ne trouvaient im-
plicitement contenues dans les pre-
mières, on déduit.



laquelle est la plus instructive

Pourquoi nous commencerons par la
Deduction.

De ces 2 opérations l'inductio est de beaucoup la plus instructive, même, à proprement parler, c'est elle seule qui nous apprend quelque chose. Quant à la Dédution, son utilité est fort grande, mais elle est moindre; car, comme les vérités plus générales contiennent déjà les vérités plus générales, on n'avance pas sur un terrain nouveau, on peut voir clairement ce qu'on ne voyait pas auparavant, mais on ne fait pas de conquêtes sur la réalité.

Si, on fait l'inductio précédée de la Dédution, puisqu'il faut d'abord arriver aux vérités générales avant d'en tirer quelques autres, si de plus l'inductio est d'une importance supérieure, pourquoi commencerons nous par étudier la Dédution?

C'est que les hommes ne Déduisent pas seulement en partant de vérités générales trouvées par eux-mêmes; souvent ils Déduisent sans avoir préalablement Déduit. Les vérités générales d'où ils partent, il les doivent au témoignage, à l'éducation, à l'instruction; et ce n'est que beaucoup plus tard après avoir longtemps opéré sur ces données générales qu'il en viennent à se dire: comment l'humanité a-t-elle trouvé ces vérités? Que valent elles?

Historiquement, les opérations Dédutives ont été faites, et comme exemple on a le temps d'Aristote, longtemps avant que l'humanité songeait à soumettre les procédés de l'inductio à des règles rigoureuses. C'est pourquoi les sciences inductives se sont développées et sont devenues positives très des années après l'épanouissement des sciences Dédutives.

En plus les procédés Dédutifs sont très

Logique formelle.

simples. Avec ce que nous avons dit des noms et des propositions, le raisonnement d'inductif constitue la logique formelle, c'est à dire celle des formes de la pensée.

Cette partie qui seule on a peu prise est l'objet des anciens traités de logique (Aristote - Port Royal) est plus claire et moins compliquée que la logique qui s'occupe de régler les sciences, de découvrir les moyens de découvrir des vérités nouvelles dans les sciences de la réalité.

Le syllogisme.

Le raisonnement d'inductif sous sa forme complète se nomme Syllogisme. Le mot veut dire enchaînement (voir de ju). C'est ce que nous expliquons l'analyse du syllogisme.

Analyse du Syllogisme.

Dans tout syllogisme il y a trois termes. Deux sont posés dans la question. Celui qui a le moins d'extension se nomme mineur, l'autre est le majeur.

Les trois termes.

Le majeur est ordinairement attribut de la question. ainsi quand je dis: les hommes jaloux sont ils malheureux? malheureux est le majeur, car il a la plus grande extension et il est attribut. le mineur est généralement sujet.

Le troisième terme est le moyen. on y a recours pour découvrir entre le majeur et le mineur le lien que l'on ne voyait pas. C'est un terme intermédiaire ayant des rapports connus avec les 2 termes.

Les trois propositions.

Ceci nous permet de comprendre qu'il y a trois propositions. la majeure énonce le rapport connu du majeur avec le moyen. la mineure indique la relation du mineur et du moyen. on les appelle prémises (premisses) parce qu'elles sont énoncées avant



pour préparer l'esprit à recevoir une troisième proposition nommée conclusion; qui découle nécessairement des prémisses.

La conclusion est donc telle qu'on ne peut refuser de l'accorder, étant accordés les prémisses.

Le syllogisme a pu être comparé à un pont. Les deux rivières qui s'y joignent d'unir sont le majeur et le mineur, le moyen est le pilier placé au centre de la rivière. La majeure est l'arche qui unit le majeur au pilier; la mineure est l'arche qui joint le mineur au moyen terme. La conclusion est la chaussée même, le libre passage d'une des rives à l'autre.

Appliquons cela à la question de tant. à l'heure les jaloux sont ils malheureux. Je cherche un moyen terme dont je connaisse la relation avec les 2 autres, soit l'inquiétude, je sais que les jaloux sont inquiets. Je l'énonce dans la mineur; d'autre part je sais aussi que les inquiets sont malheureux. Je l'énonce dans la majeure et je puis dire dans la conclusion: donc les jaloux sont malheureux.

Règles du syllogisme - 1^{re} concernant les termes, 2^e concernant les propositions

Le syllogisme a huit règles d'importance mais qu'il faut connaître.

Sur ces 8 règles, quatre concernent les termes et quatre concernent les propositions. La scolastique après de les mieux retenir avait inventé huit vers latins.

Première Règle concernant les termes

1^{re} terminus esto triplex, medius, majorque minorque. C'est la définition même du syllogisme c'est moins une règle qu'une explication, que l'énoncé de l'analyse du syllogisme; que les termes soient triplicés: moyen, majeur, mineur.

Deuxième Règle.

2^e Latius hunc quam praemissae conclusio non vult.
La conclusio ne doit pas contenir un terme plus généralement pris que dans les prémisses. En effet comme la conclusio est tirée des prémisses, on se trouverait dans cette hypothèse avoir tiré le plus grand du plus petit, ce qui est absurde.

Troisième Règle.

3^e Aut semel aut iterum, medius generaliter esto.
Que le moyen terme soit pris généralement, au moins une fois. En effet si il était pris deux fois particulièrement, il suivrait que le majeur et le mineur auraient été comparés à deux choses différentes, il y aurait en réalité, deux moyens. Ainsi, soit le moyen terme homme pris dans 2 sens particuliers = Quelques hommes sont voleurs = et = Quelques hommes sont vertueux = on doit avoir = Quelques voleurs sont vertueux. Voilà où l'on est conduit.

Quatrième Règle

4^e Nequaquam medium capiat conclusio fas est.
La conclusio ne doit jamais contenir le moyen terme. En effet, il n'est intervenue que pour servir d'intermédiaire, il n'a rien à faire dans la conclusio qu'il ne peut plus qu'embrouiller.

Première règle concernant les propositions.

5^e Ambae affirmantes, negantem generale negantes.
Deux prémisses affirmatives ne sauraient engendrer une conclusion négative. En effet si j'affirme que le majeur est uni au moyen, et que le moyen est uni au mineur, la conclusio ne peut pas le nier.

Deuxième Règle.

6^e Utique si praemissa neget, nihil inde sequetur.
Si les deux prémisses sont négatives, on ne peut rien conclure. En effet si je nie que le majeur soit uni au moyen, et que le moyen soit uni au mineur, il n'y a pas de conclusio possible.



Troisième Règle

deux cas à considérer.

1^{re} Beforen sequitur remper conclusio partem.
La conclusioz suit toujours la plus faible partie. C'est à dire que si l'une des deux prémisses est affirmative, l'autre négative, la conclusioz sera négative; et que si des deux prémisses l'une est universelle et l'autre particulière, la conclusioz sera particulière.

En effet si j'affirme d'une part, que le majeur est uni au moyen et que je nie de l'autre, que le mineur soit uni au moyen. Je dois nier que le mineur soit lié au majeur.

En second lieu cela revient à dire que toute conclusioz universelle est précédée de deux prémisses universelles.

Il y a deux cas à considérer. 1^{er} nous allons examiner d'abord une conclusioz affirmative universelle et deux prémisses négatives.

Il s'agit de démontrer que les deux prémisses sont universelles. Le sujet doit être universel, c'est le mineur. (Latin hunc) Il ne peut pas être sujet dans la mineure, parce qu'elle est affirmative, autrement la conclusioz ne le serait pas. Il est donc sujet universel et rend ainsi la mineure universelle. — Il nous faut démontrer que le majeur est universel. Le moyen terme doit figurer au moins une fois universellement dans les prémisses. (aut semel), il n'est pas universel dans la mineure, car il y est attribut. Il ne peut pas être non plus attribut dans la majeure pour la même raison. Par conséquent il doit être sujet. Il rend alors la majeure universelle. Comme la mineure l'est déjà, elles sont toutes les deux universelles. C.Q.F.D.

2^o Prenons une conclusioz universelle négative. Le sujet de cette conclusioz

est universel. Son attribut est universel car elle est négative. Donc la majeure et la mineure sont universels dans les prémisses. De plus le moyen terme doit être pris au moins une fois universellement, donc les trois termes sont universels. L'un d'eux pourra être l'attribut de la prémisses négative, les deux autres seront forcément sujet parce que l'autre prémisses est négative. Les deux prémisses ayant leurs sujets universels, sont toutes deux aussi universelles. C. G. F. D.

Quatrième Règle.

Deux cas à considérer.

1^{re} Mit sequitur geminis ex particularibus unquam. De duabus particularibus, et uix a pas de conclusio.

Il y a deux cas à considérer. 1^o Les deux particulières sont affirmatives. Les deux prémisses étant particulières, leurs termes sont particuliers. Or le terme moyen doit être pris au moins une fois universellement. Cette règle est violée.

2^o L'une des particulières est affirmative, l'autre négative. La conclusion sera négative. Le majeur, attribut de la conclusion sera donc général. Le moyen terme doit aussi être une fois. De ces deux termes universels l'un pourra être l'attribut de la prémisses négative l'autre sera forcément sujet de l'autre prémisses, qui sera universelle. Sans quoi, point de conclusion.

Règle unique renfermant les autres.

une règle unique et simple, résume toutes les précédentes : le majeur doit contenir implicitement la conclusion et la mineure doit le faire voir.

Les figures du syllogisme

La figure du syllogisme dépend de la place du moyen terme dans les prémisses. Le moyen terme peut être : soit sujet



dans les deux premières soit attribut
dans les deux premières ; soit sujet dans
la première, attribut dans la seconde,
soit attribut dans la première et sujet
dans la seconde.

Les deux derniers cas se ressemblent
beaucoup, aussi certains logiciens ne
comptent que trois figures au lieu de
quatre.

La première figure est celle où le sous-
jet terme est sujet dans la première,
attribut dans la seconde. (sub. proe.)

La deuxième figure est celle où le moyen
est attribut dans les deux premières.
(proe. proe.)

La troisième figure est celle où le moyen
est deux fois sujet. (sub. sub.)

La quatrième figure est celle où le
moyen est d'abord attribut, ensuite
sujet. (proe. sub.)

D'où e vers de la scolastique.

Sub. proe. deux proe. proe., deux sub. sub., deux proe. proe.

Les modos du syllogisme dépendent de la
quantité et de la qualité des prémisses. or
il n'y a parmi tous les modos possibles (64)
que 4 modos valables pour la 1^{re} figure.

4 pour la seconde, 6 dans la troisième
et 8 dans la quatrième. En tout 19 modos
dans le syllogisme. C'est à dire que
sous les raisonnements déductifs possi-
bles se trouvent dans les modos.

Pour retenir ces 19 modos la scolastique
a inventé des mots sans aucun sens d'
ailleurs, mais contenant les voyelles a e
i o qui comptent seules, et indiquant par
là quelles propositions prendre pour faire
chaque mode de chaque figure.

Barbara celarent-darii-ferio-baraleptoz
Cesare-camestres-festino-baroco-darapti
Celantoz-dinamis-datisi-locardo-ferioz
Celantes-dabitio-ferisomoz.

Il faut remarquer qu'il n'y a que les trois
premières voyelles qui comptent.

Les 19 modos du syllogisme.

Remarque. Réductions de tous les syllogismes en syllogismes de la première figure.

Ainsi en syllogisme en barbara est du 1^{er} mode et de la 1^{re} figure. C'est à dire que les trois propositions sont en A. (universelles affirmatives.) et que de plus le type est sub-proc. Ainsi : tous les hommes sont mortels = le moyen est sujet. = nous sommes tous des hommes = (attribut) La conclusion est universelle = donc nous sommes tous mortels =

La première figure est de beaucoup la plus usitée. Aussi a-t-on cherché à réduire tous les modes des autres figures, aux quatre modes de la première.

C'est ce que l'on appelle réduction des modes, elle se fait au moyen de la conversion des propositions.

Soit le syllogisme de la 2^{me} figure en Cesare (proc. proc.) le moyen terme doit être 2 fois attribut. Or a : = nul bœuf n'est homme - tous ces animaux sont des bœufs - donc tout de ces animaux n'est ~~homme~~ homme. = Or peut changer la proposition première et dire : = nul homme n'est bœuf = Or a une proposition en E comme la première, mais le syllogisme est en celarent de la première figure.



R. Bellamy

Philosophie. Leçon 11^{me}

Logique (VIII). Différentes formes du raisonnement déductif. - Et la démonstration.

que le champ de la déduction est plus large que celui du syllogisme.

Nous avons étudié dans le syllogisme la forme rigoureuse et parfaite de la déduction, mais son domaine est plus large que celui du syllogisme. Il y a quantité de raisonnements déductifs qui n'affectent pas la forme syllogistique. Dans la conversation, nous raisonnons presque toujours. La tâche de l'orateur est de raisonner beaucoup pour convaincre et de toucher pour entretenir. Cependant, il est très rare de trouver un syllogisme et peut-être dans la conversation, soit dans un discours; c'est encore plus vrai d'un poème.

Le Prosyllogisme.

Voici les principaux raisonnements déductifs qui ne sont pas des syllogismes, bien que s'y rapprochant. Le Prosyllogisme est un syllogisme allongé. Il est tel que la conclusion d'un premier syllogisme sert en même temps de majeure à un second. Ainsi, par exemple, il y a cinq propositions, la troisième faisant partie des deux syllogismes. La preuve cartésienne de l'immortalité de l'âme est un prosyllogisme. Toute substance simple est indécomposable - Or l'âme est une substance simple - Donc l'âme est indécomposable - Mais ce qui est indécomposable est impérissable - Donc l'âme est impérissable.

L'Epichérème

L'Epichérème (III, X, p. 34 - effort) est un syllogisme dont chaque prémisses est développée, c'est à dire, accompagnée de sa preuve.

Tout le Pro Milone de Cicéron est un



épichérème : majeure. Or a le droit de
tuer l'homme par lequel on est menacé
dans son existence. Cela est prouvé
par la loi morale, la légitime dé-
fense, les lois romaines, etc. —

mineure. Or Nulon était en cas de
légitime défense, contre Clodius
qui en voulait à ses jours. — Cela est
prouvé par l'enquête, par les té-
moins — conclusion. Donc Nulon
a bien fait de tuer Clodius. [Port logel]

L. Luthymême

L. Luthymême (1^{re} Op. w.) est un rai-
sonnement abrégé, c'est à dire, dont
une des prémisses, ou même la
conclusion est sous entendue dans
l'esprit, comme étant facile à
suppléer.

Exemple: Il faut détester tous les
vices, donc il faut détester l'hy-
pocrisie. On sous-entend: Or l'
hypocrisie est un vice. — On pour-
rait aussi sous entendre la ma-
jeure et dire: l'hypocrisie est
un vice donc il faut la détester —
On peut encore sous entendre la
conclusion et dire: On doit détester
tous les vices, or l'hypocrisie est
un vice. (ὑποκριὸν σὺλλογισμὸς) inutile.

Le Sorite.

Le Sorite (du grec σόρος, tas) est
un raisonnement formé de plu-
sieurs propositions accumulées de
telle sorte que l'attribut de la pre-
mière devient le sujet de la seconde
jusqu'à la dernière qui contient à
la fois et le sujet de la première
et l'attribut de la dernière.

Il y a toujours au moins quatre
propositions.

Exemple: Le boz viz, dit l'irrope, fait
le boz sang — le boz sang fait la
bonne santé — la bonne santé fait
la bonne humeur — la bonne humeur
fait les bonnes pensées — les bonnes

frances font les bonnes actions - Les bon-
nes actions nous gagnent le ciel -
Donc le Roy n'y nous gagne le ciel.
Suivant Montaigne les animaux qui
l'oy croit ne pas raisonner, font
au contraire des sorites. Se cite l'
exemple du Renard que les Thraces
mettent sur la Glace, quand ils ne
sarent pas si elle peut les porter.
Si le renard revient sur des pas, les
Thraces ne passent pas, parce que
le renard a fait le sorite suivant:
Ceci bruit - or ce qui bruit, remue -
ce qui remue, n'est pas glace - ce
qui n'est pas glace, glisse sous le
pied - donc ceci glisse sous le
pied. (Usages II. 12)

En résumé, le sorite est un syllogisme
dans lequel, il y a quantité de ter-
mes moyens intercalés.

Le Dilemme (Дилемма, prendre
deux fois) est un raisonnement à
deux tranchants. Il consiste à diviser
un cas en ses diverses alternatives pos-
sibles et à démontrer qu'une seule
et même conclusion découle de ses
alternatives. La conclusion a alors
une force double.

un général dira à une sentinelle qui
aura laissé surprendre le camp: ou
tu étais à ton poste, ou tu n'y étais
pas - si tu y étais, tu nous as
trahi, et ne donnant pas le signal
d'alarme - Dans ce cas tu mérites
la mort - si tu n'y étais pas, tu
as enfreint la discipline - dans
ce cas encore tu mérites la mort.

C'est un argument auquel il n'y a rien
à répondre.

L'exemple est encore un raisonnement
fort usité en rhétorique. La majeure
sous entendue est à peu près, celle-ci:
il faut faire ce qui a déjà réussi et

Le Dilemme

L'exemple



Exemple a pari - a contrario

Exemple a fortiori

Remarque.

Argument ad hominem.

Remarque

II. En elle-même la déduction n'apprend
rien de nouveau par elle-même.

éviter ce qui a déjà été. On fait appel dans
la mineure à un événement ayant rap-
port à la situation actuelle et l'on
déduit la conclusion.

L'exemple est dit: a pari quand il est
tiré d'une situation pareille à celle
dans laquelle on est. L'exemple est a
contrario, quand on le tire d'une situa-
tion contraire, ou des effets d'une ré-
solution contraire à celle que l'on veut
faire prendre.

L'exemple est dit: a fortiori quand
dans le cas présent, il y a toutes les
raisons de faire une chose, etc même
beaucoup d'autres, que dans le cas
pris pour exemple.

Le raisonnement est autant d'induc-
tion que de déduction. En effet, on
prend pour accordé que ce qui est
déjà arrivé dans une circonstance,
arrivera encore de même dans une
circonstance semblable. C'est une cro-
yance, fond de l'induction.

L'argument ad hominem consiste
à citer à un juge, quelque chose qui
lui est personnel, quelque chose qu'
il ait dit ou écrit antérieurement
après de l'amener, s'il veut être con-
vergent avec lui-même, à prononcer
le jugement que l'on veut.

Le raisonnement ne sert pas au-
tant à prouver la vérité ou la
fausseté d'une chose; il n'a pas
pour objet la vérité, il sert seule-
ment à engager l'homme dans la
voie ou l'on veut l'amener. C'est
un procédé de rhétorique.

Quelle est la vraie nature de la
déduction? Elle ne nous apprend
rien de nouveau par elle-même. En
effet une des règles du syllogisme dit
formellement: qu'il n'y doit rien y
avoir de plus dans la conclusion que

Dans les prémisses. Par conséquent la conclusion ne peut qu'énoncer quelque chose déjà implicite dans les prémisses. Quand je dis = Tous les hommes sont mortels - or Socrate est un homme - donc Socrate est mortel. = l'affirmation de la conclusion est implicite dans la majeure. Ainsi un raisonnement déductif qui prétendrait contester quelque chose de nouveau dans la conclusion serait faux; car elle n'est obtenue que par une pétition de principes, parcequ'elle était accordée implicitement dans les prémisses.

Ainsi les raisonnements qui nous enseignent, qui nous infèrent quelques choses sont seulement ceux qui vont du particulier au général, ou du particulier au particulier.

Quelle est au fond, notre raison de croire que Paul est mortel? C'est que nous avons vu mourir tous les humains. En fait nous en concluons que rassemblement les majeures quand nous raisonnons du particulier au particulier.

Monsieur Mill raconte qu'un seigneur anglais disait à un de ses amis, homme de beaucoup de sens, mais de peu d'instinct, envoie pour rendre la justice dans une colonie, et qui lui demandait des conseils sur cette mission:

= "Jugez avec votre simple bon sens, mais ne donnez jamais de raisons à personne sur vos jugements." =

En effet, nous raisonnons beaucoup plus souvent d'après notre expérience, que d'après des lois générales. Quand on veut aller d'un côté d'une montagne à l'autre versant, il y a deux moyens. On peut passer par le sommet d'où l'on juge admirablement la route à suivre, c'est le raisonnement parfait; mais on peut aussi

on peut se passer de la majeure pour raisonner fort bien.



Qu'est ce au fond que le syllogisme ?

aller par des sentiers le long de la montagne et arriver ainsi plus vite et avec moins de peine - C'est ce que l'on fait généralement en raisonnant.

Il suit de là que le syllogisme n'est que la moitié du raisonnement, la dernière partie du chemin qui consiste à descendre du sommet. La vraie partie qui nous apprend du nouveau c'est l'expérience et l'induction.

Quand nous avons beaucoup vu, nous généralisons nos observations; nous pouvons alors induire que cela se passera de même, dans une même circonstance.

La maxime est alors une proposition énonçant le résumé de nos inférences antérieures, c'est le résumé des notes prises dans l'expérience. Le syllogisme proprement dit est donc l'opération qui consiste à interpréter ces notes de façon à demeurer d'accord avec nous mêmes.

Utilité du syllogisme.

à quoi sert le syllogisme ? Est il vraiment utile ? Oui, voici ces différentes utilités elles sont encore assez considérables pour qu'on n'y renonce pas.

Première Rais.

Le raisonnement déductif repose la même chose parce que, grâce à l'usage qu'il nous permet de faire des propositions générales, il nous autorise à oublier toutes les particularités de l'expérience antérieure. Quand on dit: tout homme est mortel, c'est le résumé d'une masse d'expérience.

Deuxième Rais.

En outre, le raisonnement déductif nous permet d'user de l'expérience d'autrui comme de la nôtre. Si nous nous voyons mourir personne, il suffit que nous sachions par quelque un que tous les hommes meurent, pour que nous soyons assurés sur de ce qui doit arriver à tout homme, que si nous avons déjà vu mourir quelqu'un.

Cinquième Raiso.

Quatrième Raiso.

Utilité de la forme syllogistique

III Qu'est ce que la démonstration ?

Exempl.

fruit de la démonstration
est la science. Appuie.
connaissance de Dieu
Ch. I

Définitions dans les sciences purement
déductives.

Axiomes

Leurs caractères

7
Quand la déduction ne servirait qu'à nous
rendre conséquents avec nous mêmes cela
serait beaucoup. C'est un grand service rendu
à des êtres raisonnables que de leur per-
mettre de ne point se contredire. Le raiso-
nement déductif nous donne de la consistance
dans nos pensées et de la constance dans
nos actions.

Enfin, bien que la déduction ne nous enseigne
rien de nouveau, il peut arriver que la
vérité soit imprévue, nous avions les
éléments d'où on la tire, mais nous ne
l'avions pas tirée.

Quant à la forme syllogistique que l'on
attaque tous les jours, elle est cependant
utile, car on en a besoin pour savoir s'il
raisonne correctement.

III La démonstration est un sujet tout à fait
analogue. C'est un enchaînement de
raisonnements déductifs; c'est un tissu
de déductions, menant à des conclusions
de plus en plus éloignées.

Je veux savoir si cette substance est du
poison, je peux le démontrer en faisant
ce syllogisme: l'arsenic est un poison,
or ceci est de l'arsenic, donc c'est du
poison. — Pour démontrer chaque un des
points, on peut dire: l'arsenic est une
substance qui a telle couleur, telle odeur,
et qui empoisonne, or cette substance a
dans ce cas, donc c'est de l'arsenic et elle
empoisonne.

Les définitions dans une science purement
déductive sont toutes à fait hypothétiques
ainsi: qu'est ce qu'une ligne? c'est tout
de l'hypothèse.

Les axiomes sont des propositions d'une évidence
souveraine, telle que l'esprit y adhère au
premier coup. ainsi le tout est plus grand
que la partie.

Les axiomes sont universels, vrais dans tous
les temps et dans tous les lieux; ils sont de
vérités universelles; l'expérience n'a rien



Discussion relative à ce qui est inconcevable.

Les axiomes dits de contradiction ou exclusions de milieu sont-ils à part ?

Démonstration par l'absurde.

Démonstration synthétique et démonstration analytique.

à y faire. Le sort des généralisations d'une expérience très simple, jamais démentie, ce n'est que cela.

Où, à vouloir voir dans les axiomes une nécessité à part dont le contraire est inconcevable. Le mot prête à très des discussions, quoique l'idée soit juste.

Il y a 40 ans, on disait blanc comme un cygne, il était inconcevable qu'il y eût des cygnes noirs. On a cependant trouvé en Australie. Le domaine de l'inconcevable est très mobile.

Les axiomes dits principes de contradiction s'énoncent ainsi : Deux choses contradictoires ne peuvent être toutes deux vraies, ni fausses à la fois; si l'une est vraie, l'autre est fausse. — Il faut qu'une affirmation soit vraie ou fausse et il n'y a pas de milieu.

Ces deux axiomes ne sont qu'évidents, ils n'ont jamais été démentis.

L'exclusion de milieu n'est pas toujours vraie. Une sygne est un animal mortel, poisson, mortel femme.

La démonstration par l'absurde consiste à prendre la contradictoire d'une vérité et à prouver qu'elle est fausse, donc celle que l'on veut démontrer est vraie.

On appelle démonstration analytique celle qui consiste à prendre la proposition et à démontrer de détails et détails.

La démonstration synthétique consiste à partir des preuves, à les enchaîner et à arriver ainsi à la vérité.

B.

W.

A. Bellamy

Philosophie. 12^{me} leçon

Logique II. De l'Induction. — Observation — Analyse — Synthèse.

Définition de l'induction.

On appelle induction le raisonnement par lequel l'esprit va du particulier qu'il connaît au général qu'il ne connaît pas encore. Induire, c'est partir de faits isolés pour élever à des affirmations très générales appelées lois qui expliquent tous ces faits particuliers et tous ceux du même genre. C'est encore, étant données quelques vérités constatées pour certains êtres, dans certains temps et dans certains lieux, prononcer des vérités portant sur tous les êtres de la même espèce, sur tous les temps et sur tous les lieux.

ainsi j'ai vu quelque fois l'eau placée sur le feu bouillir; c'était une eau particulière d'une source très déterminée, placée dans un vase et sur un foyer aussi particuliers. Pourtant quand j'ai fait quelques épreuves de ce genre cela me suffit pour déclarer que l'eau, toute l'eau, bout, placée sur n'importe quel foyer, dans n'importe quel vase, à partir de 100° 2 marqués par n'importe quel thermomètre exact.

Loi importante

Il est évident que sans une telle opération il n'y aurait pas de science possible. Ce ne sont pas les faits isolés qui font l'objet de la science ce sont les idées générales. Il résulte que puisque la déduction ne nous apprend rien et tire seulement de certaines affirmations générales, ce qu'elles contiennent implicitement, l'induction qui forme ces affirmations générales fait toute la science à elle seule. Tel est son immense avantage.

C'est véritablement là le procédé instructif celui par lequel nous démontons des vues générales au milieu du chaos apparent. C'est



Le triple objet de l'étude des faits.
Constater.

Expliquer.

Prévoir.

A quels titres ces 3 choses relèvent de la
logique.

Expliquer : véritable but de la logique, avant
d'avoir observé et décrit.

surtout par le pouvoir d'induire que nous
sommes des hommes.

L'étude des faits a un triple objet. 1^{er} Constater. nous les constatons alors même que
nous ne le voudrions pas; par une course
que nous ne pouvons empêcher, nous sommes
plus profondément dans leur étude et l'
idée nous vient d'y chercher les lois. Mais
auparavant il faut bien constater les
faits, ne pas se contenter de les voir, mais
chercher à les voir et à les entendre, c'est
à dire regarder et écouter.

2^o Après avoir bien constaté, on éprouve le
vif besoin de les expliquer; car même on
voit, ~~mais~~ on connaît une chose, plus on
voudrait savoir comment elle se produit.
L'objet propre de l'induction est de satisfaire
cette curiosité.

3^o Enfin, quand on explique, on a trouvé la
loi, cette loi même nous permet de
prévoir. Une loi scientifique bien certaine
est comme un belvédère élevé d'où l'esprit
aperçoit une multitude de choses qu'il
n'avait pas encore vu. L'avenir est l'objet
de sa dernière curiosité.

Constater, expliquer, prévoir; ces trois opé-
rations relèvent de la logique à des titres
différents. Constater, c'est relativement
facile; les règles en sont simples, mais
elles ne sont pas d'une suprématie effica-
ce. On apprend bien à constater les
faits plus ou moins sûrement, mais
c'est surtout une affaire de l'art naturel
et d'éducation.

Le second point, expliquer est le véritable
objet de cette partie de la logique, car la
logique est censée d'appeler logique de la
découverte.

Quant à prévoir, il y a deux manières
de le faire: soit instinctivement, d'une
façon animale, par association des idées
soit d'une façon purement scientifique
comme lorsque les animaux

Le passage ennuient à l'approche de l'avenir.
Le mot prévoir est bien à sa place, mais
la prévision n'est produite que par une
pure association d'idées.

La prévision scientifique, au contraire,
est déductive; étant données les lois que
l'induction a trouvées, la déduction inter-
prète les interprète et en tire la connais-
sance du futur. La prévision s'obtient par
une simple application de la théorie du syl-
logisme à l'induction.

Observations instinctives, ou méthodiques.

Avant d'expliquer les faits, nous nous dit,
il faut d'abord constater, cela se fait par
l'observation. Observer: c'est se rendre atten-
tif à un fait présent après de le voir aussi
bien de possible dans toutes ses parties.

Il y a des faits physiques qu'on observe par
les sens, mais il existe un autre genre d'
observation qui se fait sur des phénomènes
instinctifs. C'est l'observation intérieure
ou mentale, appelée réflexion.

Des deux côtés l'observation peut être ou
instinctive ou méthodique. Instinctive
parce qu'étant donnée que nous sommes
des hommes, nous avons tous un minimum
de curiosité; il y a donc pour tous certains
faits qui nous intéressent. Seulement
une telle manière d'observer ne peut amè-
ner à des découvertes bien solides. C'est pour-
tant sur ce terrain que l'homme a vécu
longtemps.

Ainsi qu'il y a à rendre méthodique
une observation instinctive.

L'observation peut devenir méthodique, c'est
à-dire recevoir certaines règles qui la ren-
dent beaucoup plus sûre. Il y a un im-
mense avantage à rendre méthodique
une observation instinctive. Pour y ar-
river, on remarque comment l'esprit s'y
prend quand il observe bien et qu'il arrive
à des remarques fécondes et on lui épargne
à l'avenir la peine de tâtonner.

À ce changement, l'esprit gagne beaucoup
en promptitude, et devient beaucoup plus
exact, car on est plus sûr de ce que l'on a vu.



Le 1^{er} observation scientifique.

Conditions organiques

Conditions mentales.

et regardant que de ce point on a aperçu pas-
sionnément.

L'observation scientifique, c'est à dire le
travail de l'esprit qui se met en présence
de la réalité et qui s'interroge attentivement
à des conditions toutes organiques et
des règles logiques.

Les conditions sont: 1^{re} organiques, il
ne faut pas s'étonner de voir dans l'ob-
servation scientifique des conditions qui
lui semblent d'abord étrangères; on est plus
ou moins bien organisé pour observer.
Ainsi un ingénieur ne peut de ses longues
ne fera jamais d'aussi bonnes observa-
tions physiques qu'un homme à sa
vue pénétrante. Il faut donc pour
bien observer, l'intégrité des organes. Et
plus il faut l'état de veille. Et y a
veille et veille, il y a des moments où
nous sommes plongés dans un sommeil
relatif; il y a des hommes qui, bien que
réveillés, sont un peu endormis. C'est là
une manière d'être funeste à l'observa-
tion scientifique.

2^{de} les conditions mentales sont plus com-
pliquées. 1^{re} d'abord, dit Bacon, il faut
un certain dos de s'étonner. Il est cer-
taines natures blasées que rien n'étonne,
que rien n'intéresse, et ne seront ja-
mais des savants. Le savant sera celui
qui remarque tout, qui contemple les
pierres du chemin. = la science est fille
de l'étonnement. =

2^{de} Il faut une grande force d'attention,
condition qui tient un peu à l'organisme
mais qui cependant doit être rangée dans
les conditions mentales.

3^{de} Il faut une impartialité absolue, pour-
tant d'idées préconçues, elles sont mortelles à la
science. Tant le vide dans son esprit avant de
commencer à chercher, c'est le moyen d'ar-
river rapidement, autrement on ne parvient
à rien.

In quoi l'observation est insuffisante.

Règles de l'observation.

Pour observer un fait, il faut qu'il se présente nous et dépendons, nous sommes donc un peu passifs. Pour très faire, il ne faudrait jamais jamais perdre de temps et ne manquer jamais une occasion d'observer. Cela pose nous les règles de l'observation.

- 1^{re} L'observation doit être complète, pour qu'une observation soit bonne, il faut observer tous les détails, mêmes ceux qui paraissent indifférents.
- 2^{de} Il ne faut pas trop voir, c'est à dire éviter de voir des choses qui n'y ont pas. Il faut être complet et exact.
- 3^{de} Enfin il est toujours bon de suivre un ordre déterminé. de vrai moyen de tout voir et de ne pas trop voir, c'est l'ordre par lequel on observe seul et la division du travail quand on est plusieurs.

Propriétés de l'observation.

L'observation a fait des progrès remarquables; dans l'antiquité on n'observait guère, cela se comprend. Les phénomènes de la nature, et effet, étaient attribués à des divinités jalouses de leurs secrets et c'était presque un sacrilège que de songer à sonder ces secrets. Il faut arriver à Aristote pour trouver les premières observations scientifiques.

L'observation est souvent impossible. Ainsi quand on est rendu à l'autre bout du monde pour observer une éclipse de soleil, les nuages nous empêchent de rien voir. C'est à cela qu'est dû le retard des sciences qui ne vivaient que d'observations. Elles sont éclairées des phénomènes. On y supplée par l'expérience.

Opérations impliquées dans l'observation.

L'observation bon ou mal faite implique deux opérations essentielles: l'analyse et la synthèse. Plus ces opérations sont précises, meilleur est l'observation qui en découle.

Analyse. Définition

L'analyse est une opération de l'esprit qui consiste à décomposer les objets complexes en les questions complexes, pour



Analyse effective.

Analyse non effective.

Requis de l'Analyse

Synthèse. Définition.

ou mieux connaître les détails. C'est d'ailleurs
celui que conseille Descartes dans la seconde
règle de sa méthode. Diviser pour regner
à l'az dit; ou disait bien, de même, diviser
pour vaincre. C'est la véritable façon de
trouver la vérité.

L'analyse est ou effective ou non effective.
Elle est effective quand elle se fait sur
réalité, sur rebuts: l'analyse de l'eau qui
isole l'oxygène et l'hydrogène est effec-
tive. Le travail des couturières qui com-
mencent par défaire une robe pour ap-
prendre à la refaire. (Port-Royal) est de
même genre.

L'analyse est souvent non effective,
elle se fait alors par simple abstraction,
comme lorsqu'étant donné par exemple
un poids de plomb, on considère à part la
couleur exclusivement, ou le poids, ou
la forme.

que l'analyse soit effective ou non,
il faut: 1^{er} la pousser aussi loin que
possible, parce que si elle est bonne, elle
l'est partout où elle est possible. — 2^{er} ne
pas la pousser trop loin. En effet l'
extrême détail est mortel à la science.
Lorsque l'esprit est noyé dans de petites
affirmations isolées, dont il ne voit pas
exactement le lien, il n'arrive à aucun
résultat sérieux. Ainsi dans ces tableaux
si tous les détails étaient également bien
soignés, on aurait une œuvre tout à
fait décevable à l'œil.

Ceci nous amène directement à la
Synthèse. L'analyse doit être suivie
de cette opération inverse et elle-même.
On est bien sûr, en effet, et d'après de l'
analyse, que l'oxygène et l'hydrogène sont
contenus dans l'eau, ^{que} quand, et les mé-
langeant ensemble, il en résulte de l'eau.
Condillac a très bien vu l'importance
de l'analyse, mais il a complètement
oublié la synthèse. L'exemple qu'il donne

De l'analyse est celui-ci :

J'assire de nuit dans un château, ignorant
où je suis. Au jour on ouvre vivement les
volets de ma chambre et on les referme
immédiatement. Mon regard a tout embas-
sé, mais je n'ai rien vu, faute de voir le
détail, je ne connais pas l'ensemble.

Cordillac s'arrête et chemise, il devrait dire
qu'il ne connaît cette campagne, mais pas
quand il aura vu le détail, mais quand
fermant les yeux, il verra dans ses idées
les détails dans le même ordre.

La Synthèse est enseignée par Descartes. Dans
sa 1^{re} règle de la méthode.

Règle de la Synthèse.

- 1^{re} La Synthèse doit s'admettre aucun de élé-
ments qui n'étaient pas dans l'analyse.
C'est à dire, il ne faut rien admettre dans
la Synthèse que l'analyse n'ait découvert.
- 2^{de} Il ne faut rien admettre des détails de l'
analyse, c'est évident a priori, autrement
la Synthèse ne serait pas complète.

Esprits analytiques et synthétiques

Rien que l'analyse et la Synthèse soient
également nécessaires à l'homme. Certains
esprits analysent plus facilement, tandis
que d'autres ont plus de tendance pour
la Synthèse.

Les esprits analytiques sont clairs, enche-
lants à porter de points. Descartes est leur
type. Le dicte analytique par excellence
est le XVIII^{me} Voltaire est le type de
cette tournure d'esprit. Il est très
lucide, plein de points; sa phrase est
courte, et porte toujours. La période
lui est odieuse.

Le dicte le plus synthétique est le
XVII^{me} la langue est synthétique. Pros-
per est le représentant de cette tendance
les phrases sont pleines et majestueuses
Descartes déjà analytique par la
pensée, reste encore de son temps par
la langue, son style est synthétique
ses phrases sont pleines d'amplitude.
Il en est de même pour Pappe; dont la



phrase est peu française à force d'être
longue.

Les langues à inversions, comme le latin,
l'allemand sont des langues synthétiques
la pensée s'y plie et s'y replie pour en-
fermer plus de choses. —

Telles sont les opérations qui concourent l'es-
prit pour connaître les faits, et les bien
connaître. comment de ces faits bien
constatés fera-t-il jaillir la loi, ce sera
l'induction proprement dite, ce sera
l'objet de la prochaine leçon.

—

H. H.

Raymond Bellamy.

8
Pas mal, mais il
surmarche deux: riparez
le temps passé; lacunes
composée en
philosophie 13^{me} écos.

Logique (X) - De l'expérimentation et des lois de la nature.

L'expérimentation.

Nous avons vu que l'observation ^{observation} ~~expérimentation~~ n'est pas toujours applicable ni toujours efficace. On remédie à cette insuffisance par une observation active nommée expérimentation.

Qu'est-ce qu'expérimenter? C'est non plus attendre qu'un phénomène se produise pour l'observer; mais le produire soi-même dans des circonstances choisies, avec une intensité réglée et avec toutes les précautions voulues.

L'observation se fait dans la nature, l'expérience dans le laboratoire. La nature est à nos ordres, et la force à parler, et fait notre soi-même les occasions d'apprendre.

Qualité native qu'elle suppose

Pour expérimenter, il faut une qualité native que Bacon avait bien vu, bien qu'il n'ait pas connu la supériorité de la expérimentation actuelle. Le tabula rasa, c'est-à-dire du flair. Le chercheur est un chasseur; Expérimenter = c'est une chasse de tabula dit Bacon. Dans son laboratoire le savant joue au plus fin avec la nature, il faut une rigueur, une exigence toute particulière pour modifier à propos les conditions de son expérience.

Les règles d'après Bacon.

voici les règles de Bacon données à l'expérimentation; bien éclaircies, elles sont suffisantes

Variatio Experimenti

1^{re} Il faut varier l'expérience (variatio experimenti) la nature est bien avare et quand elle nous montre ses phénomènes c'est au milieu de mille circonstances, il s'agit de savoir celle qui détermine



Translatio experimenti

le phénomène, c'est pour cela qu'il faut varier l'expérience.

1^{re} Il faut transporter l'expérience (*Translatio experimenti*). C'est une autre façon de la varier. C'est par exemple refaire une expérience dans le vide, ou dans un gaz, et voir comment se comporte le phénomène.

Compulsio experimenti

2^{de} On doit pousser l'expérience aussi loin que possible (*Compulsio experimenti*).

Pascal lui-même a eu beaucoup de flair pour trouver cette règle dans un temps où l'on se contentait d'à peu près. Si Pascal cette règle a produit son effet, la science a fait de grands progrès depuis lors. C'est grâce à ce principe que la loi de Mariotte a été trouvée inépuisable pour beaucoup de gaz. (M. Regnauld)

Productio experimenti

3^{de} On doit prolonger l'expérience dans le temps. (*Productio experimenti*). C'est que le temps est un agent comme un autre. Il faut compter avec lui surtout dans la micrographie. M^r Pasteur dans sa lutte contre les partisans de la génération spontanée, a conservé du bouillon pendant plus de douze ans.

Inversio experimenti

4^{de} Il faut renverser l'expérience. (*Inversio experimenti*). En effet si l'on veut savoir l'effet d'un engrais artificiel, on ne peut pas être sûr de l'efficacité. Il faut faire des expériences comparatives.

Sortes experimenti

5^{de} Il faut aussi compter avec la chance (*Sortes experimenti*). Si le savant tâtonne, s'il cherche au hasard, c'est du temps bien employé le plus souvent, car il est ainsi amené à faire des découvertes auxquelles il ne songeait pas.

L'expérimentation dans l'antiquité

L'expérience est pour ainsi dire d'usage récent. L'antiquité a expérimenté à sa manière Aristote soupçonnant la

l'espaceur de l'air, le pesait dans des
outres. C'était ce qu'il y avait de
plus beau. De la même façon l'an-
tiquité avait imaginé de l'expérimen-
ter sur les choses philosophiques et
morales.

La vie de l'enfant était quelque fois sacré-
fiée. Ainsi pour savoir quel était le
langage primitif et naturel de l'hom-
me, des Egyptiens misent des enfants
dans des endroits isolés où une chèvre
les nourrissait. Les enfants qui n'avaient
jamais entendu la voix humaine pro-
nonçaient la syllabe *hi*. Alors on en a
conclut que le langage primitif était
le phénicien parce que *bet* signifie *paix*
ou cette langue. Cela ne prouvait rien
et c'était immoral.

La perfection actuelle. A quoi elle tient?

Chez nous l'expérimentation a acquis
une perfection incroyable qui tient
aux instruments admirables que nous
possédons. Le microscope nous a ouvert
un monde immense que l'antiquité
ne pouvait soupçonner. Le télescope
augmente la portée de notre vue et nous
a fait découvrir des millions d'étoiles.
Certains instruments marchent même
pendant notre absence et enregistrent
eux-mêmes les phénomènes.

Débat relatif à l'expérimentation par
vivisection.

L'expérience a pris de nos jours une
tournure que l'antiquité n'aurait
jamais acceptée. Elle s'est portée sur
des êtres vivants. Pour les anciens, la
vie et la mort étaient choses sacrées.
La dissection d'un cadavre était sévè-
rement interdite, et plus forte raison
l'expérience sur les vivants. Chez nous
la vivisection a augmenté énormément
nos connaissances. Elle a rendu possible
la physiologie qui a fait et fera faire
tant de progrès à la médecine.
On a beaucoup reproché à Magendi de
faire souffrir les animaux dans ses



expériences. Il est certain que si c'était par plaisir, on s'en imposerait plus qu'il n'était utile, c'est immoral, mais la vie humaine, la santé a un prin^{ci}pe bien autrement supérieur à celui de la vie des animaux. Il faut en faire un public pour former des élèves. mais dans cette mesure seulement la vivisection est permise et utile.

La loi, véritable but de l'expérience.

Elle n'est pas le simple total des faits
elle dépasse l'expérience.

Le but de toutes les observations, de toutes les expériences est d'arriver à la loi. On observe pour induire, pour arriver à des formules générales s'appliquant à des phénomènes de même espèce.

La loi n'est pas un simple total des faits accumulés, c'est à tort que l'on appellerait induction l'énumération seule des phénomènes. L'antiquité appelait induction, le fait d'admettre que ce qui aurait été démontré d'une partie est applicable au tout.

Il faut qu'il y ait quelque chose de plus. Supposons le navigateur découvrant des terres inconnues. Il note ce qu'il voit et en fait la carte. Après avoir navigué quelques jours, il remarque qu'il est revenu au point de départ, son dessin est fermé. Il peut dire: voilà une île. C'est le résumé de ses observations, ce n'est pas une induction, c'est l'analyse et la synthèse à la fois.

Toute loi dépasse l'expérience. une loi de physique dit: toute pression communiquée à un liquide est transmise par ce liquide indistinctement et également dans tous les sens. Cela dépasse infiniment toutes les expériences, car on n'a pas fait cette expérience indéfiniment et avec tous les liquides possibles. De quel droit affirme-t-on de tous les liquides ce que l'on a expérimenté que sur l'eau?

On pourrait croire que plus on a fait d'expérience, plus la loi est certaine. Non, elle

ne gagne pas en certitude. Au contraire, il y a bien des rencontres qui se sont produites souvent, bien que l'on n'en ait pas fait de lois. Ainsi, parceque plusieurs fois il y a eu coïncidence entre le nombre 13 et un malheur, on en a déduit des conséquences, ce ne sont pas des lois, mais des superstitions. Ainsi dans certains cas, des rencontres fréquentes n'ont jamais donné l'idée de conclure des lois, tandis que d'autres fois, on conclut une loi, d'une seule circonstance.

la notion de loi unie à celle de cause

C'est que la cause et la loi sont étroitement unies en physique. Nous réserverons à plus tard l'étude de la partie métaphysique de la question. Les derniers pourquoi des lois de l'univers, l'essence intime de la cause, seront étudiés en psychologie.

Définition de la cause au sens physique

On appelle cause un antécédent ou un groupe d'antécédents constamment suivi d'un certain conséquent ou groupe de conséquents appelé effet. Il est très rare qu'un phénomène soit assignable à un fait unique. Un homme monte sur une échelle, un écheloz casse il tombe et se tue. Quelle est en fait la cause de sa mort. La rupture de l'écheloz, dira-t-on, mais la pesanteur est aussi une cause, ce qui s'appellerait à monter sur l'échelle, aussi.

Définition de la loi au sens physique.

On appelle loi l'énoncé d'un rapport constant et inconditionnel entre certains phénomènes antécédents appelés cause et certains phénomènes conséquents appelés effet. C'est le rapport constant de la cause aux effets. Ainsi énoncer la loi d'un phénomène, c'est dégager parmi tous les phénomènes qui précèdent, ceux qui en sont la véritable cause; ceux qui sont toujours présents quand l'effet est présent.



Quatre manières principales pour établir les lois de la nature.

Méthode de Concordance

Exemple

Pour arriver à découvrir les véritables lois de la nature, il y a quatre méthodes qui sont les suivantes; elles servent d'autant dans l'observation que dans les expériences.

- 1^{re} La Méthode de Concordance a déjà été conseillée par Bacon, dans son Instauratio Magna, immense ouvrage encyclopédique, sous le nom de Table de Présence. Deux, trois familles ont été à notre connaissance empoisonnées par sorbin d'un repas. De tous les aliments qu'elles avaient pris, il n'y avait de commun que les champignons, car il n'y a aucun doute sur le fait. Alors nous pouvons parfaitement déclarer que ce sont les champignons qui étaient vénéneux. De là nous sommes autorisés à dire que certains champignons sont des poisons.

C'est une vérité imparfaite, parce que des familles auraient pu être empoisonnées par des substances mêlées aux aliments. Mais nous disons que cela est par méthode de concordance.

Toutes les fois ~~qu'on~~ les phénomènes observés concordent par une seule circonstance, c'est la cause de ces phénomènes, voilà la méthode.

Bacon conseille au physicien qui recherche une cause, d'avoir un tableau sur lequel il notera tous les cas où la cause soupçonnée ~~est~~ a été présente avec le phénomène. Si elle est toujours présente, on peut dire que c'est la cause.

Méthode de Différence

- 2^e La Méthode de Différence complète très heureusement la méthode précédente, qui s'applique également à l'observation la plus involontaire et à l'expérience la mieux faite. Cette seconde méthode est appelée par Bacon Table d'absence. Quand un cas où le phénomène se présente et un cas où il ne se présente pas ne diffèrent que par une seule circonstance

Exemple

elle et la cause du phénomène.

Supposons que dans l'exemple de tout à l'heure, une autre famille ait dîné dans les mêmes circonstances sauf de plat de champignon, si cette famille a été chargée, on peut déclarer que la cause que nous avons énoncée était précisément la bonne. *Tablata causa, tollitur effectus*, disait avec raison la scolastique.

Bacon recommande au physicien d'avoir à côté des tableaux de présence, un autre tableau où il noterait les cas où la cause soupçonnée est absente. Si l'effet est absent aussi, c'est que l'on ne s'est pas trompé sur la cause.

Remarque

Ces deux procédés se complètent l'un l'autre et vont ensemble. Le second peut aussi s'appliquer à l'observation simple. Quand on a dans la nature, la bonne fortune de trouver des phénomènes différenciant des précédents que par une seule cause, on a recours à la méthode des différences.

Méthode des résidus

32 La méthode des résidus consiste, étant donné un phénomène, à retrancher toutes les parties que nous savons être déjà l'effet de certains antécédents; le résidu du phénomène est l'effet des antécédents restants.

Exemple.

Nous soupçonnons pour la loi de la gravitation que les grandes montagnes de la terre ont un peu des oscillations du pendule. Après avoir bien fait l'expérience près d'une montagne, après avoir noté les oscillations et leur amplitude, nous observons encore le phénomène en plaine hors de la portée d'attraction de la montagne. Nous remarquons une différence. Ce qu'il y a de plus dans la première expérience est évidemment l'effet de l'attraction de la montagne. Nous sommes conduit à le dire par la méthode des résidus.



4^e La méthode des variations concomitantes est celle-ci : toutes les fois qu'un phénomène varie d'une certaine manière quand un phénomène antécédent varie d'une certaine manière, il est l'effet de cet antécédent.

C'est à dire quand 2 phénomènes se suivent, de telle façon que l'apparition du premier fasse apparaître le second, que sa disparition le fasse disparaître, le premier est la cause du second. C'est le plus complet de procédés, il englobe les 3 autres.

Les lois trouvées par cette méthode sont les plus certaines de la physique. Voilà les quatre méthodes qui composent l'induction. Au fond il y a une foi absolue au déterminisme universel dans la nature. C'est le principe absolu, la vérité première que : tout fait a une cause, qui est celui qui fait la base de nos opérations inductives.

Nous parlons parfois du hasard, mais nous ne le nous figurons pas comme une absence de cause, mais comme une cause inconnue ; = le hasard est un mot dont nous cachons notre ignorance = a fort bien dit Bossuet.

Nous sommes tous convaincus que tout fait a une cause qui peut être trouvée. Les effets actuels forment un chaos, ce qui a précédé faisait de même le travail scientifique consiste à débrouiller l'écheveau.

1^{er} il y est ainsi, 2nd il est vrai que l'induction et dernière analyse suppose un ou deux principes absolus, incontestables = tout fait a une cause. et les mêmes effets sont produits par les mêmes causes. la conclusion est que l'induction peut être ramenée à la déduction.

C'est un syllogisme. la majeure est ce grand principe : il y a de l'ordre dans l'univers ; nous l'appliquons à toutes nos

Déterminisme universel.

L'induction ramenée à la déduction.

études. Cette proposition est sous-entendue, ce qui fait qu'en dernière analyse l'induction est un enthymème.

C'est ainsi que l'induction est ramenée à la déduction. Les deux opérations sont inséparables l'une de l'autre. Nous leur devons la raison, la plus importante de toutes nos facultés, car autrement, nous ne saurions rien faire.

Ce qu'elle nous fournit, reflète toutes nos recherches, se trouve dans toutes nos connaissances. Elle ne vaut que ce que vaut la raison, sur laquelle sont reposés, *Cogito, ergo sum.*

De là, on peut dire que la physique qui ne vit que d'induction, si elle connaît à fond les règles de l'induction, s'aperçoit que ce sont des principes métaphysiques qui forment la base de la science qui s'en croit la plus éloignée.

~~///~~ *HH*



P. Bellamy. Bon

Philosophie. 1^{ère} leçon.

Logique (XI) des lois de la nature, du hasard, de l'analogie et de l'hypothèse.

Qu'est-ce qui explique un phénomène ?

Le véritable objet de l'induction est l'explication des phénomènes. Qu'est-ce ? C'est chercher des lois, c'est à dire des causes très générales dans lesquelles rentre le phénomène constaté et qui peuvent en rendre compte. Ainsi c'est un fait que le sel empêche la viande de se corrompre. Or l'explique en constatant que le sel attire l'eau que contient la viande, or l'eau est le grand agent de corruption.

Lois empiriques.

Empirique

Les lois empiriques sont des coïncidences trouvées par l'expérience (l'empirie), remarquées si souvent que l'on n'en doute pas. C'est plutôt une croyance qu'une explication. C'est une loi empirique, disent les zoologistes, que les croisements rendent les races plus belles. Or constate le fait, or en ignore la raison. Or sait de même que toutes les substances qui contiennent beaucoup d'azote sont du poison (morphine) et cependant l'azote est indispensable à la vie.

Vraies lois.

Les vraies lois sont les lois de causation ce sont celles qui ne se contentent pas de constater la chose, mais qui en expliquent la cause.

Quand on tient une loi, on peut se demander pourquoi cette loi existe-t-elle. et l'on peut souvent répondre à cette question.

Le sel empêche la viande de se corrompre parce qu'il attire l'eau. Or la corruption consiste dans le dégagement d'ammoniaque et de gaz carbonique qui prend ses éléments dans l'eau. Nous voyons ainsi que c'est l'eau qui est la cause de la corruption, que le sel enlève.



Utopie d'une loi unique de l'univers.

Cette belle réflexion que les faits peuvent se réunir en lois, et toute loi en loi plus simple a fait naître une singulière utopie. On s'est dit qu'une seule loi doit régir l'univers, une seule loi doit contenir le dernier secret. Cela est fort approximatif. Se faut qu'il y ait au moins autant de lois qu'il y a de séries d'idées absolument à part.

Le fait est que beaucoup de phénomènes peuvent se ramener à une seule cause. Ainsi la lumière et la chaleur sont des mouvements. Aussi dit-on, on pourrait trouver une loi de mouvement donnant raison de tout. — Cela reviendrait à identifier tout au mouvement, ce qui serait absurde.

Du hasard.

Après l'idée du déterminisme universel, tout fait a une cause que le savant travaille sans cesse à découvrir, on doit avoir en fait, l'hypothèse du hasard. On en parle d'autant plus que l'on ignore. Pour le savant tout est hasard; ne s'expliquant rien, il attribue tout à une puissance mystérieuse.

Il serait absurde de croire qu'un fait est le produit du hasard. Pour cela, il faudrait que le hasard soit quelque chose ou quelque chose et justement par définition ce n'est rien. D'autre part on ne peut admettre qu'un fait n'ait pas de cause. Quand on dit j'ai fait cela par hasard. Il y a en réalité mille raisons qui nous ont fait faire cela.

Est-ce à dire, pour cela que ce mot n'ait pas de sens? Non. Le savant peut le prononcer. Il peut dire: Si un fait n'est jamais produit par le hasard, deux faits peuvent coïncider par hasard; c'est à dire que bien qu'ils ont eu des causes, le fait de leur réunion ne nous autorise pas à en former une loi; nous ne pouvons pas en dire la cause. La coïncidence peut être nom-

Quelle signification a ce mot pour le savant.

mei hasard ou chance.

oz dira : c'est par hasard que Cesar fut assassiné à l'époque de la comète. Cela ne prouve pas que la comète et l'assassinat de Cesar n'eussent pas de raisons d'être, mais la coïncidence des deux événements est due au hasard.

Le hasard existera toujours, car il n'y a pas de preuve qu'il y ait harmonie entre deux séries distinctes de lois.

Tout ce qui a précédé jusqu'à présent est du domaine de l'induction qui nous fait découvrir les vrais lois de la nature. Il y a des opérations auxiliaires plus hardies et plus périlleuses, mais indispensables dans les sciences.

oz appelle analogie la similitude des relations. Ainsi quand oz dit que le pays des colons est la mère patrie, oz parle par analogie. La terre natale est à la jeune patrie, comme une mère à sa fille.

Un raisonnement par analogie est une induction plus hardie qui franchit les bornes de l'espèce. — Quand oz sort de l'espèce oz raisonne par analogie. Ainsi quand oz dit du genre liquide ce que l'oz a expérimenté que sur l'eau, c'est faire une analogie.

La définition plus serrée de l'analogie est celle-ci : elle consiste à avoir donné quelques caractères communs entre deux objets, à inférer que des caractères observés seulement dans l'un se trouveront aussi dans l'autre.

Il est évident qu'une telle opération peut avoir une valeur variable. Si les ressemblances sont capitales ou essentielles oz est beaucoup plus autorisé à conclure que si les ressemblances sont accidentelles ou superficielles.

Aussi, oz devra bien tenir compte de l'importance des caractères communs observés et des

1^{re} Analogie. Définition.

Deuxième Définition

La valeur variable

Règle générale.



Quatre degrés à distinguer dans la certitude

rapports plus ou moins étroits de la vérité conjecturée avec celle observée.

Il y a quatre cas à distinguer dans la certitude des conjectures par analogie.

- 1^o Le premier cas consiste à se fier à des ressemblances de forme pour inférer des ressemblances de fond. journalièrement, on se surprend à juger un homme sur sa physionomie. ce sont des analogies non pas bonnes, mais au moins bien gardées. Conclure sur un chef, aussi mince est peu philosophique.
 - 2^o Dans le deuxième cas, c'est encore une ressemblance observée, mais elle est réelle et plus compliquée. Ainsi quand on dit que les étoiles fixes sont des soleils, centres de monde, c'est un raisonnement par analogie plus sérieux. Sirius est beaucoup plus puissant que notre soleil, qui à sa place serait invisible.
 - 3^o Le troisième cas est une analogie plus scientifique c'est celle des moyens et de la fin. C'est une confiance naturelle une association d'idées. Curvier a dû se découvrir à une analogie semblable et il est dit: les dents d'un carnivore nous indiquent que l'animal avait des os faits de telle façon pour bondir, des griffes pour saisir sa proie, etc. C'est ainsi qu'il découvrit la paléontologie préhistorique par les ossements.
 - 4^o Le quatrième cas est celui où les effets sont identiques et la seule grandeur près. De l'identité des effets, nous déduisons l'identité des causes. Franklin découvrit que l'électricité ^{électrique} brille et pétille comme l'éclair. Il en a conclu que l'éclair avait pour cause l'électricité céleste. Ses expériences ont ensuite démontré cette vérité.
- On appelle hypothèse non pas une réalité inventée, mais une explication inventée pour rendre compte provisoirement d'un phénomène dont on ignore la vraie loi.

Hypothèse - Définition.

les avantages de l'hypothèse peuvent
se ramener à cinq.

nous commençons par éliminer les réalités
hypothétiques comme l'éther, ce fluide in-
pondérable qui remplirait l'espace, l'
électricité négative et l'électricité posi-
tive. Car l'éther n'existe pas et ces 2
fluides électriques n'ont fait qu'un seul
positif et négatif.

L'hypothèse est un peu hasardée, mais elle
a de grands avantages.

1^o Elle satisfait au besoin de l'esprit, mal à
l'aise en présence de l'inconnu. Il cher-
che toujours une réponse bonne ou mau-
vaise à ses doutes.

2^o L'hypothèse rend le grand service de per-
mettre de grouper les faits, de les réunir,
de les unifier.

3^o L'hypothèse inventée pour expliquer quel-
ques faits a souvent cet avantage d'en
expliquer plusieurs autres.

Ainsi, si je creuse le sol, je m'aperçois que
à 96^m le thermomètre monte de 1^o.
Plus je creuse, plus il fait chaud. J'im-
agine l'hypothèse du feu central. Elle
satisfait mon esprit et m'aide à grouper
ces faits : l'augmentation de la chaleur
et les sources thermales. De plus cette
hypothèse m'explique d'autres faits comme
les phénomènes volcaniques, les tremble-
ments de terre.

4^o L'hypothèse fait découvrir très souvent
de nouveaux phénomènes et suscitait
des expériences nouvelles.

En Zoologie, l'hypothèse de Darwin (1871
1883) a fait faire d'immenses progrès.

5^o L'hypothèse est une transition nécessaire
entre l'ignorance et la vérité. Il faut que
j'aie une idée préconçue pour faire telle
expérience plutôt que telle autre. Il faut
commencer par hasarder quelque chose
avant de découvrir.

En fait l'hypothèse précède la loi et lui
est nécessaire.

Par cela même que l'hypothèse est une cause



des Dangers

D'imagination, elle a ses dangers.

- 1^{re} Elle n'est pas fort scientifique et elle peut contenter trop facilement l'esprit qu'elle endort dans une fausse sécurité - cela arrive souvent, alors l'hypothèse stérilise l'esprit au lieu de l'aider dans ses recherches.

Les règles au nombre de cinq.

Voici les règles qui étant observées rendent l'hypothèse parfaite.

- 1^{re} D'abord observer avec soin, car faire des hypothèses sur des faits mal connus, ce serait absurde.
- 2^{re} Expliquer tous les faits. Il faut bien vérifier, autrement l'hypothèse est compromise. Elle doit être suffisante pour expliquer tous les faits de même nature que ceux observés.
- 3^{re} Elle doit être simple. car la nature, dit Leibnitz fait les choses = par la moindre action. =
- 4^{re} Elle doit être tenue pour provisoire jusqu'à ce qu'elle soit vérifiée; et l'on doit la rejeter sitôt qu'une conséquence logiquement déduite, est démentie par l'expérience.
- 5^{re} Elle doit être vérifiable. Ainsi, l'hypothèse de Descartes sur les tourbillons n'étant pas vérifiable est un pur jeu d'esprit.

C'est qu'on reconnaît qu'une hypothèse est définitivement scientifique.

Une fois l'hypothèse vérifiée, c'est à dire quand l'expérience a servi de couronnement à l'observation, fonde ment de l'hypothèse, Elle est alors vraiment scientifique.

Elle devient induction et vraie loi de la nature. On la reconnaît à ce qu'une telle hypothèse admet la prévision au moyen de la déduction.

Si cette expérience est vraie, telle est telle chose doit arriver. C'est un syllogisme dont la conclusion est la prévision de l'avenir. Cela arrive t-il? L'hypothèse est une loi.

la prévision, critérium de la science.

La Prévision est le vrai terme et le vrai critérium des découvertes scientifiques c'est ce qui y a de plus frappant à nos yeux. Aussi ignorant de la nature que nous le sommes à l'origine, aussi incapables de connaître le présent, quand nous arrivons à prévoir d'un peu loins le cours de la nature, alors notre science est vraiment digne de ce nom. Alors d'esclaves que nous étions, nous devenons maîtres et libres, car nous connaissons les lois auxquelles obéissent les puissances naturelles et nous pouvons en profiter. La science nous fait donc conquérir notre liberté au milieu de la fatalité physique et nous donne véritablement l'empire de la nature.



R. Beland.

Rédigé nettement,
sachez bien
8 1/2

Philosophie 15^{me} Lecq.

Logique (XII) - les méthodes de recherches dans les lois naturelles. Classification.

Sens général du mot classification.

Classer dans le sens le plus général du mot, c'est répartir par catégories les choses dont on parle. Le langage est une continuelle classification; car nommer, c'est classer. car tout nom connotant un ou plusieurs attributs, divise les choses en classes et sépare celles qui ont ces attributs de celles qui ne l'ont pas. mais ce n'est qu'une classification inconsciente.

Sens restreint

Venons au sens restreint du mot: on fait une classification proprement dite quand l'arrangement des choses est l'objet principal que l'on se propose sciemment. On appelle classification le procédé qui consiste à ordonner le mieux possible les objets ou plutôt les idées des objets afin d'avoir à notre disposition toutes nos connaissances antérieurement acquises.

La définition.

La nature nous offre un spectacle infiniment varié; les êtres distincts qui la composent, les réalités qu'elle contient sont en nombre incalculable. Ce serait un pur chaos, si l'homme n'avait pas le pouvoir de ranger ces êtres en un certain nombre de groupes.

C'est une nécessité de l'esprit, nous verrons en psychologie dans la généralisation, par quel les opérations intellectuelles la classification se fait.

nous ne parlerons pas ici de la formation des types, des idées générales. notre objet est plus limité, nous achèverons d'énumérer les méthodes de recherches de l'esprit humain dans ses efforts pour connaître la nature. Aussi dirons nous le plus succinctement possible par quel moyen le naturaliste arrive et arrivera de mieux en

19 fev 2



meux à mettre de l'harmonie, de l'ordre dans le catalogue infiniment chargé des êtres de la création.

La formation des groupes, la répartition des individus par races, espèces, genres, classes, familles, ordres, embranchements à quelles lois doit elle obéir? mais auparavant disons quelle est l'utilité de la classification.

Triple utilité de la classification.
Elle soulage la mémoire.

L'utilité est triple. 1^{re} la classification soulage la mémoire et simplifie la nomenclature. C'est un service immense. L'intelligence la plus parfaite est bornée, la mémoire ne pourrait contenir qu'un petit nombre d'idées. De plus toute la force intellectuelle dépensée est autant de perdue pour d'autres travaux. Ainsi soulager la mémoire en retenant plus de choses et moins de mots, c'est rendre un service très grand à nos autres facultés. C'est rendre disponible, une grande quantité d'énergie.

Comment la classification aide-t-elle la mémoire? Il y a environ 60,000 espèces de plantes connues, voyez quelle multitude de plantes individuelles. Comment penser à tout cela, s'il n'y avait pas d'ordre. On compare les plantes et on met ensemble celles qui se ressemblent le plus entre elles. On a ainsi un petit nombre relativement de groupes renfermant une immense quantité d'individus. Le groupe Ranunculus qui a lui seul contient des millions de fleurs et de nombreuses espèces est désigné par un seul mot. Comparons maintenant les ranunculus ensemble et nous aurons de nouveaux groupes nommés espèces nous donneront un nouveau nom à chaque espèce; et ainsi en réunissant deux mots nous pourrions parfaitement désigner avec précision telle ou telle espèce de ranunculus.

En Botanique les mots spécifiques sont peu variés. Les espèces employées en médecine se nomment officinales. Ainsi 80.000 espèces de plantes sont désignées par 2500 mots, et les faisant suivre d'une épithète comme *virna*, *sylvestris*, *pratensis*, 4000 mots devraient pour faire toute la nomenclature des plantes.

1^{re} Elle aide à connaître chaque espèce.

2^{re} La classification nous fait mieux connaître chaque espèce, et nous montrant exactement sa place dans l'ensemble. Elle donne une grande activité à l'esprit, et forçant d'observer et de comparer. Aussi la classification est la base de l'histoire naturelle.

3^{re} Elle rend l'induction plus précise.

4^{re} La classification nous rend le service de préciser l'induction. Il y a induction quand on affirme de tous les êtres d'une espèce ce que l'on a dit d'un seul. L'analogie franchit l'espace. Il est bon de savoir si on est dans l'induction ou dans l'analogie, et on ne le sait qu'en connaissant bien l'espèce sur laquelle on opère et le groupe dont elle fait partie.

D'après quels principes doit-on classer?

La classification doit se faire d'après la ressemblance ou la dissemblance. Mais quels caractères choisir? Sera-ce la couleur, la taille?

Cela suivant le but que l'on se propose.

Il y a deux cas à distinguer suivant le but que l'on se propose.

I^{er} On se propose un but pratique. - Classification artificielle.

I^{er} On se propose un but pratique. Alors elle est un moyen d'arriver à autre chose, elle est artificielle. Dans ce cas, tout caractère peut être pris pour base. Cela dépend de ce que l'on se propose.

Premier Exemple.

1^{er} Le fermier, s'il veut classer les plantes, ne fera pas comme le savant; il prendra pour base l'utilité. Il y aura donc pour lui des plantes utiles et d'autres nuisibles. Ce n'est pas absurde, c'est superficiel.

Deuxième Exemple.

2^{er} Le géologue voulant classer les terrains par couches d'après l'époque de leur dépôt, quand il rencontrera des fossiles, classera les terrains par les fossiles rencontrés, mais s'il voulait



Troisième exemple.

Quatrième exemple

II^e on se propose un but scientifique - Class. II^e
ficiation naturelle.

Principe général.

Objections.

Réponse.

étudier les fossiles, il faudrait qu'il les reconstruisent avec exactitude.

3^e Pour tout homme instruit, la baleine étant mammifère n'est point un poisson, cela n'embêtera pas, sans être ridicule, de l'appeler un poisson. On dit: pêche de la baleine et pêcher nient de précis. Ainsi la classification peut changer suivant l'objet que l'on se propose.

4^e Le type de la classification artificielle est celle que l'homme du monde qui ne lit ^{jamais} jamais, met dans sa bibliothèque, ^{il} classera ses livres par grandeur, ou par couleur. Il se propose de ravir les yeux, sa classification est donc légitime.

La classification naturelle est celle que l'on emploie quand on a un but scientifique. Dans l'exemple précédent, on se propose de faire un catalogue de sa bibliothèque qui classera ensemble les livres qui, quant au fond, traitent de la même chose. Puis dans chaque catégorie, il fera des subdivisions. Dans les livres philosophiques, par exemple, il mettra à part la philosophie grecque qu'il pourra encore fractionner d'après les diverses écoles, ou d'après l'ordre chronologique.

Le principe général est de considérer les caractères qui se révèlent, ont le plus d'importance, et de classer d'après les caractères essentiels et intimes.

On peut faire une objection et dire: si on prend des caractères trop intimes, on arriverait à ce résultat que pour classer un animal il faudrait le tuer.

On répondra que l'on doit écarter de prendre des caractères si intimes que ceux d'intérieur de la respiration. Ainsi l'ordre des ruminants se trouve dans une classification. Ce serait mauvais, si pour savoir qu'un animal rumine il fallait voir son estomac, ou attendre qu'il digère. Ce mot n'est bon que par ce qu'il y a un caractère extérieur.

Première Remarque.

Deuxième Remarque.

Propos des classifications botaniques.

qui adénote cette particularité, à savoir la corne du pied fendu en deux.

On peut remarquer que les connaissances étendues demandent la classifications, quelles observations longues et profondes doivent la précéder.

On peut encore remarquer que si la classification demande une connaissance si sérieuse de la nature fondamentale des êtres, elle a dû commencer par être très mauvaise.

Cela est arrivé. En botanique, à l'origine, il y eut une classification très superficielle. On distinguait les arbres, les arbrisseaux et les herbes. La ligne de démarcation est presque impossible à établir. Arrive Linné qui s'attache à la fleur et divise les plantes d'après la corolle. Il y a de sales incouvenients. Comment classer le chêne, par exemple? C'est fort difficile. -

avec Linné, on va plus profondément, il classe d'après les étamines et les pistils (pentandries) - Enfin, Bernard de Jussieu (mort en 1836) prend pour principes de classification les diverses graines, et leurs nervures. Les acotylédones (cryptogame) n'ont pas un seul cotylédon. Les monocotylédones ont un seul cotylédon, le type de ces plantes est le blé. Enfin les dicotylédones ont deux cotylédons (haricot).

Ainsi plus on va, plus l'attribut choisi pour base est fondamental et profond et plus il permet d'affirmer d'autres attributs.

En zoologie, Aristote essaye une classification très primitive. A travers mille tâtonnement, on passant par Linné, par Cuvier, par de Blainville et par Geoffroy St. Hilaire, on prenant pour caractère tantôt le régime alimentaire, tantôt le système osseux, tantôt d'autres organes, on arrive à la magnifique classification actuelle. Parmi les êtres les uns sont vertébrés, les autres annelés, les

Exemple en zoologie



mollusques, les autres zoophytes et enfin, les autres protozoaires.

Chacun de ces grands embranchements se subdivise en de très nombreuses parties qu'il est aisé de retenir.

Ce que doit se proposer le naturaliste.

Dans son travail, le naturaliste doit se proposer, de former des groupes dans lesquels il puisse répartir les individus; d'échelonner les groupes d'après un ordre hiérarchique. Enfin, le savant = muséiste de l'univers = doit chercher à saisir l'ordre de cet univers, ^à voir l'ensemble harmonique, tel qu'il doit être dans l'entendement divin.





E. Bellamy.

Philosophie 16^{me} leçon.

Logique (VIII) De l'erreur et des sophismes.

L'esprit humain semble avoir pour fin la vérité. La logique est faite pour le guider dans cette voie. L'erreur cependant tient une place immense dans la vie. Qu'est-ce à quelles causes faut-il l'assigner, quels remèdes peut-elle recevoir? voilà l'objet de cette leçon.

Nature de l'erreur d'après Platon.

Se tromper suivant Platon, c'est connaître le faux et le faux est le non être. Ce grand homme a commis la puérilité de considérer dans ses écrits le non être comme existant.

Critique

S'il existait, pure fantaisie, le connaître ne serait pas se tromper. Cette définition suppose gratuitement l'existence d'un être nommé non être.

La nature d'après Descartes

Descartes conçoit l'erreur d'une manière encore insuffisante mais plus philosophique. Pour lui l'esprit de l'homme ex soi ne se trompe pas; chacune de nos facultés est infailible; mais la volonté intervient qui éperonne l'intelligence et la fait se prononcer trop tôt. Le dit = nous voulons paraître savoir quand nous ne savons pas encore =

Critique.

Il y a beaucoup de vérité dans cette théorie, mais il y a aussi une grave erreur. Si la volonté était cause de nos erreurs nous ex serions responsables. Or erreur n'est pas crime. La théorie de Descartes pêche donc ex ce qu'elle ratentifie les fautes de l'intelligence avec celles de la volonté.

Définition de l'erreur.

Une erreur est une affirmation contraire à la vérité; c'est à dire une proposition affirmant à tort qu'une chose est quand elle n'est pas; que deux choses coexistent,



ou sont cause l'une de l'autre, ou se succèdent, ou se ressemblent quand cela n'est pas.

L'erreur n'est point un être qualifié de non être, c'est une affirmation de l'esprit contredite par la réalité. Elle diffère de l'ignorance par la définition: l'ignorance se fait sur une chose, tandis que l'erreur, c'est l'ignorance se donnant pour le savoir. La question de l'erreur est considérable.

Pour un être intelligent qui veut connaître la vérité se tromper, est un grand mal. De plus l'erreur passe dans les faits, car on agit comme on pense.

De là la distinction entre les erreurs d'opinions et les erreurs de conduite. Elles s'entraînent mutuellement; de là l'intérêt tout pratique d'indiquer les remèdes de l'erreur.

Cette question appartient à la logique. En effet, ^{cette} ~~c'est~~ la science de la preuve, la science à laquelle nous reconnaissons si une chose est véritablement prouvée ou non; quand nous nous trompons, nous croyons prouver une chose qui ne l'est pas. Aussi la fonction propre de la logique: distinguer les choses prouvées de celles qui ne le sont pas, trouve sa place ici.

Quels sont les modes les plus ordinaires de mauvais raisonnements? Celle est la question. Voyons comment l'homme se contente si souvent de preuves insuffisantes.

Toutes les erreurs ne sont pas des sophismes, mais tous les sophismes sont des erreurs. Le domaine de l'erreur est donc plus large.

Il y a sophisme quand on croit ou que l'on veut faire croire aux autres qu'il y a preuve valable quand il n'y a pas preuve du tout.

Le mot a pris un sens plus restreint: on a distingué le cas où celui qui parle est

En quoi elle diffère de l'ignorance.

Erreurs d'opinions, erreurs de conduite.

Cette question appartient à la logique.

Sophismes et paralogismes

Sens actuel du mot sophisme.

sincère du cas où il veut tromper.

Quand celui qui croit bonne une mauvaise preuve se trompe de bonne foi il fait un paralogisme (tropa logos à côté de la vérité). Il y a sophisme quand un homme sachant parfaitement que ses raisons sont mauvaises tâche de tromper les autres. Ce sont surtout ces dernières ^{mauvais} que nous allons étudier, car elles sont davantage du domaine de la logique.

Erreurs relatives aux premiers data.

Les erreurs relatives aux premiers data de la connaissance, aux premières intuitions trouveront successivement leur place en psychologie. La logique n'a rien à y voir.

Causes générales de l'erreur.

Éliminons de notre sujet les principales causes de l'erreur. Il y a tout d'abord la précipitation et l'inattention: quand je fais une opération d'arithmétique que je sais bien faire, si je me trompe, c'est causant avec quelqu'un ou en allant trop vite; c'est une affaire d'éducation. L'indifférence pour la vérité fait que la chose ne nous intéressant pas, nous croyons tout ce que l'on nous dit; c'est une mollesse d'esprit - nos inclinations de cœur nous font souvent abonder dans le sens de nos désirs. C'est une grande cause d'hostilité contre la science. L'éducation et l'autorité aveuglément acceptée, nous font tomber dans de graves erreurs.

Toutes ces causes doivent être éliminées car ce sont des prédispositions qui faussent notre intelligence et ne suffisent pas à tranquilliser l'esprit.

Il nous reste à faire une classification de tout ce qui, tout en n'étant pas des preuves, peut être susceptible d'être pris pour une preuve. Ce sont les sophismes.

Il fut un temps où l'on appelait sophismes



Tableau général des sophismes.

seulement ceux de déduction, c'est à dire
 1/2 des sophismes et la partie la moins
 importante. Depuis, l'école anglaise a
 complété la logique en y ajoutant l'
 induction. C'est une multitude de ques-
 tions nouvelles à examiner et aussi à
 classer.

Voici le tableau général des sophismes.
 Deux grandes divisions: I les sophismes
a priori, parce que l'homme peut se tromper
 sans raisonner. Il prend pour évident des
 choses qui ne le sont pas du tout. Ce sont
 les préjugés naturels. (1) II Ensuite viennent
 les sophismes d'inférences. Sans beau-
 coup de cas, on infère. Il faut distinguer
 quand la raison que l'on donne est mal
 conçue (paralogisme) et quand on veut
 tromper autrui (vrai sophisme).
 Les premiers sont dits sophismes de
confusion (2) la liste en est longue, le domaine
 de ces erreurs est immense. Le remède
 est de chercher à mettre en forme les
 arguments. Le sophisme est bientôt
 démasqué.

Les seconds se divisent distinctement
 conçues sont tantôt sophismes de dé-
duction (3) le moyen de les reconnaître est
 de rétablir le syllogisme. Tantôt sophismes de
induction (4) ceux-ci se
 subdivisent en deux, quelque fois on croit
 avoir bien observé une chose mal ob-
 servée: sophisme d'observation (5) quel-
 quefois on dépasse ce que l'on peut généraliser
 d'un: sophisme de généralisation (6)

I Sophisme a priori.

- 12 Les sophismes a priori ou naturels sont
 ceux où l'on prend des croyances pour
 être évidentes, quand elles sont fausses.
 Le plus général est de croire la nature faite
 d'après nos idées: = qui parle du diable le
 soir. = est un dicton populaire qui démas-
 que cette tendance - les fous néfastes
 n'ont pas d'autres explications - Les eu-
 phémismes ont le même caractère. (Parade)

linguis) - même origine au Cap de Bonne
Espérance, à la ville de Benin, etc. -
Quand quelque chose nous semble merveilleux
nous lui attribuons des effets mer-
veilleux. Il tomba en Italie une pluie
de matières blanches, on les ramassa
précieusement les prenant pour de la
manne, c'étaient des excréments d'oi-
seaux. - L'or étant très précieux, on
recherchait l'or probable, comme parait
universelle.

Les philosophes ne sont pas exempts de
ces préjugés. Ils disent que les choses que
l'or ne peut peindre ensemble ne coexistent
point. Ils ont cru que une chose ne peut
pas agir là où elle n'est pas; aussi étaient
ils ennemis de l'attraction universelle.

Néanmoins lui-même paraît avoir été victime
de cette erreur quand entre le soleil et la
terre, il place l'éther, en pouvant com-
prendre que le soleil agit sur la terre
sans un fluide ad hoc - Ils se figurent
que les choses les plus simples sont toujours
les plus vraies. Cela est contredit par l'ex-
périence. Il y a 200 ans et moins
que l'or croyait que les planètes décri-
raient des cercles autour du soleil, par-
ce que la forme ronde était plus simple
que l'éclipse.

D'autres fois nous donnons une relativité
à nos abstractions. Ainsi la blancheur n'existe pas.
Cependant Platon fonde un
système sur ce sophisme, la blancheur
existe pour lui dans l'entendement
divin.

On a une tendance à croire qu'à nos dis-
tinctions dans le langage correspondent
des distinctions dans les choses. On
en demande ce qui était l'impair, le
non être, parce que l'or dit: pair et im-
pair, être et non être. On croit aussi
qu'un phénomène n'a qu'une cause
Bacon lui-même cherche la cause



de la chaleur. aussi une des grandes différences entre la science actuelle et l'ancienne c'est qu'elle cherche les effets d'une cause soupçonnée.

Nous généralisons trop vite. ainsi on dit nous montre un d'écé faisant bouillir des débris d'animal, qui vivent longtemps, pour avoir une longue vie. — Dans certaines campagnes, on croit l'asthme guéri, quand on mange des poumons d'un renard. c'est animal courant très vite sans être essoufflé. — on dit que le safran guérit de la faim parce qu'il est faune. — la théorie de l'esprit des animaux chez Descartes, celle de la perception catégorique chez les épicuriens est fondée sur des sophismes semblables.

II. Sophismes d'inférence.

2^e on prouve par des preuves indistinctement vraies. Il y a des sophismes qui tiennent à l'ambiguïté des termes. de paysan croit de rendre fort un bouquet de li-
queurs fortes. 2^e

Ignoratio elenchi, ou l'ignorance du sujet, quand on est sincère, ce n'est que dire souvent c'est un artifice oratoire. le plaid peut être d'atténuer la gravité du sujet, on cherche le côté plaisant, et on tâche de faire oublier la gravité de l'accusation = quiconque rit est desamné = a dit Cicéron. la réciproque peut aussi arriver.

Tallacia compositionis et divisionis. Cela a lieu quand on pane du sens composé au sens abstraits. ainsi on dit tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits; si on prétendait que cela veut dire chacun des angles est égal à deux droits on ferait un sophisme. Les débauchés et les joueurs font de même: ils disent: une fois ne fait pas de mal, mais ils ne peuvent pas que c'est une fois ajoutée à beaucoup d'autres fois.

La prétention de principe est un sophisme dans lequel l'argument manque de point de départ: il demande un principe (petit principe) qui a lui-même besoin d'être prouvé. Le cercle vicieux est de même espèce, mais avec un degré de plus. Toutes les fois que l'on fait un raisonnement un peu compliqué, la question de savoir si on analyse expose sur une proposition qui dépend elle-même de ce qu'on veut prouver, on commet un cercle vicieux. Souvent on enroule ces termes abstraits à qui l'on veut d'affirmer ces termes concrets. On dit: un fait domine quia est in eo virtus dormitiva cuius est natura sensus assonantiae =.

Hobbes prétend que le devoir est une invention humaine, les hommes, dit-il, sont convenus de faire et d'éviter telles choses. On peut lui opposer beaucoup de raisons, mais c'est seulement un cercle vicieux: Comment, je me suis tenu de faire telle chose parce que c'est une convention, mais qu'est-ce qui m'oblige à tenir ma parole? C'est justement ce qu'il s'agit de savoir, la notion du devoir.

Sophismes de déduction.

3^e Il y a preuve distinctement convenue. Les sophismes sont par déduction et par induction. Quand un raisonnement déductif est faux, il est facile de s'en apercevoir, il faut eniger l'application des règles du syllogisme.

Certains de ces sophismes sont appelés: à dicto secundum quid ad dictum simpliciter, il consiste à passer du sens relatif d'un mot (secundum quid) au sens absolu (simpliciter). Il est un exemple d'intérêt économique. On est souvent d'avis que l'on fait la richesse et que pour enrichir un peuple il suffit de faire affluer chez lui beaucoup d'argent. De là quantité de lois restrictives des échanges dans l'ancienne législation. On ne pensait pas que l'argent n'est riche qu'à condition qu'on puisse se



Sophismes d'induction.

procurer avec ce qui vous manque. On serait pauvre malgré son effrayante richesse si on ne trouve pas de quoi échanger.

Trallacia accidentis, il consiste à prendre pour vrai et général ce qui n'est vrai qu'accidentellement: tel temple s'est soulevé à telle époque donc il se soulevera encore. est un sophisme de cet espèce.

4^e On raisonne par induction, ce sont les sophismes introduits par l'école de Platon. Il y a deux sortes de sophismes d'induction, les uns tiennent à l'observation, les autres à la généralisation.

5^e Les sophismes d'observation peuvent se subdiviser en deux. D'abord l'observation n'est pas faite ou elle est mal faite. On note les cas où un almanach a prédit vrai, et on en déduit son infailibilité. Il en est de même pour tous les guérisseurs de bestiaux dans les campagnes.

Bacon a signalé ce sophisme. Voyez, dit-il, les béquilles suspendus à la porte d'un médecin, mais vous ne voyez pas tous ceux qui s'en sont retournés avec des béquilles. — la plupart du temps ce sophisme est dû à des opinions préconçues.

La poudre sympathique a fait beaucoup de bruit au XVIII^e siècle. On pensait l'opie qui avait blessé le malade et il guérissait, croyait-on.

la théorie du phlogistique est analogue: avant la découverte de la combustion par la voisier, on croyait que le phlogistique se dégageant ^{était ce qui} faisait brûler. C'est une mauvaise observation: il y avait des apparences pour, ainsi on avait remarqué que le bois pèse beaucoup plus que la cendre qui en résulte. C'était incomplet, car maintenant on connaît des combinaisons chimiques donnant un résultat tout autre, l'oxide de mercure brûlé donne un produit beaucoup plus lourd que lui.

En économie politique Bastiat a prouvé que

vie à combattre ce sophisme. Sous la rubrique : ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Aussi : une vitre cassée, dit-on, tant mieux cela fera travailler le vitrier. En réalité c'est un capital perdu, car de l'argent que l'on dépensera pour faire remettre une vitre aurait pu faire travailler d'autres ouvriers : on aurait pu le capitaliser. De même on dit souvent : quel grand bien pour la société que les vicieux. de faire de grandes dépenses. On ne réfléchit pas que si ces hommes avaient mis de côté leurs folles dépenses, ils auraient eu des intérêts qui auraient servi à faire travailler les ouvriers. Ainsi cet argent aurait été plus utile.

Les sophismes de généralisation tiennent à ce que l'on généralise souvent fau, mal, qui de bonnes observations.

Le sophisme : noy causa pro causa consiste à prendre pour cause ce qui n'est pas une cause. L'art des augures et des aruspices reposait sur cette base de même pour les astrologues.

Post hoc ergo propter hoc. C'est dire : cela est arrivé après cela, donc cela est cause de ceci. C'est ainsi que l'on dit. L'instruction fait beaucoup de mal ; on élève des hommes plus instruits que ceux qui les suivent. Mais est-ce l'instruction qui est cause ? Nullement, c'est la bêtise des autres.

Nous faisons aussi très souvent par de nombreux simplifications. C'est ainsi qu'on dit : si vous êtes chrétiens, croyez aux mystères de la foi ; si vous êtes païens, croyez à Jupiter. Mais en dehors de ces deux hypothèses on peut être, mahométan, déiste, sceptique. Donc l'argument n'est pas concluant. Nous nous trompons quand nous prenons pour lois causales de simples coïncidences, ou des lois empiriques.



Enfin les fausses analogies nous trompent
souvent. Raïonner par analogie est permis
quand on se réserve de vérifier l'affirmation
qu'on en déduit. Si elle nous dispense de l'
expérience, l'analogie est mauvaise.

Si partant du besoin de l'autorité paternelle,
on en concluait que le gouvernement doit
être dans le même rapport avec les citoyens, on
aurait tort, car il y a des hommes qui ne
sont plus des enfants et qui doivent avoir
voix au chapitre.

Résumé général contre les sophismes.

Telles sont les principales causes des sophis-
mes; les remèdes donnés peuvent se ramener
à celui-ci : forcer l'adversaire, sophiste
ou paralogiste, à s'exprimer clairement. Et
la force de nos sens nous fait bientôt
distinguer l'erreur.

1483

Marion
Psychologie générale
Levin & Co





9
Bon V
D. Bellamy
man
trop fin

Philosophie. 1^{re} leçon

Psychologie (I) - Psychologie et Physiologie - Traits organiques - Traits de conscience

Le plan que nous nous sommes tracé au commencement du cours appelle après la logique, la psychologie. Qu'est-elle? A-t-elle raison d'être? Est-ce une science à part? Quel est son domaine? Voilà les premières questions.

La psychologie est la science de l'homme moral, de l'homme en tant qu'être pensant, c'est donc une partie de l'anthropologie.

Rapports de l'anthropologie au sens physique avec les sciences physiques.

au premier abord la psychologie semble une science physique. Car tout ce que l'on appelle homme se présente à moi comme un certain être organisé accomplissant certaines fonctions; c'est un ensemble d'organes, c'est une forme physique.

Dans ce sens, l'anthropologie toute entière est l'affaire du naturaliste et du médecin. La zoologie doit décrire l'homme qui est un animal et toutes les sciences auxiliaires doivent plus ou moins s'en occuper. L'anatomie, science statique (statics) qui a pour objet de tailler (à vue et sur) les organes et de les examiner pour voir comment ils sont formés, ne serait pas complète si elle négligeait l'homme.

la physiologie est aussi la science des organes, elle s'occupe de leur pourquoi c'est à dire de leur fonctions, elle cherche à déterminer à quoi ils servent. L'homme relève donc au premier chef de la physiologie.

Il n'y a dans l'homme que des organes à décrire et à voir fonctionner, ce travail de laboratoire par dissection,



et par vivisection, le philosophe n'y au-
rait point part. Pourtant il est recon-
nu par tous que l'étude de l'homme
est principalement l'objet de la philo-
sophie. De nos jours encore Stuart
mill définit la philosophie : la science
de l'homme.

Il y a donc dans l'homme autre chose
à étudier que les organes, leur consti-
tution, et leur jeu. Lequelque chose est
le domaine de la psychologie. Il faut
voir ce que c'est.

Faits indépendants de la physiologie

Il n'est pas difficile de nommer quantité
de choses dans l'homme qui ne soient
ni du ressort de l'anatomie, ni de
celui de la physiologie. L'homme en
effet éprouve des émotions, des desirs,
des passions, il est capable de connaître
et bien plus de soupçonner quelques
hautes vérités nommées premiers prin-
cipes. Il se souvient, il imagine, il
raisonne, il veut.

Voilà un monde de faits humains
par excellence ; et c'est ce immense
amas de faits que l'on donne comme
domaine à la psychologie.

Objections des matérialistes

Si nous nous contentions de nommer
tous ces faits et de dire voilà l'objet
de notre étude, ce serait trop superfi-
ciel. Les matérialistes les plus acharnés
n'ont jamais vus ces faits-là, mais
ils affirment que ce sont des fonctions
de l'organisme. Le cerveau, selon eux,
pense comme l'estomac digère. Le
sentiment, la pensée, le vouloir sont
des faits physiologiques.

Il faut étudier la question pour en
la trancher à la légère.

C'est ainsi que se pose la question. Si
nous ne voulons pas trancher à la
légère une si grave objection, il faut
nous y arrêter et examiner cette opinion
de beaucoup de savants sérieux qui ont
de ramener les faits physiologiques et les
faits psychologiques à une seule et

large concessions

Rapports entre le physique et le moral.

Utilité pour le philosophe à connaître ce lien.

même science.

Nous commencerons par accorder beaucoup. Sans aucun doute il y a un lien très étroit entre ces deux espèces de faits, la philosophie, si elle ne veut pas se compromettre, doit avant tout éviter de se mettre contre les faits; ce n'est qu'à ce prix qu'elle deviendra science; il lui faut partir de l'expérience, adrien ne que pourra.

Il est certain que l'humeur d'un homme dépend beaucoup de son tempérament. Ce n'est pas pour rien que l'on dit qu'un homme est bilieux au moral; que l'on parle d'une humeur aigre. L'altération que nous prenons est pour beaucoup dans la pensée et dans le physique. Les liqueurs fortent altèrent l'intelligence; les fatigues organiques nuisent par conséquent nos facultés et nous hébètent. Il est donc impossible de nier ces liens.

Le philosophe devra s'attacher à rassembler tous ces faits; il aura toujours son parti à en tirer. En effet, il est d'un philosophe, ce vieux mot si sage = sages = sages sans en composer sans = qui faisait les Grecs si avis de la beauté physique. Si le savant dit et prouve que l'abus de l'alcool diminue de beaucoup l'entendement, que les débauches occasionnent la folie, le philosophe aura raison de proclamer la tempérance comme une vertu. Il pourra d'autant mieux conseiller la tempérance, non seulement au point de vue moral, mais au point de vue de l'intérêt bien entendu.

Le philosophe qui connaîtra lui-même les rapports du moral au physique qui saura tout ce que le médecin sait, pourra d'autant mieux parler du moral. La philosophie gagne beaucoup à s'alimenter aux sources de la science.



une lutte ardente intolérante entre la psychologie et la physiologie ne peut être que finie à toutes deux.

Points particuliers à la psychologie.

Voilà une large part accordée à la physiologie, mais quand nous avons cédé tout cela, il nous est permis de revendiquer l'encre; de ces mêmes questions à un autre point de vue. Voici les points sur lesquels nous ne céderons rien.

Question de la distinction du corps et de l'âme réservée.

La psychologie est une science à part étudiant des faits particuliers. D'une façon où les physiologistes n'ont rien à y faire. Il est entendu qu'il ne s'agit pas ici de prouver la distinction de l'âme et du corps. Ce mot psychologique de l'âme ne doit pas nous faire illusion. La grosse question des substances à laquelle il est difficile de répondre, viendra plus tard.

ne nous priverons pas pour cela du mot âme. Quand bien même ce que l'on appelle vulgairement âme n'en serait rien, il n'en est pas moins vrai que le mot serait toujours commode, gardons le donc à ce titre.

Psychologie veut dire ici : science de l'homme mental, ou étude des faits attribués vulgairement à tort ou à raison à un principe à part, nommé âme.

Stat de la question.

Il s'agit donc de comparer aux faits physiologiques des faits particuliers regardés comme différents : seulement, pour vouloir. Si ces faits ont mêmes caractères que les premiers, il n'y aura qu'une seule science : la physiologie. Mais si nous trouvons deux groupes irréductibles, si les faits de respirer, de digérer, nous semblent à part de ceux de sentir et de vouloir, nous aurons deux sciences, étroitement unies, soeurs, mais cependant distinctes, physiologie et psychologie.

Caractères des faits physiologiques.

C'est l'examen qu'il faut faire. Voyons d'abord un fait physiologique. Prenez la fonction du cœur. Descartes en a longuement parlé, mais il est dans le faux le cœur est un muscle creux, la fonction est de se contracter comme les autres muscles sous une excitation nerveuse. Mais Descartes s'imagina : = qu'il y a toujours plus de chaleur dans le cœur qu'en un autre endroit du corps. = et qu'il s'est = dit = ainsi que font généralement toutes les liqueurs lorsqu'on les laisse tomber goutte à goutte et quelque vaisseau qui est fort chaud = que le cœur chasse le sang dans les veines.

Le cœur est comparable à une pompe aspirante et refoulante ; l'aspiration se fait quand le cœur se dilate ; quand il se contracte a lieu le refoulement dans les artères.

- 1° Tout cela occupe une place dans l'espace. En effet le cœur est situé à une certaine hauteur vers la 6^{me} et la 7^{me} côte.
- 2° Il tombe sous les sens. En effet, on peut le voir, le toucher.
- 3° On n'a pu l'étudier que par les sens et sur un sujet distinct de celui qui l'étudie.

En effet pour connaître le cœur, il a fallu beaucoup disséquer, tailler dans le vif, examiner souvent à la loupe, enfin tout un travail manuel. Autrement on n'en aurait rien su. La preuve c'est que l'humanité a ignoré la circulation du sang jusqu'à Harvey (1628) et malgré cela, beaucoup de gens encore ne le savent pas.

Ce n'est pas un fait psychologique, car les battements de mon cœur, est-il bien mon fait ? est-ce bien moi ? Non, la preuve c'est que nous ne pouvons ni ralentir ni augmenter les battements. Cela se fait dans un corps qui est le



7
Suite des faits psychologiques du cœur.

notre, mais nous n'y pouvons rien, nous
n'y sommes pas responsables.

Avant de voir que les faits psychologiques
sont diamétralement opposés par leurs
caractères accordant encore une condes-
ciance. Certainement quand j'ai honte,
je rougis; quand je crains je pâliss.
une émotion donc précipite les batte-
ments de mon cœur.

M^r Claude Bernard dans une conférence
sur les phénomènes psychologiques du
cœur a très bien étudié cela. Il a montré
que les nerfs qui pénètrent dans le
cœur, ont des fonctions particulières.
Pour les autres l'excitation se commu-
nique aux muscles et se traduit en
mouvement. Pour le cœur au contraire
à l'état normal, il bat par cadences
régulières, mais s'il survient une
excitation, le mouvement s'arrête
plus ou moins longtemps suivant
la force de l'excitation. Une émotion
foudroyante produit une secousse si
violente que le mouvement est arrêté
et pour long temps (Syncope) et
quelque fois même pour toujours, c'
est la mort.

La rougeur gracieuse d'une personne
qui reçoit un compliment, s'explique
par une certaine surprise, mais com-
me elle est rassurée sur l'intention,
le cœur ne momentanément arrêté, rattrape
le temps perdu et bat plus fort ce
qui occasionne un flux de sang
plus considérable.

Tels sont les faits, il faut insister sur
cette relation. Prenons par exemple
le désespoir d'un homme qui se voit
certain de périr. Certainement un im-
mense bouleversement est imminent.
La pâleur, quelquefois même l'évanouis-
sement le dévoile. Mais physiologi-
quement, ce bouleversement ne diffère

Caractères des faits psychologiques.

pas de celui qui indique la pateur ou l'évanouissement d'un malade.

Voilà quels sont les caractères des faits psychologiques, dans cet exemple du désespoir violent.

1^o Peut-il être localisé? On dira dans le cœur puis qu'il s'arrête, mais M^r Claude Bernard nous apprend que s'il s'arrête, c'est par action réflexe. Dans le cerveau dira-t-on: mais la souffrance de l'homme qui désespère est-elle particulière au cerveau? non, il souffre dans toutes les parties de son corps.

2^o Aussi cela ne s'observe pas rien que par les sens. Ce que l'organe ne voit que des yeux peut bien nous tromper. Ce qui tombe sous les sens est involontaire, c'est le signe de l'émotion, mais non pas l'émotion elle-même.

3^o Nous avons vu que les faits physiologiques ne peuvent s'étudier que sur autrui: tout le contraire arrive. On ne peut observer que sur soi-même. Il faut avoir éprouvé le désespoir pour savoir ce que c'est.

État de la physiologie.

Sans aucun doute chaque état psychologique est accompagné de modifications cérébrales; nous ne chercherons jamais à le nier. Mais avec le microscope le plus puissant, on n'est pas parvenu à trouver le désespoir entre deux fibres du cerveau. Les physiologistes le reconnaissent de très bonne grace. Ils disent: avec tous nos progrès, nous sommes pareils aux cochers de grandes villes qui connaissent parfaitement les rues et les ruelles, mais qui ne savent rien de ce qui se passe à l'intérieur des maisons. On même ne peuvent faire de la physiologie sur les états de conscience sans les avoir auparavant éprouvés eux-mêmes.



Première raison pour qu'il y ait deux sciences à part.

Les faits physiologiques ne pouvant être localisés, et se passant fatalement dans nos corps, je n'en suis pas responsable. C'est donc autre chose que les faits psychologiques dont je suis en grande partie responsable. Même dans le désespoir qui est pourtant presque une fatalité, nous sentant que c'est un état du moi lui-même, et qu'il n'est jusqu'à un certain point imputable. Car il y a des cas où le désespoir est un crime. Dans la peur c'est plus visible, c'est bien notre fait. C'est aussi pourquoi les intentions criminelles sont si graves qu'en justice, elles sont condamnées.

Les faits psychologiques et les faits physiologiques bien que frères, sont profondément distincts, et de caractères opposés, ce sont deux faces d'une même étoffe. Voilà une première raison pour qu'il y ait deux sciences à part.

Seconde raison.

Il y a une seconde. Non seulement les deux groupes de faits sont distincts mais on les étudie d'une façon différente; les uns rien que dans le laboratoire avec des instruments et rien que par les sens, les autres au contraire qui ne sont connus que par la conscience, sans aucun jeu des sens extérieurs. Des faits qui sont connus de deux façons à part, sont donc divisés pour donner naissance à deux sciences.

Faits de conscience.

La méthode psychologique a besoin d'être étendue un peu plus longuement la conscience est le premier instrument et le plus indispensable sans elle on n'aurait jamais eu l'idée ni le pouvoir d'étudier ces faits aussi les nomme-t-on faits de conscience.

De la conscience.

La conscience est dans un premier sens l'avertissement qui nous est donné de chacun des faits qui se passent en nous.

la conscience n'est pas suffisante pour
fonder la science.

Éléments qu'il faut y ajouter.

à mesure qu'ils se passent. L'homme est
conscient.

Les psychologues se sont faits souvent l'
illusion de croire que la conscience était
un fondement suffisant pour la science.
C'est impossible, car la conscience ne sa-
it les choses que quand elles passent.
Pour retenir, elle a besoin de la mémoire
et de l'attention. ainsi aidée, elle se
nomme réflexion.

En outre, par la conscience, je ne connais
que moi individuellement; et la science
ne peut porter que sur le général et
universel. = Il n'y a de science que du
général = (aristote). Il faut donc que
je sorte de moi-même et que la con-
science se complète des éléments que
voici:

Le fait de la physiognomie; l'observation
attentive de ces signes est très utile.
Quand on a rougi soi-même, voyant
quelqu'un rougir, on se sait la cause.
Il faut donc auparavant avoir éprouvé
sur soi.

Le langage est l'enveloppe naturelle de
nos pensées et de nos sentiments: M^r
Max Müller a fort bien dit: = L'homme
civilisé a écrit sa histoire dans les lan-
gues qu'il a parlées depuis le commen-
cement du monde. =

Les voyages, les récits des voyageurs que
l'on fait sur les populations étran-
gères, tout cela jette une vive lu-
mière sur l'étude de l'homme en
général depuis la pure barbarie, car
c'est par là qu'il faut commencer si
l'on veut faire une étude complète,
jusqu'à la plus haute civilisation
actuelle, jusqu'à la plus haute culture
intellectuelle.

En outre, il n'est pas sans utilité d'
étudier avec soi la folie. La psycholo-
gie surtout en Angleterre a beaucoup



gagné à cette étude. Un homme fan, quelle
raisonne, et effet, pour celui qui tâche de
comprendre ce que c'est qu'un homme rai-
sonnable.

Comme description des faits, la science psy-
chologique s'appelle expérimentale ou
descriptive. Elle a un côté métaphy-
sique; car le moi ne se connaît que par
la conscience.

Definition de la psychologie.

Donc la psychologie est donc l'étude de l'
homme mental c'est à dire du moi et
de toutes les opérations dont il a
conscience.

+

11/1

8 1/2
P. Bellamy
9.4
rachez

Philosophie. 18^{me} leçon.

Psychologie. II. Des facultés.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des états de conscience. Mais ces faits, qui pourraient déjà être étudiés ne nous sont pas connus comme isolés, flottants; au fur et à mesure nous les rapportons à nous mêmes. Quand la conscience nous informe d'une douleur nous la sentons nôtre. Nous sentons que le moi le produit de ces faits, sont ses œuvres, que chacune d'elles n'est qu'une manifestation accidentelle d'un pouvoir que possède le moi de produire des faits de même genre.

Cette douleur n'épuise pas ma capacité de souffrir. J'ai pu auparavant ressentir des émotions de ce genre et j'en éprouverai encore. Nous arrivons ainsi à la notion de facultés.

Une faculté est le pouvoir permanent que possède le moi de produire un nombre infini de phénomènes de même genre.

La distinction entre une faculté et un fait est donc claire. Le fait est un épisode accidentelle, il a un commencement et une fin; il peut être précédé et suivi d'une multitude de faits semblables et n'est saisi qu'au vol par la conscience.

La faculté au contraire se passe sans cesse et dure autant que nous mêmes. C'est un pouvoir intarissable qui s'affaiblit avec la vieillesse et disparaît avec la mort.

Une autre discussion non moins importante nous est suggérée par l'analyse précédente. nous avons dit

Definition de la Faculté.

Distinction du fait et de la faculté



que la conscience attentive surprend sous la diversité des phénomènes, le moi lui-même, la force vive, l'être réel et substantiel, réalité d'une valeur particulière à nos yeux, puis que c'est nous-même.

Aucun sceptique n'a tenté de le nier, car: si je me trompe, je vois = dit Descartes. Les phénomènes organiques et physiques. Lesquels n'offrent pas les mêmes caractères, aussi ne parle-t-on pas des facultés de l'estomac ni de celle d'une pierre. On dit la propriété des corps bruts et la fonction d'un organe.

Différence entre les mots facultés, fonction, propriété.

Voilà la différence, il y a entre ces trois mots. Soit la propriété d'un bois de brûler. En parlant de la propriété, je ne veux pas dire que le bois a le pouvoir de brûler tout seul. Cette conception est trop grossière pour que je m'y arrête. Quand je dis que le bois a la propriété de brûler, j'en dis que si l'on met le bois sur le feu il devient le théâtre de phénomènes appelés combustion. C'est une figure de langage; ce mot marque ^{non} l'action mais la passion.

Définition de la propriété.

Donc une propriété est la possibilité reconnue à un corps de subir des modifications données dans des circonstances données.

Une fonction est une autre chose. Il y a certaine activité quand je dis: l'estomac digère. Il y a un automatisme admirable qui est le caractère propre de la digestion. Cependant une fonction est distincte d'une faculté. Pour que l'estomac digère, il faut qu'il soit en bon état, il lui faut aussi des excitants, des aliments dans certaines conditions. Le mouvement donc est un signe mécanique qui n'appartient pas aux organes. Le cœur détaché du corps bat pendant quelques secondes puis s'arrête; c'est un

Détermination de la fonction.

rouge dont manque le ressort. L'organe n'a pas l'initiative de ses mouvements. Son activité est inconsciente.

Donc une fonction est le jeu fatal et nécessaire des organes sous l'influence de certains stimulants qui peuvent être artificiels.

La faculté est différente. Ici il y a encore activité, mais le mot l'indique (facere, facultas) c'est une activité consciente, réfléchie, pour ainsi dire elle-même, qui se possède, qui a, en grande mesure, l'initiative de ce qu'elle fait.

Ainsi je peux diriger ma pensée comme je le veux. Je veux, j'exécute tout à fait la direction. Et c'est pour cette raison profondément enracinée en nous que l'homme se dit être responsable de ses actions.

Ainsi une faculté est un mode persistant de l'activité la plus agissante possible, de l'activité d'un être qui a le privilège de prévoir et de pourvoir, de se développer, de se cultiver, et de se faire une destinée par l'action et l'énergie.

Rapports de la fonction, de la propriété avec la faculté.

Ainsi c'est un mot la faculté est au moi, ce que la fonction est à l'organe, ce que la propriété est au corps brut et organisé.

II Du nombre des facultés.

II Maintenant demandons nous combien il y a de facultés. Quand nous ne connaissons que des faits isolés, il paraît indispensable de les grouper, de les comparer.

Beaucoup de philosophes ont cru que les facultés n'étaient que des étiquettes inventées, pour désigner un groupe. On compare les faits, on réunit les pareils et on attribue une faculté à chaque groupe parce qu'il paraît naturellement que chaque fait ait une cause.



Deux cas à éviter.

Cette analyse n'est pas fautive, mais elle dénature un peu l'opération à faire - Il y a deux cas à éviter. Le premier est de nous figurer que les facultés ne sont rien du tout, c'est à dire des mots seulement. La théorie précédente tombe un peu dans cet excès.

Le second est plus grave peut être, en tous cas plus ridicule. Il consiste à se figurer les facultés comme des êtres à part - M^r Samuel Baillay se imagine très follement de cette utopie dans laquelle le spiritualisme est tombé avec M^r Cousin.

Vous imaginez dit il, un être peu commandé (la raison); il a un gendarme (la volonté) qui l'aide à dompter un être indocile. (l'imagination). En outre d'autres êtres (les sens) font des niches à la raison.

Pour éviter ces excès nous dirons que les facultés ne sont pas de pure imagination, mais qu'il n'y en a pas tant que l'on veut. Ce sont des modes très réels. J'ai certains pouvoirs très réels et je n'ai pas certains autres. Au lieu de compter plusieurs facultés, c'est encore dire des modes d'activité d'une seule réalité: la mienne.

De même qu'avec une seule chute d'eau on peut se désaltérer, arroser des prairies, faire marcher des moulins, choses différentes et indépendantes, de même nous pouvons faire différents emplois du mot activité.

Rossuet a dit: = une seule réalité, moi qui sent, qui pense, qui veut =. Mais nous anticipons ici sur la grosse question de la légalité.

Combien de facultés! nous en avons compté trois; et est généralement d'accord et s'engage pour en compter au moins trois.

Images d'éviter les excès.

pas d'excès

Nous acceptons cette quantité, nous avons
d'examiner les philosophies qui en com-
ptent plus ou moins, nous allons faire
cette théorie.

Comment on compte les facultés.

On arrive à compter les facultés en fai-
sant le dénombrement des faits dont le
moi est le théâtre, dans un temps qui
peut être très limité. En comparant les
faits, on voit qu'ils se groupent en
trois faisceaux.

Prenez un exemple quelconque: soit la
levée des élèves; on voit d'abord le déca-
pement d'un réveil brusque, et la per-
ception du son du tambour, la fatigue
mal dissipée mêlée au sentiment
du froid extérieur. Le raisonnement
intervient, les conséquences du manque
d'obéissance se dressent devant les
yeux. Enfin, le sentiment du devoir,
le vouloir domine l'instinct du
bien être et finit par avoir le dessus.
L'activité motrice s'ensuit. On descend
à l'étude, on le travail et la mémoire
prennent place.

Sensibilité

On voit que les faits se divisent en 3
groupes. 1^{er} faits sensitifs: (desirs,
passions) on les attribue à la sensi-
bilité ou pouvoir qui a le moi d'
éprouver des émotions de peines et de plai-
sirs, à la suite d'inclinations con-
trairees ou satisfaites.

Intelligence.

2^{es} faits de perception: percevoir les
sons, la température, la comparer à
celle d'avant, s'en souvenir, raison-
ner, réfléchir, penser, tous ces faits se
ressemblent assez pour être mis sous
un titre à part: l'intelligence, pou-
voir qui a le moi de connaître et de
comprendre.

Volonté

3^{es} Quand j'ai eu comprises mes perceptions,
j'agis tantôt d'une façon toute animale
c'est l'instinct, tantôt par habitude,
tantôt après réflexion, tout cela a beau



être différent, c'est dû à l'activité, et comme elle se distingue de ce qu'elle est volonté, pouvoir d'agir et connaissance de cause.

Ces trois facultés se mêlent continuellement, vouloir les séparer dans la réalité, serait absurde. la pensée dirige l'action et la sensibilité est la ressort du tout.

Est-ce avec et non pas trop de compter trois facultés? la liste peut-elle en être allongée ou diminuée.

Je dis qu'il faut compter au moins trois facultés. mais il y a des philosophes qui en comptent moins, d'autres autant, et d'autres plus.

Examinons d'abord ceux qui en comptent moins. Descartes est le plus célèbre de ceux-ci. Il sait bien que l'organe peut souffrir, agir, comprendre, mais il ramène tout à la pensée. Ce qui le trompe, c'est que la pensée se mêle à tout. Il ne compte donc qu'une seule faculté la pensée. la volonté et la sensibilité ne sont que des modes. Malbranche et Bossuet lui-même subissent aussi cette influence.

Sans nous arrêter à l'historique, donnons nos raisons pour garder nos trois facultés; nous prétendons qu'elles sont toutes irréductibles.

1^{re} la volonté est distincte des deux autres car elle les domine. la preuve est la lutte de martyrs contre les supplices. 2^{de} l'intelle. l'âme est assez inégale chez les hommes, mais la sensibilité surtout varie non seulement par individu mais même par moment, tandis que la volonté est toujours égale à elle-même = elle consiste, dit Descartes, en une indivisible = on veut ou l'on ne veut pas, il n'y a pas de milieu. Descartes répond à ceux qui lui objectent les gens de peu de volonté: = il y a des êtres qui veulent rarement, et d'autres, souvent, mais quand on veut, on veut =

Examen des philosophes qui comptent moins de trois facultés.

Je compte par là que j'entends avec substance tout ce que l'âme ou la nature veut que se pense. = Descartes = 1^{re} la volonté

l'irréductible

Nos 3 facultés sont irréductibles.
1^{re} Volonté

2^e sensibilité, intelligence l'une est
objective, l'autre subjective.

Inégale répartition de ces facultés.

Elles sont en raison inverse l'une de l'autre.

2^e les deux autres facultés sont également ir-
ductibles. (a) D'abord la sensibilité est toute
subjective, tandis que l'intelligence est
toute objective. Parmi tous les verbes de sen-
sibilité sont neutres, je jouis, je souffre;
ceux de l'intelligence sont actifs: je vois, j'
entends, je prévois.

(b) La sensibilité est beaucoup plus inéga-
lement répartie que l'intelligence. Les
hommes absolument sans cœur n'existent
pas; mais il y en a malheureusement de
peu près sans cœur. Les femmes sont plus
sensibles que les hommes.

(c) Quoique toutes les facultés se mêlent,
l'intelligence et la sensibilité peuvent al-
ler l'une sans l'autre. Il est vrai qu'
arriver à un certain degré de connais-
sance, ou à un vif désir d'aller plus loin,
et de découvrir du nouveau, dans les
opérations moyennes, cela nous laisse tout
à fait froid.

(d) Enfin, la sensibilité et l'intelli-
gence sont en raison inverse l'une de
l'autre. Il ne faut pas s'arrêter à
cette méchanceté, trop souvent vraie
cependant, que les hommes de génie
ont le cœur sec; cela n'est pas tou-
jours vrai seulement des conquérants,
pour lesquels cela est inévitable,
mais il arrive quelque fois qu'il se
réalise. Dans tous les cas, il n'y a
pas moins vrai que très peu de cul-
ture coïncide & ~~peu~~ souvent avec
beaucoup de bonté.

C'est cette observation qui a fait croire
que l'instruction était mauvaise, qu'
elle gâtait le monde, & qui est fau-
x. Toujours est-il que pour un même hom-
me à mesure qu'il voit clair, et que
son intelligence s'occupe, il est de
moins en moins capable de jouir et
de souffrir. Ainsi Thomas Reid raconte
qu'un de ses amis, tourmenté par la



8
goutte, engendrait une partie d'échec, quand
la jeu devenait animé, la sensibilité
disparaissait.

Ainsi nous dirons que deux facultés, l'une
objective, l'autre subjective, se
raisonnent l'une de l'autre, sont as-
sez différentes pour être dites irréductibles,
nous compterons donc trois facultés et
pas moins.

19. 10. 1911
Bien travaillé

Philosophie 19^{me} leçon

Plato l'âme humaine

Psychologie. III/ Des Facultés (suite) - Examen des théories qui comptent plus de trois -

Nat de la question.

Nous avons cru pouvoir ramener tous les acts de conscience à trois groupes. et toutes les facultés de l'âme à trois. Nous avons vu qu'il faut en compter au moins trois. Mais ne doit-on pas en ajouter ?

Théories qui comptent trois facultés.

Disons d'abord un mot des théories qui, comme nous, comptent trois facultés. La principale est celle de Platon; aussi nous en parlerons que de celle-là.

Théorie des facultés dans Platon.
το & το θυμικον

Suivant Platon; il y a trois principes dans l'âme humaine; il disait volontiers trois âmes, il les localise et les superpose dans l'organisme. Au plus bas degré sont les appétits inférieurs, l'âme concupiscible comme on dira plus tard το εσθητικον. Cette âme est logée dans les viscères, dans le ventre.

ο θυμος

Au dessus, dans la poitrine = au dessus du diaphragme = dit Platon, est située une âme noble, ο θυμος. Ce mot, de l'homme veut dire courage, dans le sens le plus large du mot; il désigne toute passion noble = l'amour des belles actions, la fierté enfie, tout ce qui chez l'homme est affaire d'énergie et de vaillance.

α νοος

Plus au dessus, et séparé du reste du corps par le cou, = comme par une isthme = et logée dans la tête = comme dans une citadelle élevée = réside le νοος. L'âme raisonnable, la propre de l'homme. Elle s'entend avec les autres. La raison qui est en communication avec les choses célestes: la beauté, le bien doit être ce qui dirige la vie humaine. Le θυμος le montre docile aux conseils de la raison dans sa lutte contre le εσθητικον.

Dans le Phédon il y a un mythe d'une âme



grande beauté. Platon nous montre "les trois
âmes humaines avant cette vie" car elles
étaient au paradis. De là viennent les
souvenirs des choses divines. 1. l'âme
humaine était triple. elle était harcelée
et char parcourant les espaces célestes
elle gardait autour du Bien = soleil
du monde intelligible = sur le siège
du char est le = cocher divin = la raison
qui guide ses chevaux après de s'acharner
sur le plus grossier du bien. Les deux
chevaux sont fort dissimilaires. D'un côté
le Pappos, cheval admirable, blanc et
vif, aime les hauteurs = croît vers le
ciel - et cherche à gagner les hauteurs.
De l'autre côté est le Hippobos, cheval
sourd et pesant, ses yeux jaunes sont
immaculés de sang, ses hanches et ses cuisses
grasses, il cherche à descendre vers la
terre. Le vain, le cheval blanc lutte, le
numérois cheval a gain de cause et le
cocher divin est précipité sur la terre.
C'est ainsi qu'a commencé la vie actuelle
de souffrances et de labeurs. Quelque
un peut perdre toutes souvenirs
des choses divines. 2. l'âme humaine
est triple. D'autres au contraire. ont une
mémoire de la vie antérieure, ce sont
les philosophes qui sachent de façon
positive la revanche à la saison et qui
voudraient voir le cheval blanc reprendre sa
place dans les espaces célestes.

critique de la théorie de Platon

un mot de critique suffira. les trois âmes
sont bien différentes des notions de Pappos et
le Hippobos seraient rancés dans notre
conscience de nos expériences. une partie
de l'intelligence, mais la volonté n'est
elle? Dans le Pappos? Platon confond la
volonté et la passion. Il y a dans la
confusion. En outre ces âmes sont trop séparées
et localisées, ce qui est bien gênant pour
le dualisme et l'idéalisme. Platon
a tort.

Avantage de la Divisioz de Platon.

Théories qui comptent plus de 3 Facultés.

Psychologie d'Aristote
TO PECTHON.

TO NECTHON

TO PECTHON

TO PECTHON

Critique réservée.



De la Divisioz Platonicienne, nous ne retiendrons que ceci. Platon nous donne un bon exemple, et nous apprend qu'il y a lieu d'assigner un ordre hiérarchique à nos facultés. Nous nous en souviendrons quand nous étudierons l'ordre des facultés. De plus nous nous en souviendrons quand nous nous occuperons de l'âme. De plus nous nous en souviendrons quand nous nous occuperons de l'âme. De plus nous nous en souviendrons quand nous nous occuperons de l'âme. —

Revenons aux théories qui comptent plus de trois facultés. Aristote est le premier dans l'antiquité qui ait donné l'exemple de compter plus de trois facultés. Aristote comme Platon et plus que lui s'est efforcé de séparer l'âme humaine

voici la psychologie d'Aristote en deux mots. Elle a un mérite immense qui est de faire voir clairement l'idée de développement et d'évolution. — Partout où il y a vie, il y a âme — dit-il. Il prend ce mot au sens étymologique, aussi dans les plantes, dans les animaux, c'est le pouvoir qui leur sert de se nourrir, de s'accroître. Cette faculté nutritive et sensitive — il l'appelle TO PECTHON.

montrons un échelon. L'animal, à cette quantité, celle de se nourrir. Certaines plantes ont à un certain degré. L'héliotrope se tourne vers le soleil, etc. Cette faculté est nommée TO NECTHON.

Les mouvements sont très imparfaits auprès de ceux de l'animal inférieur qui possède une troisième âme : c'est la faculté de sentir, de souffrir, de jouir. TO PECTHON. Enfin au dessus vient l'homme qui, outre les trois âmes, possède de plus la raison. TO PECTHON.

avant de critiquer Aristote, nous allons passer à l'étude des doctrines modernes. Nous dirons seulement qu'Aristote a tort de vouloir séparer l'âme. Nous y reviendrons.

Plan de psychologie naturelle.

Faculté.

Faculté de la faculté de jugement.

Pour nous mettre au cœur de la question, arrivons de suite à Jussieu qui résume ses facultés. Il admet d'abord les trois autres : volonté, intelligence, sensibilité. Il y ajoute la faculté motrice d'accord avec Aristote. Plus celle d'interprétation et de production des signes, par lesquels nous pouvons connaître nos pensées, et même comprendre celles d'autrui. La dernière faculté est celle d'éprouver des inclinations ou des penchants.

Examinons d'abord les deux dernières. Nous les rattacherons à Jussieu. Nous nous réservons d'en faire une catégorie à la dernière. Certes il y a des penchants primitifs et en grand nombre, nous ne le nions pas, mais nous déclarons que ce n'est pas une faculté à part. Ils résistent dans la sensibilité. L'acte même, c'est le pouvoir de sentir et de souffrir. Comment Jussieu s'explique-t-il que les souffrances nous certains penchants naturels conduisent ou satisfont ? Comment comprendre la chaleur et la fraîcheur sans le désir qui les pousse ? Ainsi le bien est désirable en lui-même, parce qu'un penchant naturel vers le désir d'un certain degré de fraîcheur qui n'est pas obtenu. Satisfait on se baigne. Le baigner est une souffrance, parce que ce degré de fraîcheur est dénué.

Il en est de même de la chaleur. La source de l'envie et que la sensibilité comprend au premier chef. L'étude des penchants, l'amour de la nature délicate nous en fait Jussieu trop long.

La faculté d'interprétation n'est pas plus utile à connaître. Sur ce point Jussieu n'est pas clair, et nous ramène à la fois sous cette faculté le pouvoir de produire des signes et le pouvoir de comprendre ceux d'autrui.

Examinons ces deux. Comment se produisent-ils ? Pour la voix, ou le langage.

Faculté de la faculté d'interprétation.

donc pour l'un, nous les signes naturels se produisent par actions réflexes et les signes artificiels par l'expérience et la volonté venant utiliser la première action réflexe et combinant les signes naturels par convention. Ainsi le signe est physiologique et non psychologique. La chose signifiée est un sentiment, une pensée ou une volonté, donc pas besoin d'une autre faculté.

Comment comprenons nous les signes? (voir même parag.) C'est par expérience, par habitude, par association des idées; quand je pleure, je souffrirai, donc quand je verrai pleurer, je penserai au même état de souffrance.

Débat important sur la faculté motrice. C'est la faculté motrice. Ici le débat est important, à cause du grand nombre de philosophes illustres de cet avis et en outre parce que nous allons faire entrer ici, l'âme végétative: 20 objections.

Discussion relative à l'âme végétative.

En effet: la nutrition se fait toujours par un mouvement. Non seulement l'animal doit exercer un mouvement de prehension, mais la plante même, et le tube digestif, une fois l'aliment procuré, sont le théâtre de mouvements intérieurs très compliqués: succion par l'entrouverture des racines, mouvement d'ascension de la sève par capillarité, absorption de l'acide carbonique par les feuilles, de l'autre côté, mouvements très vigoureux de déglutition, de mastication, d'absorption etc. Ainsi ces deux facultés se confondent en une seule que nous allons combler.

Éliminons une considération inutile

Commençons par éliminer de la question, une considération qui la complique et qui a joué un trop grand rôle dans l'esprit de plusieurs philosophes. On a dit: tous les mouvements sont merveilleux: la danse a quelque chose de rationnel, la marche est d'une merveilleuse complication, les mouvements plus les sont-ils plus les signes de mécanisme. Donc tout cela



est elle, de savoir, mais d'intelligence. Il y a un abîme entre un corps brut et un organe vivant, ce n'est donc pas faire de choir l'âme que de leur attribuer tous ses mouvements.

Réponse à la 2^e question

Mais c'est justement parce que ces mouvements sont si parfaits, qu'on ne peut les attribuer à l'âme humaine. Si la vie était l'œuvre de l'âme, ce serait une de ses merveilles, mais comme elle se fait au moins aussi bien chez l'animal, leur âme serait au moins aussi parfaite que la nôtre. Si donc on se contente de conclure qu'une intelligence ordonnatrice préside à ce mécanisme, le comment il dirige = fait mouvoir les atomes en cadence = comme dit Goethe, c'est selon nous l'a plus forte raison que l'on pourra donner au théodice de l'entendement d'un ordonnateur suprême. Mais il ne s'agit point de cela. Il faut savoir si c'est notre âme qui dirige ces mouvements. Nous répondons : Non.

Solution proposée à la question

À ce propos, il est bon de dire quelques choses que l'on a proposées. Pendant qu'Aristote, Leibnitz, un peu Stahl et chez nous François Broussais, Gaspard, Adolphe Garnier, sont animistes, c'est à dire attribuent les mouvements vitaux à l'âme. Les médecins de Montpellier, ayant à leur tête Bartholin qui a fait beaucoup de prosélytes, déclarent que le principe de la vie est un principe à part, ni corps ni âme, c'est le principe vital. Ils sont nommés vitalistes. Mais un troisième groupe de savants auquel appartiennent les physiologistes avec Bichat se proclame organistes, c'est à dire que selon eux chaque organe a sa vie propre. Il développe de lui-même sans qu'il soit besoin de conditions favorables, grand et petit suivant des lois physiologiques compliquées de qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

nomme le vil. mais ce n'est pas un principe
à part.

Entre ces trois doctrines, le vitalisme est la
plus faible, la plus osseuse est l'organis-
me. Cependant de nos jours les animis-
me semble reprendre une nouvelle vigueur
avec Monsieur Bouille et surtout avec
M. Ravaisson.

Examen de ces doctrines.

Venons à l'examen de ces doctrines. Au vi-
sime on a reproché à bon droit d'être une
hypothèse sans fondement, et d'être un
principe à part. D'oublier de dire si ce
principe est unique ou si il y a plusieurs.
Dans ce dernier cas, la doctrine est plus
obscur, on peut se demander comment ces
principes s'accordent, etc.

M. T. Lachetier dans sa thèse sur l'induc-
tion, consacrant tout un chapitre à l'induc-
tion contre le vitalisme toutes les objections
possibles. Claude Bernard lui-même. Il
paraît qu'après cela il ne reste rien de la
doctrine de Barthez.

Les organisistes se heurtent à un écueil,
c'est de perdre de vue l'ensemble admissible
des fonctions, le lien entre le plus des or-
ganes. Dire que chaque organe a sa vie
propre, ce n'est pas rendre compte de l'
influence d'un organe sur un autre, et
de l'ensemble.

Correctif à apporter à l'organisme.

Pour éviter de paraître une doctrine in-
complète, mettons la pluralité à la place
de l'unité. L'organisme doit déclarer qu'il
est une série de servants, mais qu'il
ne prétend pas répondre à toutes les
questions ni tout expliquer. Il ne doit
pas prétendre à enclure la métaphysique
il faut laisser la porte ouverte aux con-
jectures et ne pas se refuser systématiquement
à la conception de celui qui dit
qu'une raison ordonnatrice a donné chaque
organe d'une fonction.

Cette concession faite à la métaphysique et
non à l'animisme, la doctrine des organes



nistes est forte contre l'animisme. Que prétendent les animistes ? Que c'est l'âme seule, donc de conscience et de volonté qui exécute tous les mouvements du corps. Avec les organistes, nous disons : non ce n'est pas moi qui exécute tous les mouvements dont mon corps est le théâtre, la preuve est qu'ils ne dépendent pas de moi pour la plupart et je n'ai aucun moyen de les étudier par la psychologie et la conscience, il faut le subjectif, la loupe, les réactifs. C'est l'objet d'une science objective.

Mouvements volontaires ramené à nos trois facultés.

De deux choses l'une, ou les mouvements sont volontaires, ou ils ne le sont pas. Quand ils sont volontaires [épuitation, escrime, danse] ces mouvements se ramènent à la volonté qui nous décide à les faire, à l'intelligence qui les règle et les dirige et à la sensibilité qui les provoque. Si la volonté créait le mouvement, il n'y aurait pas de raison pour s'arrêter ou pourrait vouloir sauter jusqu'à la lune, dit Leibnitz et avec l'énergie de la volonté, on y parviendrait. Prétendre cela est absurde.

Objets de l'effort. Réponse

Dans l'effort, il y a un certain pouvoir de l'âme, un passage du dedans au dehors, c'est la faculté motrice. — le passage existe, mais c'est tout à fait mystérieux et irrédécible, c'est le désespoir des métaphysiciens.

Mettons si vous voulez l'étiquette de faculté motrice à ce passage, mais qu'il soit bien entendu que c'est là — un mot dont nous cachons notre ignorance — comme dit Bossuet. Par conséquent, il est inutile de l'employer, il ne fait que compliquer inutilement.

Réponse à l'objection de mouvements involontaires

Il faut admettre l'existence de l'animisme, car il y a des mouvements involontaires nous répandons ceci : tant que la volonté et l'intelligence n'ont point agi.

Aussi que les nerfs ne se sont pas développés, les mouvements ne sont pas quelque chose de l'âme. ce n'est donc pas une faculté psychologique. C'est un mécanisme admirable, d'actions réflexes avec un embryon de sensibilité. Le poumon par exemple est excité au contact de l'air, cela cause sa dilatation, puis par la ~~action~~ contraction qui lui est propre le poumon se contracte.

Quelques expériences relatives à la question.

Quelques expériences montrent bien ce qui empêche les savants d'attribuer les mouvements vitaux à l'âme pensante. D'abord remarquons que les philosophes sans d'accord sur l'abîme entre l'âme humaine et la vie animale, ne s'aperçoivent pas qu'ils se contredisent en attribuant le mouvement à l'âme pensante.

Prenez une patte de grenouille, étendez la bien avec la loupe, on voit circuler le sang entre les balnes des pattes, chaque globule arrivant dans un vaisseau capillaire se fait plus petite, se resserme, s'allonge et paraît doublée d'une vie propre. Dites-vous que la grenouille a une âme pensante et que chaque globule de sang est aussi animée d'une âme consciente. Ce serait absurde.

Prenant une grenouille, prenez la peau qui tapisse l'intérieur de la gorge, faites disparaître le reste. On observant cette peau, on voit même après la mort pendant assez longtemps de petits cils qui hérissent cette peau, exécuter des mouvements en cadence. Dites-vous que l'âme pensante de la grenouille est dans chacun de ces cils, ce serait absurde.

Une fibre musculaire est susceptible même inconsciente après avoir été débarrassée de toutes les nouements de contraction analogues à ceux qu'elle exécutait auparavant. C'est un fait admirable et mystérieux, mais physique et non psychologique.



Un os de Bernard prend un petit morceau
d'os. Il le loge dans une partie charnue
de l'animal. Le morceau d'os continue
à grossir et cependant il n'est pas à sa
place. Est-ce l'âme pensante qui le
pousse à grandir? - Au bout de quelque
temps cet os s'aperçoit qu'il n'est pas à
sa place et tout d'un coup il se détache et se
détache de l'endroit où il s'était si bien
acclimaté d'abord.

Cela prouve que si chaque partie d'un corps
est douée d'une vie propre, cette quantité
de mouvement est libre, quand elle est
mise dans des conditions à nuire à l'orga-
nisme, elle cesse de manifester sa pro-
priété inhérente.

L'âme humaine, le moi a trois facultés
un plus, un moins. Les doctrines qui pen-
sent rendre service au spiritualisme et
aggrandissant le rôle de l'âme, semblent le
compromettre, et se mettent en opposition
avec les faits scientifiques. Elle ne prend
pas garde qu'il est alors impossible d'expli-
quer les anomalies de croissance, les mous-
truosités. La difficulté est déjà assez grande
de concilier cela avec une raison ordonna-
trice (grand problème de Théodicée) sans se
donner la tâche de vouloir concilier la
faculté dont nous soumettons notre corps à
tant de détériorations avec la croyance en
l'âme pensante.

188

Conclus cor.

R. Bellamy *Sacher*
net et
conscientieux :

Philosophie 10^{me} année

Est question d'attribuer un
homme à...

le 1^{er} repub III

Psychologie (IV) - la Sensibilité. - Division générale - Des Pénchants.

Noms populaires de nos facultés.

Elles sont reconnues par le sens commun.

La volonté doit elle avoir le premier
rang ?

Voici où nous et sommes arrivés : les mouve-
ments intérieurs ne peuvent être attribués
à l'âme humaine. Ils sont le fait de la
Raison, mais non de la nôtre. Quant aux
mouvements de relations, ils sont sous la
dépendance de la volonté à partir d'un
certain âge. Aussi nous les ramenons au
voulé.

Entrons dans l'étude de nos trois facultés.
Nous pourrions d'abord remarquer qu'elles ont
des noms populaires : la sensibilité, c'est
le cœur avec ses modifications ; l'intelli-
gence est l'esprit avec ses ressources et ses
dépenses, enfin la volonté, c'est ce que l'on
appelle caractère.

Le sens commun reconnaît nos trois
facultés : puis qu'il divise les hommes en
hommes de cœur, hommes d'esprit, hom-
mes de caractère. Il n'ajoute pas d'
autres divisions.

On pourrait dire que le caractère mérite
la première place, parce que c'est ce qu'il
y a de plus important. Le qui emporte
le plus dans un homme, dit Buffon, ce
n'est pas tant sa sensibilité, ni ce qu'il
pense, ce sont ses actes.

Si cette remarque est juste au point de
vue de l'importance, elle n'a au fond
qu'une apparence de raison. Nous traife-
rons un ordre, non plus d'importance,
mais naturel. En effet nous voulons en
quelque sorte, fuir l'histoire naturelle
de l'âme, et prendre le moi dans son
développement ; il faut donc procéder par
ordre de croissance. Dans ce cas, la sen-
sibilité est sous les droits, sous les titres
au premier rang.



La sensibilité a droit au premier rang.

Raisons de fait.

Raisons logiques

La sensibilité a deux raisons pour elle, une de fait et une logique et scientifique. La première est que la sensibilité se développe en premier lieu. Certainement nos trois facultés se mêlent à chaque instant, mais il y en a une qui se développe la première, c'est la sensibilité. Le premier acte de connaissance de l'enfant est une douleur. Jusque vers 28 ans c'est la sensibilité qui donne notre vie. Le seul fait qu'il ne connaisse encore pas c'est l'amour paternel. L'indépendance n'atteint pas son maximum avant 38 ans. La volonté ne donne que plus tard. L'écritelle est opératoire.

Dans la vie humaine la sensibilité est le plus grand ressort. Le positivisme français et Auguste Comte ont une formule très bonne : toute la vie humaine se ramène à ceci : agir par affectioz et penser pour agir. En effet l'affectioz est le grand mobile ; sans doute si on ne sentait pas, si on ne voyait pas, on ne ferait pas grand chose, mais si rien ne poussait à agir, on n'agirait pas.

Rauvargues a dit = ce sont les idées qui mènent le monde. = mais en réalité ce sont les sentiments et les passions qui mènent le monde. Les croisades, les plus grands mouvements connus, ne sont pas une idée, mais une passion. C'est avec la cœur que l'on soulève l'humanité. Les révolutions sont très précédées d'idées, mais les grands mouvements s'y font généralement à l'aveuglette. Il y a donc la faculté de sentir ou mauvais qui suscitent l'action.

Pour toutes ces raisons la sensibilité doit avoir le premier rang. — Commençons par l'étude. — C'est un champ immense que le cœur humain ; les passions, c'est un bien commun de dire que c'est ce qui est le plus mobile. La chose onduleuse et diverse = de Montaigne est surtout vrai

l'ordre de la sensibilité

Division des phénomènes sensibles en
trois groupes.

Opinion de Jouffroy sur le penchant.
Réponse.

Mais pour identifier l'inclination et l'
émotion.

Réponse

Définition du penchant.

De la morale.

La réalité, étudier la sensibilité des hommes.
difficile que cela n'ait l'air. Il faut
remarque que les phénomènes sensibles
se divisent en trois groupes qui sont 1^o
les penchans ou inclinations - 2^o les
émotions et 3^o les passions.

Jouffroy voulait compter les penchans a
part, en dehors de la sensibilité. Mais
avons déjà dit que l'émotion est inséparable
l'instinct sans un certain penchant qui la
précède. L'enfant à peine né, cherche le
sein de sa mère, l'animal fait de même.
C'est un penchant naturel et primitif,
s'il en est. Quand il tète, il trouve un
plaisir, c'est l'émotion qui ne peut que
suivre le penchant. Quand ayant acquis
un peu de plaisir, le penchant s'est exalté
et est devenu tyrannique, on l'appelle
passion. Dans le cas qui nous occupe, c'
est le pour et contre.

On a essayé d'identifier l'inclination
avec l'émotion. On a dit: si l'enfant che-
che à têter, c'est qu'il a faim; or, avoir
faim, c'est souffrir, donc la première chose
est l'émotion, et par conséquent le
penchant n'existe pas.

Cela a l'air juste, mais c'est spécieux.
Si l'enfant tète, c'est qu'il a faim;
mais souffrir de la faim, cela a-t-il un
sens. Si nous ne supposons pas certaines
dispositions primitives de l'organisme,
certaines tendances naturelles. Imaginons
un enfant en carton, il n'aura pas faim
donc le fait d'avoir faim et de souffrir
n'est pas primitif, ce n'est que l'effet
de certaines dispositions des organes. Donc
cette émotion si primitive et appa-
rente, prouve le penchant naturel et c'
est l'effet.

J'appelle donc penchans, certaines dispo-
sitions naturelles et primitives des êtres
vivans qui les poussent, sans savoir,



Remarque

Définitions de la passion.

Critique de la définition des penchants
par Bossuet.

chercher certains biens qu'ils ne connaissent
pas encore et à fuir certaines douleurs
encore non éprouvées.

Le penchant est lié analogue à l'instinct, mais l'instinct est un fait d'activité, le penchant un fait de sensibilité. L'instinct du besoin d'aliments est le jeu du mécanisme et consistance des muscles. C'est ainsi, disent les physiologistes, que pour lever l'enfant met en mouvement trente ^{deux} paires de muscles. Ainsi, l'instinct est l'ensemble des moyens mis en jeu pour le penchant, motif affectif.

C'est ainsi que le besoin de faire son nid est un penchant pour l'oiseau, mais l'instinct intervient quand il s'agit de le construire. (1) voir à la fin de la leçon.

4. appelle passions les penchants d'ordre naturels qui se sont développés outre mesure et sont devenus équilibrés, et tyranniques pour l'âme où ils grandissent au détriment des autres penchants.

Voilà quel sera le fil de notre étude nous commencerons par l'analyse du penchant qu'il faut subdiviser.

Remarquons d'abord que notre définition du penchant n'est pas celle de Bossuet. Il les appelle des mouvements de l'âme cherchant ses biens. Or, ce ne sont pas des mouvements, mais seulement des causes. De plus il faut ajouter que les penchants nous font rechercher des biens que nous n'avons pas encore éprouvés.

Le domaine du penchant est ainsi étendu. On peut en voir même dans certains mouvements des plantes qui se dirigent vers la lumière pour y puiser la vie, comme nous sommes en psychologie, le domaine de la conscience, il veut même ne pas nous occuper de ce qui n'est pas

2. conscience. Il est déjà assez difficile d'étudier les penchants chez les hommes supérieurs. Les penchants ont eu leur triomphe dans les enfants, aussi le meilleur moyen de les connaître est de chercher de "trouver de ce qui" pas fait autrefois en nous.
 Nous pouvons diviser les penchants en trois groupes.

Individuels des penchants.

Egoïsme

1^{er} Egoïsme : penchants qui n'ont qu'un seul objet moi. Le groupe nous est commun avec les animaux ; Soie, manger dormir. - L'égoïsme est un vice - le moi est nécessaire mais dans ce sens, il suppose la réflexion, et alors le vice de chercher son bien au dépens des autres. Il y a deux sortes de penchants égoïstes (a) les penchants de conservation qui répondent à la force centrifuge des êtres immatériels. (b) les penchants de développement qui répondent à la force centrifuge.

Altruïsme ou Sympathie

2nd Ce que les positivistes appellent altruïsme. C'est la Sympathie penchant qui nous fait encore chercher notre bien mais cette fois en même temps que celui d'autrui. C'est la source des affections sociales. = facile intelligitur nos ad conjunctionem congregationemque hominum et ad naturalium communitatem evolutos. = (de Vint. III. 20.)

Remarque

L'appétit sexuel sert de transition entre les deux espèces de penchants que nous venons d'énumérer. La pitié, la soif ont pour but la conservation de l'individu et l'appétit sexuel la propagation de l'espèce, en créant la famille. Sans l'influence de ces penchants, nous pas constants, mais périodiques, apparaît pour eux certains temps par leurs objets et renaissant après certains intervalles, la raison de l'homme est été tout à fait insuffisante pour l'accomplissement



aspirations supérieures.

Des fins.

- 3^e Les desirs de ces beautés sont les aspira-
tions supérieures particulières à l'hom-
me seul. Il cherche ses biens dans la pos-
session de quelque chose d'immuable :
la vérité, source de la science ; la beauté,
source des arts ; le bien, source de la
vertu.
On appelle cet ensemble l'amour du
divin ou sentiment religieux. Il a pour
objet l'être qui possède en lui toutes les
perfections, vers lequel doivent tendre
tous nos desirs source de tout bien et de
toute beauté, fin suprême des créatures.
Dans cet amour d'abord se réunissent
comme à leur foyer commun, toutes les
autres affections du cœur humain.

(1) Définition de l'émotion

On appelle émotion l'état agité ou fébrile
qui succède à la satisfaction ou à la
contrariété du penchant.

H. Bellamy

Philosophie 2^e année.

Psychologie

Des penchants personnels ou de l'amour de soi.

un tableau synoptique
des penchants personnels
facilitant la lecture de la fin

Au fond tous les penchants sont personnels et on peut poser ce principe que nous nous aimons nous mêmes avant tout. Si Descartes avait seulement dit cela, il aurait énoncé une vérité psychologique incontestable. — tout homme, dit Pascal, cherche d'être heureux, c'est là ce qui nous mène tous, jusqu'à ceux qui sont se pendre. — C'est une pensée parfaitement juste.

Souvenez-vous donc de l'avis de ces deux penseurs sans restriction ! Nous nous refusons à appeler égoïsme, cet amour de soi naturel à l'homme ; l'égoïsme suppose l'immolation d'un intérêt d'autrui aux nôtres. Le penchant naturel se fait sans réflexion. C'est la nature qui nous a confié nous même à notre garde.

De plus, nous nous refusons à admettre qu'il n'y ait que cela dans l'homme. L'amour de soi domine en nous, mais il arrive à s'étendre, alors nous cherchons le bien d'autrui, autant pour autrui que pour nous. Descartes dit, outre les penchants personnels, il y a les penchants sympathiques ou sociaux. C'est ainsi que le père de famille cherche son bonheur dans le bien de tous les siens. Il peut aller jusqu'à se sacrifier pour les laisser dans un état florissant.

Pour n'avoir vu qu'un seul côté de la nature humaine, Pascal et Descartes ont été sous les yeux des psychologues incomplets.

En tout cas, voici une formule qui permet



De distinguer avec brie l'acte digne et l'acte egoïste. C'est le bonhomme vertueux veut plaisir à faire le bien, et c'est son intérêt, mais le plaisir qu'il y trouve est un surcroît, il le trouve sans l'avoir cherché; il est heureux parce qu'il a fait le bien, mais il n'a pas fait le bien pour être heureux.

Qu'il y ait au nez des penchants désintéressés, et s'agit pour le moment d'en mêler les penchants que nous reconnaissons dans l'homme.

L'un est amour que nous éprouvons pour nous mêmes, se traduit en somme par des penchants de deux groupes, chacun se subdivisant en deux degrés.

1^{er} Penchants de conservation. Chaque être veut d'abord subsister tel qu'il est. Il se défend, il se refuse à l'amoindrissement, c'est un groupe négatif. Dans ce sens nous sommes tous conservateurs de notre être et de notre bien-être.

2^o Penchants de développement. Cela ne nous suffit pas de rester, tels que nous sommes et tant qu'ils agissent, nous voulons nous développer. Ces penchants nous font monter plus haut. Ils se retrouvent ainsi que les premiers dans toute civilisation et le but même de la politique est de les concilier.

Ces deux groupes se subdivisent chacun en deux degrés. — Tous les penchants ont leur but, ont un support dans l'organisme. — Il y en a de plus organiques que d'autres, ils sont localisés; et, contrariés ou satisfaits, ils font éprouver des excitations au corps. Ils sont d'un degré inférieur. Ce sont les besoins organiques ou appétits. Ils se rencontrent dans les deux groupes.

Nous avons aussi d'autres penchants s'élevant communément aux deux groupes ils ne sont pas localisés et sont d'un degré

Division des penchants

Subdivision des groupes

Penchant du 1^{er} degré du 1^{er} groupe.

Penchant du 2nd degré du 1^{er} groupe.

quelques objections réfutées.

supérieur, c'est l'amour de soi.

La première chose pour nous conserver, est de vivre. De là, nous les penchants très inférieurs; besoin d'aliments, on appelle ce sont des penchants localisés et aussi périodiques. Ce sont les besoins de boire, manger, dormir, respirer et les un ou toute honneur de mutilation sans notes être physiques. Ce ces penchants résultent en général les industries les plus humbles la chasse, la pêche, l'élevage et la domestication des animaux, déjà plus relevée et l'agriculture, bien postérieure. Le besoin d'égalité dans la température, a créé les vêtements.

Il y a autre chose à conserver que notre corps, et y a le moi, nous voulons subsister après la disparition du corps, l'instinct d'immortalité est là. nous aimons par extension tout ce qui nous sert, tout ce qui nous intéresse, nous aimons nos habitudes, le sol natal. Cette affection est si profonde qu'un Esquimaux arrache à ses chiens vivant de nostalgie dans les villes les plus gaies du nord. Il y a tout, nous aimons tout ce qui est nôtre, source probable de la propriété.

Voilà maintenant quelques objections. On dit que tout cela est encore corporel; non car on pense à l'immortalité. En outre, nous avons beau perdre nos membres, nous tenons encore autant quelquefois plus à la vie. C'est ce qu'a fort bien dit la Fontaine.

..... «Qu'on me rende important, cul-de-patte, gouteux, manchot, pourvu qu'il y somme je vis, c'est assez, je n'ai plus que content.»
on dira encore le suicide est un acte très volontaire. Nous en verrons l'explication plus tard; il y a lutte violente entre l'amour de la vie et l'amour de l'honneur. on peut être les admirables vers d'André Chénier quand il veut se suicider.



Penchants du 1^{er} degré du 2^e groupe.

Vouloir nous élever à Nirvana c'est se
réfuter soi-même. En effet bien que le
Bouddhisme soit très répandu, il y a bien
peu de gens qui se tiennent ainsi; pour
être logique, il faudrait que tous se
tiraient.

Les penchants du second groupe sont plus
réels. Le développement physique
nous pousse à être davantage. Il nous
besoin, de mouvement et d'exercice. Il
faut agir et se développer. Le courage
physique, l'entraînement militaire
sont de ces besoins.

Le plus grand de tous les biens pour un
homme, dit Pascal, est de se reposer
mais mettez le au repos pendant
une semaine et bientôt ce qui lui
paraissait le plus grand des biens, lui
semble au contraire le plus grand des
maux.

Nous voulons aussi développer notre
activité, et pour cela nous perfectionnons
nos nos industries. Toutes les entre-
prises and récentes, ont pour premier
moteur le penchant de développement.
C'est aussi à lui qu'est due le progrès
dans la civilisation physique ou
ce qui est ainsi de nos jours à une
perfectionnement et un agilité, de
supportable.

Penchants du 2^e degré du 2^e groupe.

Passons maintenant aux penchants
du deuxième degré du second groupe.
Ce n'est pas seulement les besoins
qui nous poussent au développement,
la nature a placé en nous des ins-
tincts ou des penchants qui provoquent
le développement de l'esprit.

L'amour de soi, non seulement nous
pousse à la conservation, mais en-
core au développement. C'est alors un
besoin d'orgueil moral, c'est ce
que l'on appelle ambition dans le
large du mot.

Il y a deux sortes d'ambitions, l'une est saine,
saine et effective, c'est l'instinct de domi-
nation qui nous pousse à étendre notre
sphère d'action. Elle est représentée par
tous les conquérants. C'est elle qui anime
de nos jours: M^r Pujol et M^r Laisant
Pérez.

Il y en a une autre spirituelle et vaniteuse,
par laquelle nous tenons beaucoup
moins au pouvoir qu'à l'apparence. C'
est cette ambition qui provoquait la jalousie
Chateaubriand, Lamartine. On peut bien
expliquer ce mot de Pascal: - ils s'aiment
tant, qu'ils craignent même la mort
avec joie pourvu qu'ils se parlent..

6



Recherches nouvelles sur l'âme et sur la vie (suite Saisset)

Revue des deux mondes année 1862
tome 40Importance de la question - Distinction du physique et du moral - conséquences - $\Psi\psi\sigma\sigma$ ou $\gamma\gamma\sigma\sigma$, $\alpha\lambda\lambda'$ ou $\sigma\upsilon\pi\alpha\iota\sigma$ (revue) -

Spiritualisme de Descartes, simple, original; matière (étendue: avec ses modes, figure et mouvement.) esprit (pensée: avec ses modes.) - la pensée excluant les modes de l'étendue, l'étendue excluant les modes de la pensée, l'âme est distincte et indépendante du corps. L'union n'est p. accidentelle, la mort rend à l'âme sa indépendance naturelle et sa pleine liberté. - Le spiritualisme battu en brèche par Stahl perit à l'attaque dans Boerhaave et Hoffmann. la vie suppose un principe supérieur au mécanisme. le principe qui a présidé aux fonctions du corps humain, c'est l'âme pensante. - Elle ignore le jeu de ces fonctions. Qu'importe? Elle a deux vies. 1^{re} vie réfléchie 2^{de} vie spontanée. C'est l'animisme de Stahl. - Bientôt la réaction contre le mécanisme cartésien dépasse l'animisme et arrive au matérialisme par Locke, Condillac, Helvétius, Cabanis, Lamarck. - au XIX^{ème} siècle Maine de Biran (général d'observation intérieure), Royer Collard (dialectique puissante) - Cousin (force d'imitation) fondent un nouveau spiritualisme. Ch. Jouffroy adopte les idées écossaises: faits externes, faits internes, tous deux positifs - (mécanisme sur la distinction de la psychologie et de la physiologie 1827)

L'animisme renouvelé par M^{me} Bouillier, Tissot, Charles. L'âme a deux fonctions. Elle est 1^{re} consciente 2^{de} inconsciente. - De l'habitude - l'âme n'est donc pas toute volonte' - = Phénomènes de Dénombrement = (ils tombent dans le domaine de la psychologie, car autrement ils seraient insaisissables.) - Jouffroy sépare un peu trop les deux sciences. Il y a mille anneaux intermédiaires. M^{me} Al. Lemoine propose le "sens vital" = (sentiment général de la vie organique). L'âme, dit M^{me} Bouillier, est une activité essentiellement matrice. (définition arbitraire) - L'âme est une activité vis-à-vis du conscient. L'animisme entre un mystère pour en créer un autre. - L'âme est elle cause de faits vitaux? Non, car il y a des cas où l'énergie vitale est languissante malgré une vive puissance d'esprit. (Pascal, Spinoza) - le principe vital tombe sous la conscience. - Perrault. (Claude) précurseur de Stahl - ce dernier reconnaît le logos, raison réfléchie, antérieure et le logos, raison réfléchie ayant conscience et même le logos éclaire l'âme -

Bartholin et Bichat ne satisfont pas plus que Stahl. - le problème n'est pas encore résolu. la vie n'est pas un phénomène mécanique, ni une combinaison chimique, car physique et chimie ne peuvent produire un être organisé. - l'organisation est donc un acte sui generis. Müller, Bichat adoptant l'organicisme, la vie étant inséparable des organes vivants, la vie est répandue dans les corps vivants. - mais Bartholin, Guinas, Conquet, Lardat opposent le vitalisme. unité de la vie, ^{par} force diffuse mais force propre, identique, une. Est-il esprit ou matière? Bartholin ne le dit pas. - les disciples reconnaissent un

Danthé dynamisme = 1^o la force vitale 2^o le sens intérieur. - le côté faible de cette doctrine est la complication - difficulté de concevoir le principe vital, qui n'est ni âme, ni corps. M. Bouillaud le combat.

les cinq systèmes se combattent sans se ruiner définitivement. le rôle le plus philosophique est de ne pas conclure sur le mystère de la vie et de maintenir les droits de la psychologie en face des latourneurs de la physiologie. la psychologie a un avantage immense sur les sciences, elle saisit la cause, qui est l'âme consciente de lui. elle est l'initiation immédiate d'une cause. - le plus grand tort des hommes amis de la science est de mettre en péril le caractère distinctif de la psychologie. deux facultés à ajouter aux cadres de la science. 1^o le sens vital (sentiment de l'état particulier de nos organes, et de l'état général de l'organisme) - 2^o faculté locomotrice (ou puissance de mouvoir une partie de nos organes) - la volonté ne peut suffire (avant de vouloir remuer nos membres, j'ai eu remués) -

Maître de Brian sentit que la volonté ne se suffit pas à elle-même. Il admit dans l'âme trois vies 1^o la vie sensitive, 2^o la vie volontaire, 3^o la vie mystique. - la psychologie comprend ces trois régions. 1^o au centre la vie réfléchie - 2^o au-dessous la vie animale, la vie de la bête - 3^o au-dessus la vie sublime et obscure, qui inspire la raison, qui précède et soutient la volonté, qui fait les saints et les héros, et fette dans les âmes, même les plus médiocres ou les plus dégradées, quelques éclairs d'héroïsme, quelque instinct confus du grand, du beau, du saint. Malebranche appelle cette partie = la grace naturelle = par opposition à la grace surnaturelle de Théologiens. Cousin l'appelle = spontanéité, raison impersonnelle =. - reconnaître ces trois formes d'une seule et même vie, et déterminer les différences et les harmonies, s'établir dans la centre lumineux de la conscience et de la raison, et tous sens donner une issue à la physiologie et de l'autre rejoindre la métaphysique et la religion, voir l'homme tout entier, aussi bien dans sa condition terrestre que dans ses perspectives immortelles, le mettre en un juste rapport, avec cet univers où il passe, avec Dieu qui le guide et l'attend, tel est le cadre que nous proposons volontiers à quelque esprit à la fois observateur et métaphysicien, qui s'occuperait de le remplissant une gloire durable.

W. Bouillaud
sept. 1894.

Re. Bellamy
 (qui n'y ait pas de lacunes dans
 votre cours, j'en ai remis la 23^e au
 en votre absence)

Philosophie 2^{me} leçon

Les sentiments
 de sentiment affectif
 de sentiment
 de sentiment
 de sentiment

Sociabilité ou penchant sympathique.

Principes de Robt. Hobbz, Rousseau sur
 la sociabilité

De même que les souffrances reconnaissent
 les causes physiques par visibles à leur
 effets de même la sociabilité est tant
 que penchant caché est reconnaissable
 à ses effets.

La cause de l'émotion est une cause physique
 et vaquant à l'intérieur ou à l'extérieur
 c'est la bienveillance la sympathie
 qui nous porte à partager l'émotion
 des autres.

Il n'est troussé des philosophes qui ont
 nié ce penchant. Pour Hobbz et J. J.
 Rousseau l'homme n'est social.
 L'homme est bon ou mauvais : bon ou mauvais
 l'homme est une bête. La sociabilité est une
 maladresse due à la maladresse des hommes
 et que les bêtes ne sauraient se débarrasser
 de rompre. C'est ainsi que l'homme est bête de
 nature - que l'homme peut passer la
 bête.

Devant de donner les raisons qui nous font
 regarder cette opinion comme une grande
 fantaisie de l'homme nous devons d'abord com-
 ment les hommes d'esprit ont pu ar-
 river à cela. Voltaire se moque après
 blâmer de Rousseau dans la lettre où
 il le remercie de lui avoir envoyé son
 livre. - Il n'a jamais digéré sans d'es-
 prit à nous rendre bêtes - Il lui donne
 des conseils de marcher à quatre pattes.
 Il a voulu ce effet nous rendre moins
 que des bêtes car l'état social n'est
 d'une façon remarquable et très beau
 d'ailleurs. C'est le besoin de parler de
 cet état social des hommes des bêtes
 des hommes sans les grands animaux
 des chiens :



Ensuite, nous d'abord les raisons de Hobbes et de Rousseau contre la société. Ensuite, à leur suite, nous opposerons nos raisons positives, mais nous en parlerons dans l'émulation.

Raison de Hobbes et de Rousseau.

Hobbes et Rousseau appuient leur paradoxe sur des observations justes. Voyez donc disent-ils, ces hommes qui s'aiment entre eux, ils se défient de leurs voisins, ils n'auraient garde de reposer chez eux la porte ouverte, ils ont peur d'autrui — cela est vrai nous nous renfermons chez nous mais avons nous prétendu que tous les hommes fussent également honnêtes, et amiables à fréquenter? Sans doute, il y a des voleurs et des malfaiteurs. Et puis on ne se renferme pas seul chez soi, on est avec sa famille, c'est à dire avec une société de choix. Cela ne prouve que contre une société banale dont on peut se passer.

Réponse

Objection

Mais, dirait-on, il y a bien des cas où l'homme cherche la solitude, ainsi le savant le poète le cénobite, se retirent vraiment à l'écart.

Réponse

Cela prouverait contre nous si nous avions dit que le penchant social est le seul; mais il y a d'autres qui le combattent. Le savant, le poète se renfermeront, non que la société leur soit odieuse, mais parce qu'ils aiment le travail, la réflexion plus que la société. De plus s'ils travaillent, c'est pour la gloire, or c'est la société qui la donne. Donc le cénobite, c'est l'individu religieux qui domine son amour pour la société, c'est une mortification qu'il s'impose.

Deuxième objection.

Quand les hommes sont ensemble, il est bien rare, dirait-on, qu'ils ne discutent pas le mal d'autrui. C'est la médisance et la calomnie, deux grandes jouissances de l'état social.

Il y a malheureusement du vrai à cela. Mais pour médiser et calomnier, il faut être en société. On ne peut dire du mal d'autrui quand on est seul. C'est donc une preuve de plus contre ceux qui la mettent en avant. En outre si nous considérons c'est généralement pour nous faire valoir, ce qui exige encore l'état de société.

La sociabilité est donc un penchant naturel et toutes les raisons contre elle sont mauvaises. Que d'abus, s'écriera-t-on. Que de fois les forts oppriment les faibles! C'est vrai, mais à côté des abus, il y a aussi autre chose, c'est le nombre immense des bienfaits de l'état social, qui luttent contre ces abus.

Ceci nous amène à nos raisons positives. D'abord en regardant de près, on trouverait dans nos penchants personnels quelque chose qui exige la société, c'est l'appétit sexuel qui par sa nature appelle l'union pour former la famille et sur elle la patrie.

Rousseau exagérerait en prétendant qu'une union fugitive est tout ce qui exige l'appétit sexuel. C'est faux, ce serait méconnaître l'attachement durable et réciproque, ainsi que l'union durable et respectée de la famille, premier noyau de la société.

En outre, l'homme ne pourrait ni ne voudrait vivre sans société. Il y a là un cri de la nature, auquel obéissent même les animaux. L'homme doit offrir au moins les mêmes perfectiops.

L'animal même a horreur de l'isolement. Le chien ne reste pas seul dans une chaire sans dormir, tandis que la compagnie de son maître le fait patrouiller. Le petit enfant reste seul, jousse des cris, et tend les bras à qui arrive,

Première raison positive

Inspiration de Rousseau

Deuxième raison



Expériences fictives.

?

il recherche la solitude de ceux de son âge.
Le prisonnier a fait une rude expérience
de la solitude. Un grand des inconvénients
de la prison est commun, on emploie le
système cellulaire, mais rien ne fut plus
funeste aux prisonniers, les uns par-
tagés mouraient, les autres devenaient
fous ou se suicidaient. Il fallait revenir
à l'état normal.

Il y a d'autres expériences qui ne sont
pas réelles mais qui cependant sont
vraies. Ainsi le Robinson Crusoé est de
pure imagination, mais c'est un livre
vrai, tout le monde s'y reconnaît, s'y
intéresse, c'est qu'un homme placé dans
les conditions où se trouve Robinson
aurait pensé et agi de même. Une des
choses les plus touchantes du livre est la
joie, l'émotion de Robinson quand acca-
blé par la solitude, il réussit à apprivoiser
des animaux, et plus tard, celle qui est
éprouvée quand arrive Vendredi l'homme
cependant d'une race inférieure.

La complète solitude nous est donc odieuse
elle nous torture, elle nous est mortelle
en effet, l'union fait la force, c'est la
grande raison qui a donné à l'homme le
pouvoir sur la nature. Tout n'est que
lutte dans la nature. On s'élève du bas
au haut sur l'échelle des êtres. A l'origine
l'homme était opprimé par les forces
naturelles, ensuite il fut par les ani-
maux plus tard par les peuplades
voisines. L'individu seul ne pourrait
exister. Sa seule naissance veut la rat-
ification de ses parents. — Sur sur la
terre me, comme dit Plé, l'homme
qui commence par rapir, — n'aurait
puais apparue à la surface de la terre
sans la société.

L'économie politique montre que la
richesse publique, sur le long terme social
est en raison inverse de l'état social.

Paroiz livre de l'homme et la solitude.

concluons, en visant avec Aristote aux besoins
favorables à l'homme, qui dit homme dit ani-
mal sociable, c'est la définition même
de l'homme. La différence de la société
humaine avec celle de l'animal est
qu'elle progresse continuellement, tandis
que la dernière reste toujours dans
le même état.

Entrons dans le détail de ces penchants
qui nous font chercher socius vitæ, des
associés pour l'existence. On les ap-
pelle penchants sympathiques. (voir
note 1) parce qu'ils nous portent à
éprouver l'émotion des autres. Il y a
plusieurs degrés. Tous les hommes n'ont
pas une égale intensité de sym-
patie pour tous les autres hommes
surtout dans les sociétés compactes de
nos jours.

Les penchants sociaux sont divisés en
deux grands groupes. Les uns sont
fatals, les autres électifs, ou moins
à quelque degré. Le premier est le
plus important: on ne choisit pas sa
famille, ni sa patrie (penchants
domestiques et patriotiques.) L'hu-
manité est dans le même cas, on ne
choisit pas d'être homme. — Au con-
traire l'amour et l'amitié sont élec-
tifs à quelque degré.

Ce serait une grande erreur que de croire
que le lien qui nous attache à la
famille, à la patrie, à l'humanité
soit le même qu'à l'origine. L'esprit
humain a progressé. La famille, la
tribu primitives sont bien différentes
de la famille et de la nation actuelles.
L'humanité est presque d'invention récente
à l'origine et pendant longtemps les
hommes ont vécu en petits groupes, en
guerre avec les voisins. Il faut consi-
dérer cela car c'est une chose consolante
de réfléchir au progrès et de contempler

Deux groupes de penchants sociaux.

Remarque générale



I Histoire de la famille

l'évolution du cœur humain.

Pour la famille, il est certain qu'à l'origine, elle apparaissait sous l'influence de l'appétit sensuel; elle est comme lui capricieuse, égoïste, sans dignité. Tout est lutte; il faut se battre; la femme à cause de sa faiblesse est très méprisée, et inférieure à l'homme. C'est une esclave que l'on prend, que l'on quitte à sa guise. Aussi généralement la femme est volée, aux tribus voisines. Aussi quand il y a trop de filles dans la tribu, on les tue pour aller voler celles des autres, après de soutenir l'esprit guerrier. Longtemps plus tard, quand même la femme soit une amie, une voisine, on trouve encore des violences simulées dans la cérémonie nuptiale. Ensuite quand la femme fut riche, elle acheta son mari. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'idée d'un choix affectueux paraîtra.

Il y a encore des Indiens dont la langue n'a point de mots pour dire amitié, mariage. Dans un tel état de civilisation, l'enfant est à tout le monde ou s'en débarrasse, s'il est infirme. Sa vie est très mal protégée. Quelques anciennes langues n'ont qu'un seul mot pour dire: père, grand-père, cousin, oncle, etc.

Propres actuels.

Sans insister davantage, il est facile de voir le progrès actuel, aujourd'hui les affections de la famille sont très nettes. L'amour conjugal, corollaire de l'amour proprement dit, le purifie et l'élève. Par la naissance de l'enfant paraît l'amour maternel. La mère connaît mieux l'enfant, son affection est sa raison directe de ses souffrances. Plus tard seulement apparaît l'amour fraternel; il n'est point

Utopie de Platon

aussi tendre que l'amour maternel, mais il est plus réfléchi. Plus tard apparaît l'amour filial - l'enfant est presque tout passif, il rend ses caresses machinalement - il faut longtemps avant que l'amour filial paraisse, mais il augmente à mesure que l'oz devient l'je.

Platon croit tout cela dans son traité de la République. = un vieux père, une vieille mère chargés d'années, c'est une bénédiction dans la maison. = les deux les ont envoyés, disant oz, pour veiller au bonheur de la famille.

Il est étonnant que Platon après avoir si admirablement parlé des vieux parents s'attache dans ce même livre à détruire la famille dans sa république idéale. Il veut la communauté des femmes et des enfants. Aucune femme ne devra connaître son enfant, parce qu'elle l'aimerait plus que les autres, ce qui est injuste. En outre l'enfant ne devra point connaître sa mère, parce qu'il doit aimer également toutes les femmes et les appeler toutes: mère.

Aristote le bon-sens même, combat de toutes ses forces cette utopie de Platon. C'est une grande illusion de vouloir détruire la famille pour avoir une patrie puissante. = C'est, dit-il, comme si pour faire un breuvage agréable, oz mettait quelques gouttes de miel, dans de grands vases d'eau pure. = oz a quelque chose de fade et c'est tout.

Autant vaut la famille, autant vaut la patrie. De même que la famille englobe des individus, de même la patrie, groupe plus large, englobe les familles. Qu'est ce qui constitue la patrie? Question très délicate. -

III. Devenant patriotiques.



Beaucoup d'éléments forment le lien de l'Etat.
Le premier est le volonté le libre-chosen.
Il ne faudrait pas croire que les nations, ou
masses de tribus, aient été le fait d'une con-
vention artificielle. Il y a des faits mais
plutôt qu'une convention, on se trouve unie
par les circonstances, le tempérament, l'
intérêt le besoin de défense. Mais quel-
lement grand on parle de nationalités
on ne peut admettre le fait exclusif du fait
accompli la fatalité de fait historique.
Un individu est de la nation qu'il a choisie
il peut faire des efforts pour rompre ce
lien, mais on n'est vient pas facilement
à bout, et tant qu'il n'est pas conquis
par la sympathie, il reste de son ancienne
nation.

C'est une considération qui s'applique beau-
coup plus à la nation civilisée, qu'aux na-
tions primitives et barbares.

Une autre condition est la proximité
géographique. une certaine similitude entre
les lieux habités par la communauté. C'
est cependant de peu de valeur car la Rus-
sie est bien une unique situation sous des
latitudes bien différentes.

Ensuite vient la communauté d'origine.
Les Juifs, sans patrie et un peu, forment
cependant une nation bien une malgré
leur dispersion. L'empire Russe d'un autre
côté nous montre l'importance relative-
ment faible de cette condition. Les lar-
rains et les slaves, races bien différentes
y sont réunis. Cependant il y a une haine
mortelle entre les Polonais et les Russes.

Il ne faut pas aussi qu'une nation
se forme de vainqueurs et de vaincus.
Cette restriction est encore imparfaite, car
c'est ainsi que se sont formées toutes
les nations.

Vient ensuite la communauté de langue.
Le caractère en est à beaucoup perdu de
nos jours. Les Allemands, par exemple,

parlent allemand, les Basques parlent une langue à part, cela ne les empêche pas d'être Français et très Français.

Une autre considération est la communauté de religion. C'est de grande importance, car c'est un fait du libre choix. nous avons une vive tendance à nous attacher à ceux qui pensent comme nous. Cependant, qui de nos jours demanderait à quelqu'un une profession de foi religieuse avant de s'attacher à lui? La liberté des cultes, et des consciences est en tête des lois.

La communauté de gouvernement de loi d'administration a peut-être une importance plus grande que la précédente. Il est incontestable que les provinces forment une même patrie quand elles ont les mêmes intérêts, quand elles paient les mêmes impôts quand elles ont la même forme de gouvernement.

Mais peut-être le plus grand lien de la patrie est l'habitude de vivre ensemble, d'être en relations, d'avoir les mêmes émotions, d'être fier d'une même gloire, de souffrir d'une même défaite. Coutumes, usages, costumes, tout cela est un grand lien entre les citoyens, probablement parce que ce sont les plus chères et les plus aimées de toutes nos vieilles habitudes.

Cela pose, il ne reste pas grand chose à dire de la patrie. Le grand attachement de l'individu pour la communauté dont il fait partie, est un fait naturel qu'il suffit de constater. La question grave est de déterminer les desirs auxquels donne lieu l'amour de la patrie, c'est l'objet d'un important chapitre de morale.

Remarquons que c'est une grave erreur psychologique que de dire avec le soi-

Grand lien de l'habitude

Remarque



disant proverbe latin : ubi bene, ibi patria.
Cela est faux. La communauté de bien-
être, la gloire militaire, scientifique,
littéraire nous attachent beaucoup à la
patrie, mais, et y a quelque chose de
plus fort, ce sont les revers publics. Plus
on a souffert ensemble, plus on est lié
avec ceux qui ont souffert avec nous. Aussi
Ubi male, ibi patria, serait plus souvent
juste et toujours plus noble.

Inconvénient de l'amour de la patrie

L'amour de la patrie a un grave in-
convénient. S'il est exclusif, c'est un égoïsme
à plusieurs. Le chauvinisme est cet égoïsme.
L'amour exclusif du pays rendant in-
juste : = nul n'aura d'esprit que nous
et nos amis = (motier). Au-dessus de l'
amour de la patrie est l'amour de l'
humanité.

Inconvénient du cosmopolitisme.

Le cosmopolitisme a aussi de grands in-
convénients. En nous détachant un peu
soit de la patrie, il peut nous faire
tomber dans les erreurs de Platon. --
nous ne sommes pas assez parfaits
pour aimer tout le monde à la fois,
il nous faut concentrer nos affections.
Les associations qui ont franchi les
limites de la patrie ont toujours
été faibles, et d'un effet médiocre
sur les esprits : c'est que pour s'associer
avec hommes de plusieurs nations il
faut d'autant se détacher de ceux
de sa patrie.

Le cosmopolitisme digne d'être discuté
n'est pas celui-là qui a pour mobile
unique, l'intérêt egoïste. C'est celui
qui nous porte à faire du bien non
seulement à ceux de notre pays, mais
à tous les hommes tout en gardant l'
amour de la patrie aussi vif et aussi
ardent que possible. Il faut reconnaître
la beauté des sentiments qui vont au
delà et se font voir même sur les champs
de bataille. Le bon d'un malade est le

Le patriotisme est double

soit quelque chose qui doit bannir les pré-
occupations nationales.

En tous cas, le patriotisme est de deux
sortes; offensif, il nous porte à l'atta-
que pour chercher la gloire militaire,
coûte que coûte, au mépris des droits du
voisin. Il doit être fortement blâmé
par la morale.

Au contraire le patriotisme défensif con-
siste à s'unir pour la défendre, et pour
protéger le droit commun. Sur ce terrain,
la conscience est en paix, tout est per-
mis et rien n'est ordonné.

III Amour de l'humanité.

Enfin vient l'amour de l'humanité
il affecte différentes formes. Il est
difficile de le distinguer à l'état
de penchant primitif de ce qu'il de-
vient avec les considérations sociales.
Il n'est pas douteux que l'homme
quel qu'il soit, doit nous être plus pré-
cieux que l'animal le plus cher, mais
peut-être qu'à l'origine l'amour de
l'homme pour l'homme est assez
long à paraître.

Dans la solitude, l'homme cherche l'
homme sans aucun doute, mais dès
qu'il a formé un petit groupe, il re-
garde les groupes voisins comme des
ennemis. Dans les langues anciennes, le
même mot signifie à la fois: étranger
et ennemi. Hostis.

Si l'humanité doit être tenue
à l'état de penchant, car quand nous
croisons que nous nous voyons à côté d'un
homme, nous sortons bientôt de
notre défiance naturelle, pour montrer
à l'inconnu une bienveillance et une
bonté très grandes.

L'hospitalité des peuples les plus barbares
est proverbiale. Madame Lhoppey aborda
après un naufrage sur un îlot de l'Océanie
tous les sauvages accueillirent cette femme
et font leur reine et l'adorent. Plus récem-



Pitié ou sympathie.

Charité et Philanthropie.

Ces penchants sont fatal.

L'Amour.

ment, des matelots norvégiens égares dans
les glaces finissent par rencontrer une
meule de Samoyedes. Ils y restent pen-
dant six mois malgré la pauvreté de
leurs habits et le peu de provisions, qui
manqueraient bientôt.

Au plus bas degré de l'amour de l'hu-
manité se trouve la pitié ou sympathie.
Et l'auteur de la nature a donné au mal-
heureux dans notre cœur, un puissant défen-
seur qui plaide avec succès sa cause.

Il y a peu d'âmes assez dures pour qu'une
grande infortune ne trouble point
elles de la colère, de l'indignation. Mais
pendant la pitié est un sentiment
peu efficace.

Quand elle devient agissante, elle s'appelle
charité. Le christianisme en a fait, la
confondant avec l'amour de Dieu, la
meilleure et la plus sublime des vertus.
= est enim primus quod cernitur in
universi gentis humani societate. =
(Cicero. De off. I. 13.)

En fait, dans les nations très civilisées, quel-
ques hommes sont plus loirs. Ils veulent
dans leur préséance, porter remède à l'
erreur, et pour cela fonder des œuvres
durables. C'est la philanthropie, qui s'adres-
se à tous les hommes, sans accepter de
race ou de nation.

Ces nombreux penchants que nous
venons d'examiner ont quelque chose de
fatal. ou les éprouve plus ou moins
mais à différents degrés, sans choix. Tandis
au contraire, l'amour est l'amitié
est électifs, au moins pour une cer-
taine partie.

Dans l'amour, le choix est un peu do-
mine. Il est vrai, comme l'a dit Molière,
que : - la raison n'est pas ce qui règle l'
amour. - la séduction presque insen-
sible ne peut être méconnue, ou est
sous le charme. la jeunesse est que chez

un homme l'amour peut aller sans l'estime. Cependant = l'homme plus ou moins contre un tel penchant, on est maître au moins du milieu où l'on est et où l'on risque. Aussi la morale la plus profane, rend l'homme responsable de ses affections dans ce sens.

Même corrompu et dégradé, l'homme est toujours l'homme du beau et le desir de le posséder. = la production dans la beauté, soit par le corps, soit par l'âme, = tel est son but; dit Platon.

Pour l'amitié le choix est plus calme, plus réfléchi, c'est avant tout une affaire d'estime. Le peu de dissimblance est souvent une cause d'amitié.

Cicéron et après lui Montaigne ont admirablement parlé de l'amitié, on ne peut que répéter ce qu'ils ont dit sur cet attachement, cette affection sans limites, que les anciens croyaient seule digne du nom d'amitié.

l'Amitié.



Philosophie - 29^{me} leçon

Psychologie / II, Des Penchants supérieurs ou Aspirations.

Jusqu'ici les penchants énumérés, bien que relevant dans l'homme un caractère particulier, se trouvent, au moins en germe, chez l'animal. Mais c'est les rencontres de moins en moins à mesure que l'on monte l'échelle des penchants. Les aptitudes se trouvent tous. Les penchants se trouvent à un degré moindre; mais les penchants que nous allons voir maintenant, les aspirations, sont toutes particulières à l'homme, à l'être intelligent et raisonnable.

Caractères des aspirations.

Avant d'énumérer ces penchants, voyons en les caractères généraux. D'abord ils sont tous désintéressés. Parlez de l'égoïsme, nous arrivons ainsi à son contraire même. L'amour du bien est très désintéressé, puisque le plus grand bonheur est de le montrer à autrui. De même pour l'amour du vrai. = Au lieu de rester sous le baïssaun d'Ich Pythagore. la vérité veut se répandre. = Les aspirations ont non seulement quelque chose de communicatif, elles sont aussi insatiables. Elles aspirent à la plénitude. Il y a comme une certaine Police de vertu qui nous rend de plus en plus désireux de faire le bien; elle nous rend ainsi de plus en plus facile l'usage de la vertu quand nous avons commencé.

Enfin les aspirations sont universelles et éternelles. Le besoin de manger est aussi dans ce cas. Dira-t-on... Dans aucun lieu dans aucun temps il n'y a eu d'hommes se passant de manger pour vivre, mais notre raison ne serait pas



l'existence. Si nous nous rencontrons qu'il y aura
un jour des êtres qui n'auront pas be-
soin de manger. Nous ne dirions pas
que ces êtres sont moins dignes que
nous d'être hommes au contraire.

Les aspirations sont inhérentes à la
divinité de l'homme. D'ailleurs elles dif-
fèrent des autres penchants par d'autres
caractères.

La beauté a beau nous frapper, elle n'a
pas ce devoir obligatoire qu'a le bien,
elle n'est pas impérieuse. De même
bien que la vérité soit souvent belle
il y a quantité de choses vraies sans
être belles ($1+1=2$). Il y a aussi beau-
coup de choses vraies qui sont loin d'être
bien. On a dit que le bien est la
splendeur du vrai. Il y a cependant
des vérités très saisissantes sans être
belles, mais il y a peu rareté, d'admi-
rables fictions.

Énumération des aspirations

Sans nous attarder à cela, énumérons
ces aspirations, on peut les ramener
à quatre: Amour du beau, source des
beaux arts; Amour du vrai, source de
la science; Amour du bien, source de
la vertu; et l'ensemble des trois, l'
amour de Dieu ou le divin, source de
la religion.

1^{re} Amour du beau.

On a fait quantité d'objections à l'amour
du beau. On prétend que c'est une affaire
de convention et d'éducation. Ce n'est
pas la question. Nous ne disons pas
que tous les hommes appréhendent la
même chose, l'idéal varie; ce que
nous prétendons; c'est que partout où
il y a un homme, il y a quelque chose
appelé beau et quelque chose appelé
laid. Vouloir le nier, ce serait mettre
l'homme au dessous de l'animal, car
Darwin a montré que les animaux ont
le goût esthétique. Ainsi l'oiseau a le
chant et l'admiration. Aux tropiques où

L'oiseau est muet, il se rattrape par l'éclat du plumage; il y a lutte esthétique entre les mâles.

Ainsi il n'est pas douteux que si d'effectueux que nous paraissent l'idéal des Nottentôts, ceux-ci appellent belles les femmes qui s'en rapprochent et les préfèrent aux autres. Il est aussi certain que nous sommes sensibles à des beautés qui laissent le paysan très calme. Cependant l'attachement du montagnard à son pays est peut-être dû aux jouissances esthétiques vis à vis des spectacles de la nature...

Goethe raconte qu'il a connu un homme qui avait le goût passionné de la laideur. Il s'entourait de ce qu'il y a de plus laid, sa musique était une horrible cacophonie. Si cela est vrai, on peut encore dire que cet homme avait l'amour du beau, seulement son idéal n'était pas le nôtre; mais il est probable que c'est une boutade de Goethe.

L'Amour du beau fait naître les arts, nous verrons comment en étudiant le génie.

2^e Amour du vrai.

L'Amour du vrai donne naissance à la science. Nous sommes avides de connaître. = *Gannatus conitionis mors et scientiae.* = (Cicéron. *De fin. II*). = *Curiosum nobis natura ingenium dedit.* = (Pensées de Sénèque. *De otio* liv. 31).

Darwin que l'on a accusé de vouloir rabaisser l'homme, mais qui au fond veut relever l'animal, essaye de trouver dans l'animal quelque chose de semblable à cette curiosité. Il dit que les singes sont très curieux. Ayant apporté un macaque avec des serpents dans la cage des singes du Musée de Londres, ils approchaient pour voir ce qu'ils contenait le macaque, puis s'enfuyaient en criant quand ils avaient vu. Mais peu d'instants après, ils revenaient encore, leur



curiosité était plus grande que la crainte
inspirée par les serpents.

Qu'en importe à notre cause, que l'animal
soit curieux, cela ne change rien à la
curiosité humaine. Chez l'homme seul
satisfaite, elle fonde la science.

Crédule, véridique.

Les principales formes de cet amour du
vrai sont la crédule qui nous porte
à croire les paroles d'autrui, la
véridique, qui nous porte à dire vrai.
Oportet discere credere.

Cet instinct se traduit par le besoin de
s'exprimer. - Toute vérité n'est pas bon-
ne à dire - et cependant nous avons
besoin de la dire. Les femmes sont sur-
tout accusées de cela.

Il en va de même pour les hommes :

Le porter loiz est difficile aux dames ;

mais la Fontaine a bien fait d'ajouter :

Et je sais même sur ce fait.

Le nombre d'hommes qui sont femmes.

Prosélytisme

Le prosélytisme est l'amour du vrai
doué d'une certaine dose de courage
et d'un certain instinct d'immolation,
de nous mément à ce que nous croyons
le vrai.

3°. Amour du bien.

L'amour du bien semble encore moins
que les précédentes aspirations se ren-
contrer dans l'animal. Cependant
Parric ne serait pas éloigné de croire
que le chien a un certain sens moral.
Voyez, dit-il, son air d'humilité et de re-
pentir quand il a mal fait, il se fuit
pas les coups, il a besoin d'expiation.
C'est mettre beaucoup de bonne volonté,
car alors le chien serait supérieur aux
trois quarts des hommes qui fuient le
lâchement loiz de le chercher.
Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les
hommes appellent bien, certaines résolu-
tions, et mal, certaines autres. Quand
nous avons agi, nous nous demandons
si c'est avec intention. C'est là ce qui

importe. Nous portons notre jugement
sur l'intention et non sur l'acte.
De même nous éprouvons le contente-
ment moral quand c'est nous qui avons
bien agi et la sympathie, quand c'est
autrui; de même nous avons du remords
quand c'est nous qui avons mal agi,
et de l'indignation quand c'est autrui.
Le penchant est le fondement de la vertu
et de la morale.

Objections et réponses.

Nécessité et de là des Régences, erreur au
delà. = a dit Pascal. La vendetta corse
nous est odieuse. Cela n'importe peu à
notre cause. Nous n'avons jamais
prétendu la civilisation parfaite du
premier coup; tout progrès serait alors
impossible; ce qu'il y a de certain, c'est
qu'il y a partout quelque chose ap-
pelé bien et quelque chose appelé par
nous mal.

L'Amour de Dieu.

Ces notions générales du beau, du vrai, du
bien, ont quelque chose d'un peu froid et
d'abstrait. Chez l'homme simple, ces
aspirations prennent bientôt une autre
forme. N'est pas qui veut, un grand
artiste, un grand savant, un homme
vertueux; les aspirations élevées et
généreuses du cœur humain, se tra-
duisent, avec de grandes différences, par
l'adoration, l'institut religieux.

Primum in orbe deos fecit timor. = a
dit Pétrone. cela n'est pas une objection
contre le penchant; quand même ce
serait la peur qui le ferait naître, il
n'y existe pas moins partout. Il nous
fait personnifier la force bienfaisante
et la perfection vers laquelle nous
aspirons. C'est ce que l'on nomme in-
stitut religieux.

Le sentiment religieux se fortifie au
lieu de disparaître; seulement il se
fortifie en s'épurant à mesure que
grandit l'Amour et le culte du beau.



6
l'amour du vrai et le domaine de la science, l'amour du bien et de la vertu son effet naturel.

Les religions même les plus grossières servent à développer chez l'homme au dessus de l'animalité, la notion d'une volonté supérieure à laquelle il faut conformer toutes ses actions capable de l'élever jusqu'au mysticisme. Dans les âmes tendres où la sensibilité s'allie à une imagination ardente; plus même chez les hommes où la raison domine et dont l'intelligence s'élève à Dieu par la pensée, le sentiment religieux se confond chez d'autres avec l'amour de l'idéal et le sentiment moral. Quelques soient ces différences, on doit le regarder comme inhérent à la nature humaine et c'est avec raison qu'on a défini l'homme être religieux.

M. H.

R. Bellamy

Philosophie. 24^{me} leçon

Psychologie (VIII) - Des Emotions.

Le plaisir, la peine & le désir. -
là les ressorts qui nous font agir
de tout moment. -
Ils sont en fait les principes
véritables.

Platon - loc. V

nous avons vu. Tous les chercheurs, satisfaits,
ils donnent lieu à l'émotion de plaisir,
contraire à l'émotion de douleur. De tout
émotion, racine motrice, marque un pro-
fond changement de tout notre être. Il
n'est pas besoin, il n'est guère possible
de le définir: c'est un de ces mots vides
clairs par eux mêmes que ce qu'on dirait
pour les éclaircir.

Définition de l'émotion.

Disons, si on veut cependant une définition,
l'émotion est l'état agréable ou pénible
qui succède aux penchants satisfaits
ou contrariés. De là même une grande
division. Il y aura les émotions de plai-
sir, et les émotions de douleur, appelées
les premières plaisirs et les secondes
peines.

Il y a une autre division très impor-
tante qui sépare en deux les plaisirs et
les peines. Ils sont ou des sensations
ou des sentiments.

Définition de la sensation.

On appelle sensation toute émotion, soit
de peine, soit de plaisir qui est accompa-
gnée de modifications organiques, qui
est par conséquent localisée.

Généralement, les sensations viennent à
la suite des appetits, ainsi le plaisir de
boire, quand on a soif, est une sensation,
on le localise.

Définition du sentiment.

On appelle sentiment, toute émotion
soit de peine, soit de plaisir, qui, peut-être,
aussi est accompagnée de modifications
organiques, mais sans que le sujet qui
l'éprouve, en soit averti.

Ainsi l'orgueil satisfait est un sentiment
de plaisir. Le désir lointain est un sentiment
de peine.



Qu'est-ce que le plaisir et la peine ?

Nous allons maintenant nous demander :
1^o Qu'est au fond que le plaisir et la douleur ? 2^o Dans quel rapport sont-ils entre eux ? 3^o Quel est leur rôle dans la destinée humaine ? 4^o Quelles sont les formes principales qu'affectent les émotions.

Qu'est-ce que le plaisir et la douleur ? Aristote le avait déjà entrevu, Spinoza l'a dit d'une façon énergique ainsi qu'Hamilton. Depuis M^r. Francisque Moult,

(le plaisir et la douleur), c'est une théorie universellement reconnue : le vrai bien pour l'animal et général et pour l'homme et particulier c'est d'agir. Tout ce qui vit, agit, et plus on occupe une place élevée dans l'échelle des êtres, plus on a d'énergie active.

A ce titre, l'homme qui a l'organisme le plus complexe est essentiellement un être actif. Quand il agit autant que son énergie le demande, et conformément à la nature, il jouit ; quand il agit au moins que son énergie le veut, ou plus qu'elle ne permet, ou autrement qu'elle peut, il souffre.

Ainsi le plaisir est l'état de la sensibilité qui accompagne une dépense d'énergie morale et proportionnée.

Le plaisir, dit Aristote, est à l'activité des êtres vivants, ce qu'est la fleur à la croissance de la plante, c'est à dire un épanouissement naturel et même temps qu'un ornement.

Tous les êtres ont des besoins communs manger, boire etc., de là des jouissances communes à tous. Mais entre tous les penchants de l'homme quels sont les plus humains ? Evidemment ce sont les plus relevés : la sociabilité et surtout les aspirations réunies sous le nom d'amour du divin. Aussi les plus vifs plaisirs pour l'homme sont les plaisirs de la

société et les jouissances esthétiques, scienti-
fiques, intellectuelles, morales et
religieuses.

Epiménos semble résumer tout cela dans
cette phrase: «le plaisir est le sentiment
d'une perfection croissante; la douleur
celui d'une imperfection».

Dans quels rapports sont entre eux le
plaisir et la peine? Au premier abord
on les croirait opposés et contraires.
C'est vrai si on considère seulement les
cas extrêmes.

Il y a des réflexions saines philosophiques
dans Platon, au commencement du
Phédon. Socrate vient de boire la ciguë,
on lui a ôté ses chaînes, alors flottant sur
des jambes meurtries, il s'écrie: Ô mes amis!
quelle chose étrange que le plaisir et la
douleur! Comme ils se suivent de près
l'un à l'autre. J'éprouverais une vive
cuisson qui maintenant, peu à peu, se
change en plaisir. Ne dirait-on pas
que les deux se voient? L'inimitié du
plaisir et de la peine, les a comme
soudés ensemble.

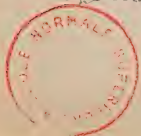
Cela est parfaitement vrai. En effet, au-
tant que la comparaison physique
permet d'éclaircir les phénomènes psy-
chologiques, la peine et le plaisir
sont entre eux comme le froid et le
chaud. On ne peut dire, on commence
l'un on finit l'autre, c'est une simple
différence de degrés.

On commence le plaisir, la douleur on finit
elle. Sans s'arrêter. Cela dépend
de l'usage du moment: une parole
qui vous blesse profondément main-
tenant, vous fera peut-être rire dans
un moment. Les considérations mo-
rales tiennent à ces remarques.

Les épicuriens qui cherchaient le plai-
sir avant que possible et qui fuyaient
la douleur, avaient qu'il y a des

Dans quel rapport sont entre eux le
plaisir et la peine?

Opinions des épicuriens.



Douleurs qu'il faut accepter à cause des
grands plaisirs qu'elles amènent; et
réciproquement.

de stoïciens s'écrit = douleur, etc. n'est pas
un mal. = Malebranche dit = la douleur
est toujours un mal. = Mais le stoïcien
me avait raison, s'il voulait dire que
toute douleur passe vite, et qu'il faut
la supporter pour le plaisir qui doit
la suivre.

... the laws of destiny humanit.

Pourquoi l'homme a-t-il été fait capable de jouissances et de souffrances? C'est parce que le plaisir est un bien, bien que lui-même & nous ne sommes pas surpris de jouir.

Unis pourquoi sujets à souffrir? C'est là
la même question de la typhloïde. —

Si ce juste et bon aurait-il du nous
faire capable de souffrir. L'aurait-il
que la douleur a sa raison d'être. Mais
nous n'entrerons pas ici dans le do-
maine de la théologie et de la métaphysique.

1844 de la Nouvelle.

à qui sert la douleur ? D'abord c'est
un avertissement quand nous sommes
malades et faisant des actes contre-
nature, ou violant ses lois.

douleur nous avertit d'écarter ces excès.
 La douleur est la condition du
 plaisir. Le plaisir n'est réel que quand
 il contraste avec une douleur. L'homme
 qui n'éprouverait que des plaisirs
 continus, aurait le sens du plaisir
 éteint; ce sont les hommes blasés des
 théologues.

En outre la douleur est une condition du mérite dans ce monde. Sans elle, le mérite moral serait supprimé. Enfin, non seulement la douleur donne un sens à cette vie, mais elle est aussi la plus facile raison qui nous fait espérer une vie future. Dans les débats relatifs à l'immortalité de l'âme, ce qui

il y a de plus forte pour la vie à venir est
justement fondé sur le besoin d'équilibre
 tôt ou tard établi entre le monde des sen-
sations et leur récompense, c'est-à-dire leurs
jouissances.

Principales formes des émotions

Quelles sont les principales formes qu'af-
fectent les émotions humaines? Presque
d'abord les plaisirs; on sent nous l'avons
déjà dit les désirs ou tentations et les
sentiments, mais laissons maintenant ces
points de vue.

On peut les diviser en émotions se rap-
portant 1° à un fait présent. 2° à un sou-
venir du passé. 3° à la prévision d'un état
nécessairement futur.

Emotions se rapportant à un fait présent. 1° Les plaisirs se rapportant à un fait
présent s'appellent jouissances quand
il s'agit de sensations et joies quand
il s'agit de sentiments.

Il y a autant de jouissances qu'il y a
de besoins organiques & d'appétits, attendu
de joies que de penchants plus élevés.
Les joies s'appellent souffrances l'un
l'autre quand il s'agit de sensations désa-
gréables; et les douleurs douleurs au
sens moral.

Reconnaissance

Ces deux mots souffrances & douleurs se
confondent souvent dans notre langue,
mais généralement dans les langues étran-
gères la distinction est bien marquée, très
distincte.

Emotions se rapportant au passé.

1° Les plaisirs qui l'on éprouve au sou-
venir du passé, sont les souvenirs, ils dé-
pendent du moment. Quand on est
actuellement dans l'un de ces plaisirs se
nomment jouissances. Si l'on se
souvient du bonheur passé quand on
est malheureux le contraste est très
sensible. on reconnaît alors le plai-
sir que l'on éprouve au souvenir des
personnes qui nous ont procuré ce
plaisir.
Quand on se souvient d'une douleur passée



l'absence de rapportant l'avenir.

et que l'ay est honteux. Elle se plaint pas
pour les personnes qui nous ont causé
des douleurs volontaires nous éprouvons
de la haine, de la rancune.

3° Le plaisir de rapportant à l'avenir
est d'espérance. Il y a mille degrés. On
a de l'incertitude quand on craint de
manquer de plaisir, ou de perdre celui
qu'il y a.

Le doute pour l'avenir est l'incertitude
qui grandissant devient le désespoir, la
tristesse, l'effroi. Elle brise alors
toutes les forces de l'âme et se change
en prostration.

P. Bellamy.

Philosophie 25^{me} leçon

Psychologie (IX) Des Passions

Nous allons d'abord définir la passion et la définir; puis nous chercherons la cause qui produit la passion, puis enfin nous verrons combien il y en a et quel rôle ou en peut présenter. Restera une des plus grandes questions d'une grande portée sociale, est-on responsable de ce que l'on fait sous l'empire de la passion? Cette question sera facile à résoudre étant donné ce que l'on aura dit des précédentes, aussi nous nous contenterons de quelques indications.

Les penchants sont tous par eux-mêmes

Par eux-mêmes, tous les penchants, états naturels et primitifs, sont tous chacun dans leur genre et ont leur raison d'être. Ils forment comme on l'a dit une république que l'on appelle, mais cet état ne dure pas longtemps, on pour mieux dire ne se maintient jamais complètement, car il est si important de l'hériter ne peut être inconnu.

Fact. de l'hérité.

L'enfant apporte en naissant certaines tendances plus vigoureuses dans leurs germes que d'autres. L'éducation pourra produire un développement plus ou moins égal des penchants, mais par eux-mêmes ceux-ci sont d'une vigueur très intégrale dès le berceau.

Il est ainsi que le boz chez de chasse soit beaucoup de ses qualités, sinon toutes à sa race.

Ainsi au bout de fort peu de temps, certains penchants, par des causes très variables sont presque atrophies, certains autres grandissent et en arrivent à une puissance qui empire à mesure et deviennent de véritables tyrans à leur tour des passions.



ainsi le penchant de boire, de manger est naturel, mais le souet exclusif de cela la disposition égoïste, impétueuse et déréglée de boire et de manger sans aucun frein est une odieuse passion, viciée, gourmandise, ivrognerie. — L'appétit sensuel est un penchant la luxure est une passion. Le besoin d'action est un penchant la brutalité une passion.

Définition de la passion.

La passion est un penchant exalté, égaré, déréglé, outre mesure, au-dessus des autres et d'un caractère tyrannique.

Influences sur les passions.

Par quelles causes le penchant déclinera-t-il en passion? La première influence déjà nommée est l'hérédité. Ce sera une grave question de morale dans la théorie de la liberté, de savoir comment le libre arbitre peut exister et par conséquent la responsabilité, si l'on hérite de ses inclinations avec la physique de ses dispositions plus ou moins vicieuses à telle ou telle passion.

Viennent ensuite l'éducation, l'influence des mœurs, des exemples, des lectures, des habitudes de l'enfance, etc. C'est là qu'est le grand remède contre l'hérédité. Vous craignez qu'un enfant n'apporte de mauvais penchants, il y a un moyen de combattre ces funestes influences, en formant de bonne heure, cette jeune âme, en réprimant ces penchants avec une énergie implacable. De même pour la morale et pour les habitudes formées de l'éducation: il y a un instinct d'imitation qui fait que l'on ressemble à son milieu. Il y a longtemps qu'Aristote a dit de l'homme qu'il est le plus imitateur des animaux *πρὸς ἄλλους*.

Influence des autres facultés.

Les autres facultés ont beaucoup d'influence sur la formation des penchants, l'intelligence et la volonté ainsi que l'imagination.

role de l'intelligence.

L'intelligence si elle est fortifiée par l'instruction, si elle est raisonnée et solidement trempée peut nous faire voir les conséquences de la passion et nous prémunir contre elle. D'autres fois, l'intelligence impétueuse qui n'est pas suffisamment tempérée et réglée par la raison froide, sert plus à faire naître la passion qu'à la détruire. C'est qu'une telle intelligence au lieu d'être directrice est l'esclave de la passion: on a vu des hommes d'un esprit remarquable employer tout leur esprit à trouver les moyens de satisfaire toutes leurs passions.

Sous ces intelligences l'imagination domine. Elle a donc d'exister sur cette influence. On peut donc dire que, en général, l'imagination attise les passions elle prend les devants, nous représente les plaisirs et embellit l'objet aimé, pour parler familièrement, elle jette de l'huile sur le feu.

Les poètes, les tragédiens ont admirablement décrit le travail de la passion quand ils sont et souffrant sous l'excitation de l'imagination. Les difficultés sont diminuées et les succès, les vicissitudes les plus compliquées sont forgées pour arriver aussi souvent que possible à la satisfaction désirée.

Le mal est pas seulement à force d'elle nous fait que le penchant devient passion. Il ne faudrait pas croire empêcher une inclination de devenir passion, en la tenant de toute satisfaction; ce serait un moyen excellent de l'exciter et de la rendre insatiable. La satisfaction normale des penchants quand la nature le demande est un meilleur remède contre la passion que la contenance excessive.

Enfin il est impossible de méconnaître parmi les causes qui font dépendre une

Remarque

Influence de la volonté.



Remarque

... ont primitivement en l'homme, la part de la volonté, ou énergie au service de l'intelligence. Il y a deux degrés. La volonté pèche soit par simple complaisance, soit en refusant de lutter, soit en portant toutes ses ressources au service de la passion.

on dit généralement que les gens passionnés manquent d'énergie. L'énergie pour le bien, oui. Mais la plupart du temps ils ont une extrême énergie pour leurs vices. Quelle n'est pas l'énergie des ambitieux. Des avares?

Ainsi la volonté n'est pas une force qui puisse être supprimée de l'âme humaine, mais elle est diversement appliquée. Son vrai rôle est celui de régulatrice auprès de la raison. Quand on la voit absente, c'est qu'elle se complait par son rôle propre. La volonté pèche par complaisance ou par complicité avec le désir quand elle n'est pas en guerre ouverte contre les désordres de la sensibilité.

Une fois la passion née, il y a une rupture très visible dans le moi de cet équilibre que la raison consent et voudrait réaliser. La sagesse parfaite qu'on s'imagine comme tempérance serait cet état de l'âme où les penchants seraient réglés suivant leur ordre. C'est la sagesse qui n'est jamais atteinte. Au contraire la passion, rupture de cet équilibre pourrait s'appeler intempérance au sens large du mot. Au sens restreint tempérance et intempérance ne s'emploient qu'en parlant des plaisirs sensuels.

Le mot passion a subi une semblable transformation. Au sens vulgaire ce mot indique l'exaltation des mauvais penchants. Cela explique les différences des jugements des moralistes.

Transformation du mot passion.

sur la passion. Les uns la flétrissent sans restriction, pour eux une âme passionnée est une âme vicieuse. Ils ont à peu près raison et fait, car le plus souvent ce sont les mauvais penchants qui deviennent tyranniques. Mais cependant il n'est pas toujours vrai que l'âme soit ardent de vice. La folie de la vertu = se trouvent au moins quelque fois.

Les animaux sont beaucoup moins sujets que nous à la passion, parce qu'elle suppose la réflexion et l'indolgence la conscience de ses actes. Les animaux ne étant fort peu doués, restent dans les bornes de la nature, dans la vie purement sauvage. Ainsi ils nous paraissent supérieurs si nous n'avions que de mauvaises passions.

Apparence des moralistes optimistes

Il y a des moralistes optimistes qui ont prétendu que tous les passions de l'homme étaient nobles. Pour eux, la passion est l'énergie même, le feu sacré. Evidemment il faut faire le part.

Remarque importante

Ici se place une réflexion importante. La racine de passion est parti qui indique l'idée de passivité, comment donc un mot qui marque le passif a-t-il pu désigner une chose si agissante que la passion? La réponse est: qu'une fois la passion née et nous mène, tant mieux si elle est bonne, tant pis si elle est mauvaise, la raison est éclipée, il n'y a plus de direction et presque plus de conscience de nos actes. = L'homme n'agit plus, il est agi = (malbranche). Ainsi il est passif, dans ce sens qu'il est possédé par une sorte de démon qui le mène et lui, être intelligent et conscient, par définition, n'a plus aucun part à ce qu'il fait, surtout quand survient l'habitude. La raison proteste de moins en moins et finit par s'éteindre. = On est au plus bas degré, dit Pétrique, car on ne



Combien y a-t-il de passions

Sommes-nous responsables de nos penchants

aurait plus le mot lui-même. =

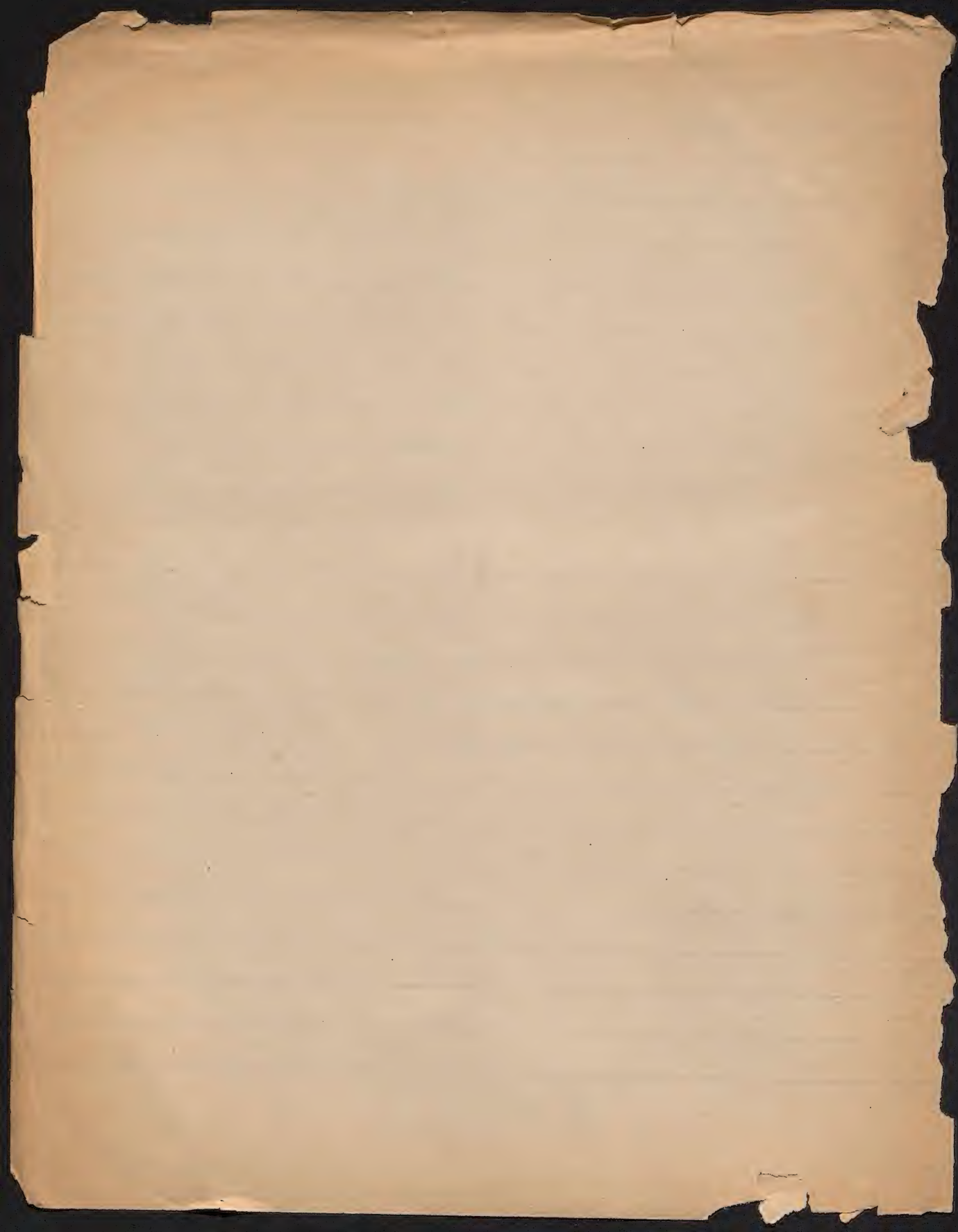
Reste à répondre à cette question. Combien y a-t-il de passions? Quelles sont-elles? La réponse est très simple. D'après la définition même, il y a autant de passions qu'il y a de penchants.

De même qu'il y a des penchants personnels de même il y a des passions personnelles c'est l'égoïsme proprement dit.

Les passions qui correspondent aux aspirations héréditaires sont naturellement rares. Mais il y a des exemples d'ansures passionnés de la patrie, de la famille, de l'humanité (St Vincent de Paul), de la vérité (les sarrants), du bien (missionnaires), du beau (Bernard de Palissy).

La question de savoir si nous sommes responsables de ce que nous faisons sous l'empire de la passion est facile à trancher si on accepte ce que nous avons dit des causes qui font naître la passion et de son état après la naissance.





Marion

Psych. Intelligence





R. Bellamy

Philosophie 26^{me} leçon

Psychologie I. Intelligence - la pensée, le jugement - Facultés intellectuelles.

nous sommes des êtres pensants.

nous ne sommes pas seulement capables de jouir et de souffrir, nous sommes aussi et surtout des êtres pensants. = L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. = a dit Pascal. Descartes déclare même: = Je suis une substance dont toute (?) l'essence est de penser. = Si ce n'est pas toute notre essence (car nous pouvons souffrir et jouir ainsi que vouloir) penser est du moins un de nos caractères principaux - la pensée se mêle à tout. Pour jouir, il faut penser, car il faut avoir conscience. De même pour le vouloir, on ne veut pas sans rime, ni raison, on veut savoir ce qu'on pense être le meilleur. La pensée est donc la faculté par excellence. Nous verrons que l'animal la possède jusqu'à un certain degré, bien inférieur à l'homme.

analyse de la pensée

Prenons la pensée dans son entier développement. Penser suppose deux choses la connaissance et la compréhension ou. on connaît les objets, les idées isolées, on comprend les vérités, la liaison des idées.

définition de l'intelligence

L'idée n'est la vérité ^{elle est} abstraite.

L'intelligence sera donc définie la faculté de connaître et de comprendre. On pourrait croire que c'est l'idée qui précède le tout, comme les éléments constitutifs précèdent l'édifice. Logiquement, c'est ainsi, mais historiquement et en fait, les idées suivent les vérités, elles en sont abstraites. Ainsi la première fois que je fais connaissance avec un arbre, je n'en ai pas encore l'idée abstraite, je ne connais par l'arbre et dehors



Jugement

Qu'est-ce que l'entendement? C'est comparer

de toute affirmation; j'affirme au contraire
en moi, qu'il a tels et tels attributs,
petit, grand, vert, etc.

Une affirmation de ce genre s'appelle
un jugement. Toutes nos connaissances
nous sont donc données par des jugements.
Voilà pourquoi le jugement n'est pas
une faculté à part. C'est un mode
commun à toutes nos facultés intel-
lectuelles.

Penser ou juger, qu'est-ce donc faire au
juste? C'est comparer, dit Locke
avec raison. Même pour prendre connais-
sance de moi, pour juger que j'existe,
il faut que je me compare à ce qui n'
est pas moi, que je me sente en lutte
avec le monde qui m'entoure. = le moi
devait la scolastique, se pose et s'opposant
au non-moi. =

Pour toutes les autres connaissances, il
est encore bien plus évident qu'elles im-
pliquent une comparaison. Pour dire qu'
une chose est dure, il faut la compa-
rer tacitement au moins à une chose
molle. Un objet n'est chaud que par
rapport à un froid.

Pour déterminer une plante et dire à
quelle famille elle appartient, le bota-
niste compare ses caractères avec ceux
de telle ou telle famille, jusqu'à ce qu'il
ait découvert, désigné, spécifié la
famille.

La théorie de Locke suivant laquelle
le jugement est la comparaison des
idées entre elles serait inépuisable
s'il ne l'avait compromis par une
subtilité inutile. Elle est vraie pour
tous les jugements d'attribution, mais
au premier abord elle ne paraît pas
juste pour les jugements d'existence
ne venant de voir par l'analyse fin
précède que c'est encore vrai dans ce
dernier cas.

Erreur de Locke

opinion insoutenable

Pourquoi plusieurs facultés intellectuelles.

Trois groupes de facultés.

Mais Locke ne s'apercevant pas la vraie réponse, s'est avisé de dire que dans : Je suis, il y a comparaisoz entre l'idée de moi et l'idée d'existence et que ce n'était qu'après cette opératioz qu'on en venait à dire : je suis, c'est à dire, je suis existant.

C'est une analyse insoutenable. En effet quand je me connais, quand j'aperçois l'idée de moi, je me connais comme existant et sans aucune comparaisoz, avec quoi que ce soit. De même l'idée d'existence, c'est ez moi que je la puis, je ne la compare pas à moi ce qui ne signifierait rien.

De nos jours, les philosophes disent plus volontiers : former, c'est mettre du lien, de l'unité dans les choses. c'est = enfiler des perles = Ortez n'est plus juste, mais c'est exactement la théorie de Locke ez termes différents. En effet comment la pensée lie-t-elle les idées? Ce n'est pas au hasard, c'est justement ez les rapprochant les unes des autres, ez les comparant, ez les groupant d'après les différences et les ressemblances. C'est ce que l'on fait dans la classificatioz et dans toutes les sciences même dans celles où il semble le moins.

Comprendre et connaître, ez un mot penser et juger c'est donc un acte simple et uniforme. Cependant il y a plusieurs facultés intellectuelles; Pourquoi cela? C'est que il y a plusieurs espèces d'objets de connaissance, et plusieurs manières distinctes pour l'esprit d'entier ez rapport avec les objets de la connaissance humaine.

Les facultés intellectuelles sont réparties suivant trois groupes qui sont les suivants.



I Facultés d'intuition directe.

Le premier groupe comprend les facultés d'acquisition ou d'intuition directe, par lesquelles nous acquérons les premières données de la connaissance, les matériaux élémentaires.

Il y a trois facultés d'acquisition de la perception extérieure, ou les sens, faculté par laquelle nous acquérons les données relatives aux objets du monde extérieur. Exemple : idées de son, de forme, d'odeur, de solidité.

1^{re} la conscience active ou réflexion, celle de nos facultés par laquelle nous acquérons les données relatives à nous mêmes et à nos opérations mentales, et les notions premières.

2^{de} la Raison, celle de nos facultés d'intuition par laquelle nous acquérons les notions supérieures à l'évidence la dominant et la rendant possible. (Notions premières et premières principes.) Voilà les premiers data de la connaissance, mais ils ne suffisent pas, il faut que l'esprit les conserve et les étale. De la - 2nd second groupe.

II Facultés d'élaboration

Cette seconde division comprend les facultés de conception ou d'élaboration par lesquelles l'esprit conserve des idées et l'absence des objets qui les ont fait naître, les combine, les transforme et les étale de mille manières.

Les subdivisions de ce groupe sont.
1^{re} l'abstraction, faculté par laquelle l'esprit, avant d'avoir tout combiné, l'esprit considère séparément telle ou telle partie du tout, qui en réalité est inséparable des autres.

2^{de} la généralisation, faculté par laquelle l'esprit avec des connaissances purement individuelles forme les idées générales.

3^e la mémoire faculté par laquelle l'esprit conserve les notions acquises soit indépendamment telle que l'intuition les fournit soit déjà génératives.

4^e l'imagination faculté par laquelle l'esprit revêt des formes sensibles, ses idées même les plus abstraites.

Le troisième groupe comprend les facultés de raisonnement, par lesquelles l'esprit de vérités antérieurement connues et comprises, passe à des vérités qui lui étaient jusqu'alors inconnues.

1^{re} Induction faculté par laquelle on part d'une vérité particulière pour aller à une vérité générale.

2^e Déduction faculté par laquelle on part d'une vérité générale pour aller à une vérité particulière.

En logique nous avons étudié le mécanisme de ces deux opérations; ici nous nous occuperons de savoir comment l'esprit peut avoir un tel pouvoir, ce que c'est au fond, et quel en est le moteur.

Facultés acquiescentes { 1^{re} Perception extérieure
2^e Conscience active
3^e Raison

Facultés de conception { 1^{re} Abstraction
2^e Généralisation
3^e Mémoire
4^e Imagination

Facultés de raisonnement { 1^{re} Induction
2^e Déduction

III Faculté de raisonnement.



L'ami n° 1 qui aurait le pied de bœuf
et l'intelligence de l'homme a écrit
les intimes Volontés par nous deux pour
le remplir. accordé lui les mains de l'
homme et privé le de l'intelligence
il n'y sera pas moins le ami n° 1.

Heidelberg.
Mars. 1848. Versat
I. 11. 15

Philosophie ^{il} 2^{me} leçon

Psychologie (XI) - Faculté intuitive - Perception extérieure

Perception commencer par la perception.

des trois facultés intuitives, laquelle étu-
dierons ^{nous} en premier lieu? Logiquement
ce ~~début~~^{est la critique ou le} ~~de l'apparence~~ ^{reflexion; car la}
~~chose la dernière~~^{celle} ~~présentant~~ ^{fait de}
la connaissance est ~~par~~^{pour lui} sujet qui con-
naît. Néanmoins le fait, la perception
extérieure se développe beaucoup plus tôt,
l'enfant possède cette faculté bien avant
de réfléchir; les peuples primitifs
ont des perceptions extrêmement vives
et parfaites avant de faire des médi-
tations. Enfin les philosophes grecs font de la
physique bien avant de se replier sur
eux mêmes; et la psychologie n'appa-
rait qu'avec Socrate. Pour toutes ces
raisons, c'est par la perception extérieure
que nous commencerons.

Pintermédiaireo)

Ressemblances entre la perception et la sensation.

Remarque

XVII - vient tout aussi cette confusion, notre nomenclature nous évitera cette faute. D'ailleurs n'étant de cet inconvénient le mot sensations serait préférable pour désigner les données des sens. Voici maintenant les ressemblances et les différences entre la sensation et la perception.

D'une et d'autre route de la surface du corps aux centres de conscience, par l'intermédiaire des filets nerveux appelés nerfs afférents. D'une et d'autre une fois arrivés, produisent des mouvements transmis du centre aux organes par des filets nerveux, appelés nerfs éférents.

La différence entre ces deux espèces de nerfs est ^{mise en relief} par des expériences curieuses. Si l'on coupe le nerf qui apporte les nouvelles du dehors, on va irriter l'extrémité séparée du tronc. On peut torturer la partie ainsi séparée du système, on ne sent rien. Au contraire, laissant intact le nerf afférent, coupant le nerf éférent, le patient souffrira les tortures les plus atroces, tant qu'il est incapable de produire un mouvement dans le membre expérimenté.

Remarque

Les perceptions ainsi que les sensations sont transmises par les filets nerveux dans les centres ^{nerveux} ^{conscience} (où se fait le grand mystère). L'animal prend conscience; il sent ou souffre dans le cas de la sensation; il perçoit et comprend dans le cas de la perception. Comment ^{explique} ce mystérieux passage? C'est l'éternelle et insoluble question des rapports entre le physique et le moral.

Différences entre la perception et la sensation.

Voici maintenant les différences entre la sensation et la perception. D'abord les sensations sont agréables ou désagréables. Les perceptions ne sont pas, la

attached

Elles sont ce raisonnement universel d'une de l'autre

Cela aide l'énumération des sens

Sensation; nous plaît au nous répugne; la
perception nous instruit. La perception est
plus localisée que la sensation. Ainsi:
la vue est localisée dans les yeux seu-
lement, tandis qu'on peut souffrir de tout
le corps. Le toucher lui-même est lo-
calisé surtout au bout des doigts et
de la langue. Hurley nous apprend
qu'il y a bien que si la peau est in-
tacte. Hurley délicatement la peau avec
un rasoir, le doigt perd sa délicatesse
de touche.

sement, toutes, ou peut dire que la perception et la sensation bien que souvent unies, sont en raison inverse l'une de l'autre. Quand vois-je très distinctement? Quand la lumière est douce, tantôt si je regarde le soleil, j'éprouve une sensation de douleur, mais pas de perception. Le même qu'un bruit soit assez fort pour nous donner des sensations douloureuses, il n'est pas forcément perçu; tandis que des sons simples ordinaires sont parfaitement saisis.

¹¹²
~~Les~~ nous causent ni douleurs ni plaisirs.

Remarques)
Ces ^{deux} points ^{critériums} pour la
classification des sens. Le effet au plus
bas degré nous placera les sens qui nous
fournissent à la fois des sensations et
des perceptions. (odeur, saveur) - au
plus haut degré ~~figurent~~ ^{figurent} les percep-
tions visuelles ou tactiles qui le plus
souvent sont parfaitement claires, n'étant
que ^{accommodées} ~~modifiées~~ de sensations.

Mais avant d'énumérer les yeux et de dire ce que nous devons à chacun d'eux, il est nécessaire de parler de la perception, q. q. c'est-à-d. de sa nature

De ses conditions de ses limites. C'est
un ^{important} ~~phenomenon~~ ^{phenomene} et un etrange mys-
tere que le passage ^{du dedans au dehors} du dedans au dehors.
C'est la plus insoluble de toutes les ques-



abonne entre le corps et l'âme selon
Descartes

Et puis, Malebranche le demande avec
raison comment les choses seussent le temps
à ont elles pas diminuées de volume ?
comment les coups de vents ne nous
cachent pas la vue des choses en balayant
les petits courages ?

Baillet a dit avec raison = la critique est
aisée. ~~mais~~ l'art est difficile. = Malebranche
après avoir bien critiqué l'épicurisme, a

imaginé une théorie toute aussi in-
raisonnable pour la comprendre il faut
se rappeler ce mot de Descartes. Après une
suite de raisonnements, ^{desagréables} est arrivé à

dire : je suis une substance. D'aut toute
l'essence est de penser, tandis que le corps est
une substance dans toute l'essence est
d'être étendu. = Entre la pensée pure et
l'étendue pure, il y a un véritable
abîme que rien ne saurait combler ;

D'où est issu : nulle influence con-
cevable du corps sur l'esprit, et récipro-
quement. De sorte que cette union de l'es-
prit et de la matière, au lieu que le
Cartésianisme aide à la comprendre, est

par lui rendue plus obscure. Cette doctrine passa chez tous les
disciples de Descartes. elle explique ^(autres) ~~l'âme~~ ^{la} théorie des esprits
animés de Descartes. ~~l'âme~~ ^{ainsi que} l'harmonie
prétendue de Leibniz.

Esprits animaux de Descartes

Descartes. pas plus qu'une personne, ne pou-
vait nier que dans certains cas, le
monde extérieur agit sur l'esprit et ré-
ciproquement. Il fallait donc bien par
malheur combler l'abîme et donner
une explication de la perception et de l'
activité motrice. Pour cela, il inventa
une étrange hypothèse. L'âme, suivant
lui, est logée dans la glande pinéale,
au centre du cerveau. Elle communique par



les canaux nerveux, que Descartes se figure
comme des petits tubes, avec des surfaces péri-
statiques des corps. Ces tubes sont pleins
de petits êtres très légers, quelque chose
comme des bulles de gaz, sorte d'êtres in-
terminables, mystérieux, très mobiles
et sans cesse en mouvement. Ce sont les
esprits animaux. Le contact se ressent à
l'entremité de mes doigts, il y a des esprits
animaux dans les nerfs de cette extrémi-
té qui reçoivent le choc, ils partent aus-
sitôt et vont informer l'âme, telle-
se prend sa part, donne ses ordres aux es-
prits animaux qui sont près d'elle, ils
partent aussitôt et vont porter les ordres
à l'appareil moteur qui exécute ses mou-
vements et conséquence.

Alors que

Cette hypothèse toute en expliquant à la
fois la perception et le mouvement,
est telle qu'on a pu se demander si Des-
cartes s'en est bien contenté. Toujours
est-il que les esprits animaux ont le
premier tort d'être une pure hypothèse,
non justifiée par l'expérience et jamais
vérifiable. Ce n'est pas satis faisant,
les difficultés se sont que reculées. Au
contact a lieu au bout des doigts. Ce
sont deux choses l'une : ou les esprits animaux
qui sont là sont matériels et alors je
comprends bien le contact de matière à
matière, mais alors comment ces ma-
tières communiquent-elles avec l'âme
qui est esprit. C'est justement la ques-
tion; ou bien ces esprits animaux sont
immatériels, je comprends bien qu'ils
communiquent avec l'âme immatérielle,
mais alors comment entrent-ils en rapport
avec l'objet matériel? - Descartes
prétend que ces esprits animaux sont
matière et esprit à la fois. Sa hypo-
thèse devient alors puérile. Ce sont ses
êtres uniques dans le monde plus difficiles
à comprendre que le phénomène lui-même.

visioz es bien. causes occasionnelles de
malebranche.

7
qu'ils ont la prétention de nous ~~faire~~
~~expliquer~~ ~~expliquer~~. Cette hypothèse doit donc
être rejetée.

Malebranche, disciple de Descartes, na-
quit à Paris en 1638, et mourut en 1715.
Les principaux ouvrages sont la Recherche
de la vérité et les Méditations théologiques
et métaphysiques. C'est un des esprits
des plus profonds de son siècle. Néan-
moins l'éternelle creuse par Descartes entre
l'esprit et le corps, l'embarrasse beaucoup
et lui suggère la double hypothèse pré-
sente. Puisque le corps ne peut agir
sur l'esprit, il est évident que je ne
peux pas percevoir directement les
objets qui m'entourent. Orce quoi
mon esprit peut-il communiquer, seu-
lement avec l'esprit : et lequel ? l'esprit
divin. Je peux voir Dieu avec mon
esprit, car c'est un pur esprit. Or Dieu
ayant tout créé, a l'idée de tout ce
qui est; je puis donc voir dans son
esprit l'idée des choses. C'est la doc-
trine de la visioz es bien.
De même quand je crois agir sur le
monde extérieur et être la cause d'un
mouvement, c'est une pure illusion. Mon
esprit ne saurait agir sur la matière.
Dieu seul qui est tout puissant, peut
créer le mouvement; il en crée à l'oc-
casioz de mon désir. Je veux remuer
mon bras. Dieu le fait remuer et je
crois que c'est mon désir qui a causé le
mouvement de sorte qu'il se trouve
mon désir ou ma volonté sont seulement
des causes occasionnelles.

C'est encore la même pure hypothèse plus
obscurc ou au moins autant que ce qui
il s'agit d'expliquer. Pour ce qui est de
la visioz es bien, on peut demander à
Malebranche comment il sait qu'il y a
un Dieu. S'il se contentait de répondre
que sa raison le lui affirme, on ne pourrait

C'est la pure



ne s'en dire, mais il répond: j'y crois parce
que c'est dans la Genèse. Mais est-il sur
que la Genèse existe puis qu'il ne peut la
voir directement. De plus Dieu voit tout
à la fois; comment nous qui voyons en
lui, ne voyons nous pas tout à la fois?
on ne peut rien répondre.

Les causes occasionnelles prétendent à encore
plus de critiques. Dieu est subordonné à
nos desirs puis que c'est lui qui ^{produit} le
mouvement. En outre il est seul res-
ponsable puis qu'il est le seul agent.
On lui fait donc jouer un nécessaire
rôle. Enfin cette doctrine n'est qu'un
panthéisme voilé.

Harmonie préétablie de Leibnitz

Leibnitz ~~notre disciple de Descartes~~
a bien vu l'inconvénient qu'il y a
à faire ainsi intervenir Dieu pour
exécuter nos ordres, aussi critique-t-il
amèrement Malebranche. Monsieur Male-
branche se figure donc que Dieu est
un horloger bien maladroit, puis qu'il
a fait intervenir à chaque instant
dans son œuvre et qu'il ne le croit
pas capable d'avoir mis les deux
horloges d'accord une fois pour toutes.
— Leibnitz met les deux horloges d'ac-
cord par sa théorie de l'harmonie pré-
établie. Oui, dit-il, Descartes a raison.
La monade âme n'a pas de communi-
cation avec la monade corps; mais
Dieu ou les créant, a assigné à chacune
d'elles toutes les modifications par les-
quelles elles doivent passer, pour cela il
les a mis d'accord une fois pour toutes.
Il y a concordance parfaite entre l'état des
monades.

critique

Cette théorie comme la précédente
bien que plus raffinée, supprime la
liberté, et par suite la responsabilité
elle est donc inacceptable.

Conclusion on a vu.

Celles sont les plus célèbres théories ^{sur}
rapports de l'esprit et de la matière. ^{monades}

seulement en passant de influent physique
d'inter et de mediateur plastique de l'âme
worth. Entre l'âme et la matière, ce phi-
losophe imaginé un principe, moy intellectuel.
gout, qui exerce par instinct sous les
ordres de Dieu, tout ce qui est mouvement
et vie organique. - Ces deux systèmes
dans le genre des esprits animaux sont
encore plus obscurs.

Revenons donc maintenant à la théorie
de la perception extérieure, telle qu'on
peut la faire aujourd'hui, c'est à dire à
l'histoire des procédés de la méthode expérimentale

Plan de l'œuvre.

voici le plan que nous allons suivre dans
cette étude de la perception extérieure, telle
qu'elle a été constituée par les savants
et les philosophes. Cette question est une
des plus avancées parce qu'elle intéresse éga-
lement les physiologistes et les philosophes.
de plus c'est que la difficulté dernière de
relative aux rapports de l'âme
et du corps, a été renvoyée à l'anthropologie, etc.
qui ont rendu si obscures les théo-
ries de Descartes, de Malebranche et de
Leibnitz.

Sont les tentatives faites pour la résoudre

Nous décrivons d'abord les organes, ~~connus~~
les appareils nerveux qui servent à la
perception. Ensuite nous examinerons la
théorie classique sur les sensibles com-
muns et les sensibles propres, sur les
erreurs des sens. Enfin, nous passerons
à l'énumération détaillée des sens et de
connaissances qu'ils leur doit. Le tout
sera complété par une conclusion sur ce
que nous pouvons connaître de l'exté-
rieur et sur ce que nous devons nous ré-
soudre à ignorer toujours.

La description physiologique pour être
complète et détaillée serait fort longue
sans l'essentiel. Il n'y a perception que
dans les grands centres nerveux et elle est
d'autant plus parfaite que les centres nerveux
sont plus compliqués. Il n'y a guère une

Descriptions physiologique



connaissance grossière et confuse. chez les animaux qui n'ont que des ganglions chers. Il y a au contraire une perception qui atteint son maximum de clarté chez l'homme, le milieu donc des êtres sous ce rapport. - la perception se fait de la périphérie au centre; c'est à dire du milieu environnant au centre nerveux; mais par milieu environnant, il ne faut pas entendre seulement celui qui baigne notre corps, mais ^{au-delà} les surfaces antérieures et l'épaisseur des tissus; car il nous vient des perceptions de plus profond de nos organes, aussi bien que du monde extérieur.

Comparaison de Samuel Bailey

On a comparé le réseau très compliqué des nerfs de la perception à un réseau télégraphique, dont tous les fils aboutissent à un bureau central où serait la conscience et la raison, ministres souverains qui jugent toutes les affaires et envoient partout leurs ordres.

aux extrémités, les nerfs sont mis en communication avec les excitants de toute sorte par des appareils plus ou moins compliqués (nerfs optiques, auditifs, olfactifs, etc) - cette structure donne lieu aux remarques suivantes.

Les appareils terminaux nécessaires pour élaborer les perceptions, ne ~~les~~ ^{perçoivent} pas.

Les appareils terminaux sont nécessaires pour élaborer les perceptions et les transmettre d'une façon claire et utile au centre. mais à part cela, ces appareils ne perçoivent pas par eux-mêmes; il n'y a conscience que quand l'excitation parvient au cerveau. Comparez le nerf optique derrière la rétine; vous aurez beau envoyer dans l'œil le plus fort faisceau de lumière, le patient restera dans la nuit la plus profonde et rien ne saura ^{le plus intense} l'éclaircir. Excitez au contraire le tronc nerveux, vous produirez sur le patient des éclats de lumière, mais l'appareil ordonnateur et régulateur de la vision,

les qualités sensibles de la matière n'existent pas. & dehors de nous

l'est, ne faisant plus d'office; il n'y aura pas de vue.
Si l'org. cherche à se figurer ce que sont les qualités sensibles de la matière, il est tenté vulgairement à se les figurer sensibles à l'idée que nous en avons. On croit que le bleu, le rouge, le froid, le chaud, l'amer existent en dehors de nous et sont des réalités. Tous les hommes cultivés savent le contraire. Les mots en dehors de nous n'ont pas de sens. Un acide qui a un goût si prononcé, produit une sensation différente sur la main, en contact avec le nerf optique il l'excite violemment; sur le nerf ~~acoustique~~

aud. ^{l'org.} il agit différemment. Quelle est celle de toutes ces qualités qui est dans l'acide? la seule c'est qu'aucune n'y est réellement.

Cerveau comme avant

Le simple aperçu nous permet de comprendre combien il est naïf de dire: le monde devait offrir un admirable spectacle quand il n'y avait ni hommes ni animaux, quand l'atmosphère était le théâtre incessant des phénomènes les plus grandioses. Tout le monde semble croire que cela existait avant l'homme. Quand il n'y avait pas d'oreille pour percevoir les ondulations de l'air, le monde était absolument silencieux. Quand il n'y avait pas un oeil pour percevoir les ondes lumineuses, le monde était dans les ténèbres.

Qualités de la matière.

Cependant il n'est pas douteux (comme tout fait a une cause) que toutes ces modifications de notre conscience, n'aient une cause quelconque en dehors de nous. Je ne vois pas, à mes yeux, tout ce qui ne plaisait de voir, donc il y a en dehors de nous, ce que je ne vois pas d'une manière ou d'une autre affecte la conscience. Ce quelque chose, c'est la matière. Qu'appelle-t-on qualités de la



matière? ce sont les différents pouvoirs que possède ce je ne sais quoi, ce moi moi-même dans ma conscience différentes espèces de perceptions. Comme les qualités de nous sont connues que par les sens ou les appelle qualités sensibles ou sensibles simplement.

sensibles propres et communs

De là les expressions sensibles propres et sensibles communs. ou nommait sensibles propres celles des qualités sensibles de la nature que tel sens nous fait connaître à l'exclusion des autres. Ainsi, le sensible propre de l'ouïe est le son. Quand tous mes autres sens seraient parfaits, je n'aurais pas l'idée du son, sans l'ouïe.

Il y a au contraire des qualités sensibles que plusieurs sens nous donnent et communs ou concourent à nous donner, ou les appelle: sensibles communs ainsi la vue me fait voir l'étendue colorée, le toucher me fait connaître l'étendue résistante. Par conséquent l'étendue est un sensible commun. la figure est dans le même cas.

perceptions primitives et acquises.

(complémentaire)

Une autre distinction scolaire analogue en partie, mais plus importante est celle des perceptions primitives et des perceptions acquises. L'importance tient à ce qu'elle sert à nous faire résoudre la question de l'erreur des sens. on appelle perception primitive, la perception que chaque sens nous donne propre propre compte et antérieurement à toute éducation. ou appelle au contraire perception acquise, celle qui est sens nous donne à la longue, par l'éducation et par l'habitude.

Ces deux perceptions se mêlent si bien qu'il est souvent très difficile de les distinguer dans certains cas.

Quelques expériences.

Certaines expériences de chirurgie ont beaucoup contribué à éclairer la

Holtz

question ainsi que quelques cas pathologiques. Ainsi il existe à Londres une femme nommée Anna Bridgmann qui est privée de tous les sens sauf celui du toucher. C'est la un sujet d'études très intéressantes. On étonnerait très un paysan si on lui disait que primitivement ses yeux ne suffisent pas à lui donner la notion de distance, de volume, que primitivement les oreilles ne lui apprennent rien par elles-mêmes, mais la distance de la cloche qui sonne, sur la nature du corps qui bruit. Aujourd'hui c'est un fait vulgaire qu'on peut se guider sur les données des sens. L'expérience de Cheselden, médecin des jais sur un aveugle né, qui opéra à 20 ans de la cataracte, expérience renouvelée souvent depuis, a édifié sur les sens et les propres, ^{chez l'homme qui} la rue ne nous fait connaître que l'étendue colorée et les figures planes. Peu de temps, après l'opération, le jeune malade ne voyait qu'un flaz unique très peu distant de son œil; il n'avait aucune idée des distances, ni du volume ni de l'épaisseur. Les choses qu'il connaissait le mieux par le toucher, il ne les reconnaissait pas en les voyant. C'est ce qui arrivait à une jeune fille, habile couturière quoiqu'aveugle. Quand on l'eut opérée, elle cherchait partout ses aiguilles sans pouvoir les reconnaître. Les perceptions acquises sont formées par l'habitude et l'association des idées. La première fois que j'ai vu un cheval, la rue ne m'a appris que sa couleur et sa forme plane. En m'approchant j'en ai vu les reliefs; je l'ai touché, alors j'ai compris son existence, sa nature. Bientôt tout cela s'est associé dans mon tête si bien qu'il suffit d'apparences analogues offertes à ma vue pour me le faire reconnaître sans me déranger, je peusse avoir l'idée de ce qu'est un cheval.

Exemple de perceptions acquises.



Chaque sens infallible pour ses sens
propres

Difficultés réfutées

Exemples d'erreur de sens

Remarques

~~ça~~ ^{suffisant} pour nous donner la clef de ce
qu'on a appelé les erreurs des sens. ^{Très}
générale, chaque sens est infallible
pour ses sens propres ou perceptions
primitives. Il y a de bonnes raisons pour
cela. En effet si les yeux n'étaient pas
infaillibles, quand ils nous ^{font} ~~voient~~ des
couleurs, comment me doublerai-je qu'ils
me trompent? Ce qui est si le tact, si
l'ouïe qui me l'apprendront. L'œil est
le seul juge de même pour les saveurs
vous ne me convaincrez jamais que telle
saveur est bonne si je la trouve
désagréable.
Les difficultés qu'on peut soulever ne sont
que ^{peu} embarrassantes. Il est certain qu'un
homme peut très bien être ^{de} désaccord
avec le reste de l'humanité. Ainsi le
malade qui a la faim, voit tout
et faim. Dalton voyait vert ce que
nous voyons rouge. Voilà des erreurs
sans doute, mais ce sont des cas pa-
thologiques; cela nous amène à con-
clure que la perception normale n'a lieu
que quand l'organe est et parfaite-
ment sain; aucun qui ne compromet nullement
l'autorité des sens. Rappelons nous, en
effet, que la couleur n'est rien et dehors
du sujet qui la perçoit; une perception
est toujours pour moi, ce que je crois
qu'elle est, rien ne me fera jamais croire
le contraire. Seulement comme les hommes
peuvent se consulter et que la perso-
nnage de la majorité peut faire loi, le
mot erreur de sens reprend sa signi-
fication même pour les sensibles propres.
Mais cela mérite à peine ce nom, car
ces erreurs sont faciles à reconnaître et
à corriger.

Il y a bien d'autres exemples de ces erreurs.
Un peintre anglais, Turner, à la fin de
sa vie, faisait des personnages beaucoup
trop allongés, il continuait cependant à

trouver ses tableaux excellents, et le public
y vaait. Cependant quelques rares personnes
les admiraient encore. Cela mit sur la
voie de la découverte. On découvrit que ces
personnes avaient une déformation du
cristallin qui leur élargissait sensiblement
les images. On fit alors des lunettes
qui donnaient aux spectateurs la vue de
peinture et l'on trouvait alors ces effets,
les tableaux excellents.

Une autre peinture Mulsard, atteinte d'une
infirmité analogue, faisait ses tableaux
trop bleus. Encore une fois, ces erreurs
n'empêchent pas l'infailibilité de sens.
et eux mêmes.

Erreurs dans la perception acquises

mais il y a certaines erreurs plus graves, pri-
tivement aux perceptions acquises, mais,
ce ne sont plus des erreurs de sens, mais des
erreurs de jugement, de calcul; l'esprit
raisonne d'après des expériences antérieures
il peut alors se tromper. Ainsi, si je me
fie à ma expérience et entendant un cer-
tain bruit, si m'imaginant que c'est un
certain véhicule que j'ai l'habitude
d'entendre et de voir, je me trompe et
si ce véhicule est plus rapide que celui
que j'attendais et me reverce, mon
oreille ne sera trompée, et un sens, mais
à la rigueur mon oreille n'est seulement
chargée de m'instruire ^{sur} des véhicules de
leur rapidité etc; c'est moi qui suis
coupable pour avoir sur les données
infailibles de l'oreille, le bruit, fondé
un raisonnement ~~faux~~ ^{faux}.

Son

Contre les erreurs ~~faux~~ ^{vulgaires} sont de la
même genre. De loin une tour carrée
semble ronde; ma vue est fautive
faute pour m'instruire la forme des
solides; elle a pour fonction de m'in-
struire sur les couleurs, le jeu des ombres
et des lumières; tout le reste est raison-
nement et induction; c'est à moi à ne
pas me tromper.



Objection et réponse

Mais, dira-t-on, la vue nous trompe même pour les couleurs. De loiz, cette tour rouge me semble d'un gris vaporeux et bleuâtre - mais, quand nous sommes à cette distance, il est nécessaire, d'après la loi de la physique que cela soit ainsi, de même qu'il est nécessaire que quand nous serons plus près, cette tour ait la forme plus arrêtée et sa vraie couleur. Ce n'est pas erreur, car il y a ici, mais bien ignorance. On ne doit pas discuter des couleurs, mais si j'en conclus que de près ou de loiz la teinte ne varie pas, je viole la loi de la physique. Je reconnais de mon ignorance, et observant avec soin ce qui m'entoure
telle est la théorie de l'erreur des sens.

Cette expérience n'est pas absurde, elle a une signification, seulement ces erreurs, ne sont réellement pas des erreurs, ^{mais} des raisonnements faits par une intelli-

gence qui se hâte trop ou qui est trop ignorante. Le meilleur moyen de les éviter est comme dit Descartes dans sa première règle: « d'éviter soigneusement la précipitation et la présomption. » —

Énumération des sens. Le sens diffus

Parons maintenant à revivre nos différents sens et les données qu'ils nous donnent. Au delà de cinq sens que l'on compte vulgairement, les écoles de physiologie contemporaines s'accordent à en compter au moins sept. Au plus bas degré, il faut placer le sens diffus, ou sens organique qui nous informe de ce qui se passe dans la profondeur de notre organisme, d'informations très précieuses qui est sensation autant que perception, ce sont le plus souvent des sensations finies. Une forme ou jeu plus élevée du même sens nous avertit de l'effort musculaire outre le nerf moteur, il y a dans chaque muscle des nerfs sensitifs qui nous renseignent de l'intensité de l'effort.

C'est par ce sens que nous faisons les objets la preuve est que si, la main appuyée sur une table, on pose sur les doigts un corps quelconque, on peut le diminuer ou l'augmenter d'un certain poids sans que nous en soyons avertis. Si, au contraire, la main n'est sur rien, la moindre addition ou soustraction sera sensible. Voilà donc un sens qui nous apprend beaucoup de choses et qui il y a dix ans, était encore ignoré.

Remarque

Même sans cette forme, le sens organique est relativement vague et incertain de son être. En effet, l'effort organique est toujours vif et pénible; la fatigue n'est autre chose que la douleur provenant de l'exercice excessif de nos muscles.

3. Toucher et l'odorat

Passons maintenant aux sens dont les organes sont à la surface. Au plus bas degré de ceux-ci, il faut mettre le gout et l'odorat; le gout localisé dans la bouche et ayant pour organes de perception les papilles nerveuses qui s'épanouissent au fond du palais et sur la langue; l'odorat ayant pour organes, de petits boursoirs dans les cornues de l'odorat, au delà des narines. Les odeurs et les saveurs sont leurs sensibles propres. Il y a entre ces deux sens, de très grandes relations. Les odeurs nous avertissent à l'avance des saveurs. Les odeurs de quelques aliments nous garantissent souvent de leur emploi qui serait funeste.

Quelques remarques peuvent être faites sur la distinction des saveurs dans la bouche ainsi: c'est le bout de la langue qui sent les saveurs piquantes; le fond de la bouche goûte mieux les saveurs sucrées sans s'empêcher sur ce point de trouver sa place dans la mémoire, & peut remarquer que dans les sens vifs, les notions sont



parce qu'elles sont mal limitées sont
difficiles à rapporter dans la conscience
il est impossible de se rappeler
une odeur, une saveur.

2.3. ouïe

L'ouïe a pour sensible propre le son
pour organe l'oreille. L'oreille n'est
pas l'appareil intérieur appelé ap-
pendice; elle est toute intérieure et
très compliquée. L'essentiel est qu'elle n'
est ni la chaîne des osselets, ni la
membrane du tympan, ni les différents
milieux liquides. Et les petits cailloux
qu'ils contiennent, l'organe essentiel
est le nerf auditif épanoui à son extré-
mité et une grande quantité de petites
fibres dont chacune est, et quelque sorte
prolongée par de petits filets cornés, ap-
pelés fibres de Corti. Les fibres sont
remplies par les autolittes (petits cailloux).
Quand des ondes sonores viennent frap-
per le tympan, le son le plus simple
est toujours produit par l'ébranlement
de plusieurs cordes. C'est un fait certain.
Les expériences d'Helmholtz sur les notes har-
moniques font comprendre ce qui se
passe. Quand on frappe une note d'organe,
plusieurs cordes vibrent en
même temps sans être touchées de
même pour l'oreille.

3. le toucher

Le toucher est un sens car il est diffi-
cile de dire inférieur ou supérieur à
l'ouïe. En effet, les sons perçus par
nous d'une façon très distincte, sont
bien limités et grâce à cela ils s'inscrivent
facilement dans la mémoire les uns
les autres. Pour le toucher au contraire
il nous faut connaître quantité de
notions dont quelques unes sont assez
confuses. Pour les faire il faudrait
sunderiser le toucher, car il y a
des sensations qui sont répandues sur tout
le corps, il est nécessairement très pro-
fonde. Ainsi, que sur le dos ou le bras

on place les pointes d'un couplet même
au-dessus, on se sent pas une seule
pointe. En outre, c'est ce toucher qui
nous informe du froid et du chaud,
notions toujours accompagnées de plaisir
ou de plaisir.

0: tact

Si nous quittons ce toucher passif pour
considérer le tact ayant pour organe
le meilleur instrument de la main,
nous trouvons des perceptions parfaites
c'est ce qui fait qu'on a dit : l'homme
perçoit par sa main = Aristote
l'appelle le instrument de la main.

17 X 819 077000 3000 077000 / de anima
III. 8) remarquons que seul l'homme

a une main. Celle du singe diffère
assez de la nôtre, c'est plutôt un
crochet qu'une main. La grande per-
fection de la nôtre, c'est sa mobilité

dans l'espace, comme faisant partie d'un
levier formé de plusieurs petits
leviers, le bras. - Remarquons ce sujet
par le mot d'Aristote : l'homme n'

est pas supérieur aux animaux parce qu'il
a une main, mais il a une main parce
qu'il est supérieur aux animaux. =

7e la vue

La vue a pour organe l'œil dont la par-
tie essentielle est la rétine ou épanouisse-
ment du nerf optique. L'œil peut être

comparé à un appareil de phototypie, ce qui
correspond aux parois, est la membrane
très épaisse, la sclérotique, qui laisse passer
le nerf optique et le rayon ^{noir} lumineux
est tapissée de membranes appelées choroïde
la rétine est la plaque sensible à la photo-

graphie. C'est un épanouissement du nerf optique
qui s'étale dans l'intérieur de l'œil.

En avant est un appareil très compliqué
dont la partie principale est le cristallin,
corps lentillaire réfractant les rayons et
renvoyant l'image renversée sur la rétine.

Le grand problème est de savoir comment
opère le redressement. L'iris est un dia-



brague annulaire opaque entre la cornée et le cristallin. C'est la partie colorée de l'œil elle est percée d'une ouverture appelée pupille. Derrière et avant est la cornée membrane et calotte sphérique. Entre la cornée et le cristallin est un liquide appelé humour aqueux. Enfin la partie comprise en dehors du cristallin est remplie d'une masse transparente, appelée corps vitré.

Les couleurs sont des mouvements

très différentes, couleurs que nous voyons, sont dues à la science, tout à fait différentes de ce qu'elles nous semblent, ce sont des mouvements d'un milieu très peu dense et impondérable, l'éther, mouvements qui donnent la sensation de chaleur comme celle de lumière. Les plus grandes ondes forment le rouge, les plus petites forment la couleur violette. Donc dire qu'un objet a telle couleur, c'est dire que l'objet absorbe les ondes lumineuses et nous renvoie celle dont on le voit coloré.

Cônes et bâtonnets.

Sans insister sur la théorie de la vision, et essayez de dire que les filets nerveux qui composent la rétine sont en nombre immense et forment des cônes et des bâtonnets. Chaque fibre se continue jusqu'au cerveau. C'est ce qui fait, pour les physiologistes, que l'œil peut voir tant de choses à la fois, et pourquoi la mémoire des choses visibles est si délicate et si ~~instable~~ ténue.

Conditions de la perception

Pour compléter la théorie de la perception externe, il faut ajouter qu'en outre les opérations que nous avons décrites ne sont possibles qu'à certaines conditions qui sont 1^{re} Physiologiques, ce sont l'intégrité des organes de la vue et de tout l'organisme, la bonne circulation, une quantité et une qualité normale de sang, une température suffisante etc. — 2^e Psychologiques Les conditions, très importantes, sont la mémoire et l'attention.

1° Mémoire

aucune perception n'est réellement simple. Quand je regarde un seul tableau, mon regard n'en embrasse qu'une faible partie; il faut que l'œil exécute de nombreux mouvements pour pouvoir successivement voir tout le tableau. Comment l'œil aurait-il d'ice si ∞ ensemble sans antécédent les perceptions précédentes en passant à une autre. On peut dire la même chose pour l'ouïe. Le toucher et les autres sens. La mémoire est donc indispensable.

2° d'attention

Les excitations du dehors se transmettent aux centres nerveux / on ne sait comment nous l'avons vu / si l'attention est occupée ailleurs, l'excitation n'est pas perçue, elle reste latente et non avenue. C'est ce qui fait qu'on peut faire auprès de nous du bruit sans qu'on s'en aperçoive étant fortement occupé à autre chose. Donc l'attention est une condition essentielle de la perception.



R. Bellamy

B. J. J.

1^{re} Psychologie XII - De la Conscience, ou Réflexion.

Origine des idées d'après les sensualistes.

Quoi donc! moi qui semble considérer avec tant de netteté et de distinction ce morceau de cire, je ne me connais pas moi-même!
Descartes. 2^e médit.

Philosophie 28^{me} Leçon

Principaux sensualistes.

Définition de l'empirisme

Il y a des philosophes pour lesquels toutes nos idées viennent des sens, ce sont les sensualistes. Leur devise est celle-ci : rien dans l'entendement qui n'ait pour origine les sens, nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu.

Sans aucun doute un grand nombre d'idées nous viennent des sens, ce sont celles des modifications intérieures, des odeurs, des saveurs, des couleurs, des sons, des résistances, etc., la question est de savoir si toutes nos idées ont pour origine les sens. - Si nous en pourrions aux-
quelles on ne puisse attribuer cette origine, le sensualisme sera réfuté par cela même.

Les principaux sensualistes sont : Sénocrite et les épicuriens, Lucrèce à Rome; Hobbes, et Angleterre; D. Holbach, Helvétius, Cabanis. Broussais en France. très peu d'écoles philosophiques ont jamais eu venir au sensualisme, la plupart sont allées au moins jusqu'à l'empirisme.

On appelle empirisme (εμπειρία), la doctrine qui consiste à reconnaître comme source de nos idées non plus les sens seuls, mais la double expérience : les sens, plus la réflexion ou conscience. Le plus illustre des empiriques est Locke. L'école anglaise contemporaine s'intitule : expérimentale ; c'est un empirisme raffiné par les découvertes de la science.

Nous verrons que la plupart des philosophes ne se contentent pas de l'empirisme, et qu'ils vont jusqu'au rationnalisme,



Plaz de la leçon.

Critique du sensualisme

Remarque relative aux mots: sens
intime et sensorium commune

apportant aux sens et à la conscience une
troisième source: la raison.
Pour le moment, contentons nous de
examiner les raisons qui ont fait compte
comme source des idées la conscience
ou réflexion. Nous nous demanderons
quelles idées viennent de cette source
et nous verrons ensuite, si cela
suffit.

Leibnitz critiquant l'origine des sensua-
listes apportait déjà: nisi ipse in-
tellectus. C'est là, en effet la vraie critique
quoi! toutes nos idées nous viennent
des sens? On dirait donc que l'idée
de moi? Quel est le sens qui me la
donne? Quel est le regard qui a vu
le moi, quelle est la forme, la
couleur? Les questions qui n'ont point
de sens. Donc il faut ou nier que j'ai
l'idée de moi-même, ou reconnaître
qu'il y a au moins une idée qui n'a
pas pour origine les sens.
Nous verrons bientôt si il y a d'autres
idées, en grand nombre que les sens ne
nous donnent pas, mais cette remarque
relative à la connaissance du moi,
suffit pour réfuter le sensualisme,
et à nous faire reconnaître avec Locke
la conscience comme source de certaines
idées.

Il y a une expression très employée au-
trefois, qui, en apparence donnerait rai-
son au sensualisme. On appelle la
conscience: sens intime ou sensorium
commune, parce que c'est là, dit-on, que
viennent aboutir et se grouper toutes
les données des sens. Mais ces expressions
sont tout à fait à rejeter: D'abord, le mot
sens commun a une autre signification et de
plus la conscience n'est pas un sens.
En effet un sens est un appareil organique
occupant telle ou telle région, dans des
organes, pour autant se disséquer, et appro-

concession.

Le philosophe allemand
Fichte

la conscience est due au contraste.

pré à recevoir les excitations de certains agents, or c'est l'agent par lequel je me connais-moi-même? Le sens intime, si l'on veut garder ce mot, sera ~~très~~ sens ~~profond~~ et diffus qui nous averti des modifications intimes de nos organes. ~~intimes~~

Reconnaissons le d'abord, nous n'avons pas du tout l'idée du moi, si nous n'avions l'idée de quelque chose d'~~ext~~érieur. = le moi ne se pose qu'ez s'opposant au ~~not~~ moi = disait la scolastique. Le ne s'affirme lui-même, que par le contact, la lutte avec ce qui n'est pas lui. Dans ce sens, on peut accorder que la connaissance du moi dépend ez quelque mesure des sens. Ez être absolument pas informé des changements extérieurs ne s'excellerait jamais à la connaissance de lui-même.

La Conscience, du latin conscire est l'information profonde que le sujet reçoit. Que faut-il pour que le sujet soit informé de quelque chose? Une différence, ez contraste. Une monotonie complète; la continuité de la même impression serait totalement inaperçue. Je meus ma main lentement dans l'air libre; rien de moins clair que la connaissance de ce milieu; je m'ai conscience que du mouvement de mes muscles. Que je rencontre ez objet solide, vive conscience immédiate. Si cet objet est homogène, si je le parcours longtemps sans trouver de changement, ma conscience s'obscurcit; si brusquement j'arrive au bout, de nouveau vive conscience immédiate.

mais par là même que l'esprit prend connaissance des différences, il prend connaissance des ressemblances. Ainsi pour nous cessons de rencontrer le solide, la



La conscience est-elle une faculté à part.

Apparence contraire.

Raisons pour.

mais, reconnaît qu'elle retombe dans le même état qu'avant la rencontre de ce solide. Elle assimile à l'état où elle était celui où elle est. ainsi, l'assimilation voilà ce qui complète le phénomène de la conscience qui a commencé à s'éveiller par la conception d'une différence.

Voilà ce qui est d'essentiel dans le jeu de la conscience; mais ici se pose une question: la conscience est-elle vraiment une faculté à part?

En premier abord il semble que non. Conscientia, = homo vir qui conscius. =, ce mot exprime le fait d'être informé de ce qu'on éprouve; or il est évident que toutes nos facultés, toutes nos émotions, toutes nos passions, tous les faits psychologiques, et ce mot, nous sont connus. on les appelle même faits de conscience. La conscience paraît donc être, un mode général, un accompagnement et quel que sorte de tout ce qui se passe dans le moi; sans elle aucune autre faculté ne serait possible, et rien de nous mêmes ne nous serait connu. En effet souffrir, sans avoir conscience de sa souffrance n'est pas souffrir. Il semble donc bien qu'il est puéril de faire de la conscience une faculté à part puisqu'elle est simplement le miroir où toutes les autres facultés et opérations du moi se reflètent.

Mais s'il est vrai que dans un sens large et très général, la conscience est cela, elle est autre chose aussi. Toutes nos facultés sont susceptibles de deux modes; ou bien elles s'exercent sans attention, sans effort, ou bien au contraire elles s'exercent avec attention, avec effort. Tout ce que nous venons de dire de la conscience, miroir des faits psychologiques, n'est applicable qu'à cette conscience involontaire, diffuse, inattentive qui est la même chez l'homme

le plus inférieur que chez le savant.
Cela n'empêche pas que la conscience peut prendre une toute autre valeur et devenir tout à fait distincte et très élevée sous l'influence de la volonté et de l'attention. Les yeux sont les mêmes pour le sauvage et pour le savant et l'on pourrait dire que la vue n'est pas une faculté scientifique sous prétexte qu'elle sert aux plus humbles des êtres. mais la vue est pour l'observateur. pour le savant, un instrument d'une richesse et d'une précision merveilleuse. De même la conscience lorsqu'elle devient active, lorsqu'elle s'exerce avec méthode, avec persistance et qu'elle mérite le nom de réflexion, elle peut être nommée faculté à part, non seulement elle nous permet de connaître ce qui se passe en nous, mais grâce à elle, nous découvrirons par l'observation intérieure des notions que nous n'aurions pas sans elle.

Notions du moi.

10. Quelles sont ces notions ? 1^{re} celle du moi. Ici nous n'avons pas à discuter, j'ai l'idée du moi; c'est un fait: que je m'affirme à chaque instant. Je déclare ma croyance en un sujet qui connaît les objets qui m'entourent. Il est évident que ce n'est pas par les sens que nous nous connaissons. C'est donc la première idée que nous devrions rapporter à la conscience. Tout ce qui va suivre, va nous faire comprendre l'idée que nous avons du moi.

Notions des faits psychologiques.

11. la notion des faits psychologiques. En effet, je ne me connais pas comme vide de toute qualité; je me sens toujours éprouvant quelques modifications méditant ou agissant. Les faits psychologiques sont donc dus à la même origine que la notion du moi, c'est à dire à ce qui fait l'objet de cette lecture à la conscience.



Notion de Faculté.

3^e Notion de Faculté. Le moi ne nous est pas connu comme vide de modifications, et réciproquement, les faits ne nous sont pas connus comme épars et sans lien, comme indépendants. Ils sont notés. nous nous les rapportons et à propos de chacun d'eux nous sentons qu'ils n'épuisent pas notre pouvoir de jouir et de souffrir. nous trouvons en nous une source intarissable de faits du même genre. C'est cette notion de notre activité intime qui donne lieu à l'idée de facultés; une faculté étant le pouvoir permettant au moi d'éprouver, de produire certains faits.

Notion d'unité et de simplicité

4^e Notion d'unité et de simplicité. Evidemment nous avons la notion de l'unité, opposée à celle de multiple. et celle de simple opposée à celle de composée. cette notion nous viendrait-elle par les sens? Impossible; la moindre perception, la plus élémentaire est toujours multiple; elle dure toujours un temps appréciable et par conséquent divisible; au contraire quand je dis: moi, je sens que je suis un seul et même être, tout ce que j'éprouve, je le centralise et quel que sorte, je me l'attribue à moi seul. Quand je compare, que fais-je? Je considère tour à tour deux ou plusieurs objets, mais cela serait impossible si les objets ne compareraient pas devant un seul et même être.

Notion d'identité

5^e Notion d'identité. C'est encore une unité, mais c'est non plus par rapport à l'espace divisible, mais par rapport au temps. On dit qu'un être est identique (idem), quand il est et demeure le même à travers une série de changements. Je me sens identique depuis mon enfance, cependant j'ai bien changé au physique comme au moral, malgré cela, je sens fort bien que je suis le

même qui, il y a 10, 20 ans pensait ou
faisait telle chose. La principale preuve
est que si dans nos passé, il y a un
crime, quelque soit le nombre d'années
qui se sont écoulées depuis, je me l'at-
tribue bon gré, mal gré (Rémords). Rien
y a jamais oublié absolu; et si la so-
cété me découvre, elle me punit com-
me coupable, sans que je puisse dire
que j'ai bien changé depuis. — Cela est
vrai, mais le changement était super-
ficiel, le vrai moi est resté identique
avec lui-même.

Mais, qui j'ai changé.

Sans l'identité, la mémoire serait abso-
lument impossible, car il y aurait deux
vies très tranchées.

Cette notion est-elle due aux sens ?

Peut-on croire que ce sont les sens qui
nous révèlent la notion d'identité ? —
Qu'y a-t-il d'identique dans la création ?
les objets matériels ? les fleurs ? les
montagnes ? Non. Les fleurs changent
à chaque instant, la même goutte d'eau
n'arrose jamais deux fois les mêmes rivières,
les montagnes ; quand nous les quittons
et que nous les reverrons qui nous dit
que ce sont les mêmes ? Le qui est le même
c'est moi. Si pendant notre absence, elles
étaient remplacées par d'autres de ressem-
blance exactes, nous serions trompés.
En revanche, il n'existe pas de puissance
capable de supprimer notre existence
passée et de nous faire recommencer
une nouvelle vie.

Si l'on était tenté de croire que c'est notre
corps qui est identique ; il n'y aurait pas
besoin de nous y attarder ; tout change
la taille, les apparences etc. nous en
appelons au témoignage des physiolo-
gistes. Tous les corps vivants sont le
siège de tourbillons vitaux, le théâtre d'un
perpétuel va et vient de molécules.
Dans l'enfance le renouvellement absolu
se fait de deux à deux ans, dans l'



Notion de substance.

homme la période est d'environ sept ans. Ainsi, au dans nos organes, au dans nos os, il ne reste rien de ce qui il y avait il y a dix ans. Cependant nous sommes identiques; cette notion nous vient donc d'ailleurs que des sens.

6^e Notion de substance. On appelle substance de substance, ce que je ne sais quoi qui subsiste, qui demeure sous le flot mobile et changeant des phénomènes. Si on nous vient cette notion? nous parlons, il est vrai de substances matérielles, nous voyons que l'arbre est quelque chose, indépendamment de la couleur de ses feuilles, de ses apparences, car nous ne voyons que cela par les sens. Si bien que les plus grands savants parlent sur ce point comme Berkeley et les idéalistes. Au fond que voyons nous dans l'arbre? la forme, la couleur, le poids, le volume, l'odeur peut être. Ce n'est point là une substance. Enlever lui ses écorce, ses feuilles, il reste toujours une couleur, une forme, etc. nous ne ferions qu'enlever certaines qualités pour lui en donner d'autres; ce n'est que par une généralisation hardie que nous parlons de substances. Si toutes ces qualités disparaissaient pour moi, il n'y aurait plus d'arbres, du tout.

C'est en moi que je perçois l'apparence des substances. Au même temps que je connais des qualités, je me les rapporte à moi même et je sens fort bien que ce ne sont pas des qualités, c'est l'air.

Si d'où voulait me faire croire, qu'en m'enlevant une à une toutes ces qualités, on arriverait à me supprimer, je répondrais avec Descartes: je doubterai de tout ce que vous voudrez, mais tant que je serai là pour douter, je serai quelque chose. C'est ainsi que le moi se connaît. C'est la plus solide de toutes nos

connaissances ; or dit: Je suis sur de cela
comme de moi. mais cette aperception
de moi par lui même sera mise
en lumière par l'exposé qui va suivre
de la doctrine de Alcaine de Beray sur
l'origine de l'idée de cause.

Notioz de cause

7^e Notioz de cause. Qu'appelle-t-on cause?
= tout ce qui détermine un être ou un phé-
nomène à être ce qu'il est, peut être
appelé cause. dit Aristote.

Des quatre causes d'Aristote.

Le philosophe compte quatre causes.
Soit une statue en marbre, il y trouve
quatre éléments. 1^e et 2^e, la cause
matérielle, le marbre; sans lui pas
de statue. - 3^e et 4^e, la forme ou
cause formelle; c'est l'idée de la statue
dans l'esprit du sculpteur, c'est la
conception en tant qu'idée. - 5^e et 6^e,
la cause efficiente, c'est le
principe moteur, l'artiste - 7^e et 8^e,
la cause finale. Si le sculpteur
ne s'était proposé aucune fin, il n'
aurait pas fait la statue.

αιτια κινητικη

Cette dernière cause a une grande impor-
tance, puisque sans elle, il y aurait
immobilité de la cause efficiente.
Cette théorie nous montre ~~que~~ la
notioz de cause, surtout dans ces deux
dernières formes, a pour origine unique
la conscience.

Critique des deux premières

Nous pouvons d'abord négliger la cause
matérielle et la cause formelle, parce
qu'elles ne s'appellent plus causes de
nos jours, ce sont des conditions.
Cependant, si on voulait entrer dans le
détail, on pourrait montrer qu'elles dé-
pendent au dernier chef de la conscience.
La cause formelle de notre exemple, c'est
l'idée de notre esprit, une conception du
moi, elle est donc connue par la cons-
cience qui nous fait connaître le moi.
quant à la cause matérielle, c'est une
notioz qui implique l'idée de certaines



Enamiez des deux dernières

substances physiques distinctes du moi, mais cette notion nous vient de la conscience. la seule substance à nous connue dans l'origine est nous-mêmes.

Mais les seules causes vraiment dignes de ce nom sont la cause efficiente et la cause finale. Je dis que toutes deux nous sont connues primitivement par la conscience. Pour la cause finale c'est évident, toutes les fois que j'agis et tant qu'il y a un intelligent, j'ai une raison, je me propose un but quelconque; je dispose certains moyens et une d'une fin. C'est par extension que j'ay rien à me figurer que tout ce qui se passe dans la nature est fait et une de quelque fin; j'en ay au moins l'idée si je n'ay pas conscience de ce qui se passe en moi, quand j'agis.

La cause efficiente est elle aussi une notion qui nous vient par la conscience? C'est ce qu'il faut démontrer.

Théorie des idées de Descartes (1596-1650)

Descartes avait traité facilement la question et disant: l'idée de cause est une idée innée. Ce philosophe et effet, reconnaît trois espèces d'idées. 1^{re} Les idées adventices, celles qui nous viennent par les sens - 2^{re} Les idées factices, celles que l'esprit produit par son activité propre et combinant les données de l'expérience, ce sont les idées abstraites comme l'humanité, les idées d'imagination comme chimère, syrène. 3^{re} Les idées innées, celles que chaque homme apporte au naissant, et dehors de l'expérience individuelle, ce sont les idées du parfait de l'absolu etc. En général, ce sont les idées de raison et de plus Descartes y ajoute celle de cause.

Critique.

On peut critiquer l'idée de cause et l'attribuer. Il est certain que tous les hommes l'ont tôt ou tard, mais il y a quantité de causes qui ne sont ni parfaites, ni absolues, nous connaissons des causes secondes,

De l'origine des idées de causes secondes

des causes physiques et nous mêmes.

la question est donc de savoir d'où nous venons l'idée de causes secondes. & dire que c'est une idée innée, c'est faire une réponse qui couvrent tout au plus ~~des~~ causes premières. même dans ce cas, le mot innée est imparfait.

Si Descartes voulait dire qu'il y a des idées que l'enfant possède et naissant aussi complètes et aussi claires qu'il les aura jamais, Locke aurait raison contre lui. Quoi! prétendez-vous que l'enfant a l'idée du parfait, de l'absolu, de cause? le sauvage lui-même les a-t-il aussi? clairement qu'un homme civilisé? L'idiot, le vieillard d'écrou, bougent-ils à ces idées?

Critique par Locke (1692-1704)

mais Descartes déclare qu'il n'a jamais voulu dire cela; il prétend seulement qu'il y a des idées que tout ou tard tout homme doit avoir, s'il est saisi d'esprit. à la bonne heure, l'idée de cause et de ce nombre. mais alors le mot innée autre qu'il est contestable, s'emploiera rien de ce que l'on veut savoir. D'où nous viennent ces idées? comment se forment-elles dans l'esprit? Et pour l'idée de cause en particulier, est-elle ~~elle~~ ^{s'il} vrai que tous les hommes l'ont, l'ont eu ou l'auront? D'où vient elle la première fois que l'esprit l'a?

Théorie de Locke

Locke après cette critique, propose à nous pour une théorie, une explication dogmatique; il assigne pour origine à l'idée de cause: les sens. nous voyons, dit-il, dans ses Essais sur l'entendement humain, deux phénomènes se succéder sans intermédiaire, nous appelons alors la première cause, le second: effet. une bille de billard, et frappe une autre; celle d'immobile qu'elle était, se met en mouvement; je dis sans hésiter que le mouvement de la première est cause du mou-



Critique de Locke par J. Hume.
1711-1776

vement de la seconde. — J. approche d'un foyer
un morceau de cire. Avant cela, elle était
solide, de certaines couleurs. A peine est-elle
près du feu, elle fond, elle change de couleur,
et répand une vive odeur. Je dis alors que
le feu est cause de la fusion de la cire. C'
est ainsi que se forme l'idée de cause dans
notre esprit.

Telle est la théorie de Locke, survenue David
Hume, philosophe anglais du XVIII^e siècle
qui pense aussi que Descartes n'a pas
trouvé la solution; il déclare aussi que
Locke a tort: C'est une erreur, dit-il, de
confondre la causalité avec la succession.
Que me font voir les sens: le mouvement
d'une bille, celui d'une autre et un con-
tact. Dans l'autre exemple, je vois la
présence du feu et le changement d'état
de la cire. Mais y a-t-il un lien nécessaire
entre les deux phénomènes. Les sens ne me
l'apprennent pas. La preuve est que, si par
hasard la seconde bille contient un mécanis-
me intérieur qui la fit partir juste au
moment où le mouvement de la première
s'achève, on verrait de même un mouve-
ment succédant à un autre; et si les sens
nous faisaient croire que le premier est
cause du second, on commettrait une
grave erreur. — De même le jour succède
à la nuit, sans qu'on ait jamais dit qu'il
l'était cause l'un de l'autre.

Théorie de David Hume.

David Hume a été comme Locke très
fort sur la critique, mais ^{de même} sa théorie
est très imparfaite. Pour lui l'idée de cause
nous vient de l'habitude, des expériences
accumulées. La première fois que l'on voit
deux phénomènes se succéder, on n'a point
l'idée de les appeler cause et effet, mais si
cela se reproduit plusieurs fois, l'expérience
cette succession constante par l'idée de
cause.

L'exemple de Hume a été leur réfute Hume;
Stuart Mill observe 1^{er} que la succession
c

Critique de Hume par Stuart Mill
1806-1893

est constante et sans exception entre le jour et la nuit, le printemps et l'hiver, et pourtant l'une la dot, l'autre n'est pas cause de l'autre. 2° qu'il n'y a pas besoin d'une habitude pour concevoir l'idée de cause. Je n'ai pas besoin de me brûler deux fois, pour savoir que le feu est cause de ma brûlure.

Théorie de Stuart Mill.

De même que ses devanciers, Stuart Mill propose une théorie. Il ne faut pas dire seulement succession constante, selg lui, il faut ajouter inconditionnel. Toutes les fois que deux phénomènes ont été trouvés en succession, en coïncidence intime et inconditionnel, on peut dire le premier cause du second.

Critique de Stuart Mill

Stuart Mill a dit le dernier mot de l'empirisme. Il est très vrai que la cause est physique ~~soit~~ ^{est} un antécédent constant et inconditionnel; c'est un moyen de la reconnaître; mais c'est un moyen compliqué pour expliquer l'idée de cause. Stuart Mill se figure-t-il que les premiers hommes aient attendu pour avoir l'idée de cause, d'avoir observé les rapports de coïncidence entre les phénomènes? Est-ce que les premiers hommes qui ont eu froid, chaud, n'ont pas regardé le soleil comme cause du chaud et la neige ou la pluie comme cause du froid. Donc ~~il~~ nous a donné un moyen de reconnaître entre de nombreux antécédents physiques celui qui est véritablement cause, mais d'où vient l'idée de cause? Il ne nous l'a pas encore dit.

Théorie de Marie de Birag. (1788-1824)

Mme de Birag a le premier donné la véritable solution. Selg lui, l'idée de cause nous vient par la conscience de nous-mêmes. Elle nous vient de nous-mêmes quand nous prenons par la réflexion, connaissance de notre énergie propre.



Je me promène et je pense que cet arbre pourrait bien tomber; il tombe par hasard à ce moment même. Est-ce qu'il est sérieux de dire que ma pensée est cause de la chute de l'arbre. — Mais, si ayant conçu la chute de cet arbre, j'entreprend de la réaliser et que prenant une hache, je le grappe jusqu'à ce qu'il tombe; alors je me dirai avec raison cause de sa chute.

Si pensant à un air, j'entends tout à coup un instrument de sonant, dirai-je que ma pensée est cause de ces sons?

mais si je me détourne de ce que je fais pour entendre cet air, délibérant très rapidement, il est vrai, et moi-même sur le moyez de produire chaque note, je sentirai très bien que je suis cause des sons que j'entends.

L'idée de cause se puise dans la conscience

ainsi l'idée de cause nous la faisons dans la conscience de l'effort volontaire, de l'énergie, de l'activité réfléchie. Là, est effet, nous nous sentons réellement cause.

Quand je soulève un poids, plus l'effort que je fais pour cela, augmente, plus je me sens cause de l'effet que je produis. Y proportionne mon énergie à la résistance que j'attends de l'objet.

Cette théorie de Maine de Biran a fait une véritable révolution dans la philosophie. C'est alors qu'on s'aperçut que l'esprit ne se connaissait pas seulement par ses idées, par ses attributs, mais qu'il se saisissait lui-même, qu'il se contemplait dans sa réalité propre, dans sa substance, dans son activité spontanée.

Définition de la cause

substance et cause est effet se sont pas deux choses distinctes. ce sont deux points de vue d'une seule et même réalité. Une cause est une substance et train

Définition de la substance

Objections et réponse.

D'agir - d'une substance est une cause
qui si elle n'agit pas actuellement,
pourrait agir et a es puissance une
activité si elle manifestera à l'
occasion.

Mais dira-t-on qui nous prouve que Maine
de Biran a trouvé juste? de voici.

L'enfant se figure les ~~choses~~ physiques
comme analogues à lui-même, il leur
prête des intentions, des volontés. Lorsque
il se heurte à une pierre, il croit de bon
ne foi que la pierre l'a voulu; elle en
est responsable; il faut la punir.

De mêmes les sauvages, féroces enfants,
personnifient les forces de la nature et
les adorent.

Peut-on laisser voir plus clairement com-
ment Maine de Biran a raison es assignant
nous mêmes comme origine à la notion
de cause. Nous es parlons ainsi que les
enfants, jusqu'au jour où l'expérience
nous prouve qu'il n'y a pas de forces
capricieuses comme les nôtres. Alors nous
avons une notion de causes physiques dis-
tincte de la notion de causes volontaires.
De même c'est de nous, causes finies et
bornées, que nous nous élèverons à la con-
ception d'une cause première infinie dont
tout ce qui est, est un effet.



1/2

P. Bellamy

3109

Philosophie. 19^{ème} leçon

La raison décide et maitresse,
mes yeux n'ont que le secours,
ne me trompent jamais, on me trompe toujours.
la Fontaine.
III. 17.

Psychologie (III) / 3^{ème} faculté intuitive. de la Raison.

I de l'insuffisance de l'empirisme

ou rationalisme

Philosophes rationalistes

(Exercice)

On appelle empirisme la doctrine qui reconnaît comme source de nos connaissances, la double expérience (sens et conscience), et c'est de plus. De même que le sensualisme était insuffisant et qu'il y a eu un progrès nécessaire quand on s'est élevé à l'empirisme, de même cette théorie a été trouvée insuffisante par les plus grands philosophes et ils se sont élevés jusqu'au rationalisme.

Le Rationalisme est la doctrine qui reconnaît trois sources à nos idées: 1^{re} les sens, 2^{re} la conscience 3^{re} la Raison. C'est à tort qu'on représente quelquefois le rationalisme comme apportant toutes nos idées à la seule raison. ^{une pareille théorie} ~~serait tout à fait absurde.~~

Être Rationaliste: c'est simplement reconnaître outre les sens et la réflexion, une troisième faculté d'acquisition qui les complète.

Qu'est-ce que la Raison pour les philosophes qui la reconnaissent, et d'abord quels sont ces philosophes? En général tous les grands noms de la philosophie et tous les grands systèmes sont rationalistes. Sans parler de l'Orient qui nous est si peu connu, les grands rationalistes sont: Platon, Aristote, Plotin et l'école d'Alexandrie, dans les temps modernes: Descartes, Leibnitz, Malebranche etc. Sans doute tous les systèmes de ces philosophes diffèrent profondément; pour Platon la raison est la réminiscence d'une vie antérieure. Pour Aristote c'est tout autre chose et ainsi de suite pour chacun. Qu'ont donc ces systèmes de commun?



Caractères communs de ces philosophes.

tous proclamant que les données de l'expérience tant intérieure qu'extérieure sont ^{insuffisantes à l'explication tant de ce qui y}
^{vous les idées} dans la connaissance humaine, que l'esprit y apporte quelque chose de Dieu; qu'il est en nous des idées universelles et nécessaires, des moules de pensées, des formes générales, les mêmes pour tous, ce qui rend la science possible, enfin des cadres faits d'avance dans lesquels viennent de ranger les données brutes de l'expérience.

Définition de la Raison.

la Raison suivant ces systèmes, est donc celle de nos facultés d'acquisition qui nous fournit les éléments des connaissances antérieures et supérieures à l'expérience, les idées premières, les premiers principes; nous allons en voir la prise ^{et ce que nous étudions}

une telle faculté existe-t-elle? ne préjugeons pas la question; analysons nos connaissances; et voyons en toute sincérité si elle contiennent autre chose que des notions sensibles ou fournies par la réflexion. Si nous y trouvons autres choses (les éléments nouveaux) il faudra les rapporter à une troisième faculté intuitive.

Définition des idées premières.

Y a-t-il donc des idées premières? On nomme ainsi quand on est rationaliste, des idées ^{selon l'ordre} qui sont premières, non pas ~~selon~~ chronologique, non pas qu'elles apparaissent avant les autres, mais ^{en montrant qu'elles sont premières} dans le sens ontologique, parcequ'elles ont une valeur supérieure aux autres, parcequ'elles dépassent infiniment ce que nous fournit l'expérience.

Les vérités premières sont des affirmations ou jugements qui énoncent quelque chose d'universel, d'absolu, vrai pour tous les temps et pour tous les lieux, et dépassant de toutes manières l'expérience individuelle.

Définition des vérités premières
Les notions premières sont de simples idées s'exprimant par un seul mot substantif ou adjectif. Les vérités premières sont des jugements dans lesquels se trouvent impliqués l'une des notions premières et qui s'expriment par une phrase

il s'agit de les rationalistes attribuent ces deux ^{la connaissance} choses à la raison. Nous allons voir pourquoi.

le monde est contingent.

Je connais le monde par les sens et la conscience, je ne connais moi-même. Le monde est étendu dans l'espace, et par conséquent borné non seulement ^{par} ce que j'en vois, mais ^{encore} ^{dans} ce que j'en conçois. Dans ce monde tout change: il y a un continuel mouvement: *παντα ῥεει* (Héraclite) c'est une série d'apparences successives.

mais supposons même avec le plus humble sens-commun que le monde existe et dehors de nous, tel que nous nous le figurons. Il est réel, soit: mais il est contingent. C'est à dire qu'il pourrait ne pas être. Notre entendement ne serait pas ^{borné} si tel objet n'existait pas. Donc cela

le monde ~~existe~~ mais il n'est pas nécessaire.

En un sens, on peut dire que les lois de la physique étant ce qu'elles sont, il est nécessaire que les choses actuelles soient ainsi, mais le monde lui-même et les lois, sont un grand fait, réel, mais non positif nécessaire.

le moi est contingent

Faisons au moi qui connaît ^{le monde} ~~cela~~. Je suis aussi contingent. Je dure, mais je s'écoule dans le temps. Tous les phénomènes dont le moi est le théâtre, se précipitent sous le regard de la conscience. Je ne connais comme n'ayant pas toujours existé, et je me pose de redoutables questions sur l'avenir. Ma vie est une courte apparition précédée et suivie d'une effroyable accumulation de siècles. De même que l'ensemble du monde étendu est limité dans l'espace, de même non seulement ma vie, mais celle de l'humanité est bornée dans le temps. De plus je porte un moi un idéal, qui pour peu que j'y songe, me donne une vive douleur de mes imperfections. Le seul fait de durer, de grandir, de décroître ^{constitue} ^{un fait} ~~sont des~~ d'imperfections; considérons notre maturité même, et l'apogée d'une vie humaine, même privilégiée, ce que nous avons d'

Pour et nous est imparfait.



entendement est bien peu de chose auprès
de ce que nous ignorons. En outre notre
sensibilité est imparfaite. Le bonheur
ne dure pas; de plus il n'est jamais com-
plet, une vive jouissance physique
enclue une grande joie morale.
Enfin dans notre volonté, notre perfection
est encore plus criante. Nous concevons
un idéal de vertu, une liberté faisant
toujours d'elle-même un usage conforme
à l'aimour du bien. Mais que nous
sommes loiz de cet idéal, les bonnes actions
sont exceptionnelles; les médiocres et les
mauvaises sont l'ordinaire. Notre vie se
compose d'efforts plus ou moins géné-
reux, mais aussi surtout de rechutes.
Nous en souffrons; quelques uns, tout le
malheur de n'en pas souffrir.

Tout en nous est relatif.

Tout ce que nous éprouvons dans notre
conscience est relatif. L'état vert par
un malheureux comme un idéal est
souvent ^{l'objet} long ennui pour l'homme
que la fortune a comblé. Quand nous
disons qu'une personne est grande, c'est
par rapport à la moyenne. Les pyramides
sont grandes par rapport aux collines
et petites par rapport à l'Hymalaya.
= Rien n'est grand ni petit en soi, un oiseau
même est grand par rapport à une mou-
che... Il est lui-même très petit par rap-
port au cercle que le soleil ou la terre
même décrit à l'entour l'un de l'autre.
(Malebranche.)

Tout en nous change

Enfin le changement sous toutes ses formes
est notre état ordinaire, nous sommes iden-
tiques au fond, mais nous sommes un per-
pétuel renouvellement d'impressions de
pensées, de sentiments. Notre vie s'écoule
et le flux et reflux applique par Héralche
au monde extérieur est au moins
aussi vrai pour nous mêmes. C'est sur-
tout en nous que le changement est
général.

thèse des rationalistes.

voilà semble-t-il sur le monde tel que
les sens nous le revelent et sur nous
mêmes des vérités incontrastables, des
affirmations certaines. La thèse des
rationalistes est que toutes ces idées
impliquent d'autres idées supérieures
à l'expérience, que ces ~~autres~~^{autres} seraient
~~et franches énonciations~~ à l'esprit, s'il n'avait pas
par derrière lui certaines prédispositions,

S'il ne possédait certaines croyances antérieures et supé-
rieurs aux faits de l'expérience. Cela nous
semble vrai; voici pourquoi.

Remarque sur l'idée de contingence

~~Revenons~~ d'abord l'idée de contingence
commune au monde et à moi. J'appelle
contingent, ce qui est, mais ^{qui} pourrait
ne pas être. Comment m'aviserai-je de
parler de cela, si je n'avais en moi l'
idée de ce qui ~~peut~~^{peut} ne pas être, l'
idée du nécessaire. Il est évident que l'
idée de contingence est relative et
négative, l'idée positive qui lui cor-
respond est donc dans mon esprit, car
une négation n'a de sens que par rap-
port à une affirmation.

Remarque sur l'idée d'espace.

Qu'il y ait ou non quelque chose de
nécessaire, ce n'est point la question, mais
que notre esprit ait l'idée de conti-
gent, ~~c'est certain~~^{et par conséquent} du nécessaire, voilà qui est certain.
Le monde est borné dans l'espace. L'
idée de limite est aussi ^{une idée} négative; je
conçois donc par cela même que je parle
d'étendue limitée en contenant idéal
l'espace lui-même, sorte de moule
préparé dans mon esprit dans lequel
vient se ranger ce que l'expérience me
fait connaître par les sens. L'espace
quelque il soit d'ailleurs nous semble
illimité.

Remarque sur l'idée de changement.

même remarque pour les autres idées
énonciées sous le titre, je change et
je m'écoule dans le temps. Mais le
changement ne peut être connu que
par rapport à l'idée d'immuabilité.



le même que le mouvement d'un fleuve ne peut être aperçu que par rapport à l'immobilité des rives. Le temps qui nous apparaît comme une ligne sans commencement ni fin est aux phénomènes qui se passent en moi ce qu'est l'espace aux corps étendus.

Il y a une troisième faculté.

Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin pour être autorisé à conclure qu'il y a une faculté supérieure à l'expérience et par conséquent nous sommes rationalistes.

résumé

Tout ce qui précède peut se résumer en ceci : le monde et le moi, c'est-à-dire les objets d'expérience sont continuellement changeants dans la durée, étendus dans l'espace, imparfaits, relatifs. Toutes ces notions supposent dans l'entendement les notions de nécessaire, de l'infini, de durée et en elle-même, de parfait, de l'absolu.

Or ces dernières notions nous viennent non pas de l'expérience absolument puisque les objets d'expérience ont les caractères contraires, et que ces notions nous rendent seules possibles la connaissance du monde, mais d'une faculté supérieure : la Raison.

M^{lle} Paraissoz dit quelque part : expliquer tout par l'expérience seule, c'est faire comme un physiologiste qui prétendrait rendre compte de la digestion par les seuls aliments, oubliant l'estomac qui les élabore, ou de la respiration par l'air seul sans parler du poumon.... (voir la fin page 22)

On montre par une synthèse que toutes ces notions ne sont que différents aspects d'une seule et même question : l'infini, appelé aussi parfois, l'absolu et le parfait, mais qu'il est plus juste et plus facile d'appeler Dieu.

Idee du necessaire.

L'idee du necessaire est l'idee de quelque chose qui non seulement est, mais a et soi, la raison d'etre et ne pourrait pas ne pas etre. C'est l'idee correspondante a celle de contingence.

Definition de l'absolu

Nous pourrions mettre dans cette liste l'idee d'absolu, mais ce mot est plus generalement garde pour la synthese, ainsi que celui d'infini.

Definition de l'infini.

Le et est desire la definition: l'absolu est le contraire du relatif, c'est ce qui est non pas par rapport a ceci ou a cela, mais purement et simplement, et lui-meme, sans rapport avec rien.

L'infini est le contraire du limite, c'est la realite sans fin ni terme, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Dans ce sens l'infini est synonyme d'immensite ou d'eternite. Etais-courez un peu ces deux idees, les plus embarrassantes de notre liste surtout a cause du temps et de l'espace avec lesquels il ne faut pas les confondre et dont il est difficile de les distinguer.

Definition de l'eternite.

On appelle eternite et metaphysique non pas ce qui dure tres longtemps, mais ce qui ne dure pas du tout; quelque chose qui serait et dessus et et dessous de toute la duree imaginable et qui sans durer elle-meme aurait assez de realite pour rendre compte de toutes les existences semees dans la duree.

Definition de l'immensite

On appelle immensite non pas le tres grand, mais ce qui n'a pas de mesure, ce qui est incommesurable; quelque chose en un mot qui sans avoir d'etendue, aurait assez de realite pour rendre compte de toutes les apparences semees dans l'espace; et cela, non seulement de toutes les etendues que nous percevons par les sens, mais encore de toutes celles que notre imagination, si feconde a creer, peut inventer et imaginer.



Définition du temps.

Ces deux définitions parallèles seront un peu plus claires si nous les rapprochons de celles du temps et de l'espace.

Qu'est ce que le temps? une sorte de contenant imaginaire dans lequel nous plaçons toutes les durées successivement par nous conçues ou imaginées. = C'est l'ordre des événements successifs = dit Leibniz. Nous n'aurions pas la notion de temps si nous ne connaissions pas de choses qui durent et qui passent ensuite. Le temps peut se figurer par une ligne, mais c'est une image grossière; en réalité, il ne peut se figurer par rien, car il n'est rien. C'est simplement l'ordre des états successifs par lesquels nous passons; nous le mesurons aux changements dont nous avons conscience. C'est donc tout à fait relatif.

Un certain dans ces rêves d'un fumeur d'opium = a pu croire vivre des centaines d'années et quelques heures parce que l'excitation du narcotique exaltant outre mesure son imagination, faisait défiler devant ses yeux avec une rapidité effrayante les spectacles les plus variés.

Le temps est infini.

Mais un homme adulte de nos jours, n'importe comment lui soit venue l'idée de temps, peut très bien se figurer le temps comme fini, alors il lui apparaît comme une possibilité indéfinie de successions. Car si loiz qu'on remonte la série des phénomènes connus ou imaginés, on en conçoit toujours et avant, et cela continuellement, sans fin, imaginable. De même si bas que l'on se porte dans la série, de quelque phénomène final que l'on descende en imagination, il y a toujours un après et une possibilité indéfinie de phénomènes suivants. On exprime cela en disant que le temps est infini. Nous serons comme

Analyse de l'espace

cela est laiz de l'infini métaphysique. C'est indéfini que l'on doit dire.

Même analyse à peu près pour l'espace qui est en relatiōz fort étroite avec le temps. nous mesurons l'espace par le temps qu'un mobile d'une vitesse donnée et constante met à le parcourir; réciproquement nous n'avons aucun moyen certain de mesurer le temps si ce n'est par l'espace.

Formation de cette idée

Comment formons-nous l'idée d'espace? L'école Anglaise l'explique ainsi. Si nous étions immobiles, sans contact avec rien, sans efforts d'aucune sorte, nous n'aurions pas l'unité d'espace. Les sens nous révèlent l'étendue solide par le toucher, l'étendue colorée par la vue, l'étendue de notre corps par le mouvement relatif de nos membres. Comment passons-nous de l'idée d'étendue à celle d'espace? Je promène ma main sur une surface résistante tant qu'elle résiste, je connais l'étendue ^{continue} (continuation) résistante, de l'unité; je passe tant à coup la résistance cède, aussitôt, ai-je l'idée d'une possibilité de résistance, possibilité vide. Ainsi la notion d'espace est l'ordre de juxtaposition de corps.

Définition de l'espace

L'espace est donc une sorte de contenant idéal dans lequel sont situées toutes les étendues à moi connues, c'est-à-dire toutes les coexistances. (École Anglaise)

Mais ici avons la même remarque qu'en le temps. Peut-être l'espace n'est pas cela à l'origine, mais à l'état adulte, cette notion prend d'autres dimensions. nous ne savons pas ce que peut être l'espace pour l'animal, probablement que pour chaque espèce cette notion diffère. Pour nous l'espace est indéfini comme le temps.

Il est impossible de concevoir des limites dans l'espace. Pulvérisons un grain de sable, à la place de chaque particule indivisible

L'espace est indéfini.



est un espace. Accumulons les mondes, non
contents de nous porter aux confins de l'
univers tout entier, multiplions par
milliards de milliards cette étendue, et y
aura toujours un au delà, un contenant,
un espace indéfini = nous avons bien surpassé
nos conceptions, nous n'enfantons que des
atomes au prix de la réalité des choses.
C'est une sphère infinie dont le centre
est partout et la circonférence nulle
part. = En quelque endroit que se me l'
espace, je puis, dit durer, m'y transporter
et lancer une flèche, je puis aussi l'appeler
la reprendre et la relancer, et cela pen-
dant un temps indéfini.

l'est il du à l'expérience ?

Voilà la notion d'espace telle qu'elle est
dans l'entendement humain. L'expé-
rience suffisait elle à nous donner l'idée
de cet indéfini ? Non, car tout objet d'
expérience est borné dans l'espace, fini
dans le temps.

Formes de la sensibilité

Kant appelait ces notions de temps et
d'espace fournies par l'esprit de son
propre fonds, les formes de la sensibilité.
Les sens nous fournissent la matière
brute de la sensation. L'esprit la reçoit dans
des moules qui sont les formes du temps
et de l'espace. Aussi nous est il aussi im-
possible de penser un fait en dehors du
temps, que d'imaginer un espace au delà
de l'étendue.

opinion de l'école de Cousin

Cependant les métaphysiciens modernes,
(l'école de Cousin) ont trouvé quelque mécon-
venance à compter ces idées parmi celles
de la raison. Ils s'accordent à penser
que ~~elles~~ sont des différents aspects d'une
même idée, l'infini, Dieu.

Réponse.

1675-1729

On serait donc conduit à dire avec
Clarke que le temps et l'espace sont des
attributs de Dieu. C'est à qu'on ne peut
convenir, ces idées étant divines et l'
infini ne l'étant pas. Ce n'est donc pas
admissible.

Solution admise. le temps est une
idée intermédiaire.

Aussi s'est-on arrêté de préférence à l'explication suivante. Le temps et l'espace sont des idées intermédiaires entre l'expérience et la Raison. L'expérience nous fait connaître la durée, mais ce qui dure s'écoule, comment serait-il connu de nous, si l'esprit n'avait pas l'idée toute opposée d'éternité. C'est le mouvement du fleuve connu par l'immobilité des rives. L'idée de la Raison qui correspond à la durée est donc l'éternité et non le temps.

Il nous est impossible de nous figurer l'éternité, l'être absolu, au dessus et en dehors de toute durée. Dans nos vaines tentatives, nous essayons de l'atteindre et accumulant la durée; c'est d'ailleurs impossible et nous le sentons bien. Une heure ne s'explique pas par elle seule, nous en cherchons l'explication dans les heures antérieures, et ainsi de suite remontant à la naissance, à celle des parents et arrivant finalement à la création, et toujours nous trouvons l'explication cherchée.

On peut donc définir le temps: la conception de l'esprit qui cherche à se satisfaire mais est vain, par l'accumulation indéfinie des durées.

Comment l'esprit se satisfait-il réellement? Non pas en imaginant un premier anneau quelconque, sorte de crochet auquel serait suspendu toute la chaîne, car à quoi serait finie le crochet? mais en bondissant en dehors de la série et en concevant au dessus de toute la durée, mais ne durant pas lui-même et possédant toute l'existence, l'Etre Eternel.

De même l'espace est une notion intermédiaire entre l'étendue et l'immensité. L'esprit s'aperçoit que tout ce qui est étendu est limité et que ce qui est fini,

Définition du temps.

Comment l'esprit se satisfait.

L'espace est une idée intermédiaire



L'esprit essaye de se rendre compte de l'espace.

Substances et causes premières.

Définition de la substance première.

n'a de sens que par rapport à l'infinité. la vraie notion première de la raison qui correspond à la notion d'expérience est l'idée d'immensité. L'esprit ne peut imaginer l'immense, c'est à dire la totalité de l'être condensé et concentré en un point indivisible en dessus et en dehors de toute étendue.

Le essaye de s'en rendre compte en accumulant. la terre ne s'explique pas par elle seule, le soleil n'en rend compte qu'en partie. cela ne suffit pas, il faut l'ensemble des planètes, sans quoi la terre n'aurait pas l'orbite qu'elle a. le système solaire qui l'explique? L'esprit cherche au delà et quand le télescope cesse de nous révéler des mondes nous en concevons d'autres. notre imagination - se lasse plutôt de concevoir que la nature de fournir - a dit Pascal. Ainsi se forme la notion d'immensité.

ce serait une grave erreur que de croire que l'espace rend compte de quelque chose, car il est toujours mesurable, divisible, sans réalité propre. Expliquer la réalité étendue par l'espace, ce serait expliquer le quelque chose par le rien, le réel par le néant.

viennent ensuite les idées de substances premières et de causes premières. Elles sont fort voisines. la substance est en effet une cause qui pourrait agir; et la cause, une substance agissante.

la conscience nous fait connaître une substance et une cause premières, nous mêmes. mais la substance - ne se suffit pas à elle-même, elle est, mais ne pourrait de pas être, elle n'a pas toujours été, elle a besoin d'explication.

C'est à ce propos que nous concevons par opposition aux purs phénomènes qui sont ce que le sens nous montre du monde extérieur et par opposition à notre propre

Nous sommes causes secondes.

En quoi consiste la métaphysique d'après Aristote

existence bornée et inexpliquable par elle-même, une substance première qui s'explique par elle seule, qui est purement et simplement, sans dépendre de rien, qui existe en soi et qui sans avoir besoin d'être expliquée, explique tout le reste.

Cette substance première est en même temps, cause première, car nous, nous sommes causes secondes comme substances secondes. En tant que nous agissons et que nous sommes causes de quelque chose, nous avons besoin d'explication. Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, notre cause est donc la substance première ou cause première.

De tout temps, la métaphysique a consisté justement à remonter la série des causes secondes et à s'arrêter en face de la cause première. Aristote a dit que l'esprit remonte de l'état présent du monde à un état antérieur et ainsi de suite, et que c'est en grande partie l'objet de la science. De trouver les états antérieurs; mais ajoutait-il, on a beau ainsi remonter, il faut s'arrêter, *ἀνάγκη ὄντων*. S'arrêter dans la série elle-même on ne le peut, car dire qu'un phénomène est cause du suivant, on peut demander: et sa cause à lui, quelle est elle? Aussi dit le philosophe, il faut sortir par un bond hardi de la série phénoménale où tout est effets, même ce que nous appelons cause et s'élever à la conception d'une cause supérieure et suprême, non phénoménale, mais substantielle, nécessaire, ayant en elle-même sa raison d'être, capable en un mot d'être cause de tout, sans avoir besoin d'être expliquée par aucune autre cause qu'elle-même. Cette cause est pour Aristote la *Πρῶτη* ou suprême: Nous; la source de la pensée: *νοῦς*, *νοῦς*, *νοῦς*.

Sur quoi il est facile de voir que toutes les idées premières énumérées ne font qu'une



et que l'on peut en faire la synthèse par
cellement à l'analyse. En effet la nécessité,
l'éternité, l'immensité ne sont que des
attributs de la substance première, qui se
confond elle-même avec la cause première
aussi. L'esprit la concevait comme nécessaire,
éternelle, immense.

notion de perfection.

la notion première de perfection est évidem-
ment un autre attribut de la même réa-
lité. Tout ce que nous connaissons est
imparfait et n'a de sens que par rapport
au parfait. Nous avons donc cette idée.
Qu'est-ce qui sera parfait? Nos fautes, un
pur néant, ce sera donc la suprême réalité,
la cause première.

notion d'immuabilité.

Elle est aussi immuable par rapport à
tout ce qui change. C'est une notion qui se
confond à la rigueur avec celle d'éternité.
Et effet, l'immuabilité est une
condition.

notion d'ordre parfait

Pour terminer la liste de ces ~~détails~~ à
la raison, nous ajouterons la notion d'
ordre parfait. Il est certain qu'à nos
yeux l'ordre est partout, mais il ne
nous paraît jamais complet et total,
les plus beaux organismes sont défectueux
ils finissent et sont sujets à la ma-
ladie. Notre Raison tire un ordre idéal
une harmonie parfaite et immuable.

notions de beauté absolue, de bien absolu

De même, ce que nous appelons beau a tou-
jours des imperfections et nous concevons
une beauté absolue = nous avons, dit Platon,
les yeux fixés sur un idéal, c'est l'idée
de la beauté suprême.

Les actions libres des hommes nous paraissent
bonnes et mauvaises; les meilleurs ne nous
semblent cependant jamais parfaits
bonnes. Nous concevons réalisable ou non,
la vertu parfaite, le bien absolu, qui
serait fait sans hésitations, sans raton-
nements, par une décision immuable,
prise sans aucun combat, accomplie
avec bonheur.

notions de vérité absolue.

Toutes les notions se confondent dans l'infini.

Qu'est-ce que l'infini ?



Quelques propriétés que fassent les sciences, qu'elles
que soient les vérités qu'elles découvrent,
elles nous paraissent toujours pêcher par
un côté. Après de grandes recherches et beau-
coup de peine un homme de génie découvre
un fragment de vérité, mais quels sentiers
au détail. Le champ de la connaissance scien-
tifique, malgré son étendue est bien
étroit au près de ce qu'il pourrait être.
Nous avons donc l'idée de la vérité absolue, c'est cet idéal qui nous dirige dans
nos recherches.

Tous ces dernières notions ainsi que les
premières se réunissent dans celle de
substance première. En effet pour être
première, elle doit être parfaite et
infinie, ce qui fait que d'un seul mot
les idées de la raison reviennent à celle
de l'Infini. La cause première doit
être intelligente, autrement elle ne nous
expliquerait pas, ^{pour} qui la sommes, mais le
propre de l'intelligence est de disposer
des moyens et vue de certaines fins; cette
disposition est justement l'ordre.

Par l'analyse finalité nous savons que
la beauté est constituée par l'ordre. Ainsi
la beauté que nous admirons dans le
monde et celle que nous voudrions con-
naître sont un reflet même de l'ordre
de l'univers.

Le bien est l'ordre dans les déterminations
d'un agent libre. La cause première quand
elle agit, doit donc le réaliser. Enfin
comme souverainement intelligente, elle
ne saurait rien ignorer, et elle réside la
vérité totale et absolue, puisqu'elle a tout
créé, c'est l'omniscience.

Elle est la manière dont les idées premières
s'identifient avec l'infini. Mais qu'est-
ce que l'infini ? C'est là, une question
de théodicée, mais dès maintenant
il nous est possible et d'ici quelques mots
pour éclairer le sujet.

Ça n'est pas une négation.

Ça ne l'obtient pas par soustraction.

Il ne s'obtient pas par abstraction.

Il ne s'obtient pas par addition.

Ça a dit que c'était une négation. C'est faux, c'est la limitation qui est une ou n'est une négation, c'est affirmer. C'est donc un mot négatif en apparence, mais c'est aussi une réalité sans bornes.

Ça a dit l'infini s'obtient par soustraction. C'est faux. Enlever les limites de cette table, raboter les bords parois, à la fin, ça aura nos l'infini, mais le néant.

L'infini s'obtient-il par abstraction? Non. Tous les objets d'expérience sont finis. Où aurai-je vu un objet infini, pour en abstraire l'idée d'infini?

S'obtient-il par multiplication et addition? L'infini mathématique, oui. L'infini métaphysique, non. Comment atteindre le fini si a pas de limites, par l'addition de ce fini et a; autant vaudrait espérer atteindre la perfection en additionnant des imperfections. C'est absurde.

L'infini, véritable objet de la Raison, est l'infini en réalité, en perfection, en excellence, et non en étendue géométrique et en durée mathématique.

II Des premiers Principes ou vérités premières.

Définition des vérités premières.

Ça appelle vérités premières ou premiers principes, des affirmations de la Raison, dépassant infiniment l'expérience individuelle et ayant une portée universelle et éternelle. Elles nous paraissent de nature à entraîner nécessairement l'adhésion de tout entendement constitué comme le nôtre. Exemple: tout fait a une cause.

Que contiennent-elles?

Que contiennent les premiers principes?

Règle générale; toujours deux éléments. 1. élément expérimental: un fait d'expérience, et l'élément rationnel, une idée de la raison. Ex. tout fait (élément d'expérience) a une cause, (élément rationnel.)

Remarque sur les notions du beau, du
bien, du vrai absolus.

Verités premières correspondant à l'idée
de nécessité, et d'éternité.

Remarque

Réponse

Voici la liste des vérités premières. Il y a
a théoriquement autant que de notions
premières, mais d'autre part, il y a des
Idées de la Raison qui servent à éclairer
nos jugements sans avoir donné lieu à des
formules arrêtées. Ainsi les notions du
beau, du bien, du vrai absolus n'ont pas
formé des vérités premières, seulement
l'idée de beau guide nos jugements es-
thétiques. L'idée du bien fournit
des principes qui éclairer nos jugements
moraux. On dispute encore sur ce en
quoi consiste le bien; cela varie avec l'
état de la civilisation, ou = Vérité est deçà de
Pygmalion, erreur au delà =. De même
la notion du vrai rend possible la logique
et nous dirige dans nos jugements
scientifiques. Nous savons qu'il y a une
vérité, qu'on peut la trouver, mais il n'y
a pas de formule arrêtée.

La vérité première qui correspond à l'idée
de nécessité est celle-ci : le contingent
suppose le nécessaire. C'est un simple
résumé de l'analyse que nous avons fait
sur ce sujet.

De même la vérité première correspondant
à l'idée d'éternité est : tout éternel-
ment est dans le temps. C'est le prin-
cipe même du temps.

On dira peut-être : Vous êtes en contradic-
tion avec vous mêmes. Vous avez dit que
tout premier principe contenait un fait
d'expérience. C'est ici la durée, et ~~l'idée~~
l'idée de la raison, est-ce le temps? nous
avons vu qu'on ne le regarde pas aujourd'hui
comme l'idée de la raison; on devrait
donc dire : tout ce qui dure suppose l'
éternité.

On énonce cette vérité quelquefois sous cette
forme. Mais comme dans notre impar-
sance à concevoir l'éternel nous le cher-
chons par l'assimilation de la durée, les
deux formes reviennent au même. Dans



vérités premières par rapport à l'immensité
et à la perfection

notre formule, l'idée première est absente
dans l'apparence, mais elle est présente
dans la pensée.

L'idée de l'immensité s'exprime ainsi
dans la vérité première qui lui corres-
pond. Tout corps est dans l'espace. Ici
encore l'espace n'est pas une idée première,
mais c'est une manière de nous figurer
la immensité.

L'imparfait suppose le parfait. Voilà une
idée première de la raison qui jouera
un grand rôle dans l'étude de la
théodicée.

Par de qualités sans substance, c'est-à-dire
quelques que qualités que l'on perçoit
ce sont les qualités de quelque chose, d'
une substance qui les supporte.

Enfin, nous arrivons au principe de cau-
salité, la seule vérité première véritable-
ment féconde et d'où sortent toutes celles
qui ont quelque valeur dans la recherche
scientifique.

Or, l'énoncé ainsi: Tout ce qui est, ou se
fait à une cause. Il faut éviter de dire
tout effet à une cause, ce serait une
tautologie, car qui dit effet, dit résultat
de cause. Le principe de causalité est
le ressort de tout esprit scientifique; per-
suade qu'il y a une cause, or la recherche
c'est l'objet de la science. = celui qui cherche
à savoir ce qu'il y a de causes. = c'est la fin de l'
esprit humain.

Mais cette Cause qui dans notre opinion
doit rendre compte de tout ce qui est, c'
est justement la Cause infinie, parfaite
et première; elle est, nous l'avons dit,
intelligente et toute puissante. Nous
faisons donc a priori qu'il doit y avoir
de l'ordre dans son œuvre.

De là le principe d'ordre: Il y a des
lois dans l'univers. C'est dire les mêmes
conséquences sont dans les mêmes conditions
aménées par les mêmes antécédents.

Principe de causalité.

Principe d'ordre

Il ne suffit pas de savoir qu'il y a une cause, il faut être persuadé que ces lois sont universelles et immuables ; c'est le principe régulateur de toutes les recherches de l'induction.

Remiar que

Quand le savant fait de la physique et se
croit très loiz de la métaphysique qu'il
méprise, s'il se prend à garde, ~~il~~ verrait
qu'il y a une conviction métaphysique
au fond de lui-même et que s'il cherche
les lois de la nature, c'est qu'il croit à
un ordre général et permanent. Est-ce l'ex-
périence qui leur a revelé cela ? Non, car
c'est cette conviction qui suscite l'ex-
périence.

Principe de finalité

Le principe de finalité est très souvent du
précédent le propre d'une cause intelli-
gente est de se proposer une fin, fraud-
elle agit, nous croyons donc a priori que
partout où il y a des faits, œuvres de la
cause première, il ont une fin. Ce
principe, plus encore que le précédent,
est souvent l'ami des savants. = La cause
finale, série Baco, est stérile, comme
une vierge consacrée au Seigneur, elle
n'enfante rien. = On peut comprendre
la colère de Baco et celle de Descartes
contre le principe. Avant eux, on s'était
abusé. On disait a priori : la Terre est
ronde parce que comme elle contient l'
homme, l'être le plus parfait, elle doit
avoir la forme la plus parfaite, or cette
forme est la sphère. Mauvaise raison-
nement pour une chose fautive. — Voltaire
se moque aussi de ce principe. On va
dit il, j'irai à remercier le ciel d'avoir
fait pousser les fleurs près des grandes
villes.

Ces grands hommes vont trop loiz d'un le-
mefini pour la cause finah dont la re-
cherche domine toujours le savant. Qui
est-ce qui fait que Claude Bernard a fait
tant de decouvertes sur le joie ? C'est qui

Ce principe donne le suivant.



il était persuadé de l'utilité de cet organe.
(Il a découvert qu'il recrachait outre la
bite, beaucoup de sucre.) Ainsi donc ce
principe est vrai : les choses de l'univers
sont arrangées en vue de certaines fins.
C'est lui qui nous pousse dans la recher-
che scientifique.

Principe de moindre action

Il y a encore le principe de moindre action
que Leibniz énonça aussi : tout ce qui se
fait dans l'univers, a lieu avec la moi-
ndre dépense de forces possible, et par la
voie la plus courte. Pourquoi en effet, y
aurait-il dépense excessive de forces ?
Ce serait un fait sans cause. La lumière
le son, la chaleur se ^{transmettent} ~~propagent~~ en
ligne droite.

Principe de continuité.

Vient ensuite le principe de continuité.
Il y a du liex dans l'univers. = Natura
non facit saltus. = Or a d'abord cru qu'il
y avait un atôme infranchissable
entre les différents règnes, mais à me-
sure que la science avance, on découvre
des chaînons intermédiaires. ainsi les
zoophytes comblent l'espace entre la
plante et l'animal. Or est aujourd'hui
fort embarrassé de dire où commen-
ce l'un, où finit l'autre.

Principe des indiscernables.

Ce principe des indiscernables s'énonce
ainsi : il n'y a pas dans l'univers
deux êtres identiques. Autrement, dit
Leibniz, au moins l'un d'eux serait
sans raison d'être. (Quod non)

Principe de raison suffisante

Tous ces principes se réunissent en un
seul qui est le principe rationnel
par excellence. C'est celui de raison
suffisante. Tout ce qui est dans l'uni-
vers a une raison suffisante d'être
ce qu'il est. Le principe suppose à la
fois la cause efficiente et la cause
finale.

Notre raison cherche une raison dans les
sciences ; elle est persuadée que le monde a
été fait de façon à être pensé par elle.

Principe d'identité.

Remarque

Principe d'exclusion de milieu

Principe de contradiction

et à répondre à ses exigences. Cette croyance a priori reconnue par tous les systèmes rationalistes, est vérifiée par tous les progrès.

Reste à parler de trois principes d'une valeur analogue. Le principe d'identité s'énonce : tout ce qui est, est, ou le même est le même. Quand on a affirmé quelque chose d'un être, il est impossible de le nier.

Le principe de raison suffisante a une valeur synthétique, c'est à dire qu'il est instructif; il nous fait chercher au delà de l'expérience actuelle. Au contraire le principe d'identité est analytique, c'est à dire qu'il n'apprend rien de nouveau, il exige seulement que nous restions d'accord avec nous mêmes : c'est la - le type suprême des axiomes.

Le principe d'exclusion de milieu est celui-ci : une chose est, ou n'est pas; il n'y a pas de milieu : à la rigueur, on peut dire que ce principe est sous une autre forme la simple répétition de celui d'identité.

Le principe de contradiction s'énonce dans ces termes : la même chose ne peut pas, à la fois et sous le même rapport, être et ne pas être. Le principe est celui que l'on trouve en logique comme règle des contradictoires. Deux propositions contradictoires ne peuvent être toutes deux vraies, ni toutes deux fausses.

Si on le voulait bien, ce principe pourrait être vu et purement formel dans la logique, pourrait être ramené au principe de raison suffisante. Car on pourrait dire : il n'y a pas de raison suffisante pour qu'une chose soit et même temps et ne soit pas; ce ne serait pas admissible.



Ainsi de cette façon, on voit que tous les principes de la Raison, sans exception, se trouveraient intégrés dans le principe unique de Raison suffisante, comme toutes les idées de la raison se sont identifiées dans l'idée unique de l'Infini.

§

1714

Tout ce qui suit, doit être intercalé à la page 6 après la ligne 36. Entre les mots « sans parler du pourquoi » et « on montre par une synthèse », cette partie ayant été omise dans la rédaction.

• Rapport entre la raison et l'expérience.

Quel rapport existe-t-il entre la raison et l'expérience. Il est incontestable que si nous ne connaissions rien d'imparfait de contingent, etc., les idées inverses ne nous seraient jamais venues à l'esprit. Sans l'expérience nous n'aurions jamais connu les idées de la raison. L'expérience est la ratio cognoscendi des idées de la raison; mais, en revanche, celle-ci sont la ratio essendi de l'expérience, qui serait impossible sans ces notions supérieures et régulatrices.

est l'opinion de Leibnitz

Leibnitz dans ses nouveaux essais sur l'entendement humain exprime la même opinion. Son ouvrage est un dialogue entre un partisan de Locke, Philalèthe et un rationaliste Théophile. Tous les arguments de l'empirisme de Locke sont passés et revus tour à tour dans l'ordre même. Ils sont chacun critiqués et réfutés. Leibnitz rend un témoignage éloquent à Locke, mais il se déclare incapable de comprendre par l'expérience seule, toute la connaissance humaine.

Comparaison de Leibnitz

Voici la belle comparaison dont il se sert. L'âme n'est pas une table rase à l'origine mais ce n'est pas non plus une tablette toute ciselée, les idées innées de Descartes font une part trop large à la raison. L'âme humaine à l'origine est pareille.

à un bloc de marbre informe et apparence,
mais dans lequel une certaine disposition
de veines figurerait une admirable statue.
L'expérience joue le rôle du marteau, qui
faisant tomber la grossière enveloppe,
met à nu la statue.

Cela répondait au sensualisme: (nihil
est in intellectu, quod non prius fuerit in
sensu) nihil ^{est} ipse intellectus. Mettons
empirisme à la place de sensualisme.
Tout nous vient de l'expérience, soit, ex-
cepté l'esprit même approprié pour
recevoir l'expérience et en dégager la
vérité universelle.

Différence entre le rationalisme et l'idéalisme.

Le rationalisme n'est donc pas synonyme
d'idéalisme; il ne consiste pas à nier
l'apport considérable de l'expérience,
mais il prétend que les données de l'ex-
périence sont reçues, rangées, mises
chaque à leur place et en ordre par un
esprit constitué d'avance.

Remarque. M. Herbert Spencer

L'empirisme lui-même sous sa dernière
forme, dans l'ouvrage de M. Herbert Spencer
est en train de faire un grand pas vers le
rationalisme. Le philosophe répudie
nettement l'hypothèse de la table rase
et reconnaît que le cerveau de l'enfant
est disposé de telle façon que si sa croissance
a lieu normalement, il aura telles et
telles croyances, et acceptera tel et tel
principes reconnus comme vrais par
tout le monde. En un mot, il a en germe
la Raison.

Autrement dit: si l'expérience fait tout,
pourquoi ne dirait-on pas d'un cheval
avec la même éducation tout ce qu'on lui
dit de l'enfant? On dira parce qu'il n'a pas
le langage. C'est répondre faiblement à
ce que nous prétendons; savoir: qu'il lui
manque tout d'abord, (mot qui signifie en
général raisonnement et langage) tandis que l'en-
fant l'a en plus. Que faut-il pour parler?
Savoir mettre de l'ordre entre les images,



les perceptions confuses; savoir former les groupes dans la nature; savoir comparer et abstraire; savoir reconnaître les rapports, les ressemblances et les différences. Tout cela est le propre de la raison. L'homme apporte ces pouvoirs et germes dans son berceau, tandis que le cheval ne les a jamais, même en germes.

Définition de la Raison par A. M. Ampère.

Ampère Marie Ampère définit la raison: la faculté d'apercevoir les rapports lointains des choses. Le génie suivant lui n'est autre chose que ces pouvoirs à une plus grande puissance.

En quoi M. Spencer se sépare des rationalistes.

En quoi M. Herbert Spencer se sépare-t-il des rationalistes puisqu'il reconnaît un élément inné dans l'esprit humain? Le voici: Pour lui ces aptitudes, ces formes de pensée qui aujourd'hui sont chez l'enfant antérieures à l'expérience, ont très-bien pu à l'origine être formées par l'expérience accumulée de tous ses ancêtres. A travers d'incompréhensibles générations, l'expérience a peu à peu façonné l'homme et l'hérédité a fini par fixer et à mesure tous les nouveaux enseignements de l'expérience; de sorte que ce qui était chez les ancêtres, est hérité en germe par l'enfant.

Avec un philosophe

Il y a là une théorie hardie et originale qui ne manque pas de grandeur. Mais nous arrêtons à examiner longuement cet usage que l'homme prétend faire de l'hérédité. Contentons-nous de recueillir cet aveu qui actuellement pour un homme qui vient au monde dans toutes les races humaines, il y a en germe certaines formes de pensée, certaines facultés universelles, les mêmes pour tous.

Objections à M. Herbert Spencer.

Quant à savoir si le premier homme a pu se passer complètement de ces formes de pensées et a été façonné entièrement par l'expérience seule, nous n'y apportons aucun doute, nous ne le croyons pas, parce qu'alors

comme aujourd'hui les données de l'expérience
étaient contingentes, changeantes, etc. et que
nous ne voyons aucun moyen de tirer de la
passe à travers cent mille générations les
idées toutes opposées du nécessaire, de l'
immuabilité etc. qui seules ont pu rendre
possible la première expérience du pre-
mier homme, comme aujourd'hui seules
elles rendent possible les nôtres.

Liste des idées premières.

Les idées ou notions premières sont les
notions de nécessité, d'éternité, d'
immuabilité, de perfection, de substance
et de cause premières, du vrai, du beau,
du bien absolu.

On montre par une synthèse... (voir la
suite: page 6. ligne 37.)

§

1844



A. Bellamy

Philosophie 30^e leçon (Bis)

Psychologie (III Buis) -

On Darwinisme

Deux alternatives

Nous pouvons placer ici le grand débat relatif aux espèces animales et à leur origine. Il y a deux alternatives possibles : les espèces vivantes, hautes, chères, longues, etc. ont été faites une fois pour toutes telles qu'elles sont, chacune se reproduisant indéfiniment, mais le passage étant impossible de l'une à l'autre ; ou bien elles ont pu sortir telles qu'elles sont aujourd'hui d'un moindre nombre de germes qui se seraient développés, écroulés, suivant mille influences intérieures et extérieures.

Opinions partagées.

La question est celle-ci : y a-t-il fixité et immutabilité entre les espèces ? - Les deux curiers, Cuvier, Brongniart, Agassiz répondent oui. - Et ce que les espèces sont variables et se transforment par un progrès indéfini de l'une à l'autre ? Lamarck le premier en France, I. Geoffroy de St-Hilaire, Darwin. Wallace répondent oui. - on le voit c'est l'immense question du transformisme ou variabilité des espèces.

Cette question nous touche de près.

Elle n'est pas précisément de notre domaine car elle suppose de très grandes connaissances techniques. Cependant ce n'est pas seulement une question d'histoire naturelle, c'est aussi une vraie question d'origine première : pourquoi et comment ont-elles apparu les êtres, et sont donc de l'observation pure et simple, et soulève une redoutable problème, et alors bien que scientifique et grande partie, se débat bientôt à la philosophie. L'homme est en question, car si la théorie est vraie elle s'applique à lui. L'importance est grande puisqu'elle prétend nous apprendre notre origine.



Pussions suscitées par cette doctrine.

Comment on doit critiquer une Doctrine

Jugements préconçus contre le Darwinisme

Dela la passion insurmontable qui a suscité en Europe cette discussion depuis vingt ans. Peut être même cette passion a-t-elle été trop grande, car a priori quelques hommes saisis d'une grande terreur à la pensée des conséquences de cette doctrine, ont pris l'habitude de refuter et de flétrir le Darwinisme sans le connaître à fond. C'est ce qu'il faut éviter avant tout.

Avant de hasarder un mot de critique sur une doctrine, le premier desir est de la connaître ainsi que ses raisons et les conséquences qu'elle a véritablement, sans avoir après si les conséquences logiques sont vraiment incompatibles avec quelque chose de démontré. On attaque alors la doctrine soit directement et s'agissant d'un argument, soit indirectement et s'appliquant à ses conséquences.

Cette dernière méthode est légitime, avec de grandes restrictions. Si les conséquences découlant logiquement d'une doctrine sont telles qu'elles baltiveraient ce que nous croyons acquis, il faut être très sévère, sans admettre de fausses apparences.

Il y a des choses si sûres que les doctrines qui les ébranlent par leurs conséquences pourraient être rejetées a priori, mais pour cela il faut être certain que ce qu'elles ébranlent, soit solide.

Le Darwinisme n'a pas été ainsi jugé. On a cru qu'il n'était rien. On n'aurait pas eu que Darwin déclare véritablement que sa doctrine ne change absolument rien à l'existence de Dieu, qu'il fait sortir tous les êtres de quelques germes, mais que ces germes ont même supporté un créateur. De même on a prétendu que le Darwinisme supprimait toute responsabilité, toute moralité, l'homme n'est qu'un animal parvenu, cependant dans l'état actuel, il est quel-

que chose de plus que d'animal, il a pitié la
raison, la liberté, il est donc moral et
responsable.

Nous ne rappelons tout cela que pour con-
clure qu'il n'est pas philosophique de
jeter à la face d'un savant les prétendues
doctrines ^{consequentes} ~~de~~ faut l'écouter, la saisir
et la juger avec impartialité. Le philosophe
dit Huxley = le comprendre est la mesure
du croire =

Influences intervenues.

Voici comment Darwin explique le dévelop-
pement des espèces depuis une forme primi-
tive jusqu'à l'état actuel. Les influences
qui sont intervenues sont les suivantes.

1^{re} la lutte pour l'existence = struggle
for life = 2^{de} l'hérédité. 3^{de} la sélection
naturelle.

occasions fournies par la géologie

L'occasion qui la première fut créée par
les espèces n'étaient pas immuables fut
fournies par la géologie. Les ossements
reconstitués par Cuvier révélèrent d'in-
nombrables espèces complètement éteintes
aujourd'hui. Il devenait certain que si
des centaines d'espèces avaient disparu,
beaucoup d'autres avaient apparu très
tard, notamment l'homme, le dernier
venu de la création. Pourquoi si les
espèces sont immuables n'ont-elles pas
été créées ensemble?

Particularité de l'embryon généré.

En même temps l'embryologie révélait
des faits mystérieux. Regardant ce qui
se passe dans un œuf, on aperçoit que
le cœur, le premier organe qui se forme,
premier saccus, n'est pas du premier
coup à présenter une cavité. D'abord il n'y
en a que deux, c'est le cœur du poisson,
ensuite trois, c'est le cœur du serpent
et enfin quatre. Ces remarques suggèrent
l'idée que probablement la nature avait
d'arriver à l'état actuel et à l'homme
avait passé par des milliers de transitions
successives qui sont comme reproduites dans
la vie de chaque individu.



Pour l'homme si on observe les premiers jours qui suivent la conception, ce n'est qu'un embryon sans forme, une cellule vivante; plus tard c'est déjà une forme vague, un animal infime aussi bien qu'un homme. Plus tard des apparences de complications font supposer un vertèbre, ensuite on voit qu'il sera un mammifère, et ce n'est qu'après tout cela qu'on reconnaît qu'il sera un homme.

Théorie de Darwin

L'hypothèse du transformisme énoncée, tout le monde se passionna. De là un immense développement dans l'histoire naturelle. Darwin est le plus grand savant et le plus illustre de ceux qui ont pris parti pour le transformisme; il leur a donné son nom. C'était un homme très riche qui fit des travaux immenses, des recherches infinies, qu'il consigna dans son livre de l'origine des espèces. C'est là que se trouvent exposées les influences déjà citées.

La lutte pour l'existence

Il est établi, hors de doute, que d'un bout à l'autre de la création, il y a une immense lutte pour l'existence. Un seul animal araire à l'état adulte sur des milliers d'individus. Si il en était autrement la terre ne suffirait pas. Tant donné le nombre d'œufs d'un hareng par exemple, étant donnée la rapidité de sa reproduction, on calculerait qu'affirmé que si la postérité d'un seul hareng prospérait, il ne faudrait pas 3 ans pour que les mers du globe fussent comblées. Les pucerons du colza se reproduisent par parthénogénèse; et une seule femelle leur postérité couvrirait d'une croûte plusieurs hectares de terre. L'élophant lui-même dont la reproduction est très lente couvrirait en deux siècles la continent africain de sa postérité.

Il est donc certain que la destruction est la loi générale sur cette terre. Le fait, c'est non moins évident, à chaque instant nous cirons des milliers d'êtres; l'animal dans la prairie mange des milliers de petites bêtes, jusqu'à ce qu'il soit mangé à son tour. Le trèfle rouge ne pouvait prospérer dans un comté anglais; on y importa des chats et bientôt le trèfle magnifique l'année suivante. Cela tenait à ce que les chats avaient tué les mulots qui détruisaient les petits insectes par lesquels a lieu la fécondation.

2^e L'hérédité

La lutte pour l'existence n'expliquerait rien si elle n'est pas complétée par l'hérédité et la sélection naturelle. Il est connu que les animaux, les plantes mêmes héritent des qualités de leurs parents. Cela expliquera-t-il la doctrine de Darwin? Il semble que non, puisque dans chaque espèce, il ne naît que des individus de même espèce. L'hérédité

porte aussi sur les caractères individuels comme la couleur des cheveux.

Ainsi il y a des races blondes. Cela a lieu au moral comme au physique. Des enfants de fous ont beaucoup de chances pour être fous, on le sait.

Les exceptions apparentes s'expliquent ou héritent souvent du grand père et du bis-aïeul, c'est l'atarisme.

Comment l'hypothèse de l'hérédité avec son caractère de rigueur peut-elle figurer dans l'hypothèse trans-formisme? L'hérédité ne transmet pas seulement les caractères spécifiques mais aussi les caractères acquis. Dans les îles désertes les animaux ne craignent pas l'homme; mais quand on les a choisis pendant quelque temps, ils apprennent à avoir peur de l'homme. Ainsi la bécasse de daigle d'Angleterre, il y



3^e Sélection naturelle

cent ans, se chassait au bâton, les chiens ne savaient pas l'arrêter; maintenant au contraire, elle a pris l'habitude de fuir et les chiens arrêtent la bécasse la première fois qu'ils l'aperçoivent c'est par hérédité.

La sélection naturelle est le triage opéré dans la nature. une troupe d'herbivores est errante, les plus forts courent le plus vite; à eux l'herbe fraîche, la nourriture abondante. les faibles arrivent plus tard quand il ne reste presque plus rien et bien tôt, dit Darwin, le sol est jonché de leurs ossements. La lutte pour l'existence devient la sélection naturelle les plus forts vivent parcequ'ils sont les plus forts; quant aux faibles ils périront. Les descendants des premiers continuent la race. L'hérédité transmet et germe aux descendants les qualités individuelles qui ont servi les ancêtres. la sélection s'opère toujours entre eux, les mieux doués résistent les caractères sauteurs vont et s'accroissant davantage. C'est ainsi que les espèces se diversifient.

État de la question.

La doctrine transformiste est inattaquable sur quantité de points. la question est de savoir si les espèces forment ainsi de nouvelles espèces, ou si il n'y a que des variations de races, car il n'est pas douteux que ce dernier point puisse s'obtenir, par la méthode: *is and is*. L'apiculteur le fait tous les jours. C'est ainsi qu'il est parvenu à obtenir ces énos. mes bœufs anglais qui sont presque tout chair, ils diffèrent du bœuf sauvage, mais ce n'est qu'une variation de race, une modification dans l'espèce qui n'est pas changée. Darwin a un colombe unique, par

de longues et patientes études sur les croisements; il parvient à faire pour ainsi dire des pigeons sur commande. Il a fait ainsi de vraies merveilles mais au fond ces pigeons sont toujours des pigeons.

A cette objection, Darwin répond qu'il ne voit pas de changement d'espèce c'est p^rqⁱ agit sur des périodes trop courtes. Pourquoi marchander à la nature des milliers d'années ainsi le poisson volant comment est-il formé? Au bout d'un espace de temps très long. C'étaient des poissons dont les gros poissons étaient friands; pour leur échapper quand ils étaient pourris, ils ont taché de sauter hors de l'eau, au bout de milliers de générations les nageoires se sont peu à peu développées et sont devenues ce qu'on voit de nos jours.

Cela peut être, mais c'est encore une nouvelle hypothèse appelée à la rescousse d'une autre hypothèse, cela n'est pas possible à admettre facilement.

D'où seraient venus les premiers germes? Darwin ne prétend pas expliquer les causes premières. C'est pour cela qu'il croit es. Dieu, mais il peut occulter fréquemment et se passer une fois qu'il a son premier germe.

C'est une petite cellule vivante, un protogame, auquel il faut de l'humidité pour vivre. Elle se reproduit par scissiparité. Les uns jétés sur la rive se contractent et parfois parviennent à retomber dans l'eau. Un grand nombre périt; ceux qui échappent, se reproduisent et transmettent leurs caractères. Peu à peu Darwin arrive ainsi au ver de terre.

Réponse de Darwin

Réponse

des premiers germes



De l'homme

Critique

qui es se trainant durcit certaines parties de son corps. Par hérédité au bout d'un temps illimité, de ces parties durcies sortent des pattes, et ainsi de suite.

Au bout de la série, Darwin amène l'homme. Il prétendait encore ajouter que c'était en être à part et que le singe était la tête de la série. C'était plus philosophique. Il croyait que l'ancêtre de l'homme était un animal disparu. Voici comment il a été amené à déclarer le singe ancêtre de l'homme. A Oxford, dans une assemblée savante, l'évêque se mit à attaquer Darwin à flétrir sa doctrine et à déclarer qu'il faisait de l'homme un descendant du singe c'était faux alors. Un disciple du savant naturaliste répondit à l'évêque en termes assez durs. Suscitant de cette scène scandaleuse, Darwin se mit à réfléchir sur ce qu'il lui avait fait dire, puis peu de temps après il publia un livre dans lequel il affirmait que l'homme n'est qu'un singe perfectionné.

C'est inadmissible en tout point, à tout jamais un singe allant devenir homme ! Comment se fait-il qu'il n'ait jamais surpris le moment de cette substitution ? En outre si la physique conteste cette opinion la philosophie la répudie également. Le langage différencie essentiellement le singe de l'homme. Son larynx n'est pas disposé pour cela. Il y a là un abîme infranchissable. La critique pourrait être très étendue si on examinait successivement tous les caractères propres de l'homme. Nous nous en tiendrons là.

conclusion.

Ainsi nous concluons en disant que le Darwinisme est une hypothèse, mais qu'il faut l'examiner de près elle n'est pas scientifiquement établie, elle dépasse infiniment les prémisses dans sa conclusion, mais il ne faut pas dédaigner et repousser a priori cette question encore pendante.

Soumes toutes, le Darwinisme a rendu de grands services, il a fait faire d'immenses progrès à la histoire naturelle; et lui reconnaissant qu'il est pas suspect tout ce concernant que le Darwinisme est une trop grande hardiesse, reconnait qu'on doit rendre hommage à cette hypothèse pour les questions qu'elle soulève, et admirer les patients travaux et les belles découvertes de Darwin.



R. Bellamy.

Philosophie. 3^e leçon.

Quid dicam de thesauro om-
nium rerum memoria?
Cicero
de or. I XVIII

Psychologie XV. De la mémoire.

Nous avons défini les facultés de conception, en
général, des pouvoirs de l'âme, par lesquels elle
élabore les idées acquises. Comment elle les
élabore, nous l'avons vu dans l'étude de la
généralisation. C'est par la mémoire qu'elle
les conserve.

La mémoire n'est séparée des précédentes
facultés que pour les besoins de l'analyse.
Il est impossible d'abstraire, de comparer,
de généraliser, sans la mémoire. De rap-
peler quelque chose, c'est le voir au lieu, l'i-
maginer.

Utilité de la mémoire.

Si il n'était pas permis de se demander
quelle est la plus utile des facultés, on
serait tenté de dire que c'est la mémoire.
En effet tout ce que nous connaissons
est sujet à la durée : ainsi on ne saurait
rien connaître sans la mémoire, qui
nous fait percevoir la durée.

On peut distinguer dans le temps : le
présent, le passé et l'avenir. Le présent
est un temps indivisible, qui sert pour
une seconde d'un autre l'avenir, pour
tomber dans un autre neant, le passé.
Connaître le seul présent serait en rien
connaître du tout. Il faut que l'esprit
ait le pouvoir de faire durer le présent
pour qu'une couleur soit perçue il faut
 $\frac{1}{4}$ de seconde pour les meilleures vues.
Pour la perception de nous mêmes, même
chose, notre identité signifie seulement
que nous avons le pouvoir d'être ce que
nous étions dans le passé. C'est donc une
condition qui par sa essence, suppose la
mémoire.

Elle est la pour retenir au fur et à me-
sure les choses qui se passent. Elle forme
la trame de notre vie sur laquelle vient.



25
Contemplation

depuis
~~car~~ l'expérience.

Ce que nous avons dit, fait connaître la mémoire sous un premier aspect. C'est à ce que l'on appelle contemplation, le pouvoir de faire durer les phénomènes qui passent, assez longtemps pour en prendre conscience.

S'il n'y avait que cela, on pourrait se figurer le souvenir comme la vibration continue d'une corde pincée. mais ce n'est pas tout. la grande difficulté est celle-ci. nous avons perçu une chose, nous seulement nous y songeons un peu après, mais nous la perdons de vue entièrement puis, un beau jour, nous en avons le ret souvenir. On était cette idée? D'où et pourquoi revient-elle? Voilà le grand problème.

Description de la mémoire.

Ceci pose avant de l'aborder dans ce qu'il a de difficile à décrire, voyons d'abord ce qu'est la mémoire. Voici l'essentiel.

C'est une conception accompagnée de reconnaissance. Ainsi: je pense au livre. Ce n'est pas ici, c'est donc une conception; elle serait pure et simple, si je ne l'avais jamais vu. Mais en même temps que je conçois, je reconnais que cette conception a été autrefois perception. Ces deux éléments; perception et reconnaissance peuvent se combiner dans différentes proportions.

Combinaisons de la perception et de la reconnaissance

1^{re} Reminiscence.

Dans certains cas, la conception domine et il n'y a qu'un minimum de reconnaissance; c'est la reminiscence, conception qui au fond se rapporte à une expérience passée, mais sans que le sujet en soit clairement averti, et la reconnaissance distinctement. Quand nous parlons, les mots dont nous nous servons, nous les connaissons depuis plus ou moins de temps. Ce ne sont pas des souvenirs, car nous ne reconnaissons pas mot, ^{chaque} mot, ici, au moment où nous les prononçons.

Libinut raconte que Jules Scaliger avait entrepris d'écrire les titres sur les grands hommes de Verona. Une fois, il lui parut en rêve un homme qui se plaignait d'avoir été oublié. Scaliger déclara n'en avoir jamais entendu parler. Libinut déclare que c'est impossible. Dans tous les cas on fit des recherches, et l'on trouva en effet, qu'il avait existé autrefois un homme qui avait dit se nommer l'apparition.

1^{er} Souvenir.

Il y a un second degré qui est le souvenir la conception est accompagnée de reconnaissance - on s'élève par degrés de la simple reminiscence au souvenir. En se promenant, on se dit : cette figure ne m'est pas inconnue. où l'ai-je vue ? C'est entre les deux. On appelle souvenir, l'acte le plus parfait et le plus complet de la mémoire, c'est la conception d'une expérience antérieure avec conscience d'avoir autrefois perçu le phénomène.

2^e Reconnaissance

Enfin il y a un troisième degré dans lequel il y a beaucoup plus de reconnaissance que de conception, aussi l'appelle-t-on reconnaissance. Nous entrons, par exemple dans cette classe, nous n'y avons pas songé de plusieurs jours ; cependant il est facile de reconnaître sa place sans même y penser. Il y a cependant une légère conception du passé, autrement ce seroit vraiment, seroit tout nouveau, cela n'est pas, la preuve est qu'on s'aperçoit des moindres changements.

Qualités d'une mémoire idéale.

La mémoire idéale est celle où la conception et la reconnaissance, toujours inséparables, seraient combinées dans de justes proportions. Les qualités d'une excellente mémoire seraient. 1^{re} Facilité à apprendre. 2^e Fidélité à retenir. 3^e Promptitude à se rappeler à l'occasion.

Il est très rare que ces trois qualités soient réunies au même degré. C'est d'expérience.



Defauts d'une mauvaise mémoire.

Mauvaise réputation de la mémoire

Mémoires remarquables.

Nous nous souvenons de nos états

vulgaire qu'on imagine les personnes qui apprennent facilement, retiennent avec peine, et réciproquement.

Les défauts d'une mauvaise mémoire seraient: 1^{er} d'être rebelle à apprendre. 2^o d'être fugitive. 3^e d'être paresseuse. Par bonheur, il est aussi très rare que ces trois défauts soient réunis au même degré.

La mémoire est une faculté qui a bien mauvaise réputation. Les jeunes gens ont une assez grande mépris pour elle. Voici pourquoi. Quand on retient très facilement tout ce qu'on voit, on a la tête pleine des idées d'autrui; souvent alors on manque d'originalité, on ne pense pas par soi; on n'a pas de jugement. En général on peut répondre que les esprits lourds ont une bonne mémoire, le seraient bien plus avec une mauvaise mémoire. Elle ne donne pas le jugement; mais pour deux hommes également doués, il serait puéril de nier l'incontestable utilité d'une bonne mémoire.

Grotius et Scaliger, Leibnitz et Pascal avaient des mémoires prodigieuses. On dit que Thémistocle connaissait tous les citoyens d'Athènes par leur nom. César savait le nom de tous ses soldats. De nos jours M^r Willernain récitait le soir le discours d'un ministre; il savait par cœur l'Iliade et l'Odyssée.

De quoi nous souvenons nous quand nous songeons? De objets, il le semble. C'est plutôt de nous mêmes. La mémoire nous trompe souvent; cela a conduit à croire que nous nous souvenions plutôt de nos états psychologiques en fait de l'objet auquel nous songeons. Ainsi nous nous rappelons toujours s'il est triste ou gai, beau ou laid. C'est notre sentiment.

Il y a plus, nous ne nous souvenons pas à proprement parler de nos émotions. Un homme riche parlera avec plaisir de ses souffrances aux débuts de sa carrière. Mais si la mémoire rappelait une souffrance, ce serait toujours une douleur que le souvenir.

Le plus important des points de la question est de savoir ^{ce} que c'est que le pouvoir de la mémoire, à quelles conditions, il s'exerce.

Conditions physiologiques.

Les conditions d'exercice de la mémoire sont de deux sortes. Les caractères physiologiques sont l'état de veille et l'intégrité des centres nerveux. La preuve que la mémoire tient aux conditions matérielles, c'est que les maladies nerveuses peuvent atteindre la faculté. Généralement on perd la mémoire que l'on a le plus travaillée. Un magistrat ne se rappelle plus un seul texte de lois, après une fièvre typhoïde.

On a voulu conclure que si il y avait plusieurs mémoires, cela est vrai, et même générale, mais on aurait grand tort d'en faire plusieurs facultés, dont on ne saurait que dire.

Explication de la perte de mémoire

La mémoire n'est pas une certaine partie du cerveau; celles qui font connaître les couleurs, les dates sont toujours les mêmes & plus ces fibres particulières sont fatiguées, & il survient une maladie, c'est sur elles que tombera la maladie et qu'elle causera le plus de mal par suite de leur fatigue. C'est ainsi que l'on a vu des plémies perdre toute mémoire quand les médecins touchaient certains lobes du cerveau; et la retrouver quand le contact cessait.

Conditions psychologiques

Les caractères psychologiques sont les suivants: 1^o l'attention. en effet il est bien connu que plus on fait attention à une chose, plus on la retient parfaitement.



1^{re} la répétition fréquente de l'écriture.
C'est ainsi que les enfants apprennent
souvent; ainsi ne retiennent-ils que
les mots. 2^{de} la vivacité de l'émotion.
plus on a été vivement frappé d'un
phénomène, mieux il est gravé dans
le souvenir. 3^{de} l'association des idées
et l'ordre. Une association même
artificielle et superficielle comme
celle qui consiste à regarder fixement
une colonne pendant l'énoncé d'un
discours. une autre point de la salle
pendant la suite, cette association
est efficace. L'ordre réel vaut infi-
niment mieux, un plan bien ordonné
et surtout bien suivi aide bien
davantage. - C'est à ce caractère qu'il se
rapparent les moyens mnémotechn.
usages. Ainsi je sais que Philopse-
mez, Annibal et Paul Scire
sont morts en l'an 185 avant Jésus
Christ. Il m'a été facile de le retenir
en remarquant que les trois grands
généralistes périrent dans la même
année.

Les meilleurs méthodes de mnémotechn.
sont celles qui sont très attentives et d'
avoir un ordre rationnel. L'avoir
bien son fond et avoir un ordre bien
naturel c'est la meilleure manière
pour mémoriser.

Mnémotechnique

Meilleure manière d'imprimer

J. R. Bellamy

Philosophie 32^{me} leçon

Psychologie XVI - Mémoire. (Rus.) Association des Idées. -

Qu'est-ce que la mémoire ?

Explications physiologiques

Qu'est-ce donc que la mémoire ? On a cherché des explications moitié physiques, moitié morales. Ce sont des métaphores et non des raisons.

Les explications physiologiques se ramènent à deux. 1^{re} la mémoire est un silo, trace dans le cerveau par les perceptions. Descartes lui-même dit quelque chose d'analogue. Il rappelle ce qui arrive quand on a plié du linge, le pli se garde et le linge se plie plus facilement suivant ces marques. C'est là une comparaison grossière.

L'autre explication est celle-ci : le souvenir est l'ébranlement continu de certains faisceaux de fibres nerveuses. Ceci n'explique rien. M^r Claude Bernard le reconnaît; si c'était la, tout on se souviendrait des choses tant que durerait l'ébranlement; mais après, quand l'oubli est venu comment expliquer le mouvement, le restaurer ?

La question posée par M^r Charvillat

ainsi que le dit M^r Charvillat, ce qu'il s'agit d'expliquer ce n'est pas comment les impressions reçues durent quelque temps. C'est l'oubli et après le retour du souvenir - voilà le mystère.

Explications psychologiques

Les explications psychologiques peuvent se ramener à deux. La première est de Leibnitz la seconde indiquée par Maine de Biran, a été bien suivie et étendue par M^r Charvillat, dans sa thèse sur l'habitude, et étudiée par ses disciples, M^r Gratacap.

Théorie de Leibnitz

La théorie de Leibnitz est celle-ci. Il appelle petites perceptions celles qui ne sont pas accompagnées d'attention ainsi dans une ville, des milliers de



bruits envahissent l'oreille, mais on n'en
prend aucune conscience et l'organe peut causer
à voix basse. Les petites conceptions sont
des petites idées qui ont été autrefois des
conceptions actuelles, mais auxquelles on
ne songe jamais, elles sont latentes. Ainsi
quand dans la rue, les traits d'une person-
ne vous rappellent le visage d'une
personne oubliée les petites conceptions
s'éveillent et deviennent des conceptions
aperçues.

Critique de cette opinion

Cette explication est insuffisante, technique
ne fait que décrire le phénomène sans
l'expliquer; il n'est guère peu éclairci, ce
n'est pas assez.

Explication réelle

La vraie cause a été fournie par l'expli-
cation suivante. La mémoire est éten-
due à la habitude. (C'est beaucoup
de pouvoir identifier deux faits.)
La mémoire n'est pas une cassette, quand
on ne pense pas à une idée, on ne l'a
pas du tout. Quand on a pensé plusieurs
fois à une idée, on a contracté une
tendance à y songer. La mémoire est
une habitude, le principe pensant quand
il s'exerce spontanément acquiesce avec
tendance à agir de la même manière,
dit M^r Haraïsson.

Savoir un morceau sur le piano, c'est l'a-
voir joué assez souvent ou assez long-
temps pour pouvoir exécuter la première
note, voir découler les suivantes sans
efforts. C'est la habitude de jouer dans
l'ordre, c'est on peut le dire, une mémoire
musculaire.

Quand je songe au touron, je fais la
même chose. Je suis prêt si ma main
est assez habile, à le dessiner. Au fond
je me parle; je me dis tout bas, le que
je pourrais dire plus haut.

C'est l'opinion de M^r Herbert Spencer

M^r Herbert Spencer dans son dernier
livre donne véritablement cette expli-
cation, mais sans citer les philosophes fran-

de l'association des idées.

car, cependant M^r Gratacap a fait sur ce sujet une thèse très belle dont M^r Ramussoz a fait dernièrement un très grand éloge.

Il y est de même de l'association des idées. Ce n'est pas une faculté à part, c'est un fait universel, une loi suivant laquelle nos conceptions s'enchaînent entre elles et nous reviennent par faisceaux. L'esprit de l'homme n'est pas sans penser une seconde. Nous pourrions devenir, par plus ou moins d'activité, mais nous ne pourrions cesser d'agir. Si l'esprit cessait de penser, il ne saurait plus repenser, ce serait la mort. La série de nos pensées forment une trame sans la moindre écarture.

Objections.

Les objections abondent; il semble que la distraction et la rêverie sont des violations de cette loi. Le sommeil semble une autre difficulté. Enfin la syncope la léthargie ne sont-elles pas des interruptions de la pensée?

Réponse à la 1^{re} objection.

La distraction est au contraire un phénomène qui prouve le fardeau de la continuité de la pensée. Il y a deux distractions. La première est toute relative, c'est au fond une profonde méditation. André Marie Ampère était très distrait. On sait qu'allant un jour au ministère, il fut surpris, écrivant des chiffres sur une voiture arrêtée. - La distraction est parfois plus embarrassante. Il semble qu'on ne pense à rien, c'est la rêverie, ou atténuation de la conscience, mais ce n'est pas l'absence, c'est la course vagabonde de l'esprit à la suite d'idées s'entraînant facilement les unes avec les autres. Ce sont les chateaux en Espagne.

Remarque des physiologistes anglais.

Les physiologistes anglais ont remarqué que la promenade au grand air favorise la rêverie saine. L'un d'eux travaillant admirablement la fable de Desette et du Pot au



Réponse à la 1^{re} objection.

l'aut par suite de la vérité des détails physiologiques. la rêverie immobile est plus volontiers triste, le sang ne circule pas bien, le sang rouge ne monte pas bien au cerveau, mais au bout d'un certain temps survient une excitation nerveuse, et l'aut agit.

Le sommeil est une détente de tout notre être; tout ce qui est capable d'énergie, les organes d'action se reposent. Les viscères, la respiration ne se reposent pas et continuent avec une plus grande régularité, de même pour la pensée, l'association des idées existe très peu; on a même très faible conscience.

Le sommeil est plus ou moins accompagné de rêves. M^r Alfred Maury a fait rendre complètement le sommeil à force de s'observer à ce sujet. Les grandes perceptions dans la vie ordinaire font le squelette de nos pensées. Dans la rêverie, elle est faite, moitié de conceptions très flottantes, moitié de perceptions très atténuées. Ainsi M^r Alfred Maury rêve qu'il est pris par des sauvages qui le seignent. Cherchant la cause de ce rêve, il trouve que c'est la douleur continuée d'un réverbatoire qu'il avait au front, qui lui avait fait croire à ce supplice. Il le verra une autre fois qu'on le guillotinaient. C'était un cadre qui ayant frotté contre la muraille avait fait entendre le bruit qu'il avait fait dans ce rêve.

Le sommeil n'est donc pas l'absence de pensée, c'est une continuation d'activité de l'esprit moins consciente.

Réponse à la 2^e objection.

La somnolence est presque impossible à éluder, mais on peut affirmer que la fin de nos pensées n'est pas complètement coupée. Le seul fait que nous nous rappelons ce qui a eu lieu avant, exige que la conscience ait persisté.

La léthargie est un phénomène peu commun.

malgré les travaux de M^r Claude Bernard.
Les saurages des bords de l'Amazone ont un
poison de curare, qui empoisonne lentement.
Quand un Indien est blessé ainsi, la tribu
se réunit près de lui remerciant le ciel qui
lui procure une mort si douce.
Le curare n'agit d'abord que sur les nerfs
moteurs qu'il paralyse. Il est dans l'incapacité
absolue de bouger, mais les nerfs sen-
sitifs continuent d'agir. La léthargie natu-
relle est tout à fait pareille. C'en est
aucunement une rupture, ni hiatus, c'est
un phénomène d'immobilité absolue,
tenant à la paralysie des nerfs moteurs.
La leure que ce n'est pas une rupture, c'est
que M^r Claude Bernard a guéri des animaux
empoisonnés par le curare.

Lois de l'association des idées.

Rapports logiques

- Suivant quelles lois s'associent les idées?
Elles ont toujours des rapports entre elles.
1^o des rapports logiques, rationnels 2^o des
rapports accidentels.
1^{er} Rapport de cause à effet et réciproquement.
Je vois mourir quelqu'un, je songe à cette
vérité; la mortalité des hommes.
2^{er} Rapport du principe à sa conséquence et
réciproquement. Quand la diminution de
population se fait sentir dans un pays, la
décadence approche.
3^{er} Rapport du tout à la partie et récipro-
quement. Si je songe à la Suisse, je peux
penser au lac de Genève.
4^{er} Rapport du genre à l'espèce. En pensant
au genre mammifère, je songerai à l'
espèce humaine.

Remarque

Les quatre rapports peuvent se ramener
à deux. Le rapport du principe à sa
conséquence peut se confondre avec ce-
lui de cause à effet. De même l'es-
pèce faisant partie du genre, ce rap-
port peut aisément se confondre avec
celui du tout à la partie. - nous verrons
de même tout à l'heure que les rapports
accidentels se simplifient.



Rapports accidentels

les esprits qui associent généralement leurs pensées suivant des rapports précédemment énumérés, sont des esprits scientifiques, philosophiques, sérieux. Au contraire les rapports du second groupe sont propres aux gens d'esprit, aux causeurs, aux gens d'imagination; c'est à eux qu'on doit les pointes, les saillies qui charment la conversation.

1^{er} Rapport de ressemblance et de contraste. Le portrait d'un homme fait songer à lui-même. Le contraste est plus curieux. Dans un dialogue de Platon, Socrate dit: = Timonias qui est remarquablement beau, fait songer à Socrate qui est remarquablement laid. = Cela est vrai.

2^{er} Rapport du signe à la chose signifiée. Les caractères hiéroglyphiques, pour quelqu'un qui s'est les interpréter, font songer à leur sens.

3^{er} Rapport de contiguïté dans l'espace. Si je pense à un monument, je songe à ses alentours.

4^{er} Rapport de succession et de simultanéité dans le temps. Un bon moyen mnémotechnique est de grouper les événements.

Il est évident que les récits légers, les saillies, les rapprochements imprévus, se font d'après ces quatre rapports. Une assonance évveille toute une suite d'idées.

Remarque

De même que les modes logiques se ramènent à deux, de même ceux-ci se simplifient. La simultanéité dans le temps ne diffère pas de la contiguïté dans l'espace. Car pour concevoir des choses coexistantes, l'esprit a pour condition sine qua non, de les concevoir dans l'espace. Le rapport de ressemblance se rapproche et se confond avec celui du signe à la chose signifiée.

Toutes les fois que un homme parle ou pense
qu'il y a doute ou non, il associe ses idées
suivant ces de ces rapports. Il y a des exem-
ples classiques de réponses inspirées qui
paraissent croire à des soubresauts de l'esprit.
On raconte que dans le parlement qui ju-
geait Charles I un membre demanda à
son voisin ce que valait le dernier roman.
quelles^{qu'} extraordinaire fut parut cette ques-
tion elle était fort bien associée. Le
membre de ce parlement jugeant ces rois
chose jusqu' alors inouïe, avait songé à
Jésus-Christ, menacé de mort. La trahison
des Ecossais qui avait perdu Charles I lui
rappelait celle de Judas livrant son
maître pour 30 deniers. Cela l'avait
conduit à demander ce que valait le
dernier roman.

Simplification tentée par l'école anglaise

L'école anglaise a cru qu'il était pos-
sible de simplifier les lois de l'associa-
tion des idées. M^r Herbert Spencer dit
que quand deux idées ont été ou très sou-
vent, ou très vivement pensées, et commentées
directe, la première a une tendance de
plus et plus grande à ramener la seconde
dans l'esprit.

Ecole Associationniste.

On sait l'immense rôle que cette école fait
jouer à l'association des idées, aussi est-
elle appelée associationniste. Locke est
le père sans s'en douter, David Hume et
surtout Hartley et ont posé les prin-
cipes qui ont rendu tout ce qu'ils conte-
naient sous la plume de Stuart Mill,
de Bain, et d'Herbert Spencer. = Cette loi, dit
Stuart Mill, est appelée à jouer et à phisoso-
phie le même rôle, que la loi de l'attrac-
tion universelle et physique. =

En effet cette école ramène tout à l'associa-
tion des idées et prétend expliquer par elle
tous les phénomènes intellectuels. Qu'elle
soit identique à la mémoire et à l'habi-
tude, c'est évident. Mais l'induction qui
dépasse tout l'expérience est expliquée.



ainsi: on s'attend à ce que le phénomène se
passe toujours comme il s'est déjà passé.
La raison et les principes universels qu'elle
fournit ne sont que des associations primi-
tivement offertes par l'expérience, transmises
par l'hérédité et l'amaïs démentées.

Remarquons seulement maintenant que les
mêmes causes font naître l'habitude et les
associations des idées.

Causes de l'association des idées.

Quelles sont ces causes? 1^{re} la fréquente
répétition; 2^e la vive impression.
Cinquante fois le passager a vu la pluie suc-
ceder aux nuages remarqués sur un pic
donné. Cela suffit pour qu'il associe les
deux idées et qu'il ait l'habitude de pré-
voir la pluie.

La fréquente répétition n'est pas utile si
l'expérience a été assez frappante. Il n'y
a pas besoin de se brûler deux fois pour
savoir que le feu brûle et prendre l'habi-
tude de se conduire en conséquence.

A

MM

R. Bellamy

Philosophie 33^{me} leçon

Elle a ses fous et ses sages -
Elle ne peut rendre sages les
fous, mais elle les rend
heureux. *Platon*

Psychologie [XVII]. De l'Imagination

Definition de l'Imagination

L'Imagination est la faculté de conception par excellence elle suppose la mémoire, qui amasse les matériaux, l'association des idées qui les combine, mais elle les dépasse toutes deux de beaucoup.

L'imagination est la faculté que nous avons de nous représenter les objets, c'est à dire, et l'absence des objets. De les recevoir, si nous les avons déjà vus, ou de nous mettre dans l'état où nous serions si nous avions occasion de voir ces mêmes objets.

Le mot voir ne doit pas nous faire illusion; on croirait à tort qu'il n'y a qu'une imagination des choses visibles. Il y a une des sons, une des saveurs, la preuve c'est qu'on peut se chanter des mélodies, qu'on peut se rappeler certains saveurs, et recevoir une certaine jouissance, on ne certain malaise. Quand on parle d'images, on n'entend donc pas par là des petites figures riottes qui se raient et provisoires dans l'esprit et que l'imagination contemplerait, il n'y a ici d'autres réalités que l'esprit lui-même donc du pouvoir de se remettre dans l'état où il était et présence des objets, ou de se mettre dans l'état où la présence possible de certains objets le mettraient.

C'est un sens intérieur

Bonnet appelle l'Imagination, un sens intérieur. C'est en effet une opération très semblable à celle des sens, il n'y a pas d'autres différences que celle des objets au lieu d'être présents, comme dans toute la perception extérieure, sont absents.



Distinction facile dans l'état normal.

Dans l'état normal et la veille nous distinguons très facilement les conceptions pures, ou vaines qui ne correspondent à rien d'actuel, d'avec les perceptions présentes. La distinction est facile, probablement grâce à une rapide vérification; la simple différence d'intensité entre un image simplement image et une perception suffit à les faire discerner l'une de l'autre.

Hallucinations

mais il n'y est pas de même de certains états morbides. L'hallucination est l'illusion qui consiste à voir les choses absentes et purement imaginaires aussi vivement que si elles étaient présentes. Un écrit historiographe anglais, raconte qu'une dame avait l'illusion dans l'état de veille de voir son mari dans un fauteuil; il était cependant absent; elle lui adressait la parole et était obligée de se mettre dans le fauteuil pour se trouver qu'il n'y était pas. Les faits sont dus à une excitation très vive du cerveau affaibli par la maladie; il se représente alors les images avec assez de vivacité pour les projeter dans la réalité et les confondre avec les choses réelles.

Somnambulisme

Le somnambulisme est quelque chose d'analogue; c'est une vive excitation du système nerveux qui donne aux conceptions une vivacité, une intensité suffisante pour qu'elles aient une action sur notre activité motrice. Le rêve tout haut est un degré inférieur. Parfois les mouvements créés par l'imagination s'accroissent avec une perfection, et l'on serait incapable dans l'état normal, et la régularité d'une action réflexe. La conscience n'intervient pas, la raison et la volonté sont aussi absentes. Les pouvoirs supérieurs de l'esprit restent seuls et finissent alors avec une spontanéité, une sorte d'infailibilité dont la froide réflexion est incapable. Ainsi on marche

sur les faits, mais si on vous éveille et qu'on
ainsi l'on vous fasse prendre connaissance
du danger, l'ébranlement produit est
le plus souvent mortel.

Chose plus curieuse, dans le somnambulisme
l'esprit exécute des opérations intellectuel-
les. Ainsi on trouve la solution d'un problème
parfois même on l'écrit. au fond c'est un
véritable automatisme qui entre en jeu
c'est l'imagination surexcitée retrouvant
toutes ses ressources.

Ici finit la folie

L'Idée fixe et la folie sont susceptibles d'une
explication analogue. Dans la folie tout
est présent. C'est le propre de l'imagination
on perd la notion du temps, le passé et
l'avenir disparaissent avec la notion du
lieu où l'on est, on se compose une vie
intérieure de fantaisie. Un fou célèbre
Georges Elliot, étudié par les physiologistes
anglais, a une folie intermittente pendant
trois jours il se croit ce qu'il était,
charpentier, mais pendant quelques jours
il se prétend Georges III d'Angleterre.
Les outils forment son sceptre et ses foyers
et est le plus heureux des rois. Le singu-
lier mélange de pures imaginations, de
pures fantaisies avec la perception de
réalités actuelles, est très difficile à ex-
pliquer. D'ailleurs la question est en par-
tie physiologique; ce que nous savons
bien c'est que le trouble des facultés in-
tellectuelles quelles qu'elles soient les causes
est et généralement manifeste par une très grande
excitation des facultés de conception, sans
aucune réflexion que la conscience
réfléchit. C'est ce qui fait qu'on n'est pas res-
ponsable de ses actions.

Il nous permet d'établir la distinction
entre l'imagination et l'entendement.
Les deux facultés se tiennent de près.
On ne peut penser sans imaginer, on ne
peut penser sans signes et ce sont les images
visibles des choses invisibles.

Distinction entre l'imagination et l'entendement.



les deux facultés sont distinctes

Qu'est-ce que l'entendement

Certains êtres imaginent et ne s'entendent pas

Remarque

néanmoins ces deux facultés quoique voisines sont distinctes, Bossuet a raison de le remarquer. la principale différence est que l'imagination porte exclusivement sur des individualités, une image est toujours particulière, tandis qu'au contraire l'objet propre de la science, ce sont les généralités. = Il n'y a de science que de générale a dit ce grand philosophe.

Qu'est qu'entendre une chose? C'est se rendre compte, c'est trouver l'affirmation générale dont elle n'est qu'un cas particulier. Par conséquent le travail de la pensée porte toujours sur des généralités. Bossuet est si bien persuadé qu'il donnait à l'imagination un rôle presque infime, l'assimilant aux sens, tandis qu'il réservait le plus grand rôle à l'entendement.

une autre différence est qu'il y a des êtres, qui imaginent sans aucun doute mais qui n'entendent pas. Que le chien imagine c'est à dire songe aux choses absentes, on ne peut le contester, et qui pourrait dire sérieusement que l'animal entend, se rend compte des choses et sait rattacher ses expériences aux lois générales d'où découle l'explication? Cela suppose, nous l'avons vu, le pouvoir d'abstraire de généraliser et de parler, pouvoirs qui manquent à l'animal.

Il y a des choses que nous mêmes, nous imaginons, facilement, tandis que nous avons de la peine à les entendre. Ainsi imaginer un triangle, c'est se le représenter, chose facile quand on en a déjà vu un mais ce n'est pas du tout l'entendre ce qui serait de connaître toutes les propriétés générales. (la réciproque est vraie.)

Logans est qu'on connaît le travail de l'imagination. Ses propriétés d'abord l'imagination telle qu'elle se trouve chez tous les hommes, d'avec l'imagination créative

Remarque

Mémoire imaginative

L'imagination apprendit.

Elle combine les données de l'expérience.

telle qu'on la trouve chez les grands artistes et les hommes de génie. La première est ici notre objet. La seconde fera le sujet de la leçon suivante.

C'est à tort qu'on emploie le mot d'imagination créatrice; à aucun degré, l'imagination ne crée; elle se contente de combiner les données les données de l'expérience.

Au plus humble degré l'imagination se confond avec la mémoire. On l'appelle mémoire imaginative. En effet imaginer un objet ou me le rappeler c'est exactement la même chose. Je ne puis me le rappeler sans le voir. Mais l'imagination dépasse de beaucoup la mémoire.

L'imagination apprendit les objets et cela parfois d'un seul coup. Unis.

J'ai vu un monument une forêt. Je puis et parfois même je le fais sans le voir. Je puis me l'imaginer dans des proportions toutes différentes de la réalité. Elle enregistre les caractères dont on a été frappé. C'est pour cela que malheureusement a appelé l'imagination = la folle du logis = et Pascal = la folle qui fait la folle = et = maîtresse d'erreur = le premier signe qu'elle donne, en effet, est de troubler les proportions véritables.

L'imagination combine capricieusement les données de l'expérience. C'est alors qu'elle semble être créatrice. Pas réalité, elle ne crée pas de nouvelles combinaisons d'éléments fournis par l'expérience. Elle imagine un centaure, une syène. Ce sont là des créations de mon imagination. De fait ces conceptions sont des ensembles nouveaux, des combinaisons inconnues, mais formées d'éléments connus; les détails ont toujours été perçus des expériences.



J'ai vu un homme, un cheval, je mets une tête d'homme sur un corps de cheval, et j'ai un centaure. De même, j'ai vu une femme, un poisson, je mets un corps de femme sur une queue de poisson et j'ai le monstre appelé torpée.

Remarque

Le genre d'imagination est celui qu'on rencontre partout chez tous les peuples jeunes à imagination vive et naïve. C'est à cette faculté que l'on doit les inventions de la mythologie et les contes de mille et une nuits.

L'imagination crée des symboles.

L'imagination prête des formes aux choses qui n'en ont pas, c'est-à-dire crée des symboles, ou images sensibles des choses qui ne tombent pas sous les sens. L'immortalité, idée si abstraite, se représente par un serpent qui se mord la queue. Port Royal signale cette tendance de l'esprit à matérialiser les idées pures. Nous en venons, dit-il, à prendre le nom des choses pour des réalités. Contre les langues portent des traces profondes de cette tendance de l'esprit. Ainsi le mot: considerare veut dire: regarder les astres (sidere). Deliberare, signifie mettre dans la balance. (Libra). Reflexio veut dire retourner sur ses pas.

L'imagination crée des types

Enfin l'imagination crée des types. On appelle type, un individu imaginaire auquel nous prêtions toutes les perfections, ou toutes les imperfections d'un genre. Par exemple j'ai dans l'esprit le type du bœuf. Ce n'est pas tel ou tel bœuf, mais c'est l'idéal du bœuf. L'artiste se figure un idéal plus beau et le réalise.

Conclusion

L'imagination est une faculté dont on dit beaucoup de bien et beaucoup de mal avec raison. Une imagination vive embellit notre vie. Si elle est vivante, elle nous

Rôle de l'imagination dans la science

adoucissant l'existence, et atteignant les aspirations de
choses réelles. Si elle est sombre, elle rend mal-
heureuse la vie la plus fortunée. Cela se voit
dans la mélancolie.

Dans les sciences d'imagination pour ce rôle
immense. (Analyse, Hypothèse). C'est le res-
sort de la curiosité, elle nous fait imaginer
des solutions probables.

Souvent elle est dangereuse par elle-même,
certains esprits prennent des hypothèses pour
des solutions véritables et oublient que l'imagination
doit être contrôlée par les ex-
périences répétées et la raison sérieuse.

F

1145



B. Bellamy

Philosophie 34^{me} leçon

Psychologie XVIII / Imagination Rationnelle - Sens du beau.

Le titre a un peu besoin d'explication; il unit ce que l'on a coutume de séparer; l'imagination et la Raison. Notre division en Facultés est très superficielle, mais est exigée par l'analyse. Dans le moi tout se mêle tout se tient. Aussi est-il absolument nécessaire après avoir examiné chaque faculté à part, de se retirer un peu et revenir et de voir le jeu de l'ensemble, la synthèse.

L'imagination est un sens intérieur et une sorte de folie.

L'imagination a été appelée par Bossuet un sens intérieur, et par Chateaubriand la folie du légis. C'est vraiment un sens intérieur elle consiste en effet, en dehors de toute réalité, à être profondément ébranlée. C'est aussi une sorte de folie, à un degré extrême, car elle possède exclusivement de cette imagination de feu, c'est être sur le chemin de la folie. L'imagination est encore autre chose. Elle est à peu près chez tous les hommes au service de la Raison, elle a sa large part dans les plus hauts ouvrages de l'homme mental.

Elle est liée à la sensibilité

L'imagination n'est pas quelque chose de simple, elle est essentiellement accompagnée d'émotions. Bossuet et presque tous les philosophes étrangers l'ont senti; chez nous on sépare trop, l'imagination de la sensibilité. C'est un être des émotions intérieures, c'est donc aussi réelle une faculté de sentir aussi bien que de concevoir. Cela n'est pas seulement vrai de l'imagination inférieure, c'est tout à fait certain de l'imagination rationnelle, dont nous nous occupons.

Notre but est maintenant de faire voir que dans toute haute manifestation



Questions diverses de cette et partie de
la leçon

Le génie artistique est à notre portée.

Plan de la leçon

de l'activité humaine, il y a une large
part de l'imagination, c'est-à-dire, de con-
science et d'émotion.

On pourrait le montrer dans la haute
vie spéculative, et dans la haute vie
rationnelle : on pourrait montrer que même
les hommes les plus parvenus de l'humanité
de l'imagination, quand il dit : hypo-
thèse est mon jingo, n'ayant pas très
choqué ; on pourrait le montrer chez
Léopold, chez Richelieu, chez Naps-
leau ; car dans ces trois cas, il est clair
qu'il y a disposition de moyens pour
arriver à certaines fins, auxquelles on
ne tendrait pas, si l'on n'était pas
certain mais nous glissons là-dessus
pour arriver aussitôt à un mode de l'
activité supérieure de l'homme, où l'union
de l'imagination et de la sensibilité est
plus visible : c'est le commerce de l'
âme humaine avec la beauté.

Le génie militaire et politique nous
laisse relativement froids ; le génie ar-
tistique est plus à notre portée, car
les facultés par lesquelles on connaît la
beauté sont les mêmes qu'il faut
pour créer dans les beaux arts ; il n'y a
qu'une différence de degrés.

ainsi nous allons d'abord montrer que
l'élément rationnel se rencontre dans
la connaissance et la production du beau
ensuite nous verrons que l'imagina-
tion et la sensibilité s'y rencontrent,
enfin dans la conclusion, nous prouverons
que cela doit être ainsi.

L'union de la Raison et de l'imagination
dans le sens du beau est si évidente que
toutes les théories sur cette question recon-
naissent l'union de l'élément intellectuel
pur, c'est l'idéalisme avec Cousin ; l'autre
l'élément sensible. Seuls les grands méta-
physiciens ont reconnu qu'il fallait l'
union de ces deux éléments.

Part de l'élément Rationnel.

L'ouïe et la vue donnent lieu à des sciences.

Les sons sont des mathématiques

Étude de la lumière et des couleurs

Qu'est-ce que l'élément Rationnel ? C'est ce qui exige a priori l'esprit humain dans les choses ; c'est le besoin d'unité ; l'élément la fait bien voir : l'unité dans le divers est l'harmonie. Cela a lieu surtout où il y a de la beauté. Seuls sous seuls connaissent le beau ; la vue et l'ouïe. Nous avons vu dans l'étude de la Perception extérieure que l'on peut dire que ces sens sont les plus intellectuels.

Les données de la vue sont : la lumière, la couleur, la forme, le mouvement. Toutes choses qui ont donné lieu à de véritables sciences : optique, acoustique, mécanique. De même l'ouïe a pour objet les sons : Ilmoltz a prouvé que c'était des mathématiques pures.

Un son élémentaire peut être beau par lui-même ; mais dans une simple note on est l'ordre et l'harmonie ? C'est qu'un son continu n'est que le même nombre de vibrations dans chaque partie de seconde. Un son qui grandit peut être beau, mais il faut pour cela que la graduation soit régulière. Une mélodie est une relation mathématique et calculable entre les sons élémentaires. L'essentiel sont les intervalles, ils doivent être proportionnels et obéir à des lois invariables.

Pour la vue c'est la même chose ; la lumière est belle quand elle est d'une intensité constante, ou décroissante régulièrement ; il faut une lumière réglée et non criarde. Il y a trois couleurs simples le rouge, le bleu et le jaune. Il est de règle que le général le jaune doit s'unir avec le violet, produit du bleu et du rouge ; le bleu avec l'orange, produit du rouge et du jaune, et enfin le rouge avec le vert, produit du bleu et du jaune. La Raison a sa satisfaction surtout.



Elément rationnel dans la beauté morale

L'artiste et le critique.

Part de l'imagination.

la vue et l'ouïe au premier rang

Dans un ensemble visuel, il faut toujours de la symétrie; il en faut autrement l'objet est laid. De même dans les beautés littéraires, l'élément rationnel existe. - Rien n'est beau que le vrai. - Pourquoi l'œuvre de Molière est-elle belle? C'est qu'il est profondément vrai.

La beauté morale, la vertu doit être reconnue par la Raison, c'est le seul moyen qu'une action soit belle. L'ordre est donc l'important. Il faut donc en mettre beaucoup dans ce que l'on crée.

L'homme de génie a donc une raison plus puissante que les autres, le critique peut être d'un infini talent, mais il est inférieur à l'artiste, car il n'en a les qualités qu'à un degré beaucoup moindre.

Considérons la part de l'imagination. Le beau peut parfois n'être pas vrai et ce qui est vrai n'est pas toujours beau. Dans la poésie par exemple la perception réelle qui est la longueur des mots, des vers, la forme des lettres etc., n'a rien d'appréciable tandis que l'imagination a le principal rôle. Il en est de même dans les beautés d'un sens sensible.

Les mêmes sens qui sont au premier rang avec la Raison sont aussi au premier rang en ce qui concerne l'imagination. Ce sont l'ouïe et la vue. La musique semble toute de perception; cependant ce que l'on a entendu met l'imagination en éveil et cause ainsi le plus grand charme.

Il en est de même dans la perception visuelle et dans la contemplation esthétique. En voyant une belle statue, on en imagine les parties cachées symétriques. L'imagination joue un si grand rôle que M^r Herbert Spencer dans son dernier livre, analysant la perception d'un beau paysage, déclare que les perceptions réelles

sont infiniment moins nombreuses que les conceptions : une rivière disparaît elle par un des rochers, l'imagination la suit, une forêt arrête-t-elle les regards, l'imagination y pénètre. C'est là une très belle page dans un livre très obscur. Le photographe anglais va plus loin et dit qu'au rôle des = petites conceptions = s'ajoute le charme de la reconnaissance, et goûte plus de plaisir à revoir un paysage qu'à le voir pour la première fois.

Remarque sur M. H. Spencer.

M. Herbert Spencer éprouve dans ce cas le besoin de faire intervenir l'hérédité. Je ne serais pas étourdi, dit-il, que vient rechanter et nous le sentiraient organique de ce qu'éprouvait nos ancêtres à l'époque où leur jeunesse se passait dans les bois.

L'imagination est esthétique.

Quoiqu'il en soit, l'imagination est tellement esthétique, qu'elle embellit les objets. C'est ainsi que certains tableaux de Murillo sont agréables quoique représentant des choses laides.

Le rôle dans la création du beau.

Dans la création du beau, l'imagination joue un rôle immense. Il faut représenter les détails et les faire vivre. C'est ainsi que l'opéra de Vega revêt souvent un Christ et croix ; ses imaginations s'étaient si vives, et se représentant cette scène, qu'il lui arrivait souvent de s'évanouir.

Part de la sensibilité.

Voilà la part de la sensibilité dans la création du beau. Il ne suffit d'imaginer, ou plutôt cela suffit, puis, que c'est aussi sentir. On ne conceit pas une imagination qui vous laisse tout à fait froid. Les artistes sont en même temps ceux qui vivent le plus par le cœur. Ils ont des craintes et des inquiétudes, des jouissances et des ivresses sans pareilles.

Erreur de Cousin.

Il est curieux que Cousin ait pris tant de peine à nier la part de la sensibilité.



il n'est pas toujours beau.

opinion de Darwin

Qu'est-ce que le beau

le sublime

on plutôt se l'acharner à dire que le beau
n'est pas l'agréable. C'est une erreur. Ce
qui est beau plaît, on ne peut pas le nier
une chose qui plaît, n'est jamais laide.
De même qu'un visage qui ne plaît pas
n'est dit beau que du bout des lèvres, de
même un visage qui plaît ne peut
être dit laid.
Sans doute il serait monstrueux de
prétendre que tout ce qui est agréable est
beau; les bonnes sœurs ne sont pas
belles, puis que pour les sentir, il faut
détruire l'objet, mais le beau est la
jouissance noble. Elle n'est pas éphémère,
quand on la possède, on voudrait en faire
jouir tout le monde. Le ~~beau~~ est l'agréable
qui se suffit à lui-même; c'est une fin
et non un moyen.

Darwin déclare que les animaux ont le sens
esthétique. On peut dire que dans ce cas le
plaisir semble être un moyen, lui-même
déclare que c'est un moyen de sélection.
La lutte pour l'existence est là; ce n'est
donc pas la beauté.

Qu'est-ce que le beau? C'est ce qui est
sympathique. C'est la grâce, par exemple,
principal signe de la beauté. Instinctive-
ment, dit Bayle, nos mouvements font des
courbes; nous les appelons belles parcequ'
elles sont naturelles.

Le sublime semble faire exception; on dit
qu'il est essentiellement terrible; (figure
des vagues, tempête.) Ce serait une er-
reur de le croire. Le terrible et le sublime
s'excluent; le premier est une prostra-
tion absolue tandis que le second est un
épanouissement de l'âme. La mer est elle
sublime, quand on est sur un navire en
détresse? Une tempête est elle sublime
quand on crains pour sa vie? Il faut
donc avant tout une parfaite sécurité
ce qui est sympathique auprès de la
mer, c'est la toute puissance de celui

Beauté morale

Mauvaise définition du beau.

L'union du sensible et de l'intelligible
visible a priori.

de qui dépendent ces terribles manifestations,
de même quand la laideur même nous
paraît belle, c'est que nous sympathisons
avec l'artiste qui a réussi à les bien
représenter.

Enfin, la beauté morale, la beauté par
excellence est belle et appréciable. Il faut
qu'il faut qu'une belle action soit aimée
pour être belle, de même pour qu'une
belle action soit belle, il faut qu'elle
soit plus que raisonnable, qu'elle
soit signe de bonté. Être vertueux
c'est s'oublier pour autrui. La modestie
est le commencement. Le sacrifice
arrive jusqu'au sublime par lequel
on se donne tout entier par amour, le
grand moyen d'être aimable, c'est
d'être aimé.

Le beau n'est donc pas, comme on le dit
quelquefois l'expression de l'intelligible
par le sensible, mais c'est l'union
intime et indissoluble de ces deux
éléments.

On pourrait prévoir a priori qu'il en
est ainsi. La nature faite pour
être pensée par l'homme serait être
à la fois sensible et intelligible, l'homme
pour la comprendre devrait par
conséquent posséder aussi ces deux
éléments.

Le cœur a sa raison = a dit Pascal, et
effet le cœur est une raison. Les ma-
thématiciens seuls suffiraient à la
raison, mais elle ne suffit pas au
cœur; il lui faut le sensible, le réel
la bonté, la douceur. Le secret du
monde n'est donc pas seulement d'être
conforme à la raison humaine
comme on l'a cru longtemps; elle doit
être aussi propre à élever notre
sensibilité.

On peut par suite remarquer que cette
vaine intuition du sensible et de l'intel-



légible, cet état de lumière et de chaleur
est la sagesse même, qui ne consiste
pas seulement à sentir les choses ac-
tuelles. Ainsi si l'og veut appeler d'un
seul mot: imagination, ce mélange
de sensible, et de rationnel, l'imagination
qui était dans ces sens = la folle
ou l'ogis. = est dans notre dernier sens
la sagesse même.

Théorie de Kant

D'après Kant 'critique du jugement' la
beauté comprend deux éléments d'ordre
(ta 5.5), la grandeur (p. 14. 808). Les
proportions peuvent être différentes.
1^{re} mélange égal de grandeur et d'ordre
c'est la beauté proprement dite. -
Cheval proportionné - grands bois -
vases de mits - la sculpture n'est guère
susceptible d'autre beauté, les mouve-
ments vifs lui étant défendus. - Raphaël
Racine - Lépideus - Mozart -
2^{de} Plus d'ordre que de grandeur: la folie
musique comique - Poésie légère - genre
Louis XIV et architecture - Les tableaux
de genre -
3^{de} Plus de grandeur que d'ordre - le tri-
gline - les éléments de fureur - Meyer-
beer - Corneille - Lucrèce - Victor Hugo -
St Pierre de Rome dans l'architecture -
Michel Ange -

Tableau des arts.

Quatre
musique
Poésie

Vingt
architecture
sculpture
Peinture

Dance

Psychologie (XIX) - Du raisonnement inductif et déductif.

Nous avons déjà vu le raisonnement en logique, c'est est l'objet principal. Ici le point de vue est tout différent. En logique, on décrit les procédés suivis par l'esprit dans la recherche du vrai; le raisonnement est le principal de ces procédés; on cherche comment l'esprit raisonne.

Le comment du raisonnement a été admirablement décrit par Stuart Mill nous avons pu, à peu près sans discussion, lui emprunter toutes les règles du double raisonnement. Mais ici la question change d'aspect, et tout d'un coup il faut que nous puissions rester d'accord avec Stuart Mill.

Notre but est psychologie.

Il s'agit en effet non plus de nous demander comment l'esprit raisonne, mais à quel point il est possible, sur quels principes il repose, et dernière analyse, nous en faisons de psychologie et même de profonde métaphysique.

Un mot raisonnement.

Le mot raisonnement comprend évidemment la racine raison, de même et la fin: ratio, raison et ratio cinabris, raisonnement; et grec nous, raison et diavros raisonnement. Toute cette leçon va être consacrée à montrer les rapports étroits entre la raison et le raisonnement.

Raison discursive.

Le raisonnement mérite bien le nom qui lui donne Platon: raison discursive; c'est en effet la raison s'appliquant aux choses finies et nous guidant de sa lumière dans la recherche de la vérité.



Signe de perfection relative.

C'est probablement ce rôle de la Raison dans le raisonnement qui avait frappé Pascal quand il disait: = la faculté de raisonner est le grand signe de perfection = Il faut s'entendre. C'est assurément un signe de perfection relative car étant données des êtres ne sachant pas le vrai, c'est certainement une perfection pour eux de le chercher et de le trouver. Mais ce n'est pas un signe de perfection absolu, car l'être parfait aurait tout, il posséderait la vérité entière dans une intuition directe et immédiate. C'est donc une perfection par rapport à l'animal, et une imperfection auprès de Dieu.

1° Dans la Déduction.

Comment l'esprit va-t-il du connu à l'inconnu, et comment la raison l'éclaircît-elle dans sa marche? 1° Dans la Déduction. - Le principe qui éclaire le raisonnement déductif, c'est le principe de contradiction. C'est le principe qui fait que la raison refuse de se contredire et qu'ayant énoncé une affirmation générale, elle acquiesce à tout ce qu'elle impliquait. Rappelons nous ce qui a été dit de la portée du raisonnement déductif, cela viendra à notre appui: il n'apprend rien de nouveau et ne conduit à la vérité qu'à la condition qu'on parte de prémisses vraies. On peut raisonner admirablement, tout en concluant à de véritables sophismes en partant de fausses prémisses.

Qui avons nous dit du principe de contradiction? qu'il est essentiellement analytique, c'est à dire qu'il nous fait tirer par voie d'analyse, d'une affirmation énoncée, tout ce qu'elle contient, mais qu'il n'apprend rien de nouveau. Le principe est bien le fondement de la déduction, comme il est aussi le fondement même de la raison humaine; le rapport

entre la raison et la deduction est ~~l'induction~~
visible.

1^{re} Dans l'induction

2^{de} dans l'induction. L'induction est la faculté de raisonnement par laquelle l'esprit s'élève des faits particuliers aux lois générales. Je dis s'élève et non conclue parceque la conclusion par définition sort des prémisses. Une loi est en effet infiniment plus que seulement qu'un amas de faits particuliers, c'est le rapport constant, universel et inconditionnel entre deux espèces de faits. ainsi la chaleur dilate le fer - on n'a pas fait l'expérience sur tout le fer existant ou pouvant exister, avec toutes les ^{sortes de} chaleurs possibles. Il a suffi de la faire quelque fois pour qu'on enonce la loi.

Voilà la difficulté. Comment ce passage du plus au moins, du particulier à l'universel, du contingent au nécessaire, est-il possible. Nous verrons après avoir éliminé plusieurs explications superficielles, que la véritable se trouve dans des principes de la raison.

Explications de Hume

La question ne s'est guère posée sérieusement que dans les temps modernes, depuis le grand développement des sciences. David Hume le premier voit là un simple phénomène d'habitude. "J'ai dit", dit-il, "l'habitude de voir bouillir l'eau quand on la laisse sur le feu et je me figure que cela a été, est et sera de même partout et toujours."

Critique

Il y a ici plus qu'une habitude, il y a certitude absolue, qui est la même après une expérience bien faite, qu'après cent, tandis que l'habitude se modifie et s'accroît de plus en plus avec le nombre des expériences.

Opinion de Stuart Mill

Stuart Mill qui a décrit admirablement les précautions à prendre pour bien induire, connaît très bien l'induction, et sachant bien qu'il ne parait pas en avoir trouvé la vraie



leur métaphysique. Il a cependant
rendu le service de montrer qu'avant l'induction,
l'esprit passe par l'inférence
petite induction du particulier au par-
ticulier. L'enfant s'est brûlé une fois,
cela suffit non pas pour qu'il énonce
la loi générale le feu brûle, mais pour
se défier du feu. C'est, dit Stuart Mill,
une simple association d'idées, dont l'
animal même est capable aussi bien
que l'enfant. (animaux savants.)

Erreur de Stuart Mill

En bien, dit Stuart Mill, et c'est son
erreur, le travail par lequel se fait l'
induction proprement dite, n'est pas
d'une autre nature: C'est une inférence
reposant sur un grand nombre d'ex-
périences jamais démenties.

Critique

Cette explication n'est pas métaphy-
siquement suffisante. Laissons l'en-
fant pour l'homme mûr; est-il vrai
que nous formions d'abord des con-
clusions du particulier au particulier
et que nous attendons un grand nom-
bre d'expériences, pour annoncer les
lois? Nous faisons, il est vrai, plusieurs
expériences pour être plus sûr de ne pas
nous tromper, pour bien discerner les
antécédents vraiment causes. Mais sup-
posons ~~un homme~~ si un savant digne de con-
fiance, passe devant nous une expéri-
ence que nous ayons de raisons de croire
infaillible, ne nous suffirait-elle pas
à elle seule pour affirmer la loi? L'ac-
cumulation des expériences n'est donc pas
nécessaire. En fait elle est inutile, elle
n'ajoute rien à la légitimité a priori
de l'induction. A travers un seul fait
bien constaté, l'esprit aperçoit la loi
générale. Il n'y a doute et aucune ma-
nière et s'il y a un siècle pour lui, il
est d'aller trop vite; il peut affirmer trop
vite la loi, lois d'attendre longtemps
pour l'affirmer.

Opinion de Reid

5
L'école écossaise. a eu la gloire d'aperce-
voir la première que l'induction repose
sur un principe de la raison. = Il est pro-
bable, dit Thomas Reid, que les mêmes
causes générales ont aussi les mêmes
effets généraux. = Ce mot probable, gâte
tout. Depuis quand un principe débute
il par le mot probable. Que l'expérience
soit bien faite, la loi est certaine; si elle
est mal faite, la loi n'est pas même
probable.

Opinion de Roger Collard.

Roger Collard fait reposer l'induction sur
deux principes de la Raison. les voici:
1^o Il y a des lois générales. 2^o Il y a des
lois immuables dans l'univers. a la
bonne heure. mais en véritable dis-
ciple de Thomas Reid, il se contredit
lieu-tôt. Comment le savez-vous? lui
demande-t-on. au lieu de répondre; c'est
une conviction a priori de ma raison.
il dit: c'est un fait. Cela fait la por-
tie belle à ses adversaires; car comment
un principe serait-il fondé sur un
fait? Ce serait une induction au pre-
mier chef. C'est donc là un cercle
vicieux. D'autre part le double prin-
cipe de Roger Collard est aussi une
tautologie. Qui dit loi, dit par défini-
tion quelque chose de général et aussi
de constant.

Opinion de M^r Claude Bernard

M^r Claude Bernard dans ses intro-
ductions à la médecine expérimentale
examine la même question avec un
esprit aussi philosophique que scienti-
fique. L'induction, selon lui, repose
sur la conviction que nous avons que
tout est nécessairement déterminé
dans l'univers, c'est à dire, non seule-
ment que tout fait a une cause, mais
que les mêmes faits ont toujours les
mêmes causes.

C'est bien là-èz effet le principe même
de l'induction, c'est un principe de la



Théorie de M^r Lachelier

Mais, l'induction mérite donc le nom
de raisonnement. C'est là ce qu'il fal-
lait démontrer.

M^r Lachelier va plus loin; suivant
lui, le principe de causalité ne satis-
fait qu'à demi les exigences de l'esprit.
Dans un chaos infinitésimal, dans un
chaos comme celui que les épicuriens
placent à l'origine du monde, tout
les faits auraient des causes, et les mê-
mes faits, les mêmes causes. L'esprit
serait-il satisfait d'un tel état de
choses? Non; la raison humaine exige
la finalité aussi bien que la causalité.
Un tel monde n'aurait pas de rai-
son d'être; pour qu'il ait une raison
suffisante, il faut que les causes né-
cessaires soient dirigées et appropriées à
de certaines fins poursuivies par la
nature.

Celle-ci est un mécanisme qui a un but,
qui veut certaines choses. Autrement
quand nous énoncerions une loi nous
ajouterions: tant que le monde sera
ce qu'il est, tant qu'il y aura de l'eau
du bois, des métaux, les choses se pas-
seront de telle manière. Je disons nous?
non, car nous croyons non seulement
que si les mêmes conditions sont
réalisées, les mêmes choses se passe-
ront, mais encore que ces conditions
seront toujours réalisées.

Principes sur lesquels repose l'induction

Ainsi ce n'est pas sur un seul principe
que se fonde l'induction, mais sur
deux: le principe de cause efficiente
et celui de finalité. Ces deux prin-
cipes ensemble forment le principe
de raison suffisante, ou encore celui
d'ordre. Car l'ordre n'est pas autre
chose que la poursuite de certaines
fins déterminées, par certains moyens
déterminés eux aussi.

On pourra donc dire que l'induction re-

base sur le principe de Raison suffisante ou
sur celui d'ordre. C'est toujours un principe
a priori de la raison.

vous voit bien tout de Stuart Mill;
c'est ce fait une question métaphysique
au premier chef; si on se rappelle ce qui
a été dit de la cause première qui se
trouve affirmée dans tous les principes
de la Raison, on voit que le seul fait
de l'induction révèle dans les choses la
direction, l'ordre, l'arrangement, en un
mot, la cause première.

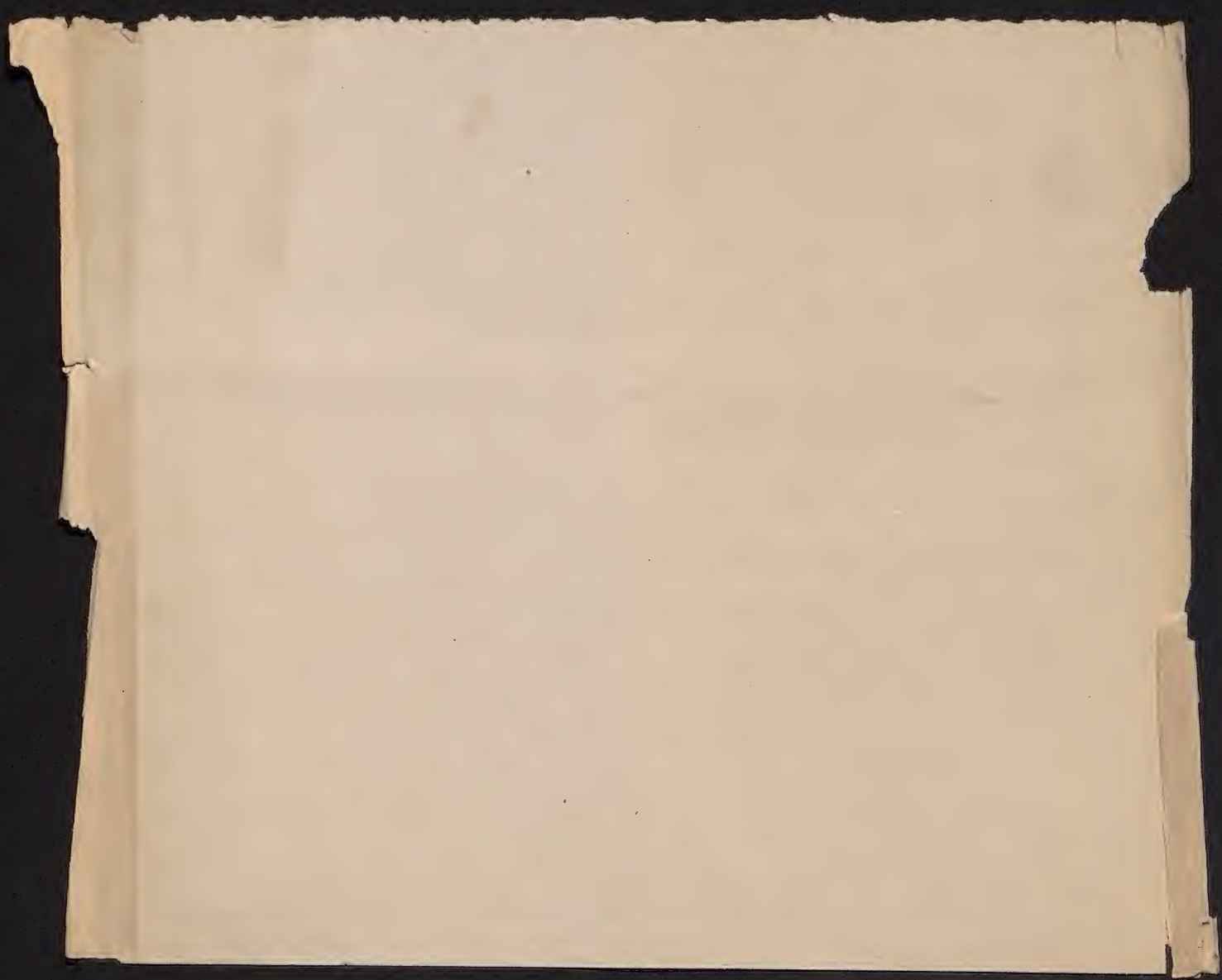
[Signature]

[Signature]



Barion
psychologie -
Volonté - Spiritualité





H. Bellamy

Philosophie 36^{me} leçon

Præsent naturalium rerum habet quatuor im-
pendit ad ea quibus movetur.
Ciceron.
acad. II. X.

Psychologie (IX) - De l'Attention -

Deux modes de développement dans les
facultés intellectuelles

Toutes nos facultés intellectuelles sont sus-
ceptibles de deux modes de développement, ou
de deux états : 1^{er} uz de dispersion, de re-
lâchement, 2^e uz de tension et de con-
centration. Dans presque toutes les langues
il y a des mots différents pour désigner
une même faculté intellectuelle suivant
qu'elle s'exerce d'un façon ou de l'autre. Voir,
regarder; entendre, écouter; toucher,
palper; sentir, flâner.

Il y a de même une conscience vague qui
accomplit tous les états de l'âme, et une
conscience active et réfléchie - la raison
elle-même s'exerce soit spontanément
et sans efforts, soit au contraire avec ré-
flexion et méditation.

Le premier état celui de dispersion ou
en moins de développement libre et ca-
prieux pourrait s'appeler la distrac-
tion. Au contraire l'état de tension, d'
activité réfléchie s'appelle attention.
C'est l'état de l'esprit qui se porte tout
entier et avec toute saz énergie vers
certaines idées.

Définition de l'attention

Autre définition critique.

On définit parfois l'attention : l'état de l'
esprit dirigé par la volonté. Cette défini-
tion est souvent bonne. Par exemple
elle s'applique bien à l'attention du sa-
vant qui étudie. C'est pour cette raison
que nous plaçons ici la théorie de l'at-
tention, comme transition entre l'intelli-
gence et la volonté.

Mais il faut pourtant reconnaître qu'il
y a des cas où l'attention n'est pas volon-
taire, elle est parfois spontanée. Les ani-
maux auxquels on n'accorde pas ex. général
la volonté, sont susceptibles d'attention;



Effet de l'attention sur nos facultés.

~~l'effet de l'attention~~

Plan.

l'effet est double

A) Faculté intellectuelle

de même le savant distingue l'attention, ^{celle} mes à la recherche d'un problème de ~~celle~~ l'attire à la fenêtre et entendant un bruit ~~imprévu~~ au dehors.

Quelle est au juste l'action que peut exercer l'attention sur nos facultés intellectuelles? Règle générale: elle n'en change nullement la nature. elle nous met seulement dans des conditions les meilleurs possible pour bien connaître. Par exemple, si je regarde une fleur avec attention, je la connais mieux que si je la regarde vaguement; cependant la puissance de ma vue n'a pas changé. Ainsi l'attention fait rendre à nos facultés tout ce qu'elles peuvent, mais elle n'en augmente pas la puissance intrinsèque.

C'est un grand bien que nos facultés intellectuelles soient soustraites à l'action de la volonté. Il serait trop commode qu'on put voir à volonté, bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. Les sciences seraient alors impossibles ainsi que la morale.

Voilà les effets de l'attention: sur nos facultés et sur nos connaissances. Ensuite nous nous demanderons quelles et combien ces avantages et les inconvénients.

L'effet de l'attention est double: 1^{re} elle dirige nos facultés; 2^{de} elle les concentre. Pour ce qui concerne nos connaissances: 1^{re} elle les rend plus claires et distinctes; 2^{de} elle les rend plus durables.

Par nature l'esprit humain est assez paresseux; ses forces s'éparpillent sur de nombreux objets, comme les rayons de lumière. Mais un rayon de lumière peut subir deux opérations: il se peut de même pour nos facultés intellectuelles. On peut diriger le rayon et l'enfermer ou l'égarer au moyen de miroirs; on peut aussi placer une lentille sur son passage et le projeter très concentré sur une surface assez étroite.

L'attention fait de même. Elle ressemble

B. Connaissances.

comme a un cavalier qui après avoir lâché son cheval peut le diriger ensuite où il veut et l'équarrir. Ces deux actions réunies assurent l'arrivée.

Sur nos connaissances, l'effet de l'attention est, avons nous dit, de les rendre claires, distinctes et durables. Les premières pratiques se touchent de très près jusqu'à un peu différentes. Ainsi l'image du soleil quand il est brillant est très confuse; elle ne devient distincte que quand il n'a pas grand éclat. De même une douleur de dents est très distincte quand on touche la dent malade, mais elle n'est jamais claire; c'est-à-dire que l'esprit n'en rend jamais compte. Bref la distinction tient à la netteté des contours et la clarté à la vivacité de l'impression.

Enfin dans la théorie de la mémoire nous avons dit que l'attention rend les connaissances plus durables. En effet une connaissance acquise passivement est plus fugitive que celle qui a coûté un effort à l'esprit.

Avantages de l'attention

Cela nous permet d'apprécier les avantages et les inconvénients de l'attention. Puisque elle rend les connaissances claires, distinctes et durables, et par cela même plus scientifiques, il est clair que l'attention sert puissamment la science et a de grands avantages. En vain objecterait-on le grand nombre de savants distraits, nous avons déjà répondu dans la théorie de la distraction qu'elle est tout à fait relative et que c'est au contraire une attention très active et exclusivement attachée aux objets de leurs études.

Qui arrive-t-il quand on a fixé pendant un moment le point brillant ou la lentille projetée avec force sous les rayons concentrés? On est ébloui, on voit très clairement ce point; mais tout ce qui



Inconvénient de l'attentioz,

est autour reste dans une profonde obscurité
il y a une paralysie momentanée
nerf optique. De même les microscopistes
qui voient admirablement à travers le
microscope, perdent bientôt la vision
claire de ce qu'ils regardent à la vue
simple.

L'attentioz a le même inconvénient
sur la moyenne des esprits ordinaires.
Ce qu'ils ont fini très soigneusement,
ils le connaissent à merveille, mais
tout ce qui est en dehors de l'objet de
leur étude particulière, ils le mécon-
naissent complètement. Seuls les très
grands génies échappent à cet écueil.
Il faut être un Goethe, un Herbart, un
Pascal pour exceller dans les sciences
spéciales sans se montrer ingeste et
esprit étroit envers les autres branches de
la connaissance humaine.

La plupart des savants ordinaires à
force d'avoir été attentifs à une
étude particulière ne voient rien
au delà de cette étude, deviennent ex-
clusifs et dédaigneux de toute autre
occupation. Ainsi rien n'égal le dé-
dain d'un mathématicien d'une
valeur médiocre, non seulement pour
l'éloquence, mais même pour la
physique et la chimie, sciences qui
touchent pourtant de bien près à
la science.

Sur quel point doit se proposer

C'est un grand problème d'éducation que
de développer autant que possible la puis-
sance de l'attentioz sans laquelle l'es-
prit n'arrive à rien, tout est combattu
de toutes ses forces, le véritable fléau de
la science, le esprit d'intolérance et
d'exclusioz.

A. Bellamy.

Philosophie 3^e leçon

Psychologie. (XXI) - 1^{re} l'Activité en général de l'Instinct.

l'activité ne semble pas être une faculté à part.

Nous entrons maintenant dans l'étude de la troisième faculté reconnue par nous, l'activité. Elle semble pas d'abord qu'elle soit une faculté distincte, car enfin : aimer, sentir, c'est déjà une façon d'agir, penser aussi ; dans un sens large l'activité est l'essence même de la nature humaine, elle se manifeste partout et à tous les degrés de la vie mentale. La vie elle-même au sens purement physiologique du mot, qu'est-ce autre chose qu'un ensemble d'actions merveilleusement compliquées et concourant à des fins.

Il n'est pas moins vrai que si tout se tient dans l'âme humaine et dans l'univers, on peut et l'on doit même toujours pour mieux connaître ce qui se étudie, considérer à part ce qui se agit et fonctionne ensemble dans la réalité. Or bien, quoique l'activité soit unie dans les trois quarts des cas, par un attribut conforme et sensible à ce qui anime l'intelligence néanmoins agir est toujours quelque chose qui diffère un peu de penser et d'aimer.

Plan de l'étude de l'activité.

Nous allons donc dire d'abord ce qui importe de l'activité en général et à tous ses degrés ; puis venant à celle dont on a conscience et qui est vraiment subjective nous verrons qu'elle est de trois sortes : 1^{re} instinctive, 2^e habituelle ; 3^e volontaire et libre ; nous étudierons donc successivement : l'instinct, l'habitude et la volonté proprement dite ou liberté. Dans cette leçon nous n'aurons à nous occuper que de l'instinct.

L'instinct, ou définitive, c'est encore la pensée, voyez la vérité telle qu'elle se possède dans la plénitude de la réflexion, mais, = capture au lieu de la nature. = (Platon) comme tous les charmes de son propre objet, et devient pour ainsi dire, par l'effet d'une sorte de fascination, créatrice d'elle-même, aliène de soi.

^{= Révision =}
rapport qu'il des sciences
philosoph. au XIX siècle.



Activité passionnée

Activité capricieuse.

De l'inertie.

Théorie de Descartes complétée par Leibniz

On dit quelquefois qu'il y a d'autres modes d'activité, on parle d'activité passionnée et d'activité capricieuse. Nous pourrions les éliminer, nous savons en effet que la passion n'est qu'un penchant à une excès, sans excessive; l'activité passionnée se ramène donc moitié à l'instinct, moitié à l'habitude.

Quant au caprice c'est un mot particulier, mais qui ne désigne aucune activité particulière. Agir par caprice, c'est agir par instinct ou avec réflexion, pour de futiles raisons. C'est donc l'activité volontaire à un degré particulier de légèreté et de frivolité.

Avant d'entrer dans l'étude de l'instinct, ~~de~~ dans un mot de l'activité des choses brutes; l'activité en effet est répandue partout dans l'univers aussi bien dans le règne minéral que dans le règne végétal et animal. Leibniz a vu le premier que tout n'est qu'activité, même dans ce que nous appelons matière inerte.

Inertie ne veut pas dire absence d'activité, car être absolument inactif, ce serait ne pas être. L'inertie est l'impuissance de la nature à se donner d'elle-même un mouvement qu'elle n'avait pas, à changer en quelque façon celui qu'elle a. C'est dans ce sens qu'une pierre est inerte, (car elle peut ce qui est agir).

Descartes avait dit: donnez moi de l'étendue et du mouvement et je ferai le monde. Remarquons qu'il demande du mouvement c'est à dire de l'énergie, de l'action. Leibniz a vu que cela ne suffisait pas. Avec un simple atome et mouvement dans l'étendue on pourrait faire des figures de toutes sortes mais sans réalité aucune. Que fallait il donc pour expliquer le monde

Se font des monades, c'est à dire des particules
inséparables, incompréhensibles, par conséquent
essentiellement résistances et actives, toute
donnée de perception à quelque degré. pro-
pre quelques unes seulement s'agaper-
coirent. Se faisait cela pour constituer
un monde réel, de vrais corps, de vrais
êtres. Les agapats de monades inférieures
forme un corps. quand dans cet agapats
se trouve une monade supérieure, donnée
d'aperception, c'est une âme.

Exemples d'activité harmonieuse en-
tre les arts et sciences

Examinons de côté l'histoire de la philoso-
phie et interrogeons les sciences dans
leur état actuel. Elles nous montrent
partout des forces, des cohésions, d'appa-
reils, d'attraction etc. Dans une confé-
rence faite à ce sujet à Genève M. Urely
montre dans les phénomènes les plus
vulgaires de la physique, les atomes mar-
chant et cadence. = obéissant à une senti-
ment d'harmonie. Au réveil, le hiver,
on trouve sur les vitres, et la glace for-
mant d'admirables végétations, des
fongues d'une encre délicatesse et d'
une régularité sans pareille. Soufflez
légèrement dessus pour faire fondre les
cristaux et regardez au microscope, vous
assistez au regel, chaque molécule veut
se ranger à sa place et la plante est
aussi nette après qu'avant. Voilà non
seulement de l'activité, de la force
aveugle, mais une activité harmonieuse,
presque intelligente.

Décomposez par la pile de l'acétate de
plomb ou du nitrate d'argent. Tout le
métal viendra se déposer ~~sur~~ un des
fils, il est absolument pur. Pour le
nitrate d'argent le dépôt forme un
arbre qui va peu à peu et se ramifie.
L'acétate de plomb forme le plus
souvent de petites fongues très
découpées et d'une régularité des
plus géométrique.



Exemple es Historique

C'est la même chose dans l'organisme.
Dans les plantes tout est mouvement, mouvement de succion par l'extrémité des radicelles; mouvement de circulation de la sève; mouvement d'absorption par la feuille dont la partie verte sous l'influence de la lumière décompose l'acide carbonique de l'air, s'assimile le carbone et met en liberté l'oxygène, tandis que la nuit, c'est tout le contraire qui a lieu.

Exemple es Histoire naturelle.

Dans l'animal chaque molécule, chaque cellule vivante a une vie propre. A mesure qu'on s'élève, l'activité devient plus visible. Certains animaux, les protozoaires n'ont pas de système nerveux; ils se contractent cependant. Le protoplasme ou matière informe dont ils sont faits, est déjà soumise à des contractions. Puis apparaît un système nerveux très rudimentaire; un nerf afférent, un centre nerveux où la excitation est établie et un nerf qui la transmet à l'appareil moteur. Le simple mécanisme plus bas degré de la vie nerveuse est une action réflexe. Tout cela ne fait pas partie de la psychologie parce que cela ne tombe pas sous la conscience. C'est avec l'instinct que commence la vie psychologique.

Le mot instinct par son étymologie est une impulsion naturelle. = quod natura instincti facimus. = dit Cicéron. On appelle instinct; un mode inférieur d'activité irréfléchie, automatique, poursuivant certaines fins d'une manière uniforme et inconsciente.

Voilà des exemples pour poser la question? C'est par instinct que l'oiseau fait son nid, l'abeille ses rayons, le castor sa hutte. C'est par instinct, pour en venir à l'homme (car si l'instinct a pour domaine principal le règne animal

Définition de l'instinct.

Exemples d'instinct

Caractères de l'instinct

Il est inné

Il est immuable

il apparaît aussi chez l'homme. J que l'enfant exerce les mouvements si compliqués de la succion, de la déglutition, que nous même exécutons tous les mouvements qu'il faut pour marcher et avaler, que nous fermons les yeux pendant un mouvement brusque nous surprend et nous menace.

Quels sont les caractères de l'instinct ?

Sauf la restriction que nous verrons toute à l'heure, on s'accorde à reconnaître avec G. Cuvier et Flourbaes les caractères suivants.

- 1^{er} L'instinct est inné, c'est à dire parfait du premier coup. Il nous vient de nos parents avec la vie et nulle part au monde l'hérédité est plus certaine de même que l'abeille ne produit jamais que des abeilles et qu'il serait stupéfiant de voir naître une fourmi dans une ruche, de même toute abeille en naissant apporte non seulement les caractères physiques, mais aussi les dispositions instinctives qui font une abeille. Pascal a dit: depuis qu'il y a des abeilles et qu'elles ont été créées, il ne paraît pas qu'elles ^{faussent} leurs rayons d'une manière différente et l'on a jamais entendu dire que les jeunes abeilles fussent moins habiles ouvrières que les plus âgées. L'instinct est donc dès le premier moment tout ce qu'il doit être, aussi bien dans l'individu que dans l'espèce considérée ensemble.

- 2^o L'instinct est immuable et fatal. C'est résumer et répéter ce qui précède que d'énoncer ce caractère, car il est immuable puisqu'il ne change pas ni dans l'espace, ni dans le temps pour une espèce donnée. Il est fatal, puisqu'il nous est donné par la nature même sans qu'il soit en notre pouvoir d'y rien changer.



Il est inconscient

3^e L'instinct est inconscient et ignorant des fins qu'il poursuit. En effet quand nous fermons les yeux lorsqu'on fait un geste menaçant près de nous c'est auss. ^{instinct} sans conscience et sans réflexion. La preuve c'est que nous le faisons sans pouvoir nous en empêcher, alors que nous savons que la menace n'est qu'une feinte. Les animaux sont souvent dures et victimes de leur instinct. un instinct pousse les oiseaux à venir au chant de leur de leur espèce, le chant invite fraternellement et chant et les oiseaux tombent dans les pièges. Les ruses de chasses consistent généralement à faire tourner l'instinct aveugle et réfléchi des animaux à leur grand détriment.

L'instinct fait faire des choses inutiles

Il serait infini d'énumérer les cas où l'instinct, s'il n'est pas fatal aux animaux par ce qu'il a d'aveugle et d'inconscient, leur fait faire des choses inutiles. L'oiseau fait son nid au printemps même quand il est en cage et qu'il n'a pas à fondre. Le castor a fait ou a donné des matériaux nécessaires fait une digue sans raison à ces us. qu'on ne s'explique comme l'expérience le prouve

Distinction du penchant et de l'instinct.

C'est ce dernier caractère qui permet de distinguer l'instinct de l'intelligence. Certainement l'instinct est une espèce d'intelligence; car on reconnaît l'instinct en général à l'arrangement de certains moyens et vue de certaines fins et les instincts naturels ne sont pas autre chose par définition. car il ne faut pas tout à fait les confondre avec les penchants naturels. Un penchant est une impulsion aveugle à faire une chose tandis qu'un instinct est l'ensemble des voies et moyens que le penchant met en jeu pour sa satisfaction. Le penchant

qui fait que l'oiseau fait son nid, c'est l'amour anticipé de sa progéniture, mais l'instinct de bâtir son nid est l'ensemble des mouvements qu'il fait pour y arriver.

Distinction entre l'instinct et l'intelligence.

L'instinct contient donc de l'intelligence, mais ce n'est pas là l'intelligence proprement dite, celle-ci consiste à varier les moyens employés suivant les circonstances où l'on se trouve, suivant les différentes fins poursuivies, et au besoin à improviser des moyens nouveaux pour les circonstances variées d'une manière imprévue. L'instinct est trop rigide, trop immuable, c'est une intelligence qui n'est pas nôtre, qui manque de souplesse et de variété. C'est l'intelligence de la nature agissant dans les animaux d'une façon inflexible et invariable. On a comparé l'instinct à une sentinelle placée à la garde des animaux, veillant sur eux avec une fidélité admirable et incorruptible, mais incapable de varier d'elle-même sa consigne inflexible.

L'instinct n'est pas l'intelligence

Ce serait une erreur de croire que l'instinct, cette espèce d'intelligence figée et immuable, exclue absolument l'intelligence proprement dite; au contraire les deux coexistent chez la plupart des animaux et chez l'homme même, seulement elles sont si distinctes qu'elles semblent en raison inverse l'une de l'autre.

Les animaux qui ont le plus d'instinct n'ont aucune souplesse d'intelligence ne peuvent être apprivoisés, ni dressés. On n'apprivoise ni une abeille, ni une fourmi; et pourtant quel merveilleux instinct dans une fourmilière et dans une ruche. Là l'individu n'a aucune valeur par lui-même, le tout seul vaut.



Gradation dans l'animal

Si la théorie de l'animal machine de ces cartes est insoutenable pour mille raisons, surtout parce qu'elle oublie que les animaux sont sensibles, c'est chez les espèces supérieures uniquement douées d'un organe instinctif, qu'elle paraîtrait s'appliquer, et ce serait moins choquant qu'ailleurs.

A mesure qu'on s'élève la rigidité de l'instinct semble moindre et l'animal paraît être mis un peu plus dans le secret de sa destinée; il semble moins incapable, étant placé dans des conditions imprévues de trouver des ressources par lui-même. Il a moins d'instinct et plus d'intelligence. Le cheval, le chien, l'éléphant, le singe enfin, font certainement certaines choses par leur instinct mais en y mettant de plus en plus d'intention et d'intelligence.

Gradation dans l'espèce humaine.

Dans l'espèce humaine, on pourrait observer aussi la même gradation; le sauvage est tout instinct, c'est l'homme du premier mouvement; il a un savoir faire supérieur à celui de l'animal le plus élevé, mais la science abstrait, toutes les manifestations supérieures de l'intelligence lui sont entièrement inconnues. Mettez à sa place un savant, cet homme chez qui l'intelligence a atteint le plus grand développement dont elle est actuellement capable, s'apercevra assez nettement que l'instinct chez lui s'est effacé; de même qu'il est beaucoup moins capable de supporter les fatigues, de résister aux intempéries des saisons, de même, il ne pourra ni voir les traces de l'ennemi sur le sol, ni lutter de ruse avec les animaux. L'instinct a donc beaucoup diminué et a presque disparu chez cet homme à mesure que l'intelligence a grandi.

Théorie de Darwin

telle est la théorie ordinaire de l'instinct, c'est de beaucoup la plus répandue et la plus solide. Il n'est plus permis cependant d'ignorer que le Darwinisme a essayé de renouveler cette question.

Suivant Darwin et ses disciples, c'est seulement en apparence que l'instinct est inné, inaltérable, inextinguible; en réalité l'instinct est une acquisition faite à travers des millions de générations par l'expérience accumulée, l'hérédité, la sélection. Voici comment, à l'origine, les animaux primitifs, les protozoaires formés d'un tissu uniforme et dépourvus de système nerveux, n'avaient pas d'autres pouvoirs que de répondre par certaines contractions aux contacts du dehors. Peu à peu le progrès s'est fait; les ganglions et le premier système nerveux ont apparu. Les individus doués sous ce rapport ont plus souvent échappé aux dangers et se sont reproduits. Avec des centres nerveux de plus en plus grands est apparue l'intelligence qui a beaucoup servi à sa propre salut et à la propagation de l'espèce; car ce n'est pas seulement la force mais aussi la ruse qui sert dans la lutte pour l'existence. Ainsi de proche en proche les habiletés intellectuelles qui avaient fait le salut du père se sont transmises et germes aux descendants. De sorte que, de même que certaines formes organiques se sont finies par l'hérédité, de même aussi celle-ci a transmis certaines dispositions intellectuelles plus favorables: ce sont les instincts.

L'instinct est, il est vrai, inné chez tel individu naissant aujourd'hui, mais il a été acquis dans le passé de l'espèce et dans les précédentes générations d'ancêtres.

Les perfectionnements dont l'instinct est susceptible dans la vie d'un individu est trop minime pour qu'on puisse s'en apercevoir, mais en réalité, les êtres

Perfectionnements successifs



Exemples de modifications.

vont-elles se perfectionner avec une lenteur infinie dans le temps. De même aussi ils se modifient graduellement quand l'espèce est transportée dans de nouveaux espaces et dans de nouvelles conditions climato-
logiques.

Ainsi le castor qui fait sa digue et plaine lumière sur les fleuves de l'Amérique septentrionale est devenu enfonisseur sur les bords du Rhin où la population plus dense le menace davantage. De même encore le coriot a certainement modifié la manière de faire son nid. Actuellement il l'attache avec des brins de chaume travaillé, mais la géologie nous apprend que les coriots ont existé avant l'apparition de l'homme sur la terre, et par conséquent avant qu'il y ait eu du chaume travaillé. Il y a eu donc un temps où l'oiseau a appris à consolider son nid. Le premier fait qu'il était trouvé le fait, il a transmis cette habitude à ses descendants. C'est devenu un instinct.

Il existe une gradation dans la manière de faire les cellules pour le miel. Ainsi il est vrai que l'abeille les fait toujours de même; il existe des espèces plus perfectes, le bourdon, la mélipone du Mexique qui font des rayons beaucoup moins parfaits. La mélipone les construit mieux que le bourdon, mais l'abeille les fait encore mieux.

Que penser de cette doctrine?

C'est une nouveauté très intéressante et digne d'un examen sérieux; mais remarquons qu'elle n'est pas en désaccord avec notre théorie. Nous avons dit ce qui est l'instinct aujourd'hui, maintenant que le darwinisme aille plus loin, et cherche à expliquer la genèse de l'instinct, c'est une question toute autre et il faut lui savoir gré de l'avoir posée, et rendre hommage à sa sagacité ingénieuse cette hypothèse.

deux objections. 1^{re} la raison semble
choquée.

2^e difficulté de fait

Voici deux difficultés. 1^{re} ce qui a d'abord été
intelligence est devenu insensé, il est pro-
duit au passage du supérieur à l'inférieur.
cela choque la raison. On peut répondre
que rien ne prouve que l'instinct avec
sa régularité et sa infailibilité soit in-
férieur aux tâtonnements d'une intelli-
gence qui s'exerce. Si l'instinct est une
habitude acquise, on peut dire aussi que la
vertu est une habitude, si elle participe à
la spontanéité de l'instinct et qu'elle n
est pas moins supérieure à l'état de
lutte et de rechute.

Voici une difficulté de fait qui nous arrê-
te. on sait que chez les abeilles, il y a des
ouvrières qui n'ont pas de sexe et par con-
séquent ne se reproduisent pas. les acqui-
sitions qu'elles ont pu faire, doivent donc
être particularisées à la génération actuelle.
la reine et les quelques mâles qui se re-
produisent pourraient ils donner des
fautes qu'ils n'ont pas, car ils sont
pareseux et desœuvrés! Il est évident
que c'est impossible.

malgré tout ce qui doit d'hommage
au darwinisme pour les questions qui il
a soulevées, nous ne pouvons admettre
sa théorie sur l'instinct.

cf

H.M.



R. Bellamy

Consuetudinis magna vis est.
Cicéron
liv. II. 1^{re}

Philosophie 38^{me} leçon

Psychologie. (XXXII) De l'Habitude

L'instinct étudié précédemment est la première manifestation des caractères des êtres, vient ensuite l'habitude qui ressemble beaucoup à l'instinct; on pourrait la définir un instinct acquis.

L'habitude est une seconde nature.

L'habitude, du latin habitus, est une manière de se comporter qui paraît naturelle mais qui cependant se distingue de l'instinct en ce qu'elle est acquise. Une fois qu'elle est née, l'habitude est fatale et elle l'est d'autant plus qu'elle est invétérée. C'est donc une sorte de spontanéité naturelle quoique la nature n'ait pas seul contribué à la former. C'est ce qu'exprime admirablement le mot d'Aristote: *Εὐθὺς παρὰ φύσιν*

³¹ *ἢ τὸ φύσιν*, l'habitude est une seconde nature.

Définition proposée.

Nous avons critiqué avec soin de répéter une définition courante et commode, mais d'une exactitude insuffisante, suivant laquelle l'habitude serait la synthèse de la spontanéité et de la volonté. =

Elle est bonne parfois.

Il est certain que dans beaucoup de cas, elle est très cela; ce que l'on fait d'abord volontairement, avec réflexion et effort, on arrive bientôt à le faire sans peine, avec une facilité automatique et parfois même sans pouvoir avec les plus grands efforts s'empêcher de le faire. Une telle habitude est très, ce fait la volonté s'éteint et ^{et même} ~~est~~ ^{est} changée graduellement en spontanéité inconsciente. Ainsi il est très pénible de jouer du piano, de monter à cheval, la première fois que l'on essaye, surtout si l'organisme n'est plus souple, on fait les efforts des muscles et de l'attention qui saisissent ces exercices



cette définition est incomplète

viennent habitude ou les enlèvera avec une facilité croissante, sans peine, sans y songer.

mais cette définition qui rend si bien compte de certains cas n'est pas complète. La psychologie est, en effet, ne doit pas, suivant nous, s'occuper seulement de ces états de l'âme qui tombent très distinctement sous la conscience et sont accompagnés de réflexions claires, elle doit aussi tenir compte des états inférieurs, elle doit pénétrer le plus possible dans la région obscure de la demi-conscience. Or il y a des habitudes organiques où la volonté ne joue jamais le moindre rôle et il faut que notre définition s'applique à celles-là comme aux autres. Il y a aussi des habitudes psychologiques où la réflexion, la conscience et l'effort n'interviennent jamais, des habitudes qui se forment par la seule répétition, celles-là aussi la définition doit les faire mentionner.

Habitudes organiques

Parlons d'abord des habitudes organiques. Partout où il y a de la vie, de la spontanéité, il y a place pour l'habitude. Les corps bruts sont les seuls qui n'en soient aucunement susceptibles. Soulevons tous les jours un même bloc de pierre, quand vous l'aurez fait un milliard de fois, il n'aura pas plus d'aptitude à se soulever de lui-même à votre approche. Mais prenez tous les jours du même côté une branche de saule, sans aucun doute elle prendra l'habitude de pousser inclinée.

Voici le monde sait que dans les régions peu voisines de la mer, les arbres plantés à découvert et recevant librement les vents d'ouest, poussent dans la direction de l'ouest à l'est. La paille offre encore un exemple d'habitude chez les plantes. On sait qu'il faut du temps et des priations pour que la paille pousse sur le tronc, où

Acclimatation des plantes et des animaux

ou l'apporte. Elle commence par dépérir, puis elle s'acclimata.

L'acclimatation nous offre un exemple de habitudes organiques. Chez les animaux, il y a très une acclimatation des plantes mais elle est délicate et bornée par ce qu'il faut compter avec les lois physiques avec la gelée par exemple qui solidifie tous jours à la même température, la sem des mêmes plantes et les fait périr malgré l'habitude.

Les animaux au contraire, dit M. Claude Bernard, portent leur milieu avec eux, c'est le sang d'une température relativement constante, et beaucoup plus indépendante des influences extérieures. Le savant est venu à bout de faire entrer pour une grande partie, de la viande dans l'alimentation d'un lapin, quoique ce soit un herbivore. - les habitudes organiques sont très communes, on sait que la saignée répétée à intervalles égaux devient bientôt une nécessité absolue.

Loi générale des habitudes organiques.

Quelques variétés que soient les habitudes organiques, il y a une sorte de loi générale qui les gouverne toutes. C'est que l'habitude se contracte d'autant plus rapidement que l'organe procède par des transitions plus douces et plus graduées.

Preuve de cette loi

Cela ressort plus clairement de l'expérience suivante. Soient trois cloches contenant l'une, un litre d'air respirable; l'autre, deux litres; l'autre, trois litres. On met à la même heure sous chaque cloche un verrier. Le premier vit environ une heure après quoi, son milieu étant trop raréfié il meurt. Croirez-vous que le second vivra dans deux heures, le troisième dans trois? Pas du tout, ils mourront plus longtemps à mourir. Ainsi le second vivra environ deux heures et demie tandis que le troisième pourra vivre pendant cinq heures.



autre preuve

Autre expérience prouvant la même chose.
D'une jarce plus saisissante. Une linotte
est mise sous une cloche depuis une
heure, elle vit encore et paraît à peine
inconcommodée. Mettez y brusquement une
linotte qui a volé et plein air elle
meurt instantanément dans ce milieu
ou l'autre vivra encore quelque temps.
Cela ne prouve rien que les brusques
transitions désorganisent les corps et
amènent la mort.

Habitudes psychologiques

Mais quittons cette région inférieure et
considérons les habitudes vraiment psych.
logiques, c'est-à-dire dont la conscience
nous informe. Cepe. Général. Quand un
état de l'âme a été souvent répété, il pro-
duit une habitude. Il y a une profonde
distinction à faire. Dans l'état et question
il peut arriver: ou que l'âme soit toute
passive, ou qu'elle soit active. De là deux
lois toutes opposées.

1^{re} l'âme est passive

1^{re} les impressions que l'âme subit deven-
nent de moins en moins conscientes à me-
sure qu'elles se répètent; l'Habitude les
éteint et les fait passer, pour ainsi dire,
et dehors de la conscience. — Or ne peut-
on la passivité pres que absolue du moi dans
la sensation des agréables que nous cause le
froid et le chaud. Cependant tout le monde
sait que l'on s'y habitue et que l'on devient
insensible au froid et au chaud.

remarque

Il serait superflu de faire une restriction
relative aux lois organiques. Il n'a pas
été dit qu'il ne s'habituerait jamais
à recevoir des coups d'épingle et qu'il
s'en recevrait, plus on en souffrirait; c'
est que dans ce cas il y a lésion profonde et
détérioration de l'organisme.

Exemples moraux

Notre première loi n'est pas seulement
vraie dans les exemples physiques, elle l'est
aussi dans les exemples moraux — on s'ha-
bitue à la pauvreté, on arrive à s'y trouver
heureux; on s'habitue de même à la richesse,

aux grandeurs, ce qui fait qu'on ^{en} cherche toujours de nouvelles quand on a déjà, et que l'on est toujours mécontent de celle qu'on obtient.

On peut expliquer ainsi l'attachement des hommes aux peuples les plus desherités pour leur patrie. Ils y ont préféré la hutte enfoncée sous un climat glacé aux plus beaux palais de l'Italie. Montaigne est plein de remarques de ce genre, notamment dans le passage où il dit que son sachet de fleurs ne sert bientôt plus qu'à au nez de ses visiteurs.

Remarque.

Peut être cette même loi explique-t-elle la fragilité des affectations soudaines qui l'on subit sans s'en rendre compte et parfois même en dépit de la raison et de la volonté.

2^e États physiologiques

2^e Au contraire les états physiologiques dans lesquels le moi agit et déploie une grande énergie accompagnée d'attention et de réflexion, deviennent de plus en plus agréables, de plus en plus faciles et parfaits par l'habitude.

Cela découle de la 1^{re} loi.

Cela résulte en partie de la première loi car la pensée qui coûte un effort ou la subit sans la chercher, elle rentre donc dans les impressions où l'âme est passive, elle s'enroule donc par l'habitude. La fatigue musculaire qu'on éprouve après une première leçon d'équitation est dans ce cas. Les opérations vraiment actives, vraiment voulues avec réflexion et conscience, deviennent par l'effet de l'habitude d'une facilité croissante au point de paraître spontanées et naturelles.

Exemples physiques

La grande fatigue qu'il a fallu pour apprendre à lire, à écrire se change avec l'habitude en un véritable plaisir. Plus on fait d'efforts à l'origine et moins on devra en faire dans la suite. On est récompensé par la nature de la peine.



Exempl. moral.

qu'on a prise. Or on vient à faire très bien
très vite et avec une vive jouissance,
à qu'on a d'abord fait très mal, très
lentement et avec ennui.

Cela est très frappant dans la vertu.
C'est la habitude, en effet de se conduire
conformément à la raison. Cela coûte
beaucoup à l'origine, aussi la vertu est-elle
très méritoire. Au bout de peu de
temps cela ne coûte presque plus grâce à
l'habitude; on est récompensé de ses premières
luttres, par l'absence à peu près complète de
lutte dans la suite.

Le vice au contraire qui est l'habitude de mal
faire, devient la fatalité du mal, cela ne
compense pas la responsabilité; car cette fa-
talité dont on est dominé. On pouvait l'en-
fermer de nuit. C'est déjà une sorte de
condamnation.

Ainsi pour élever ses enfants, on doit leur
donner le plus possible de bonnes habitudes.
Comme c'est surtout dans la première en-
fance qu'on prend les habitudes, il
faut veiller à l'éducation. Montaigne n'en
raisonne de dire: «notre principal gouverne-
ment est aux mains de nos nourrices.»

5

VH

Psychologie (XXIII) . De l'activité volontaire et de la Personnalité.

attention, inreflective.

A propos de l'attention, nous avons déjà fait mention de la volonté, et disant que dans certains cas, l'attention résulte de l'application au vouloir. Il y a certainement des cas, nous ne l'avons pas vus, où l'attention n'est qu'une sensation d'une intensité plus grande, une véritable sensation sans forme. = (Condillac) lorsqu'on plante une épingle dans un de nos muscles, l'attention est attirée sans participation du vouloir.

attention volontaire.

Il y a beaucoup de cas où l'attention est volontaire et vient combattre l'attention involontaire et inreflective. Ainsi l'attention profondément réfléchie peut apporter une faiblesse d'échec à sa partie. lui faisait oublier l'attention tristement involontaire qu'il accordait à ses douleurs de goutte. C'est ainsi que les martyrs oublient leurs souffrances par la pensée de devoir accomplir, et l'attention qu'ils ont à ne rien faire pour marque une faiblesse indigne d'où la rendent tout à fait et insensibles aux tortures qu'on leur inflige.

Différents sens du mot volonté

Qu'est-ce donc que ce mystérieux vouloir qu'on appelle volonté? Le mot, en français a différents sens, qu'il faut distinguer. nous faisons un étrange abus du mot volonté. Ainsi on dit d'une chaise dont un pied est cassé qu'elle ne peut pas tenir debout, on dit d'un cheval rétif qu'il ne peut pas souffrir le cavalier. Le cheval effrayé peut franchir les haies. Dans tous ces cas la volonté philosophique



2

Vouloir est parfois synonyme de désir.

La volonté est subjective

Caractères du désir

naître à faire.

Il y a plus, l'enfant dit : je veux ce jouet, nous mêmes, nous parlons un langage analogue et nous disons : je veux ces pommes. Dans ce cas, le vouloir est synonyme de désirer, et nous avons vu que le désir et la volonté quoique philosophiquement voisins sont distincts.

En réalité, on ne veut pas ceci ou cela, on veut faire ceci ou cela, c'est une chose à constater et parlant de la volonté, elle ne sort pas de nous-même et s'exerce sur nos autres facultés. C'est un pouvoir profondément subjectif et qui peut fort bien ne pas se traduire au dehors, quand il se traduit c'est par des actes, soit un ordre, soit un mouvement.

Insistons sur la distinction très importante du désir et du vouloir. Le désir a les caractères suivants. Il est 1^o émotionnel ou affectif ; c'est un fait de la sensibilité ; et effet c'est un état de passion, un mouvement intérieur vers les objets de ses penchants ou de ses passions. 2^o Il est fatal, cela ne veut pas dire qu'on ne puisse y résister ; mais il est fatal et ce sens qu'on ne peut s'empêcher de l'éprouver. 3^o le désir trouble et remue l'âme.

Le désir quand on lui donne des épithètes, reçoit indifféremment ce trouble, on dit un désir ardent passionné. 4^o le désir est parfois irréfléchi, il peut tendre à une fin impossible à atteindre. On éprouve des désirs vagues, on voudrait parfois avoir des ailes. C'est cet état indéfinissable de l'âme qui s'appelle l'inquiétude.

Caractères de la volonté.

La volonté a ses caractères tout à fait opposés. 1^o Elle n'est pas émotionnelle, mais d'activité, on peut sans doute éprouver une

certainne émotion a vouloir. Mais dans ce cas, c'est un effet du vouloir qui n'est pas identique avec lui, tandis que le désir est une double émotion. - 2^e le vouloir n'est libre. - 3^e on lui se trouble, d. met la paix dans le désir et la science dans l'âme. - 4^e si l'oz peut désirer sans savoir quoi, oz ne peut pas vouloir sans savoir ce que l'oz veut. la volonté est réfléchie, consciente, libre, informée du but au elle tend.

Puisque la volonté est un fait sui generis et distinct du désir, étudions la, et voyons ce qui la constitue.

Nous pouvons prendre un exemple soit dans la littérature, soit dans la vie ordinaire. Dans la littérature le premier exemple qui vient à l'esprit est celui d'Auguste dans Cinna, ou de Rodrigue dans le Cid. Dans la vie pratique, on peut prendre ce qui se passe dans la conscience d'un homme d'état au moment où pouvant faire la guerre ou la paix il va se décider pour l'une ou pour l'autre.

Il y a quatre temps dans la volonté.

1^e Conception d'une ou plusieurs choses possibles entre lesquelles oz vaît pouvoir choisir. Par exemple étant ~~de~~ ^{de} hée à Auguste la conspiration de Cinna il peut d'oz qui le punir de la mort ou lui pardonner. - Quand le Cid veut 2 apprendre l'outrage qu'a subi son père, il sent aussitôt qu'il peut se battre pour lui ou au contraire s'abstenir. Enfin quand l'homme d'état se trouve en face d'une question politique il conçoit qu'il peut en sortir facieusement ou par la guerre.

3^e Délibération sur chacune des alternatives possibles. Aussitôt après la conception, oz délibère sur les raisons qu'il a d'agir ou de s'abstenir. Oz pèse chaque

Etude de la volonté

Quatre temps dans la volonté

1^e Conception

2^e Délibération



alternative, et examine toutes les conséquences probables et les compare aux conséquences de l'alternative proposée. - Si la punition, dit Auguste, ma colère sera satisfaite, mon autorité sera affirmée et mieux respectée. - mais pour toujours du sang. - Si je pardonne, et croira peut-être que c'est par faiblesse. mais quelle victoire sur moi-même! - le cid peut venger son père, mais Chimène est la fille du comte, - l'offenseur est le père de Chimène. - l'homme d'état aperçoit aussi toutes les conséquences bonnes et mauvaises de la paix et de la guerre.

1^{re} décision

1^{re} la volonté proprement dite qui n'a pas encore apparu, se montre après la délibération, il y a alors décision ou résolution. La balance penche décidément à droite ou à gauche. Les motifs se taisent et le juge prononce. La volonté joue ici le seul rôle; l'acte le plus essentiel du vouloir est donc la décision. - Auguste se décide à pardonner. le cid résout de se battre et l'homme d'état décide pour la paix ou la guerre...

2^{de} l'action

2^{de} A proprement parler la volonté est parfaite après la décision. En morale nous verrons que cela ne suffit pas tout à fait; d'ordinaire la résolution est suivie d'action. Ce n'est qu'aux actions que nous pourrions juger des décisions d'autrui. - C'est ainsi que Auguste pardonne; que Rodrigue tue le comte de Gormas; et que l'homme d'état donne définitivement ses ordres.

Remarque

Bien qu'il y ait apparence la volonté se trouve surtout dans la décision, elle se trouve déjà dans la conception. En effet sans le vouloir, dès qu'une alternative est conçue comme possible elle serait réalisée, sans délibération aucune.

Le vouloir se trouve aussi dans la délibération.

Sans lui des qu'un motif n'est pas fort frapperait l'esprit, l'action suivrait immédiatement sans qu'on pût en saisir un autre motif.

Enfin la volonté est très visible dans l'action. Pour la comprendre, on n'a qu'à penser à ce qui se passe dans le cœur d'Auguste, voyant devant lui César, et songeant à sa misère. Quel effort ne faut-il pas pour qu'il reste calme et maître de lui!

Question de la volonté libre réservée.

Nous démontrerons dans la prochaine leçon que la volonté est libre. C'est là une question très importante et qui demande un long examen. Mais nous pourrions conclure dès ici par quelques mots sur la personnalité.

De la personnalité

Qu'est-ce qu'il faut être une personne? Plusieurs choses, mais par dessus tout la volonté. Le type de la personne c'est le moi. Aussi peut-on dire avec raison: J'appelle personne n'importe quel être capable de s'affirmer au milieu des êtres de l'univers; de se poser comme une réalité substantielle et une cause.

Definition de la personne.

Or le sentiment clair de nous mêmes, quand le avons nous? Surtout avec la volonté. Mame de Miraz l'a bien fait voir. C'est dans la conscience de notre énergie propre, agissant avec délibération que nous nous sentons surtout nous mêmes.

Ainsi ce n'est pas dans la perception extérieure ni parfaite ni imparfaite qu'on trouve la personne, car qui possède l'adorat du chien, la rue de l'âne, ce n'est pas nous plus la mémoire, ni l'imagination, ni l'association des idées, car il est très difficile de dire de finir à quel degré de l'échelle des êtres appartiennent ces facultés. Les animaux supérieurs les possèdent parfois à un degré remarquable; qui reconnaît son chemin comme un chien?



une personne possède la conscience, la
raison et la volonté.

ce qui fait une personne, c'est la conscience
claire et réfléchie de soi-même. Mais les
êtres qui ont cette conscience ont aussi
la Raison; ils sont capables d'abstraire
et de généraliser, et quand ils agissent,
c'est en conformant leur action à ce que
leur raison leur montre comme le
meilleur. Donc une personne est un
être qui possède la conscience, la raison
et la volonté.

§

WJ

R. Bellamy

Philosophie 40^{me} leçon

La liberté est une sorte de royauté naturelle que Dieu nous a donnée sur nous mêmes pour nous gouverner suivant ses ordres.

Feuilly
II^{me} lettre sur la métaph.
III. II.

Psychologie [XXII]. De la liberté et du Fatalisme en général.

Importance de la question.

En énumérant les caractères de la volonté, nous avons dit qu'elle se croit libre. C'est elle réellement, voilà quelle est la question que nous allons étudier; question d'une extrême importance, non seulement à cause des innombrables volumes que les philosophes ont écrit sur ce sujet, mais encore parce que la destinée humaine est toute différente suivant que l'homme est libre, par suite responsable de ses actes, susceptible de moralité, ou ramené à une fatalité absolue.

Plan de la leçon.

Voici le plan que nous suivrons dans l'étude de la liberté. Nous dirons d'abord ce qu'on entend par là. Il y aura ensuite deux choses à faire: 1^{re} prouver directement et pour notre compte qu'elle existe et en donner des raisons. Ces preuves se rangeront suivant trois chefs, 2^e ensuite examiner la doctrine contraire et ses raisons.

Définition du fatalisme.

On appelle fatalisme la doctrine de ceux qui ne croient pas à la liberté humaine, et suivant lesquels toutes nos résolutions libres sont l'œuvre d'un fatum, c'est à dire de l'aveugle nécessité. Il y a trois sortes de fatalisme, d'où il suit que cette étude comprendra trois parties.

Dans l'intervalle et avant d'entrer dans l'examen détaillé des systèmes fatalistes nous dirons ce qu'est le fatalisme en général, sur quoi il repose et les raisons qui semblent le condamner a priori. Pour alléger la prochaine leçon, qui serait très chargée en l'abondance des objections fatalistes, après avoir prouvé la liberté



difficulté de prouver la liberté d'action

Définition de la liberté.

trois sortes de preuves

nous dirons quels sont les caractères généraux et les dangers de la doctrine qui la nie.

Qu'appelle-t-on liberté? Il ne s'agit pas ici de la liberté d'action qui serait très difficile à démontrer et qui est très rarement réalisée. En effet quel est celui qui peut être sûr d'agir librement? Quel est l'homme qui n'est pas obligé de compter avec les circonstances, les nécessités de la vie, les ménagements qu'il doit à autrui, bref avec toutes les petites courbantes et les liens de la vie sociale?

La liberté d'action n'est donc pas ce qui, ce qu'il s'agit de prouver, et ce qui importe réellement à la moralité humaine c'est la liberté d'intention, la liberté du vouloir.

J'appelle liberté, du moins je conçois sous ce nom le caractère de l'activité qui se déterminerait par elle-même et par elle seule indépendamment de toute contrainte extérieure.

Cette liberté là on pourrait la posséder alors qu'on serait dans les fers; dans ce cas, on est empêché d'agir mais on ne peut pas de manière des furies, et de prendre pour quand on sera libre, telles ou telles résolutions.

L'homme est-il donc libre de ses intentions? nous répondons oui. Il y en a des preuves de trois espèces: (A) Preuves directes dues au témoignage de la conscience; (B) Preuves de fait, c'est à dire reposant sur des faits venant à l'appui de cette conviction primitive; (C) enfin Preuve morale, c'est à dire reposant sur notre sentiment intime de l'obligation morale. Cette dernière preuve est due à Kant.

Nous allons par conséquent voir chacune de ces preuves.

(A) Preuve directe

A) Cette preuve est très simple, et malgré cela c'est presque la plus forte. Je me crois, je me sens libre, au moins de mes intentions - ma conscience me fait entrevoir dans un cas donné plusieurs résolutions possibles et m'apprend que je puis choisir entre elles. Nul système philosophique ne saurait ôter à l'homme cette conviction qu'il est libre de son choix. Car la conscience n'est pas seulement pour nous apprendre les états nécessaires de notre âme, elle nous donne aussi le sentiment de notre énergie propre, c'est à dire qu'elle nous informe que notre activité nous appartient et que nous pouvons vouloir ceci ou cela.

Objections de Hobbes et réponse

Le vaig Hobbes prétend-il que cette conviction ne se trouve ni chez l'idiot, ni chez l'enfant ni chez le vieillard. Nous répondrons deux choses, 1^{re} quand on étudie l'homme, on étudie l'homme fait et non l'enfant et le vieillard, ni à plus forte raison l'idiot qui est dans un état anormal; 2^{de} Il n'est pas du tout vrai, d'ailleurs que l'enfant, l'idiot, le vieillard se croient moins libres que les autres hommes; au contraire, on peut remarquer que les êtres qui réalisent les moins libres se croient les plus libres de tous; car dans leur ignorance, ils ne soupçonnent aucune des fatalités que la science nous révèle.

Nous nous sentons libres:

1^{re} dans la conception

Peut-on venir au détail, nous nous sentons libres dans chacune des quatre temps qui composent la volonté; (A) dans la conception même des actes possibles, nous nous sentons libres de choisir entre ces actes et nous usons de notre liberté pour suspendre notre résolution, autrement dit qu'un acte serait conçu, il serait réalisé.

2^{de} dans la délibération

Nous nous sentons libres (B) dans la délibération que nous faisons durer le temps



que nous voulons. Invoquent-ils nous arrivent de trouver une raison très forte et pourtant d'y résister, nous donnant du temps pour en mieux examiner.

(1^{re}) dans la décision

(1^{re}) nous nous sentons libres dans la décision. Quand nous disons certainement je ferai cela, il serait absurde de prétendre que ce n'est pas nous mêmes qui le voulons et le décidons.

(2^e) dans l'action

(2^e) dans l'action même nous nous sentons encore libres de réaliser notre décision de telle ou telle manière, ou de recourir sur elle. Que de fois nous est-il pas arrivé qu'au moment d'accomplir une action, quelquefois même au milieu de l'accomplissement, nous nous sommes tout à coup ravisés et nous pris une autre résolution.

ce n'est pas une illusion universelle.

Maintenant dira-t-on que cette croyance en notre liberté est une illusion universelle? Nous répondrons en faisant appel au principe de raison suffisante. Ce serait en effet la raison suffisante de cette illusion aussi répandue, aussi répandue, si ce n'est il n'y a pas beaucoup plus simple de dire que cette croyance est un sentiment juste de la réalité?

Remarque

Les fatalistes les plus décidés avouent eux mêmes qu'ils ne peuvent se défendre de ce sentiment de leur liberté. Ils sont les premiers à s'indigner quand on les offense, les premiers à réclamer au nom du droit et de la justice; ils oublient que si leur système est vrai, il n'y a ni droit, ni justice car tous les actes sont nécessaires.

(B) preuves de fait.

(B) L'homme pense, sent, parle et agit; par sa pensée, sa sensibilité, son langage, ses actes. L'homme affirme de la manière la plus éclatante sa liberté. Un être intelligent a-t-il agit après délibération, aussitôt nous jugeons son acte

5
soit un mauvais et nous appelons honnête
ou malhonnête, l'homme qui l'a fait.
Dans le premier cas nous lui donnons
toute notre estime, notre sympathie
affective, parfois même notre ad-
miration enthousiaste et tous nos
éloges. - Dans le deuxième cas nous l'
accablons de notre mépris, nous avons
de l'aversion, de la haine et de l'in-
dignation contre lui.

Dans nombre de cas, nous faisons pas-
ser dans les actes ces pensées et ses sen-
timents. Un homme est appelé devant
les tribunaux ou fait des enquêtes sur
ses intentions, ou le punit si elles
sont mauvaises, ou l'acquitte si elles
sont bonnes. Bien plus quand c'est
nous mêmes qui avons agi libre-
ment nous éprouvons suivant le
cas du contentement moral, la
plus douce satisfaction possible,
ou big des remords, la plus poignante
des douleurs, car elle tient au mépris
de nous mêmes, c'est une protestation
de la raison ou nous.

Thèse tirée du principe de Raison
suffisante.

Qu'est-ce que cela prouve ? Que nous
sommes réellement libres dans nos
intentions, sans quoi notre raison
est bouleversée et le principe de Raison
suffisante est plus violé que
jamais. Car estimer un homme, l'
aimer, l'appeler honnête sur une
action qu'il n'a pas pu ne pas faire,
c'est une absurdité. C'est comme
si on appelait honnête l'eau qui
coule, l'arbre qui pousse droit,
mépriser, haïr, flétrir un homme
(nous mêmes surtout), le punir de-
vant les tribunaux, c'est une absur-
dité plus triste encore dans l'hypo-
thèse du fatalisme. Ce serait punir un
bonhomme pour n'être pas né droit, la
ciguë parce qu'elle empoisonne.



C) Preuve morale

C) la preuve morale est la plus forte de toutes, parce qu'elle est due à Kant, le philosophe qui dans la pleine maturité de son génie, dans un livre admirable (critique de la raison pure) a nié sans réserve toutes les croyances métaphysiques et notamment la liberté et a écrit cette phrase : la liberté est impossible à prouver, la raison humaine est impossible à ~~per~~ concevoir et théoriquement rien ne dit que ce ne soit une pure illusion. Et bien, ce même philosophe, sept ans plus tard dans un nouvel ouvrage (critique de la raison pratique) nous restitue ce qu'il a nié précédemment et affirme que la liberté est réelle et ne peut pas être une illusion, sur quelles preuves se fonde-t-il pour cela la voici :

l'obligation implique ^{l'existence} de la nécessité la liberté

Je me sens obligé de faire certaines choses et d'en éviter d'autres ; mais être obligé de faire une chose, ce serait un moyen sans lequel on n'était pas libre de la faire. L'obligation implique de toute nécessité la liberté. L'homme est donc libre, c'est un postulat de la raison pratique, c'est une conséquence nécessaire de ce fait qu'il se sent moralement obligé.

Remarque

Cette preuve joue un grand rôle en morale, inutile donc d'y insister, faisons seulement remarquer que de la part d'un sceptique décidé comme Kant, elle n'est pas suspecte, et qui si ce grand esprit ne l'avait pas trouvée très forte, il ne s'y serait pas arrêté. —

Celles sont les preuves de la liberté. Le fatalisme que l'antiquité aimait assez, joue un assez grand rôle dans la littérature grecque. Les anciens qui n'étaient pas savants à notre manière, n'auraient pas donné au fatalisme une

Le fatalisme actuel.

Pest-oz réputer une doctrine par ses
conséquences ?

forme abstraite. Habitué à tout per-
sonnifier, ils se seraient fait une divi-
nité se jouant de l'homme et de sa
destinée.

De nos jours, le fatalisme est surtout
la doctrine des savants, des physiolo-
gistes, des hommes habitués à étudier
les mille et mille causes qui influent
sur ~~toute~~ détermination à notre égard
et même sur notre liberté, comme
les maladies les boissons etc. Mais,
nous en verrons le détail dans la
leçon prochaine.

Contenons nous ici d'opposer au fatalisme
des considérations générales dont il est trop
oublié. Car, il n'est pas absolument
philosophique de réputer une doctrine par
ses conséquences. En effet, l'esprit philoso-
phique consiste à chercher la vérité et à l'
accepter toute qu'elle soit, quelles qu'en soient
les conséquences. Les trois quarts du temps
quand on répute une doctrine par ses con-
séquences, on le fait de deux manières. 1^{re} En
donnant à cette doctrine de prétendues con-
séquences qui n'en découlent pas; 2^e En pro-
nant pour accordées certaines prétendues
vérités que ces conséquences n'auraient,
mais qui ne sont pas du tout incontes-
tables. De sorte qu'il semble répéter le
vieux sophisme spirituellement revêtu par
Nicolas: « Si cela était, je ne serais pas un
habile homme, or je suis un habile
homme, donc cela ne peut pas être ».

Néanmoins quand une doctrine a
véritablement des conséquences véri-
tablement funestes à des vérités
bien acquises, alors on peut se mon-
trer très sévère pour cette doctrine
et s'en défier a priori.

Or en examinant le fatalisme on
voit qu'effectivement ses conséquences
véritables sont véritablement funestes
à toutes les vérités auxquelles nous



sommes le plus attachés. Nous pourrions
donc lui opposer ses conséquences. Nous
nous bornons à les énoncer, l'étude
détaillée du fatalisme étant l'objet d'
une leçon à part.

Le fatalisme est trop commode, il sup-
prime la moralité, il supprime toute
les libertés politiques et sociales, ~~et~~
auxquelles, chose curieuse, les fatalistes
sont les plus attachés des hommes.

§

17/11

Psychologie (XXX) - Examen du fatalisme sous ses différentes formes.

Si tristes que soient les conséquences du fatalisme puisqu'il supprime la moralité et toutes les meilleures tendances de l'homme, il n'est pas réfuté pour cela. L'esprit philosophique veut qu'on accepte une doctrine quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle ne puisse la réfuter; voyons donc si on peut réfuter le fatalisme.

Trois sortes de fatalismes.

Il y a trois sortes de fatalisme parce qu'il y a trois objections possibles contre la liberté humaine. 1^{re} l'objection théologique qui nie la liberté de l'homme c'est le fatalisme théologique. - 2^{de} l'objection psychologique tirée de l'influence déterminante des motifs et donnant lieu à cette espèce de fatalisme nommé le déterminisme. - 3^{de} l'objection physiologique tirée de l'influence du physique sur le moral. C'est un déterminisme plus profond et plus redoutable.

Examinons chacune de ces objections, chacune de ces fatalismes; nous allons exposer chacune d'eux et en faire ensuite l'examen critique.

1^{re} Objection théologique

1^{re} L'objection théologique est tirée de la préscience divine. S'il y a un dieu, il est certain, en effet, que par définition, il sait tout, sing il serait limité et nous parait. Il sait donc non seulement le présent et le passé mais aussi l'avenir. Il sait à l'avance ce que je ferai dans dix ans aussi bien que si je l'avais fait; je ne puis donc pas le faire autrement, sing je le ferai ne tromper, ce qui est absurde. Il est donc nécessaire que je fasse ce que Dieu



Réponse

prévoit que je ferai. La liberté est donc
un vrai mot.

Que répondre à cela? nous avons mis
cette objection la première, comme étant
la moins forte malgré son apparence re-
doutable. En effet nous n'avons pas encore
démontré l'existence de Dieu et ses
attributs. Cela se fait en théodicée; nous
pourrions donc opposer ici une fois de
plus, revenir à cette objection et déclarer que
la liberté étant prouvée, on ne peut pas
lui opposer ce qui n'est pas prouvé. Mais
renonçons à cette réponse trop commode.
Il est certain que Dieu une fois connu,
ne peut pas ne pas être informé de l'ave-
nir, autrement il serait à peine plus
parfait que nous. Voyez donc ce qui ont
essayé de répondre les théologiens qui se
sont occupés de cette question. Car c'est là un
des principaux points dont le moyen
âge se soit occupé. Voici par ordre de
forces les différentes réponses proposées
contre le fatalisme théologique.

(1) Athéisme. Gauséisme.

On peut d'abord nier un des deux termes
pu'il s'agit de concilier. L'athéisme
nie Dieu; dès lors il n'est plus embarrassé
de défendre la liberté. Surversement
le Gauséisme plein de Dieu et de
sa toute puissance nie la liberté
humaine. Le mot de Malebranche
résume cette question. = l'homme s'
agit, Dieu le mène. = Mais il est
par trop commode de nier un des termes,
c'est ne pas résoudre le problème,
mais le supprimer.

(2) Liberté perdue au jour du péché.

D'autres théologiens disent que la li-
berté donnée à l'homme à l'existence
a été perdue au jour du péché. C'est
une solution naïve et peu profonde.
Si la liberté a été perdue nous ne
la possédons plus; or justement ce
qu'il s'agit de démontrer ce que nous
l'avons.

(4) Contemperation. avarité prévenante.

critique

(5) science moyenne

critique

(6) pré-détermination physique

Vient ensuite la doctrine de la Contem-
pération, ^{cette} de la avarité prévenante, ^{cette} de
la dilection victorieuse. Ce sont des
doctrines semblables qui reviennent
toutes à ceci : Dieu nous a fait
libres, cela ne l'empêche pas de nous
faire faire ce qu'il veut. Comment
cela ? En réglant nos penchants comme
il le veut, et nous attirant plus ou
moins au bien ou au mal, et nous fai-
sant prendre un plaisir plus ou moins
vif à faire telle ou telle chose.

Mais ces doctrines pechent et de deux points.
D'abord elles font Dieu responsable de
tous nos actes, puisqu'elles le ramènent
au rang de tentateur. Ensuite de
deux choses l'une : Ou bien, Dieu est
sur que nous céderons à ses sollicita-
tions, et alors nous ne sommes pas
libres de n'y pas céder ; ou bien, nous
sommes libres d'y résister et alors
Dieu n'est plus sur de ce que nous
ferons. Donc cette doctrine, voulant
sauver tout, compromet tout : la pré-
science divine et la liberté.

La doctrine de la science moyenne ou
conditionnelle consiste à dire que
Dieu sachant les circonstances où nous
serons placés, les motifs qui nous
solliciteront, sait et moyenne et
peut prévoir l'usage que nous ferons
de notre liberté.

La critique est fort facile. La science
moyenne diffère beaucoup de la science
parfaite, elle est donc indigne de Dieu,
l'être absolu. Or le réduit à faire des
calculs plus ou moins heureux. Si
nous sommes libres, il peut se trou-
ver dans ses calculs ; si Dieu ne peut
se tromper, nous ne sommes pas du
tout libres.

St. Thomas et plus tard Bossuet dans
son traité du libre arbitre, ont proposé



la doctrine de la prédétermination physique
mais cette doctrine malgré ses apparences de
rigueur, ne vaut guère mieux que les pré-
cédentes. Elle consiste à dire : Dieu qui a tout
créé, a fait la liberté, il sait donc l'usage
que nous en ferons, il le sait parce que les
mots qui nous font agir dépendent de lui.
Il dépend de lui de nous mettre dans telle
ou telle situation, de nous faire voir tel
ou tel avantage à ceci ou à cela, par consé-
quent de faire indirectement par nous en-
suite à faire librement ce qu'il a dé-
cidé que nous fassions.

critique

Doctrine subtile, mais de l'aveu même
de Bossuet insuffisante. En effet si Dieu
nous prédétermine absolument et de
façon à être sûr de son fait, nous ne
sommes pas libres. Il pourrait sans doute
et pas nous donner la liberté, mais du
moment qu'il la donne, elle doit être
entière. Je suis libre de ne pas faire
un cercle, mais du moment que j'en
fais un, je ne suis pas libre d'empê-
cher que tous les rayons soient égaux et
que le diamètre soit égal à deux des
rayons.

(3) Explication de la liberté

Leibnitz a proposé sur ce point une ex-
plication meilleure. Disant lui, le mot
préséance est mauvais, c'est pourvue
qu'il faut dire. En effet pour Dieu, il n'y
a ni présent, ni passé, ni avenir, or
ne peut donc pas dire qu'il prévoit, mais
qu'il voit tout, qu'il sait tout. Il voit
l'avenir exactement comme le présent.
Ce que nous ferons dans vingt ans, il
nous voit et sait de le faire sans que
cela nous empêche de le faire librement
pas plus que nous n'empêchons un cheval
emporté de tomber dans un précipice,
lorsqu'en de notre fenêtre, nous le voyons
tomber dedans. Il ne faut donc pas dire
que nous faisons une chose parce que Dieu
voit que nous la ferons, mais que

Critique

Solution de Bossuet.

il la voit parce que nous la faisons. Un spectateur au théâtre ou à son balcon est bien certain de ce qui se passe sous ses yeux, mais il ne le nécessaire pas pour cela. De même Dieu est bien certains de nos actions futures, mais ne nous contraint pas.

Cette réponse malgré sa force laisse encore quelques obscurités. En effet à mon point de vue ce que je ferai dans dix ans n'est pas encore fait et je crois pouvoir empêcher que cela se fasse. Par conséquent s'il est vrai que Dieu sache maintenant comment je ferai, il n'est pas vrai du tout que je puisse m'empêcher de le faire, donc je ne suis pas libre.

Bossuet a encore proposé sur ce sujet la solution la plus sage, et refusant de résoudre une question qu'il déclare insoluble. Je ne vois, dit-il, aucun moyen de concilier la prescience et la liberté. Mais ma raison m'assure de l'une et ma conscience de l'autre. Par conséquent je dois rester fermement attaché à toutes deux. L'incertitude n'est pas nécessairement l'inconciliable. Quand je tiens les deux bouts d'une chaîne, j'ai beau ne pas apercevoir les anneaux intermédiaires, ce n'est pas une raison pour lâcher les deux bouts.

2^e Objection psychologique

2^e L'objection psychologique. Donne lieu au déterminisme. Quand l'homme se détermine d'une façon qu'il croit libre, c'est toujours après examen de certains motifs, c'est toujours le plus fort qui l'emporte. La décision est donc la résultante du combat que des motifs se livrent entre eux, résultante tout à fait mécanique, car l'âme humaine est à l'égard des motifs, comme la balance à l'égard des poids. Elle penche.



du côté où se trouve le poids le plus fort. Elle est déterminée nécessairement à pencher de ce côté.

(1) Girouettes de Bayle.

Bayle est un des premiers déterministes. Dans son dictionnaire il compare ~~l'homme~~ à une girouette. Nous sommes des girouettes sensibles et intelligentes; nous désirons tourner de tel côté, si au même moment le vent nous y pousse, nous nous figurons naïvement que c'est notre désir qui a tout fait. En réalité, c'est le vent.

critique.

Éliminons d'abord cette théorie, qui confond le désir avec la liberté. Elle repose donc tout à fait sur une fautive psychologique.

Vicnment à présent deux essais de rectification que nous ferons contrastes pour les éliminer l'une après l'autre nous verrons ensuite la solution que nous acceptons.

(A) Liberté indifférente

La première des deux doctrines est celle de la liberté indifférente ou exclibé. C'est ce que Kant et l'éclaireur condamnent et repoussent le nom de libre arbitre ou de caprice.

En effet plusieurs philosophes effrayés de la force de l'objection déterministe ont cru y échapper en disant que ce ne sont pas les motifs qui nous font agir, qu'il y a beaucoup de cas nous agissons sans motifs et que nous nous décidons en faveur de certaines actions qui nous sont complètement indifférentes. Par exemple, dit Thomas Reid, il m'est très indifférent de lever le bras ou de ne pas le lever, si je le lève c'est donc librement et sans motif. Il m'est très indifférent de prendre dans ma bourse telle ou telle pièce. La preuve que je m'is libre, c'est que personne n'oserait parier contre moi que je prendrai celle-ci et non celle-là.

Critique. L'âne de Buridaz.

Cette doctrine est vieille. on la trouve déjà au moyen âge dans la célèbre fiction de l'âne de Buridaz. Soit un âne entre deux bottes de foin, à égale distance de l'une comme de l'autre, sans aucune différence entre les deux bottes. L'âne ira à l'une ou à l'autre, ce sera librement, car il n'aura pas plus de raison pour aller d'un côté ou de l'autre.

Si l'homme agissait seulement pour ~~un~~ ^{un} motif d'agir, il n'agirait pas du tout dans ce cas où nul motif ne le pousse d'un côté ou d'autre. L'âne de Buridaz s'abstiendrait. Or il ne s'abstient pas, donc il y a liberté indépendante de tous motifs.

Cette façon d'échapper au dilemme n'est fort peu satisfaisante. En effet, si elle prouverait quelque chose le dernier exemple prouverait la liberté de l'animal aussi bien que celle de l'homme. En voulant trop prouver, elle ne prouve rien.

En effet si nous n'étions libres que dans des cas analogues à ceux qu'on vient de citer, c'est à dire, dans les cas d'indifférence absolue; cette liberté ne nous importerait guère. Ce n'est pas alors que nous nous croyons libres et que nous venons à l'être, c'est au contraire quand nous agissons en connaissance de cause, et avec réflexion. En deuxième lieu, il n'est pas du tout démontré qu'il y ait des cas de complète indifférence; s'il y en avait, la liberté serait sans importance. En effet nous croyons que l'âne est indifférent, mais ce n'est pas probable. Il a d'abord une ^{belle} grande raison de manger l'une ou l'autre, c'est qu'il a faim. En suite, il ira probablement vers celle qui

Il n'y a pas d'absolue indifférence



est à droite; car ordinairement guide par l'homme, il a l'habitude de fléchir à droite comme lui. Tout est vraisemblable sans l'indifférence absolue. à plus forte raison quand on passe à l'homme.

Pour prendre une quinzaine plutôt qu'une autre, j'ai mille raisons; on se prendrait la plus proche de moi, ou la plus brillante. Pour lever mon bras ou le laisser au repos, j'ai des raisons ne serait-ce que celle d'affirmer avec énergie.

Personne ne voudrait parier contre moi, que je ferais ceci plutôt qu. cela. Cela ne prouve pas du tout qu'on me croit capable d'agir sans motif, au contraire. On croit que le désir de gagner, pourrait être un motif assez fort pour que je me détermine même dans le sens le plus imprévu.

En résumé, la liberté d'indifférence est donc une fiction philosophique sans valeur. Elle a été inventée pour sauver la liberté humaine compromise par le déterminisme. S'il n'y avait pas d'autres moyens d'échapper au déterminisme, il serait très puissant, car quand nous aurions cette liberté, ce ne serait pas celle que nous désirons, de plus, il est fort douteux que nous l'ayons.

Jouffroy prétend qu'il ne faut pas confondre le motif et le mobile. Parmi les raisons qui nous font agir, il y a des réflexions, des calculs, ce sont les motifs, d'autres sont spontanées, irreflexives, ce sont les mobiles. (Jalousie, colère.) Entre les motifs et les mobiles pas de communes mesures; ce sont deux choses hétérogènes. Demandez quel est le plus fort d'un motif ou d'un mobile, c'est comme si on demandait quel est le plus grand d'un kilogramme

Résumé

(f) Théorie de Jouffroy

ou d'un kilomètre. Une telle comparaison est impossible.

Par cette subtile analyse psychologique, Gouffroy croit échapper au déterminisme. C'est à dire à la doctrine qui prétend que nous cédons au plus fort de tous les motifs.

Mais cette une tentative infructueuse. En effet, quand on délibère, le motif et le mobile se ressemblent fort dans l'esprit qui examine. Du moment qu'on a le sang froid de réfléchir, de délibérer (et c'est dans ce cas seulement que nous nous sentons libres) c'est qu'on regarde le sang froid même le plus entraînant des mobiles, et dès lors il ressemble tout à fait à ~~un~~ motif réfléchi. Réciproquement les motifs n'auraient plus du tout d'influence sur nous, s'ils ne parlaient qu'à notre entendement et pas à notre sensibilité. Pour que je fasse une chose, il faut qu'elle me plaise et me tente à quelque degré. Les motifs, les plus abstraits ne prennent d'influence qu'à condition de ressembler grandement à des mobiles.

Essai de solution.

Voici enfin comment on peut essayer d'échapper au déterminisme. Le motif le plus fort, cela veut dire celui que nous faisons tel par notre volonté libre. Ainsi le gain de cinq francs paraît devoir être un motif beaucoup plus faible qu'un gain de mille francs; se peut cependant l'emporter de beaucoup. Il peut même arriver qu'une grande perte soit préférée à un gros gain. Que devient alors la comparaison de la balance? On n'a jamais vu de balance se donner du temps pour réfléchir et renvoyer sa décision.

Nous voyons bien ce qu'on peut dire, lorsqu'un gain de cinq francs l'emporte sur mille, c'est que du côté le plus faible intervient



les considérations morales, l'amour propre, le souci de l'honneur. et tous ces motifs sont très forts; mais ils semblent tous moins; leur obéir ce n'est pas obéir à une personne étrangère, à une contrainte extérieure, c'est obéir à moi-même. Nous savons bien que la vertu l'emporte d'un grand poids dans l'esprit d'un honnête homme et qu'il est bien porté à entendre la voix de sa conscience, mais c'est encore lui-même, c'est être aussi libre que possible, car ce qui consiste la liberté? Ce serait une grossière illusion de croire qu'elle consiste à agir sans rime ni raison, ce serait l'absurdité et non la liberté. Si donc elle consiste à agir pour des raisons, il est évident qu'il est d'autant plus libre qu'il a agi pour des raisons plus intimes plus personnelles, par conséquent d'autant plus libre qu'il obéira davantage à sa raison.

Idéal de la liberté.

Quel est l'idéal de la liberté? Demandez-leur. C'est d'agir conformément à la raison, et rien qu'à elle, et tenant aussi peu de compte que possible de toutes les sollicitations extérieures. Être libre est bien.

Objections et réponse

Mais pourtant, dit-on, il ne peut pas faire le mal, il est forcé de faire le bien. On dit souvent, mais il n'est pas forcé par une contrainte physique; il est forcé par la force même de sa nature, par son essence même. En faisant le bien, il le fait avec une suprême liberté, si qu'il ne peut faire autrement.

Le plus libre des êtres après Dieu serait le sage qui, à toute occasion obéirait le moins possible aux sollicitations, aux menaces, et le plus possible à sa calme et saine raison.

Dire que le sage est moins libre que le
 fou parce qu'il ne peut pas faire tout
 ce qui lui passe par la tête, ce serait
 enouer une erreur insoutenable. Le
 moins libre serait certainement le
 fou jusqu'il obéit à toutes les fatalités
 qui l'étreignent. Le seul libre serait le
 sage, car ne obéir qu'à soi c'est être
 libre par définition. = ~~être~~ déterminé par
 la raison du meilleur, c'est être le plus
 libre. = Lorsque on se détermine ainsi, on
 a l'âme remplie d'une joie supérieure.
 Voilà la vraie réponse au déterminisme
 c'est celle qui est développée avec une
 force nouvelle dans le livre de M^r
 Comille = la liberté et le déterminisme =
 Il y a une grande nombre de remar-
 ques excellentes, par exemple, la seule
 idée que nous avons de notre liberté suf-
 firait pour être libre, parce que plus on
 se croit libre et responsable, plus on se
 surveille soi-même, plus on réfléchit
 à ce que l'on fait, plus on n'y vient à
 n'agir qu'avec toutes circonstances que pour
 des bonnes raisons.

3^e objection physiologiste.

L'objection physiologiste a donné lieu
 au matérialisme. Nous voilà par-
 venus à la plus formidable des objec-
 tions faites contre la liberté. La voici.
 Nos actions que nous croyons libres
 par une singulière illusion sont
 fatalement déterminées par mille
 raisons physiques et organiques qui agissent
 à notre insu et nous mêmes.
 Spinoza dans son Ethique avait déjà
 vu cette objection. Je vais me promener,
 dit-il, et je crois que c'est librement,
 mais je ne sçais pas que mille petites
 causes m'y poussent malgré moi et
 me forcent à vouloir nécessairement
 cela plutôt qu'autre chose. Il fait beau,
 par la fenêtre m'arrive l'air frais et par-
 fumé qui m'excite le sang et par là tout

l'organisme. Le chant des oiseaux, le bruit
des voix joyeuses suscitent en moi, ~~de~~
l'état vague, mille associations d'
idées qui me mettent dans une excita-
tion croissante et qui me font partir
d'une façon automatique au fond, mais
que je crois libre, dans mon ignorance
de toutes les petites causes qui nous ont
détournés.

Cette même opinion a été enouée avec
une force de plus en plus grande par
toutes les écoles matérialistes contempo-
raines. Bientôt plus, c'est l'opinion, de la
plupart des savants, des physiologistes,
des médecins, habitués à considérer l'
effrayante influence du physique sur le moral
sans s'occuper suffisamment de celle du
moral sur le physique.

Phrénologie

Nous ne dirons rien de la phrénologie
qui prétend que l'organe a trait avec la bonté
de tel crime ou de telle vertu, et que l'organe
est prédestiné par conséquent à faire
un honnête homme ou un scélérat. La
phrénologie est reniée par les savants et
l'organe s'accorde à dire qu'elle est allée bien
coup trop vite et beaucoup trop loin dans
la localisation cérébrale des facultés.

C'est au fond une doctrine analogue que
celle beaucoup plus scientifique et beau-
coup plus profonde de l'hérédité psy-
chologique.

Hérédité

Pourriez-vous contester en effet, que de même
que les enfants en naissant ressemblent
au physique à quelques uns de leurs
parents, de même aussi, ils apportent
en naissant des prédispositions intel-
lectuelles et morales, une grande mémoire
ou germe, une grande imagination, des
tendances plus ou moins profondes.
En cela est et si vous y ajoutez surtout
l'influence vraiment effrayante du
milieu, de l'alimentation physique, de
l'éducation intellectuelle, des exemples,

Réponse.

des conseils, des lectures, peut on contester que nos actions les plus libres et apparemment, nos résolutions les plus secrètes, soient au fond de véritables résultantes de toutes les forces organiques dont notre corps est fait ?

Il faut faire de bonne grace, une très grande part à cette objection. Pritendre la réfuter tout à fait serait se mettre en lutte contre le bon sens et la raison et compromettre tout ce que nous voulons sauver. La vérité philosophique, soyons en sûrs, ne peut être en contradiction absolue avec les vérités bien démontrées des sciences.

Regardons ce que font les Tribunaux. On ne refuse aucunement d'accorder les circonstances atténuantes toutes les fois qu'une action trop puissante du phys. que sur le moral est prouvée. Personne ne fait le for responsable. On sait que ces saintes boissons font perdre la raison et par suite la responsabilité. On sait que certaines personnes naissent disposées au mal beaucoup plus qu'au bien. Toute la question est de savoir si les influences très réelles sont véritablement nécessitantes.

Elles le seraient dans l'hypothèse matérialiste, si l'homme n'est qu'un composé d'organes sans rien de plus. C'est ce qui sera examiné dans les prochaines leçons. Jusqn'à ce que le matérialisme soit établi et démontré, voici quelle sera notre conclusion sur ce débat.

Conclusion.

Notre liberté est profondément influencée par toutes les raisons ci-dessus, mais elle n'est pas du tout supprimée; cela n'empêche pas le bien de lui être commandé et le mal de lui être défendu; elle a d'autant plus de mérite à faire l'un et à éviter l'autre.



que la nature lui oppose plus d'obstacles. La morale ne consiste pas pour tous les hommes à faire la même chose, elle consiste pour chacun à faire ce qu'il voit le meilleur, étant donné ce qu'il a d'intelligence et de liberté; et il en a assez pour choisir entre le bien et le mal quand il les discerne, cela suffit. Quand il ne les discerne pas il n'est pas responsable.

Socrate faisait cette belle réponse à un phrénologue de son temps qui lui traînait toutes les mauvaises bosses. = c'est vrai, j'étais le plus mal doué des hommes, mais avec l'aide des dieux et à force de lutter, j'ai pu faire aussi bien que les autres. =

5

26/11

R. Bellamy

Cela est en corps et en
qualibet parte ejus. S. Thomas =

Philosophie. 22^{me} Leçon

Psychologie (XXVI). Du principe pensant. Du spiritualisme.

165

C'est une question de métaphysique.

Importance de la question.

Il s'agit maintenant, étant achevée l'étude de toutes les facultés du moi, d'essayer de dire à quel point, compte que ce moi qui sent, pense et veut. Est-ce une réalité à part, d'une nature propre et d'une valeur supérieure à toutes les autres? Est-ce au contraire une manifestation, comme les autres, temporaire et fugitive de la matière? Celle-ci a-t-elle, au nombre de ses multiples et mystérieuses fonctions, celles de jouir, de souffrir, de penser, de vouloir, comme celle de respirer et de digérer?

C'est là une question de métaphysique s'il est fait, puis qu'après avoir décrit les phénomènes dont le moi est le théâtre nous en venons à nous demander qu'est-ce la dernière analyse que le moi? Quelle est l'essence? Un traité de psychologie purement descriptive, n'aurait pas à soulever cette question; car ici nous sortons des faits pour discuter l'essence dernière des choses. Mais la psychologie positiviste, si elle est courtoise, est bien peu satisfaisante.

Il est, en effet, difficile de ne pas se poser cette question, qui est en somme la plus intéressante de toutes. Le reste de la psychologie a sans doute un intérêt propre, mais c'est surtout cette conclusion qui passionne, et, avec raison, les chercheurs. Et voit bien, en effet, l'immense importance du progrès, suivant la solution à laquelle on s'arrête, il y a tout à espérer ou tout à craindre; c'est notre destinée.



même qui est en jeu. Si nous avons
quelque chance de survivre d'une façon
ou d'une autre après la mort, cela
dépend évidemment avant tout, de ce
que nous sommes pour le présent. Si
nous ne sommes que matière, notre des-
tinée est assurée, on peut s'y résigner, mais
il est certain que ce n'est pas celui
dont l'immense majorité de nos
semblables a coutume de bercer son
imagination.

Ce n'est pas seulement le grand problème
de la vie future qui est en jeu, c'est
aussi la morale, la responsabilité,
choses auxquelles on tient le plus dans
ce monde à quelle école philosophique
que l'on appartienne. Laissons donc les
positivistes déclarer insoluble cette
question redoutable; elle l'est peut-être
en effet, mais il est toujours bon de
s'en assurer. On aura le droit de trouver
faibles les solutions proposées, mais
encore faut-il les connaître.

Autant être accorderait-on que le spiritualisme
n'est pas inattaquable, mais il
faut savoir sur quelles raisons il re-
pose, et quant au matérialisme,
pourquoi s'ignorerait-on de parti pris
les arguments qu'il fait valoir? Si
ces arguments étaient vrais, il faut
bien s'y rendre, l'esprit philosophique
l'exigera. Mais on le verra, les argu-
ments du matérialisme sont très loin
d'être plus forts que ceux de la doctrine
universelle, on peut donc dire jusqu'à
présent qu'ils sont d'une force moindre.
On verra donc ce que l'on doit choisir.
Si l'on veut faire un choix; et si on
refuse de choisir avec les positivistes,
on pourra au moins dire pourquoi
on croit bon de suspendre son juge-
ment avant tout, il faut donc étudier
la question.

Utilité de cette étude

le débat date de loix. Il apparaît dès Socrate (car avant lui, la question ne s'était même pas posée.) avec lui commença la grande famille des spiritualistes. Ce sont d'une manière générale, nous ne le disons pas pour en tirer des preuves qui seraient très faibles, ce que nous avons dit du témoignage des grands hommes, les plus grands nous de la philosophie: Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Kant, etc.

De l'autre côté, ce sont les atomistes, et les épicuriens: Lucrèce, Hobbes, Gassendi, D'Holbach, La Mettrie, Helvétius, Broussset, Cabanis; de nos jours beaucoup de savants, de physiologistes, ayant à leur tête le docteur L. Büchner qui a fait dans un livre très franc et très hardi - *Das Leben und die Natur* - (Force et matière) la profession de foi de l'école matérialistes.

Nous n'avons pas nommé Aristote, parce que selon nous, il a plutôt des tendances fortement spiritualistes comme on le voit dans sa belle morale et surtout dans sa métaphysique puis que pour lui le secret de l'univers est la pensée pure: Nous, voyez, voyez.

Cependant il y a un tableau de Raphaël, qui a répandu une idée inverse et pas complètement fautive sur ce point, c'est le tableau de l'école d'Athènes. Raphaël qui était savant, presque autant qu'artiste, connaissait admirablement l'antiquité grecque; il entreprit de grouper et réunir d'une façon raisonnée, tous les grands hommes d'Athènes. Le tableau est divisé en deux parties. Sur la plateforme qui soutient les colonnes d'un temple, au milieu de la composition se trouvent

Remarque relative à Aristote

Erreur répandue par Raphaël.



les deux principaux personnages: Platon et Aristote. Le premier, noblement drapé, lève fièrement la tête et de la main montre le ciel. Du même côté de lui, sont groupés les grands hommes qui ont en comme lui des tendances idéalistes et spiritualistes. Ils causent entre eux et semblent s'entretenir particulièrement de beaux arts.

De l'autre côté sont les philosophes plus positivistes et les savants. Archimède fait une démonstration géométrique et autour de lui sont rangés plusieurs disciples avides de sciences exactes. Les dominant tous, Aristote sur le même plan que Platon cause avec lui, son attitude est très noble, mais il montre la sève d'un geste tranquille, sentant bien: étudions surtout les faits, restons près de la nature.

Bout de Raphaël

Ce serait une grave erreur que de croire que Raphaël a voulu opposer le matérialisme au spiritualisme; dans ce cas, il aurait fait grand tort à Aristote, et il connaîtrait trop bien la fiée pour se tromper ainsi. Ce que le peintre a voulu opposer c'est la tendance scientifique à la tendance esthétique et poétique, l'amour des faits exacts à l'amour des idées, des théories. Il n'y eut qu'une seule école matérialiste en fiée et ce n'est pas Aristote qui en fut le chef c'est Epicure.

Quoique le matérialisme n'ait pour lui aucun nom véritablement grand, aucun philosophe de premier ordre, ce n'est pas une raison pour refuser de l'entendre, aussi nous consacrons une leçon entière à l'examen approfondi de cette doctrine.

Commençons par exposer dans toute sa force, la doctrine spiritualiste et par faire voir comment elle s'est ramenée

spiritualisme et
matérialisme } antiques

au fur et à mesure que la science avan-
çait et que la ~~questio~~ questioⁿ se déplaçait
à son avantage.

Autrefois on se figurait généralement
l'âme (heureux quand on n'en comptait
pas plusieurs.) comme un petit être d'
une matière quintessenciée, sorte de
bulle d'air logée quelque part dans le
corps comme un oiseau dans sa cage
ou suivant la belle métaphore de
Platon comme un prisonnier dans
une forteresse. Le matérialisme étant
alors peu fort et ne reposant pas sur
une science solide, on s'occupait avec
peu de se défendre contre lui et l'
imagination des philosophes se donnait
librement carrière pour décrire au gré
de leur fantaisie, la place exacte de
l'âme, pour dire à quelle époque elle
arrivait dans le corps. On sait que
Platon faisait une place à part à ses
trois âmes. Un autre philosophe pla-
çait l'âme dans le cœur devant préle-
verait être au milieu du corps; à
quoi Gallien répondait que dans ce
cas elle serait mieux logée dans
le nombril.

Jusqu'à Descartes, on s'occupait de ces
questions oiseuses. Il loge l'âme dans
la glande ^{pinéale} ~~centrale~~. On abandonnera
ces affirmations téméraires que quand
la science était devenue formidable
et offensive, il faudra se défendre
contre elle.

tout le moyen âge se préoccupait en
fait de questions puériles, de l'étrange
question de savoir à quel âge l'homme
commençait à avoir une âme. Il y eut
trois grands courants: les créasticiens,
les traduciens et les infusiens.

Les créasticiens disaient que l'âme était
créée au moment de la conception et
immédiatement envoyée par Dieu dans

Créasticiens, Traduciens, Infusiens.



l'embryon. Les traduciens prétendaient que toutes les âmes avaient été mises en germe dans la première âme comme tous les corps dans le premier corps, et que l'âme était transmise par la génération. Enfin, selon les infusés, Dieu versait l'âme dans le corps de l'enfant à une date précise, mais ils n'étaient pas d'accord sur cette date, les uns disaient quarante jours après la conception, les autres à la naissance seulement, les autres même à l'âge de raison.

Utilité de ce qui précède

Nous ne rappelons ces singularités de date que pour faire voir comment le spiritualisme lui-même s'est profondément rapé et comment le progrès s'est fait même dans ces sciences où on le déclare impossible. C'est un immense progrès que d'avoir renoncé à résoudre certains problèmes pour reporter toutes ses forces sur des points plus certains.

Questions déjà étudiées.

Voici maintenant le spiritualisme moderne. Nous ne nous attarderons pas à rappeler ici ce que nous avons déjà dit de questions plus célèbres mais non moins insolubles (celle du rapport de l'âme et du corps.) Nous avons déjà fait connaissance dans la perception extérieure des hypothèses des esprits animaux, des causes occasionnelles, de la vision en Dieu, de l'harmonie préétablie, toutes ces hypothèses également insoutenables, ne servent qu'à nous faire renoncer à résoudre les problèmes impossibles.

Examen de la question.

La question bien restreinte aujourd'hui est encore assez grande : l'âme est-elle distincte du corps, quelle que soit la façon dont elle soit liée ? Sur ce point même la question s'est notablement

déplacée depuis quelque temps. Le mot âme a un sens beaucoup trop large, si on le prend comme Aristote ou l'école de Gouffroy, et si l'on attribue à l'âme la vie et général, le mouvement, bref toutes les fonctions des corps vivants. Prouver le spiritualisme de l'âme ainsi entendue, serait fort difficile, car il faudrait démontrer la spiritualité de la matière vivante, de l'estomac du polype, de la plante même et l'on ne saurait où s'arrêter; vouloir trop prouver, aboutirait à ne rien prouver.

État actuel de la question.

Ce que l'on sache de prouver aujourd'hui c'est le spiritualisme du moi ou de la personne humaine. Ce qu'il faut pour faire une personne nous l'avons dit: conscience active de soi, raison, volonté, liberté. Il s'agit donc de savoir si ce je ne sais quoi qui s'affirme par la réflexion, qui connaît les vérités générales, qui veut librement, est ou n'est distinct de la matière. Sur ce terrain le spiritualisme est beaucoup plus fort que sur l'autre qu'il a bien fait d'abandonner. Voici les preuves que nous ferons valoir: 1^{re} l'enseignement direct de la conscience. 2^{re} l'analyse comparative des attributs de la matière et du moi. 3^{re} Preuve morale de Kant et faite à l'appui.

1^{re} l'enseignement direct de la conscience. 1^{re} Joseph Garnier fait remarquer avec raison que le homme qui dit: je ou moi, se distingue facilement de ses organes, qu'il ne se croit et n'est diminué moralement par la perte d'un membre. Il appelle à son secours une preuve assez superficielle mais touchante et rapporte qu'un enfant demandant à sa mère: qu'est-ce que l'âme? s'écria après l'explication: je comprends, c'est



Remarque de Descartes.

ce avec quoi j'ai aimé. Il y a fait observer
Garnier comme une affirmation char-
mante de la distinction que sent l'en-
fant entre ce qui est lui-même et ce
qui respire, s'élève. Cette preuve ne se-
rait pas à elle seule d'une haute por-
tée philosophique.

Revenons à Descartes: « Je suis une substance
dont toute l'essence est de penser; et
ma pensée m'est infiniment plus
facile à connaître que mon corps, car
il est réel; beaucoup moins contes-
table, car je puis douter de mon corps
je puis imaginer que je n'en ai pas,
mais je ne puis douter de moi, il
m'est impossible ~~de~~ imaginer que je
ne suis pas; car du moment que j'
imagine, je suis. Cette remarque est
d'une grande profondeur; c'est la mé-
thode de la philosophie cartésienne.

On a pu contester cette préférence de
Descartes que l'âme est plus aisée à
connaître que le corps; on a pu trou-
ver qu'il allait trop loin et concluant
qu'il y a un abîme entre le corps et
l'âme. La même preuve paraîtra beau-
coup plus forte si on y ajoute la
fameuse remarque de Maine de
Biran, ce qu'il a de plus beau dans
sa philosophie.

Remarque de Maine de Biran

Il y a une profonde différence entre
la manière dont les corps nous sont
connus et celle dont nous connaissons
le moi. Pour le corps nous ne constatons
que des qualités. Ce que nous appelons
substance matérielle est toujours au
fond une qualité. - Pour le moi, nous le
connaissons directement par lui-même
par delà ses modifications superficielles
nous le sentons dans toute son éner-
gie intime, source de toute activité et
de tout effort. Par conséquent le moi et
la matière sont vraisemblablement

Remarque

distincts et nature, puisqu'il y a une connaissance si différente.

Cette première preuve n'est pas sans force ainsi complétée et quand on appelle maine de Piras au secours de ses cartes.

Remarquons cependant que cette preuve n'a de valeur que si on renoue comme nous l'avons fait, à entendre par une le principe de la vie et la cause des fonctions organiques, et même temps que l'être sentant, pensant, voulant. C'est le grand progrès accompli par le spiritualisme.

2^e Examen comparatif.

2^e Mais quand même comme à l'ou parfois prétendu, nous ne connaîtrions pour l'âme aussi, que des phénomènes et des qualités, qu'importe si les attributs de l'âme sont tels qu'ils excluent ceux de la matière. Il est ici de voir que deux choses ayant des attributs diamétralement opposés, ne sont pas identiques. C'est ce que nous prouverons en opposant us à us les principaux attributs du moi à ceux de la matière.

(1^{re}) Unité.

Le moi est us, par définition. La conscience nous le dit: le pouvoir de nous avons de comparer ne pourrait ne pas être sans l'unité. La matière ^{est} divisible à l'infini, prétendent quelques uns ce qui est sûr c'est que partout où nous voyons de la matière nous pourrions y mettre de la division, soit en pensée, soit en réalité, et là où l'imagination n'aperçoit plus rien, ce n'est plus de la matière, c'est le néant.

(2^e) Identité.

Le moi est identique, us à travers le temps; c'est là la ratio essendi de la mémoire. Je ne me souviendrai pas de ce que j'ai fait, il y a vingt ans, si le moi de ce temps avait été autre et remplacé par un autre. Or nous l'avons vu, pour la matière brute



riez ne nous assure de sa identité. La plus forte raison pour la matière organisée, tout nous assure qu'elle ne l'est pas. Interrogeons les savants: qu'ont prouvé les expériences de Magendie de Flourens, de M^r Claude Bernard? que la matière organisée se renouvelle dans un temps donné de la façon la plus complète; ce temps est très inférieur à celui qu'embrasse notre mémoire. Des expériences ont été faites avec de la garance. On en nourrit un lapin puis on cesse. Peu de temps après, si on seie l'os, un raie rouge uniformément réparti est visible à la surface de l'os. Un peu plus tard l'anneau se déplace vers la moelle, il se résorbe, chasse par l'afflux des molécules nouvelles. A la fin, il disparaît. La profonde rénovation des tissus se fait donc même pour les os. Le moi au contraire est identique.

(1) attributs psychologiques
1^{er} sensibilité

Considérons maintenant les attributs psychologiques du moi et d'abord la sensibilité. On peut bien dire: au fond rien ne prouve que la matière ne sente pas, nous ne pourrions expérimenter sur ce point. - la sensibilité refléchie telle que nous l'éprouvons: affection, douleur, joie, tristesse, passion, tout cela suppose la conscience. Mais celle-ci à son tour suppose l'unité, car on l'aurait appelé pour cette raison sensorium commune, c'est un centre unique où convergent toutes les données des sens, toutes les impressions du dehors. La nature n'étant pas une, on peut affirmer a priori qu'elle n'est pas sensible de cette sensibilité consciente et réfléchie du moi. Il y a plus notre sensibilité aspire à quelque sorte à dominer et à dépasser la matière. Comment voir la simple résultante

de forces mécaniques dans ces aspirations
supérieures que nous avons décrites dans
l'amour, du beau, du vrai, du bien.

Si la douleur corporelle pourrait être
expliquée dans l'hypothèse matérialiste,
et ce n'est pas même le cas, la joie
et la douleur purement morales res-
teraient inexpliquées. Que dire des cas
où un homme physiquement malheu-
reux se dit moralement heureux,
comme les martyrs.

2^e L'âme elle-même.

La matière peut-elle penser? rien ne
nous autorise à le croire, tandis que
tout nous autorise à croire le con-
traire. Qu'est-ce qui penserait dans
notre corps? seraient-ce plusieurs mo-
lécules à la fois? que devient alors l'
unité, condition essentielle de la pen-
sée? serait-ce une molécule unique? où
est-elle? En quoi est-elle atteinte par
une lésion superficielle du cerveau?

Les objections mêmes des matérialistes
sont incompatibles avec l'hypothèse
d'une molécule unique pensante.
Ajoutons comme précédemment que
beaucoup de nos pensées dépassent la
matière. Par exemple, comment l'idée
de ce qui doit être résulterait-elle d'
une combinaison de mouvements
qui ne sont que des faits?

3^e activité libre.

Le moi est essentiellement actif; c'
est l'activité même. La nature a
pour premier attribut l'inertie. Nous
croions à tort ou à raison que le
moi est libre, au moins de ses volon-
tés, sans cela, la responsabilité et
la moralité ne sont que de vains
mots. Pour la matière au contraire
nous sommes sûrs qu'elle ne saurait
être libre. Comment cette illusion de
la liberté, quand eût-elle été une, aurait-elle
pu apparaître dans la matière soumise à la
nécessité des lois physiques?



3^e Preuve morale

3^e La preuve morale de la spiritualité de l'âme est de Kant. C'est un corollaire de la preuve morale de la liberté. La liberté, a-t-elle dit, impossible à prouver par la théorie pure, est un postulat de la raison pratique mais elle est impossible dans l'hypothèse matérialiste, donc le moi n'est pas purement un aggrégat de phénomènes physiques.

C'est alors que Kant invente ses noumènes : il entend par ce mot une réalité qui n'est pas concevable et dont on ne peut rien dire de particulier, mais dont l'existence est déclarée cependant incontestable et nécessaire par la pensée pure (vous) le moi libre pour Kant est un noumène.

on ne voit pas ce que peut être le moi et le monde, comment il peut être libre mais la pensée pure déclare et érige l'existence du moi et sa liberté, n'importe où et n'importe comment et dehors et au dessus de la série des phénomènes ramenés aux transformations incessantes et à un mécanisme fatal.

Remarque

D'après ce qui précède, on peut remarquer facilement que c'est un acte de foi que demande Kant, au nom de la liberté et de la morale. On sort donc avec lui de la science proprement dite et l'on pénètre dans les plus hautes régions de la métaphysique. Cet acte de foi a une très grande importance de la part d'un penseur comme Kant, aussi ennemi des préjugés et aussi catégoriquement sceptique. Tant qu'il a cru pouvoir l'être avec raison.

Faits à l'appui

Quant aux faits à l'appui les

voir. L'âme commande au corps, donc elle n'est pas la résultante; car une force provenant d'une autre n'a jamais été vue se retournant contre elle et lui donnant des ordres. Autre chose: si le moi était matériel, tout contact organique irait à la conscience; car est physique, rien ne se perd. Comment donc expliquera-t-on les contacts imperçus dans la distraction, la méditation et dans tous les cas où le moi est tout absent de sa vie propre?

Tel est le spiritualisme contemporain. Ainsi rapéuni, il reste très fort contre les attaques du matérialisme que nous étudierons la prochaine leçon.

§

1884

Conclusion,



16
R. Bellamy

Philosophie 43^{me} leçon

Psychologie (XXVII). Examen du Matérialisme.

Les matérialistes sont sourds à la voix
supérieure qui leur crie d'un ton difficile à
reconnaître : une machine ne pense point
il n'y a ni mouvement ni figures qui pro-
duisent la réflexion. Quelque chose est
caché à l'abri des regards pour la comparaison
d'espace n'est pas la mesure. L'existence
des sens, n'est pas autre grand pour soi.
tes sens, n'est pas autre grand pour soi.
orgueil même, ont au autre principe qui le tout
et tout cela quel que se sous enchaîne!
Conclusion. Rousseau
Suite II

Tant qu'on l'examine seul, le spiritualisme malgré les difficultés qui il ne tranche pas, et les mille questions qui il renonce à résoudre, le spiritualisme, dis-je, paraît une doctrine très forte et difficilement contestable; mais les objections du matérialisme viennent jeter un grand trouble dans l'esprit.

Argument rejeté.

En vain voudrait-on tirer un argument contre le matérialisme de l'obscurité des philosophes qui le soutiennent. Cette obscurité, peut-on répondre, tient au préjugé commun qui a empêché les philosophes de cette école d'être connus parcequ'ils apportaient des vérités contraires à l'opinion du vulgaire.

Définition du matérialisme

Essayons donc de répondre aux faits. Le matérialisme est la doctrine qui consiste à croire que toutes les opérations du moi, sensibilité, pensée, vouloir, sont des attributs des propriétés de la matière vivante, animales que les fonctions vitales, digestives, circulation.

Le matérialisme lui aussi a fait des progrès depuis l'antiquité; la question s'est peu à peu déplacée et posée d'une manière nouvelle. Elle s'est restreinte, aussi, le matérialisme qui prétend aujourd'hui prouver moins de choses qu'autrefois, les prouve moins faiblement, ou du moins croit les prouver d'une façon indiscutable, c'est ce que nous verrons.



Philosophes matérialistes antiques

Les premiers matérialistes sont les
égypte, Héraclite, Démocrite, et plus
tard Epicure et Lucrèce; chez ces
philosophes, le matérialisme est
une doctrine cosmogonique, c'est à
dire, qu'ils prétendaient expliquer la
formation du monde par la simple
matière. Ils nient la création et l'
intervention du dieu créateur (demi-
demi). Tout s'explique par l'étendue
la forme, le mouvement des atomes.
D'où vient ce mouvement? du ha-
sard. Ou va-t-il? au hasard.

Contre ce matérialisme de ce genre, So-
crate, Platon, le grand philosophe
pénétré de la beauté et de l'ordre.
Dans l'univers, ont eu beau jeu
et on en fait aisément justice,
par l'exposé même de cette
doctrine.

Du stoïcisme.

Le stoïcisme est très matérialiste
mais d'une façon plus intelligente.
Pour former le monde il reconnaît
que l'étendue seule n'a pas suffi,
il a fallu la force. Alors on a
identifié la force et la matière;
on a dit, la matière est douée d'une
énergie propre, elle se meut par
elle-même, s'organise par elle-
même. C'était diviner la
matière, mais ce n'était pas
purement, comme les précédents,
supprimer dieu.

Matérialisme actuel.

Ce nos jours, le matérialisme
a pris une toute autre attitude,
il s'est restreint. Quoiqu'il ait
très toujours pour conséquence
nécessaire de supprimer dieu, il
évite de le dire et laisse de côté
la question cosmogonique, il prend
la matière telle qu'elle est et dé-
clare que c'est elle qui pense seule,
et veut sans l'intervention d'aucune

Avantage des matérialistes.

Trois genres de preuves

1^{re} De la matière en général

Réponse

autre principe distinct.

La physiologie est aujourd'hui la science favorite des matérialistes; ils considèrent surtout les corps vivants et se bornent à prétendre que parmi les fonctions de la matière organisée, du cerveau, et particulier, figure la pensée, le sentir et le vouloir.

L'avantage des matérialistes contemporains, c'est qu'ils sont, en général, des sçavants; tandis que les spiritualistes sont souvent trop peu initiés, aux choses scientifiques et se contentent trop souvent de réponses vagues et presque uniquement littéraires. Es-sayons donc de suivre le matérialisme sur son véritable terrain.

Le matérialisme présente trois genres de preuves. Nous allons les présenter par ordre de généralité, et répondant sur chaque point. On tire des arguments: 1^{er} de la nature de la matière, en général et du principe de raison suffisante; 2^{es} de l'influence du physique sur le moral; 3^{es} des rapports particuliers qui existent entre le cerveau et la pensée.

1^{er} On dit d'abord: vos preuves tirées de la comparaison entre les attributs de la matière et ceux de la pensée, supposent ce principe: des attributs tout à fait différents veulent des substances tout à fait différentes. Cela n'est pas. Car deux phénomènes tout à fait différents peuvent avoir une seule cause, comme la chute d'une pierre et l'ascension d'un ballon, comme la dilatation d'une barre de fer par la chaleur et la diminution d'une boule de terre.

Cette objection n'est pas forte. La chaleur qui dilate la barre de fer, dilate aussi la boule de terre, seulement elle



rend gazeux l'élément humide qui dis-
paraît ainsi, causant le rétrécissement
dans la boule. De même l'ascension
d'un ballon n'est pas une exception à
la loi de la chute des corps. C'est une
conséquence naturelle. L'air pour un
même volume pesant plus que le
ballon, tombe tandis que le ballon
monte.

Seconde objection

On dit ensuite (car la remarque pré-
cédente était de Jouffroy qui n'est pas
matérialiste à proprement parler)
que savons nous de la matière et
de ses attributs? Tous les jours, on dé-
couvre des propriétés nouvelles qui
ne soupçonnait pas. on découvre l'é-
lectricité, le magnétisme; qui sait
si quelques travaux ultérieurs, ne ven-
dra pas nous montrer dans la ma-
tière le pouvoir étrange mais incon-
testable de sentir, penser, vouloir!
En disant que c'est impossible, c'est
imposer des limites à la puissance
divine.

Réponse.

Nous avons deux choses à répondre.
1^{re} on vient de dire: la matière pourrait
bien penser, c'est une pure hypothèse
ce n'est pas un fait, et il faut au
matérialisme pour se fonder, c'est une
certitude scientifique. Il n'est pas de-
monstré, nous dit-on, que la matière
ne pense pas; mais le contraire n'est
pas démontré. — 2^e. C'est à tort qu'on
fait intervenir Dieu dans ce débat. C'est
d'abord étrange de la part du ma-
térialisme qui généralement nie
Dieu. Ensuite la toute puissance de
Dieu ne consiste pas du tout à pouvoir
tout faire, car il y a des choses ration-
nellement impossibles, logiquement ab-
surdas qu'on ne saurait lui prêter. On
ne saurait admettre qu'il ait pu con-
cilier l'inconciliable. Il était libre,

sans doute de donner à la matière les propriétés qu'il voulait, mais non pas des propriétés incompatibles avec sa nature et son essence. Du moment qu'il ferait la nature étendue et divisible, il ne pourrait lui donner pour attribut la pensée qui suppose l'unité et la indivisibilité.

Troisième objection

Quant au principe de raison suffisante voici le rôle qu'on lui fait jouer. A quoi deux substances, dit-on, si une seule suffit. Notre esprit a un grand besoin d'unité et il nous semblerait beaucoup plus sage qu'il y ait dans le monde une seule réalité, expliquant tout, au lieu de deux.

Réponse

Ce besoin d'unité qui est réel ne prouve rien en faveur du matérialisme, car il y a une autre doctrine ramenant tout à l'unité, c'est l'idéalisme, pour lequel tout est la pensée, et la matière une illusion. (Berkeley) Beaucoup de grands esprits possèdent un besoin d'unité, qu'on invoque ici, ont mieux aimé tout rapporter à la pensée qu'à tout ramener à la matière. Ils étaient dans leur droit, on ne peut donc tirer aucune preuve sérieuse de cet argument a priori.

2^e Rapport du physique au moral 2^e

Les rapports généraux du physique et du moral ont fourni des preuves de faits plus précises et plus intéressantes. Notre caractère moral, dit-on, notre sensibilité, notre intelligence, notre volonté dépendent étrangement des influences physiques qui pèsent sur nous. Le climat est pour beaucoup dans le tempérament moral; les peuples du nord sont généralement plus actifs, plus laborieux. L'inactivité sous leur rude climat serait la mort. Au contraire la mollesse des napolitains est proverbiale. Le chaleur

(1^{er}) Le climat.



2° le milieu

Des contrées méridionales semble déprimer les facultés et faire qu'on passe sa vie dans l'oisiveté.

Le milieu a une influence analogue. Un ne compte tout que d'être brave au milieu de lâches, laborieux au milieu de paresseux, pur au milieu des débauchés. C'est pour cela qu'on procède avec soin les mauvais exemples et les mauvaises compagnies.

3° le sexe

Considérons ensuite le sexe, ne crée-t-il pas une différence profonde d'intelligence, de sensibilité, de volonté n'est-il pas connu que la sensibilité de la femme est plus vive, son intelligence moins capable d'abstraction, de généralisation, son caractère moins énergique.

4° l'âge

L'âge pourrait être une preuve encore plus redoutable, on peut citer ici les vers de Lucrèce.

Gigni pariter cum corpore et una
crescere sentimus pariterque senescere mentem
Il semble en effet que nos facultés naissent avec le corps, grandissent et meurent avec lui.

5° la santé

La santé a une influence incroyable sur l'esprit: mens sana in corpore sano. La moindre maladie obscurcit l'esprit, supprime complètement l'intelligence comme dans la folie et produit parfois le délire ou folie momentanée.

Réponses

Nier tout cela est impossible et nous ne l'essagerons pas. Toute la question est de savoir s'il y a ici de simples influences que nous accordons, ou un rapport nécessaire et absolu de cause à effet, ce que nous nions. En effet sur chacun de ces points, on peut répondre.

1° climat

Pour ce qui est du climat, qu'on ne sache que la laborieuse Angleterre est aussi

2^e le milieu

la patrie du spleen et qu'au contraire sous ce même climat où l'oz est aujourd'hui si amoilli, a vécu la plus rude race d'hommes qui ait existé. Le milieu, les exemples, toutes les influences sociales sont certainement d'une grande force, mais cependant ne paraissent pas nécessiter d'une manière absolue telle nourriture d'esprit, ou telle autre. Que l'oz considère par exemple, Jeanne d'arc apparaissant tout d'un coup avec les vertus les plus étranges et les plus étérées au dessus de sa condition et de son milieu.

3^e le sexe

Quant au sexe, oz peut répondre deux choses: d'abord l'infériorité intellectuelle de la femme, sa faiblesse aux abstractions et aux sciences pures. Grand même elle serait constatée, ne serait elle pas plutôt un effet de la condition dans laquelle on la tient, de l'éducation qu'on lui donne si peu libéralement? Ensuite cette infériorité est contestable, sans citer beaucoup d'exemples de la vie des femmes célèbres, rappelons nous de Stahl qui surtout dans son livre de l'Allemagne a écrit des pages de haute philosophie et a compris l'esprit général de la doctrine de Kant, de la façon la plus remarquable et la plus précise. Citons ensuite Sophie Germain, Rosa Bonheur, etc.

4^e l'âge

L'âge? mais Mozart était un musicien de génie à six ans, Pascal un grand mathématicien à douze. Voltaire au contraire a une lucidité d'esprit toujours croissante jusqu'au jour de sa mort à l'âge de quatre vingt quatre ans. (1778)
Pour ce qui est de la santé. Pascal



5^e la santé

est la plus fièle organisatioⁿ de son siècle.
 Depuis l'âge de seize ans, disait-il, il
 ne passa pas un seul jour sans souff-
 frir. Son génie et fut-il diminué?
 non, un médecin inclut dans son
 livre de l'Annulette de Pascal pré-
 tend au nom du matérialisme d'ail-
 leurs que le génie du grand penseur
 tient à cette extrême excitation
 nerveuse. Que les matérialistes se
 mettent donc d'accord entre eux et
 ne nous donnent pas la maladie ^{à la fois} commu-
 n'explication du manque d'intelligence,
 et du génie.

Je la rante.

Le corps est certainement et cette vie
 du moins, le compagnon nécessaire, l'in-
 strument de la pensée; nous ne
 prétendons pas nier que la pensée ne
 gague beaucoup à avoir sous ses
 ordres, un corps sain et docile, nous
 expliquerons par là le mens sano
 et corpore sano. mais il faut pr'
 y ait autre chose que l'influence du
 corps, autrement les exceptions pr'
 oz vient de voir, sont inexplicables.
 Je pr' il y a, le voici.

De même qu'un admirable artiste
 avec un instrument très grossier
 fait des merveilles, de même que
 Paganini avec le plus mauvais violon
 et avec une seule corde pouvait ravir
 son auditoire; de même, il faut
 reconnaître pr' il y a des hommes
 dont la pensée est si puissante pr' elle
 dompte et domine un corps malade.
 C'est vrai de l'intelligence proprement
 dite, on le voit par Pascal; c'est vrai
 du courage, de la vertu morale: = trois
 fois, il fut repoussé par le valeureux
 comte de Montaines pr' oz voyant porté
 dans sa chaise et, malgré ses infir-
 mités, montrer pr' une âme guerrière
 est maîtresse du corps pr' elle anime. =

Le reste de ces vers de Lucrèce après
cet essai de réponse? Tant s'en faut. L'
objection du poète est non seulement
la plus belle par sa forme, c'est aussi
la plus redoutable. Les exceptions citées
sont d'insuffisantes réponses, il faut le
reconnaître. Notre métaphore de l'in-
strument est encore ce qu'il y a de
meilleur à dire. En effet l'âme est la
même au fond, mais se manifeste
diversément suivant l'âge, c'est à
dire suivant la perfection et la docilité
plus ou moins grande de l'instrument
par elle manié.

Influence du moral sur le physique

On oublie trop ce fait quand on parle
des influences du physique sur le
moral, les influences réciproques du mo-
ral sur le physique. Platon avait déjà
aperçu cette objection. Il disait de
ses temps que l'âme est au corps
comme l'harmonie à la lyre, c'est
à dire, une simple résultante de la
vie organique. Platon répondait déjà
qu'on n'avait jamais vu l'harmonie
commander à la lyre, tandis qu'on
voit tous les jours l'âme commander
au corps. Si s'opposait donc à ce que
l'on fût une résultante de la vie est,
au contraire par définition, une force
active, une énergie propre.
Que dire de ce jeune corps rebelle qui
conçoit et accomplit l'étrange projet
de se laisser mourir de faim, dompté
par la vieillesse, malgré d'effroyables
souffrances. Peut-on croire qu'une
pareille résolution mortelle à tout l'
organisme, fut exclusivement la
résultante mécanique du jeu même
de l'organisme?

2° Rapports du cerveau et de la pensée

3° Voici maintenant les arguments
les plus forts du matérialisme. La
pensée, dit-on, est fonction du cerveau.
Elle est et raisonne directe du développement



cérébrale. Le docteur L. Büchner dit que la pensée est un ensemble de mouvements cérébraux. Moins discrets dans leur métaphore, C. Vogt, Feuerbach ont dit l'un que la pensée est une sécrétion du cerveau comme la salive est une sécrétion des glandes, et l'autre comme l'urine est une sécrétion des reins. Voilà le matérialisme contemporain dans ses formes les plus franches et les plus audacieuses.

Éliminons d'abord cette objection qui n'est pas juste. On sait en effet que le cerveau n'est pas une glande et qu'il ne sécrète rien. Cela dit, venons au détail. Toutes les qualités du cerveau ont été données comme produisant la pensée.

1° le volume

On a proposé le volume. Il est certain qu'une grosse tête est en moyenne un signe d'intelligence. Les chapeliers ont fait depuis longtemps cette remarque que les plus grands chapeliers sont rendus aux savants. Il va de soi bien entendu, que cette remarque ne porte pas sur les cas de développement anormal de la boîte osseuse car dans ces monstruosités, le développement du crâne ne coïncide pas avec le développement de la matière cérébrale.

Le docteur Broca a mesuré la capacité des crânes trouvés dans les vieux cimetières de Paris. Il a remarqué: 1° que les crânes des gens du peuple étaient notablement plus étroits que ceux des classes relativement instruites. 2° que par rapport, au volume moyen actuel des crânes parisiens, ces anciens crânes étaient très petits, comme on pourrait l'attendre d'un degré de civilisation si inférieur. On fait aussi sur la mesure de l'angle

2° le poids.

3° les anfractuosités

4° constitution chimique.

Expérience de M. Byassoz.

facial a servi à classer les différentes races humaines.

On a pesé très souvent depuis que cette question passionne les savants, des cerveaux d'hommes de toutes sortes. On prétend qu'en moyenne les cerveaux des gens très peu cultivés pèsent très peu, par exemple d'un tiers tandis que le cerveau de Beethoven pèsait plus de quatre, et que celui de Napoléon, de Talleyrand etc, étaient d'un poids considérable.

Les anfractuosités plus ou moins profondes du cerveau, ont été données comme les corrélatifs d'une pensée plus ou moins puissante. Les rongeurs et les bêtes ont un cerveau tout à fait lisse. Au contraire l'homme est de tous les animaux celui dont le cerveau offre le plus de sillons et de relief.

Vient ensuite la constitution chimique du cerveau. On prétend que les cerveaux les plus intelligents sont ceux qui contiennent le plus de phosphore et que le travail intellectuel nécessite une plus grande combinaison de phosphore.

Il faut ici rendre hommage aux travaux de M. Byassoz. Le jeune homme pendant six mois s'est mis en expérience lui-même; prenant une alimentation toujours la même en quantité et en qualité; faisant tour à tour des travaux purement musculaires, comme le tour de Paris, ou l'ascension cent cinquante fois de suite de son quatrième étage. Tour à tour au contraire, des travaux purement cérébraux comme de l'algèbre supérieure, de la métaphysique. Puis il analysait chaque fois ses propres urines et ses chiffres



3^e La température

6^e L'affluence de sang rouge

Expériences de M. C. Bernard.

paraissent avoir établi que le travail intellectuel dépense beaucoup de phosphore, proportionnellement à son intensité et à sa durée.

On prétend que pendant le travail de la pensée la température du cerveau augmente, elle diminue au contraire pendant le sommeil et tombe d'autant plus bas que le sommeil est le plus calme.

On a dit que l'affluence plus ou moins grande du sang rouge dans le cerveau crée la pensée. Il est certain que la trop grande anémie cérébrale subit de prostration, il est certain que la trop grande abondance de sang arrêté dans les artères et dans les veines du cerveau produisent une pression anormale sur les fibres cérébrales et arrête la pensée soit en partie soit en tout. La plus grande viracité et lucidité d'esprit coïncide avec une libre et facile circulation du sang rouge.

Il y a une célèbre expérience de M. C. Bernard, c'est celle du chien décapité qui prouve cela. La tête est brusquement enlevée à un chien, la mort s'ensuit, ou du moins toutes les apparences de la mort. Tout le sang de la tête s'écoule et le chien paraît inanimé. Mais alors si on injecte légèrement dans l'artère carotide du sang frais pris à un autre animal, soustrait à toute coagulation, aussitôt que le sang a baigné et revivifié la masse cérébrale, la pensée revient, si l'on peut ainsi dire, le regard se ranime, l'oreille se dresse, l'animal voit ce qui l'entoure et l'entend. On dit donc était la pensée pendant cette mort apparente? n'est il pas visible qu'elle n'est qu'une fonction du cerveau dans des conditions nécessaires?

7^e Analyse des fonctions cérébrales

Expériences de M. Brown

Cette expérience eut un grand retentissement et les matérialistes ont eu tiré le plus grand parti. Elle serait, en effet, fort embarrassante si l'auteur lui-même n'avait pris soin de montrer qu'elle laisse également intactes les deux hypothèses métaphysiques.

Tout le monde sait qu'on a pu faire l'analyse des fonctions cérébrales par lésion et ablation partielles des centres nerveux. Les chirurgiens militaires surtout ont bien mis ce fait en lumière, que certaines lésions suppriment telle faculté. On peut enlever à une poule tout ce que appelle généralement son intelligence, en supprimant soigneusement les lobes supérieurs du cerveau; elle continue à vivre, à respirer, à digérer.

Les expériences les plus remarquables de ce genre ont été faites pour la locomotion des animaux. M. Brown a pu, en blessant légèrement et d'une façon déterminée, tel p. ex. le cervelet, faire marcher ou voler un pigeon, soit toujours en ligne droite, soit seulement de tel côté, soit seulement en rond.

Certaines maladies congestionnant certaines parties du cerveau produisent des effets analogues. On cite l'exemple d'un vieux général qui, une affection de ce genre forçant à marcher seulement à reculons.

L'étude du curare faite par M. Clad. Bernard a mis en lumière bien des faits du même genre. On sait maintenant que nos sens ne sont pas seulement les nerfs sensitifs sont distincts des nerfs moteurs, mais encore que les premiers et les centres nerveux où s'opère la conscience sont distincts entre eux et peuvent être supprimés



2° Le cerveau repousse.

réparement. Ainsi certaines lésions de la couche optique suppriment certains modes de la vision, ou celle en toute entière.

Voici enfin un exemple plus favorable que les précédents à la thèse matérialiste. Non seulement on peut supprimer l'intelligence en totalité ou en partie, mais encore on peut resituer cette intelligence même que l'on a supprimée et faisant réapparaître par la nutrition les fonctions de cerveau enlevées. - Toutes les fonctions de l'animal sont intactes bien que le cerveau ait perdu tout instinct; mais par ingestion des aliments dans l'estomac de l'animal, la nutrition se fait, le cerveau repousse et peu à peu réapparaissent toutes les facultés enlevées.

Essai de réponse.

Voilà des faits innombrables et très saisissants. Essayons nous avec M. Janet, de répondre sur chacun de ces points et particulièrement nous le pourrions et lui emprunter ses réponses. Mais ce n'est pas, quant à nous, dans des discussions de faits, que nous espérons trouver le salut du spiritualisme; car les savants ont sur ce point un avantage incontestable et les difficultés qu'on peut soulever sont toujours dans une certaine disproportion avec l'audace, la solidité apparente de la thèse matérialiste.

Voyons cependant ces réponses de détails, sauf ensuite à les compléter par autre chose.

2^e volume

Quant au volume, qui n'a connu des gens pétillants d'esprit, remarquables par leur vivacité d'intelligence et ayant une fort petite tête. La réciproque est vraie.

2° le poids

Trop peu de cerveaux ont été pesés pour qu'on puisse tirer du poids un argument sérieux. Les recherches sont trop récentes. En général quand on tient le cerveau d'un homme pour le peser, cet homme mort à l'hôpital est ignoré avant à son passé intellectuel, tandis que l'homme de valeur n'est pas livré au scalpel du médecin.

3° Anfractuosités.

Les anfractuosités du cerveau sont peut-être des signes d'intelligence, mais qui peut l'affirmer? L'éclaireur qui serait à ce titre le plus stupide des quadrupèdes, est-il bête au degré au cette classification le mettrait? Il y a plus. M. Janet raconte spirituellement le fait suivant qui s'est produit dans une université allemande (Göttingue). Il y avait une magnifique collection de moulures et plâtre représentant une série de cerveaux dessinés dans l'école le cerveau le plus remarquable de beaucoup était celui d'un savant qui pendant trente ans avait été célèbre uniquement par le bon marché de ses bottes. On a toujours la ressource de dire que c'était un génie caché. Cela est possible, mais le contraire l'est aussi.

Essai de modification de la question.

Je sais très bien que sur tous ces points on a essayé de modifier le débat; on a dit: ce n'est pas le volume absolu qui importe, ni le poids absolu, ni la beauté absolue des anfractuosités du cerveau, c'est le rapport de tout cela avec la grosseur du corps. Ainsi l'éléphant a une masse cérébrale supérieure à celle de l'homme, mais relativement à la masse énorme de son corps, il a beaucoup moins de cerveau que l'homme.



réponse

1^{re} Constitution chimique

2^{de} la température

3^{de} Affluence du sang rouge

cela est possible. Mais la nécessité ou l'obligation est de faire ces distinctions a priori, montre bien que les difficultés de ces questions sont extrêmes et qu'elles sont bien loins d'être sérieusement résolues.

Sur la constitution chimique du cerveau, on sait fort peu de choses ou même rien. La plus forte raison n'a-t-on pas fait l'analyse chimique complète d'un nombre suffisant de cerveaux pour être autorisé à venir nous dire que les hommes d'esprit ont tant pour cent de phosphore dans la masse cérébrale, tandis que les sots n'en ont que tant pour cent.

Pour ce qui est de la température, on ne peut rien en dire; on peut accepter les expériences faites pourvu qu'elles soient peu nombreuses. Ce n'est du reste pas une preuve sérieuse contre le spiritualisme.

Quant à l'affluence du sang rouge, il s'en faut beaucoup qu'il y soit d'accord. Des savants physiologistes ont écrit des volumes pour prouver que pendant le sommeil le cerveau s'affaiblit et pâlit, tandis que pendant le travail intellectuel, il se gonfle et s'injecte de sang rouge. Un récent travail prétend le contraire; le sommeil est accompagné de demi-congestion, tandis que pendant le travail intellectuel le cerveau est pâle et érythémateux. Sans triompher outre mesure de cette contradiction de savants, il est permis d'en conclure que la question n'est pas mûre et que la science a des progrès à faire sur ce point avant qu'on puisse proposer des solutions philosophiques.

Les expériences du chien de Laplace est bien curieuse mais n'est pas sérieusement

embarrassante voici la réponse que fait M^r Claude Bernard lui-même: Si vous voulez envoyer une dépêche et qu'il n'y ait pas d'acide sulfurique dans la pile, la dépêche ne part pas. Mettez de l'acide, elle passera. Dites vous que c'est l'acide qui rédige la dépêche, éprouve la pensée à transmettre? Nullément, c'est simplement une conditio de la manifestation extérieure de la pensée; c'est l'instrument de transmission et non l'auteur de la dépêche. De même le sang est la condition sine qua non de la pensée, il la manifeste mais ne la crée pas.

Si le cerveau est un instrument de la pensée dans ce monde, on comprend facilement que telle partie faisant défaut, telle espèce de pensée est empêchée dans sa manifestation. Ceci ne nous autorise à dire qu'elle est détruite. Il y a plus, les expériences de M^r Vulpian ont montré clairement que les différentes parties de la masse cérébrale peuvent se suppléer avec le temps et l'habitude. Par exemple, même pour la formation distincte des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs, M^r Vulpian a montré qu'en fond, ce n'est pas une distinction essentielle. Ses expériences sur les souris sont bien connues.

L'expérience du cerveau qui répond n'est pas aussi matérialiste qu'elle semble. On peut dire avec M^r Ravaisson, que la pensée qui n'a pas disparu, qui est restée latente, se refait et s'instruit et dès qu'elle la verra à sa disposition, recommence à se manifester. Par conséquent à quoi nous conduit la science sur ce chapitre, ce n'est certes pas à être matérialistes.

7^e Analyse de fonctions cérébrales.

9^e Le cerveau répond



Conclusion adoptée

Au lieu de nous attarder à critiquer ou à
ou tous les faits allégués par le maté-
rialisme, au lieu de contester aux
servants, de patientes observations,
nous nous arrêtons à la conclusion
que voici. Tous les faits, si intéres-
sants qu'ils soient (et c'est l'honneur
du spiritualisme contemporain de se
être mis à les étudier.) tous ces faits
sont tels qu'ils s'expliquent aussi
bien dans les deux hypothèses.

Interrogeons nos plus grands sa-
vants, ils vous diront que la science
n'est ni matérialiste ni spiritualis-
te. la plupart d'entre eux s'ar-
rêtent au positivisme, déclarant
le matérialisme et le spiritualis-
me deux hypothèses également pe-
rmutées et invérifiables.

Insuffisance du positivisme

Cependant la solution positiviste, très
scientifique sans doute, très com-
mode surtout, n'est pas entièrement
satisfaisante, et philosophique. En
effet l'équilibre absolu entre ces
deux doctrines est impossible à un
esprit vraiment curieux. Ce n'est
pas là une question qui laisse froid
et indifférent; et la destinée humaine
est trop différente suivant qu'on se
figure l'homme comme pure ma-
tière, ou comme composé de matière
et d'esprit, pour qu'on puisse garder
un équilibre parfait.

Si, après avoir écouté les faits, on en-
vient à prêter l'oreille aux raisons
morales, il est bien difficile de ne pas
trouver le spiritualisme plus satis-
faisant, car seule il sauvegarde la
liberté. nous ne pouvons nous em-
pêcher de considérer l'âme, le bon-
heur, la pensée, la volonté comme
des choses infiniment supérieures à
l'étendue, au poids. Par conséquent

Débat relatif à Aug. Comte.

expliquer les facultés psychologiques du moi par les fonctions du corps, c'est comme dit M. Ravaisson, expliquer le meilleur par le pire, tirer le plus du moins, choquer étrangement le principe de raison suffisante. Suivant ce philosophe, Aug. Comte le plus froid des savants et le fondateur du positivisme, a bien vu, à la fin de sa vie, l'insuffisance des explications matérialistes. C'est ainsi qu'il devint alors spiritualiste ardent. = Jugeant sa philosophie première du haut de sa philosophie nouvelle, il proclama hautement qu'expliquer l'esprit par la matière, était faire comme un homme qui voudrait expliquer la digestion par l'aliment seul, sans l'estomac, et la respiration par l'air seul, sans les poumons. =

Malheureusement ici il existe encore une grande divergence parmi les opinions des philosophes. Les disciples d'Auguste Comte, les positivistes, prétendent que vers la fin de sa vie il devint complètement fou et ils regardent comme une divagation maladroite du maître, justement ce que M. Ravaisson considère, probablement avec plus de raisons, comme l'apogée de sa sensibilité philosophique.

Quoiqu'il en soit de cet étrange débat, il n'a d'importance qu'historiquement, qu'Auguste Comte ait ou non été fou à la fin de sa vie, qu'il ait ou non pensé comme le croit M. Ravaisson, cela n'empêche pas les raisons de ce dernier d'être fort belles.

Conclusions



et fort plausibles. Ainsi s'il faut se
prononcer sur cette grande question,
la solution la plus vraisemblable
à nos yeux et surtout la plus suf-
fisante moralement, est la solution
spiritualiste

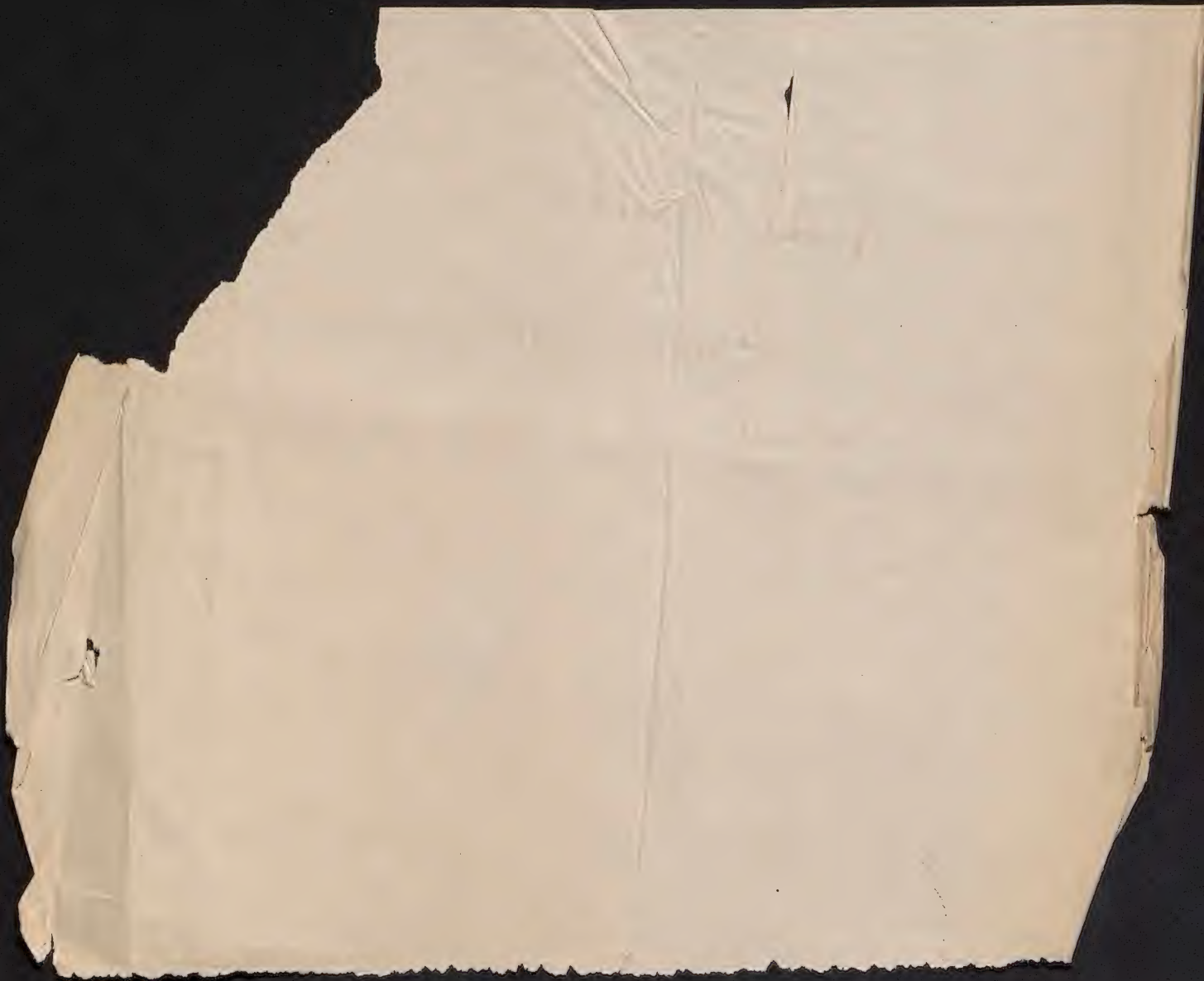
L

W.H.

Horale Marion

Horale Spéculative et
Pratique





18 Bellamy

quod vita sectator iter ?
-auxans-

Philosophie 44^{me} leçon

Morale I. Généralités et plan de la morale

Objet de la morale

Ce qu'est l'homme, nous le savons à peu près; la psychologie nous l'a décrit tant bien que mal, se servant pour cela de méthodes indignes préalablement mise à l'épreuve et logique, mais décrire l'homme, analyser les pouvoirs psychologiques qu'il possède cela ne suffit pas. Le plus intéressant peut-être, c'est de savoir ce qu'il doit faire, car c'est une question purement théorique de chercher ce qui est un être, mais c'est une question pratique et par conséquent d'une importance bien plus grande de chercher ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

C'est cet objet de la morale, science philosophique qui est l'étude des devoirs et des droits. On dit aussi que c'est l'étude des lois imposées par notre raison à notre liberté. Cela revient exactement au même, car ayant à définir les devoirs nous verrons que ce sont justement des lois imposées à la liberté par la raison.

Quelle est la place

Pourquoi cette science des devoirs est-elle à cette place dans le cours? Elle ne pourrait pas venir avant la psychologie, car pour régler une force quelconque il faut la connaître et la première chose à se demander pour savoir ce que l'homme doit et faire, c'est ce qu'il peut faire d'après sa constitution et sa nature. Quant à la théodicée elle ne saurait venir avant la morale, c'est la partie la plus élevée et la plus difficile de la philosophie. Il faut donc ne l'aborder qu'avec toutes nos ressources.



et les principales nous viennent de la morale. Depuis tant les plus fortes preuves de l'existence de Dieu sont des preuves morales. Autrefois on faisait découler la morale d'un credo théologique; tant sans supprimer aucun des deux termes les n réverses; il croit que Dieu et la morale sont inséparables mais c'est la morale qui prouve et nécessite Dieu et non réciproquement.

10^{de} science est-elle possible et utile?

Cette science des devoirs est-elle possible et utile à constituer? on l'a vivement contesté. On a dit que la morale étant une affaire d'intentions, ce qui est vrai, comme elles ne sont connues que de nous, elles se regardent par la conscience individuelle et non par une science collective et générale. Tout au plus la morale nous apprend ce qu'il nous faut faire de notre mieux. Nous le savons déjà. mais elle ne viendra jamais à bout de nous faire regarder la même chose comme bien, les hommes différaient toujours d'avis sur cela et l'on a constaté que la morale est inutile comme science, car la vertu ne s'enseigne pas.

11^{de} réponse.

Quand la morale serait pratiquement inutile, il n'y en serait pas moins vrai qu'elle serait excellente et tant que science; car toute science est bonne comme répondant à un besoin humain et relevant l'esprit qui la constitue et l'étudie. Supposons deux êtres également vertueux dans la pratique, l'un aura toujours un atome en deçà celui qui, par hypothèse, ferait le bien sans le savoir et celui qui agirait et réfléchirait de cause et pour de raisons réfléchies.

12^{de} réponse.

Il n'est pas vrai du tout que la science morale soit pratiquement inutile. La vertu s'enseigne mieux que on ne croit.

Sans aucun doute, la morale est affaire d'éducation et d'exemples; il n'est pas moins vrai cependant que la bonne éducation suppose de bons et solides principes et gagne à être éclairée par de bonnes raisons. L'homme a sans doute l'instinct d'imitation; il a aussi la Raison. Il aime à se rendre compte des choses et il y tirera mille fois plus de lui et lui donnant de bonnes raisons avec de bons exemples qu'il lui donnant d'excellents exemples sans principes directeurs.

3^{me} réponse.

Ces bons exemples eux mêmes qui sont si efficaces, cette morale de la famille qu'on apprend dès le berceau et que certaines personnes voudraient substituer tout à fait à la science morale, on se fait une singulière illusion, si on ne s'aperçoit pas que tout cela repose et dernière analyse, sur des principes philosophiques. On ne tomberait pas dans cette erreur si on connaissait mieux l'histoire de la civilisation sur cette terre.

aujourd'hui et effet, il n'est pas de famille de paysans qui ne flétrisse au moins et parle et il faut le dire aussi, qui ne répudie et pratique quantité de vices onusés et parfois dérivés par l'antiquité. Aujourd'hui pour prendre un seul exemple ^{l'esclavage} apparaît à chacun de nous comme une monstruosité morale. Trois cent ans avant Jésus-Christ, Aristote écrivait que l'esclavage était chose nécessaire et légitime. Comment, est accompli cet étrange progrès! D'abord peut-être esprit supérieur des l'antiquité païenne, puis les principaux personnages du christianisme naissent ont combattu théoriquement et scientifiquement l'esclavage. Cela se passait bien



haut en dessous du vulgaire, mais peu à
en la lumière descendit dans les régions
inférieures de la société: les ouvrages des
philosophes se répandaient et ainsi de
proche en proche une honneur instructive
s'empara de tous les esprits dans le monde
civilisé: à l'égard de cette monstrueuse
injustice, et ce qui avait d'abord semblé
une utopie d'un penseur généreux fût
bientôt l'affranchissement presque univer-
sel des hommes.

La ^{me} réponse

Enfin, il ne suffit pas d'apprendre aux
enfants à faire ce qu'ils croient le meil-
leur et consciencieux, il faut encore leur
apprendre ce qui est réellement le meil-
leur. Un vieux proverbe dit que l'enfer
est fait de bonnes intentions et il serait
singulier de considérer comme également
vertueux deux êtres qui avec une égale
pureté d'intentions feraient l'un le
bonheur de ses vieux parents, l'autre leur
deshonneur.

Il y a nombre de circonstances dans les-
quelles l'homme le plus honnête est très
véritablement embarrassé de savoir ce qu'il
doit faire. Dans les grandes crises politiques,
dit M^r Fugot, le plus difficile n'est pas
de faire son devoir quand on le voit, mais
c'est de découvrir où est véritablement
le devoir. Si l'on n'a que des principes
flottants et incertains, on a beaucoup
de chances de se laisser égarer et l'on
pourra ainsi aller jusqu'à de véri-
tables chutes morales. Tandis que si on
a des principes vigoureusement établis
et qu'à chaque circonstance, on s'efforcera
rapidement et sûrement de voir ce qu'il
doit faire. Les devoirs seraient clairs en
chaque moment critiques de la vie
morale et pratique si on a eu soin
de se faire auparavant une idée
exacte, rigoureuse et scientifique
des devoirs.

La morale est une science et y ayt

Grandes divisions de la morale.

[A] Subdivisions de la morale théorique

Ceci nous amène directement à déterminer le plan de la logique. Comme la logique, elle est une science et un art. C'est une science pratique c'est à dire qu'elle commence par établir des généralités rationnelles, des principes; et tant qu'elle fait cela, c'est une science pure. De ces principes, elle tire des conséquences pratiques, des enseignements; elle cherche par tous les moyens à les rendre fructueux; et faisant cela, c'est un art pratique; celui de diriger, de régler la vie humaine soit pour son propre compte, soit pour celui d'autrui quand on est chargé de la guider.

La morale se divise en deux grandes parties; non pas deux morales, mais deux parties. 1^{re} morale théorique ou spéculative; on cherche à fixer le principe du devoir. 2^e morale pratique, on cherche à déterminer les devoirs particuliers qui dans les circonstances principales de la vie découleront de la loi morale pour l'homme.

Déterminons maintenant les subdivisions de ces deux parties.

La morale théorique ou purement spéculative se subdivise comme il suit. D'abord il faut partir des faits, car bien que ce soit une science pure, sans aucun souce de la pratique, cependant ce n'est pas une science arbitraire; elle a un fondement très réel; pour arriver à dire avec rigueur ce que l'homme doit être, il faut dire ce qu'il est. On commencera donc la morale théorique par l'analyse minutieuse des sentiments et des jugements moraux de l'homme. Qu'est-ce qui nous donne l'idée de faire une science morale? C'est la première question: Analyse de ce qui se passe dans l'esprit et le cœur de l'homme à propos des actes intentionnels et libre de ses



semblables ~~et~~ de lui-même : car tout ce qui a une valeur morale est uniquement ce qui est libre et intentionnel. Nous chercherons 1^{er} ce qui éprouve l'homme en présence de certaines intentions qu'il appelle bonnes ou mauvaises. 2^e puis ce l'intention seule a une valeur morale, le devoir doit se trouver dans une certaine espèce d'intention, au nombre de certains motifs qui nous font agir à l'exclusion de certains autres. 3^e Il ne suffit pas de savoir où doit être la loi morale, il faut encore savoir à quel caractère on la reconnaîtra. Nous devons donc nous demander quelle est la loi morale et ce qu'elle doit engendrer. 4^e Avant d'aborder la synthèse des deux derniers paragraphes nous nous demanderons quel est celui des motifs possibles à l'activité humaine qui offre vraiment la concision de la loi cherchée.

Subdivisions de la 1^{re} partie

Nous étudierons donc. 1^{er} le motif passionné, 2^e le motif intéressé, 3^e le motif rationnel. Nous examinerons ensuite les systèmes qui ont pris pour bases ces différents motifs. Nous montrerons enfin, que les deux premiers motifs n'ont pas les caractères cherchés, et que la raison les a tous.

Sanctions Morales

Il nous restera ensuite la question des sanctions morales. On appelle sanction un système de peines et de récompenses destinées à suivre la violation ou l'accomplissement de la loi morale. Il va de soi que les lois morales ont besoin de sanctions, car elles n'ont rien de contraignant. Nous chercherons donc si des peines et des récompenses suffisantes peuvent être décernées de nature à renforcer la loi morale et à l'empêcher d'être ce monde une lettre morte. Ainsi sera achevée la première partie de la morale, la plus

(B) subdivisions de la morale pratique.

longue et de beaucoup aussi la plus difficile.

la morale pratique est relativement facile quand on a fixé solidement les principes ; elle serait infinie si l'homme n'était pas forcé de se borner, on le doit et on le peut facilement, parce que la déduction des devoirs de détails est facile, étant posées les règles générales. Dans la morale pratique, il s'agit de dire exactement, quelles obligations particulières, quelles devoirs sont prescrits à l'homme dans les diverses conditions de la vie pratique.

(1) morale individuelle

Dans cette énumération on peut adopter l'ordre suivant. 1^{re} quoique l'homme se réalise ne puisse pas vivre dans l'isolement, néanmoins pour la commodité de l'étude, on peut d'abord considérer l'agent moral comme une unité isolée. L'homme même dans l'hypothèse impossible où il serait seul sur la terre, aurait déjà des devoirs - Quels sont ils ? Première question : morale individuelle. Cette question semble obscure. Elle ne l'est pas, car bien que l'homme ne se rencontre jamais absolument seul il y a souvent des cas où il se trouve dans une solitude momentanée il y a quantité d'actes qui paraissent n'intéresser nullement ses semblables. Mais, il est indispensable de le déclarer, ces actes sans portée sociale sont réglés par la morale.

(2) morale religieuse

On peut ensuite, même avant de placer l'homme dans la société de ses semblables, le considérer dans son cadre naturel, au milieu de l'univers. Tout lui est-il permis à l'égard de la nature ? Non, évidemment. Il y a des règles précises qui ont pu être données. Il y a plus, l'homme à tout



en a raison, reporte ses pensées au delà
de ce monde, il conçoit, il imagine
un être auquel il devrait son origine
et tout ce qui l'entoure. Il a la con-
ception d'un Dieu. S'il y en a un, il
est inadmissible que l'homme soit
sans devoirs à son égard. Comme cette
hypothèse est universelle, il est indis-
pensable d'examiner quelles règles de
conduite doivent présider aux relations
de l'homme avec Dieu.

(31) Morale sociale.

Dans l'état ordinaire de la vie humaine
l'homme tient sa place dans une
société d'autres hommes (voir nos doc-
nos). C'est surtout là que pullulent
les devoirs, ils abondent tellement
que certains traités ne s'occupent
que des devoirs sociaux.

Cette division de la ^{morale} pratique se subdivise
en trois parties distinctes, car la société
est pour ainsi dire à trois degrés.

chacun vit dans une société restreinte,
la famille, d'où découle la morale
domestique. Dans on s'aperçoit que
la famille n'est à son tour qu'une
individualité dans un aggrégat de
familles, l'état ou la patrie. De là
découle la morale civile. Enfin sans
distinguer de patrie, les hommes se
doivent quelque chose entre eux, ils
forment un grand tout, sociétés
généralis humaines. Le plus dégradé des
sauvages par cela qu'il est homme
a droit à certains égards de notre
part, que nous ne devons pas à nos
animaux domestiques les plus infé-
rieurs. Ce sont les devoirs les plus ordi-
naires, la morale générale.

Jusqu'ici nous n'avons pas prononcé le
mot droit, cependant la morale en
général est aussi la science des
droits que celle des devoirs. Ces deux mots
ne se séparent pas. La définition des

pas droit.

L'homme seul est moral

De l'intelligence de l'intention.

droits de la nature donc trouver la place et
cette de celle des devoirs, tout le long
de la morale pratique ; à chaque
devoir en effet correspond un droit.
C'est le plan que nous suivrons
en morale.

Quels sont les êtres capables de moralité
et sur lesquels doivent porter les pré-
ceptes de la loi morale ? Jusqu'ici
nous avons parlé toujours des droits
et des devoirs de l'homme ; nous n'
avons rien dit de l'animal. C'est
qu'en effet l'homme seul nous paraît
sur cette terre, un être moral. L'
animal n'a ni devoirs, ni droits
c'est ce qu'il faut expliquer.

L'être responsable seul est moral.
Seul c'est celui auquel ses actes sont
imputables, et qui doit en subir les
conséquences qui est atteint par
la loi morale. Ce n'est pas de ses
actions à proprement parler, qu'on
est responsable, c'est de ses inten-
tions. Qu'est-ce ?

Une intention est l'état d'un agent
qui se détermine sciemment et
volontairement pour un parti, avec
une claire prévision des conséquences.
Donc il y a deux choses dans l'in-
tention : l'intelligence à son plus
haut degré : la raison et la réflexion ;
ensuite la liberté par laquelle on
choisit de faire ou de ne pas faire
une chose suivant qu'on voit ou qu'
on ne voit pas les conséquences. De
tout cela : 1^o que les êtres seuls
seront susceptibles de moralité
qui seront d'une part raisonnables
et de l'autre libres.

2^o que même les êtres raisonnables
et libres, c'est à dire les hommes,
ne sont pas responsables de tout ce
qu'ils font, mais de ce qu'ils font



avec raison et liberté! ainsi pas plus
que la juine n'est responsable des dégâts
causés par sa chute; pas plus que le
cheval n'est responsable des ruades qu'
il donne; pas plus l'homme n'est
responsable de ce qu'il commet pendant
la folie, dans le sommeil; pendant
sa première enfance, dans l'ivresse,
ou même dans certains bouleversements
profonds de la sensibilité.

§

1877

H. Bellamy.

Philosophie 45^{me} leçon

Morale (II) - M.THEO.I. Analyse des jugements et des sentiments moraux.

Objet de la morale théorique.

D'un seul mot, la morale théorique a pour objet la recherche de la loi qui préside aux actions d'un agent libre. Comme conclusion de la leçon précédente nous avons dit que ce qui a une valeur morale c'est seulement l'intention. Celle-ci se compose d'intelligence claire de ce que l'on fait et de spontanéité pour le faire. Par exemple si, voyant un morceau de poudre, je comprends que la ville serait détruite si j'y mettant le feu, cela ne constitue pas une intention. La preuve est que si quelqu'un y mettait le feu au moment même où j'y pense, je n'en serais pas responsable. Je ne le deviens qu'en si, comprenant clairement la situation, j'y porte moi-même une allumette. C'est l'analyse très importante de l'intention.

Deux cas à considérer

Maintenant pour rester aussi près que possible des faits et pour faire une morale aussi conforme que possible à la nature humaine et au sens commun, demandons nous ce qui se passe et nous en présence des actes intentionnels. Il y a deux cas à considérer 1^o c'est un autre qui agit, 2^o c'est nous-mêmes.

1^o c'est autrui qui agit.

Qu'éprouvons nous en présence d'un acte fait par autrui avec intention ?

Nous allons dire (α) ce que nous sentons et disons dans ce cas, (β) ce que nous sentons dans notre cœur, (γ) ce que nous faisons et quelles institutions pratiques ont été établies à cet égard dans notre société.



2
(d) le que nous pensons et disons de l'acte. Or nous apprend qu'un homme vient de faire une action importante, nous demandons d'abord s'il l'a faite avec intention, mais elle peut être regrettable ou avantageuse; elle est ~~appréciable~~ ^{appréciable} mais non moralement. Si au contraire l'acte a été fait avec intention, cette intention a une valeur. nous commençons donc par déclarer que l'acte est bon, dans l'ordre, à un certain degré de plus, nous l'appelons beau. Dans d'autres cas nous l'appelons admirable, sublime. Inversement nous jugeons l'acte mauvais; dans certains cas, nous le disons laid, dans d'autres cas encore, odieux.

le que nous pensons et disons de l'agent

Et de l'agent qui a fait cela qu'en pensons nous et qu'en disons nous? nous l'appelons honnête ou excellent suivant son action, dans le cas où l'acte n'est pas exceptionnel, mais d'ordinaire nous appelons ^{virtueux} l'homme disposé à faire souvent des actes semblables. La vertu est l'habitude du bien. Au contraire si l'intention est mauvaise nous jugeons l'homme coupable, s'il nous paraît avoir une disposition acquise à produire des actes du même genre, il est dit vicieux.

Il y a encore quelque chose de plus. nous ne sommes pas satisfaits quand nous avons dit d'un homme, c'est un honnête homme, il mérite la louange et l'estime, nous sentons qu'il a droit à un certain bonheur, récompense naturelle et légitime de son intention. Suivant l'expression de Platon, répétée par Kant notre raison lie le bonheur et le mérite par une chaîne de diamants. — réciproquement quand une mauvaise intention nous a choqué, nous ne sommes satisfaits que si l'agent est traité comme il le mérite.

(3) Qu' éprouvons nous pour l'agent.

Quels sentiments éprouvons nous pour l'agent intentionné? Dans le cas où il a bien fait, nous éprouvons pour lui suivant le degré de ses actions: estime, sympathie, affection, admiration, et enthousiasme. Au contraire quand ses intentions sont mauvaises, nous avons pour lui, du mépris, de l'aversion, de la haine et de l'indignation. En d'autres termes, nous nous sentons disposés à rendre nous mêmes dans la mesure possible à chaque agent libre suivant ses mérites, et suivant ses démerites.

(4) Comment agissons nous

Enfin, comment nous comportons nous dans la pratique à l'égard des agents intentionnés. Si les intentions nous paraissent inoffensives, pures ou même excellentes, nous nous contentons d'ordinaire de l'estime et de l'affection. La société distribue d'autres récompenses, mais elle est surtout féconde en châtimens, contre ceux qui ont mal fait. Il y a des tribunaux devant lesquels il faut comparaître. On doit rendre compte et se justifier de ce qu'on a fait. Il y a enquête sur les intentions on l'on conjecture d'après les antécédents; puis on élimine de la société soit pour un temps, soit pour toujours ceux qui paraissent la mettre en péril. On va même jusqu'à enlever la vie à ceux qui semblent être particulièrement dangereux.

C'est ainsi que nous agissons.

Voilà la manière dont nous agissons ce que nous éprouvons, disons et pensons toutes les fois où nous jugeons ou Fehors, les intentions de nos semblables. Voyons maintenant la manière dont nous nous comportons chaque fois que c'est nous mêmes qui sommes en cause.



12) Avant d'agir, nous jugeons nos actes.

Même avant d'agir, nous jugeons ce que nous allons faire, nous nous disons: cela serait bien ou serait mal et nous sommes d'autant plus responsables de nos actes que nous les avons mieux pesés de la sorte. Il y a bien des hommes si peu habitués à réfléchir qu'ils paraissent peu comprendre ce qu'ils font. Ceux-là ont si peu des intentions et sont si pleins des hommes, la société les élimine elle le doit car il faut se protéger contre les fous et les malfaiteurs, comme contre les animaux féroces. Dans ces cas infimes, la morale n'intervient pas et ce n'est qu'une éducation morale, une culture de l'esprit et du cœur qui pourrait amener ces êtres inférieurs au rang de personnes morales.

13) après l'action et que nous éprouvons

Dans la plupart des cas, même les hommes les plus grossiers, les moins capables de comprendre avant d'agir l'importance de ce qu'ils font faire, deviennent plus clairs après qu'ils ont agi. Nous nous jugeons nous-mêmes. Le seul mot résume tous les sentiments favorables que nous nous inspirons, c'est la satisfaction morale. Le seul mot résume le mépris, l'angoisse et l'humiliation que nous ressentons après une mauvaise action, c'est la remorse.

Analyse psychologique de ces sentiments.

Il y a dans la littérature de tous les temps et de tous les peuples des peintures admirables de ces sentiments si humains. Dans la satisfaction morale nous nous sentons plus hommes nous avons plus de dignité et même nous sommes de nos semblables, nous pouvons être soutenus au milieu de l'injustice sociale par le sentiment intime de la satisfaction de soi.

au contraire le remords nous abat, c'est une protestation violente de notre raison offensée. notre dignité est amoindrie : nous allons parfois comme le mortel Shakespeare, jusqu'à nous forger mille chimères, mille périls imaginaires, tant nous sommes certains d'avoir mérité des châtimens pour notre infraction au code de la loi morale.

Qu'est ce que cela prouve ?

Voilà une analyse psychologique de ce que nous éprouvons en présence des intentions soit d'autrui, soit de nous mêmes. Maintenant qu'est ce que cela nous montre ? Qu'il y a à nos yeux peut être même sans que nous y songions, une certaine règle qui s'impose à notre intelligence et à notre liberté. En effet s'il n'y avait pas de loi prescrivant certaines choses et en défendant d'autres, il n'y aurait jamais de crimes ni de mérites. Les actions seraient simplement nuisibles et avantageuses comme les fruits d'un arbre sont amers ou doux.

la loi morale est d'ici venue à l'ars

la loi morale doit être d'ici venue à l'ars. Toutes les autres lois à nous connues sont nécessaires et nécessitantes. nous ne pouvons empêcher la chaleur de dilater les corps, ni que le tout soit plus grand que la partie ; tandis que la loi des actions humaines peut être violée. mais elle ne doit pas l'être. Elle oblige donc, mais sans contraindre. voilà ce qui aura besoin d'explications.

On doit y chercher la loi morale ?

Des maintenant nous pouvons voir où nous devons chercher la loi morale. Ce n'est pas une loi d'imposant aux actions ; c'est une loi intérieure réglant les intentions seules. Se faut donc la chercher parmi les motifs qui relient nos



Des trois motifs d'action

intentions. Quels sont ils et parmi eux quel est celui qui a une valeur qui le rende digne de reger toute la vie des hommes?

Quelles que nombreuses que soient les raisons qui nous font agir en ce monde, elles peuvent toujours se ramener à trois motifs. 1^{er} nous agissons sous l'empire d'un motif sensible, sous l'attrait d'une passion d'un désir. 2^{es} nous agissons parfois avec calcul et réflexion, cherchant encore notre bien personnel, mais en calculant. C'est le motif intéressé. 3^e enfin, quelque rare que cela soit, nous agissons parfois avec désintéressement, faisant les choses non pas par plaisir ou par calcul, mais parcequ'elles satisfont notre raison. C'est le motif désintéressé. Nous verrons lequel de ces trois motifs d'actifus doit servir de règle à la conduite de l'homme.

4^e

1775

R. Bellamy

Philosophie 46^{me} leçon

Morale III. M.T. II. Des caractères de la loi morale cherchée.

Les jugements et les sentiments moraux précédemment énumérés, supposent une loi morale, une règle de conduite à laquelle nous rapportons tous instinctivement nos actions et celles de nos semblables, et, d'après laquelle nous les jugeons. Il s'agit de trouver quelle est cette loi; nous savons qu'elle ne peut se trouver qu'au nombre des motifs auxquels nous obéissons d'ordinaire. Maintenant quels caractères doit avoir la loi morale? à quoi pourrions nous la reconnaître.

La loi morale est d'un genre à part.

Nous l'avons déjà indiquée, cette loi est d'un genre à part, elle n'est pas de même nature que les lois physiques qui sont nécessaires et nécessitantes, il est impossible de les violer, la loi des actions libres est toute autre chose par définition. On peut la violer, puis qu'en fait cela arrive si souvent. Qu'est-ce donc qu'une telle loi?

Les conseils de nos amis, les avis qu'on nous donne sont des exemples de certaines prescriptions qu'on peut et qu'on doit parfois violer. Est-ce à dire que la loi morale est une sorte d'exemple? Non, car s'il y a des cas où l'on ne doit pas suivre un conseil, au contraire la loi morale doit toujours être observée et ceux là même qui la violent, sentent bien qu'ils ont tort de le faire; le remords les avertit.

Les lois civiles sont dans le même cas.

Les lois civiles et politiques sont d'autres exemples de ces règles de conduite



qui peuvent mais ne doivent pas être violées. Néanmoins il est facile de voir que la loi morale ne sera pas trouvée au nombre des lois écrites. En effet, celles-ci sont l'œuvre de certains hommes pour un pays donné, pour des temps donnés; elles sont continuellement modifiables et sont souvent modifiées avec le progrès de la civilisation.

Différence de la loi morale avec les lois écrites

Au contraire la loi morale, faite pour tous les hommes libres et raisonnables, est immuable. C'est une règle suprême dont les prescriptions écrites dans nos codes ne sont que d'imparfaites images, proportionnées à l'imperfection de notre civilisation. Quelle est donc cette loi supérieure, à la lumière de laquelle travaille le législateur; qui est le modèle de nos lois mais qui les dépasse infiniment? Quelle est cette loi supérieure laquelle l'homme à les yeux fixés dit l'écrivain, de la même façon que l'artiste fixe de son regard intérieur un idéal invisible?

Caractères a priori de la loi morale

Pour les caractères essentiels, nous pourrions assigner à priori à cette loi régulatrice des actions libres, des intentions réfléchies des hommes.

1^{er} obligation

Le premier caractère et le plus important de beaucoup est l'obligation.

La loi morale est obligatoire. Que signifie ce mot? Il veut dire que la loi morale nous lie (obligat), mais d'une façon particulière, elle nous lie, mais sans nous contraindre. Elle nous commande mais avec une autorité toute morale, respectueuse de notre liberté.

Cela se comprendra mieux par une comparaison avec nos lois physiques. On ne dira pas que j'ai été à l'eau, je suis obligé de perdre de mon poids une quantité

c'est égal au poids du volume d'eau déplacé.
 Le mot obligation n'aurait aucun sens
 dans ce cas. celui qui courrait c'est
 contrainte. Le contraire est à peine
 imaginable. mais on dira fort bien que
 je suis obligé de respecter mon père,
 quoiqu'on fait. je puisse le frapper et
 l'insulter; aucune contrainte physique
 ne m'empêche de le faire, mais cependant
 je ne le dois pas. Je me sens tenu par
 un commandement tout intellectuel
 qui parle à mon esprit et à ma
 raison, et qui demande ma libre et vo-
 lontaire adhésion.
 L'obligation est donc cet état d'un
 agent qui se sent tenu de faire une
 chose quoiqu'il puisse en faire, après
 autrement.

Definition de l'obligation.

Le devoir tient à l'obligation.

Insistons sur ce caractère qui est de
 beaucoup le principal. Les notions du
 droit et du devoir ne seraient pas
 intelligibles sans une loi ayant
 ce caractère d'obligation. Que veut
 on dire quand on dit: cet homme a
 fait son devoir? C'est, qu'il a agi
 comme il est tenu d'agir, qu'il
 conforme son agent aux prescriptions
 de la conscience.

Le droit tient à l'obligation.

Le mot droit que nous avons prononcé
 quelquefois, n'a de sens que par l'obli-
 gation réelle ou supposée d'une loi ob-
 ligatoire. En effet, ce mot, malgré les
 abus qu'on en fait et le sens très vague
 qu'on lui donne souvent, a une signi-
 fication précise et rigoureuse. Ce n'est
 pas une invention des législateurs. Ils
 peuvent bien reconnaître au citoyen
 le plus ou moins libre exercice de ses
 droits, mais ils ne sauraient en
 créer ni supprimer un droit. Les
 droits écrits dans les codes ne sont
 que l'image, le reflet, le prototypisme
 social des droits naturels. Ils en ont



pas besoin d'être reconnus, eus, protégés
pour exister avec leur caractère d'
inviolabilité.

Les droits ne tiennent pas au bon
plaisir des législateurs, ils tiennent
encore moins au caprice et à la
fantaisie des citoyens. Je n'ai pas
tous les droits si il me plaît d'avoir.
Il y a quantité de choses que j'aimais
à faire, que les législations de
certains pays me permettraient,
mais qui cependant ne sont pas de
mon droit.

Mauvaises définitions du droit.

Enfin les définitions antiques de pla-
santes qu'on a donné des droits ne
sont pas satisfaisantes. On a dit que
le droit était une fiche de consola-
tion que les faibles s'accordaient
à eux-mêmes pour se dédommager
de n'être pas les plus forts; un grand
peuple était opprimé par un tyran,
un pauvre lésé par un riche, c'était
une consolation pour la victime de
se retrancher dans ses prétendus droits
méconnus et violés par les plus forts
qu'elle.

Réponse

Mais, le droit n'est pas non plus une
hypothèse et une invention des faibles
pour se consoler de leur faiblesse.
C'est très réel, c'est une notion
fondamentale de la conscience hu-
maine. C'est un corollaire nécessaire
de l'existence d'une loi obligatoire
des êtres libres.

Comment cela? Je suis obligé de faire
une chose, c'est bien le moins que
je puisse la faire, qu'on me laisse
la faire; je suis donc inviolable
et tant que je la fais et je suis dans
mon droit et la faisant.

Définition du droit.

Le droit c'est l'inviolabilité d'un
agent libre et raisonnable et tant
qu'il accomplit son devoir.

Vue de plusieurs philosophes

Cela nous sera d'une grande utilité
et morale pratique et jettera une
vive lumière sur la corrélation des
devoirs et des droits.
De tout temps, les philosophes ont bien
vu qu'il y avait autant de droits
que de devoirs; mais beaucoup, et
considérablement, se sont trompés
sur la nature de cette corrélation.
Ils ont cru que c'était le droit qui
fondait le devoir, s'appuyant pour
cela sur le raisonnement suivant
qui est spécieux. J'ai le devoir de ne
pas vous tuer. Pourquoi cela? Parce
que vous avez le droit de vivre.

Mais n'est plus juste et apparence
et l'on s'égare; mais si c'est juste
c'est incomplet. Pourquoi avez-vous le
droit de vivre? Voilà la question. Sur
quoi repose le droit? Ce n'est ni le désir,
ni le penchant, ni le bon plaisir.
C'est le devoir, ou l'ensemble des de-
voirs. Vous avez le ~~droit~~ de vivre,
par ce que vous avez le devoir de vivre
d'accomplir votre destinée; votre
Raison vous commande de vous
maintenir dans la vie pour rem-
plir vos devoirs. Par conséquent en
tant que vous vivez pour faire votre
devoir, vous êtes dans votre droit.
Donc si le droit fonde le devoir, le
droit repose à son tour sur le devoir.
C'est cette dernière notion qui est in-
réductible. C'est sur le devoir qu'est
fondée la morale.

objection et réponse

Pure question de mots, dira-t-on? Non
pas tout à fait. Si il y a des cas où
pratiquement la chose est indiffé-
rente, il y a d'autres où l'erreur
que nous avons relevée, est très grave.
Si l'on fait reposer tout le devoir sur
un droit, qu'il sera-t-on conduit?
à dire que si j'ai le devoir de faire



L'aumône aux pauvres, ce qui est incontestable, le pauvre a donc le droit d'exiger l'aumône. Car le droit est exigible par définition. Vieux de thèses et qui a trop souvent passé en pratique ou elle peut être cause de troubles sociaux - j'ai le devoir de faire l'aumône, si je puis, mais le pauvre n'a pas droit de l'exiger.

Quel est donc le droit qui correspond au devoir de faire l'aumône? C'est le droit que j'ai de disposer librement de mes biens.

Voilà ce qui découle du caractère d'obligation de la loi morale. Elle en a d'autres.

2^e universalité, éternité.

Dans quelque point de l'espace et du temps que nous nous plaçons par hypothèse, un homme, un agent raisonnable et libre, capable de savoir ce qu'il fait et de choisir entre les actes qu'il se sent capable de faire, partout où nous plaçons un tel être, nous concevons nécessairement au dessus de lui, une règle qui s'impose à sa volonté par sa raison, c'est à dire une loi morale. Nous ne pouvons imaginer un être ainsi donc l'air qui ses propres actions ou plutôt ses propres intentions seraient indifférentes, qui se regarderait comme pouvant tout faire également. De la définition même de l'homme, il résulte que dans tous les lieux et dans tous les temps, il se trouve éclairé par une loi morale = soleil du monde intelligible = dit Platon. C'est ce qu'on exprime en disant que la loi morale doit être de sa nature universelle et éternelle. Cela est vrai a priori, comme le premier caractère.

10 = Elle est absolue.

de sa définition même, il résulte que la loi morale doit être absolue, c'est à dire ni relative aux préférences individuelles, ni au climat, ni à la civilisation, etc. Cela paraît étrange au premier abord car c'est un fait historique que beaucoup de populations ont une morale grossière. Ainsi certains sauvages voient les faire et mangeant leurs vieux parents. Mais quand on dit que la règle morale est absolue, on ne veut pas dire qu'elle doit être retrouvée exactement la même chez toutes les populations barbares. Ce n'est pas une question de fait qui se pose ici, ce n'est pas un problème historique, c'est une question de logique et de métaphysique. Or il est évident que du moment que l'on conçoit une loi s'imposant à l'homme, elle ne doit dépendre de rien autre chose que ses qualités qui font l'homme et par conséquent doit se trouver a priori partout où il y a un homme. Cette loi maintenant ne s'adresse pas à l'homme en tant que blanc ou noir, en tant que sauvage ou civilisé, elle n'est relative à aucune modification accidentelle de la vie humaine.

Différence entre la loi morale et une loi hy pothétique.

Il y a plus si l'on veut les préciser. Le sens du mot absolu, il faut remarquer qu'il s'oppose au mot conditionnel. Une loi hy pothétique sera celle-ci : si vous voulez vous bien porter, soyez frugal. Toutes les lois de l'hygiène, de l'économie politique ont ce caractère. Elles supposent que nous voulons atteindre certaines fins. La loi morale peut-elle parler ainsi ! Non. Elle ne pose pas de conditions, elle n'accepte pas et ne dit pas : si vous voulez être heureux, soyez vertueux.



Elle dit: il faut être vertueux. Certainement l'homme peut toujours répondre aux conseils de ses médecins ou de l'économiste: je ne veux pas me bien porter; je ne veux pas être riche. On peut dire qu'il a tort, mais la loi hygiénique ou économique n'autorise pas à le déclarer moralement coupable. On contraire nous ne pourrions admettre qu'être raisonnable croyant échapper au commandement moral en disant: je ne veux pas être vertueux. On lui répondrait: que cela vous plaise ou non, vous devez l'être, il le faut.

Impératif catégorique.

Kant a admirablement mis en lumière ce caractère de la loi morale. Toutes les autres lois de la nature ont quelque chose d'hypothétique; on peut les appeler des conseils. Seule la loi morale parle plus haut elle commande c'est un impératif catégorique, se présentant toujours sous cette forme: il faut faire; et jamais sous celle-ci: il serait avantageux de faire.

Remarque.

Remarquons que ce caractère d'absolu. lui était déjà contenu implicitement dans le caractère d'obligation. Le mot obliger, veut dire cela. On ne dira jamais à rigoureusement parler, qu'un homme est obligé de faire une opération commerciale. L'obligation suppose au dessus des préférences individuelles qui nous sollicitent, qui tiennent à la partie inférieure de notre nature, un commandement sacré, s'adressant à ce qu'il y a de plus élevé en nous. C'est une nécessité, non pas mathématique car elle n'aurait rien alors de moral, mais une nécessité rationnelle parlant plus haut que les penchants

particuliers et prétendant ^{de} régler par lui
intermédiaire du vouloir.

Le mot devoir n'aurait pas de sens
pour n'y être parfait, parcequ'il se
conformerait toujours invariable-
ment et infailliblement à la loi
morale, il n'y sentirait pas l'
absolue autorité. Le mot devoir
au contraire exprime très bien l'
empire que réclame sur nous la
loi absolue, empire qu'elle réclame
de notre libre consentement, em-
pire que lui disputent nos penchants
inférieurs.

L^e immutabilité.

Cela posé, il n'est pas besoin d'in-
sister longuement sur les autres ca-
ractères de la loi des actions libres
et réfléchies. Le plus important,
nous le avons vu, et on pourrait
tous les ramener à celui là, c'est
l'obligation absolue, toujours et
partout. L'immutabilité découle
de là. Car une loi morale qui
changerait facilement, qui à cent
ans d'intervalle, ou à cent
kilomètres d'intervalle ne serait
plus du tout la même, n'aurait
pas le caractère que doit avoir a
priori la loi morale cherchée, à
savoir le caractère d'obligation
absolue.

C'est donc un corollaire nécessaire
que la loi des actions libres doit
être immuable. Les variations histo-
riques n'ont rien à faire ici. Car
les hommes n'ont pas toujours
bien compris la loi morale, même
de nos jours, nous ne sommes
pas assurés de la comprendre
comme il le faudrait. Les anciens
codes se sont profondément in-
difiés. la justice contemporaine
se modifie chaque jour et se modi-



fierra encore, n'ay doutons pas ;
 le fait nous en rejouir. mais ce
 n'est pas la la question.

Parceque nous apercevons la loi
 morale à travers le nuage chan-
 geant de notre imperfection ac-
 tuelle, de notre civilisation enco-
 re retard, ce n'est pas une raison
 pourqu'elle soit elle-même sou-
 mise aux changements. Le soleil
 n'a pas moins d'éclat et lui-même
 le jour où des nuages épais le
 cachent à nos yeux ou quand
 la nuit la plus profonde regne
 dans notre pays. que par un
 beau jour d'été, tout resplendissant
 de lumière. ce qui varie, ce sont
 nos points de vue humains, nos
 interprétations de la loi, nos con-
 promis entre ce que commande
 absolument la loi ~~de~~ ce qui enlève
 nos préjugés, nos faiblesses, nos
 illusions héréditaires, l'imperfection
 de l'état social.

§ 2. Impersonnalité.

Que la loi morale soit a priori
impersonnelle, c'est un point in-
 contestable. En effet si la loi des
 actions humaines variait avec les
 personnes, elle ne serait plus du
 tout invariable, elle ne serait plus
 absolue. Pour mieux dire, ce ne se-
 rait pas une loi du tout. Cela n'
 empêche pas que dans la morale
 pratique nous verrons les devoirs
 varier très notablement avec le
 sexe, avec l'âge etc. C'est juste-
 ment là l'objet de cette partie
 de la morale. mais c'est que dans
 ce cas il y a deux choses à consi-
 derer 1^o - la loi morale absolue
 et invariable 2^o la personne plus
 ou moins forte qui doit, selon les
 exigences de sa condition, appliquer

Conclusion;

la loi de son œuvre.

voula les caractères a priori de cette
loi digne de commander à ses agents
libres et raisonnables. C'est là, il
s'agit maintenant de la chercher
parmi les motifs d'action. Quel
est celui qui offre les caractères
que nous venons de voir? Est-ce la
passion? Est-ce l'intérêt? Est-
ce l'obéissance des intéressés à la
voix de la Raison? C'est ce que
nous allons examiner.



R. Bellamy

la vertu qui résulte de l'échange mutuel
des passions, est une vertu unanime,
servile, sans force et sans vertu.
= Platon -
Phédon. VII

Philosophie 47^{me} leçon

Morale (IV). M. T. III. - L'attrait sensible est-il la loi morale?

Il n'est pas douteux que la recherche
du plaisir, l'état naturel vers la sa-
tisfaction et la jouissance, la fuite de
la douleur soient des guides donnés
par la nature à l'homme, mais l'
avons vu dans l'étude de la sensibi-
lité. Il y a un grand nombre d'in-
clinations primitives qui malgré
certaines déviations et perversions
ultérieures, sont de magnifiques bonnes
et ont été placées en nous comme
sauvegarde, nous éclairant dans la
vie, dirigeant nos actions, combi-
nant puissamment à notre salut
individuel, à la conservation et
à la prospérité de l'espèce.

ce n'est pas aborder à première vue

aussi au premier abord on ne dirait
rien d'absurde en disant que la loi de
la volonté humaine, c'est de suivre
ses penchants naturels. C'est ce que
prétendaient les écoles de l'antiquité
naturelles, se qui, vivre naturel-
lement. nous allons établir
cependant que si la nature est souvent
un guide excellent, ce n'est pas une
raison cependant pour déclarer mora-
lement légitime tout ce que notre
penchant nous porte à faire. En un
mot la recherche du plaisir est
parfois commandée, mais ce n'est
même et par définition elle n'offre
pas les caractères de la vraie loi mo-
rale cherchée.

Les anciens voulant appuyer leurs
théories tiraient souvent leurs ex-
emples de ce qui se passe chez l'animal
ils nous montrent donc, les châtiments



surtout, et avec eux les Stoïciens (litt.
roz: de finibus), que nous les animons
cherchent leurs biens, leurs jouissances.
C'est en effet la loi du monde ani-
mal. Chacun cherche son bien, admettant
que pour un vaincu (struggle for
life) est-ce l'état proposé à l'homme?
Remarquons qu'il est facile à atteindre
si c'est vraiment là la loi morale.
elle peut se vanter d'être admirable-
ment observée, mais est-ce ainsi qu'on
faute notre raison? La recherche du
plaisir surtout un méfait, n'est, nous
allons le voir, ni obligatoire, ni uni-
verselle malgré les apparences, ni ab-
solut, ni immuable, ni enfin
impersonnelle.

16. La recherche du plaisir n'est pas obli-
gatoire

Si la loi morale avait pour formule
cherchez la jouissance, prenez votre
plaisir ou vous le trahirez, obéissant
aux lois de votre nature; qu'arri-
verait-il? Elle serait non seulement
permise mais obligatoire. L'homme
pius, devrait aimer, estimer, récompen-
ser, serait celui qui aurait le mieux
rempli ces étranges devoirs les vrais
sages seraient les débauchés. Peut-on
le croire? Au contraire, les hommes
méprisables, détestés et punis, seraient
ceux qui auraient la singulière
idée d'être tempérés dans leurs dé-
sirs, repliés dans leurs appetits. C'est
avec dire que toutes nos idées mo-
rales seraient bouleversées; nos juge-
ments et nos sentiments moraux
ne seraient pas du tout catalogués.
C'est donc au fond une conception
absurde, malgré ses apparences, que
nous combattons ici.

Elle est parfois légitime.

Certes il peut se faire que nous ayons
droit de chercher notre plaisir; nous
ne prétendons pas que la morale consiste
à faire toujours le contraire du plaisir

2^e Elle n'est pas universelle.

mais elle consiste encore moins à
faire toujours l'apaisable.
Il semble très étrange de dire que
la recherche du plaisir n'est pas
universelle, ni éternelle. Partout
où l'og a trouvé des hommes, ils cher-
chent leurs plaisirs, et obéissent à leurs
penchans. C'est très la même loi uni-
verselle semble-t-il. — Oui, cela est
vrai, pour la nature humaine en
tant qu'animale et non en tant
qu'humaine. C'est une universa-
lité et une éternité de fait et
non de droit. Si on venait nous dire
qu'il existe quelque part des hommes
qui ne sont soumis ni à la néces-
sité de manger, ni à celle de satis-
faire leurs passions. Notre raison ne
serait pas bouleversée. Ce serait une
nouvelle impression, mais non pas
logiquement extraordinaire. Ces hom-
mes nous paraîtraient plus hommes
que nous et plus élevés et mora-
lité. Par conséquent tout l'attri-
but des penchans est animal et
non humain et n'est ni universel
ni éternel.

Si au contraire on venait nous dire
qu'il y a des êtres entièrement aban-
donnés à leurs appétits, et qui
rien ne proteste contre la recherche
impétueuse du plaisir, nous re-
connaitrions là, non pas des cré-
atures supérieures à nous, mais des
animaux. Ils seraient moins mo-
raux que nous.

En un mot c'est seulement une apparence
ou si l'on veut un fait, que la sensibilité
est inhérente à l'homme; au fond
c'est un caractère commun avec l'ani-
mal. Le qui est éternel, universel, ce
n'est pas l'obéissance aux passions, au
contraire.

C'est une apparence



1^{re} le mobile sensible n'est pas absolu.

Le mobile sensible pur n'est ni obli-
gatoire, ni éternel, ni universel, ni
est pas nog plus absolu. Sans aucun
doute, c'est un fait que les hommes
et tant qu'aux animaux obéissent par
nature à leurs penchants. Cependant
le mobile sensible ne commande pas,
il attire, il sollicite à l'action
d'une manière séduisante parfois
même irrésistible, cependant c'est
toujours d'une manière condi-
tionnelle, c'est une suggestion de la volonté
et nog un ordre simple: Si nous vou-
lez jouir, faites cela, ainsi parle
l'attrait sensible. Si par hasard
je ne voulais pas jouir, y aurait-il
là une déchéance à ma dignité d'
homme! Pas du tout: pourvu que je
sois dédaigner la jouissance, et si je
cede, j'ai tort. Ce qui commande ab-
solutement = ce qui ne se laisse pas dis-
cuter = dit haut, le véritable imper-
atif catégorique et inconditionnel n'est
est donc pas pour l'homme l'attrait
sensible.

2^{de} Il n'est pas immuable ni impersonnel.

Le mobile sensible n'est, bien en-
tendu, ni immuable ni imperson-
nel. Comment le serait-il, immuable,
quand le principal caractère de la
sensibilité, c'est d'être mobile et
flottant, onduoyant par excellence.
Il n'est pas impersonnel; en effet
il n'est pas le même pour un Anglais
l'Action et l'énergie, l'acte pour un na-
poléon (par exemple). Il est différent
pour l'homme sauvage et pour l'hom-
me civilisé. Il varie avec le sexe
et l'âge. Il varie pour un même
homme à chaque heure du jour. Je
connaitre le motif sensible comme
règle unique des actions humaines, cela
ressemblerait à dire qu'il y a autant de
règles morales pour d'hommes, autant de

regle morale par chaque homme. Il y a 3 lui de caprices, c'est donc contraire à la raccoz.

Le motif sensible est ce qui y a de plus personnel au monde. Par où différons nous les uns des autres? Qu'est ce qui fait notre personnalité? c'est notre humeur, nos dispositions, nos préférences, c'est l'idiosyncrasie de notre tempérament moral. Dire que la sensibilité est la seule unique des actions humaines, c'est dire que chaque personne peut agir comme bon lui semble. C'est vider cette loi morale qui consiste par définition à soumettre toutes nos tendances individualistes à une règle générale qui domine tout. Donc, le motif sensible n'offre aucun des caractères de la loi morale cherchée.

Le motif sensible n'explique rien

on voit aussy facilement qu'il ne rend compte ni de nos sentiments et jugements moraux, ni de nos institutions sociales. Nous avons déjà indiqué à propos de l'obligation, que ce qui est jugé bon par nous, ce n'est pas de débrider nos passions, de disputer à nos semblables la plus grande part de jouissances possible, si cela était il faudrait contenter 2 choses les gens qui font cela. Or justement ce sont ces gens là qui sont traduits devant les tribunaux.

Considérons ce que nous éprouvons à l'égard de nous mêmes; est ce après l'accomplissement de nous mêmes que la satisfaction morale arrive? au contraire le remords nous saisit quand

nous avons tracé contre les suggestions de la sensibilité. Quand nous l'avons réglé, alors notre satisfaction est complète. Est-ce à dire maintenant que



nous ne connaissons le rôle de la sensibilité ? nous reconnaissons qu'il faut prendre l'homme comme il est, aimant le plaisir et fuyant la douleur. Notre réponse est simple. C'est un rôle qui doit être reconnu à titre de fait, mais qui ne saurait être confondu avec le droit. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la loi morale.

Large Concession

Il ne faut rien exagérer ; nous sommes loüés de dire, comme certains traités de morale le font penchant ~~est~~ mauvais, qu'il faut comprimer la sensibilité et la nature humaine. Le penchant c'est, comme dit Kant, la matière de la morale. Elle consiste à appliquer à cette matière une certaine forme de conduite ; elle cherche parmi les penchants, car il y en a d'égoïstes et d'une grande valeur morale. Combattre ceux-là, serait absurde ; le plaisir d'être content de soi, d'avoir une libre conscience, l'orgueil bien placé, voilà des sentiments très délicats. Les blâmer se rait absurde.

Exagération des cyniques.

Se faut donc leur faire leur part et elle sera très grande & nous inspirant de Platon et d'Aristote. Le cynisme, d'où sortit bientôt après le stoïcisme dans son farouche amour de la vertu toute pure, avait été jusqu'à cet excès de déclarer tous les plaisirs immoraux.

Réponse ? Aristote

Aristote leur répond par cette objection, ou du bon sens contre une exagération inutile : = Eh quoi ! à l'égalité de sagesse, de vertu, vous ne préféreriez pas la beauté à la laideur ; la richesse à la pauvreté ; la santé à la maladie ? = En effet si la vertu est le bien par excellence, il est inutile de la rendre si sévère d'aspect en mettant

un abîme infranchissable entre elle et
les autres biens. C'est un grand bien que
la richesse; la beauté, la santé ont
aussi un grand prix; nous reconnais-
sons largement les places qui leur re-
viennent es morale. Nous accordons une
large part aux plaisirs légitimes, supérieurs,
ou même conformes à la simple na-
ture et nous contraindre à la règle
morale.

Les stoïciens peuvent servir d'ennemi.
On pourrait leur appliquer le vers d'A.
de Musset:

Tous les vœux trop purs, les vœux que vous faites
la ~~verté~~ toute seule n'aurait pas pour
l'homme, être sensible, un attrait suf-
fisant si elle ne se faisait pas dans
cette sensibilité des autres et des autres.
Vain, elle nous remue par nos bons
penchans et c'est ainsi qu'elle nous
émeut.

La sensibilité est indispensable à la loi
morale.

Ce que nous voulons, c'est simplement
établir que la sensibilité seule n'est
pas la règle de la conduite humaine
mais nous n'avons pas voulu dire
pour cela qu'elle fut dangereuse pour
la morale. Il y a plus, nous avons
déjà dit un mot des sanctions; mais
les sanctions indispensables à la
loi morale par définition seraient
impossibles si l'agent n'était pas
doux de sensibilité; et naturellement
porté à chercher le plaisir et à
fuir la douleur. Une sanction
est toujours et nécessairement,
une récompense ou un châtiement.
C'est à dire un plaisir ou bien une
~~châtiment~~
car loiz que la sensibilité soit fu-
neuse a priori à la moralité et
doive en être éliminée, au contraire
1^o elle est la matière même de la
morale et sans elle la morale ne



serait ni utile ni même possible, car il n'y aurait pas de penchant à régler; 2^o la recherche naturelle et souvent légitime du plaisir, comme l'horreur de la souffrance sont, et des auxiliaires de la vertu et des conditions mêmes de toute sanction morale.

Objections.

maintenant, profitant de cet aveu que nous faisons si largement, ces saints philosophes nous viennent dire: mais justement, nous prenons pour loi morale les bonnes passions, les sentiments délicats de la nature humaine.

Réponse.

Lors de retirer un mot des concessions que nous avons faites, nous reconnaissons que le plus sur moyen de répandre la loi morale c'est de la faire aimer c'est de s'adresser au côté délicat de la sensibilité humaine. Le grand triomphe de la morale évangélique tient au puissant attrait qu'elle exerce sur les âmes délicates par le rôle qu'elle donne à l'amour, à la recherche du contentement moral, du plaisir pur du sacrifice. Mais théoriquement, cela n'empêche pas que la morale ne saurait reposer en aucune manière sur l'attrait, sur le plaisir, sur la passion, fût-elle la plus insaisissable des attractions, la passion la plus noble, le plaisir le plus pur, celui de la charité.

Demandons à ces moralistes comment ils font pour choisir les bonnes passions: quelles sont-elles? Pourquoi pas celle-ci plutôt que celle-là? Car elles se valent toutes et tant que passions. Entre les plaisirs, il n'y a pas d'autre différence qu'une différence d'intensité. Tout ce qu'on pourrait dire c'est que la loi morale

consiste à chercher le plus grand plaisir.
mais q n'a pas le droit de dire quel
est le plus grand plaisir. Le sens com-
mun distingue les bonnes des mauvaises
tendances, mais en faisant cela, il rend
hommage à un principe supérieur
à la sensibilité, le Raison.

Mais ceux qui ne reconnaissent pas
la sensibilité, n'ont pas le droit d'en
sortir. Sans se contredire, en effet,
ils ne peuvent faire appel à quelque
chose de supérieur qui fuge et élève
les penchants.

50

W.B.



A. Bellamy

Philosophie 28^{me} leçon.

Morale (E) M.T. IV. — Principaux systèmes de morale passionnés.

La sensibilité dans ce qu'elle a de plus délicat, ne saurait être considérée comme règle unique de la loi morale; sans doute il y a des tendances et des passions bonnes mais c'est es tant que bonnes qu'il faut les suivre, et non pas en tant que tendances et passions. Cela sera plus clair par l'examen des systèmes qui ont proposé pour loi morale à l'homme la recherche du plaisir.

Essai de réputation simultané

On a essayé de les critiquer tous ensemble et leur opposant ce dilemme. Quelles tendances prenez-vous pour règle? De deux choses l'une, ou il est une seule et alors laquelle? Vous êtes impuissants à faire un choix; ou bien c'est toutes ensemble, alors comment les ferez-vous accorder, elles qui se combattent les unes les autres. L'ambition commande-t-elle la même chose que l'amour du repos; l'avare que la prodigalité.

réponse de M. Laine

Ce dilemme n'est pas insoluble, on peut répondre en effet que les passions d'une âme quelconque, bien que non d'accord entre elles, forment cependant une résultante constituant une passion dominante et que le devoir de l'homme est alors d'obéir à sa nature, à sa passion principale. Cette théorie a surtout été développée par M. Laine; il prétend que chaque homme, les grands hommes surtout, a une passion maîtresse, résumée



tant de toutes ses inclinations et formant ses caractères. La passion principale de l'Épique est l'Éloquence, ce qui explique les nombreux discours de ses ouvrages.

Critique

C'est une vue un peu exagérée, comme toute vue neuve, mais elle est vraie et féconde et partie. Nous accordons cette manière de voir les choses à l'historien, mais nous ne saurions l'accorder au moraliste.

Plat de la leçon.

Voilà maintenant les systèmes de morale passionnée. Voici notre plat. Nous allons d'abord examiner les systèmes les plus grossiers, c'est-à-dire ceux qui ne font pas de choix entre le plaisir et la passion, qui proposent pour loi non pas tel penchant délicat, mais le plaisir tout seul. Les systèmes sont : celui de l'école Épicurienne, le plus grossier (égoïsme), puis tout près de nous le système philosophico-social de Fourier, presque analogue au précédent. Entre les

deux, dans les temps modernes, nous trouverons des systèmes plus délicats nous aspirant comme fin, les plaisirs égoïstes mais que nous dédaignerons cependant être insuffisants. Ce sont les systèmes de Jacobi, de J. J. Rousseau, surtout de J. B. Hume, Bergues, Hutcheson, et enfin de Adam Smith.

Remarque

Remarquons et passons par malice l'immense supériorité de Kant dans les questions morales, malgré ses disciples qui il a pu avoir sur le continent, les moralistes les plus nombreux et les plus importants sont de race britannique. Cela tient à leur caractère pratique. Ils ne sont point métaphysiciens, mais au

contraire Economistes. Tous leurs systèmes méritent un examen approfondi.

1^e Ecole Cyrenaïque.

L'école Cyrenaïque eut pour fondateur Aristippe. celui dont parle Horace = hunc Aristipum paritibus precepta re-
labor. = c'est un disciple de Socrate. Il avait connu Protagoras et les pyrrhéoniciens; il leur avait communiqué leurs tendances sensualistes, qu'il transposait dans sa morale. Toute l'école de Cyrene se fait pour développer sa pensée. Le seul bien au monde est le plaisir. Non seulement on fait, tout ce qui vit cherche le plaisir, mais on doit, il n'y a que cela à désirer. Le plus vif est le meilleur; chacun prend plaisir au il le trouve.

Principaux disciples d'Aristippe.

Aristippe eut pour disciple sa fille Arete, elle partage et répand sa doctrine. Son fils Aristippe le jeune le Métrodidacte, la modique légè-
rement; et ce sens qu'il conseille de ne pas se faire l'esclave du plaisir. Il faut le posséder mais on n'est pas possédé. Ensuite vient Bio et Exémère dont on sait peu de choses; puis Egétas le Décathlon. Chercher le plaisir, c'est inutile; c'est déjà beaucoup d'éviter la douleur. Le meilleur moyen est de se tuer. Il prêche donc l'ascétisme. (Nirvana). Enfin Aménias, dernier disciple de l'école, résiste au plaisir, mais il déclare qu'il y a un choix à faire. Le plus vif selon lui, c'est celui que l'on trouve à partager ses joies avec ses semblables. C'est celui là qu'il doit préférer aux autres plaisirs profanes. Sa morale est donc plus pure.



Critique

Malgré la franchise et peu brutale de cette doctrine on peut saisir quelques contradictions. Ces philosophes se réfutent eux mêmes et faut voir l'insuffisance de leur morale. Ils ne viennent nous dire; il ne faut pas être esclaves du plaisir. mais sont ils autorisés. ceux qui parlent ainsi? S'ils pourraient nous dire c'est au nom de la dignité, de la fierté humaines, ce serait une raison. mais dans ce système on n'a souvent parlé du cœur, mais jamais de la raison. Si je trouve mon plaisir à m'abandonner à la volupté, on ne peut rien me dire au nom du plaisir.

Un autre nous conseille la mort parceque le plaisir est fugitif et imparfait. C'est vrai, mais cette conséquence, condamne tout le système. Si on cherche le plaisir on ne trouve que le désespoir et la peine, c'est qu'il faut chercher autre chose que le plaisir. Le philosophe a bien vu qu'au fond du plaisir, de la volupté, il y a un vide; un néant, quelque chose d'amer surgit des plus grands plaisirs; medio de fonte tepore surgit amara quidquid.

Quand annieus nous conseille de chercher notre plaisir, dans le partage de nos joies avec nos semblables il a raison, et dit quelque chose de délicat; mais son système ne l'autorise nullement à tenir ce langage si élevé. En disant cela, il juge et classe les plaisirs; mais c'est parce à la dernière de quelque chose autre que le plaisir. Donc encore ici, le système de l'école cyrénaïque est insuffisant et se réfute lui même.

Remarque relative à Épicure.

1er Disciples

2e Le Courrierisme

On s'attend sans doute à voir Épicure figurer parmi les philosophes du plaisir. Il n'y sera rien. Épicure est plutôt un moraliste de l'intérêt. Si son système consiste à chercher le plaisir, c'est une jouissance choisie, à longue portée, que le sage doit savoir attendre et mériter par des privations. Aussi vaut-il mieux que les représentants de la volupté pure et simple.

Ses disciples romains, dont Horace est le plus connu, étaient des gens pratiques qui allaient droit au fait; ils cherchent le plaisir = à la manière d'étalons échappés = ils méritaient bien aussi d'être classés dans notre liste, mais ils sont restés ignorés et n'ont point de nom en philosophie.

Il nous faut arriver maintenant jusqu'à Proudhon ¹⁷⁷²⁻¹⁸⁵⁷, réformateur socialiste, communiste. Ce n'est pas le dernier venu, il a des idées originales, philosophiques et spéculatives. Nous n'examinerons pas son système politique. L'auteur déclare que la volupté est le seul et le vrai ~~but~~ de la vie; l'homme est fait pour jouir. Rien aurait été absurde si il n'avait donné la passion pour ne pas la satisfaire, nous devrions elles toutes être satisfaites. L'idéal est de trouver une organisation sociale dans laquelle la plus grande somme possible de satisfactions pourrait être accordée à la plus grande quantité possible de passions, au plus grand nombre possible d'hommes. Laissez faire les passions, dit Proudhon, elles iront à leur fin et constitueront l'harmonie. 7 Je suis le héraut du monde



Classification des Passions par Proudhon

Remarque

Critique.

social. Sur cette idée, il fonde une société idéale nommée harmonie. Proudhon reconnaît douze passions. Cinq sont relatives aux sens, quatre sont spirituelles et trois supérieures. Les passions spirituelles sont l'amour, l'ambition, le fanatisme, les trois supérieures sont la phalange, la cabaliste et la composite.

Nous pourrions faire observer à Proudhon que son système a paru fort peu satisfaisant jusqu'à ce qu'il passa sa vie à chercher des capitalistes pour fonder le premier phalanstère, sans en trouver. — A cela il pourrait répondre que les hommes ne sont pas assez unis pour le comprendre, car il n'a jamais douté de sa mission.

On peut lui opposer ses contradictions. Il pose et précepte que les passions se valent toutes et cependant il en compte de supérieures ou de meilleures. De quel droit? Pourquoi lui a inspiré cette hiérarchie? — L'auteur veut mieux que son système; il n'a pas pu disposer entièrement la raison, qui reprend ses droits. Elle a enlevé ses gradations pour en faire une contradiction du système.

Les systèmes du genre de ceux de l'école Cyriacique ou de Proudhon sont donc une provocation qui révolte la raison et ne soutient pas l'examen. Ils sont condamnés à une contradiction flagrante quand ils veulent se développer pour vivre.

3^e Doctrine de Jacobi et de Rousseau.

Jacobi et Allwege et Rousseau chez nous conseillent de s'en rapporter à un certain penchant ou à une certaine moralité, qui nous fait discerner le bien et le mal à première vue et nous fait préférer le bien. C'est, dit Rousseau, la voix du cœur.

Rien de mieux et nous n'avons pas
 pour un autre langage dans notre théorie
 psychologique des penchants. En pratique
 cette théorie peut être bonne et at-
 trayante pour les esprits, mais elle
 se réfute d'elle-même. D'abord (sans vou-
 loir récriminer sur les faiblesses de
 la vie privée, Rousseau est un excel-
 lent exemple.) ce sentiment moral
 le penchant qui nous porte au bien
 n'est pas toujours bon guide dans
 la vie pratique; ceux qui nous le pro-
 posent pour règle peuvent servir de
 exemples. On sait les égarements de
 Rousseau, il les eut peut-être évités
 s'il eut raisonné sa conduite et
 obéi à une règle supérieure aux
 penchants.

En théorie nous ferons remarquer que
 si tous les hommes avaient à un
 égal degré le penchant des mieux
 la morale serait inutile et le débat
 ne se serait jamais engagé, le sen-
 timent moral ne manquant jamais
 d'indiquer le bien.

La doctrine égoïste est analogue
 quoique plus pratique, d. Hume,
 Ferguson, Hutcheson et A. Smith
 sont d'accord pour reconnaître que
 le sentiment qui doit primer tou-
 tes autres et servir de règle, est la
 sympathie. C'est à dire que nous
 devons faire et toute occasion où
 qui nous paraît propre à nous faire
 aimer de nos semblables. C'est la
 le moyen de nous procurer le plus
 vrai et le plus durable de tous les
 plaisirs.

Nous allons prendre pour type
 de cette doctrine, la morale de
 la sympathie telle que nous
 l'a transmise développée Adam
 Smith.

La doctrine égoïste.



2
Hassall & A. D. Smith.

Adam Smith [1723-1790] est le plus populaire des philosophes écossais, esprit pratique et sensé par excellence. Il occupa à l'université d'Edimbourg la chaire d'économie politique aussi longtemps que celle de morale. C'est à lui qu'il fit sa renommée comme économiste. (richesse des nations.) à cette connaissance de la vie, à ces préoccupations pratiques, le philosophe dut sa morale si pleine de raison, de sens, mais aussi si débordante de métaphysique. Il commence par constater que l'homme ne cherche par ses biens seulement, ou du moins le cherche dans le bonheur d'autrui. Il analyse le sentiment engendré de la sympathie une remarque juste et fine se trouve dans cette analyse. Quand on sympathise avec la douleur d'autrui, on éprouve une émotion complexe, d'abord une souffrance, puis une certaine jouissance, qui tient à la satisfaction d'un penchant. Ceci fait voir que nous avons affaire à un psychologue délicat et que son système repose sur une analyse sérieuse.

Quand nous apprenons l'action d'un homme, nous voulons savoir ses intentions; alors nous sympathisons avec le motif ou nous avons de l'antipathie. Dans le premier cas, nous déclarons l'action bonne, dans le second mauvaise. Voilà le fondement de la morale qui consiste à nous demander avant d'agir si le motif qui nous pousse, est de nature à nous rendre sympathique à nos semblables. Comme c'est un sentiment naturel de chercher son bonheur dans l'estime de ses semblables, cela nous conduit à la vertu, seul moyen de gagner la sympathie publique.

Critique

Un homme qui se conduirait toujours ainsi, serait sans doute un homme vertueux. En cela la morale de Smith est bonne. Malheureusement la sympathie ne se commande pas. Si on pouvait en donner le goût à tous ce serait un grand pas fait pour la morale générale. Mais théoriquement, c'est autre chose, la morale ne soutient pas l'examen. Voici les principales critiques. 1^{re} D'après ce qui précède il semblerait qu'il n'y a de devoirs que dans l'état social, ce qui est contraire à toute morale. Car le monde compte toujours une série de devoirs individuels qui s'imposent à l'homme dans l'isolement. Ce serait un crime d'abêtir son intelligence dans le vice ou d'user son corps dans la débauche quand on n'aurait à craindre l'antipathie de personne.

Réponse d'Ad. Smith

Ad. Smith répond alors que dans ce cas, nous devons nous dédoubler en quelque sorte. Pendant que nous agissons nous pouvons nous regarder agir et être ainsi à la fois acteur et spectateur. Or le spectateur doit pouvoir toujours sympathiser avec les raisons qui ont fait agir l'acteur.

Deuxième critique

Voici la principale objection; 2^e la sympathie que nous devons chercher à gagner quelle est elle? Celle de nos voisins, sans doute. Mais qui ne voit que c'est rabaisser et presque anéantir la morale. Socrate ne cherchait pas la sympathie de son milieu, il l'avait obtenue et flattant, or le peuple l'a fait mourir; méritait-il l'antipathie des Athéniens? Les âmes vraiment délicates et grandes doivent se mettre au dessus de l'estime de leur milieu pour montrer la voie à



leurs contemporains. Avec les principes de Smith, toutes les grandes innovations philosophiques ou religieuses seraient impossibles, car elles doivent commencer par des exceptions, et généralement coûter la vie à leurs propagateurs, preuve du peu de sympathie des concitoyens.

Il faut par conséquent proclamer que si la vertu mérite la sympathie elle doit savoir parfois s'en passer. Elle la mérite d'autant plus qu'elle la cherche moins. Elle ne serait aussi dangereuse que la doctrine d'Adam Smith poussée à l'excès. Elle autoriserait tous les vices, car le meilleur moyen d'être sympathique à une société corrompue, c'est d'être encore plus corrompu qu'elle.

Troisième critique

Adam Smith apercevant ces dangers, seules conséquences fâcheuses d'y échapper et s'y défend très vivement. Il faut, dit-il alors, chercher la sympathie mais non pas celle de notre milieu, mais celle d'un être moral, idéal, raisonnable et impartial.

à la bonne heure, on ne peut pas dire plus clairement qu'il faut se mettre ses actes aux prescriptions de la conscience. mais c'est justement là ce que nous prétendons. C'est une répétition d'Adam Smith sortant de sa plume même; parler d'impartialité, c'est être bien loin de la sympathie partielle par définition. Parler d'un témoin raisonnable, c'est se mettre en présence d'une règle supérieure et inébranlable. Cela nous apprend que le philosophe reconnaît qu'il y a des sympathies malsaines.

conclusion

ainsi le plus délicat comme les plus grossiers systèmes de morale passionnée, ceux qui proposent pour loi: une seule passion chassée, comme ceux qui proposent toutes les passions à la fois, sont plus ou moins purs et utiles à répandre et pratique, mais sont tous également incapables, désétablis et de soutenir l'examen. Si les préférences sensibles étaient l'unique loi de nos actions, tout le monde serait vertueux, jamais personne ne s'aviserait de violer une loi si commode et l'idée ne serait venue à personne d'inventer une autre règle contrariante et gênante.



R. Bellamy

Philosophie 4^{me} leçon

La discipline, si sibi consen-
sanea voluit esse, se officio
nihil quærit dicere.
- Cicéron -
de officiis I. 2.

Morale (II) M.T.V. L'intérêt est-il la règle des actions humaines?

L'intérêt est sensiblement supérieur
à la passion; voici pourquoi. Quoiqu'il
y ait des tendances distinguées, néan-
moins le fait d'obéir aux penchants
et de chercher le plaisir, est animal
autant qu'humain. C'est une loi
universelle de tous les êtres vivants.
L'homme seul parle de ses intérêts
et y veille.

Définition de l'intérêt.

Qu'est donc que l'intérêt? C'est la
recherche de certains biens mais
avec l'intervention très active de la
réflexion, de la raison, de la mémoire
de l'induction et de la déduction.
Toute l'intelligence humaine et ce
qu'elle a de plus savant se met au
service du bonheur et change ainsi
le simple plaisir fugitif et mobile
en intérêt proprement dit.

Deux sortes d'intérêts.

Il y a de plus, deux sortes d'intérêts.
L'intérêt personnel auquel tout se
ramène et dernière analyse, puis au
dessus l'intérêt général, notion
beaucoup plus élevée et qui a chez
l'homme cultivé une influence
sérieuse et raisonnée sur sa con-
duite pratique.

Distinction entre l'intérêt et l'instinct

C'est mon intérêt personnel de subis-
tir; c'est ma première tendance
ce n'est pas autre chose que mon
instinct de conservation et tant qu'il
s'agit de l'intérêt. En effet l'instinct
me fait manger et boire au contraire
l'intérêt apparaît du moment où j'ai
remarqué le retour des mêmes
besoins, l'efficacité habituelle de mes
moyens de les satisfaire. Que ferai-je



alors ? Après avoir mangé à ma suffisance, au lieu d'abandonner le reste de mes aliments, je songe à l'avance à mes besoins et je conserve des provisions. Bientôt après apparaît l'élevage des bestiaux ; mais comme on ne peut pas faire directement des provisions en grand nombre, l'échange apparaît et après lui, la monnaie. On ne s'pargne plus des aliments, mais des matières de convention servant d'un accord unanime à se procurer ce dont on a besoin. Cette indication grossière suffit à montrer la supériorité de l'intérêt au dessus de l'attrait actuel et fugitif, au dessus duquel l'homme seul a su s'élever à l'état économique.

L'intérêt nous porte jusqu'à la science.

L'intérêt, (car avant de le critiquer, nous voulons dire ce que l'on peut faire valoir en sa faveur), va infiniment plus loin et vaut mieux que cela. En effet ce n'est pas seulement mon intérêt de manger et de boire, quand j'ai faim et soif. L'homme a bien d'autres besoins qu'il peut prévoir et auxquels il peut pourvoir. Par exemple dans la lutte pour l'existence, nous nous servons de notre intelligence autant que de nos sensuels, et c'est par là que l'homme a dompté l'univers. Donc il sent qu'il a dans son intelligence le meilleur de sa force, c'est-à-dire son salut, et son capital le plus précieux de tous.

Donc nous sommes sortis de l'industrie et l'intérêt nous porte jusqu'à la science. On cultivera l'esprit, on répandra les lumières, car non seulement il importe d'être instruit soi-même, mais il est très utile de vivre en compagnie de gens instruits. On

L'intérêt produit des beaux arts.

beaucoup moins à craindre d'une société éclairée, que d'une société abandonnée à la barbarie.

Les beaux arts eux mêmes apparaissent par le seul intérêt, car il consiste es fin, de compte à bien pour voir à ses besoins. Le besoin esthétique est très inférieur chez beaucoup d'hommes. Donc tout ce qu'on fait pour satisfaire ce penchant est conseillé par l'intérêt.

Il produit les vertus

Enfin les vertus, les bons procédés, la tempérance, la sagesse sociale sont les plus sûrs moyens d'être comblés de biens et d'obtenir la tranquillité, l'échance des bons procédés, es un mot d'être heureux. Ainsi donc l'intérêt nous a conduit sur les confins d'un sur le terrain même de la vertu.

L'intérêt public.

La théorie de l'intérêt est encore beaucoup plus spécieuse si l'on passe à l'intérêt public. Il est certain d'abord que ces choses se tiennent de près. L'intérêt public est celui de tous les individus d'une société; or je suis un individu, donc j'ai ma part au bien de la communauté.

Influence de la sympathie

de y a plus. Il ne faut pas oublier le fait de la sympathie. Beaucoup d'hommes ne sauraient avoir un bonheur complet sans le partager nous n'aimons pas à voir souffrir un homme. Donc on est tout naturellement conduit à vouloir le bonheur de tous ne fût-ce que parce que nous avons notre part de la prospérité commune. C'est ainsi que le sage saura supporter un sacrifice, es une de biens plus grands. Ainsi il souffrira un léger affront individuel pour éviter une guerre cruelle.



Critique

On peut donc très bien arriver par le seul intérêt à une très bonne moyenne de morale pratique. Aussi le plus grand nombre des moralistes anglais presque tous les juriconsultes qui ont écrit sur la morale, s'y sont tenus à l'intérêt bien entendu comme règle morale.

Mais nous sommes ici dans la morale théorique et théoriquement l'intérêt est aussi incapable de servir de loi morale que la passion. Remarquons d'abord que ce serait une règle bien commode et rarement violée et les très honnêtes gens abonderaient dans ce monde, si la suprême bonne loi consistait à bien servir ses intérêts.

Agir par intérêt et dans tel intérêt.

Disons tout de suite les apparences trompeuses. Nous avons insisté sur l'intérêt général, mais au point de vue moral, l'intérêt général ne diffère es vices de l'intérêt privé. En effet il faut distinguer agir par intérêt, c'est-à-dire avec une intention intéressée et agir dans tel intérêt. Une action peut être faite à la fois par intérêt personnel quoiqu'elle soit de l'intérêt d'autrui. Je fais des fondations philanthropiques; cela est dans l'intérêt public, mais il peut bien se faire que je le fasse dans mon intérêt privé, si j'ai es vues de popularité et ses effets. Réciproque vaient il y a des actes qui sont faits contrairement à l'intérêt de telle personne et aussi du mien et qui cependant sont faits par intérêt. Il n'y a rien de plus contraire à l'intérêt général et au mien que de me faire mettre es prison; cependant je vole par intérêt personnel.

nous sommes en morale et nous devons
 nous en tenir à juger les intentions
 Or le motif intéressé ne peut pas
 être de deux espèces. Quand on dit qu'
 un homme agit par intérêt, peut
 importer si c'est moi ou moi dans l'
 intérêt de l'humanité; son action
 est essentiellement intéressée, egoïste
 et c'est justement ce que l'on examine
 en morale.

Il y a des actes qui sont dans mon
 intérêt et qui ne sont pas faits par
 intérêt. Si je veille à mes affaires
 cela est certainement dans mon in-
 térêt mais il peut se faire que je
 le fasse sans aucun motif intéressé,
 à moi corps défendant, comme lors-
 qu'il faut faire pour ses affaires
 une démarche pénible.

La distinction ^{des} deux motifs est inutile
 en théorie.

Bref l'intérêt que nous avons à con-
 siderer en morale est toujours sub-
 jectif, l'intérêt de l'agent. Ce qui
 fait voir que cette distinction si
 spécieuse et apparente, si utile
 et pratique entre les deux intérêts
 est inutile et superficielle à notre
 point de vue théorique et ne mé-
 rite nullement deux études spéciales
 et distinctes.

Eliminons encore une fois cependant
 l'intérêt général qui embrouille le
 débat. Sans aucun doute en pratique
 on n'ose guère attaquer la morale
 de l'intérêt général, quand on soup-
 çonne qu'il y aurait un homme qui
 ferait toujours voir d'agir selon
 l'intérêt public, ce serait bien là l'
 idéal social. Le bon praticien croit que
 c'était le maximum qu'on peut de-
 mander à un homme. Mais enfin théo-
 riquement, l'intérêt général n'est pas
 plus soutenable que l'intérêt privé comme
 règle morale.



l'intérêt n'est pas une loi claire

Effort des économistes

D'abord comme la loi morale s'adresse à nous, ne souffre pas d'exception, sa première et essentielle qualité est d'être claire. Si vous dites que la loi est d'agir dans l'intérêt général, est-ce une loi claire? L'intérêt public, mais qui le connaît? Les plus grands savants, les plus illustres des économistes ne seraient pas d'accord si on leur demandait de dresser le catalogue des actions utiles à l'intérêt public. Mais supposons ce code établi, il faudrait encore le faire accepter de nous, et faudrait apprendre au lire fanatique et exclusif que son intérêt n'est pas contraire à celui des autres peuples. L'intérêt général est bien mal connu; l'humanisme semble avoir pour anxiome: l'antagonisme des intérêts. Faites croire à l'ouvrier que son intérêt est le même que celui du patron, quand il veut gagner cinq francs et que l'autre ne veut lui en donner que quatre. Vous y mettez bien du temps. Supposez que vous en arriviez à bout, en attendant, n'y aura-t-il pas eu de règle morale pour ses actions? Les économistes surtout français et parmi eux principalement Frédéric Bastiat, ont tenté de prouver que les intérêts des hommes, ne sont pas en antagonisme; que c'est une erreur de croire que l'intérêt de la France est que ses voisins soient pauvres. Il est prouvé que grâce à l'échange, si le blé abonde en Russie, il sera moins cher en France. Ceci n'est plus vrai, avec la liberté des échanges qui fait un seul peuple de tous les peuples unis par les liens du commerce; mais enfin cette démonstration n'est pas achevée; quand elle le sera,

Exemple de préjugés sur la question.

il faudra bien des siècles avant qu'elle soit vulgarisée. alors le paysan sera l'homme le plus habile pour déterminer l'intérêt de l'humanité. Tout le monde connaît les innombrables préjugés sur cette question. Il y eut un temps où les législateurs d'Angleterre regardant le moineau comme nuisible aux blés, le proscrirent. au bout d'un certain temps, plus de moineaux, mais des myriades d'insectes qui détruisaient les récoltes, au point qu'on déclara des récompenses à ceux qui rapporteraient des moineaux du continent. aujourd'hui la loi les protège. — Dans nos pays, le paysan qui apporte des centaines d'alouettes qu'il vend à vil prix, serait bouleversé si on lui défendait son commerce, cependant si nuisible à l'intérêt général.

Il est donc impossible de s'entendre sur cette question de l'intérêt général. et si l'on pose comme règle des actions humaines, serait poser une loi très peu claire.

à l'intérêt et essentiellement prise.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper. prenons des chiffres. L'économiste dit: votre pays réclame des impôts il est de votre intérêt de les payer, car alors le pays sera prospère et jouira d'elles; vous aurez donc votre part à la prospérité et à la sécurité commune. — Mais enfin je paye vingt francs d'impôts, comme il y a trente six millions de Français il me reviendra un trente six millionième. C'est quelque chose, mais si par hasard, je trouvais impunément ne rien payer, et garder mes vingt francs, la France ne serait pas beaucoup moins riche ni moins prospère et quand même chaque Français aurait



quelque chose de moins, ce serait seulement
un trente six millionnaire d'avantage,
général de moins; tandis que mes
vingt francs me rapporteront bien
plus de choses.

Mauvais calcul, dira-t-on, mauvais
exemple. — Cela est vrai; mais quand
on parle d'intérêt, le Roy, sous des pay-
sans leur dit que la part d'avantages
général est un vrai néant à côté de
celle que procurera une grande bien
conduite. Intérêt pour intérêt le mé-
rite mieux que les autres à mes yeux.
Donc prêcher le intérêt général est im-
possible si l'on ne fait appel à un
autre. L'intérêt est essentiellement
privé et individuel.

Stuart Mill essaye de répondre

Stuart Mill essaye de répondre à cet
argument que l'intérêt n'est pas clair.
Et la justice, dit-il, est-elle donc si claire?
si lumineuse?

Réponse

Cela est vrai, nous l'avons dit. Il est
parfois plus difficile de déceler le devoir
que de le faire quand on l'a vu. a dit
M^r Guizot. Au point de vue moral
cette difficulté n'existe pas. La justice
est essentiellement une affaire d'inten-
tion; et quand on a cru bien faire, on est
un homme juste. Par conséquent, il
n'y a pas besoin d'autre clarté, la
justice étant subjective.

En vain Stuart Mill voudrait prétendre
qu'il y a est de même de l'intérêt, et
que l'intérêt général nous conseille de
faire ce que nous croyons conforme à
l'intérêt public. Cela est faux. L'intérêt
général est objectif; il est dans le fait
et non dans l'intention.
Au point de vue de la justice de la
morale, on peut sans aucun doute
plaire et faire des intentions qui se
trompent, mais non au point de vue de
l'intérêt général si c'est la loi.

Critique de l'intérêt privé.

1° Il n'est pas impersonnel.

2° Il n'est pas immuable.

3° Il n'est pas absolu.

4° Il n'est pas obligatoire.

7
Passons donc à l'intérêt privé qui se trouve au fond de ce débat. Remarquons d'abord qu'il est souvent permis d'agir dans son intérêt privé. Il est certainement commandé au père de famille de veiller à ses affaires. Mais dans ce cas, ce que l'on peut dire ; c'est que l'intérêt est conforme au devoir mais non identique.

L'intérêt privé n'a aucun des caractères que doit avoir la loi morale à priori. Il n'explique ni nos jugements ni nos sentiments moraux.

Par définition même l'intérêt privé n'est pas impersonnel. Il est au contraire essentiellement individuel et égoïste ; il est certain que l'intérêt privé de l'acheteur n'est pas du tout le même que celui du vendeur.

De là il suit que il n'est pas du tout immuable ; au contraire il est très mobile et change d'une personne à l'autre. Quot capita, tot sensus, a-b-o-z dit, on pourrait dire tot utilitates. L'intérêt privé varie pour une même personne d'une heure de la journée à l'autre.

Variant ainsi sans cesse, l'intérêt privé n'est pas absolu ; au contraire, il est ce que Kant appelle un impératif de prudence. Il commande relativement aux circonstances.

Si je veux être heureux, si je veux être riche, il est de mon intérêt d'être sobre et de travailler ; mais il n'est pas nécessaire que je veuille être heureux et riche. Il est dans mon droit de ne pas l'être, si je le veux ainsi.

D'après ce qui précède, l'intérêt privé n'est pas obligatoire. On n'est pas catégori-



Je ne m'explique pas

quement obligé de le suivre. Autrement
toutes les personnes sur les bancs des as-
sises, mériteraient une récompense car
elles ont agi suivant leur intérêt, on
ne peut rien leur reprocher à ce compte.
Chacun entend son intérêt privé à sa
manière.

Cet intérêt n'explique aucun de nos juge-
ments moraux, au contraire il les
bouleverse. Nous devrions alors estimer
les criminels et mépriser les gens des-
intéressés. Pour nous mêmes, sentons
nous le remords quand nous avons sa-
crifié notre intérêt à celui d'autrui?
Sentons-nous au contraire la satisfaction
factive morale quand nous avons suivi
tous nos intérêts? — Il faut donc à
là que c'est ailleurs que nous devons
chercher la loi morale.

7

1818

L. Bellamy

Est un peu utile pour ceux qui ne sont pas
philosophes :
L. B. III 30

Philosophie 50^{me} leçon

Morale (VII) - M.T. II. Enquête critique des systèmes utilitaires.

La morale Utilitaire est réputée théo-
riquement, mais s'est-elle produite
dans l'histoire de la philosophie ? Sous
quelle forme ? avec quelle valeur ? Les
questions se posent tout naturelle-
ment. Notre plan nous est indiqué
celui de la leçon précédente. Certains
systèmes ont proposé pour règle morale
le souci de l'intérêt privé, d'autres
celui de l'intérêt public. — Aussi
nous examinerons d'abord les premiers
Epicure et Boétius, puis les seconds,
J. Bentham, Stuart Mill, récemment
et fortifié par notre contemporain,
M. Herbert Spencer.

Aristote n'est pas utilitaire

Il est presque de mode aujourd'hui de
ranger Aristote au nombre des mo-
ralistes de l'intérêt, c'est à tort. Mais
à un mot, finissons sa place parmi
les moralistes. Aristote est un dis-
ciple de Platon, mais un disciple
indépendant. Amicus Plato, sed magis
amica veritas. Il n'est ni l'éclosion
de son maître, une forte dose de bon-
sens expérimental. Platon avait dé-
claré que le souverain bien est la vertu
toute seule ; cette idée grandiose fut
engagée par les cyniques qui prétendaient
que la vertu était le seul bien. Aris-
tote ^{cette tendance} accepte : le premier élément du
souverain bien est le plus important
c'est la vertu ; mais, l'homme de bon-
sens avant tout, il voit un autre à
éviter : la vertu est le plus grand des
biens mais ce n'est pas le seul. Ainsi
pour Aristote le souverain bien composé
est la vertu et le plus possible de tous.



les autres biens, autant qu'on peut en avoir sans préjudice de la vertu. Voilà la morale d'Aristote, comprise dans ses livres à Eudème et à Nicomaque. La morale est pure comme celle de Platon, pratique et sensée comme celle de nos contemporains, c'est un admirable juste milieu entre l'idéalisme et utilitarisme.

I Doctrine d'Epicure

Epicure est souvent donné pour l'apôtre du plaisir et de la volupté; c'est à tort. Il est plus juste d'y joindre le père des utilitaires au sens sérieux du mot. Que disent les épicuriens? Cherchez toujours et partout, point de choix. Le premier venu et le plus vil. - Epicure au contraire propose pour fixer le bonheur, c'est à dire la plus grande somme possible de joies et de plaisirs, qu'un être intelligent peut obtenir dans sa vie par le choix habile des satisfactions. Ne prenez pas le premier plaisir venu; prenez celui qui ne doit pas amener de douleur avec lui; fuyez seulement la douleur qui ne peut amener de plaisir avec elle; acceptez les autres.

Division des plaisirs

La division des plaisirs est connue; les uns sont nécessaires et naturels, on doit en user sans scrupule; il y en a de naturels mais pas tout à fait nécessaires, il faut en user discrettement. Il y en a enfin qui ne sont ni naturels ni nécessaires, il faut les dédaigner et les laisser aux insensés. Les plus nécessaires ne sont pas les meilleurs; les plus délicats, les plus dignes d'un homme sont ceux de la raison, de la science. Le sage s'imposera cette peine par laquelle il devient savant et s'élève au dessus des préjugés populaires. Il travaillera à se faire une âme tranquille satisfaitement.

Critique

templa serena) C'est bien la recherche du
viresse mais saine, toute humaine
et réfléchie de la plus grande somme
de bonheur possible.

Une telle doctrine amena ex pra-
ctique à beaucoup de vertus, à une
grande charité, à une grande com-
pérance. Il est indispensable de rendre
hommage sur ce point à Epicure.
néanmoins le vice radical de la
théorie se retrouve dans l'histoire
de ce système. Epicure était une
nature d'élite; atticus homo. mais
sa doctrine se jugea elle-même et
dérocha ses imperfections ex parant
à Athènes à Rome, et d'un esprit de
liberté au vulgaire.

Epicure est un sage, ses disciples, à part
Horace, méritent l'épithète: Epicurii
de prege porci. Epicure a débarrassé les
hommes; ex vaiz enage-t-g de les
retenir sur cette voie, chacun trouve
son intérêt où il veut et il est dans
son droit de le prendre où il le trouve.
Nous pouvons, nous, à la lumière d'autres
doctrines, flétrir ces disciples, Epicure
ne peut que les blâmer; théoriquement
il ex est le père et est responsable de
leur erreur.

II Doctrine de Thomas Hobbes.

sa vie

Passons sur les moralistes latins, sur
Cicéron, disciple de Platon à Rome,
sur Sénèque et sur Marc Aurèle, ar-
rivons au delà du moyen âge jusqu'à
Thomas Hobbes.

né le 7 avril 1588, il mourut le 4 Dec.
1679. à vingt ans, il fut chargé d'éle-
ver lord Cavendish et voyagea avec lui
ex France, ex Allemagne, ex Italie où il
devint le disciple de Galilée. Il revint
ensuite à Paris, où il vécut longtemps.
Il parut le De cive (1644). Il passa en-
suite ex Angleterre. Le XVII^e siècle fin est
sans nous le siècle des quinze autorités



(Brouet, Pénit) est celui de la révolution anglaise. Charles I est décapité le 12 Janvier 1649. C'est l'époque du scepticisme anglais; c'est notre XVIII^e siècle. Hobbes va donc refléter ce trouble dans son système. Bien qu'il soit peu anglais, et pas du tout de son époque, mais à cause de son attachement aux Stuart et aux principes d'autorité.

Quel est donc le système enfermé dans le de Cire et plus tard dans le Leviathan? Le voici: pour bien le comprendre il faut se rappeler les sévères de l'analyse et dire deux mots de la psychologie de Hobbes. C'est là un mot impropre à cette époque, cette science n'existant pas. Hobbes est plutôt un physiicien qu'un psychologue.

Pour Hobbes, écrivain comme Casendi: qu'est-ce l'âme? C'est un corps ou une résultante des forces corporelles; il n'y a rien d'immatériel, et par conséquent point de liberté, point d'aspirations supérieures. — Dans un tel système comment faire apparaître la morale? — Tout homme cherche son plaisir, chacun à sa manière; on se jette sur les biens on les dispute par la force ou par la ruse; tous les hommes ont des prétentions et des droits égaux à la jouissance. — Comment ont-ils des droits puisqu'ils n'ont pas de liberté? — Si fort que soit un homme un autre homme peut lui donner la mort par la ruse. leurs droits sont égaux, puisqu'ils peuvent tous tuer leurs rivaux. Aussi ne s'y feraient-ils pas faute à l'origine, nulle sympathie, état de guerre continuel: homo homini lupus. Alors qu'est-il arrivé? Les hommes intelligents se sont aperçus qu'ils manqueraient leur but; que voulant tous jouir à l'exclusion des autres, nul ne jouirait et par

Pour la sécurité, pour l'ordre et par conséquent aucun bien assuré, aucun bien-être, aucun bonheur. Alors, un jour il leur vint l'idée de faire un contrat, et abandonner entre les mains d'un pouvoir souverain, qui eût tous les droits. Que restait-il aux citoyens ? Rien que des devoirs envers le souverain, dispensation suprême de tous les biens. Alors apparemment la discipline et la sécurité avec la jouissance de ce que le souverain a voulu laisser à son peuple. C'était bien, mais infiniment plus que ce qu'on avait avant. La société essentiellement artificielle est donc préférable à l'état de nature.

Critique.

On reconnaît là ce besoin d'ordre et de sécurité du temps, cette horreur des troubles qui agitaient le pays. Il y a là de grandes vérités dans cette remarque que pour tous les peuples sauvages le premier degré de civilisation est l'existence d'une autorité quelconque. Et c'est tout ce qui n'est pas suspect à dire que la aptitude à obéir est la première qualité requise chez un peuple appelé au progrès. Néanmoins c'est un singulier système que celui de Hobbes, malgré ce mélange d'intuitions justes. Le raisonnement est conduit à d'étranges conclusions. Quand fut signé le contrat ? Quelle histoire en fait mention ? Comment nous oblige-t-il ? Mais il y a plus. Comment l'intérêt seul a-t-il conduit les hommes au respect d'un contrat ? On comprend le respect d'une parole donnée quand on croit à la dignité humaine, mais quand on n'a pas cette croyance, cela n'est pas possible. Comment a-t-il été un contrat n'entraînant aucun intérêt des hommes ? En vain dira-t-on qu'ils ont trouvé le bonheur dans cette convention ; ils n'ont plus de droits ; le souverain peut tout déloyer.



soz soz plaisir. Hobbes ne lui oppose aucun frein, aussi ses sujets n'ont pas plus de garanties qu'avant. En vain compteraient-ils sur soz bon vouloir, sur l'esprit d'équité. Oz ne le peut. C'est un homme passionné comme les autres: homo homini lupus. Oz a donc tout à craindre et rien à espérer.

Si Hobbes nous prêchait ce système au nom d'une doctrine morale quelconque même contestable, rien de mieux; mais au nom de l'intérêt, c'est une contradiction invincible de la part d'un législateur. Le système aussi politique que moral a des analogies avec le contrat social de Rousseau; mais il est plus abominable encore à cause de ses préventions morales. L'intérêt privé est donc incompatible de servir de règle aux relations des hommes entre eux. Un état social fondé sur lui seul serait impossible et monstrueux.

III Doctrines de Jérémie Bentham.

La vie

(1742)
né au milieu du XVIII^e siècle, Jérémie Bentham mourut en 1832, il fut un jurisconsulte célèbre. Fils d'un avocat, on voulait qu'il fut avocat, mais il ne réussit pas; grâce à la protection de puissants amis, il put s'abandonner à ses goûts pour l'étude et entreprit d'obtenir la révision des lois. Soz traité de la législation est un chef d'œuvre. Sa tendance utilitaire qui est fautive et morale est excellent pour un jurisconsulte. En effet le point de vue de l'intérêt général prêché par Bentham, s'il est insuffisant et théorique, est le seul vrai en matière de pénalité. Aussi eut-il un immense succès quand il vint dire aux juges qu'ils ne devaient pas chercher à pénétrer les intentions des coupables. Essentiellement libre et cachée, elle échappe au regard d'autrui et la société doit la laisser de côté et éliminer de ses lois ce qui la mettrait en péril.

son système

Lettre de Bentham à la Convention

Critique.

7
Son système. le voici. Son point de départ est à peu près le même que celui de Hobbes. Chaque homme cherche son bien d'une manière exclusive, mais bientôt les sages s'aperçoivent que l'intérêt général est le même que l'intérêt privé, et que le vrai moyen d'être heureux c'est de travailler au bien commun, et qu'on obtient ainsi une large part sans l'avoir cherchée. Les premiers qui virent cela firent des lois qu'on accepta et alors les hommes qui n'avaient pas eu de devoirs commencèrent à en avoir. Tous les devoirs se ramènent à ceci : obéir aux lois. C'est là le salut de la société. Les lois s'amendent peu à peu, mais leur obéir telles qu'elles sont, c'est le seul moyen de conserver la paix publique.

La révolution Française arriva au milieu de la vie de Bentham; il en fut partisan mais avec des restrictions. La Convention lui offrit le titre de citoyen français; il l'accepta, mais dans sa réponse ne laissa pas échapper l'occasion de dire ce qu'il pensait de la politique Française. Il commença par déplorer qu'on chasse de France tant de citoyens utiles. Il reconnaît cependant que des raisons d'état et d'intérêt public ont pu amener cette servilité. Mais son grand grief contre la révolution c'est la déclaration des droits de l'homme. Pour lui c'est une monstruosité, et un grand danger social d'avoir déclaré que les hommes ont des droits imprescriptibles supérieurs aux lois. La rébellion, les guerres civiles, les meurtres sont légitimés à l'avance à qu'on doit mettre avant tout, c'est le respect des lois. Ceci ne fait mieux connaître l'esprit de la doctrine Benthamiste. Malgré ses excellentes idées, il n'y est pas moins vrai que ce système est sans fondement philosophique et comme théorie morale ne



soutient pas l'examen. En effet les lois sont
données comme fondements de la société et
du devoir. Cela est faux les lois ne ont
fait que préciser les devoirs. Qui m'oblige
à obéir les lois? la force, dans la doc-
trine de Bentham; mais la force c'est la
contrainte qui ne saurait fonder la di-
rection morale. Le devoir n'est pas posté-
rieur à la loi, c'est au contraire le
prototype; c'est le modèle à l'image du-
quel le législateur façonne les lois de
moins en moins imparfaites; et c'est le
respect naturel de l'homme pour l'idéal
moral qui le prédispose à accepter et à
à respecter les lois écrites qui en sont
de pâles reflets.

Bentham reconnaît lui-même que toutes
les lois ne sont pas bonnes puisqu'il de-
mande toute sa vie leur révision. Alors
à qui ^{est} le devoir la veille peut cesser de l'
être le lendemain. C'est introduire la
mobilité, la variété dans ce qui doit être
immuable et catégorique. Il y a des quan-
tités de gens qui ignorent les lois, mais
pas un la loi morale.

Comment Bentham s'est-il aperçu de l'
imperfection des lois? n'a-t-il pas dû les
comparer à un certain idéal supérieur
à toute loi écrite? Cet idéal est la
vraie loi, il aurait dû la reconnaître.
On pourrait prolonger cette critique,
mais ces observations suffisent pour
établir que l'intérêt général ne saurait
fonder la moralité.

DIALOGUE entre Herbert Spencer et B. Bentham

Voici un dialogue dans lequel un autre
utilitaire, M. Herbert Spencer, répute la doc-
trine Benthamiste. J'aborderai le Bentha-
miste, dit-il, et je lui dirai: Votre formule
n'est elle pas le plus grand bonheur possible
pour le plus grand nombre d'hommes
possible? — Sans doute — C'est à dire que si
cent hommes trouvaient un grand bonheur
à aller à droite et quatre-vingt dix-neuf à

bonheur égal à aller à gauche. & devrait
aller à droite. parce que seul si il y a une
volonté de plus d'un côté que de l'autre.
— Assurément. — Mais, & devant cela vous
prenez pour accordé que toutes les unités
humaines se valent. qu'elles saurez-vous? —
Je le sens, ma conscience me le dit. —
à la bonne heure, c'est en effet une vérité
de sens commun, un véritable axiome irrécon-
cillable de la raison, et non une appropria-
tion de l'intérêt.

II. Doctrine de Stuart Mill.

John Stuart Mill est le plus savant et
le plus puissant des utilitaires contem-
porains. C'est un Benthamiste armé
de toute la science moderne. Il a donc
fortifié le système sur beaucoup de
points. N'oubliez pas qu'un seul. Voici
son explication de l'idée de justice, idée
morale s'il en est et que l'intérêt
semble impuissant à expliquer parmi
toutes les autres.

Société de Justice

À l'origine tous les animaux, l'homme
compris, avaient reçu de la nature avec
l'organisme une forte tendance à se
protéger. Cet instinct de conservation
fait que menacé par autrui, on se défend.
L'homme finit à l'esprit de généralisa-
tion et finit est donc pour des semblables
d'une sympathie très vive, élargit le
sentiment de la légitime défense.
Toutes les fois qu'il voit un homme menacé
il songe aux dangers qu'il peut courir
lui-même. Nous sommes donc portés
non seulement à nous défendre, mais à
défendre notre semblable. C'est l'instinct
de conservation généralisé par la sym-
pathie. Stuart Mill reconnaît que
cela ne expliquerait pas ce qu'il y a de réel
et de vrai généralisé dans cette idée de jus-
tice. Pourquoi est-il plus fort que les au-
tres cet instinct? C'est qu'il répond à
notre besoin de sécurité et que ce besoin
est le plus impérieux de tous. Le plus.



Critique

Grand bien est de vivre en paix ; dont le sentiment qui nous porte à l'équilibre pacifique des forces sociales, celui de la justice est le plus universel, le plus inhérent à notre nature, le plus humain, donc le plus fort.

Cette analyse nous donne une idée de la rigueur appliquée à cette explication par les utilitaires contemporains. Nous ferons une simple remarque, pour montrer que toutes ces explications rigoureuses sont insuffisantes. Supposons nous attaqués par des bêtes féroces, l'instinct de conservation s'exerce aussi vivement que possible. L'homme pourra éprouver tous les sentiments qu'il voudra, mais non certainement celui d'injustice. Ne distingue-t-il pas la défense contre les forces aveugles de la nature de celle contre les forces intelligentes ? Sans pour fonder l'idée de justice, il faut autre chose que l'instinct. Il faut la conception d'un agent intelligent et raisonnable, agissant en connaissance de cause et par suite responsable.

V Doctrines de M. Herbert Spencer.

La doctrine utilitaire a enfin atteint son dernier degré de vraisemblance et de arguments les plus ingénieux, sous le plume de M. Herbert Spencer. D'après le dialogue que nous avons vu de lui, on pourrait croire qu'il n'est pas utilitaire. M. Stuart Mill s'y était trompé, mais M. H. Spencer lui écrivait pour le déromper. A propos du débat entre le rationalisme et l'empirisme nous avons vu que M. Spencer prenait sur ce point une position à part, il est empiriste, reconnaissant certains premiers principes dans l'entendement humain. Voici comment. A l'origine tout est né de l'expérience. Le premier homme n'avait ni idées ni premiers principes, il a

subi les effets du monde extérieur et accumulé des expériences. Il a transmis par l'hérédité certaines tendances à atteindre les mêmes faits dans le même ordre qu'il les avait expérimentés. En proche et proche les esprits se sont trouvés préparés. Aussi les idées vaines, les premiers principes sont en effet innées et antérieures à toute expérience pour l'individu qui naît actuellement; ils sont cependant acquis par l'expérience si l'on considère la série des ancêtres.

Il était tout naturel de porter la même vue sur morale. C'est ce que fit M. Spencer. A l'origine, aucun principe de morale; rien que la dure expérience. Grâce à l'hérédité les expériences passèrent dans l'organisme des descendants, si bien qu'enfin, les derniers vœux moururent et s'élevaient à la raison dans le fond même de leur esprit certaines intuitions a priori du bien et du mal, qu'ils regardaient à tort comme indépendantes de l'expérience et de l'instinct; mais qui en vérité, sont dues à des expériences accumulées d'intérêts privés ou publics, d'utilités particulières ou sociales.

On ne connaît pas encore toute la morale de M. Spencer. Car ce doit être son dernier ouvrage d'après l'immense système qu'il a conçu. Il n'y a jeté que les bases dans la lettre qu'il écrivit à Stuart Mill. On prévoit que sa morale sera très originale et très intéressante. Il annonce qu'il essaiera de déterminer scientifiquement, l'histoire et mais, ce qui est véritablement utile et nuisible à l'homme et il compte aussi anéantir la liste des devoirs. Cette entreprise est digne d'encouragements. Il est

On ne connaît pas encore toute la morale de M. Spencer



certain, que notre devoir consiste le plus
 souvent à faire, ce qui est le plus utile à l'
 espèce humaine. aussi arrêter la liste des
 devoirs serait rendre un service économique
 et moral. Seulement il faut ne pas confondre
 la matière et la forme des actions humaines,
 ce qu'il faut faire, ~~avec~~ l'intention avec la
 quelle il faut le faire. Il peut être très mo-
 ral de faire certaines choses utiles à l'intérêt
 public mais à condition de les faire par rai-
 son et non par intérêt. Tous les devoirs sont
 susceptibles d'être accomplis suivant des
 deux modes.

ainsi on aura beau avoir arrêté la liste des
 devoirs, on n'aura pas donné l'explication
 de ce mot devoir. Vous aurez dit ce qu'il faut
 faire, mais non pourquoi il faut le faire
 et un mot, ce travail pourra être d'une
 grande utilité pratique, mais il n'aura
 pas touché à la question toute théorique
 qu'est ce que le devoir? et comment l'hom-
 me conçoit-il qu'il doit faire tel acte
 et non tel autre?

W

J. E. Bellamy

La plus grande perfection morale est de
remplir son devoir par devoir. —
La vertu est l'habitude des actes
libres conformes à la loi. — Kant.

Philosophie § 1^{re} leçon

Morale (VIII) - M.T. VII. De la vraie loi morale selon Kant.

Ainsi, ni la passion ni l'intérêt ne peu-
vent servir de règle unique aux ac-
tions humaines, ni expliquer nos sen-
timents et nos jugements moraux
ne rend compte de nos institutions.
Reste un troisième motif, le motif
rationnel, qui est la vraie loi mo-
rale. C'est ce qu'il s'agit de démontrer
nous aurons pour guide Kant, le vrai
fondateur de la morale.

Kant: sa vie

Il est né en 1724 à Königsberg, mort en
1804. Kant, fils d'un sellier, fut ~~un~~
savant avant d'être un philosophe.
Les premiers ouvrages sont de science
pure, c'est un disciple de Newton. Quand
il se mit à faire de la philosophie
il y apporta son esprit et sa méthode
scientifiques. Aussi la philosophie
du temps ne le contenta pas; il
passa au creble tous les arguments
de son époque, toutes les croyances
philosophiques de son siècle et ren-
versa tout par son implacable cri-
tique. Dans son premier ouvrage, critique
de la raison pure (1781) Kant se montre
sceptique absolu déclarant l'esprit de
l'homme incapable d'atteindre à la
vérité absolue; et l'existence de Dieu, l'im-
mortalité de l'âme, et la liberté
sont impossibles à prouver.

Remarque

Il ne faudrait pas croire qu'il fit
ainsi la leçon de l'athéisme et du
matérialisme. Non car s'il prouvait
qu'on ne peut établir ces points si impor-
tants, il prouvait en même temps l'im-
possibilité aussi absolue d'établir
le contraire. Ainsi, sans se déclarer, il



autre remarque

critique de la raison pratique (1788)

Morale de Kant

prétendait également téméraires et la
métaphysique et le scepticisme.
C'est pour le dire et passant, par ses
travaux critiques que Kant est le
père du positivisme. Il a pour ainsi
dire débarrassé le terrain et il était
tout naturel qu'une école vint dire:
« Puisque l'homme est impuissant à por-
tir des phénomènes et à trouver l'
absolu, restons dans les phénomènes
et contentons nous du relatif; faisons
de la science, voilà l'objet de la philo-
sophie. » - Ainsi parla le positivisme
et favorisé par l'immense dévelop-
pement de la science, il devint bien-
tôt la doctrine préférée des savants
et le système le plus populaire de
notre époque.

Mais Kant ne s'y tint pas là; après
avoir détruit, il voulut relever. Si
la liberté, l'immortalité de l'âme
et Dieu sont impossibles à prouver
théoriquement, ~~il~~ ne sont pas moins
des vérités pratiquement nécessaires;
si la métaphysique nous y éloigne,
la morale nous y ramène. En 1788
parut: les Fondements de la métaphy-
sique des mœurs. En 1798 il couronna
et completa son oeuvre par sa Critique
de la raison pratique, qui contient les
fameux postulats restituant ce qu'a-
vait détruit la critique de la raison
pure.

Kant part du principe d'obligation,
notion fondamentale si négligée dans
les systèmes que nous venons d'exa-
miner. Je me sens obligé à faire
certaines choses, si indulgent que je
sois pour autrui, je ne puis regarder mes
propres actions comme indifférentes
ou équivalentes. Quand elles le seraient
mes intentions ne le ~~sont~~ pas. Je
sens que je suis obligé à prendre certaines

résolutions et oblige de s'y pas prendre
d'autres. Le concept d'obligation est
une loi mystérieuse et catégorique,
une vraie nécessité et un sens, mais
qui, au lieu de s'imposer par la contrainte
s'impose par la persuasion et la raison.
Elle s'adresse à la liberté et lui com-
mande tout et la respectant, l'en-
chaîne sans la détruire.

La loi morale est une autonomie.

De là résulte évidemment une pre-
mière chose, c'est que la loi obliga-
toire, quelle qu'elle soit, ne peut venir
que de nous mêmes; si elle venait
d'ailleurs, elle serait extérieure et
alors de deux choses l'une: ou bien
on ne pourrait y résister, et ce serait
une vraie loi physique; ou bien on
pourrait lui résister, et alors on se-
rait libre, il est vrai, mais la loi ne
serait plus sûre d'être accomplie et
il n'y aurait point de lien nécessaire
entre elle et le vouloir. Donc a priori,
la loi morale vient de nous mêmes,
c'est une règle que nous nous impo-
sons, une autonomie.

Elle ne vient pas de la sensibilité.

Mais d'où vient elle? De quelle partie
du moi? Est-ce de la sensibilité?

Kant proclame très haut que non,
car la sensibilité n'est pas un impératif
à proprement parler; elle a beau
être très ingénieuse et universelle, il
est certain que les commandements de
la sensibilité sont toujours condition-
nels. Ils tendent à une seule fin, la
jouissance; ils apprennent très ce qu'il
faut faire pour cela; mais la jouis-
sance n'a rien et elle-même qui s'im-
pose de haut à tout homme et qui
mérite d'être la règle de toute l'ac-
tivité humaine. On peut concevoir un
homme qui saurait s'y soustraire, par
conséquent il n'y a pas là cette obligation
et impératif catégorique qui implique



Remarque.

analyse de la personne

le concept d'obligation.

C'est ici que Kant fait remarquer que même quand le passion s'accorde avec le devoir, elle le corrompt, et une bonne action l'est beaucoup moins par elle-même qu'elle a été faite par passion et non par devoir.

ainsi la nécessité pour la loi morale d'être obligatoire sans être contraignante, implique que cette loi vient de nous-même et non d'ailleurs. C'est ce qu'on exprime en disant que la loi morale est une autonomie; c'est à dire une règle que s'impose la personne morale.

Mais le mot personne a deux sens.

Nous sommes doubles. Il y a en nous: 1^o une personnalité individuelle, empirique comme dit Kant, subjective, c'est le moi en tant que déterminé par toutes les particularités de notre humeur, de notre tempérament, par nos répulsions et nos préférences; c'est, en un mot, notre caractère tel qu'il résulte de notre naissance et de notre éducation. — 2^o au contraire, une personne objective c'est à dire universelle et vraiment humaine. C'est le moi en tant qu'humain. C'est en nous non plus ce qui nous fait être tel ou tel, mais homme. C'est la personne raisonnable, libre, capable de généralisation et d'abstraction.

De ces deux personnes, l'une a une valeur incomparablement plus grande que l'autre. La personne raisonnable qui ne tient ni au tempérament, ni au sens, ni à l'éducation a une valeur immense, universelle, puisqu'elle est la même chez tous et éternelle par la même raison. C'est donc à cette partie de nous-même qu'appartient l'autorité. L'autre la sensibilité, la personne empirique doit obéir et se

vous sommes parfaitement libres.

conformer à ce qu'exige d'elle d'autre
partie de nous mêmes.
Donc c'est tant que nous voulons dans
un cas particulier, c'est tant que nous
agissons, nous sommes tenus de sau-
mettre notre vouloir et notre activité
au contrôle de ce qu'il y a de ration-
nel en nous. ainsi la volonté et la
raison sont au fond la même chose.
Quand la volonté est bien consciente
réfléchie, elle obéit par nature à la
raison. Aussi la règle morale cherchée
doit être à la fois l'autonomie de
la raison et de volonté. Les choses
étant ainsi, on ne peut pas dire
qu'il y ait contrainte, car c'est tou-
jours nous qui commandons, si nous
obéissons, c'est à nous mêmes nous
sommes donc parfaitement libres et obéis-

Formules de Kant.

La première règle
de la loi des trois formules de la morale
kantienne. Quand nous agissons, nous
devons toujours considérer la volonté
comme légiférant d'une manière uni-
verselle. Autrement dit, nous devons
toujours agir de façon à pouvoir sau-
tenir que la maxime qui nous
fait agir, puisse être érigée en loi
universelle. Cela se comprend et
résulte de ce qui précède; ce qui com-
mande à nous, c'est ce qu'il y a de
vraiment humain et universel.
Aussi quand nous voulons savoir si nous
sommes dans la moralité, nous nous devons
à nous demander, si la maxime à
laquelle nous obéissons peut être érigée
comme loi morale.

Exemples

Kant applique cette formule à quelques
exemples. Le suicide est condamné par
la morale. Comment Kant le défend-il?
Il serait absurde que tout le monde non
seul se détruise et donne le suicide
comme règle universelle; donc cela n'est



pas soutenable et morale. C'est une fau-
taisie individuelle et immorale. - Un
homme emprunte avec l'intention de
ne pas rendre. C'est immoral parceque
c'est absurde. Imaginez cela et règle général
de l'humanité; personne ne voudra plus
prêter; le but cherché est manqué. -
Il y a plus. Prenez même le devoir de
charité. On est prié de porter secours à
un homme attaqué. Refusera-t-on le se-
cours? On le peut, mais c'est immoral;
non pas que l'humanité doive périr
pour cela, mais cet homme, s'il réfléchit,
peut se trouver dans le même cas. Il ne
peut donc pas souhaiter raisonnablement
que son intention devienne une loi uni-
verselle. La formule de Kant rend donc
compte de tous les devoirs.

Autre expression

Il lui donne une autre expression ~~à~~
mais féconde et encore plus souvent
citée. Elle revient au même. Traitez
toujours la personne humaine soit et
vous, soit et autrui, comme une fin
par elle-même et jamais comme un
simple moyen. - Rien de plus juste. En
effet cette personne rationnelle, supé-
rieure, a une valeur propre par elle
même; elle est égale chez tous, et c'est
ce qui procure à chaque homme une
valeur qui génère. Donc la Raison exige
que la personne humaine soit partout
traitée comme une fin et nous voyons
choqués si elle servirait de simple moyen.
C'est pourtant ce qui arrive dans les
systèmes où l'on fait servir la vie hu-
maine à la recherche continuelle
des jouissances.

Telle est, et abrégé, la morale de Kant.
Le vrai fondateur de la morale et tout
que science ne vivant que de généralités
rationnelles et certaines. Avant Kant, on
avait eu d'admirables élans vers la per-
fection idéale. Mais la morale n'était

pas encore scientifiquement fondée, elle l'est maintenant.

Nous avons donc trouvé la loi morale cherchée, celle qui devrait être obligatoire, universelle, éternelle, immuable. Voyons si cette loi est dans ce cas. C'est d'uz mot la raison prise pour guide.

La raison a les caractères de la loi morale

Est-elle pas éternelle et universelle?

Sans aucun doute, car elle fait partie de la définition de l'homme. Elle est immuable, car il ne pourrait la perdre sans déchoir de sa dignité. Est-elle obligatoire et absolue? oui, car au moment que, mis en présence de deux parties de notre nature, l'une nous paraît avoir une valeur incomparable

par rapport à l'autre, il est, pour ainsi dire, certain a priori que l'activité purement raisonnable et normale, une fois connue, nous semble digne de nous servir de règle morale et commandant devant être réalisée autant que possible. Elle doit l'être, quoiqu'elle puisse ne pas l'être. Le caractère répond à merveille à celui d'obligation. La loi rationnelle est donc bien l'imperatif catégorique.

Elle explique sans nos jugements.

Tous nos jugements, tous nos sentiments, toutes nos institutions sont expliqués. L'homme devant obéir à sa raison, est dans son droit quand il le fait et mérite tantôt l'estime tantôt l'admiration, plus cela lui coûte de sa dignité. S'il a violé le commandement il déchoit, ou le dédaigne, l'antipathie apparaît, et lui-même est rempli de confusion et de remords, de même qu'il est plein de satisfaction purement morale et vraiment humaine, s'il a obéi à tous les préceptes de sa raison. Plus il lui en coûte, plus est grande cette satisfaction.



Origine de Kant

Kant est ^{moins} parfait dans la morale pratique ; nous ne le suivrons pas dans l'énumération des devoirs, à cause de sa grande rigueur. Il ne tient pas assez compte des nécessités de la vie et commande la vertu pure, admirable mais peu réalisable. On serait dupe si dans ce monde imparfait on essayait d'être aussi parfait qu'il le voudrait. La morale pratique comporte certaines discussions qu'il a d'ailleurs entremêlées, mais comme théoriciennes, Kant est tout à fait inimitable.

Quelques principes secondaires.

Voilà maintenant rapidement certains principes accessoires, proposés comme auxiliaires de la loi morale. La plupart ont une valeur pratique réelle, et même parfois une certaine valeur théorique mais ils ne suffiraient pas sans ce qui précède.

1^{er} Le bien identique au vrai

L'anglais Wallaston identifie le bien avec le vrai. Le qui est vrai est bien, nous devons nous appliquer à sembler de vrai dans la nature.

Critique

à merveille, mais à condition d'interpréter cette doctrine à la lumière de Kant, car autrement elle est périlleuse. Le bien n'est pas autre chose que le vrai parlant à notre volonté et presque toujours on est sûr d'accomplir son devoir, on se demande ce qui est le plus vrai, et on agit en conséquence. - Mais le principe seul n'aurait pas suffi. Quelle confiance morale si on croyait que tout ce qui est vrai est bien ; il y a des vérités de fait en quantités, mais les faits ne sont pas toujours légitimes. La vérité historique est souvent immorale. Les vérités de la physique ne sont ni bonnes ni mauvaises ; on peut en faire un emploi abominable. La formule de Wallaston n'est donc bonne qu'à la lumière de la doctrine de Kant.

1. Doctrines théologiques.

Critique:

Dieu, postulat de la morale.

Morale indépendante.

La doctrine théologique, comme dit Kant, prend la loi morale comme un commandement de Dieu.

Qui, dit Kant, si par Dieu, vous entendez la raison suprême, personnifiée et reliée et qui est le unique gouvernant de l'univers. Dans ce cas il est excellent de dire que le devoir est un commandement divin. Les hommes sont tellement peu capables d'abstraction, que le commandement sera lettre morte si on ne trouve pas un législateur. - Mais il y a un danger à cela. Les hommes n'ont pas tous la même croyance, si la raison abdique et favorise un enseignement théologique, il faut qu'elle abdique au profit de tous, et la morale doit varier avec chaque religion. Mais, dit Kant, certaines religions se sont approchées très près de la raison; d'autres ont conçu Dieu plus grossièrement, aussi est-il forcé de dire: il faut faire ce qui est raisonnable.

Seulement, ajoute Kant, si Dieu n'est pas la source même de la morale il est la fin. La morale n'aurait pas de sens sans la sanction finale. Aussi Dieu est un postulat de la morale. Elle mène à lui, mais ce n'est pas lui qui mène à elle. Nous jugeons les religions d'après ce que vaut leur morale. C'est donc la raison qui est juge.

Mais voici arrive au grave sujet de la morale indépendante. Les philosophes contemporains se réclament de Kant et se proclament ses disciples. Ils ont raison en partie, selon ce philosophe, et effet, la raison est le fondement de la morale. Forts de cet appui, ces moralistes sont peu attachables. Malheureusement pour eux, ils ont dépassé la doctrine du maître. Ils disaient, seulement que la morale s'impose à tout homme, quelle que soit sa foi,



critique

ce serait un beau langage. Seulement ces philosophes entraînés par le courant positiviste, ont déclaré la morale indépendante non seulement de tel ou tel credo, mais de toute croyance métaphysique.

Ici ne peut pas s'accorder : qui dit devoir, dépasse le fait ; car le devoir c'est ce qui doit être fait par opposition à ce qui est fait ; qui dit morale dit le contraire de la physique. Prononcer ce mot c'est faire un acte métaphysique. Serons la question de plus près. Nous devons de concevoir le devoir sous la 'liberté'. Kant a fait de celle-ci un postulat, c'est une croyance métaphysique. Sans liberté, point de devoirs ; dans quand on reconnaît les devoirs, on fait implicitement de la métaphysique.

Autre chose, la morale suppose la raison pour discerner ce qui est bien de ce qui est mal, pour apercevoir au dessus du fait brutal, une certaine loi qui juge les faits. Mais la raison est la faculté métaphysique par excellence la morale n'est donc pas indépendante de la métaphysique.

En de la de la morale particulière, au delà du devoir de chaque cas ; il faut considérer que l'équilibre entre la morale et le bonheur n'est pas et n'a jamais été réalisé. Cependant la raison exige qu'il le soit. Il le sera donc ailleurs. C'est là encore un acte de foi métaphysique. Nous ne savons ni quand, ni comment cela se fera, mais, sous peine de supprimer la morale, les philosophes sont obligés de reconnaître qu'il doit y avoir un moyen de rétablir l'équilibre exigé par la raison. La morale peut être indépendante de tel ou tel credo, mais non pas de la métaphysique. Autrement il est impossible d'imposer à un homme un seul devoir.

3^e morale fondée sur la crainte et l'espérance.

critique

le qui précède nous permet de juger les systèmes moraux fondés sur la crainte du châtiment et sur l'espérance d'une récompense.

Il est vrai, dit Kant que la soumission à la loi morale nous donne droit au bonheur, mais peines et récompenses sont des effets de la moralité ou de l'immoralité, et ne doivent pas influencer nos actions. Les sources de la vertu sont corrompues et la meilleur action devient indifférente et même mauvaise, quand on n'agit que pour une récompense à gagner ou d'un châtiment à éviter. La récompense doit venir par surcroît, autrement on ne fait plus le bien pour lui-même, c'est de l'égoïsme bien entendu. A plus forte raison, la moralité peut regarder comme insuffisantes les pénalités civiles. Les lois faites pour couvrir et sauvegarder la morale sont sans valeur morale. Il y a l'usage de la moralité, mais il n'y en a pas dans le cœur - l'état du recte, n'a pas pour objet de faire acquiescer la vertu, mais l'ordre et la paix.

4^e le point d'honneur

critique

Les gens du monde et général ont pour unique morale le point d'honneur. On évite certaines actions qui nous feraient perdre l'estime de nos semblables.

On a raison, il est excellent de parler aux hommes du sentiment de l'honneur mais cela ne suffit pas sans l'intervention rationnelle. Il n'y a point d'honneur pour l'homme, c'est d'obtenir sa raison. Il n'y a qu'un des honneurs, c'est de faire réellement ce que défend la raison. En disant cela, on est haubert - si par honneur, on entend le qu'en dirait-on. Ce n'est que de l'amour propre. L'opinion publique est très variable, et le



5^e le sens moral

critique

sage doit lui être supérieur. L'homme qui agit autrement n'a pas de valeur morale.

Hutcheson en Ecosse, J. J. Rousseau en France et Jacobi en Allemagne ont proposé comme règle de conduite, un certain sens moral. Il y a, disent ils, un sens du bien et du mal. Suivant eux l'homme discerne le bien du mal par un sens.

Encore plus juste s'ils entendent par là la conscience et la raison. Mais le mot sens est à rejeter. En effet les sens n'ont pas même puissance chez tous les hommes. Aussi dire que c'est un sens, c'est avancer une chose dangereuse. Faut il accorder à l'homme le droit de dire: ceci me paraît bien, comme ceci me paraît rouge? C'est impossible moralement. Pour discerner le bien du mal, il faut souvent réfléchir, interroger sa raison; tout ce qu'on peut dire c'est que par habitude on arrive à sentir beaucoup plus facilement le bien et le devoir.

6^e Respect de l'ordre.

critique

On a encore donné pour règle des actions humaines, le souci du respect de l'ordre établi. Faut souscrire volontiers à cette formule. En effet l'ordre serait parfaitement réalisé dans une société où chaque homme serait toujours soucieux de respecter l'ordre. Ce serait la république des fins, comme dit Kant, c'est à dire une union de personnes morales s'assurant mutuellement leur libre développement par le profond respect les uns des autres. Si l'on sort de là, si l'on fait d'un ordre imaginaire, sans en faire juge la seule raison, on n'a pas de critères certains de la morale et chacun devient libre d'entendre l'ordre à sa manière. Se là des luttes sociales.

7^e Vieilles de Gouffroy

critique.

la loi morale, suivant Gouffroy, conduit
 les âmes à atteindre leurs fins.
 les animaux et les corps bruts les
 atteignent fatalement. Seuls les êtres
 intelligents et libres poursuivent leurs
 fins et y marchent librement. La loi est
 donc pour l'homme de se faire une idée
 la plus juste possible de sa destinée et
 de tout mettre en œuvre pour arriver
 à l'accomplir.

Cette vue est excellente. La destinée de
 l'homme est évidemment de faire triom-
 pher la raison dans ce monde et pour
 la raison pratique il nous sera très avan-
 tageux de nous servir de la formule
 de Gouffroy, qui nous aide dans l'ému-
 lation des devoirs. - Seulement si l'on
 introduit autre chose que cette valeur
 propre et que cette classification des fins
 telles que les dicte la raison. L'arbitraire
 serait de nouveau introduit dans la
 morale. La fin de la plante, celle du
 bœuf, dit-on l'âne, serait aussi sacrée
 que celle de l'homme, et l'on serait en-
 trainé par cette erreur de théorie à des
 difficultés pratiques.

8^e Loi du Perfectionnement.

critique.

Malebranche propose pour règle le sou-
 verain perfectionnement. Or, dit-il, comme toutes
 les choses suivent le perfectionnement
 qu'il a mis en elles. Nous devons faire
 de même et aimer par dessus tout ce
 qui est le plus parfait, c'est à dire Dieu.
 puis ensuite la creature raisonnable,
 l'homme.

Le perfectionnement est une chose
 toute relative. Il y a progrès pour le
 sauvage à tuer rapidement les vieillards
 au lieu de les entretenir vivants. Cela veut
 il dire que le vieillards des vieillards
 soit moral? Ce n'est donc pas perfec-
 tionnement qu'il faut dire mais perfec-
 tion. Notre règle n'est pas de mieux faire
 mais de faire bien. La loi ne nous com-



Conclusion.

mande pas un précepte relatif c'est un commandement catégorique du bien tel que le proclame la raison, qu'il soit ou non facile à réaliser.

Il y a nombre de préceptes moraux pratiquement excellents, mais Kant a de premier pénétré jusqu'aux conditions essentielles de la morale et fonde la science des devoirs sur une analyse définitive.

R

1848

P. Bellamy.

Sola virtus prestat gaudium
perpetuum.

Philosophie 3^{me} leçon

cinquante
p. 87.

Morale (IX) M.T. VIII. Des sanctions de la loi morale.

Nous connaissons maintenant la loi morale voyons si elle trouve dans la nature des choses les sanctions dont elle a besoin.

Définition des sanctions.

D'abord qu'appelle-t-on sanctions? C'est ce qui fait qu'une loi est vraiment une loi. Il ne s'agit pas ici des lois nécessaires, inevitables par définition, car elles n'ont pas besoin de sanctions; mais nous nous occupons de la loi morale, que l'on ne doit pas mais qu'on peut violer. On appelle sanctions, l'ensemble des peines et des récompenses qui servent à assurer l'accomplissement de la loi morale.

Tous les philosophes l'ont vu et Kant l'a dit avec une très grande force. L'être qui fait le bien doit être plus heureux que celui qui fait le mal, autrement la loi morale n'aurait aucune autorité. Il faut donc qu'il y ait un recours contre ceux qui la violent et qu'au contraire ceux qui l'observent, aient une destinée heureuse proportionnellement à l'effort qu'ils ont fait pour obéir à la loi.

Division des sanctions de Kant.

Kant passait et y recue les diverses sanctions de la loi morale les range en trois groupes. 1^{er} les sanctions sociales qui tiennent à l'état de société. 2^{er} les sanctions individuelles qui seraient les mêmes partout ou serait seul au monde. 3^{er} les sanctions supérieures, nécessaires suivant lui pour compléter les autres insuffisantes.



I Subdivisions du premier groupe.

1^{re} Sanctions positives.

Critique.

par nature.

Chacun des deux premiers groupes se subdivise. Les sanctions sociales sont 1^{re} positives, c'est à dire matérielles. 2^{de} purement morales.

Les premières, les voici : Quand un homme a très mal agi, on l'emprisonne ; on le prive d'une partie plus ou moins grande de sa fortune ; on suspend pendant plus ou moins de temps l'usage de sa liberté. On va même jusqu'à ôter la vie aux malfaiteurs particulièrement dangereux. — Si l'on a bien agi, on est ordinairement décoré ou récompensé pécuniairement.

Ces sanctions sont très visiblement grossières et insuffisantes. D'abord on généralise ces sanctions pécuniaires mais ne récompense pas la justice est sérieuse, mais la récompense est un peu puérile ; on sait que la vertu par nature est bien au-dessus de récompense, qu'elle est modeste et se cache ; aussi la vertu récompensée est le plus souvent la moins intéressante. — En outre, qu'est ce qui doit être récompensé ? C'est l'intention. Qu'est ce qui atteint les tribunaux ? Jamais l'intention. Ils ne punissent et ne récompensent que les faits sans valeur morale ; car nul homme n'est juge de l'intention d'autrui ; chacun est seul juge des siennes. — De plus les lois sont infiniment changeantes et variables on peut punir aujourd'hui ce qu'on récompensait hier. Les sanctions ne doivent pas changer, la loi morale étant éternelle. Ainsi ces sanctions sociales positives n'ont presque pas de valeur morale.

2^e Sanctions sociales morales.

Critique.

mais il y a quelque chose de plus infailible que les tribunaux, c'est l'opinion publique, c'est le mépris inaplacable de nos semblables qui attaque jusqu'au milieu de la richesse.

En moyenne cela est juste, mais ce n'est pas suffisant, parce que ce n'est pas toujours vrai. L'opinion publique est très faillible, les intentions lui échappent, elle est corrompible. Si l'on est riche, on a grande chance de s'attirer l'estime publique et faisant des largesses. Le proverbe: *ton pape le bon Dieu*, est faux. Rien de plus facile à aveugler que l'opinion; mais pas que cet aveuglement soit aussi fréquent qu'on le dit; et souvent l'opinion est très sévère pour les malhonnêtes gens et ne pardonne

puis apparence.

II. Sanctions individuelles.

Les sanctions individuelles sont moins faillibles. Elles sont aussi doubles: 1^{re} sanctions positives, c'est-à-dire dans l'ordre physique. — 2^e sanctions purement morales ou immatérielles.

1^{re} Sanctions positives.

Voici des exemples de sanctions individuelles positives: l'intempérance, la débauche sont ordinairement punies par la déchéance physique de l'individu et par des infirmités. Réciproquement une vie tempérée, prudente et laborieuse, a plus de chance pour se prolonger; et procure plus de santé et de jouissances multiples.

Critique.

Rien de plus grossier pourtant, rien de plus insuffisant que ces sanctions et pourrait citer des âmes d'élite habitant des corps faibles; l'aétisme de Pascal, l'écueil de souffrance à certains



plus de valeur morale que l'absence
contraire. Ils peuvent cependant
amener un égal affaiblissement.
D'ailleurs on voit des vieillards débauchés, et des gens d'un tempérament
excellent sachant faire sur les
jouissances.

Il y a plus, un homme peut préférer
une vie courte remplie de voluptés
cynisant toutes les jouissances
possibles, à une vie plus longue
mais sans jouissances intenses. En
un mot, ces sanctions sont faillibles
et contestables.

2^e Sanctions morales

Les sanctions individuelles morales ont
une toute autre valeur morale, ce sont
d'une part la satisfaction intime qui
suit une bonne action, et d'autre part
le remords qui accompagne les viola-
tions de la loi. La satisfaction mo-
rale est un sentiment de la plus grande
délicatesse, c'est une joie très pure
qui double le prix de la vie. Il est
incontestable que pour un être raisonnable
ce sentiment du devoir accompli est
une récompense sérieuse. Réciproquement
le remords constitue pour le coupable
un châtiement auquel il a peu de
chances d'échapper; châtiement qui at-
teint l'intention la plus cachée; v'z
voit chaque jour dans la vie réelle et
par quelques exemples saisis dans
la littérature.

Créteil, 1840.

C'est ce qui, cependant, pr'z vaudrait
trouver suffisante cette sanction mo-
rale intérieure. Il est notoire, dit
Kant que la satisfaction intime est
très inégale suivant l'éducation et le
tempérament. Certaines natures pro-
fanes éprouvent une vive satisfaction
d'un acte simplement médiocre, tandis
que d'autres plus fines et plus exigeantes
se reprochent comme des fautes de n'

pas fait tout le bien qu'elles pourraient.
[Citius]. De même le remords s'émousse
très vite par l'habitude. Des grands
criminels sont relativement plus tran-
quilles et moins troublés dans leurs
consciences que lorsque la première fois
ils ont commis une faute. Cela
est-il contraire à la Raison? Non,
puisque le bonheur et le malheur ne
sont pas sur cette terre proportionnés
aux actes.

III. Sanctions supérieures.

Premier Postulat de Kant.

C'est à qui fait dire à Kant que les
sanctions des deux groupes précédents
sont insuffisantes; cela le conduit à son
second et à son troisième postulats
de la Raison pratique. Or sait que le
premier est la liberté. Oblige de faire
certaines choses, il faut au moins que
je puisse les vouloir librement, donc
je suis libre; premier acte de foi de la
Raison pratique. Le second est la
Raison sage, si il y a un équilibre
entre le mérite et le bonheur, il
faut que grand d'homme atteindra son
idéal de activité, il atteigne aussi l'
idéal de sa sensibilité; Platon avait
dit la même chose. = les idées sont
enchâînées par des raisons de fer et de
diamants. = Or, pour nous à l'époque
XIX. (Gorgias XLV.) cette union
n'ayant pas lieu dans ce monde, com-
me elle doit être réalisée, elle aura
lieu dans un autre. Donc la vie humaine
se prolonge au delà de la vie actuelle.
Ou? grand? questions insolubles et
presque putrides, dit Kant. Ce qui est
moralement nécessaire, et une nécessité
morale vaut plus qu'une nécessité phy-
sique. C'est si il y a un au delà.
Dressé de s'expliquer sur ce point, Kant
déclare ne pas se figurer la vie future
comme une éternité uniforme de
bonheur ou de souffrance; il croit que l'



l'homme est appelé à progresser vers la
vertu parfaite sans y atteindre jamais
il ne croit pas aux souffrances sans
fin et irrémissibles pour les coupables,
il croit seulement que chaque faute
nous éloigne davantage de Dieu et que
par conséquent il nous faudra beaucoup
plus de biens pour nous y rapprocher
et atteindre au bonheur mais y fin
de compte tous les hommes doivent
s'y rapprocher de plus en plus, il ne
comprendrait pas leur destinée sans
cette pensée.

2^{me} Postulat.

Le troisième postulat de la raison
pratique se sépare à peine du second.

Il ne servirait de rien que notre vie
se prolongeât indéfiniment si les
sanctions devaient être indéfiniment
imparfaites et distribuées au hasard
comme dans la vie actuelle. Kant de-
clare qu'il faut croire moralement
à un rémunérateur réalisant l'infail-
libilité par sa toute puissance sur
tous les éléments de l'univers, et
établissant la proportionnalité
exacte entre le bonheur et le mé-
rite de chacun.

Pour cela, il faut que Dieu soit in-
faillible, intelligent et omniscient
pour connaître à fond les intentions
les plus secrètes, et parfaitement
raisonnable et juste, pour accorder à
chacun selon son œuvre, parfaitement
puissant pour le faire. Bref, le
Dieu de Kant, c'est la raison même per-

sonnifiée. C'est ainsi que ce grand scepti-
que est conduit par sa critique de la
raison pratique à une philosophie tout
à fait dogmatique.

—

1881

L. Pellamy

Philosophie 3^{me} leçon

Morale [S]. Mor. Prati. I. Plan de la morale pratique - Devoirs individuels.

But de la morale pratique

Nous avons épuisé la question des devoirs. Il faut entrer dans l'examen détaillé. c'est l'objet de la morale pratique, l'art de la morale qui étant données les règles du devoir a pour objet d'en déduire tous les devoirs qui s'imposent à l'homme dans les divers cas de sa vie pratique.

Plan de la morale pratique

Voici l'ordre que nous suivrons. 1^o l'homme peut d'abord être considéré comme un individu isolé. C'est l'élément irréductible de la morale. Un être dans ces conditions, aurait des devoirs.

2^o nous examinerons ensuite l'homme en tant qu'animal social, *ζωον πολιτικον*. Ce n'est que par hypothèse que l'on peut concevoir l'homme seul. C'est dans cette partie que sera la plus grande partie des devoirs.

Subdivisions de la première partie.

Le premier groupe se subdivise; nous verrons 1^o les devoirs de l'individu, abstraction faite de tout qui l'entoure. 2^o puis ceux de l'homme dans son cadre naturel, au sein de la nature. Enfin 3^o on peut se demander à quelles obligations sera soumis l'homme du moment qu'il aura conçu la notion d'un être suprême auquel il rapporte la création et celle de la nature.

Subdivisions de la deuxième partie

Le second groupe comporte des divisions très nombreuses et des subdivisions sans fin. 1^o nous considérerons les devoirs les plus généraux d'hommes à hommes. 2^o prenant l'homme dans un cercle plus restreint, nous étudierons ses devoirs en tant que citoyen. 3^o venant ensuite au cercle le plus étroit, nous



examinerons les devoirs domestiques.

Il est inutile d'indiquer ici les subdivisions.

Devoirs individuels.

Dans l'énumération qui va suivre, nous dirons d'abord les devoirs, puis les droits. Les devoirs sont de deux sortes. Il y en a de negatifs, qui sont uniquement de morale; il y en a de positifs nous les verrons après.

Devoirs négatifs. Devoirs positifs.

Il existe une grande distinction très utile. Tous les moralistes ont distingué des devoirs stricts d'avec les devoirs larges. Ces devoirs ont tous une formule négative, ce qui est contraire à la loi morale: tu ne traiteras jamais la personne humaine comme un simple moyen. Quand les devoirs négatifs sont sociaux, ils sont soit de justice stricte: ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit.

Opinion de Kant.

Kant trouve cette formule trop étroite. Quand les devoirs ont devant eux un coupable, il est certain qu'ils ne voudraient pas, à sa place, être condamnés; mais la justice leur défend-elle de le punir? Cette formule n'est donc pas assez claire.

Kant a raison, et le danger serait friser par le mot vouloir. On entendrait un désir, mais la formule reste bonne, si par ce mot, on entend le devoir rationnel, indiqué par la raison.

Les devoirs positifs ont une formule inverse; il ne suffit pas de ne pas faire le mal, il faut faire le bien: des Romains l'ont bien vu et la sagesse païenne a dit: nemo sine caritate justus - summus, justus, summa injuria. - la véritable charité commande l'action: Fais tout ce que tu pourras pour que la personne humaine soit en toi et en autrui traitée comme une fin. Les devoirs sont obligatoires comme les autres; mais leur

or est juge ; ils ne sont pas exigibles par la force. mais dans la mesure où l'or peut les accomplir, or le doit. C'est un beau passage du Dante que celui où après avoir parcouru après Virgile les cercles des enfers, il arrive à un groupe de damnés aussi torturés que les autres, leur seul crime aux yeux de la divinité, c'est de n'avoir pas fait le bien qu'ils pouvaient faire. —

remarque

Il paraît étrange qu'un individu isolé ait des devoirs ; d'après la morale théorique, cette difficulté n'existe pas. Le devoir est une autonomie, du moment qu'il y a un homme, il y a une force active obligée de s'agir que conformément à ce que prescrit la raison. Ce sont des devoirs de dignité.

1^{er} devoirs envers le corps.

Éliminons d'abord de l'individu son corps. (1) C'est une partie de nous mêmes avec laquelle il faut compter - qu'on le veuille ou non, mais qu'on le veuille ou non, il ne faut donc pas détruire ou mutiler le corps. Si on le supprimait en totalité, on se dégoûterait tout à coup de ses devoirs. Si on le dégrade, on empêche la partie de l'accomplissement de sa destinée. Cependant il ne faut pas trop accorder au corps ; si l'acétisme est au moins inutile, il ne faut pas aller trop loin dans l'autre sens. C'est un devoir positif de développer normalement le corps. Les Grecs aimaient trop la beauté plastique ; ils accordaient trop aux jouissances corporelles. C'est oublier la vraie destination morale de l'agent libre. Mais pour éviter l'acétisme à une plus grande valeur morale que l'amour excessif de la beauté. Il y a un mot, accordons avec au corps pour le faire un instrument docile ; mais n'accordons pas assez pour en faire une fin et oublier dans les voluptés corporelles



8) Point de vue psychologique

la fiz morale de l'homme

Au point de vue psychologique, la volonté, faculté directrice, doit avoir l'empire, car elle est au service de la raison. Ici on loue cette vertu sous le nom de force. (Les anciens reconnaissent-ils et font quatre vertus.) Avec la prudence, cette vertu correspond aux devoirs à l'égard de l'intelligence. C'est une partie essentielle de nous-même, c'est notre caractère spécifique; il ne faut donc pas la mutiler; c'est la condamnation du mensonge et de la paresse. De plus, il faut développer l'intelligence, l'éclairer par la science. Les anciens appelaient prudence, cet esprit de conduite qui fait que l'homme se montre intelligent dans la vie. C'est une vraie vertu, car ici on voit qu'il entend par là, le continuel souci de faire acte de raison. Le droit qui correspond à ce devoir est le droit de penser librement et de dire ce qu'on pense, si ce n'est pas au préjudice d'autrui. — Notre troisième faculté est la sensibilité. Nous devons ne pas la supprimer, ne pas chercher inutilement la douleur, mais nous devons développer aussi notre sensibilité, nos inclinations dans leur ordre hiérarchique, chercher les plaisirs délicats. C'est la troisième vertu des anciens: la tempérance, sage équilibre des penchants.

résumé

Ainsi tous ces devoirs peuvent se ramener à ceci: 1^o condamnation du suicide et de tout ce qui lui ressemble de près ou de loiz, jusqu'à la simple imprudence. 2^o l'obligation du travail.

remarque

Mais si nous n'avons pas cité la quatrième vertu des anciens, c'est la justice, elle ne correspond qu'aux devoirs rigoureux sociaux.

Le suicide a été combattu par Kant par dé-
truire et sa propre personne le sujet de la
moralité, c'est autant qu'il est et soi
faire disparaître du monde la moralité
même. » (Princ. Métaph. de la morale). Le
tuer, c'est dire que l'homme n'a pas une
fin à accomplir, et c'est donc manquer
de croyance aux principes qui exigent la
raison. — Si l'on prétend que c'est à
cause de ses malheurs qu'on sort de la
vie, alors de deux choses l'une : ou vous
n'avez pas encore mérité le bonheur et
les épreuves sont vos malheurs, ou vous
l'avez déjà mérité et votre conscience
doit vous donner la force d'attendre. —
Le cas le plus intéressant est celui où un
homme se tue pour sauver son honneur.
Ce mot a deux sens. On entend par là la
bonne situation d'un homme dans l'es-
time des autres. Mais cette estime est
facile à égarer ; le sage doit chercher
le bonheur ailleurs ; il lui est supérieur.
L'autre sens du mot honneur est plus
profond ; il y a des fautes qui nous des-
honorent et tant qu'on est moral. Que
faire dans ce cas ? se tuer ? mais cela
ne répare rien ; c'est ajouter un crime
à l'autre. On doit vivre pour expier sa
faute : après l'innocence la plus grande
bien est l'expiation, dit Socrate.
Il y a une apparence de courage à se
donner la mort, il y a même un cou-
rage réel. Néanmoins se délimmer par
un moment de courage d'une longue
suite de douleurs insupportables c'
est une lâcheté. « Il y a plus de constance
à user la chaîne qui nous tient qu'à
la rompre, et plus d'épreuve de fermeté
et régulière qu'en l'absence. » (Montaigne
Essais II 3 -)

Dans la vie sociale, le suicide se com-
plique d'une foule de questions. Alors il
est bien plus complexe. Quel est l'homme



du travail

2^e. Devoirs envers la nature.

qui n'a pas de liens avec ses semblables?
Donc le suicide est dans tous les cas
une immoralité.

Le travail résume à lui seul tous les
devoirs positifs. Travailler, c'est faire acte
de liberté, de volonté et d'énergie parce
que la tendance inverse est très répandue.
C'est user de son intelligence; c'est savoir
faire certains penchants supérieurs et
sympathiques au point de vue de la
sensibilité etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.
C'est aussi propre à
améliorer l'homme. Il y est entraîné
parce que c'est le moyen d'acquiescer de la
fortune, et par suite d'être indépendant
après de développer à ses loisirs, son
intelligence.

Remplaçons maintenant l'homme dans
son cadre naturel. Le monde est réglé
par des lois, l'homme doit les respec-
ter, croire à la destinée des choses comme
à la sienne; il ne doit donc pas détruire
inutilement l'ordre et la beauté de la
nature. Nous avons ainsi des devoirs
envers les plantes envers les animaux.
Le devoir positif est de faire servir
l'ordre de la nature à notre utilité
raisonnablement entendue.

La lutte pour l'existence est la vraie loi
du monde. Il serait inutile de s'at-
tendre sur le sort des plantes et des
animaux que nous détruisons. C'est
l'homme a le devoir de vivre; ne pouvant
se nourrir que d'aliments azotés, il a
le devoir et le droit de manger des
plantes et les animaux. Les lois de l'
univers doivent servir à son profit et
se rattachent à son devoir de travailler
d'affermir son empire sur l'univers.
D'établir son pouvoir sur ce qui l'
entoure.

L'homme est-il dans son droit de torturer
les animaux? Non, si c'est inutilement.
Au contraire, les lois protègent les animaux contre

la brutalité. C'est une diététique morale et le plus souvent une maladresse au point de vue de l'intérêt bien entendu. - Il faut donc respecter la vie des êtres et d'autant plus qu'ils ont plus de sensibilité; mais ne pas regarder à détruire les animaux qui sont nuisibles, ou qui servent à notre alimentation.

Remarque relative à l'alimentation.

Quelques penseurs ont regardé la nourriture par la chair comme coupable; quelques religieux l'ont même défendue. A l'origine, il se peut que l'homme eût pu se nourrir exclusivement de plantes, alors il n'aurait pas de scrupules moraux. S'il a eu tort, on n'en sait rien. Toujours est-il qu'actuellement l'hérédité et surtout l'habitude est devenue invincible. Aujourd'hui nous nous sommes organisés pour l'alimentation carnivore. C'est un besoin pour l'homme civilisé; c'est peut-être un mal, mais il est nécessaire. Ainsi pas de carnage inutile, mais pas de scrupules autres. Si la boucherie est fermée elle ne l'est qu'en tant qu'elle est inutile. La chasse et la pêche ne sont aussi autorisées que dans les mêmes conditions. Si les animaux n'ont pas de droits, nous avons cependant des devoirs envers eux. Mais on ose à peine insister sur de si petits détails, sur des scrupules si délicats, quand l'humain est si loin de remplir de grands devoirs et d'avoir tous les scrupules nécessaires.

Si on se souvient que les mêmes devoirs sont prescrits par la morale sociale, au fond la destruction est toujours nuisible à l'humanité. Partout où il pousse un épi de blé, une touffe d'herbe, c'est un véritable bien fait pour l'humanité. Aussi que l'homme



3^e Devoirs envers Dieu.

respecte partant la végétation et la vie ; qu'il les favorise, qu'il les propage partant et le plus possible, et fût de compte c'est son avantage conseillé aussi bien par la morale rationnelle que par l'intérêt bien entendu. C'est un devoir envers Dieu, envers les hommes et envers lui-même. A cause de sa constitution intellectuelle et parce qu'il trouve en lui le principe de causalité ; l'homme se demande d'où il vient et d'où procède ce monde qui l'environne. Il est ainsi naturellement conduit à concevoir une personnalité et part créatrice et organisatrice de tout ce qu'il voit. Cette notion a tort ou à raison, nous la discuterons en théologie, est universelle, et par suite elle impose des devoirs à l'homme. Encore une fois, nous ne préjugeons par la question, mais étant donné, ce qui est impossible de nier, l'universalité de la croyance à un être suprême, et par conséquent, que devons nous à cet être ?

Il est évident que nous lui devons tout ce qui est en notre pouvoir ; nous lui devons l'adoration, le hommage entier et sans arrière pensée de nous-mêmes. Monsieur Jules Simon qui là ne peut accuser de partialité, avoue dans ses traités des devoirs que du moment qu'on a conçu un Dieu, les paroles mêmes du catholicisme sont philosophiques et admissibles à ce point de vue et tant qu'elles contiennent l'énoncé de nos devoirs envers la divinité. Nous devons l'aimer, le comprendre, etudier à nous développer et tout qu'être pensants, et le servir par notre vouloir, c'est à dire accomplir autant

qui possible les commandements de la loi morale.

Le culte proprement dit a-t-il une valeur philosophique ? oui, parcequ'il y a ce monde la séparation entre le corps et l'âme n'est pas faite. Il est donc dans la mortelle se traduire l'âme et l'adoration par des marques de respect et d'utilité, c'est à dire par des rites. Ils sont donc respectables et tous au même titre. Les cultes doivent donc être l'objet de notre respect, mais à condition que chacun soit libre dans l'exercice de ses croyances.

5

1914



M. Bellamy

Philosophie 3^e leçon

Le droit est l'ensemble des condi-
tions sous lesquelles la liberté de
chaque peut se concilier avec la
liberté de tous selon une loi
générale.
= Kant =
R. du droit.

Morale (XI) - M.P. II. -

Morale sociale

très incertaines

Justice et charité

devoirs de Justice

I Tu ne tueras point.



C'est par pure hypothèse, que nous avons
considéré l'homme dans l'isolement, il
lui est intolérable, la société est son
état normal. Rien que ce ne soit pas
l'avis de Hobbes et de Rousseau.

Il y a trois sociétés concentriques : la fa-
mille, la patrie, l'humanité. Dans
cette étude nous suivrons l'ordre in-
verse, parce que nous sommes dans des
questions de principes. Considérons d'
abord les relations d'homme à homme

ou la morale sociale générale.
Dans l'énumération des devoirs individuels
les mots justice et charité ont peu de
sens, mais ici c'est toute autre chose.
Les devoirs négatifs sont dit de justice
et les devoirs positifs de charité. L'hom-
me doit quelque chose à soi semblable
en effet ils ont même nature, ils ont
au moins en puissance la raison et la
liberté. Aussi se connaissant l'un l'
autre, ils seraient ~~entraînés~~ ^{entraînés} enchaînés
à accomplir leur destinée à l'écart ou
au mépris l'un de l'autre.

Les devoirs de justice sont ceux-ci : tu
respecteras la personne humaine dans toi
et dans tes semblables. Tu ne mettras
pas obstacle à la destinée d'autrui. -
Tu ne traiteras pas la personne hu-
maine comme un moyen, car de même
que toi, elle est une fin.

Entrons maintenant dans le détail. Le
premier précepte de morale est celui-
ci : Tu ne tueras point. C'est une con-
damnation absolue de l'homicide, qui
coupe court la destinée humaine. C'
est oublier que l'homme est une fin,

• Exceptions. 1^{re} légitime défense.

c'est donc un moral. Le crime a une gravité à part, car il implique tous les autres. Le principe de ce précepte n'est pas douteux. Cependant il y a certaines exceptions légitimes on nous en avons ici à examiner. 1^{re} Dans le cas de légitime défense, l'exception est réelle. Un mal-facteur, ça veut à ma vie, ça va le droit et le devoir de me défendre pour accomplir ma destinée. C'est incontestable. Cependant il y a des restrictions. Ce serait une faute d'avoir toujours les armes à la main et de s'en servir trop facilement. Quand on vous a menacé, mais que l'adversaire cesse d'être dangereux, on serait dépasser son devoir que de le tuer. Il faut l'arrêter et le traduire devant la justice régulière; ainsi point de précipitation ni de sévérité excessive.

Devoir positif

Le devoir positif est clair: je dois porter secours à celui qui s'attaque; car alors j'ai même droit que me défendre moi-même. C'est un degré de charité qui est tout près du devoir de justice.

2^{de} la guerre

Il y a un cas où les hommes s'engagent sans scrupule et même s'en font gloire, c'est la guerre. Il faut bien distinguer. Dans la guerre défensive l'attaque est le cas de légitime défense. Se défendre c'est son devoir à condition de n'avoir pas été le véritable assaillant. Ainsi évitons scrupuleusement de faire verser le sang mais une fois que l'ennemi a commencé, presque tous les moyens sont bons pour le chasser du pays. Il y a ici encore des restrictions. Dans la guerre, les hommes sont déchaînés, la brutalité domine; aussi ce serait une naïveté que de croire régler la guerre.

C'est une chose horrible, pendant la
 quelle, il faut s'attendre à toutes les
 infamies; néanmoins grand est de
 sang froid, il est bon de faire des con-
 ventions (droit des gens) que l'on doit
 respecter autant que possible. Il est
 certain qu'on n'en peut exiger le res-
 pect absolu, mais il faut cependant
 flétrir ceux qui manquent gravement
 aux traités internationaux, qui sont
 une restriction insuffisante à un grand
 mal, mais un hommage à la paix
 possible. Espérons qu'à force de voir l'
 impossibilité de régler la guerre, on en
 viendra à renoncer à la faire, tout cela
 est infâme. Le rêve de la paix universelle
 est une naïveté, mais bonne d'y
 être si elle nous fait faire toutes nos
 efforts pour hâter les temps meil-
 leurs de la paix.

La guerre défensive est un droit, mais
 la guerre offensive est une infamie
 sans nom. Sans doute la responsabilité
 ne retombe pas sur le soldat qui ne
 doit qu'obéir, c'est pour cela qu'il est
 effrayante la responsabilité ^{de ceux} qui
 décident la guerre. Le conquérant est
 le meurtrier de tous ceux qui tombent
 dans l'un est l'autre camp. C'était
 l'opinion passionnée du père Gratry
 que non seulement le conquérant est
 un homicide mais encore responsable
 de toutes les horreurs causées par la
 guerre. La seule circonstance atténu-
 ante, c'est la monomanie de l'
 ambition.

Il est encore un cas où l'homme ôte
 la vie à un de ses semblables sans
 scrupule, c'est le duel. Chez nous, il
 trouve des circonstances atténuantes
 dans les préjugés, dans les erreurs uni-
 verselles. Mais c'est le plus souvent
 rien toujours, une immoralité flagrante.

9: le duel



Si l'oz était certain que le coupable
serait tué, ce serait un jugement
de Dieu, mais il n'oz est rien, oz le
sait. C'est une affaire, de hasard ou
d'adresse. En outre le duel ne lave
pas la faute commise, il n'ajoute
qu'un grand crime à d'autres

objections. réponse.

Mais, dira-t-on, oz s'expose soi-même.
— C'est une grave faute de plus. C'est
un homicide tenté, compliqué d'un
suicide possible. La présence des té-
moins donne une apparence de légalité
à une infamie; oz quoi? Deux témoins
peuvent-ils rendre permis, ce que la
Conscience réprouve? surtout, si l'oz
pense qu'au lieu d'arranger l'affaire,
le plus souvent, ils l'enveniment. La
précaution l'ait déployé n'ajoute que
des caractères de préméditation à une
grave faute.

Nouvelle objection, réfutée.

J'ai été attaqué dans mon honneur.
dira-t-on. — L'honneur véritable est
d'être honnête homme. Le mot a
un autre sens. Dans le monde, il si-
gnifie la situation d'un homme dans
l'opinion publique. Il est reçu qu'un
homme soufflé est deshonoré.

Il est difficile de décider jusqu'à quel
point, un sage doit tenir compte d'un
tel préjugé, quand les lois du pays ne
le secourent pas. Mais heureusement
chez nous la loi est fort sévère pour
ces outrages. Aussi le sage doit se
mettre simplement l'agresseur à la
justice; c'est d'une portée si com-
parablement morale.

Le cas le plus intéressant est celui où
l'offense tombe sur votre famille. Oz
offense gravement une personne dont
vous êtes le soutien naturel. Cela est
si infâme et laisse un si grand désir de
vengeance légitime que c'est le seul cas
où le duel prend un air sérieux. Oz a

biens dans ce cas les tribunaux, mais le remède est pire que le mal; les séances étant publiques on ébruite l'offense. On peut répondre à cela, qu'un duel a au moins autant de retentissement qu'un procès plus et ne remède qu'à cet inconvénient.

Que faire alors? C'est une question d'inspiration individuelle. Aux yeux du monde, la patience paraît une lâcheté, et d'autre part, ce n'est pas l'effusion du sang, le risque de mourir et de laisser sans soutien la personne offensée qui réparera le mal. Le cas est vraiment très touchant; et l'on doit craindre de se prononcer a priori; seul l'offense est telle qu'il faut juger. Si l'offense est telle qu'on ne puisse plus supporter la vie après, on doit respecter la douleur de l'offense jusqu'à ce qu'elle se dissipe dans ses égarements mais il y a encore plus de véritable grandeur morale à supporter patiemment l'outrage, se reposant sur la justice divine.

2^e Assassinat politique.

Un projet vicieusement s'est accompli dans nos mœurs et ce qui concerne l'assassinat politique. Il fut autrefois erige en vertu, maintenant il est partout réprouvé. Cependant une Charlotte Corday s'exposant seule à la mort pour tuer un Marat et ce général, un assassin qui, au milieu des gardes, certain de périr affreusement se met et avant pour délivrer son pays, cela peut être intéressant surtout si l'auteur de cette tentative est faible et victime de son dévouement à une cause qu'il croit bonne. Mais les raisons contre sont plus frappantes. Comment un homme seul peut-il s'élever et juger de l'intérêt public? une société a le plus souvent le gouvernement qu'elle mérite. Aussi



l'homme qui de sa autorité privée, prétend représenter un pays, est toujours dans la situation difficile de donner le bonheur à son pays sans que celui-ci le veuille. La politique est soumise n'est pas une affaire de simple vertu. La que l'on doit faire c'est influencer les opinions par les voies légales et pacifiques.

on peut donc dire que l'assassinat politique est une violence coupable et que l'auteur est responsable de toutes les conséquences de son crime. ~~Après~~ les considérations de l'intérêt sont encore d'accord avec la morale pure. Car c'est une vérité la plus souvent oubliée par un crime. Les tentatives sont généralement funestes à la liberté qu'elles prétendent sauver. La société s'effraye d'une menace d'anarchie et prosterne davantage aux pieds du pouvoir attaqué.

Ainsi les pouvoirs doivent être respectés et tant que généralement acceptés; cependant on peut chercher à les modifier mais seulement par les voies légales et pacifiques.

Il y a encore un cas fort intéressant dans lequel la société s'arroge le droit de punir ~~un~~ supplémentaire coupable. C'est la peine de mort.

Est-ce là une pratique moralement permise? — Il est toujours très grave, aux yeux de la morale pure, de braver la destinée humaine. C'est en pecher le coupable de s'amender et de redevenir honnête.

Raison pour.

Pour la peine de mort, on peut dire ceci: = nous ne demandons pas mieux de supprimer cette peine, mais que nous ne voyons les assassins commencent. = [Alph. Karr.] Les trois quarts du temps les coupables sont peu intéressants, la

Nous contre.

société les empêche de nuire.

Beccaria et beaucoup de publicistes depuis n'ont hésité pas à déclarer la peine de mort immorale. Voici leurs raisons. — la peine doit atteindre l'intention; or les juges humains ne le peuvent, ils ne considèrent que les actes, de plus ils sont faillibles. la peine de mort a donc un caractère d'injustice possible. En outre le législateur peut décréter la peine de mort par passion actuelle. — De plus toute peine doit être réparable à cause de l'infailibilité des juges. la peine de mort étant irréparable, est donc immorale. — les peines doivent être graduées. la peine de mort ~~ne~~ comporte pas de degrés. la loi punirait également un assassin pris à son premier crime, fit un autre pris après le deuxième. — on apporte toutes sortes de considérations historiques. Quand Napoléon I^{er} envahit l'Allemagne, il décréta, de sa propre autorité, la peine de mort contre les libéraux allemands qui publieraient un pamphlet contre lui. C'était immoral au premier chef. — Que conclurons nous. Si la peine de mort est utile à la société elle est légitime; nous avons avant tout le droit de vivre. mais il faut reconnaître qu'on ose à peine dire la peine capitale nécessaire. Il y a des preuves très fortes du contraire. la sécurité publique était elle plus grande au moyen âge qu'à présent? Non certes. cependant, la mort s'étale à tous les articles des codes. — En outre, il y a des pays où elle est supprimée (Suisse) et où on ne juge pas nécessaire de la rétablir. — On dit: Il faut effrayer le coupable et faire un exemple. nous répondons: tu ne



feras jamais servir l'homme comme
moyen, car il est une fin. C'est donc
immoral. - la faillibilité des juges
s'est montrée, il y a quelques années
dans l'affaire du Courrier de Lyon.
un homme fut exécuté sur sa ressem-
blance avec l'assassin.

Que doit-on faire alors ? on prétend que
la prison est insuffisante, que l'échappé
échappe. Il est vraiment étonnant que
dans une société payant un si lourd
budget pour l'entretien des prisons, on
puisse proposer cette objection. C'est
à l'état à chercher de bons gardiens
et à les mieux payer. - On dit encore
des prisons sont soutenues par l'ar-
gent du public, il n'est pas juste
d'aller prendre chez un malheureux
ne fût-ce qu'un centime pour nourrir
des assassins à ne rien faire. Cela
est vrai. Mais si la peine de mort
est immorale et est d'une efficacité
insuffisante, il n'est pas permis de
la laisser subsister pour une simple
question financière. Il suffit de
mieux répartir les impôts.

Conclusion.

Ainsi moralement la peine de
mort est très regrettable. Y a-t-il une
nécessité à la maintenir ? C'est une
affaire de statistique. C'est aux
hommes spéciaux à donner leurs
avis. Mais si elle n'est pas formel-
lement nécessaire, ce qui est le
plus probable, il est digne du social-
raisonnable et surtout chrétien
de la supprimer.

Le deuxième devoir de justice est le
suivant : tu respecteras la liberté de
tes semblables. Au premier abord, on
pourrait dire que la liberté jacobine
ne nous aurait nous être ravie,
mais cette raison est simplement spé-
cieuse. Le propre de la liberté est de se

II. Respect de la liberté d'autrui

De l'esclavage dans l'antiquité

habitude et acte, elle ne le peut que si l'agent est tout à fait maître de lui. C'est la liberté sociale. Ce n'est pas à cette condition fin^{le but de} qu'on peut atteindre son destinée. C'est la condamnation de l'esclavage.

L'esclavage fut longtemps considéré comme légitime; Platon, ce moraliste si pur, conseille aux maîtres d'être doux et humains pour les esclaves; la maîtresse de maison doit les regarder comme de grands enfants. Aristote va plus loin et justifie l'esclavage. Il dit qu'il est nécessaire, parce qu'il l'entendait au point de vue économique; il prétend que c'est une condition de prospérité matérielle, c'est faux. L'économie politique démontre que rien n'est si peu productif que le travail des esclaves. Seul le travail libre et volontaire enrichit.

Quant à être légitime, il ne l'est pas davantage, car l'homme ne peut être la chose d'un autre homme. S'il peut être vendu et acheté, il devient moyen ce qui est contraire à la morale. Cependant, il faut être juste. Les grands philosophes n'ont pas été saisis de l'esprit de vertige, leur opinion repose sur quelques apparences de justice.

A l'origine l'homme admettait la loi du talion, aussi ce fut un grand progrès quand les vainqueurs au lieu de tuer les prisonniers leur dirent: venez avec moi, je vous nourrirai mais vous travaillerez pour moi. — ainsi l'esclavage était un progrès relatif. c'est ce qui explique l'erreur d'Aristote.

Dans notre temps l'esclavage a eu beaucoup de la race blanche à la race noire il a beau s'être réfugié en Chine dans une population très dense il n'y est pas moins ruiné dans l'esprit public. Les nations civilisées se sont réunies pour



le fourchever, cependant il n'a pas encore complètement disparu. Encore aujourd'hui les Chinois sont transportés en Californie et tirés à un travail épouvantable. Il faut que cela disparaisse; c'est moins coupable que le trafic des négriers parce que ces hommes se vendent eux-mêmes, mais il est encore immoral de profiter de leur misère pour les exploiter à ce point.

De servage

Le servage qui a succédé à l'esclavage antique dura plus longtemps que dans l'Europe. Avant la révolution, il y avait en France plus d'un million de serfs. Le servage n'a été aboli en Russie que depuis 1863. Avant cette époque l'immense majorité des paysans russes étaient serfs; c'est à dire n'étaient point égaux devant la loi avec leurs seigneurs, étaient taillables et corvéables à merci. Ils n'étaient pas tous malheureux, il faut le reconnaître. Certains seigneurs étaient doux, mais ils étaient malheureux à droit.

De l'abolition en Russie

L'empereur actuel a supprimé cette coutume. On a critiqué cette mesure. Les seigneurs russes ont crié qu'on les ruinait parce qu'on prenait sur leurs terres des lots pour chaque famille. Ils voulaient ennuier, on les força à reculer. Ces procédés sont mauvais en fait de politique, mais l'empereur avait raison, moralement, l'usage ne rendra jamais légitime la possession d'un homme par un autre. Supprimer le servage était donc supprimer de grossiers abus. —

De la justice

Le devoir de charité qui correspond à ce devoir de justice est celui-ci: travailler à rendre tout semblable le plus libre possible. Le meilleur moyen est de donner l'exemple du respect de la liberté d'autrui. Par suite, nous avons le

doit de protéger notre liberté aussi
que celle d'autrui, à quelque prix que
cela soit. —

III Respect de l'intelligence d'autrui

La fin de l'intelligence est la possession
du vrai. Nous empêchons donc nos
semblables d'accomplir leur destinée quand
nous les mettons dans l'erreur. Le mens-
onge est donc un crime : il consiste à
dire ce qui est faux avec l'intention
de faire croire que c'est vrai. Il est
toujours coupable quoiqu'il y ait quelques
degrés. Il y a des cas où le mensonge
peut être autorisé, ainsi lorsqu'on
peut ainsi sauver la vie de quelqu'un,
mais il ne faut pas cependant abuser
de la bonne intention facile. Toute
vérité n'est pas bonne à dire, mais
on ne doit jamais dire que ce qui
est vrai.

devoir positif

Le devoir de charité est : tu éclaireras
autant que possible l'intelligence
de tes semblables. L'enseignement
sous toutes ses formes, surtout le
prosélytisme est donc légitime et
d'une grande portée morale. — Le
droit est celui de dire librement ce qu'
on pense, de parler et d'écrire. Les
restrictions sont permises au point
de vue social. On ne doit pas laisser
tout écrire, tout dire. On doit empê-
cher ce qui trouble l'ordre social ; le
respect de la liberté d'autrui doit ser-
vir de frein ; mais, il doit y avoir le
moins de restrictions possible.

IV Respect de la sensibilité d'autrui

Les facultés de l'homme sont insépa-
rables et nécessaires également à la
destinée humaine. On doit donc res-
pecter l'homme dans ses penchants
dans ses émotions, et ne pas faire
naître chez lui des penchants contra-
nature, pas plus que de favoriser le
développement les penchants infimes au
dépens des penchants supérieurs. En



un mot ne pas troubler votre hierarchie des penchants. Quant aux enfants, il est certain, que la fin de la sensibilité est le bonheur : amplexes voluptueux. ainsi, nous avons grand tort de faire souffrir inutilement les hommes. généralement, nous n'avons pas à souffrir, aussi ne devons nous pas faire souffrir autrui. C'est la condamnation des mauvais enseignements, des mauvais exemples aussi bien que des coups et des injures. La loi civile intervient dans le chapitre des détournements de mineurs.

devoir positif

Le devoir positif est de développer la sensibilité de nos semblables dans le meilleur sens possible, par les bons exemples; par les bons conseils; par les bons enseignements; il faut tâcher de faire naître de bons penchants et détruire les mauvais.

F Respect de l'honneur d'autrui

Nous devons respecter les hommes dans leur honneur. C'est un puissant élément pour arriver à la destinée que l'encouragement reçu de l'estime publique. Or a dit que le meilleur moyen de devenir riche, c'est de l'être déjà; cela est aussi vrai en morale. Aussi, or fait le plus grand tort à quelqu'un or lui faisant perdre l'estime publique.

de la calomnie

La calomnie est une faute très grave, c'est médisance compliquée d'un mensonge. Or ne doit pas se la permettre même en plaisanterie, car c'est faire servir un homme comme moyen, c'est donc immoral.

de la médisance

La médisance est plus délicate, elle a l'air d'être commandée par la condamnation du mensonge. Elle semble une sanction de la loi morale. Elle est très grave cependant, car cette

on neuse n'est que spéculative. On n'a jamais
appelé médisance la déposition d'un témoin
devant les tribunaux. On appelle ainsi
la révélation d'un mal sans cause sérieuse
sans obligation morale de le dire. En
faisant cela, vous prenez plaisir à si-
gnaler la déchéance d'autrui parceque
vous pensez grandir d'autant que vous
abaissiez le voisin. C'est le faire servir
de moyen. En lui ôtant l'estime publique
vous lui ôtez la sympathie qui pourrait
le ramener au bien.

Et respect du travail d'autrui

Le travail est un emploi de l'activité
humaine et par conséquent de la liberté.
C'est la personne et l'acte d'agir. Le travail
est donc sacré; et toute pratique contre
lui est immorale. C'est une condam-
nation nouvelle du serrage et de l'escla-
vage ainsi que des monopoles qui ô-
tent les travaux les plus ardues.
Le travail a pour but la production de
la richesse. Dire que le travail doit
être respecté, c'est dire que les fruits
du travail doivent être laissés à qui
les a gagnés.

Libre échange

Un homme ne peut pas consommer tous
les fruits de son travail, il doit donc
pouvoir les échanger. Lui sortira de
ce qui va suivre. A l'origine les hom-
mes s'entendaient pour diviser leurs
travaux, celui qui avait plus de ta-
lents pour la chasse, chassait pour
les autres pechaient, entretenant
le feu etc. Ils échangeaient les résul-
tats de leurs travaux. Puis que j'ai
le droit de consommer les fruits de
mon travail, je suis libre de les é-
changer au prix que je veux; donc le
libre échange est un droit, et tout
monopole, toute entrave mises à cette
liberté au profit d'un groupe d'in-
dividus est immorale. Malgré cela
l'intérêt social avait bousculé la



questions et de nos jours, il a fallu reconquérir ce droit. Or se disait: en état de guerre, un peuple doit avoir toutes les industries chez lui et l'on avait fait des lois pour protéger exclusivement l'industrie nationale, mais c'est là une entrave mise à la liberté d'échanger. Il est certain qu'en état de guerre nous serions ennuyés de n'avoir pas tout ce qu'il nous faut, mais l'inconvénient est le même pour l'ennemi. C'est une barrière mise à la facilité des guerres.

Droits négatifs et positifs

Voici les droits positifs et négatifs:

ne pas porter atteinte à autrui dans son travail et fournir du travail à nos semblables autant que nous le pouvons. Car rien n'est moralisant comme le travail.

Droit au travail

La question du droit au travail peut se poser ici. Cela n'a pas de sens. Il est certainement très triste qu'un homme ne trouve pas de quoi utiliser ses forces et satisfaire ses besoins; le paupérisme est un très grand mal, mais dire qu'un homme a droit au travail, qu'est ce que cela veut dire? Comment puis-je être forcé de faire travailler, alors que je n'ai rien à faire faire? C'est me faire servir de moyen. Je dois fournir du travail autant que je le puis, et ayant besoin, mais nul n'a le droit de m'y forcer.

du salariat.

On a affecté parfois de regarder le salariat comme un reste du servage, c'est simplement un libre échange. Comme par mon travail, j'augmente vos ressources, je dois être récompensé. Se la deux modes possibles: l'association simple et le salariat. La première convention est peu assurée et plus

VII. De la propriété.

hasardeux. Tandis qu'un salaire moyen assure la sécurité. Cela est moralement juste et incontestable. Le salaire doit être décent afin que l'un ne soit pas exploité par l'autre. C'est la con-

damnation des grèves. Le droit à la propriété est un corollaire du droit au travail. Or à propos cependant d'autres explications : celle entre autre du premier occupant. C'était un effet une condition à l'origine, mais aujourd'hui, c'est insuffisant. L'occupation ne signifie pas grand chose. Un homme ne peut occuper que la grandeur de son corps. Le peu il faut de plus, c'est le travail.

Le premier homme a d'abord c'est lui-même. Le produit de son travail est bien à lui, car il peut le consommer et le détruire. C'est la même chose pour la propriété foncière ; à l'origine, l'homme prenait où il trouvait. Puis il parvint par la domesticité des animaux à s'assurer l'existence ; c'était une propriété incontestable. Ensuite l'agriculture est venue ; la terre stérile est sans valeur, un homme la cultive, elle devient fertile et d'une grande valeur. Le fond cultivé devient une propriété pendant le temps de la récolte au moins.

Mais comme par le travail, elle avait été rendue féconde, elle appartenait au laboureur par son travail. Chez nous la terre abandonnée pendant longtemps, sans culture aucune, cesse d'être à son propriétaire, on appelle ces possesseurs les héritiers. La propriété de terre n'est pas dans ce cas, car nos fermiers la cultivent et lui font produire pour nous. Nous n'y travaillons pas, mais nos capitaux sont employés.



droit de succession

Le droit de succession est un corollaire du droit précédent. Je puis faire ce que je veux de ma propriété. Je puis donc la laisser à qui je veux c'est le droit de tester, mais il y a des restrictions morales. La bonne nature veut qu'on laisse son bien à ses parents, plutôt qu'à des étrangers. C'est du reste le cas général. Quand l'homme meurt intestat, la loi donne ses biens de préférence à ses proches parents parce qu'on suppose qu'il a les mêmes idées que tout le monde et que si ses intentions avaient été différentes, connaissant la loi, il aurait testé. On peut remarquer aussi que les richesses qui appartiennent par droit de succession à des gens qui ne les méritent pas, restent généralement pendant leurs mains; elles sont bien vite dissipées et reviennent à la fortune publique.

devoir positif.

Le devoir de charité correspondant à ces droits est celui-ci: Fais ce que tu fais pour rendre les hommes propriétaires; car la propriété est une grande garantie pour la sécurité et pour la liberté morale. Plus il y a de propriétaires dans un pays, plus il y a de gens intéressés à la tranquillité et à la paix. Nous devons donc aider les efforts de ceux qui y tendent.

de la charité

Peu de chose à dire sur la charité puis qu'après chaque devoir de justice nous avons annoncé le devoir de charité qui y correspond. Les devoirs de charité ne sont pas exigibles, chacun en est juge dans sa conscience. La charité est un surcroît de vertu, elle ne doit jamais venir qu'après la justice et ces devoirs servent d'ange. Si ainsi on oublie la justice.

Les principes de la charité ont été donnés
 par Sénèque, indiqués par Cicéron. Per-
 sonne n'est juste sans la charité,
 dit Sénèque. Cicéron distingue la
 charité pecuniaire : pecunia de la
 charité effective : opera. C'est surtout
 cette dernière que l'oj doit faire
 aux gens. Il faut considérer, dit
 Sénèque, ce qu'on peut faire sans
 inconvénient pour soi-même et
 pour autrui, et faut aussi faire
 grande attention à qui l'oj oblige.
 (de Beneficiis).

La charité doit donc être réglée par
 la raison. Si elle n'admettait d'
 autre directeur que le cœur, elle cou-
 rait risque de s'égarer, car c'est
 une véritable science que d'être cha-
 ritable à propos.

f

114



2. Bellamy.

Philosophie 3^{ème} leçon.

Morale (XII) . M. P. III . morale civile - morale de la famille

Après le grand cercle de l'humanité, nous allons examiner le cercle plus restreint de l'état, association d'agents libres unis pour s'assurer le meilleur accomplissement des devoirs et le plus complet respect des droits. La morale a donc sa raison d'être dans cette association.

Il faut distinguer deux choses: l'état et les citoyens. Nous conserverons ces mots malgré leur peu de rigueur. En effet l'état et les citoyens, c'est la même chose dans les pays civilisés. Aussi nous considérerons d'abord les citoyens 1^{ers} tant que gouvernant 2^{es} en tant que obéissant.

I Devoirs du citoyen envers l'état.

Il y a à dire des droits des citoyens entre eux, si ce n'est qu'ils se doivent ce que se doivent les hommes, plus un bréviaire d'affection et de bon vouloir. Le premier devoir du citoyen est l'obéissance à la loi et le respect de l'ordre. En effet, la sécurité est la principale raison d'être de l'état. Être content de toutes lois, ne les revoir jamais, serait nier le progrès; mais il faut pourvoir à l'amendement des lois par les moyens légaux. La désobéissance aux lois comme leur abrogation violente sont également funestes à l'état. La plus mauvaise loi du monde observée, est mieux qu'une loi mieux que la meilleure violée. Stuart Mill va jusqu'à dire qu'on reconnaît un peuple destiné à devenir quelque chose, du jour qu'il saura obéir, à qui et de quelque façon du reste que cela soit.



Deuxième devoir.

Le deuxième devoir du citoyen est de s'intéresser aux affaires de son pays, de le connaître et d'y prendre part par les moyens légaux. L'indifférence politique est le plus grand des maux d'un état. Ainsi c'est un devoir de voter, et si l'on est appelé à devenir gouvernant, c'est un devoir d'accepter après avoir bien consulté ses forces. Ainsi dans ces deux cas, les abstentions sont très blâmables.

Troisième devoir.

Un autre devoir est le payement des impôts. Le service militaire et les impôts proprement dits. — Il serait désirable que la paix existât toujours; cela n'est pas, il faut donc se défendre. Si l'intérêt bien entendu vient l'unir pour la sécurité publique. Il est de simple justice que chacun soit soldat à son tour, c'est un échange de bons procédés. Ses citoyens ont permis à nos parents de nous élever tranquillement, il est juste que nous leur assurons une vieillesse tranquille.

Le devoir du soldat est de se battre, aussi la pareille matière tout privilège doit être supprimé. Il ne doit point y avoir d'exceptions moralement. Cela est clair pour le remplacement. que l'état exempté les hommes de religion et par suite les hommes d'enseignement laïque, cela est plus contestable. Mais en cas de levée, il ne doit pas y avoir de privilèges.

Pour l'impôt c'est la même chose. L'état nous fournit la tranquillité au moyen de l'armée, il faut qu'elle soit vêtue et nourrie. De même pour les autres administrations d'utilité publique. — L'état se charge de services qu'il ne devrait pas rendre. Cela tue l'initiative privée. Aussi : tout ce que l'on peut faire par la concurrence, sans recours

à l'état, il faut le faire. Cela nous
amène à parler des subventions théa-
trales dont l'utilité est fort com-
table. Sans doute il est bon de donner
du travail à la nation et subvention-
nant une industrie, mais pourquoi
celle-ci plutôt que celle-là, plutôt
que toutes les autres? Il serait donc
préférable de ne subventionner per-
sonne. Ainsi les citoyens ne doivent
recourir à l'état que là où il est com-
pétent et où l'initiative privée ne
peut rien.

du mandat impératif.

Si le gouverneur est jugé capable d'être
gouvernant, il doit accepter s'il s'
agit de ses forces, mais acceptera-t-il
un mandat précis, déterminé, certai-
nant sa liberté? Non, car si le député
parce qu'il est capable, il doit guider
et non être guidé. Mais il devra
faire connaître très nettement ses
opinions, afin qu'il n'y ait pas de
changements possibles, pas de surprises.
Si le nomme, il votera toujours
selon son programme. S'il changeait
d'avis, il doit et donner avis à ses
mandataires et voir s'ils acceptent
sa nouvelle manière de voir.

II Devoirs de l'état à l'égard des citoyens.

Quand le gouverneur est devenu gouver-
nant ses devoirs changent. Il doit se
souvenir que le gouvernant est fait
pour les gouvernés. C'est une tendance
naturelle quand on est au pouvoir de
croire que les autres doivent vous obéir.
C'est une grave erreur. Le gouvernant
doit déposséder toute personnalité, sa
vraie fin dans ce cas, c'est toute la
communauté.

Ces pouvoirs.

Les pouvoirs publics sont de trois sortes
1^{re} législatif; 2^{de} exécutif; et 3^{de} judi-
ciaire. C'est le premier qui fait la
loi, c'est lui qui est le véritable
souverain.



112] Pouvoir législatif.

De l'enfance des motifs.

Le devoir principal du pouvoir législatif est de faire la loi aussi semblable que possible à la loi morale. Cependant, il ne faudrait pas croire que les législateurs doivent faire régner la morale pure. Non, cela n'est pas de ce monde. Il faut tenir compte des préjugés, des usages, des habitudes; il faut compter avec les faits. Faire une loi immorale, on ne le doit jamais, mais il ne faut pas mettre dans la loi, tout ce qui est moral, car ceux qui font la loi n'ont pas le monopole de la morale. Le législateur, en outre, ne peut pas attendre à l'intention; il ne peut voir que les faits. Aussi doit-il respecter la liberté de conscience de chacun, et n'attendre que les actes d'une portée sociale. Une loi qui forcerait à être tempérant, attente-rait à notre liberté.

De plus le législateur doit veiller à ce que la loi ne soit publiée qu'avec l'ex-posé des motifs. Autrement c'est une action immorale; l'homme n'est pas fait pour obéir au bon plaisir d'un législateur. On doit le faire comprendre avant d'agir. Il faut s'adresser à la raison, alors on obtiendra une adhésion facile; au lieu d'être forcé d'employer la violence.

La loi ainsi faite doit être promulguée le plus possible - nul n'est censé ignorer la loi. - Cela doit être et pour cela, elle doit être le plus possible rapprochée de la conscience individuelle. Mais il y a des lois assez bizarres parfois, il faut les connaître. C'est pour cela que la loi n'a pas d'effet rétroactif et n'est applicable qu'un certain temps après sa promulgation. Ainsi: assurer au citoyen la plus grande liberté possible, lui inspi-
rer du respect de la loi, voilà les devoirs du législateur.

[2°] Pouvoir exécutif

Le pouvoir exécutif doit être une émanation des citoyens, sinon ils seraient comme moyen à la satisfaction personnelle du chef de l'Etat. Il est chargé de faire exécuter les lois, c'est à dire de les appliquer inévitavelmente. Aussi les pouvoirs législatif et exécutif doivent être séparés. Quelques exceptions sont consacrées par l'usage; il est de tradition que le pouvoir exécutif a le droit de grâce, mais il ne doit pas en abuser.

Le pouvoir exécutif doit s'occuper autant que possible de l'esprit et de la lettre de la loi. Quand il y a discussion, possible, il doit choisir le sens le plus élémentaire. Il n'a pas le droit de faire faire la loi, il ne peut la rendre ni plus douce ni plus dure. Malgré cela, le pouvoir exécutif doit être indépendant par suite de sa responsabilité. C'est lui qui doit faire la diplomatie, qui doit nommer les fonctionnaires, de plus les armées ne peuvent être commandées par une assemblée; il faut de l'unité et des talents particuliers. Ainsi le pouvoir exécutif doit avoir une assez grande liberté, mais il faut qu'elle soit contrôlée, il faut que le pays ait à décider de la paix et de la guerre et que ce soit un excellent contrôle que l'examen du budget.

Quand il y aura conflit entre les deux pouvoirs, cela est très grave, mais le pouvoir législatif doit avoir le dessus, parce qu'il est le vrai souverain.

Le pouvoir judiciaire est ordinairement nommé par le pouvoir exécutif qui doit pour cela s'entourer le plus possible de renseignements moraux. Le magistrat est élu au bon plaisir de ceux qui l'ont nommé? Non; parce que le pouvoir exécutif serait aussi alors judiciaire;

[3°] Pouvoir judiciaire



c'est-à-dire juge et parti. C'est pour cela que les juges sont inamovibles. Ils peuvent n'écouter que leur conscience. C'est une garantie pour la démocratie. Il y a deux sortes de magistrats. Les uns représentent la société et sont chargés de poursuivre le crime. Ils font enquête et assignent devant le tribunal c'est la magistrature debout, le parquet. Elle n'est pas inamovible, car ce sont de simples fonctionnaires de l'état. Les autres sont les juges ou magistrature assise. Ils écoutent, ils interrogent leur conscience et le code et rendent leur jugement.

Devoirs

Sans le doute ils doivent s'abstenir de toute violence; ils doivent être humains, mais appliquer exactement la loi. Les juges n'ont pas à dire si la loi est bonne ou non, ils la prononcent telle qu'elle est. Si la loi est mauvaise ils peuvent demander sa révision par les moyens légaux, mais ne pas la changer à leur gré. — Tels sont les principaux devoirs du citoyen. —

III. Devoirs de la famille.

Considérons maintenant la plus petite circonscription, la famille. En tant que membres d'une même famille les hommes ont des devoirs entre eux.

mais il y a d'autres plus précis. nous examinerons les situations suivantes

- 1^{re} les relations d'époux et d'épouses -
- 2^e les devoirs envers les enfants -
- 3^e les devoirs des enfants envers les parents.
- 4^e enfin les devoirs des enfants entre frères et sœurs.

1^{er} Devoirs conjugaux

Il est dans la nature, dans la fuz de l'homme de fonder une famille. Le mariage est une union librement consentie de deux êtres moraux. Leurs droits sont les mêmes, mais leurs devoirs sont un peu différents. L'époux est plutôt agissant et militant, il ouvre ses débours,

7
dans la vie pour sa famille, il lui assure
la protection et l'estime sociale. C'est
donc un rôle de protecteur. aussi la
plus grande autorité lui appartient.
la femme et revanche n'est pas une
esclave; elle a un rôle plus doux; mais
très donc du côté des aptitudes ration-
nelles que cela ne l'empêche pas de s'occuper
d'éducation, elle est plus tendre et plus
utile à la vie domestique; elle rend le
foyer aussi aimable que possible; elle
s'occupe de l'éducation des enfants; c'est
là sa dignité. Elle a les mêmes
droits que son mari; toutes violences
contre elle, sont évidemment très
compatibles.

devoirs.

les devoirs sont de fait et d'autre la
fidélité, car les époux s'y engagent
par serment. L'homme doit protec-
tion à sa femme, il lui doit les sacri-
fices dont elle a besoin. - la femme
doit la tendresse.

du divorce

le divorce a parfois été proposé comme
conforme à la liberté. cela semble
juste, mais le pour et le contre sont
dignes d'examen. En faveur du divorce
on peut dire qu'il est terrible de rester
enchaînés au nom de la loi, quand
toute union est devenue impossible.

Si on pourrait se quitter facilement
on ne le ferait pas.

critique

mais si il est grave de faire une union
à la légère, c'est même immoral.
on ne doit jamais s'engager ainsi. - En
vain, l'on prétend que la possibilité de
se quitter réserverait les biens du ma-
riage. cela n'est pas prouvé par les faits.
le divorce fut permis pendant quelque
temps en France et le nombre de mariages
malheureux fut très grand. ce qui est
une péccadille et s'oublie facilement quand
on sent la nécessité de vivre ensemble
devient un grave défaut quand on peut se



separer si facilement. En outre la pres-
sion est terriblement compliquée. Si l'un
des époux veut le divorce et l'autre
non, comment faire? Quelle situation
pour la personne trahie, elle a servi
comme moyen, ce qui est immoral.
En outre s'il y a des enfants, chacun des
parents leur doit quelque chose, comment
fera-t-on?

2^e devoirs naturels et matériels

En moment où on s'unirait surtout par les
liens du mariage, il est absolument
exigible que ceux qui s'unissent, prennent
l'engagement explicite d'élever leurs
enfants. Autrement, ils ont donné le
jour à ~~des~~ le père a des "êtres" qui, outre
qu'ils seront malheureux, feront le des-
honneur de la société. A ce triple
égard: la société, l'enfant et soi-même,
on doit s'engager à élever sérieusement
ses enfants. On doit à l'enfant les en-
treprises physique ainsi que l'instruction.
La loi s'oppose avec raison, aux mau-
vais traitements, car c'est outrager la
sensibilité de l'enfant. L'état est aussi
dans son droit en forçant les parents
à donner de l'instruction à leurs
enfants. Car s'ils sont complètement
ignorants quand ils seront grands, ils
pourront faire courir des dangers à la
société. C'est avoir déchaîné une
force brutale sur la société.

3^e devoirs filiaux

Quand l'enfant a été élevé, sa raison
s'éveille, il voit qu'il a des devoirs à
son tour. Il doit tout à ses parents, car
pour qu'il vive, l'existence est un bien.
Il leur doit la santé, la nourriture, l'é-
ducation et jusqu'à sa moralité.
Il doit donc payer cette dette. Si ses pa-
rents ont besoin de lui, il doit les
nourrir et les protéger à son tour. En
tout cas, il doit toujours les vénérer. Ce
sont là des devoirs si naturels qu'on ne
peut y résister.

4. Devoirs fraternels.

9
Tous les hommes se devant mutuellement
recours, à plus forte raison, les frères et
les sœurs. Ils se doivent le respect et
l'amitié. En général, l'aîné a le plus
de devoirs et le plus de droits. Ayant
donné plus longtemps de l'assistance, les
jeunes, il doit s'efforcer de rendre cela
à ses frères. Il hérite de l'autorité
paternelle, et même temps que de ses
charges. Quant aux sœurs, et leur doit
quelques devoirs particuliers à cause
de leur faiblesse. Les devoirs sont en
tant fort stricts, sont aussi très
doux; ils n'ont pas besoin d'être im-
posés, car ils se font spontanément
dans la pratique.

5

W.H.



no

P. Bellamy

Dieu explique le monde, et le monde le prouve, mais l'athée nie Dieu et sa présence. — Kirard.

Philosophie 16^{me} leçon

Théodicée I. — Définitions, généralités et place de la Théodicée
Proverbe de l'existence de Dieu

Objet de la Théodicée — (Leibnitz)

La Théodicée est celle des sciences philosophiques qui a pour objet l'étude de Dieu (l'existence, attributs, rapports avec le monde). Le mot vient de *Θεος* et de *δίκη*, il a été créé par Leibnitz qui a le premier fait une Théodicée, où il examine une question spéciale, celle du bien et du mal. S'il y a un Dieu juste comment y a-t-il tant de mal en ce monde? Leibnitz répond et montre que ce n'est pas incompatible avec la justice de Dieu. — Aujourd'hui ce mot veut dire l'ensemble de toutes les questions sur Dieu. C'est un concept qui a importé ce mot.

C'est une science rationnelle

La Théodicée est une science rationnelle elle ne dit de Dieu que ce qu'il y en peut savoir par la raison. Elle n'a pas à considérer les textes sacrés, c'est l'objet de la théologie.

Place de la Théodicée

Y a-t-il un Dieu? (Existence de Dieu). — Quel est-il? (ses attributs). — Dans quel rapport est-il avec le monde? (Création et providence) Enfin étude du panthéisme. Voilà le plan de la Théodicée. Une dernière leçon conclura tout le cours, ce sera l'immortalité de l'âme.

Objections et réponses

On a dit que Dieu étant infini, ne pouvait être l'objet d'une science définie. — Il ne s'agit pas d'acquiescer de Dieu les connaissances complètes, c'est impossible à l'homme. Il s'agit de savoir si nos connaissances supposent au delà — mais, dit-on, une existence ne se démontre pas, elle se constate par l'expérience — le Dr Leverrier a démontré l'existence



de la planète Neptune, avant qu'il l'eût
vu, il y est arrivé par les calculs de
même, par le raisonnement, on peut
arriver à établir des existences, nos di-
rectement constatées.

Subdivisions des preuves de l'existence de Dieu

Les preuves de l'existence de Dieu se divi-
sent ainsi en quatre groupes de valeur
inégal. 1^{re} Preuves géographiques et histo-
riques, ~~basées~~ ^{basées} sur le consentement universel
ce sont les plus faibles de toutes, car les
hommes ont cru à bien des choses fausses.
2^e Preuves cosmologiques, tirées de la
contemplation de l'univers - 3^e Preuves
métaphysiques, tirées de l'analyse des
idées de la raison, et les exigences a
priori de l'entendement humain - 4^e Preuves
morales, tirées de la conscience et du
desir de sanctions.

I Preuves historiques et géographiques.

Historiquement de tout temps, géogra-
phiquement dans tous les espaces, nous
trouvons toujours l'homme croyant
plus ou moins vaguement à une en-
tente supérieure, craignant et adorant
un Dieu plus ou moins grossier. Qu'est
ce que cela prouve? - Sans aucun doute
la preuve n'est pas très forte, mais le
principe de raison suffisante est là.
C'est-à-dire une erreur universelle ou c'est
la raison suffisante? Question insoluble.
On peut répondre. - Premièrement, on ne peut
savoir rien ^[rien] d'important à quelle occasion

Critique de Voltaire

les hommes aient conçu un Dieu, pour-
vu qu'ils aient conçu un. Mais qui donnera cette naïve
soutenance? (Schelling)
Voltaire attaque cette preuve et dit que c'
est une invention des législateurs et des
prêtres. Les critiques ont pu être souvent
bonnes dans le détail, mais il s'agit
ici de savoir si un homme peut donner
à d'autres des idées qu'il n'a pas. Nous
ne nions pas possible, on peut exciller de idées
latentes, mais nous pas faire naître des
idées de toutes pièces. Ces preuves ne sont donc
pas tout à fait sans forces.

nous avons été obligé es psychologie de
compter un penchant religieux. Que ce soit
du à la peur, peu importe, le résultat
est le même. Il est certain que c'est plus
sérieux à l'occasion du malheur que
cette idée nous vient, c'est une raison
de sentiment dont il faut cependant
tenir compte.

Les preuves cosmologiques sont tirées de
la contemplation du Cosmos. Il y a
trois cas la preuve dite à contre-évidence
mondi est plutôt métaphysique que
physique. 1^{re} Preuve de Clarke et de
Newton sur le temps et l'espace. 2^{re}
Preuve du premier moteur d'Aristote
et de Kant - 3^{re} preuve des causes
finiales qui a été principalement deve-
loppée par Fénelon.

Les choses nous apparaissent dans l'es-
pace, les événements dans le temps. Or
ce ne sont pas là des êtres, ce sont
des attributs d'un être ayant deux
caractères : d'espace et le temps ^{étaient} infinis.
L'être est aussi infini, c'est donc
Dieu.

Cette preuve est grossière. L'espace et
le temps ne sont pas infinis, mais in-
définis. L'infini est ce qui n'a pas de
bornes et ce n'est que par une grossière
idée de l'infini que Clarke et Newton
qui étaient des mathématiciens ont
eu cette preuve concluante.

Cette preuve est dans Platon (Lois I)
mais elle appartient surtout à Aristote
par la formule ainsi : « Rien n'est venu
par hasard ; il faut toujours que le mou-
vement ait un principe. Pour qu'il
puisse y avoir production, il faut
qu'il y ait un autre principe éternellement
agissant. Il y a donc quelque chose qui
meut éternellement ; c'est un être qui
meut sans être mué, être éternel, essence
pure, actualité pure. » (Métaph. XII. Ch. 7)

II. Preuves cosmologiques

1^{re} Clarke et Newton.

critique

2^{re} Preuve du premier moteur.



Critique

1^{re} faiblesse des causes finales.

Utilité de la recherche de causes finales.

Vient à l'appui cette preuve et déclarant
que ce premier moteur devait être
moral, donc de Jalousie et d'amour.
Aussi de toute physique, cette preuve
devient philosophique.

Cette preuve est pourtant frappante.
La matière se meut par essence. On
sait que Laplace répondait à Napoléon
qui s'étonnait de n'avoir pas vu le
nom de Dieu dans sa mécanique céleste
= Siré, je n'ai pas eu besoin de cette
hypothèse. = Pascal sentait l'imper-
fection de cette preuve et reprochait à
Descartes de s'y être arrêté. M^r Descartes
dit il, est bien fâché d'être obligé de faire
intervenir Dieu pour donner une chique
morde au monde, il aurait été bien
aise de s'y passer. C'est un reproche in-
juste mais ces critiques suffisent pour
démontrer la faiblesse de cette preuve
du premier moteur.

La preuve des causes finales est la plus
célèbre de toutes. Une foule d'écrivains
l'ont exposée. Citons Xenophon, Cicéron,
Bénédicte, Bossuet, Rousseau, Bernardin de
St Pierre, Voltaire etc. Elle remplit la
poésie : = Ode en l'honneur d'Horace etc. =
= celui qui entreprend d'écrire son histoire
de l'univers, composerait il un livre plus
gros que le monde, n'aurait pas épuisé son
sujet. = (Rousseau) = Grand nous voyons
une belle machine, nous disons qu'il y a
un bon mécanicien, et que ce bon méca-
nicien a un excellent entendement. Le
monde est assurément une machine
admirable - donc il y a dans le monde une
admirable intelligence. Quelque part qu'elle
soit. Cet argument est vieux et in usé par
plusieurs maîtres. = (Voltaire. Sci. phil. art.
athéisme.) -

C'est que la recherche des causes finales
soit stérile comme le prétendent Bacon
et Descartes - elle n'est que féconde, toute

la physiologie est sortie de là. C'est par cette recherche que M. Claude Bernard a découvert la fonction du foie de sécréter du sucre, la fonction du pancréas de sécréter les sucs.

Il est assez curieux d'embrasser des citations de Voltaire pour prouver l'existence de Dieu. Kant déclare et effleure par ce rant là les preuves les plus fortes qu'il réfute.

critique.

Il est vrai qu'il est tenté d'abuser et Voltaire se moque de ceux qui trouvent Dieu bien bon d'avoir fait passer les grands fleuves dans les grandes villes et d'avoir donné à la mer des marées pour faire entrer les vaisseaux dans les ports. Autant dire, dit-il, que le nez est fait pour porter des lunettes. Il faut examiner l'usage constant des choses, sans leur usage accidentel.

De plus Kant reproche à cette preuve de prouver l'existence de plusieurs Dieux aussi bien que celle d'un seul. A cela Voltaire répondant que la nature marque une grande unité de plan, exigeant un unique organisateur seulement très intelligent et variant infiniment son œuvre.

III Preuves métaphysiques

On appelle preuves métaphysiques celles qui sont tirées des exigences a priori de la Raison. Il y a quatre 1^{re} Preuve tirée de l'existence et de la nature de la Raison humaine, elle est surtout due à Fénélon. 2^e Preuve tirée des vérités de la Raison due à Platon et à Bossuet. 3^e Preuve tirée des idées de la Raison, il y a autant que d'idées. 4^e Preuve ontologique de Descartes et de St. Anselme, critiquée par Kant et ramené par Bossuet.

1^{re} Preuve tirée de l'existence de la Raison

La Raison est la faculté intellectuelle par laquelle nous connaissons l'absolu et l'infini ainsi que certaines idées.



C'est une révélation directe de la divinité
dit Pascal. La raison n'est pas nous, l'homme est faillible, la raison ne l'est
pas. Quand nous nous trompons, c'est
pour n'avoir pas consulté la raison,
voilà une étincelle de l'absolu égaré sur
cette terre. Aussi y a-t-il p^r d'être sage
rien nous sommes en communion
avec un être unique, qui est la
raison même.

Critique

La critique est empruntée aux systèmes
qui regardent la raison comme une faculté
acquise, par la longue expérience. Tel est
l'hérétique. (Lock Anglais contemporain) ce
n'est p^r en acceptant la théorie ordinaire
de la raison que la preuve de Pascal
prend de la force.

2^e Preuve tirée des vérités de la raison.

Les vérités éternelles que tout entendement
aperçoit toujours de même, par lesquelles tout
est entendement est réglé, sont quelques-unes de
Dieu, ou plutôt sont Dieu même. — Bossuet.

Bossuet considère les ^{vérités} de la raison,
grand et dit que ces vérités sont éternelles
et universelles. que veut-il dire? C'est
p^r à n'importe quel moment du temps,
quel lieu de l'espace où l'âme se transporte
elles subsistent, même quand il n'y au-
rait pas d'hommes pour les penser;
pour cela il faut p^r elles subsistent
dans un autre entendement. Il y a donc
un entendement éternel et universel,

Critique.

source des premiers principes.
On peut faire la même critique que
tout à l'heure. Cette preuve n'a de
force que dans la théorie ordinaire
de la raison; mais on peut la combattre
quand on est dans les idées de l'école
sensualiste anglaise.

3^e Preuve tirée des idées de la Raison.

On peut ensuite considérer les idées de
la raison : chacune fournit une preuve.
Voilà celle à contingencia mundi
exposée par Leibnitz. ce Dieu est la pre-
mière raison des choses : car celles qui sont
bornées, comme tout ce que nous voyons
et expérimentons, sont contingentes et
n'ont rien et elles qui rendent leur existence
nécessaire. Il faut donc chercher la raison

de l'existence du monde qui est l'as-
semblage entier des choses contingentes,
et faut la chercher dans la substance
qui porte la raison de sa existence en
elle et par laquelle par conséquent est
nécessaire et éternelle. » (Theodicee I-9)
de même pour les autres idées nous
connaissions la durée par rapport à l'éternité ; la limite par rapport à l'infini. Le fait nous fait songer à la cause. Les causes secondes nous con-
duisent à la cause première. Les attributs
nous conduisent à la substance première.
Les idées du beau, du bien, du vrai absolus
sont autant de faces d'un être infini.
Dieu.

Preuve tirée de l'idée de perfection

De toutes les idées de la raison, celle
de perfection en fournit le plus de preuves.
Descartes dit p. toute, je sens par cela
qu'est pas parfait. mais d'où me vient
cette idée du tout parfait ? pas de moi,
puisque je ne le suis pas, elle ne peut venir que
d'un être qui la possède.

2.1 Preuve ontologique

Si se place la fameuse preuve onto-
logique. Elle mérite une place à part
à cause de la critique de Kant. Descartes,
après avoir dit la preuve précédente,
ajoute et du moment que j'ai l'idée de
perfection, il faut qu'il y ait un être
parfait, car l'existence est contenue dans
la perfection ; un être qui n'aurait pas
l'existence ne serait pas parfait, donc
l'être parfait existe, donc il y a un
Dieu. »

(1035-1091)

St Anselme dans ses proslogium avait
donné une preuve analogue. « L'être tot
qui ne peut être conçu un plus grand
ne peut être sans l'entendement seul.
Ins quo magis cogitari nequit nos posset
esse in intellectu solo. Car s'il n'existait
que dans la pensée, on pourrait en conce-
voir un plus grand celui qui existerait
réellement, quod tale sit etiam in re. »



existe donc, à n'ez pas douter, un être
parfait, à la fois idéal et réel dans la
pensée et dans la réalité: Existit ergo
procul dubio, aliquid quo magis cogitari
nos potest et igitur intellectus et igitur re. De
sorte que' on ne peut penser à Dieu sans
penser qu'il existe et son existence est
si véritable qu'on ne peut la concevoir
comme n'existant pas. Quod utique
sic vere est ut nec cogitari possit non
esse. = (Prolegomena II.)

Critique de Kant.

Kant s'oppose à ce qu'on tire l'existence
de Dieu de certaines idées que nous avons.
D'abord, on peut avoir l'idée d'un triangle
sans qu'il y en ait un. De ce qu'une
chose est dans notre esprit, cela ne
prouve pas qu'elle soit dans la réalité.
D'une idée, on ne tire que des idées. De
l'idée de triangle, on a celle de trois
angles, mais ce n'est qu'une idée. De
même l'existence divine ne serait
démontrée qu'en la montrant, la
preuve serait alors inutile.

Des cartes a beau dire que l'existence
est conçue comme attribut a priori
de la perfection — nous dit Kant, car si
conçois une chose comme existante
elle n'a pas plus de valeur que si je la
conçois comme non existante. Donc
la preuve de son existence est ~~de~~ une
illusion. Additionner des chiffres, cela
ne rendra pas plus riche.

Preuve de l'existence critique

Cette critique porte sur l'existence qui
a été mise cette preuve sous forme syl-
logistique = Ens ex conceptu essentiali re-
sequitur existentia, si possibile est, id
est si habet essentialiter existentiam — Est
axioma identicum demonstratione non
indigeat. Alqui Deus est ens ex conceptu
essentiali sequitur ipsius existentia. (Est
definitio). — Ergo Deus, si est possibile exis-
tet, per ipsius conceptum necessitate — Il
ne s'agit pas de savoir s'il est possible.

Preuve de Bossuet.

On peut emprunter à Bossuet une autre forme de cette preuve. Il ne veut pas qu'on fasse un syllogisme pour prouver Dieu; c'est impossible, car la conclusion ne peut contenir plus que des prémisses et tirer la preuve de la considération du meilleur. « Pourqu'on l'imparfait serait il et le parfait ne serait il pas; c'est à dire, pourqu'on ce qui n'est le plus du néant serait il, et ce qui n'est pas du tout ne serait il pas? » Cela revient à dire, y a-t-il une raison suffisante pour que le mal soit et que le bon ne soit pas? Voilà une preuve qui n'est pas un tout syllogistique.

Pour conclure sur ce point, on peut dire que Bossuet a bien fortifié et rapprécié la preuve de St Anselme et la rendant rationnelle.

II. Preuves morales

Les plus fortes preuves sont les preuves morales. 1^{re} Preuve tirée de l'allégiance morale. 2^{de} Preuve tirée de l'insuffisance des sanctions.

1^{re} Preuve tirée de l'allégiance morale

Nous nous sentons obligés de faire certaines choses et d'en éviter d'autres. Il y a donc une loi, or cela suppose un législateur. Donc il y a un Dieu qui commande à tous. Est-ce à dire que nous sommes tenus d'obéir à la prétendue volonté de Dieu tel qu'il plaira à chacun de la concevoir. Non, ce serait de l'hétéronomie. Il est certain que ce qui nous commande moralement est quelque chose de supérieur à notre petite individualité. C'est et nous ce qui il y a de divin, la raison.

2^{de} Preuve tirée des sanctions

Nous a surtout développé cette seconde preuve. Une loi sans sanctions est une lettre morte. Les sanctions de ce monde sont insuffisantes. Il y faut d'autres, la raison l'enigme. Donc il doit y avoir après cette vie, une nouvelle existence dans laquelle la



Raison personifiée sera assez puissante pour établir l'équilibre entre les mérites et les peines, entre les récompenses et les mérites; assez juste pour vouloir cet équilibre; assez intelligente pour connaître les intentions; et, en mot, assez Dieu dans le sens propre. Cette preuve a d'autant plus de valeur quelle vient de haut. C'est le troisième postulat de la raison pratique et le philosophe.

Conclusion

Aucune de ces preuves n'est peut-être irréfutable et définitive. Elles font naître pour à pour certaines corrections, mais quand la critique est puissante la correction faiblit. Diderot était émerveillé un jour qu'il lui démontrât les preuves de l'existence de Dieu. Il voulut faire partager son admiration à un de ses amis. Mais à mesure qu'il exposait ces preuves, mille questions, mille critiques surgissaient dans son esprit et il redevenait aussitôt aussi sceptique qu'avant.

Nous sommes ici dans la métaphysique la plus haute et à moins de se contenter d'approximations, il reste d'effrayantes difficultés et l'esprit ne peut se déclarer satisfait. Ainsi ne nous faisons pas de fausses espérances. C'est là une affaire de sentiment, de foi rationnelle beaucoup plus que de syllogisme.

Unio des preuves

Les preuves les plus fortes sont bien plus puissantes réunies qu'isolées. Aussi disons-nous avec Leibnitz que presque tous les moyens sont bons pour arriver à Dieu = une première raison de les réunir c'est, comme Locke l'a justement remarqué, qu'elles répondent à la diversité de l'intelligence.

= a l'égard d'une même vérité, les uns sont plus frappés d'une raison, les autres d'une autre. Or ce n'est pas un bon moyen de fermer la bouche aux athées que de faire rouler tout le fort d'un article aussi important que celui là sur un seul pivot. = (line IV Ch. 10). - En outre et oleis, ces preuves ne donnent qu'une idée incomplète de la divinité. La preuve ontologique nous fait sentir Dieu et nous comme présents à toute pensée. Les preuves morales nous révèlent un Dieu souverainement bon et juste. Celle de Kant qui nous avait fait voir Dieu comme au-dessus du monde, nous le montre comme législateur suprême. Les preuves sont donc solidaires et égales aux yeux de la raison, elles forment un faisceau indestructible que ne pourront jamais rompre les efforts combinés du scepticisme et de l'athéisme.

Les leçons suivantes nous prouveront qu'il faut renoncer sur ces questions à la démonstration géométrique et qu'on ne peut arriver à rien de sérieux qu'en faisant appel à la fois à toutes les facultés humaines, au cœur, comme à la froide raison.

§

1844



J.R. Bellamy

Philosophie 87^{me} leçon

Les perfections de Dieu sont celles de nos
âmes, mais il les possède sans bornes; il est
un océan dont nous n'avons reçu que des gouttes.
Il y a en nous quelque puissance, quelque con-
science, quelque bonté; mais elles sont
entières en Dieu.
- Leibnitz -
(Méth. Réf.)

Théodicée II. De la nature et des attributs de Dieu

Si Dieu existe et, c'est le point d'arrivée de
la leçon précédente, quel est-il? Quelle est
sa nature? Question du plus haut intérêt
car l'importance de savoir si il y a un je ne
sais quoi appelé Dieu, s'il est incapable
d'avoir des rapports avec nous. Il faut
pour nous seulement prouver l'existence
d'un Dieu pouvant être fort peu interres-
sant, dit Hegel, s'il n'était pas neces-
saire, il faut encore dire ce qu'est ce
Dieu.

Divisions de la leçon

Voici comment se divise cette leçon:
1^{re} Considérations générales où l'on se de-
mande: (a) s'il est possible de détermi-
ner la nature de Dieu; (b) par quelle
méthode on le peut. 2^{de} Énumération
des attributs se subdivisant ainsi:

(a) attributs métaphysiques, c'est à dire
attributs de Dieu considérés comme être
à part, *per se esse*, au dessus des
choses phénoménales de ce monde. (b) at-
tributs moraux, c'est à dire attributs
de Dieu considérés comme être moral
par excellence.

I. Considérations générales.

(a) Peut-on savoir quelque chose de Dieu?
N'est-ce pas tout que d'avoir prouvé son
existence? N'est-ce pas une prétention
vaine que de vouloir connaître la
vérité? Être infini, par définition,
le connaître, c'est déterminer, c'est
tourner l'infini. C'est chercher à affirmer
quelque chose de particulier, c'est le sa-
piter. Disait Spinoza: *omnis de-
finitio, determinatio est; omnis de-
terminatio limitatio est.*

Cet axiome est faux et l'argument
n'est que spécieux. Il ne s'agit pas de dire

Ref: ours



Tout ce qu'est Dieu. La nature nous
repasse infiniment et nous ne pou-
vons prétendre épuiser la connaissance
d'un tel être; mais, dit Descartes, pour
connaître une montagne, est-il besoin
de l'escalader, d'en faire le tour, d'exa-
miner toutes ses vallées! Sans doute
les connaître ainsi ce serait mieux
la connaître, mais ce n'est pas indé-
pensable. Sans prétendre dire tout ce
que renferme Dieu, on peut essayer de
dire ce qu'implique ce mot. Et déterminer
certains attributs.

Remarque

Si l'on veut discuter et contester, c'est
aux preuves de l'existence de Dieu qu'il
faut s'en prendre. Ce point accordé
toute la théodicée en découle. Pour en
finir avec Spinoza, considérons ce que
nous savons de nous mêmes. Personne
ne se connaît entièrement, mais nous
savons de nous certaines choses, nous
savons que nous sommes capables de
sentir, de penser, de vouloir. Savoir
cela, est-ce se borner? Non, nous sa-
vons beaucoup plus et affirmant cela
qu'en affirmant rien. Supprimer
ces trois affirmations, est ce nous rendre
plus parfaits? Si nous ^{sommes} imparfaits c'
est nous pour avoir ces attributs, mais
pour les avoir à un degré trop infé-
rieur, trop peu développés.

conclusion

Ce n'est rien dire du tout que d'affirmer l'existence d'un être et déclara-
nt qu'on n'en peut rien savoir. Comment
sait-on alors qu'il est? La seule preuve
de l'existence de Dieu implique a priori
qu'on peut savoir quelque chose de sa
nature. On aura qu'à reprendre les dif-
férentes manières dont nous sommes
arrivés à Dieu, et l'on aura les principaux
attributs de Dieu.

Par quelle méthode!

(1) Par quelle méthode déterminera-t-on ces
attributs? De deux manières. Les uns a

Passage du discours de la méthode

priori, par la méthode déductive, et tirant de la définition de Dieu tout ce qu'elle contient; les autres d'une manière indirecte, c'est-à-dire en généralisant et élevant à l'infini les attributs de la meilleure humaine.

Descartes a dit après avoir démontré l'existence de Dieu. = Pour connaître la nature de Dieu autant que la mienne, et j'étais capable, je n'avais qu'à considérer de toutes les choses que je trouvais, et mais quelque idée, si c'était perfection ou non de les posséder, et j'étais assuré qu'aucune de celles qui marquaient quelque imperfection n'était en lui, mais que toutes les autres y étaient. = En effet Dieu étant l'être parfait, il est évident a priori que toutes les perfections lui appartiennent.

Où prendrons nous l'idée de perfection? Évidemment en considérant les choses les moins imparfaites du monde. Il suffit donc de prendre les qualités les plus belles de l'homme, de leur ôter tout mélange de faiblesse, de les élever à l'infini; ainsi, l'on aura une idée grossière des perfections que doit posséder Dieu.

de l'anthropomorphisme

Il y a un danger très sérieux à cette méthode, du moins en apparence, c'est l'anthropomorphisme. On appelle ainsi l'erreur qui consiste à prêter à Dieu la forme humaine. Cela s'étendait autrefois au physique, c'est chose courante dans les religions polythéistes. Peu à peu le mot passa au moral — l'anthropomorphisme

physique n'est pas encore complètement mort. Au moyen âge, l'opinion générale représentait Dieu comme un vieillard. Cette expression au moral désigne la doctrine qui consiste à se représenter Dieu moralement tout à fait semblable



l'homme, avec ses passions et ses misères. c'est ce qui fait dire à Voltaire : Depuis que Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. c'est un excès si il faut craindre avant tout. La formule de Descartes nous autorise. Il ne dit pas attribuer à Dieu tout ce qui est en l'homme, mais enlevant à l'infini tout ce qui marque quelque perfection. — Cela pose, etant donné le besoin de connaître Dieu et la possibilité de le satisfaire, énumérons les attributs principaux.

II Des attributs.

Il faut, pour faire aux objections qui précèdent la part qui elles méritent, mettre au premier rang des attributs de Dieu, un attribut singulier, purement négatif, issu de notre impuissance. C'est l'inconséquence. Dieu est inconséquence ou incompréhensible, c'est à dire ne peut être saisi par l'homme tout entier ; et effet le fini ne saurait embrasser l'infini. Cela ne veut pas dire si il faut renoncer à son affirmation de Dieu, mais il faut renoncer à la prétention puérile d'en tout savoir.

Remarque

Des tout connaître les attributs proprement dits sont donc métaphysiques ou moraux. Les premiers sont positifs, ils énoncent une réalité suprême, mais ils sont cependant peu instructifs. Ils sont plutôt faits pour confondre la raison humaine que pour frapper le cœur. — Au contraire les attributs moraux sont ceux qui font de Dieu un être ayant quelques rapports avec l'homme.

Sur l'athéisme

Le panthéisme est la doctrine qui, entre autres choses, refuse à Dieu les attributs moraux et le titre de personne. aussi c'est une réputation indirecte de cette doctrine que la démonstration de ces

Attributs métaphysiques.

1a) Necessité - 1b) absolu etc..

1c) Unité et Simplicité

Attributs.

Les attributs métaphysiques nous ont fourni chacun une preuve de l'existence de Dieu. Ce sont autant d'aspects sous lesquels Dieu nous est apparu. Ce sont les suivants :

Puisque Dieu nous est apparu comme la raison d'être du contingent, il est nécessaire. Pour les mêmes raisons il est absolu, immuable. Il est éternel. C'est à dire infini par rapport au temps. = *Quomodo possumus intelligere deum nisi sempiternum?* = (nécessaire) & Il est imense, il remplit le monde de sa présence. = *nil vacat ab illo, ipse implet opus suum* = (souverain). Dieu est infini. Dire cela c'est résumer tout, c'est dire que Dieu est Dieu.

Sur ces bases on peut sur quelques uns de ces attributs. L'immuabilité est susceptible d'être démontrée logiquement, on entre par elle est l'objet d'une intuition rationnelle. Si Dieu est changeant, de trois choses l'une : ou ce serait pour aller dans un état analogue qu'il changerait et alors son changement n'aurait pas de raison suffisante ; ou ce serait pour aller dans un état meilleur, et alors il n'était pas Dieu auparavant ; ou ce serait pour aller dans un état pire et alors il cesserait d'être Dieu.

On démontrerait de même un autre attribut aussi évident, c'est l'unité et la simplicité de Dieu. En effet pourrait il y avoir deux infinis ? non, ils se formeraient l'un l'autre. Dire qu'ils auraient les mêmes qualités c'est absurde, car c'est contraire aux principes des êtres indiscernables de Leibnitz. De même Dieu n'est pas composé. S'il était composé : on chaque partie serait Dieu c'est absurde, ou aucune ne serait Dieu, et alors comment de choses imparfaites et finies



peut-^{on} former un tout infini et parfait? — En voilà assez sur les attributs métaphysiques qui ont déjà été l'objet de longue discussion dans la théologie et la Philosophie, et qui au point de vue humain, sont vraiment d'un intérêt secondaire.

2^e attributs moraux

Les attributs moraux sont de beaucoup les plus importants et ceux que l'homme a le plus à cœur; peu importe au fond à l'homme ignorant, c'est à dire, à la presque totalité des hommes, qu'il y ait un être nécessaire absolu, immuable etc., au contraire, il importe infiniment à tous qu'il y ait un être bon, intelligent, puissant et juste. C'est le vrai concept du Dieu vraiment universel, vraiment proprement à partir d'un degré très modeste de civilisation.

3^e la perfection.

Conformément au principe de Descartes, un seul attribut résume et contient tout cela, c'est la perfection. Or le concept parfait comme un attribut métaphysique, soit, mais il est surtout moral. La vraie perfection est celle de l'âme. Pourquoi s'en soit parfait, il faut donc qu'il y ait en lui quelque chose qui réponde à nos facultés. Or comme ce sont elles qui font de nous une personne humaine, il s'agit de chercher si Dieu est une personne.

De la personnalité divine

Dès longtemps on a eu le droit d'affirmer que oui. Demandons nous simplement si ce que nous appelons personne est plus ou moins parfait que ce que nous appelons chose. Il est évident qu'une personne est plus parfaite. La personnalité est la existence avec un surcroît. C'est l'existence consciente d'elle-même, se saisissant dans sa conscience fondamentale, s'opposant à ce qui n'est pas, c'est l'existence mettant

du discernement dans les choses, remarquant les classes des phénomènes, s'élevant aux connaissances générales sur elle-même et sur le monde, enfin agissant conformément à sa intelligence, à sa raison, c'est à dire à sa liberté. C'est là l'élément principal de la personnalité. Une personne est donc un être conscient et libre.

Dieu par définition est notre raison d'être et faut donc qu'il continue au moins autant que nous : nemo dat pro ad nos habet. Il est incontestable qu'une intelligence, la sensibilité, la liberté toutes choses excellentes sont l'œuvre d'une cause intelligente, sensible et libre. Autrement Dieu ne nous rendrait pas.

Prenez donc maintenant les attributs moraux d'une personne et voyez ceux qui ne peuvent pas se rencontrer es Dieu.

Il semble d'abord choquant de dire que Dieu est sensible. Cependant cela doit être. La passion doit être éliminée parce qu'elle est un trouble de l'équilibre. L'inclination elle-même paraît suspecte à bon droit, car inclination et désir, cela se touche de très près, or le désir contenant quelque privation c'est une souffrance pour ce qui n'a pas. Dieu ne pouvant manquer de rien, ne doit pas connaître le désir ardent, inquiet. Mais ce qui ressume l'inclination es lui c'est l'amour. Est-il plus parfait d'aimer ou de ne pas aimer ? Aimer c'est être bon, bienveillant, tendre. Se figurer un Dieu inerte et insensible, c'est à coup sûr se figurer un Dieu inférieur es à sa créature. Si la sensibilité humaine s'accordera donc à Dieu l'amour sans inquiétude

1^{re} sensibilité

le désir est le fils de la faiblesse
Platon



amour

Amour de lui-même avant tout, dit Malebranche, parce qu'il est la perfection même. Cela est vrai; mais il est plus naturel de penser que l'amour divin se répand aussi sur ses œuvres. Or connaît le passage du linéaire où Platon fait de la bonté le premier motif et la cause finale de la création. = Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers: il était bon, et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie. Enfant d'envie, il a voulu que les choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. = — Ainsi l'Amour infini, éternellement satisfait et en possession incontestée de son objet, doit causer le bonheur infini. Voilà ce qui correspond à notre sensibilité humaine: penchants et instincts.

12 Intelligence

L'intelligence, digne de ce nom, consistant d'elle-même, appartient-elle à Dieu? Est-ce une perfection de la posséder? oui, et il serait contraire à toute induction d'imaginer pour raison d'être de créatures intelligentes, une cause si intelligente. Mais comment se figurer l'intelligence divine? La nôtre ne se connaît qu'en s'opposant à ce qui n'est pas elle, c'est à dire en se limitant. De plus elle procède par comparaisons pour saisir les ressemblances, par généralisations pour dégager les espèces des individus, les lois des faits. Mais Dieu ne peut pas se limiter; il n'a pas besoin de comparaisons, marque de faiblesses, il connaît du premier coup les relations des choses qu'il a créées. Il n'a pas besoin de généralisations car il connaît les espèces et même tous les individus, il connaît les lois et même tous les faits.

Dieu peut-il être conçu comme raisonnant à quai bon. Le raisonnement n'est que l'usage

Perfection relative - celui qui sait tout
n'a rien à trouver. Il faut donc se
figurer l'entendement divin comme
une intuition unique, facile et com-
plète de tout ce qui est. C'est la rai-
son pure, sachant tout de la même
manière que nous savons les vérités
de la raison. = le regard unique épuise
toute vérité et ne s'épuise jamais

lui-même = (Dénég.) -
on peut se rappeler que des objections
ont été tirées de cet attribut contre la
liberté humaine. C'est en effet l'om-
niscience divine. = Pour les êtres futurs
ils ne le sont jamais à son égard,
et ils ne seront jamais passés pour lui
car il n'y a pas même l'ombre du
passé et de l'avenir pour lui : tout lui
est également présent. = (Dénég.)

Omni science

3^e Volonté.

Il est certain qu'agir est meilleur que
restre inactif et malgré les conceptions
grossières de quelques philosophes orien-
taux, l'activité, c'est la vie. Dieu
est évidemment actif puisqu'il est
cause. C'est là le plus essentiel
de ses attributs. Comment peut-on
se figurer la causalité divine? Assu-
rément sans limite; mais agissant
sur quelque chose, sur la matière;
Cela ne peut pas être pour Dieu rien
ne peut limiter l'infini. Aussi peut
Dieu agir, il n'a pas besoin de matière
extérieure. Vouloir et pouvoir pour lui
sont même chose.

Liberté divine

Dieu est-il une cause libre? La
liberté vaut mieux que la soumission
à des influences fatales. Dieu
est donc libre, puisque nous le sommes
en croyant l'être. La liberté divine
ferait impossible puisqu'il ne peut pas
faire ce qui n'est pas raisonnable; mais
être forcé d'obéir à la raison, c'est être
libre, dit liberty. Ainsi quoique Dieu



Justice divine

ne puisse pas tout faire, il est libre
 par excellence:
 ainsi Amour et bonheur, intelligence
 et omniscience, activité et liberté
 tels sont les principaux attributs mo-
 raux de Dieu.
 Les corollaires tout naturels à ajouter, c'
 est la justice. C'est de là que se tire la
 preuve de vos existence, tenons la seule
 légitime, comme la veut Kant, une des
 plus fortes, la preuve morale. Intell-
 gent, Dieu connaît la justice; actif, il
 la veut; Etant la bonté suprême, il
 doit être la justice. Alliée à une
 science infinie et à une sagesse in-
 faillible, la justice divine est parfaite
 car elle dispose à la fois du temps et
 de l'éternité.

5

MM

S. Bellamy

Philosophie § 8^{me} leçon

Creator enim nulla re alia
indigens sua virtute et potestate
Id quod est, efficit. operari vero
accepta materia condendo facultate
opus suum construere. It. question
Laibniz ad Jure. XVII

Théodicée III. Création et Providence - Optimisme de Leibniz.

La question où nous sommes arrivés est à la fois la plus importante de la théodicée, en ce sens que nous l'avons à cœur plus que tout autre et que tout le reste est fait et me de jeter quelque lumière sur les relations de l'univers avec Dieu, et d'autre part la plus facile et ce sens qui étant accorde ce qui précède, et peut arriver par voie de deduction à de fortes présomptions sur ces questions qui sont presque insolubles au premier abord.

I De la création

Dieu est avant tout avec le monde dans un rapport de cause à effet. Cela résulte de la façon même dont il nous est apparu dans les preuves métaphysiques.

Rais. d'être du monde, rais. d'être nécessaire immuable, infini d'un monde contingent, mobile et fini, il nous est apparu dans la belle preuve de Descartes comme la cause ultime ou comme la cause première, c'est à dire antérieure à tout. Le principe de causalité ou de rais. suffisante est le principe théologique par excellence. Cherchant dans notre entourage la cause

de notre existence, nous trouvons nos parents mais ils remontant de causes

secondes et causes secondes il faut cependant s'arrêter à un moment.

Il ne se satisfait ni en bondissant au delà de la chaîne des phénomènes pour saisir par une intuition discrète l'être qui s'explique par lui seul.

Mais si Dieu est cause par définition et par essence, de la décadence toute les conséquences suivantes. Il ne peut être cause à la fois dont un horloger est cause d'



une montre, parce que celui-ci a façonné une matière préexistante, cause matérielle pour sa part. Si il en était ainsi de Dieu, il aurait eu besoin de quelque chose pour faire l'univers, il n'aurait pas la cause unique dont notre raison a besoin. Pour être cause de tout, il faut qu'il ait fait tout avec rien; c'est ce qui s'appelle créer.

rien ne nous donne l'idée d'une création

rien et ce monde ne peut nous donner l'idée d'un pareil acte, car nos créations et cette vie font toujours quelque chose avec quelque chose déjà existant. Même notre volonté ne crée pas de toutes pièces ses actes, elle se sert forcément de matériaux fournis par l'hérédité, par l'éducation, les circonstances, le tempérament. Il est donc fort difficile de se représenter un acte qui n'a pas de semblable et ce monde. Aussi certains philosophes l'ont-il nié.

Opinion de Lucrèce

Lucrèce a appliqué à la métaphysique cet axiome de mathématiques: ex nihilo nihil. De rien, il est impossible de rien créer. C'est là et physique une loi indiscutée, rien ne se crée, et rien ne se perd.

La question est de savoir si l'on est autorisé à transporter à la cause divine une fois reconnue, ce qui est vrai des causes secondes; il s'agit de savoir si ce que nous ne pourrions voir est impossible, si ce qui nous dépasse est absurde. La création est dans l'essence même de la divinité. Il faut nier Dieu ou la reconnaître.

Pourquoi la création?

maintenant pourquoi Dieu a-t-il créé? nous venons de voir que si Dieu a créé c'est par effet simple et par de son vouloir, et tirant les choses de lui-même et tirant le matériel et le visible de l'immatériel et de l'invisible nous pourrions la création?

Réponse de Blazon et de Leibnitz

Blazon et Leibnitz ont essayé de répondre à cette question, après avoir reconnu qu'elle est audacieuse. Dieu a créé parce qu'il était bon que le monde fut, parce que l'être vaut mieux que le non-être; parce qu'il était digne de sa bonté de répandre l'existence, de multiplier les êtres, afin qu'il y ait beaucoup de centres de conscience, et un grand nombre d'êtres portant quelques traces de sa perfection divine, et quelques rayons de sa lumière.

Quand et où eut lieu la création?

Si l'on cherche à savoir dans quelles circonstances, Dieu aurait créé, si l'on se demande où et quand; voici la réponse. Il n'y a de lieu qu'à l' partir du moment où il y a des choses, car un lieu est déterminé par le rapport des choses coexistantes. De même pour le temps. Ainsi cette double question n'a pas de sens. Dieu n'a pas créé à tel moment, car il n'y avait pas de moment avant la création, ni à tel endroit parce qu'il n'y avait pas d'endroit avant qu'il y eût des êtres étendus.

opinions de Aristotle et de M. Laisné

On peut se demander si le monde comble l'espace ou si il n'y est qu'une partie limitée. Occupe-t-il un certain temps ou existait-il toujours? — Aristotle et chez nous. M. Laisné n'ont pas hésité à se prononcer pour un monde infini dans l'espace, et illimité dans le temps. Y a-t-il un grand inconvénient à cette solution? Non, dit M. Laisné, car le monde aurait bien avoir existé de tout temps, il ne serait pas éternel, car l'éternité consiste à exister en dehors du temps. De même le monde ne serait pas immense grand il serait étendu à l'infini, car l'immensité est en dehors de l'étendue. Un tel monde aurait



été crée, car il n'est aucunement besoin
que la création soit considérée comme un
acte à part arrivant à un certain mo-
ment. On appelle créature : un être qui ne
se suffit pas à lui-même et qui a be-
soin d'un autre pour l'appeler à l'être.
= Le monde ne serait pas éternel, dit
Malebranche, mais éternellement non
éternel. =

Avantages de cette doctrine

Aurons que ces débats sont d'une pro-
fondeur infinie et que la science hu-
maine doit renoncer à savoir la
vérité scientifique que sur ces problèmes
on ne saurait voyait un grand avantage
à cette doctrine, car il est certain
que si on admet la création à un mo-
ment donné et à un point donné,
cela met une contradiction apparente
et réelle. Que faudrait il avant la créa-
tion ? Pourquoi n'est-il pas tout à
coup ? S'il était bon que la création
fût, pourquoi n'était-elle pas avant ?
Cet acte vient mettre de la diversité
dans l'existence divine, elle est donc
changeante et non immuable. De même
si l'univers est fini, dans l'espace,
Dieu omniscient doit savoir où il
finist, il perçoit donc des limites, c'est
impossible à une intelligence sans
bornes.

C'est probablement parce que dans cette
hypothèse les difficultés sont moindres
que cette doctrine a eu de tout temps
une certaine fortune.

Conclusion sur ce point

Admettons l'hypothèse d'un monde créé
de tout temps et infini, comme Philo-
sophiquement plus digne de la puis-
sance divine. Elle prête à moins de
difficultés insolubles, mais reconnais-
sons qu'il n'y a pas de raisons vrai-
ment scientifiques à donner dans ces
questions si microscopiquement au dessus
de notre entendement.

De la création continuée

Création

Trois alternatives possibles

Dualisme religieux



Descartes a mis à la mode la doctrine de la création continuée. Qu'est-ce ? Non seulement Dieu a ou crée le monde, mais encore il le crée chaque jour et ne cesse pas un instant de le vouloir de le maintenir dans l'existence, sing ce monde qui ne se suffit pas à lui-même retomberait dans le néant d'où il est sorti.

Faut-il accepter cette opinion ? Ce n'est pas nécessaire. La toute puissance divine est telle qu'on a peine à croire qu'elle doive recommencer à chaque instant son œuvre. En préposant à la garde du monde des lois immuables, effets permanents de sa volonté, il lui a donné le pouvoir de soutenir l'existence de l'univers, de perpétuer l'être et la vie.

Celle est la doctrine de la création et ses obscurités effrayables. Quand on ne l'accepte pas, il y a trois partis à prendre 1^{er} ou nier Dieu : Athéisme, nous en

parlerons pas, on lui oppose les preuves de l'existence de Dieu. 2^o ou

l'identifier le monde et Dieu, dire que l'univers est lui-même l'être nécessaire et immuable : Panthéisme.

Cette doctrine si importante sera l'objet de notre prochaine leçon - 3^o ou enfin accepter le dualisme, c'est à dire

mettre sur le même pied pour ainsi dire comme cause libre le monde

d'une part la matière brute, inorganisée, d'autre part son organisateur. Nous allons

en dire quelques mots.

Il faut distinguer le dualisme religieux

du dualisme philosophique. Le premier est la doctrine de Zoroastre, c'est le

fond du manichéisme. (III siècle) - Deux êtres, deux puissances se disputent le

monde. Un être bon : Ormuzd, un être mauvais : Ahriman, font le premier tout

le bien possible, le second tant le mal possible. la victoire doit rester au bien dans la suite des siècles mais la lutte est encore douteuse. C'est, ^{et} le voit, ^{une} doctrine plutôt morale et religieuse que métaphysique.

• Dualisme philosophique d'Aristote.

Le dualisme philosophique se trouve dans Aristote et dans Platon. Aristote croit à la matière brute, et ^{il} ^{est} Dieu le souverain bien, qui attire la matière. Il est moteur par attraction. C'est ainsi que le monde s'est formé.

critique

Il fallait donc que cette matière fut animée et intelligente pour comprendre la perfection de Dieu. Ainsi, pour tout dire, le dualisme d'Aristote paraît aboutir au Panthéisme supérieur.

Dualisme philosophique de Platon.

Platon s'est figuré Dieu moteur du monde, mais non par attrait, mais comme organisateur. Il reconnaît la matière brute, το αόριστον, sans forme sans intelligence, c'est le *chaos*, et l'intellect divin qui la façonne ο *το γένεσθαι*.

critique

On peut répondre à Platon que c'est borner la puissance divine et ^{il} ^{est} faire une idole grossière que de penser qu'il a eu besoin de recourir à la matière ^{et} ^{se} hors de lui pour créer, car il a tout sorti de lui-même. —

II De la Providence.

Mais Dieu après avoir créé l'univers, ^{il} ^{est} et il débarrasse tout à fait, on s'en occupe-t-il? — on appelle providence une force intelligente, connaissant ce qui se passe dans le monde et procurant volontairement le plus de bien possible à ses créatures. Rien est-il une providence?

On est souvent tenté de répondre non.

Les poètes ^{et} ont souvent porté dans leurs moments d'inquiétude. Cependant la

majorité des hommes ne peut se détacher
de cette croyance consolante d'une divi-
nité tutélaire, et les penseurs ont ac-
cumulé ses preuves et faveur de cette
conception théologique.

Preuve a priori

La providence peut se prouver, et la
dérivant a priori des attributs
moraux de la divinité. = Si ~~on~~ Dieu est
un être ^{suprême} puissant; présent partout, in-
tellectuel, sage et bon, il est clair qu'à
tout temps et en tout lieu, il connaît

certainement ce qui existe, qu'il prévoit ce
qu'il y a de plus sage et de meilleur à faire
en tout temps et en tout lieu et qu'il a
un pouvoir suffisant pour exécuter sans

peine ni opposition ce qu'il juge à propos
de faire. Il doit nécessairement diriger
tous les événements qui arrivent dans le
monde et faire tout immédiatement, à

la réserve de ce qu'il laisse, par un pur
effet de son bon plaisir, à la direction
des agents libres subordonnés. Or donc
à Dieu le gouvernement du monde et

dire qu'il ne se mêle pas des affaires d'en-
bas, c'est lui ravir sa toute puissance,

sa connaissance et sa sagesse. = (Clarke)

Si l'on acceptait la doctrine de la création
continue la question serait tranchée
mais cette conception est peu conforme

à la science qui voit que rien au monde
ne se fait d'une façon imperméable. La

science reconnaît des lois immuables
et certaines données au monde par

un Dieu, elle le veut bien, mais qui
une fois données, maintiennent le

monde sans intervention ultérieure
En outre la doctrine de Descartes dé-

favorait le fatalisme et mènerait au fatalisme.
Si Dieu intervenait à chaque

instant le mot de malbranche est
vrai: l'homme n'agit pas, il est agi.

alors plus de liberté et par suite plus
de responsabilité.

Remarque



Preuve tirée de attributs moraux

ses attributs moraux, avons nous dit, suffisent pour établir la Providence. - 1^{re} Bon et aimant, Dieu ne peut sans déchoir se desintéresser de ses créatures surtout quand il les a faites sensibles. Il ne les a pas créées pour ensuite = rentrer dans son repos = (l'amour). 2^{de} Subelligent Dieu pense et cela ne peut être qu'à son œuvre et aux lois qu'il a données au monde. - 3^{de} Tout puissant, Dieu voit les choses et les guide. Comment se figurerait il d'un monde qui est son œuvre, et qu'il n'a pu faire qu'à son image et bon. - 4^{de} Juste Dieu doit à ses créatures de les récompenser quand elles le méritent, et de les punir quand elles violent ses ordres. Cela suppose qu'à chaque instant il = sonde les cœurs et les reins = sans se laisser tromper par les apparences; cela suppose au plus haut degré la Providence.

Preuves auxiliaires

On ajoute aussi des preuves accessoires. On montre des causes finales partout dans l'univers; mais la finalité est parfois obscure et ce monde de plus les choses pourraient être prédestinées et même temps que créées, sans qu'il ait besoin de les contempler.

Bosquet trouve une preuve de la Providence dans les progrès de la civilisation. L'idée est grandiose. On peut reconnaître ses effets au progrès immense de la barbarie à la civilisation grecque et de celle-ci à la civilisation chrétienne actuelle. Mais Bosquet a le tort de faire tout graviter autour du petit peuple juif dont il exagère le rôle dans l'histoire profane. Il argumente sur des détails parfois trop exclusifs et d'une apparence trop théologique.

Si la Providence existe, comment se la figurer, et quelle en sont les limites? Il est certain que si Dieu connaît chaque brin d'

Comment se figurer la Providence?

herbe, chaque plante = depuis l'hysope
 jusqu'au cèdre du Liban =, voilà la diver-
 sité mise dans son entendement im-
 muable. Les philosophes ont aussi été
 amenés volontiers à limiter la pro-
 vidence à la connaissance des lois de
 l'univers. Dieu a fait le monde suivant
 des lois sages et immuables, de même il
 a créé les êtres conformément aux types
 généraux qu'il connaît. Quant aux faits
 particuliers et aux individus, il n'est
 pas de sa dignité de les connaître = Hya
 dit Aristote, des choses qu'il vaut mieux
 ignorer que savoir et ses détails qu'il
 n'est pas digne de l'entendement divin
 de regarder. — On appelle deïsme, cette
 doctrine qui accordant Dieu, nie la pro-
 vidence, ou qui admettant la providence
 l'admet d'une façon si générale que ce
 n'est pas la nôtre.

Critique du Deïsme

La question est très difficile et beaucoup
 de philosophes ne sont pas allés au
 bout du deïsme. Cependant il semble
 qu'il n'y ait pas de grandes difficultés
 entre le deïsme et la doctrine de la
 providence. — Dire que Dieu connaît les
 espèces, c'est dire qu'il connaît les indi-
 vidus de ces espèces. Car qu'est ce qu'une
 espèce sans les individus qui la composent.
 Cela n'existe pas. De même une loi
 sans les faits qu'elle régit n'est qu'une
 formule abstraite. Ainsi on peut
 dire que Dieu connaît les faits parti-
 culiers au travers des lois générales et
 des individus par les espèces.

Remarque

Ce qu'il faut maintenir au nom de la
 raison et de la science, c'est que Dieu
 ne trouble pas capricieusement les
 lois qu'il a faites. Il n'y a donc pas
 lieu de se flatter d'être l'objet d'une
 providence toute particulière consistant
 tout à supprimer les lois de la nature.
 Ce qu'on peut accorder à la sensibilité



Objections

Trois sortes de mal

1^{er} mal métaphysique.

humaine, c'est que l'immuabilité divine a fait des lois immuables de bonté et de justice, de nature à assurer le bonheur de ceux qui le méritent et à accomplir leurs vœux dans la mesure où cela est bon.

Cette lumière se trouble singulièrement en présence des objections dont les plus graves sont tirées de l'existence du mal. Comment un Dieu, juste, bon, parfait, tolère-t-il partout le mal? ou bien il n'y a pas de Dieu (athéisme) ou bien il ne s'occupe pas de ses créatures (déisme).

Il y a trois sortes de mal. 1^{er} le mal métaphysique, inhérent à notre nature; 2nd le mal physique, les souffrances, les privations, la mort; 3rd le mal moral, c'est le désordre parce que l'orgueil quand le vice opprime la vertu, c'est l'inégale répartition des biens de ce monde.

Pour le mal métaphysique on peut répondre que la créature est imparfaite par déficience, autrement elle serait Dieu. Cette plainte est celle d'un homme qui se plaindrait que deux des côtés d'un triangle sont plus grands que le troisième. C'est dans la nature des choses. De sang froid malgré cette imperfection, on aime la vie et l'on n'est pas pressé de la quitter.

2nd mal physique

mais si il fallait que l'homme en ce monde fût imparfait, le fallait-il à ce point? le mal physique est-il si nécessaire? l'homme devrait-il être sujet à tant de besoins dans pourvoir les satisfaire? fallait-il que la vie fût si courte et la mort si cruelle?

à quoi bon la urine et la peste?
ou bien, juste pourquoi la mort?
écrit Alfred de Musset.

Dehors

Où peut répondre qu'il y a qu'il y a quan-
tité de souffrances qui sont notre
œuvre. = nous enque sui frigeant
fortunary. = dit Ciceroz. Si nous savions
être sages, nous serions. Plus heureux
que de main ont leur source dans l'
imprudence, la folie ou les passions
des hommes. Ne rendons pas Dieu respon-
sable des suites de nos excès et de nos
vices. - Mais, dira-t-on, nous faisons
ce mal avec notre liberté, pourquoi
l'avons nous? Si on se plaint de ce
que Dieu ne nous a pas forcés à faire
un bon usage de notre liberté, c'est
absurde. - Quant aux éléments, les
lois sont immuables et les accidents
sont conformes à ces lois. - L'immuta-
bilité des lois de l'univers est notre
salut = dit Malebranche. - Toi même,
chétif mortel, tout petit que tu es, tu
entres pour quelque chose dans l'ordre
général, et tu murmures parce que tu
ignores ce qui ^{est} le meilleur à la fois et
pour toi et pour le tout. = Platon (Lais
II) - A l'épreuve s'ajoute l'expiation.
L'homme viole la loi morale, sa
faute demande une réparation; le mal-
heur est nécessaire comme châtement.
Le mal physique apparaît ici non
seulement comme ^{nécessaire} punition, mais comme
mérite, c'est à dire créé par la vo-
lonté de l'homme lui-même. Les adver-
sités de cette vie sont des aversissements
du ciel que Dieu adresse à l'homme juste
lui-même, afin qu'il n'attache pas son
cœur aux biens périssables de ce monde
et qu'il se rappelle à sa vraie destinée
ainsi se trouvent conciliées la bonté et
la justice divines.

3^e = état moral

Le mal moral est fondé sur l'inégale
répartition des biens et des maux. La
violation intentionnelle de la loi consti-
tue un nouveau mal propre aux créatures



raisonnables et libres. Si Dieu est juste comment le mal moral existe-t-il ? Si il est juste, comment permet-il l'in-juste répartition des biens et des maux sur cette terre ?

Réponse

D'abord la plainte est ensoyée, le vrai bonheur appartient au sage, car il consiste dans la tranquillité d'âme, dans la satisfaction intérieure, et dans le contentement de soi-même. Quant aux misères de la vie humaine le sage les considère comme des épreuves : = omnia adversa exercitationes probant = (Morgue

de Prov. I. 27) La seule conclusion que l'on puisse tirer de cette objection, c'est que l'équilibre devant exister et ne se trouvant pas réalisé sur cette terre, il doit y avoir une vie où la juste répartition sera faite, et où nous serons dédommés de toutes nos souffrances. C'est la de postulat

de Kant. —

a cette question se rattache l'optimisme de Leibniz. Suivant ce philosophe ce monde est le meilleur des mondes possibles. Il représente un certain Théodore qui va dans le temple de Pallas à Athènes, et là il lui est permis de contempler et songer le palais des destinées. C'est une pyramide infinie dont la base disparaît aux yeux. C'est la pyramide des mondes possibles tels qu'ils se sont présentés dans l'esprit de Jupiter au moment où il a voulu créer le monde. Au sommet est le meilleur, c'est le nôtre. — Sans doute la destinée de cette personne pourrait être meilleure et un autre monde, mais l'ensemble serait pire. = Il est dans le grand ordre que il y ait quelque petit désordre, et l'on peut même dire que ce petit désordre n'est qu'apparent dans la

III de l'optimisme de Leibniz

Tout, et il n'est même pas apparent par rapport à la félicité de ceux qui se mettent dans la voie de l'ordre = dit Leibniz

(Chéod. III. 342)

Critique de Voltaire.

Voltaire n'y imagine agréablement dans son roman de Candide, où ce personnage supporte patiemment tous les malheurs qui lui arrivent, et se dit que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Conclusions

L'optimisme de Leibniz passe donc à la critique, et n'est pas encore assez éclairé par la science, néanmoins c'est une vue très philosophique, car la question se réduit à savoir si un monde où la vertu existe avec le mal ne vaut pas mieux qu'un monde où le mal n'existerait pas, mais où la vertu serait impossible.

Ainsi ce monde n'est le meilleur qui ait tant qu'on le considère dans le point de l'espace et de la durée, mais dans sa totalité. Le mal y tient une certaine place, mais ce mal est la condition d'un plus grand bien. Rien n'est absolu ni définitif. Platon formule ainsi cet optimisme : = celui qui prend soin de tout a pris des mesures efficaces pour maintenir l'univers dans son intégrité et sa perfection : chaque partie n'éprouve ou ne fait rien que ce qui lui convient de faire ou d'éprouver, et sorte que la perfection de l'ouvrage est portée au dernier détail. = Sans le bien, nous trouverions encore : = le meilleur des êtres n'a pu faire que le meilleur des œuvres. = et dans la république : = la vertu n'a point de maître, elle s'attache à qui l'honneur et abandonne qui la néglige. et est responsable de son choix, rien est innocent. =

9



1847

R. Bellamy

Suis sine dominio, providentia
et causis finalibus nihil aliud est
quam fatum et natura. - Newton -

Philosophie § 9^{me} leçon

Théodicée II — Enancez du Panthéisme.

Le mot Panthéisme est d'abord fondée
et de nos jours au moins c'est là une doctrine
très connue. Il est donc utile de faire
amplie connaissance et compléter ainsi
la théodicée. Pour pouvoir connaître
le Panthéisme il faut: 1^{re} savoir ce qu'il
consiste, 2^{re} connaître les lois générales
qui président au développement de ce sys-
tème, 3^{re} examiner les différentes
manifestations; 4^{re} bien saisir son sens
radical.

A qui s'agit généralement du Panthéisme

Ordinairement on sait assez bien du
panthéisme qu'il absorbe l'infini et
le fini, Dieu et la nature l'un dans
l'autre. C'est vrai, mais on considère
souvent les panthéistes comme des
athées, absorbant Dieu dans la nature
et le néant. C'est là une grave erreur.
C'est le reproche que tout le XVIII^e siècle
a fait à Spinoza. Malebranche lui-même
quoiqu'un peu Panthéiste le traite comme
le dernier des impies. D'autres reproches
faits au Panthéisme l'accusent d'
être un 'théisme exagéré', et de tomber
dans le mysticisme. - D'ores et déjà les
Panthéistes ont perdu le sentiment de la
réalité et de la vie. - Il semble dif-
ficile d'accorder ces deux opinions, mais
cette contradiction apparente sera levée
par la suite.

Double nature du Panthéisme

Voici qui va nous expliquer cette nature
double du Panthéisme. De l'ensemble
des choses nous nous faisons l'idée du
fini et celle de l'infini. Tantôt nous
sommes frappés de la mobilité, de
la contingence, de la limite, c'est le
monde; Tantôt nous sommes plus frap-



de l'existence parfaite et complète, mais
l'existence du divin. Ces deux idées sont
ensemble dans tout esprit, or a vu que le
grand problème métaphysique est de les
concilier. Les uns font coexister le monde
et Dieu comme se complétant, ce sont
les dualistes; les autres suppriment Dieu,
ce sont les athées; les autres suppre-
ment le monde ce sont les magis-
tiques. Les solutions sont relatives, ont
grossières. La doctrine de la création
est plus satisfaisante mais très obscure.
Le Pantheisme se place à part et ne
vraient aucun des termes. Il déclare
que Dieu et le monde ne sont qu'une
même chose.

Langage du Pantheisme.

Le mot Pantheisme (par Hegel) indique
la chose. Voici le langage qu'il tient.
Le monde et Dieu ne peuvent pas se
placer l'un de l'autre; ils sont réels
au même titre et inséparables. En
effet sans ce monde, nous voyons par
tout des attributs, il faut qu'il y ait
une substance première. Dieu est indis-
pensable à l'univers; et réciproque-
ment car un Dieu sans attributs
serait le néant. De même, dans ce
monde tout est effet il a donc une
cause; réciproquement une cause
sans effet ne serait pas concevable
donc le monde et Dieu ne sont que
des réalités identiques. Point de nature
sans Dieu, point de Dieu sans na-
ture. Il y a une coexistence nécessaire,
indissoluble, consubstantialité parfaite
de Dieu et du monde.

Esquisse du Pantheisme.

Nous allons chercher si dans le système
panthéiste nous trouvons la vérification
de cette formule et une loi générale
de développement. Disons d'abord mot
de l'Orient, de ce pays qui a donné
le jour au Pantheisme et à la Philo-
sophie

Le Panthéisme oriental

Quatre systèmes.

Panthéisme grec.

Comment connaissons nous l'Orient?

La conquête de l'Inde par les Anglais a permis de découvrir d'anciens manus.

crits à peine signalés auparavant les Anglais Ward et Colbroock, les Allemands W. Vischnitz et Lassen, les Français de Rémusat et Burnouf ont sur tout fait connaître l'Orient.

Quatre grands systèmes: le Weedanta est surtout théologique et Panthéiste. Le Saukhya est aussi Panthéiste mais d'une autre tendance - les autres systèmes sont le Weiseschika, physique atomistique et le Yogya, système de logique où se trouve la première théorie du syllogisme. Les deux systèmes ne sont pas Panthéistes.

Le Weedanta est un Panthéisme à tendances mystiques, affirmant le néant du monde. La seule réalité est Dieu invisible. Tout ce que l'on voit est bas n'est qu'un rêve. Le seul bien est de s'abstenir de Dieu - Le Saukhya avec cela est plus réaliste, il voit au monde. Si l'on peut douter de quelque chose, c'est de Dieu. Il y a vingt-cinq principes nécessaires des choses, le premier est la matière. Le second et le troisième sont l'intelligence. (Houdhi) Ne est donc Panthéiste athée, car il nie catégoriquement l'existence de Dieu distinct de l'univers.

En grec dès les temps les plus reculés, nous trouvons le besoin d'unité. Le dualisme choque. Le bon sens veut bien reconnaître deux principes des choses mais il a une forte tendance à les identifier. Héraclite est frappé du fini. La nature personnifiée, qu'on est sa divinité. Dans l'école d'Élée, Parménide méprise le monde fini et ne reconnaît que l'unité absolue. Le monde est presque né au profit de cette abstraction.



Stoïciens

C'est 9^e alexandrie

intellectuelle divinisée. le vrai panthéisme grec est d'un côté le stoïcisme et de l'autre les alexandrins.

les stoïciens acceptent la physique d'Aristote, seulement ils la complètent ils veulent bien croire que tout est corps mais ces corps contiennent quelque chose qui les anime, chaque corps vivant a une âme. le monde est un grand corps qui a une grande âme, c'est Dieu. Ils se le figurent comme une flamme. Ils le font intelligent et providentiel; mais en somme ce sont des matérialistes: ce qu'ils affirment c'est l'univers, ils n'acceptent Dieu que parce qu'ils y sont forcés.

c'est tout le contraire avec l'école d'alexandrie avec Plotin, Porphyre, Proclus. Platon dont ils tirent leur nom (néo-platoniciens) est un peu réaliste, le besoin d'unité amène cette école au panthéisme. Ils sont poussés par les orientaux qui viennent à alexandrie ces grands mystiques transforment l'esprit grec. le vrai est réel, c'est l'un, selon Parménide. c'est le bien de Platon. mais notre raison ne peut atteindre l'un; il faut cependant croire au monde Plotin imagine un Dieu se multipliant au dessous de lui apparaît le roy, l'esprit. Dieu ne descend pas par lui-même, une subdivision forme la pensée qui contient les idées. au dessous vient l'âme qui connaît les pensées, elle fait la transition entre Dieu et l'univers, ce sont les trois hypostases. le monde est un dernier reflet de Dieu il lui est ce que la trace d'un pied sur le sable est au voyageur. le sage doit entretenir le culte des idées. voir Dieu sans l'idéal, on y arrive par le jeûne et l'extase. ainsi un ascétisme très rigoureux est absent de tout sens pratique

Dualisme de Descartes

voilà ce qui caractérise cette école. Après une vie très sévère Platon, ne vit Dieu qu'une fois. Porphyre déclare n'y être pas parvenu.

Arrivons maintenant aux temps modernes. Pour Descartes, il y a deux choses dans l'univers : des substances matérielles dont toute l'essence est d'être étendus et des substances immatérielles dont toute l'essence est de penser. Entre le monde et Dieu y a-t-il un rapport direct ? Non. Or le voilà c'est un dualisme d'un nouveau genre. De là peuvent partir deux courants l'un idéaliste, l'autre matérialiste ; c'est ce que tous les philosophes procèdent de Descartes.

Après Descartes le besoin d'unité se fit de nouveau sentir. Le pré qui avait repari et l'identifie : Malebranche au profit de la pensée pure ; Spinoza au profit de la nature.

Philosophie de Malebranche

Malebranche ne compte pas pour un Panthéiste proprement dit ; néanmoins on ne peut nier qu'il absorbe le monde et Dieu dans la théorie de la vision en Dieu et dans les causes occasionnelles, ce qui revient à dire que nous ne voyons l'idée des choses matérielles que dans l'entendement divin, Dieu seul agit et même le monde. Voltaire prétendait que Malebranche était fou ; il voyait et effol que sa doctrine aboutissait au mysticisme : « lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou. »

Spinoza - sa vie

Spinoza est plus intéressant, c'est le Panthéiste par excellence. Baruch ou Benoit Spinoza naquit en 1632 à Amsterdam, de parents Juifs, Portugais exilés par l'Inquisition. Il mourut à la Haye en 1677. Il est célèbre par l'austérité de sa vie, qui fut très fatigante et bien triste. Il polissait des verres de lunettes. Quand les Français



Philosophie de Spinoza

envahissent la Hollande, le prince de Condé
voulut l'emmener en France, il refusa. Plus
tard, l'électeur Palatin lui proposa une
chaire à Heidelberg, il refusa également.
Rien satisfaits de sa religion, il s'en sépara
ce qui fut cause d'un attentat contre sa
vie; de tous côtés il fut attaqué, mais
jamais l'appelle un chrétien. Spinoza s'
appliqua à la philosophie.

Il changea le dualisme cartésien en
moniste, et déclare l'unité de la
substance = j'appelle substance ce qui
est en soi et ce qui est intelligible par
soi. = c'est la première proposition de
son Ethique, livre de métaphysique et
non de morale, malgré son nom.

Ille est faite = more geometrico = 1^{re} de
fondements 2^{de} axiomes 3^{de} théorèmes,
propositions. C'est un système tout déductif.

L'unité de substance est Dieu = cette
substance infinie a une infinité d'in-
finis infiniment infinis. = de ces
attributs, deux nous sont connus : la

pensée et l'étendue. La pensée et l'étendue
divines sont insaisissables, ce qu'on peut
concevoir c'est les modes de ces attributs.
Les modes de l'entendement divin sont

les corps et ce qui concerne l'étendue et
les âmes et ce qui concerne la pensée.

Ce que nous prenons pour des réalités ne
sont que des modes d'attributs.

L'existence n'appartient pas à Dieu, car
alors il serait fini. C'est la cause inima-

mente de l'ensemble des choses du monde.
et agit d'après une nécessité intérieure de

son être et c'est et cela que consiste la
liberté. Dieu ne produit que d'une façon

immédiate les actes individuels, les causes
secondes forment un réseau inextricable

de fatalité dans lequel l'homme est
compris. L'activité humaine n'agit

que suivant des lois fatales, puisqu'elle
est une émanation de Dieu. L'ordre et l'

enchaînement des pensées, n'est que l'image
de l'ordre et de l'enchaînement des choses
étendues; ce sont deux chaînes qui ne com-
muniquent pas directement ensemble
mais il y a une influence nécessaire
des pensées les uns sur les autres. Il y a
une gradation dans la pensée humaine.
Elle va depuis la notion confuse jusqu'à
la connaissance claire. La pensée pure
ou adéquate saisit les choses sous leur
forme éternelle = sub specie aeternitatis.
Aux notions vaguement comprises cor-
respondent les passions qui asservissent
la volonté; à la connaissance intellectuelle
correspond le amour intellectuel de Dieu
c'est-à-dire de la nature et de ses lois
admirables. En cela consiste notre bonheur
et notre liberté. Il n'y a pas une récompense
que à la vertu dans un autre monde, mais
la vertu est à elle-même sa récompense.

Erreur relative à Spinoza

La vie si pure de Spinoza l'avait fait
regarder à tort comme un mystique.
Quelques uns de ses disciples et parlent
avec enthousiasme comme de Plotin.
Schleiermacher s'écrit: «sacrifiez avec
joie une boucle de cheveux aux mains
de saint et méconnu Spinoza... l'infini
fut son commencement et sa fin... Il
nous apparaît solitaire et non o'gale',
sans disciple et sans droit de bourgeoisie».
Divinisant la nature; ne mettant pas d'
autres différences entre Dieu et le monde
qu'une différence de point de vue; appe-
lant le monde la nature naturelle =
et Dieu = la nature naturante = Spinoza
nous ne peut être considéré comme un
mystique.

Il se moque des sages qui disent que
la vie est une méditation de la mort
= l'homme a bien autre chose à faire que
de penser à la mort, ce qu'il me dit, ce
n'est pas la mort, c'est la vie... Cette



Refutation du panthéisme

Le moi n'existe plus

doctrines ne peut être attaquée par ses conséquences, c'est donc théoriquement qu'il faut la combattre.

Reconnaissons d'abord l'admirable en-
charnement logique de cette doctrine.

Remarquons ensuite que le panthéisme est forcé de compter avec la réalité; il n'a pas le droit de dire qu'il est fait bon marché. Il prétendra que la nature est une émanation de Dieu, une prolongement de la divinité. Aussi nous avons le droit d'attaquer cette doctrine au nom de l'expérience.

Pour vouloir unir Dieu et le monde, le panthéisme les compromet tous les deux. Il les nie l'un ou l'autre, et parfois l'un ~~est~~ l'autre. Pour les premiers philosophes, on a eu pitié en venant là. Pour Spinoza, cela paraît moins, mais nous allons le faire voir maintenant.

Considérons le monde et nous-même, le panthéisme nie le moi humain. L'existence individuelle même d'un grain de sable ne peut être expliquée dans le panthéisme. Tout étant Dieu, il n'y a rien en dehors. Il n'y a pas de place dans la philosophie de Spinoza pour le moi, il perd tous ses attributs psychologiques. Comment existerait-il serait-il une substance? Mais de quoi nous l'enseigne. Mais, il n'y a qu'une substance, Dieu. — Sommes-nous des attributs de Dieu? Non, car ils sont infinis. — Sommes-nous alors des modes de la pensée? Non, car nous sommes moitié modes de la pensée, et moitié modes de la substance — nous sommes donc une abstraction. Qui est-ce qui nous le fera croire? Personne assurément. Chaque conscience, chaque sens commun crie fortement contre le panthéisme.

La liberté enlevée.

Spiriosa nous enlève la liberté, attribut auquel nous tenons le plus. Il la nie à deux points de vue : a priori parce que nous ne sommes qu'un aspect de l'ordre et de la nécessité ou développement divin, cela découle du système, a posteriori, c'est à dire des faits, cela découle de la mathématique des passions (de sensibilité humana.) L'homme n'est pas libre, les passions le menacent. L'homme n'est libre que comme les fleurs qui se jettent dans la mer sans pouvoir faire de retour. Arriver à connaître la fatalité ~~éternelle~~, voilà l'idéal de Spiriosa. Tout ou souscrit à cette phrase : = L'enfant et l'homme me ont seuls le droit de se croire libres. = ? la conscience proteste la liberté supprimée tout croule. C'est par une heureuse conséquence que Spiriosa a vécu comme un sage.

Il n'est pas maltraité

Dieu n'est pas mieux traité ; il est affaibli à chaque page, mais c'est une vaine providence qui dort dans le minéral s'écrit dans les plantes, dans l'animal et tout a fait dans l'homme. Cette divinité n'est pas distincte du monde et par conséquent n'est niée car elle est finie comme lui.

D'ailleurs cette intelligence, Spiriosa nous apprend qu'elle n'est qu'une pure possibilité. Nous et sommes les manifestations les plus élevées. Ce qui est dans l'univers c'est une vague somnolence, une pensée et puissance qui arrive à ses manifestations et nous. Peut-on admettre une divinité qui n'est pas même l'égal de ce qu'elle crée. = Il n'y a pas plus de comparaison entre l'entendement de l'homme et celui

de Dieu qu'entre le chien, animal aboyant et le chien, constellation. = Si c'était pour éviter l'anthropomorphisme cela pourrait être une tentative heu-



conclusion

seule. Mais dans le Spinozisme c'est tout à fait inadmissible.
En voulant concilier l'insurmontable ou s'expose à aller de contradictions en contradictions. Le Panthéisme aboutit ainsi nécessairement d'une part au mysticisme, d'autre part à l'athéisme, et c'est de ce dernier côté qu'a le plus penché Spinoza, malgré tous ses efforts qu'il faut reconnaître pour être très élevés.

Des Panthéistes modernes.

Fichte

haut vint relever la philosophie, et la ramena sur sa vraie voie. Ce fut un restaurateur mais bientôt après lui le Panthéisme refait ses apparitions sous Fichte né en Jülich en 1762, mort à Berlin en 1814. Le savoir dont au moi humaine dont il fit le principe et le centre de l'univers physique et moral. Le moi absolu, en se posant, par ses activités propres, crée dans ses évolutions éternelles la nature, l'homme et Dieu c'est le Panthéisme subjectif.

Schelling

Schelling né en Wurtemberg en 1775 mort à Berlin en 1854, absorbe dans un principe supérieur l'absolue identité des contraires. A la fois infini et fini, unité et diversité où s'effacent les contradictions et dont l'éternelle évolution crée l'univers physique et moral c'est le Panthéisme objectif.

Hegel

Hegel né à Stuttgart en 1770, mort à Berlin en 1831, part du même point de vue et construit un système différent peu du précédent. Sa méthode ou idée, l'indéterminé pur, à la fois l'être et le néant, par un mouvement intérieur et incessant, surmontant toutes les contradictions, s'élève progressivement à toutes les formes de l'existence et de la pensée, se réalise dans les règnes de la nature, et prend conscience de lui-même dans l'homme.

Pour Hegel, la logique, idéologique à la
métaphysique, est la science universelle
et abrégée. Son système hérissé d'absen-
rites, repose sur une base fautive et hypo-
thétique, les résultats en sont funestes
dans leurs conséquences.
Les disciples suivent différentes voies
les uns sont fatalistes et matérialistes
c'est la gauche Hegélienne, les autres
sont tout à fait mystiques, c'est la
droite Hegélienne. Le royaume des systèmes
est passé, l'ère de la critique et de l'
érudition le remplace.

W4



M. Bellamy

Philosophie 60^{ème} leçon

Une chose qu'il est juste de penser, c'est
que si l'âme est immortelle, il faut en
prendre soin, non seulement pour ce temps
qui nous appartient le temps de la vie,
mais encore pour l'éternité.

- Platon -
24^{ème}

oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle.
- Voltaire -

Thémistocle V. De la destinée humaine - de l'immortalité de l'âme.

Que pouvons-nous espérer, à quelle destinée
devons-nous nous attendre? Voilà la
question philosophique par excellence. La
mort, ce mystère si effrayant termine
t-il tout complètement? y a-t-il un
au delà? Cette question est intimement
liée à toute la philosophie aussi et est
elle la conclusion. Il est évident que le
matérialisme, ce royaume de la logique
est nécessairement amené à déclarer que
tout est fini à la mort. Mais la raison,
la conscience protestent et déclarent
avec le spiritualisme, qu'une âme qui
n'a rien de matériel, qui est tout à fait
distincte du corps, ne peut mourir avec
lui. Ce n'est qu'une prison, dont l'âme
peut se libérer.

Trois groupes de preuves

Après les pages si éloquente de Platon
et de Cicéron sur l'immortalité de l'
âme, on peut craindre de traiter un
sujet commun, et s'occupant de ces
questions; cependant voyons les preuves
les plus sérieuses. Elles peuvent se
diviser en trois groupes: 1^{er} argument
métaphysique contenant deux
preuves - 2^{ème} argument psychologique
se subdivisant en trois parties - 3^{ème}
argument moral comprenant deux
subdivisions.

1^{er} argument métaphysique.

L'argument métaphysique, avons-
nous dit, peut se diviser en deux
parties. La première a un caractère
logique, la seconde un caractère an-
talogique.

La preuve logique est susceptible d'être
mise en forme de syllogisme. Il est tiré
de l'unité du moi - le moi est un et

[x] Preuve logique



ontologique

B/ Preuve ontologique

Simple ne saurait périr par décomposi-
tion - Or le moi est un et simple. (Cela
résulte du témoignage de la conscience
et du pouvoir de comparer.) - Donc le moi
ne peut périr.

Cet argument est le plus faible à cause
de sa rigueur apparente. Il a des formes
trop arides. Rien ne prouve que la mort
soit une décomposition. Si c'était un
simple anéantissement, cela serait aussi
possible pour une substance une et
multiple.

Le qui est ne saurait être conçu com-
me anéanti. Le rien ne sort de rien,
(Lucrèce), rien n'est détruit entièrement.

Pas un atome ne périr dans la nature,
comment supposer que l'âme substance
donnée de propriétés supérieures ait moins
de durée que la dernière des molécules de
la matière morte? = Puisque tu vois que
ce qui est le plus faible dans l'homme
subsiste encore après la mort, ne te pa-
raît-il pas de toutes nécessités que ce
qui est durable subsiste également? =
(Platon, Phédon).

Est-il possible de conce-
voir l'anéantissement d'un être qui
a une pensée et un vouloir? = C'est une
contradiction de penser que l'être soit au-
devant de la mort, c'est plus qu'une
contradiction d'assurer qu'une activité
vivante, qui révèle par des pouvoirs di-
vins la puissance du créateur, aille se
perdre dans le néant. Une créature posée
à l'heure où je parle, dans chacun de ses
membres une spontanéité puissante
irrésistible, qui veille à sa propre conserva-
tion; et, le moment d'après, tous ces pouvoirs
poussés vivants d'une toute puissance orga-
nique et intelligente disparaissent de la
chaîne des êtres, de la sphère de la réalité,
comme s'ils n'eussent jamais existés! L'
intelligence se révolte à cette idée. = (Herd-
er sur l'Hist. de l'hum. V. I)

3. Argument psychologique.

(A) Sensibilité.

L'argument psychologique consiste à considérer les trois facultés du moi. On peut faire voir en effet que ces facultés exigent ce qu'on dit.
Les penchants tendent quelques uns à une fin terrestre, comme manger et boire, cela est certain, mais il y en a d'autres qui tendent à quelque chose de plus noble, comme l'amour du vrai, du bien, du bon. Ils sont insatiables. Les vérités que nous atteignons, nous paraissent peu de choses, à côté de ce que nous ignorons. La beauté la plus complète est au dessus de notre portée, elle est toujours entachée de faiblesse. La vertu plus que tout le reste, est bien au dessus de nos efforts. Les desirs du cœur humain sont infinis; la soif ardente du bonheur qui le tourmente, est loin d'être satisfaite. Répondez vous avec le poète: «Sors tu a mortalis, nos est mortales quod optas» si s'ensuit que ces desirs viennent de sa nature. L'existence à se contenter de peu, à être sage, grand, il s'agit de vérité, de bonté, de perfection, est vaine. C'est une voix, de sentiment qui nous fait songer à une vie où nous connaîtrons la vérité entière, où nous contemplerons la beauté parfaite, où nous pratiquerons la vertu pure. Le même cœur, sans cesse froissé, flétri, brisé dans ses affections les plus chères, déçu dans ses espérances les plus légitimes, n'obtenant que rarement, au prix de mille peines et de nombreux mécomptes, un bonheur fragile et passager au lieu de celui qu'il ambitionne, proclame avec conviction une destinée future où l'équilibre sera établi.

La nature de l'intelligence est de connaître la vérité, non telle ou telle portion, mais la vérité totale. Aussi est elle possédée d'un immense désir de connaître.

(B) Intelligence.



= nature inextinguible nostris insatiabilis
 quedam cupiditas veri risendi = (Cicéron -
 Tusculanae I. 9) = notre âme fait les
 vaines = dit Montaigne qu'en : Cependant ce
 que Socrate sait, c'est qu'il ne sait rien ; Pla-
 ton termine ses plus beaux discours par
 des mythes ; Aristote et Platon font des
 hymnes, Hervey commente l'apocalypse
 le scepticisme et le mysticisme montrant
 combien la science humaine est vaine.
 Aussi y a-t-il dans l'intelligence une
 voix qui dit que tout ne peut finir à
 la mort, que l'âme doit survivre et
 que dans une vie future nous posséderons
 la science véritable

(1) Volonté.

La volonté humaine se sent exilée pour être
 libre c'est sa essence et sa fin. mais cette
 volonté si faible y parvient elle ? je fais
 le mal que je ne veux pas et je ne fais
 pas le bien que je veux, dit St Paul. mille
 causes restreignent la volonté. à quoi
 bon chercher à l'augmenter si le fruit de
 la victoire est déjà enlève. nous ai-
 mions donc à croire que, un jour, la
 volonté parviendra à accomplir la
 vertu et à conquérir le bonheur, son
 compagnon habituel

Résumé.

En résumé, l'homme voit que ses trois fa-
 cultés n'obtiennent pas sur cette terre un
 complet développement. si nous ne
 pourrions l'espérer en dehors de cette vie
 notre nature renferme une contradic-
 tion manifeste. l'auteur de notre être,
 en formant son chef d'œuvre, a manqué
 de sagesse, n'ayant pas su proportionner
 les moyens aux fins. ce que l'homme enge
 du plus obscur verrier, dans ses plus
 nobles ouvrages. = Je crois-je donc que c'est
 dans le cercle de ces éternelles et vaines
 tentatives vaines que doit se com-
 sumer les efforts vaines, toutes les forces
 de l'humanité ? Je crois-je pas plutôt
 que si l'humanité les subit, c'est momen-
 tainement

vous le but d'arriver à un état qui demeurera
définitif pour parvenir enfin à un lieu
de repos, où, se remettant de tant de fa-
tigue, elle demeurera immobile pendant
l'éternité, au dessus des flots agités des
océans des âges ? » (Pichette - Destinataire et
homme III.)

3^e Preuves morales

1^{re} l'obligation morale

Les preuves morales peuvent se ramener à deux, parce qu'il y a deux choses essentielles à considérer. 1^{re} l'obligation, 2^{de} la sanction.

Nous déclarons que la raison serait tout à fait choquée de concevoir un être qui après avoir admis l'obligation morale de faire certaines choses, pourrait être anéanti avant de les avoir faites, et cela au même titre qu'il est absurde de refuser d'admettre les axiomes. Pourquoi aurions nous cette idée de l'obligation si nous ne pouvons pas pour accomplir ce à quoi nous sommes obligés. Heureux, dit-il, ceux qui ont accompli leur devoir de bonne heure, car plus on est criminel plus la vie d'épreuve et d'expiation sera grande.

[B] Sanctions morales

La preuve reposant sur les sanctions de la loi morale est, on le sait, la dernière postulat de Kant. Le droit que l'homme acquiert au bonheur, et ~~qui~~ obéissant à la loi morale et acceptant les sacrifices qu'elle impose est un droit absolu, inaliénable, imprescriptible. Il n'y a pas de vérités plus profondément gravées dans l'âme humaine. Le principe constate une proportion ; il faut que partout et toujours la récompense soit proportionnée au mérite, la punition à la faute.

Injustice répartition des biens

Or sur cette terre la proportion est loiz d'être établie. La vie de l'homme vraiment vertueux, qu'est-elle sinon une vie de privations, de sacrifices et



de dévouement? Qu'il trouve une compen-
sation et un soutien au sein des plus cruelles
épreuves dans la satisfaction morale, la
n'est pas la question. Cette récompense est-
elle suffisante? Cette joie intime n'est-
elle pas mêlée d'incertitudes? Le juste
est-il délivré des misères de la vie hu-
maine? L'espérance la certitude du bonheur
à venir entre pour beaucoup dans son
bonheur actuel; sans lui cet espoir, qui
ne sera plus triste pour une telle destinée.
Le Parfois le sage, effrayé des maux qui
désolent l'espèce humaine, craint que la
vie ne soit qu'un jeu capricieux. ~~Alors~~
Hasard et l'immortalité y règne. Alors
un sombre desespoir torture son âme, car
cette fille mystérieuse du ciel a horreur
du néant. » (Klopstock. Messias II)
D'autre part, comme le dit l'Ecclesiaste
« le juste périt dans sa justice. Le mé-
chant vit longtemps dans sa malice. =
Cela arrive souvent il est inévitable
de le voir. Cet argument établit d'une
manière indiscutable la nécessité d'une
autre vie, et comme condition de l'im-
mortalité de l'âme.

Remarque

Quand au témoignage sensible, notre
vie terrestre n'en comporte pas. L'évi-
dence sensible sur ce point entraî-
nerait les mêmes inconvénients que la
vue immédiate de Dieu: = toutes les
préoccupations de ce monde finiraient.
Cette perspective de félicité divine nous
jetterait dans un ravissement éthérée =
(H. de St. Pierre. Essai de la nat.)

Resume

Celles sont les principales preuves de l'im-
mortalité de l'âme, mais elles
reviennent à un seul type. Socrate
dans le Phédon examine les objections
contre l'imortalité de l'âme. Il
pretend qu'elle doit être car elle n'est
est que ce qui est d'harmonie à la
lyre qui se rompt. Non, répond-il,

Comment concevoir la vie future ?

car l'harmonie n'est pas en être, elle n'a pas de vie propre, elle ne peut pas la lyre, tandis que l'âme, au contraire agite et anime le corps par la respiration. —

maintenant comment concevoir la vie future ? c'est là une question qui cesse d'être philosophique car elle est rationnellement insoluble.

Au fond peu importe, dit Kant, il suffit de faire acte de foi à cette croyance générale. certains philosophes ont cru que l'âme survivait de corps et corps après la mort. c'est la métempsycose de Pythagore. D'autres

imaginent une pégrination des âmes de mondes et mondes, d'astres et d'astres. Ce sont là de pures fantaisies de poètes. Les différentes religions ont résolu les questions de diverses manières. Mais les philosophes ont déjà eu peine de prouver la vie future.

suffit-il de rester à l'état de gaz ?

on s'est parfois demandé si l'immortalité n'était pas de tous les systèmes et si elle ne suffirait pas de subsister à l'état de gaz ou de matière ? et si ce n'était pas assez d'être indéfiniment et de faire partie de la nature.

est-ce que

c'est quelque chose, et effet ; mais il faut avouer que ce serait peu pour nos aspirations. Ce serait, et effet, un anéantissement, car c'est la cessation de la volonté et de la pensée, or ce qui veut vivre et nous, ce qui s'affirme ainsi à tort ou à raison, ce n'est pas une particule liquide ou matérielle de notre corps, mais c'est ce qui fait la personne, ce qui constitue notre individualité, à savoir la raison, la volonté. Envisagée à l'état incertain, ce n'est pas là ce qui dirige la raison.



conclus on cours.

Nous ne pouvons mieux terminer ce sujet et ce cours qu'en empruntant au philosophe dont la doctrine a mérité d'être appelée la préface humaine de l'Evangile, les paroles graves et solennelles qu'il met dans la bouche de Socrate, au moment de finir cet entretien où le sage peu d'instants avant sa mort, démontre à ses disciples, le dogme de l'immortalité de l'âme. « Puis que l'âme est immortelle, il n'y a d'autre salut pour elle que de devenir aussi vertueuse que possible. Car lorsqu'elle se rend dans l'autre monde, elle n'emporte avec elle que ses œuvres. Qu'il soit donc plein de confiance, dans la destinée de son être, celui qui, pendant sa vie, a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme la tempérance, la force, la justice, la liberté. Celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt à partir quand le destin l'appellera. » (Phédo).

7

W. Bellamy

Philosophie (1877-1878)
Lycée national de Bordeaux
Professeur: M^r Marion

Théodicée
es cinq leçons

W. H. Williams

Commencée le 26 mai 1878
Terminée le 13 Juin 1878



3

1 ^{re} leçon	Théodicée	_____	_____	Preuve de l'existence de Dieu
2 ^{de} leçon	_____	_____	_____	Nature et attributs.
3 ^{de}	_____	_____	_____	Création et providence
4 ^{de}	_____	_____	_____	Incarné, du Panthéisme
5 ^{de}	_____	_____	_____	Immortalité de l'âme

RM